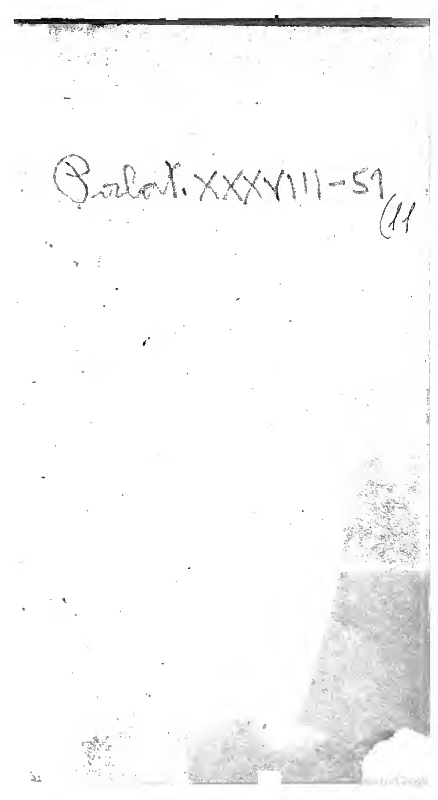




EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

JUIN.



EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

CONTENANT l'explication du Mystere ; ou la vie du Saint de chaque jour ; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

DERNIERE ÉDITION.

JUIN.

A LYON,

Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.



EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

JUIN.

PREMIER JOUR.

SAINT PAMPHILE, PRÊTRE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

SAINT Pamphile, Prêtre et Martyr, homme d'une sainteté et d'une science admirable, comme dit le Martyrologe Romain, étoit né à Bérite en Phénicie, de l'une des meilleures familles de la Province. Comme ses parens étoient Chrétiens, ils eurent soin de lui donner une éducation chrétienne. La pénétration et la vivacité de l'esprit du jeune Pamphile n'attendirent pas que l'âge les manifestât; elles se firent jour à travers les bégaiemens de l'enfance. Pamphile avoit à peine deux ou trois ans, et son esprit brilloit : on étoit dans l'admiration d'entendre ses raisonnemens, ses subtilités, ses reparties; mais l'on étoit en-

core plus charmé de son beau naturel, et des grandes dispositions qu'il paroissoit avoir pour la vertu.

Après avoir commencé ses études dans son pays, il alla se perfectionner à Alexandrie en Egypte, où les écoles chrétiennes fleurissoient avec éclat. Un esprit si vif, si docile et si brillant, avec des mœurs si pures, ne pouvoit manquer de faire de grands progrès. Il se rendit si habile dans l'étude des belles-lettres, et sur-tout dans la Rhétorique, qu'Eusebe de Césarée, qui le connoissoit particuliérement, le croit l'un des plus éloquens de son siecle. Il prit les leçons de Philosophie du saint Prêtre Pierius, qui fut ensuite Martyr, l'un des plus savans hommes de son temps, et qui pour son érudition universelle fut appelé le jeune Origene.

La haute réputation que Pamphile s'étoit faite à Alexandrie par son esprit, par sa science et par sa piété, l'accompagna à Césarée : il devint bientôt l'admiration de toute la ville. Son rare mérite l'éleva aux premiers emplois; il s'en acquitta avec tant de dignité, et il donna par-tout tant de marques de son habileté et de sa droiture, que tout le monde en étoit charmé; mais toutes les espérances les plus riantes dont sa naissance, son esprit et son mérite le flattoient, ne purent jamais tenter son cœur. Il connoissoit trop bien le vide et le faux brillant des honneurs et des biens de ce monde, pour s'y laisser prendre. Ayant distribué aux pauvres une grande partie de son bien, il entra dans le Clergé, dont il devint d'abord l'ornement et l'exemple.

Agapius, Evêque de Césarée, qui connoissoit son mérite, ne voulut pas laisser plus long-temps une si grande lumiere sous le boisseau. Lui ayant conféré les premiers Ordres sacrés, sans écouter les ingénieuses défaites que son humilité lui suggéroit, il le fit Prêtre. Les saintes dispositions et

les grandes vertus que S. Pamphile avoit apportées au Sacerdoce, le rendirent bientôt le principal ornement de cette Eglise, par sa doctrine et par sa piété. Sa vie se passoit dans l'exercice continuel de toutes les vertus, son humilité sur-tout et sa charité étoient extraordinaires. Tous ses soins étoient à soulager les malheureux par ses libéralités et par ses services; et à l'entendre, c'étoit le serviteur le plus inutile qui fut jamais.

Dès qu'il se vit dans le Clergé, il se donna tout à l'étude de l'Ecriture Sainte, et fit son occupation principale de la science de la Religion. Il avoit une ardeur si grande pour les sciences, qu'il dressa dans Césarée une ample bibliothéque, et la remplit des plus excellens ouvrages des Anciens, afin qu'il fût aisé à tous de devenir savans, et se mettre en état de réfuter les hérésies. L'on vit bientôt l'utilité d'un si pieux dessein; et l'on peut dire que sans notre Saint l'Eglise auroit perdu la connoissance de son histoire ancienne. Entre les livres des Savans que le saint Prêtre Pamphile tâchoit de rassembler, la réputation où étoit alors Origene l'obligea de transcrire lui-même quelques ouvrages de cet Auteur, qui passoit encore alors pour orthodoxe. Et saint Jérôme a eu pour notre Saint une si grande vénération, qu'ayant trouvé l'exemplaire original sur les douze petits Prophêtes que saint Pamphile avoit transcrits de sa main, il le retint, et le conserva avec autant d'estime et de soin, que si c'eut été, comme il le dit lui-même, les trésors de Crésus, parce qu'il croyoit voir le sang d'un Martyr dans tous les traits que sa main y avoit formés.

Le désir qu'avoit notre Saint de bannir l'ignorance du Clergé, et d'inspirer l'amour de l'étude à tous les Ecclésiastiques, l'obligea de tenir lui-

même l'école publique dans Césarée, et d'y faire des leçons de Théologie avec beaucoup de fruit; mais la persécution que l'on faisoit à l'Eglise dans tout l'Orient depuis près de cinq ans, interrompit le cours de tous ces saints exercices.

Les Empereurs Dioclétien et Maximien ayant résolu d'exterminer les Chrétiens, pousserent la cruauté si loin, qu'il n'étoit permis aux Chrétiens ni d'acheter ni de vendre, non pas même de puiser de l'eau, ni de faire moudre du blé, qu'auparavant ils n'eussent encensé de petites idoles qui étoient dans les marchés, et à tous les coins de rue. Après avoir procuré la paix à l'Empire par la défaite de leurs ennemis, ils ne songerent plus qu'à faire la guerre à l'Eglise. La persécution ayant été résolue à Rome par un Arrêt, et confirmée par l'Edit des Empereurs l'an 302 et 303, ce fut comme un déluge de sang qui inonda tout l'univers. On assure que dans la seule Egypte il y eut plus de cent quarante-quatre mille Martyrs, et sept cents mille bannis. Maximin surnommé Daja, ayant été fait César l'an 304, enchérit sur la cruauté que l'Empereur Maximien avoit exercée sur les Chrétiens; et les Officiers de l'Empire dans son département ne pouvoient mieux lui faire leur cour qu'en lui suggérant contre les Fidelles de nouveaux genres de supplices, et en arrosant les Villes et les Provinces de leur sang.

Urbain, l'une de ses créatures, qu'il avoit fait Gouverneur de la Palestine, crut qu'il ne pourroit pas faire plus de plaisir à ce Tyran, que de faire arrêter le saint Prêtre Pamphile, qui étoit regardé comme un homme extraordinaire; et qui passoit dans Césarée pour être l'un des principaux Maîtres des Chrétiens. Cette réputation lui donna la curiosité de le voir et

de l'entendre; il le fit venir devant lui, et l'ayant entendu, il comprit de quelle importance il seroit de gagner un homme de cette réputation et de ce mérite, et il mit tout en œuvre pour le pervertir : promesses, menaces, flatteries, tourmens, tout fut employé, et tout fut inutile. Pamphile étonna par sa fermeté le Tyran; mais le Tyran crut qu'à force de tourmens il affoibliroit du moins la fermeté de Pamphile. Il ordonna qu'on déchirât son corps avec des ongles de fer. L'ordre fut exécuté d'une maniere qui fit horreur même au Tyran. Le corps du Martyr ne fut plus qu'une plaie, on avoit découvert tous les os; et ce ne fut que par miracle que le Saint put y survivre. Il fut renvoyé en prison pour être dans peu de jours condamné au même supplice; mais Urbain ayant été disgracié, et ayant eu le cou coupé, Firmilien qui lui succéda ne se hâta point de faire mourir le saint Prêtre. Saint Pamphile resta deux ans en prison; la Providence le permettant ainsi pour la consolation d'un grand nombre de Confesseurs qu'il confirma dans la foi, et pour l'instruction et le salut d'un grand nombre de Fidelles. La liberté qu'on lui laissa de voir ses amis, servit à la conversion de bien des gens. Le glorieux titre de Confesseur de JESUS-CHRIST donnoit un nouveau lustre à sa piété, et une nouvelle force à son zele.

Il y avoit près de deux ans que saint Pamphile étoit dans sa prison, lorsque cinq Chrétiens d'Egypte retournant de Cilicie, où ils avoient conduit des Confesseurs condamnés aux mines, donnerent occasion au Gouverneur Firmilien de lui procurer la gloire du martyre. Ces cinq Egyptiens s'étant déclarés Chrétiens en entrant dans Césarée, furent menés en prison. La joie qu'ils eurent d'y trouver saint Pamphile éclata si fort, que le Gouverneur s'étant fait

amener les cinq étrangers, voulut qu'on fît venir aussi Pamphile.

Firmilien s'adressant aux cinq étrangers, leur demanda d'où ils étoient, et quelle étoit leur patrie? Nous sommes Chrétiens, répond le plus jeune, et les Chrétiens n'ont point d'autre patrie que la céleste Jérusalem, où nous espérons d'arriver bientôt par le martyre. Cette réponse étourdit le Gouverneur, qui ordonna qu'ils fussent tous mis à mort sur l'heure.

Porphyre, jeune homme de dix-huit ans, et domestique de saint Pamphile, ayant entendu prononcer la sentence de mort contre les saints Martyrs, demanda tout haut qu'il lui fût permis d'enterrer leurs corps, sur quoi il fut arrêté. Le Gouverneur lui demanda s'il étoit Chrétien? Porphyre répondit qu'il l'étoit, quoiqu'il ne fût encore que Cathécumene, et qu'il espéroit d'avoir le bonheur d'être baptisé dans son sang, qu'il étoit prêt de répandre pour Jesus-Christ. Firmilien devenu furieux par une réponse si hardie, commanda aux bourreaux de le tourmenter sans pitié, s'il ne sacrifioit aux idoles sur l'heure. Comme il le refusa avec une constance qui étonna tous ceux qui étoient présens, il fut cruellement déchiré jusqu'aux os. Ce supplice dura long-temps, et Porphyre le souffrit sans dire un seul mot pour se plaindre. Sa patience poussa à bout la cruauté du Gouverneur; il ordonna qu'il fût brûlé vif à petit feu, ce qui fut exécuté; de sorte qu'étant entré le dernier au combat, il eut le bonheur de remporter le premier la couronne. La joie paroissoit sur son visage, et il n'ouvrit la bouche que pour prononcer le saint Nom de Jesus, lorsqu'il vit que le feu l'alloit étouffer.

Un zélé Chrétien nommé Seleuque, originaire de Cappadoce, étant venu apporter la nouvelle du martyre de saint Porphyre, à saint Pam-

phile, et ayant donné le baiser à un des Martyrs, fut arrêté comme Chrétien, et condamné à avoir la tête coupée; ce qui fut exécuté sur le champ.

On eût dit que le martyre de saint Porphyre rendoit ce jour-là l'entrée du Ciel plus aisée qu'à l'ordinaire; car saint Seleuque fut aussitôt suivi par Théodule. C'étoit un saint vieillard, ancien domestique du Gouverneur, qui l'estimoit et le chérissoit plus que tous les autres de ses serviteurs, à cause de son exacte probité et de sa sagesse. On ne peut dire quelle fut la colere de Firmilien quand on le lui présenta comme criminel; et son crime étoit d'avoir imité saint Seleuque, en embrassant un Martyr. Il le condamna donc à mourir comme le Sauveur, attaché à la croix, ce qui étoit le supplice ordinaire des esclaves. Le Gouverneur lassé par la constance de tous ces généreux Martyrs, se fit amener saint Pamphile avec deux autres illustres Confesseurs de Jesus-Christ, Valens Diacre de l'Eglise d'Ælie, et Paul qui étoit de Jamnie, homme d'une grande piété; et apprenant qu'ils avoient tous trois été mis à la question sous son prédécesseur, et voyant bien à leur contenance, et par la joie qui paroissoit sur leur visage, que de les tenter de nouveau de sacrifier aux idoles, c'étoit s'exposer visiblement à une nouvelle confusion, il les condamna tous à avoir la tête coupée. Dans le temps qu'on les exécutoit, un jeune homme nommé Julien de Cappadoce, dont la piété, la foi et le zele s'étoient déjà distingués, arrivoit à Césarée. Il n'étoit pas encore dans la ville, lorsqu'il apprit ce qui s'y passoit. Il accourut aussi-tôt pour voir le combat des Martyrs; et ayant trouvé leurs corps étendus par terre, il les embrassa et les baisa avec une joie qui étonna les Païens. Il fut aussi-tôt arrêté et amené à Fir-

milien, qui enragé de voir que les plus horribles tourmens ne servoient qu'à augmenter l'ardeur qu'avoient les Chrétiens de mourir pour Jesus-Christ au milieu des supplices, ordonna que sur l'heure même cet étranger fût brûlé vif à petit feu comme saint Porphyre. Ce fut le douzieme qui remporta la couronne du Martyre, ce même jour premier Juin de l'an 309. Leurs corps demeurerent exposés quatre jours et quatre nuits par ordre du Gouverneur, pour les laisser dévorer aux bêtes; mais on n'en vit approcher aucune durant tout ce temps; et une marque si visible de la protection du Ciel, fit qu'on laissa aux Fidelles la liberté de les enlever, et de leur donner la sépulture.

La Messe en l'honneur de ces Saints est celle qu'on dit d'ordinaire pour plusieurs Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui nos concedis Sanctorum Martyrum tuorum Pamphilii et Sociorum ejus natalitia colere: da nobis in æterna beatitudine de eorum societate gaudere. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, qui nous faites la grace de célébrer la Fête de vos saints Martyrs Pamphile et ses Compagnons; faites que nous ayons le bonheur de jouir avec eux de la joie et de la félicité éternelle. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse, Chap. 5.

JUSTI autem in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum, et cogitatio illorum apud Altissimum. Ideò accipient regnum decoris, et diadema speciei de manu Domini: quoniam dexterâ suâ teget eos, et brachio sancto suo defendet illos. Accipiet armaturam zelus

LES justes vivront éternellement, le Seigneur leur réserve leur récompense, et le Très-Haut a soin d'eux. Ils recevront de la main du Seigneur un Royaume admirable, et un diadême éclatant de gloire. Il les couvrira de sa main droite, et il les défendra par son bras saint. Son zele se revêtira de toutes ses armes; et

illius, et armabit creaturam ad ultionem inimicorum. Induet pro thorace justitiam, et accipiet pro galea judicium certum. Sumet scutum inexpugnabile æquitatem.

il armora ses créatures pour se venger de ses ennemis. Il prendra la justice pour cuirasse, et pour casque l'intégrité de son jugement. Il se couvrira de l'équité, comme d'un bouclier impénétrable.

On peut dire que le Livre de la Sagesse est une peinture prophétique de la Morale Chrétienne en abrégé, et le précis des vérités pratiques de la Religion Chrétienne. Le cinquieme Chapitre, d'où cette Epître est tirée, en est une preuve. Quel portrait plus vif, plus expressif, plus ressemblant du bonheur des Justes, et du malheur des réprouvés!

RÉFLEXIONS.

L'intérêt, l'amour du plaisir, de la gloire et de la vie, sont les grands mobiles qui nous font agir. On veut vivre, on veut être à son aise, on aime tout ce qui flatte et le cœur et l'esprit. Les plus hautes places ne sont jamais hors de la portée de nos désirs. Tout est pour le moins à niveau d'un esprit orgueilleux, et d'une ambition sans bornes. L'homme le plus vil, le génie le plus mince et le plus borné se repaît avec plaisir des idées de grandeur les plus chimériques. On aime naturellement la vie, on hait l'indigence, on fuit l'humiliation. Quand saura-t-on le secret de vivre toujours, et toujours dans la prospérité, dans la joie, et dans la gloire? Il y a long-temps qu'on le cherche, ce secret: guerres, procès, études, négoce, travaux; ce sont les mouvemens qu'on se donne pour les trouver: travaux perdus, peines inutiles. Le Sage a trouvé ce secret merveilleux, et nul des Saints qui n'en ait fait l'épreuve: *Justi in perpetuum vivent:* Les Justes vivront éternellement; et ce Dieu, seul le souverain bien, seul la source de tous les biens, ce Dieu leur réserve

leur récompence. Et ne pensez pas que cette récompense se borne à cette paix, à cette douceur, à cette joie intérieure dont jouissent sur la terre les vrais enfans de Dieu : ils recevront encore de la main du Seigneur un Royaume admirable, et un diadême éclatant de gloire. Grands du monde, ce sont tout au plus quelques branches de laurier qui ornent votre front, lesquels se fanent et sechent avec vous, et souvent même avant que le tombeau ait enseveli et votre nom et votre gloire. Mais les Justes ont un autre sort. Leur gloire ne se ternit point; leur bonheur est éternel ; leur rassasiement a toujours un nouveau goût. Rien ne peut altérer leur joie, leur tranquillité, leur jouissance. Le Très-haut a soin d'eux; il les couvre de sa main droite. Que peut-on craindre, et qui peut nous nuire quand on est dans cet abri ? Le Seigneur les défend par son bras saint. Que tout l'enfer frémisse, qu'il se révolte contre les gens de bien : adversités, persécutions, ce ne sont que de fausses alarmes : Dieu défend ses serviteurs, sa protection ne met pas seulement à couvert des insultes, elle nourrit encore l'innocence, et produit la sainteté : *Brachio sancto suo.* Chose étrange, que depuis le temps que l'Eglise nous enseigne ces consolantes vérités, depuis le temps qu'elle nous développe ces mysteres de félicité, nous ne soyons pas plus savans ! Ce n'est qu'au service de Dieu qu'on fait fortune : et qui est fort empressé à prendre cette voie ? Gens du monde, que vos égaremens font pitié ! toute votre vie se passe à servir un maître imaginaire, dont on est la dupe : car qu'est-ce que ce monde qu'on sert ? et que gagne-t-on à son service ! Plusieurs même de ceux qui font profession de piété, plusieurs de ceux qui vivent dans un état de perfection, ne sont-ils pas à plaindre, s'ils servent Dieu avec tiédeur, avec nonchalance ?

Quel bonheur ! quel honneur ! quelle gloire de servir Dieu !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Ch. 6.

IN illo tempore : Descendens Jesus de monte, stetit in loco campestri, et turba Discipulorum ejus, et multitudo copiosa plebis ab omni Judæa et Jerusalem, et maritima, et Tyri, et Sidonis, qui venerant ut audirent eum, et sanarentur à langoribus suis. Et qui vexabantur à spiritibus immundis, curabantur. Et omnis turba quærebat eum tangere : quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. Et ipse elevatis oculis in Discipulos suos, dicebat : Beati pauperes : quia vestrum est regnum Dei. Beati qui nunc esuritis : quia saturabimini. Beati qui nunc fletis : quia ridebitis. Beati eritis cùm vos oderint homines, et cùm separaverint vos, et exprobraverint vos, et ejecerint nomen vestrum tanquam malum, propter Filium hominis. Gaudete in illa die, et exultate ; ecce enim merces vestra multa est in cœlo.

EN ce temps-là : Jesus étant descendu de la montagne, il s'arrêta dans la plaine, aussi-bien que la troupe de ses Disciples, et une grande multitude de gens de toute la Judée, de Jérusalem, et du pays maritime, de Tyr et de Sidon, qui étoient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Ceux-mêmes qui étoient possédés des esprits immondes en furent délivrés ; toute la troupe cherchoit à le toucher : parce qu'il sortoit de lui une vertu qui les guérissoit. Alors levant les yeux vers ses Disciples : Vous êtes heureux, leur dit-il, vous qui êtes pauvres, car le Royaume de Dieu vous appartient. Heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés. Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous rirez. Vous serez heureux, lorsqu'à cause du Fils de l'Homme vous serez haïs des hommes, qu'ils vous retrancheront de leur compagnie, qu'ils vous chargeront d'opprobres, et qu'ils rejetteront votre nom comme un nom infame. Alors réjouissez-vous et faites éclater votre joie : car voilà une grande récompense qui vous attend dans le Ciel.

MÉDITATION.

De la Communion.

PEMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien il eût été surprenant que ceux qui cherchoient avec tant de foi et d'empressement à toucher le bord de la robe, ou à baiser les pieds du Sauveur du monde, n'eussent pas été guéris. L'étonnement est-il aujourd'hui moins frappant en voyant tant de malades, qui non seulement touchent le Sauveur du monde, mais qui le reçoivent dans l'Eucharistie, qui s'en nourrissent, et tout cela sans guérison ? La vertu qui sortoit alors de Jesus-Christ n'est pas affoiblie, son pouvoir n'est pas moindre, et sa bonté ne s'épuise point : d'où vient que son précieux sang, et son corps adorable operent aujourd'hui si peu de merveilles ? Mêmes infirmités spirituelles après la Communion que devant, mêmes passions, mêmes défauts, mêmes foiblesses. On seroit alarmé, on désespéreroit d'un malade à qui les remedes les plus forts seroient inutiles. Qui nous rassure après tant de communions sans fruit ?

Jesus-Christ touche de sa main un mort qu'on alloit enterrer, et ce mort ressuscite. La femme qui avoit touché le bord de sa robe, recouvre la santé sur l'heure. Ce n'est plus le bord de la robe du Sauveur qu'on a le bonheur de toucher dans la Communion, c'est le corps, c'est le sang adorable de Jesus-Christ, qu'on tient entre les mains, qu'on reçoit, et qu'on mange : et l'on reste aussi languissant, aussi malade que si l'on ne l'avoit pas touché ? Quelle passion vaincue après un si grand nombre de communions ? quel vice corrigé ? quelle vertu acquise ? Une seule communion peut suffire pour faire

un Saint : j'en puis compter cent, deux cents, plus de mille, et je suis aussi imparfait, aussi indévot, peut-être même plus vicieux que je n'étois avant que j'eusse eu le bonheur de recevoir cette divine nourriture. Cette réflexion doit effrayer tout homme qui a de la religion; et par malheur elle n'est que trop bien fondée. En effet, qu'y aura-t-il de salutaire pour moi, si le corps et le sang adorables du Sauveur du monde, ne me servent plus de rien ? et quel autre remede me sera efficace, si celui-ci est inutile ?

Le dégoût que nous avons du pain des Anges signifie-t-il beaucoup de santé ? La langueur, la foiblesse, et les infirmités habituelles que nous ressentons après tant de communions, ne nous présagent-elles pas une mort prochaine ? Et nous sommes tranquilles ! et nous n'y pensons même pas ! Qui nous rassure ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il est surprenant qu'un Dieu nous aime jusqu'à ce point, que de se mettre sous les especes sacramentelles dans l'Eucharistie. C'est un Dieu qui nous aime, et qui nous aime en Dieu. Mais que nous n'ayons que de l'indifférence, que de la froideur pour ce Dieu dans le mystere même où il nous prouve si efficacement jusqu'à quel excès il nous aime : est-ce là un mystere aisé à comprende ? Quel homme, quel barbare même instruit de ce que nous croyons de ce mystere, pourroit croire que nous aimassions si peu Jesus-Christ ?

Ce divin Sauveur n'a que faire des hommes; et cependant il compte pour rien d'être renfermé dans une hostie jusqu'à la fin des siecles, tant il aime les hommes, tant il est sensible au plaisir d'être avec eux. Les hommes au contraire ne peuvent se passer de lui; et cependant ils comptent pour rien la grace qu'il leur fait de

demeurer avec eux, si peu ils l'aiment, si peu ils font de cas du bonheur qu'il y a d'être avec lui.

Si la fatale expérience ne nous avoit apprivoisés avec ce monstre d'iniquité, nous croirions notre réprobation sûre, en sentant cette monstrueuse indifférence pour Jesus-Christ dans l'Eucharistie, et sur-tout après tant de communions faites sans dévotion et sans fruit : mais pour être moins effrayés, avons-nous moins de sujets de l'être ?

Que doit penser une personne religieuse à qui Jesus-Christ se donne si souvent ? Zachée est converti au moment que le Sauveur entre chez lui : Jesus-Christ vient chez nous plusieurs fois la semaine ! Quel sujet, bon Dieu, de réflexion !

Que doivent penser ces hommes privilégiés, respectables par leur sacré caractere aux Anges même ; ces Prêtres qui offrent tous les jours le divin Sacrifice, qui se nourrissent de l'Agneau sans tache ? Quelle doit être leur pureté, leur dévotion, leur ferveur, leur sainteté ! qualités qu'exige indispensablement le Sacerdoce. Quelle difformité monstrueuse ! être Prêtre, et être imparfait !

Mais que doivent penser ceux qui sous prétexte de respect s'éloignent de la sainte Table ? Comment se soutenir durant le chemin, comment fournir à sa carriere sans être fortifié par ce divin Pain ? On aime mieux se retirer de la Table de Jesus-Christ, que de se défaire des vices et des imperfections qui nous en rendent indignes.

Ah ! Seigneur, que ces réflexions me causent de cuisans regrets sur ma conduite passée ! Je vous ai reçu bien des fois, et quel fruit de tant de Communions que j'ai bien sujet d'appeler indignes ! Mon éloignement ne me rend pas moins coupable. J'espere, Seigneur, que la pre-

miere Communion, par le secours de votre grace, va me changer.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ecce, qui elongant se à te, peribunt. Ps. 72.
Je sais, ô mon Dieu, que ceux qui s'éloignent de vous, périront.

Parasti in conspectu meo mensam adversùs eos qui tribulant me. Psal. 22.
Vous avez eu soin, Seigneur, de me préparer une divine nourriture contre les attaques de mes ennemis.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NE pas communier parce qu'on est imparfait, c'est ne vouloir ni remede ni médecin, parce qu'on est malade. Communier, et être toujours aussi imparfait, c'est mourir de faim au milieu de l'abondance : signes, pour ainsi dire, de réprobation l'un et l'autre. On est malade quand on a du dégoût des meilleures viandes; on ne se porte pas moins mal quand la meilleure nourriture ne profite point. Prétexte spécieux, mais vain, que ce prétendu respect, dont on se fait honneur pour se cacher à soi-même son indévotion : c'est l'esprit de libertinage qui éloigne de la sainte Table. On a assez de religion pour ne pas vouloir communier indignement. Il faut s'y préparer, et la préparation gêne. Il faut se priver de certaines satisfactions, mortifier ses sens, vivre dans le recueillement et la retraite, du moins la veille et le jour de la Communion. L'amour-propre ne s'accommode point de cette pratique; il a recours à l'artifice : il fait envisager ce divin Sacrement dans tout son jour. La majesté, la sainteté de ce Dieu caché sous les apparences du pain, effraient. On sent croître le respect : mais au lieu de conclure

à la réforme pour se rendre moins indigne d'en approcher, on conclut à l'éloignement de la sainte Table; et l'amour-propre n'est plus gêné. Réprouvez cette erreur, et ne donnez jamais dans ce piege. N'oubliez jamais les avis salutaires de saint François de Sales, et suivez-les (a) : « Si » les gens du monde, dit ce grand Saint, vous » demandent pourquoi vous communiez si sou- » vent, dites-leur que c'est pour apprendre à » aimer Dieu, pour vous purifier de vos imper- » fections, pour vous délivrer de vos miseres, » pour vous consoler dans vos afflictions, pour » prendre des forces dans vos foiblesses. Dites- » leur que deux sortes de gens doivent commu- » nier souvent. Les parfaits, parce qu'étant » bien disposés, ils auroient grand tort de ne » pas s'approcher de la source de la perfection » et de la sainteté; et les imparfaits, afin de » devenir parfaits : les forts, pour ne pas devenir » foibles; et les foibles, pour devenir forts : » les malades, pour être guéris; et les sains, » pour ne pas tomber malades : et que pour » vous, comme vous êtes imparfait, foible » et malade, vous avez besoin de communier » souvent avec celui qui est votre perfection, » votre force et votre médecin. Dites-leur que les » gens du monde qui n'ont pas beaucoup d'affai- » res doivent communier souvent, parce qu'ils » en ont la commodité; et que ceux qui ont beau- » coup d'affaires ne le doivent pas faire moins » souvent, parce qu'ils ont besoin de plus grands » secours, et que celui qui travaille beaucoup, » et qui a beaucoup de peine, doit aussi manger » des viandes solides, et en manger souvent. » Dites-leur que vous communiez souvent pour » apprendre à bien communier, parce qu'on ne » fait guere bien ce qu'on ne fait que rarement ».

2.° Souvenez-vous cependant que si l'on fait

(a) *Introd. à la Vie dévote, part. 2, chap. 21.*

entrer dans la salle du festin les boîteux, les aveugles et les languissans, ce n'est qu'à condition qu'ils auront tous la robe nuptiale. Nul n'est dispensé des dispositions nécessaires pour bien communier. Préparez-vous toujours à la communion dès la veille. Faites une visite pour cela à Jesus-Christ dans le Saint-Sacrement; et déterminez en particulier, dès ce jour, le fruit que vous prétendez de tirer de la communion que vous devez faire. Quand on possede Jesus-Christ, on doit être tout-puissant.

SECOND JOUR.

LES SS. MARCELLIN, PIERRE, et ERASME, vulgairement SAINT ELME, MARTYRS.

SAINT Marcellin étoit Prêtre de l'Eglise de Rome, et saint Pierre en étoit Exorciste sur la fin du troisieme siecle, et au commencement du quatrieme. La vertu éminente de saint Marcellin et la sainteté de son Exorciste, brilloient avec trop d'éclat dans cette Capitale, pour y être à l'abri de la persécution de Dioclétien, dans un temps où le sang des Martyrs ruisseloit de tous côtés. La puissance que Dieu avoit donnée au saint Exorciste sur les Démons, avoit irrité tout l'Enfer, qui ne tarda pas d'exciter les Païens contre saint Pierre. Sa haute réputation, son zele, ses miracles le firent déférer au Vicaire Serene comme le plus grand ennemi des Dieux. Il fut arrêté, et jeté dans un Cachot, après avoir été plusieurs fois déchiré à coups de fouets de la maniere la plus cruelle.

La joie que ce généreux Martyr fit paroître dans les tourmens, son air doux, modeste et riant, sa tranquillité, sa patience étonnerent tous les Païens. On l'entendoit jour et nuit

chanter les louanges de Dieu dans son affreuse prison, quoiqu'il fût chargé de fers, et que tout son corps ne fût qu'une plaie. Il s'apperçut un jour que le Geolier nommé Arteme ne descendoit jamais dans le cachot que les larmes aux yeux; et la tristesse peinte sur son front montroit assez que son cœur étoit dans l'amertume. Notre Saint prit un jour la liberté de lui demander la cause de son affliction. Je pleure, lui répond le Geolier, le malheur d'une fille que j'ai et que j'aime avec tendresse, sans que je puisse apporter aucun soulagement à ses maux. Il y a quelques années qu'elle est possédée d'un cruel démon qui la tourmente horriblement, et lui fait faires des contorsions épouvantables, et je viens de la laisser dans l'un de ces affreux accidens.

S'il n'y a que cela qui vous afflige, répond le Saint, il sera aisé de vous consoler. Et comment, repart Arteme? en délivrant votre fille, répond l'Exorciste. Je le comprends, réplique Arteme; mais quel homme, ou quel Dieu peut faire cette merveille? Moi, dit saint Pierre, par la toute-puissance de Jesus-Christ, seul vrai Dieu, qui est aussi le seul que j'adore et que je sers. Le Geolier écouta avec pitié cette réponse. Si cela est, reprend Arteme, tu es bien sot de ne pas te servir de la toute-puissance de ton Maître, pour te délivrer de tes chaînes et du cachot. Je connois trop les avantages et le prix de ce cachot et de ces chaînes, répond le saint Exorciste, pour vouloir en être délivré; et mon divin Sauveur m'aime trop, pour vouloir me priver d'une si précieuse couronne: les souffrances sont la fortune des Chrétiens. Si tu veux, dit Arteme en l'interrompant, que je croie à ton Dieu et à sa toute-puissance; brise tes chaînes, ouvre toi-même ta prison, et passant à travers le corps-de-garde qui est à la porte et qui répond de toi, viens me trouver ce soir dans ma chambre.

En disant ceci par moquerie, il lui tourne le dos, et se retire dans la maison.

Arteme entrant chez lui : Je viens, dit-il à Candine sa femme, de laisser dans le cachot un jeune Chrétien, à qui les tourmens et la prison ont fait tourner l'esprit. Sa folie est assez plaisante : il s'imagine que par la vertu de son Dieu Jesus-Christ, il délivrera Pauline notre fille. J'admire, dit Candine que vous traitiez cela de folie ; que coûte-t-il d'en faire l'épreuve ? La folie, reprit Arteme, c'est que lui ayant demandé pour preuve de la toute-puissance de son Dieu, qu'il me vînt trouver ce soir dans ma chambre, il me l'a promis, quoique j'aie doublé et ses chaînes et sa garde. S'il tient sa parole, reprit Candine, c'est bien une marque qu'il n'y a point de vrai Dieu que le sien. Tu es aussi folle que lui, repart Arteme : quand Jupiter avec tous nos Dieux viendroient pour le tirer de son cachot et de ses chaînes, ils n'en sauroient venir à bout. L'entretien s'échauffoit, lorsque saint Pierre miraculeusement délivré de ses fers, parut à la porte de la chambre, habillé de blanc, et tenant un Crucifix à la main. Sa présence interdit Arteme et Candine, qui revenus de leur étonnement, se jettent aux pieds du Saint, et fondant en larmes, s'écrient : Il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des Chrétiens. En même-temps Pauline qui avoit accouru au bruit, se met à genoux devant le Saint ; et le démon dont elle étoit possédé ne pouvant soutenir la présence du saint Exorciste, en sortit en criant : O Pierre ! la vertu de Jesus-Christ qui est en toi, me chasse d'ici, et me contraint de sortir du corps de cette fille.

La merveille étoit trop éclatante pour ne pas faire grand bruit. La maison fut bien-tôt pleine des voisins et des parens, qui témoins d'un fait si miraculeux, pleins d'admiration, demanderent tous le Baptême. Saint Pierre rempli de la

plus douce consolation à la vue de tant de conversions alla chercher le Prêtre Marcellin, qui leur ayant expliqué les principaux mysteres de la foi, et les voyant tous dans la meilleure disposition, leur donna à tous le Baptême. Arteme tressaillant de joie de se voir Chrétien, entre dans la prison, offre la liberté à tous les prisonniers qui voudroient recevoir le Baptême, et fait sortir tous les Chrétiens.

La maladie du vicaire Serene donna tout le loisir à saint Marcellin et à saint Pierre, d'instruire durant près de cinquante jours ces nouveaux Chrétiens, et de les préparer au martyre. Serene ne fut pas plutôt remis, qu'il fait appeler Arteme, et lui ordonne de lui amener les prisonniers. Seigneur, répond le Geolier, les prisons sont vides. Pierre, Exorciste des Chrétiens, a brisé les fers de ceux que vous teniez dans les cachots, et a ouvert la porte des prisons, par la toute-puissance de Jesus-Christ. A ce miracle nous avons tous reçu la foi, nous sommes tous devenus Chrétiens en recevant le saint Baptême, et il n'y a que le saint Prêtre Marcellin, Pierre son Exorciste, et moi qui soyons restés pour recevoir vos ordres.

Serene irrité jusqu'à la fureur contre Arteme, le fait déchirer sur le champ à coups de fouets armés de plomb avec tant de cruauté qu'il ne put y survivre sans miracle. Faisant ensuite venir saint Marcellin en présence de saint Pierre : Attendez-vous à n'être pas traité avec moins de sévérité, lui dit-il, après l'attentat que vous avez commis, à moins que renonçant à votre Jesus-Christ vous n'offriez de l'encens sur l'heure même à nos idoles. A Dieu ne plaise, répond saint Marcellin, que nous commettions jamais une telle impiété : il n'y a qu'un seul Dieu, et c'est le comble de la folie et de l'impiété d'en reconnoître d'autre. C'est par la toute-puissance

de ce Dieu que les fers de vos prisonniers se sont brisés, et que les portes de vos prisons se sont ouvertes; ne nous faites pas un crime de cette merveille, mais reconnoissez plutôt par-là qu'il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu des Chrétiens.

Serene ne put pas retenir plus long-temps sa colere; il fit battre cruellement saint Marcellin, et le voyant tout meurtri ordonna qu'on le liât dans un sombre cachot, étendu sur des pieces de verre cassé, sans eau et sans nourriture. Saint Pierre fut enfermé dans une autre prison, les entraves aux pieds, et tout le corps dans la torture. Mais la même main toute-puissante du Seigneur, qui avoit mis en liberté les saints Confesseurs, délivra la nuit même nos saints Martyrs. Un Ange étant entré dans le cachot où étoit saint Marcellin, brisa ses liens, lui ordonna de se revêtir de ses habits, et le mena dans le cachot où étoit saint Pierre; et l'ayant aussi délivré et guéri, les conduisit tous deux dans la maison où les nouveaux Chrétiens assemblés étoient en prieres. Ils y resterent quelques jours pour les confirmer dans la foi, et pour les préparer au martyre.

Cependant Serene ayant appris que Marcellin et Pierre s'étoient sauvés, déchargea toute sa fureur sur Arteme. Il ordonna que ce Geolier, Candine sa femme, et Pauline sa fille fussent conduits au temple de Jupiter, et que s'ils refusoient de sacrifier aux Dieux, ils fussent ensevelis tous vivans sous un tas de pierres qu'on fit écrouler sur eux, sous lesquelles ils consommerent bientôt leur martyre. Comme on les menoit au supplice, saint Marcellin et saint Pierre, suivis de plusieurs autres Chrétiens vinrent au devant des saints Martyrs, et les accompagnerent comme en triomphe. Dieu récompensa bientôt leur zele et leur ferveur. Il furent d'abord

arrêtés, et sans délai condamnés à avoir la tête coupée.

Comme l'on craignoit quelque soulevement, on ordonna qu'ils seroient exécutés à une lieue de Rome, dans un bois qu'on appeloit alors la Forêt noire, et qui depuis, à cause de ces saints Martyrs, fut appelé la Forêt blanche, où ils reçurent la couronne du martyre, vers l'an 304. Leurs corps furent jetés dans une caverne, où ils demeurerent cachés jusqu'à ce qu'une sainte femme nommé Lucille ayant été avertie par eux-mêmes en révélation, les en retira, pour leur procurer une sépulture décente.

Les reliques de saint Marcellin et de saint Pierre furent transportées de Rome en 826, sous Louis le Débonnaire, à Michelstat en Allemagne, et de-là à Mulintheim, l'an 827, dans l'Abbaye qu'on appelle aujourd'hui Selingstadt.

L'Eglise joint en ce même jour saint Erasme aux autres Martyrs. Il étoit né en Orient, et sa haute vertu l'avoit élevé à l'Episcopat dans une ville du Patriarchat d'Antioche, sur la fin du troisieme siecle. La cruelle persécution de Dioclétien désolant tout le pays, notre Saint se retira dans le désert sur le Mont-Liban; il y mena une vie si pure, si mortifiée, si sainte qu'il devint l'admiration de tout le pays. Respectable aux animaux même, on voyoit les bêtes féroces venir lui baiser les pieds, et obéir à sa voix: les démons sortoient du corps des possédés dès qu'ils étoient en sa présence; et nul malade qui en recevant sa bénédiction, ne fût guéri.

Revenu à Antioche, il y convertit à la foi un si grand nombre de Païens, et son nom y devint si célebre, que l'Empereur Dioclétien voulut le voir. Son air, sa modestie, sa douceur, surprirent l'Empereur, qui mit tout en œuvre pour le gagner. Voyant que tout étoit inutile, et que ses réponses faisoient impression sur l'esprit et

sur le cœur des Païens, il ordonna qu'on lui fît souffrir tous les tourmens ensemble. L'ordre fut exécuté dans toute sa rigueur ; le saint Evêque fut premiérement chargé de coups de bâton, et presque assommé : battu ensuite avec des fouets garnis de plomb, qui ne firent de tout son corps qu'une plaie, on l'arrosa de résine, de soufre, de plomb fondu, de poix, de cire, et d'huile bouillante ; mais il n'en reçut aucune blessure. Les saints Noms de Jesus et de Marie, qu'il invoquoit sans cesse durant ces tourmens, amortissoient toute sa douleur, et guérissoient toutes ses plaies. Cette merveille qui fut suivie d'un tremblement de terre fort violent, frappa le peuple, qui demanda que le Saint-Evêque fût délivré. L'Empereur effrayé le fit ramener en prison, d'où il fut miraculeusement tiré par un Ange qui lui ordonna de s'embarquer, et de passer en Italie. Il vint descendre sur les côtes du Royaume de Naples, et se retira à Formies, où il fit de grandes conversions, et s'y rendit beaucoup célebre par sa sainteté et par ses miracles.

L'Empereur Maximien averti des merveilles que faisoit cet étranger, apprit bientôt qu'il étoit Chrétien et Evêque. Il le fit arrêter ; et étonné de son zele, de sa fermeté, et de l'ardent désir qu'il avoit du martyre, il le fit déchirer cruellement avec des ongles de fer ; et le voyant inflexible, le fit plonger dans une chaudiere pleine de poix et d'huile bouillante, qui fut changée par le signe de la Croix en un bain rafraîchissant. L'Empereur confus de se voir vaincu, fit fermer le Saint dans un cachot, le destinant à de nouveaux supplices : mais saint Michel lui ayant apparu durant la nuit, le tira de prison, et le conduit à Formies, ville de l'ancienne Campanie, entre Gaïette et Minturnes vers la mer, où est aujourd'hui Mola dans la terre de Labour. Notre Saint ayant annoncé

la foi à ces peuples, en devint bientôt l'Apôtre; et après plusieurs merveilles et plusieurs travaux, pleins de jours et de mérites, il alla recevoir dans le Ciel la couronne et la palme due aux Martyrs. Ce fut le 2 de Juin de l'an 303. Son saint corps demeura à Formies jusqu'au neuvieme siecle, que la ville de Formies fut détruite par les Sarrasins; alors il fut transféré à Gaïette vers l'an 840, où il est conservé avec beaucoup de soin et de respect. Les grands miracles que Dieu a faits par l'intercession de ce Saint, l'ont rendu célebre dans toutes les Parties du monde. Il est le troisieme des quinze Protecteurs de l'Occident, c'est-à-dire, des saints Tutélaires que l'on invoquoit dans les plus grands dangers, et dans les occasions périlleuses. Les autres sont saint Georges, saint Blaise, saint Pantaleon, saint Vit, saint Christophe, saint Denis, saint Cyriaque, saint Acace, saint Eustache, saint Gilles, saint Mague, sainte Marguerite, sainte Catherine, sainte Barbe.

C'est saint Erasme, que l'on appelle vulgairement saint Elme, sur-tout en Italie; en France, en Espagne, en Sicile, en Portugal. C'est un nom corrompu, ou pour mieux dire abrégé par les Matelots de la Méditerranée, où notre Saint est singuliérement invoqué contre les tempêtes et les autres dangers de la mer. Et la protection singuliere qu'on reçoit de ce grand Saint, a fait donner le nom de Saint-Elme à ces exhalaisons, qui sur la fin des grandes tempêtes paroissent quelquefois à la cime des mâts des vaisseaux, et qui présagent toujours le prochain calme. C'est ce qu'on appelle le feu Saint-Elme.

La Messe en l'honneur de ces Saints, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Martyrs.

L'Oraison

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui nos annuâ beatorum Martyrum tuorum Marcellini, Petri, atque Erasmi solemnitate lætificas: præsta, quæsumus, ut quorum gaudemus meritis, accendamur exemplis. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de joie dans la solennité de vos saints Martyrs Marcellin, Pierre, et Erasme; accordez-nous aussi par votre bonté, que comme nous nous réjouissons de leurs mérites, nous sentions une nouvelle ferveur à la vue de leurs exemples. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre aux Romains. Chap. 8.

Fratres: Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis. Nam expectatio creaturæ, revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens, sed propter eum qui subjecit eam in spe: quia et ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei. Scimus enim quòd omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhuc. Non solùm autem illa, sed et nos ipsi primitias spiritûs habentes: et ipsi intra nos gemimus, adoptionem filiorum Dei expectantes, redemptionem corporis nostri.

Mes Freres: Je suis persuadé que les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous. Aussi ce qu'attendent le plus les créatures, c'est que cette gloire des enfans de Dieu éclate, parce qu'elles sont assujetties à la vanité, non de leur gré, mais par l'ordre de celui qui les y a assujetties, dans l'espérance qu'elles seront elles-mêmes affranchies de la corruption dont elles étoient esclaves, pour avoir la liberté qui fait la gloire des enfans de Dieu: car nous savons que jusqu'à cette heure toutes les créatures gémissent, et souffrent les douleurs de l'enfantement, et non-seulement elles, mais aussi nous-mêmes qui avons les prémices de l'esprit. Oui, nous-mêmes nous gémissons au-dedans de nous dans l'attente de l'adoption des enfans de Dieu, et de la délivrance de notre corps.

Cette Epître a été écrite de Corinthe l'année 57 de Jesus-Christ, vingt-quatre ans après sa

Passion, et envoyée par Phébé. Comme le dessein de l'Apôtre saint Paul, ou plutôt le dessein que le Saint-Esprit s'étoit proposé étoit d'instruire par elle non-seulement les Fidelles de l'Eglise de Rome, mais généralement tous les Fidelles de Dieu dans tous les pays du monde, elle fut écrite en Grec, qui étoit la langue alors universelle, familiere jusqu'aux femmes Romaines et presque commune à toutes les nations.

RÉFLEXIONS.

Les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire future. On souffre sur la terre, il est vrai; les croix naissent par-tout; ce sont des fruits de toutes les saisons; elles croissent dans tous les climats; nul état, nulle condition qui en soit exempte. La vertu chrétienne, qui seule est la source du vrai mérite, et que les croix devroient, ce semble, respecter, les nourrit, et souvent même les fait naître. On diroit qu'elle ne peut pas s'en passer. Peu de Saints qui n'ayent mêlé leurs pleurs avec leur boisson; encore moins qui n'ayent cultivé avec soin les croix pour les faire croître. Peu de ces grands serviteurs de Dieu qui se soient contentés des croix et des épines qui naissent dans leur propre fonds. Quelle étude! quelle attention! quelles ingénieuses industries pour macérer leur chair, pour mortifier leurs sens, pour humilier leur esprit, pour crucifier leur corps, pour éteindre leur amour-propre! Les souffrances les plus ameres n'ont pas pû rassasier le désir qu'ils avoient de souffrir. Adversités, persécutions, humiliations, disgraces, voilà l'appanage des Saints; toutes ces sombres couleurs entrent dans leur portrait; ajoutez-y encore tout ce que les Martyrs ont souffert: gibets, échafauds, fournaises ardentes, ongles de fer: *non sunt condignæ.* Nulle proportion cependant avec la

récompense. Ce n'est pas seulement cette gloire future, cette félicité des Saints, cette joie du Seigneur, où ils sont absorbés après cette vie, qui étant hors de prix, sans mesure et sans bornes, n'ont point de proportion avec les afflictions du temps présent; l'onction intérieure, les douceurs secretes, la joie spirituelle qui accompagnent ces afflictions, et qui rendent le joug du Seigneur si doux, et son fardeau si léger, sont sans prix. Tout ce qu'on peut souffrir pour les mériter est de moindre valeur ; et quelle consolation, bon Dieu, plus rassasiante! quel plaisir plus doux et plus exquis que celui que cause à l'heure de la mort le souvenir d'une vie obscure, humble, mortifié! (a) *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra :* Je suis dans un excès de joie au milieu de toutes nos tribulations, disoit saint Paul. Les Saints, les gens de biens ne tiennent pas un autre langage. Quand est-ce que les gens de plaisir, que ces heureux du siecle penseront et parleront ainsi? Au milieu de ces fêtes, dans ces voies larges et toutes parsemées de fleurs, dans le temps même que tout leur rit, dans cette suite de prospérités, dans cet enchaînement de jeux et de plaisirs, d'où vient que leur joie est si mêlée, qu'elle est toute artificielle, que leurs jours sont si peu sereins, si peu calmes? Nul plaisir qui ne soit vide, tumultueux, inquiet; nul qui ne soit détrempé d'amertume. Les chagrins ne sont guere séparables de leurs fêtes; les inquiétudes, le trouble, les remords les accompagnent par-tout; et voilà cependant toute leur récompense; c'est-là tout le fruit de leurs travaux. Que ce fruit est amer! Ils n'en ont point d'autre. Cependant on souffre, on est en butte aux adversités, on a des chagrins, on gémit; il est même sûr qu'on souffre plus au

(a) 1. *Cor.* 7.

service du monde qu'on ne souffre au service de Dieu. Ce qu'il y a de certain, c'est que les afflictions et les adversités qu'on souffre dans le monde sont sans adoucissement, sans fruit, sans récompense; et les afflictions qu'on peut avoir au service de Dieu n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Ch. 21.

In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Cùm audieritis prælia, et seditiones, nolite terreri: oportet primùm hæc fieri, sed nondùm statim finis. Tunc dicebat illis: Surget gens contrà gentem, et regnum adversùs regnum. Et terræ motus magni erunt per loca, et pestilentiæ, et fames, terroresque de cœlo, et signa magna erunt. Sed ante hæc omnia injicient vobis manus suas, et persequentur, tradentes in synagogas et custodias, trahentes ad reges et præsides, propter nomen meum: Continget autem vobis in testimonium. Ponite ergo in cordibus vestris, non præmeditari quemadmodùm respondeatis. Ego enim dabo vobis os et sapientiam, cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. Trademini autem à parentibus, et fratribus, et cognatis, et amicis, et morte afficient ex vobis: et eritis odio omnibus hominibus propter nomen

En ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Quand vous entendrez parler de guerres et de révoltes, ne vous alarmez pas, il faut que ces choses arrivent auparavant; mais ce ne sera pas encore si-tôt la fin. Il leur disoit aussi: Les nations s'éléveront contre les nations, et les Royaumes contre les Royaumes. Il y aura de tous côtés de grands tremblemens de terre, des pestes et des famines, et il paroîtra au Ciel des phénomenes terribles et de grands prodiges: mais avant tout cela on se saisira de vous, on vous persécutera, vous livrant aux Synagogues, vous emprisonnant, vous traînant devant les Rois et devant les Gouverneurs, à cause de mon nom: et cela vous arrivera, afin que vous me serviez de témoins. Mettez-vous donc bien dans l'esprit de ne point songer par avance comment vous devez répondre; car je vous donnerai des paroles et une sagesse à quoi tous vos ennemis ne pourront résister, ni rien opposer; vous serez livrés par votre pere et votre

meum: et capillus de capite vestro non peribit. In patientia vestra possidebitis animas vestras.

mere, par vos freres, par vos parens et par vos amis, et ils en feront mourir quelques-uns d'entre vous. Et vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom; cependant il ne se perdra pas un seul des cheveux de votre tête. Par votre patience vous serez maîtres de vos ames.

MÉDITATION.

De la Patience.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est point de vertu plus nécessaire, ni qui soit plus d'usage que la patience chrétienne; c'est, à proprement parler, le remede le plus universel, et peut-être le seul qui nous fasse trouver quelque soulagement dans nos maux. La patience vous est nécessaire, dit saint Paul, afin qu'en faisant la volonté de Dieu, vous receviez l'effet de ses promesses; sans elle les autres vertus ne font que se montrer, puisque sans elle il n'y a point de persévérance. Le combat est long, puisque toute la vie est une guerre continuelle: la victoire suppose la patience, et la couronne est toujours la récompence de cette importante vertu.

Nous cultivons, pour ainsi dire, une terre ingrate; tout est ronce, les épines naissent sous les pieds; on a beau les arracher, elles renaissent, et elles piquent dans toutes les conditions, et jusques sur le trône; sans le secours de la patience, leurs pointes ne piquent pas seulement, elles déchirent; la patience seule les émousse. Par la patience nous sommes maîtres de notre ame, c'est-à-dire, que c'est par cet admirable vertu que nous domptons nos passions. La tranquillité et la paix de l'ame en sont le premier fruit. Rien ne calme mieux les troubles et les agitations du cœur que la patience; elle tranquil-

lise les saillies d'un âge ou d'un naturel trop bouillant ; elle guérit toutes nos inquiétudes. C'est le seul secret pour vivre content.

Bon Dieu, que nous nous épargnerions de chagrins, et que nous éviterions de péchés si nous avions un peu plus de patience. Nos impatiences sont la source féconde de presque toutes nos inquiétudes, ou du moins de toute l'amertume que nous trouvons dans nos adversités et dans nos ennemis : si elle ne détrempe pas le fiel dont ils sont pleins contre nous, si elle n'éteint point leur haine, elle rend du moins leurs efforts inutiles. La patience est la vertu propre des grandes ames, c'est la vertu ordinaire de tous les Saints; pourquoi ne sera-t-elle pas la nôtre ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est rien de plus inutile, rien même de plus déraisonnable, rien enfin de plus nuisible que de s'impatienter. Ce sont les déplaisirs, les chagrins et les adversités qui font naître et qui nourrissent les impatiences ; c'est-à-dire, qui excitent notre indignation, notre dépit contre tout ce qui nous déplaît. Mais si ce qui nous déplaît ne dépend pas de nous, si ces contre-temps ne sont pas en notre pouvoir ; si l'on ne peut ni prévoir ni éviter ces adversités, si la véritable source de nos inquiétudes et de nos chagrins c'est nous-mêmes, quoi de plus inutile, quoi de plus extravagant que de s'impatienter ? Car qu'est-ce qui nous impatiente ? Une maladie opiniâtre, une saison fâcheuse, un domestique rustre et peu adroit, notre inhabileté, notre peu d'adresse irritent notre mauvaise humeur, et sont la cause de nos impatiences ; mais quelle raison de troubler par-là notre repos ? Corrigeons ce qui dépend de nous, ce qui est en notre pouvoir : mais

ce qui est hors de notre sphere, doit-il aigrir notre mauvaise humeur? Que penseroit-on d'un homme qui se mettroit en colere, qui tempêteroit, parce que le soleil se couche trop tôt, ou se leve trop tard? En bonne foi nos impatiences pour l'ordinaire ont-elles des causes moins extravagantes? elles sont toujours la marque d'un esprit peu serein, d'un cœur aigri, et les effets de la vivacité des passions qui dominent. Mais quels tristes fruits de ce mauvais fonds!

Combien de paroles par impatience dont on paye long-temps l'indiscrétion? combien d'emportemens et de dépits qui en perdant un homme de réputation, ont ruiné des familles? La vertu ne se montre jamais mieux que par la patience; rien ne décrie tant la dévotion; rien ne paroît plus opposé à la véritable piété; rien n'étouffe plus les fruits du bon exemple qu'un naturel inquiet et impatient. Il faut être maître de ses passions; il faut les avoir domptées long-temps; il faut s'être fait long-temps violence pour posséder son ame par la patience. Ce n'est que parce qu'on est immortifié qu'on est impatient.

Mon Dieu, qui daignez me faire sentir combien j'ai besoin de cette importante vertu, accordez-la moi par votre miséricorde. Vous m'avez donné, Seigneur, de si beaux exemples de patience, donnez-moi vous-même cette aimable vertu.

Aspirations dévotes durant le jour.

Nonne Deo subjecta erit anima mea? ab ipso enim saltuare meum. Psal 61.

Mon ame ne demeurera-t-elle pas toujours soumise au Seigneur? c'est uniquement de lui que j'attends mon salut.

Expecta Dominum, viriliter age: et sustine Dominum. Psal. 26.

Courage donc, ô mon ame, soutenez-vous dans vos peines, et attendez avec confiance le secours du Seigneur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN n'est plus déraisonnable pour l'ordinaire que le sujet de nos impatiences: on se fâche contre la rigueur des saisons, l'intempérie de l'air, la situation du lieu, contre les incommodités du vent et de la pluie. La bizarrerie des naturels nous choque; la figure des autres, leurs manieres, leur ton de voix, tout nous déplaît. Une légere indisposition, la moindre maladie nous rend mélancoliques, inquiets, bourrus, chagrins. La précipitation des autres, ou leur lenteur nous fatiguent. Une réponse peu sensée, un mot inconsidéré, un accident imprévu nous rend de mauvaise humeur. Tantôt c'est la taciturnité des personnes avec qui nous vivons, tantôt c'est leur loquacité qui nous inquiete. Il n'est pas jusqu'à nos propres défauts qui ne nous rendent impatiens. Notre peu d'habileté, nos bêtises excitent notre bile: ce sont toujours les autres qui en supportent les frais. On s'impatiente contre un instrument, contre une plume dont on se sert. Qui a tort? sont-ce-là de justes sujets de troubler notre repos, et celui souvent de toute une famille? Quand même la raison paroîtroit autoriser notre ressentiment, faut-il que ceux qui n'ont rien au jeu payent pour ceux qui perdent? Si nous n'avons pas assez de vertu pour supporter les adversités de la vie, faut-il que ceux qui nous environnent essuient nos chagrins? Quelle injustice? Faites-vous une loi de ne faire jamais paroître votre mauvaise humeur, ou du moins de n'en répandre jamais sur personne l'amertume. Ce ne sont pas les autres qui allument votre bile, c'est vous qui

prenez feu. Sentez-vous naître ces saillies et ces fougues d'une passion irritée par quelque objet : ne répondez point sur l'heure. Différez la correction à un autre temps : changez de discours et d'objet, affectez une douceur plus gracieuse. Un peu de résolution et d'attention sur soi-même prévient bien des défauts.

2.° Rien n'est plus opposé à la vertu et à la véritable dévotion que l'impatience. Ce vice montre d'abord combien on est immortifié. Quel tort ne fait pas à la piété un dévot impatient ? rien ne décrie tant la dévotion que les impatiences de ceux qui font profession d'une probité exemplaire. Ayez en horreur ce défaut. De quel mal guérissent nos impatiences ? Hélas ! elles ne servent qu'à aigrir nos chagrins, et à les perpétuer. Prenez la résolution aujourd'hui de n'avoir jamais plus de douceur que quand vous sentirez plus d'amertume. Ne croyez pas cette pratique trop difficile : elle ne paroît telle qu'aux ames lâches, qui sont esclaves de leurs passions. Quelle patience n'a-t-on pas auprès d'un vieillard fâcheux, d'un malade inquiet, d'un parent capricieux et bizarre de qui on attend une riche succession ! Quelle patience au Service ! A la Cour, que de dissimulations de peur de déplaire ! Et pour plaire à Dieu, et pour ne lui point déplaire, sera-t-on moins patient ? Que cette vertu fasse désormais votre caractere.

TROISIEME JOUR.

SAINT POTHIN, SAINTE BLANDINE, ET LES AUTRES QUARANTE-SIX MARTYRS de Lyon.

L'EMPEREUR Marc-Aurele ayant remporté une signalée victoire sur les Barbares, l'an 174, par les prieres des Chrétiens de la légion Ful-

minante, comme les Infidelles même le publioient, la persécution excitée depuis plusieurs années contre l'Eglise se ralentit; mais le calme ne fut pas de longue durée: elle se ralluma dans plusieurs villes avec plus de violence qu'auparavant. Ce fut durant cette tempête que les Fidelles de la ville de Lyon signalerent leur foi, en donnant leur sang pour Jesus-Christ, et furent les premiers Martyrs dans les Gaules. C'est de la lettre même que les Fidelles des Eglises de Lyon et de Vienne, temoins des combats et des victoires de ces saints Martyrs, écrivirent aux Eglises d'Asie et de Phrygie dans ce même temps, que l'on a tiré cette histoire.

Le nombre des Chrétiens augmentant tous les jours dans la ville de Lyon, les Païens résolurent de s'en défaire. Leur fureur contre eux alla si loin, qu'il ne leur étoit plus permis de paroître dans les bains, dans les marchés, ni dans les places publiques. Tout étoit déchaîné contre eux: Magistrats, Officiers, Bourgeois, artisans, soldats, les femmes même leur insultoient par-tout, et par-tout on les chargeoit de mille imprécations et d'injures. On se faisoit publiquement un mérite d'avoir maltraité un Chrétien. L'insolence et la rage crûrent jusqu'à un point, que le peuple s'étant attroupé courut tumultueusement aux maisons des Fidelles; on les pilla. Les Chrétiens qui s'y trouverent y furent enfermés et ils y souffrirent tous les outrages et toutes les violences qu'une populace forcenée est capable d'exercer lorsqu'elle est en fureur. Le Commandant des troupes voulant appaiser cette émeute, envoya prendre ceux qu'on avoit arrêtés. Les Magistrats les interrogerent devant le peuple sur leur religion. Comme ils confesserent tous hardiment qu'ils étoient Chrétiens, on les envoya en prison, en attendant le retour du Gouverneur, qui étoit alors absent de la ville. Celui-ci étant arrivé peu

de jours après on les lui présenta pour leur faire leur procès. Comme c'étoit l'homme du monde le plus brutal et le plus cruel, on ne peut imaginer les cruautés qu'il exerça sur les Martyrs, voulant par-là même gagner le peuple. Un jeune homme de qualité, et d'une probité universellement reconnue, nommé Vetrius Epagathe, ne pouvant plus supporter les traitemens indignes qu'on faisoit à ces illustres Confesseurs, demanda tout haut qu'il lui fût permis de parler pour leur défense. Mais comme il étoit fort connu, à peine eut-il ouvert la bouche, que tout le peuple se déchaîna contre lui. Le Gouverneur lui demanda pour toute réponse s'il étoit Chrétien. Epagathe ayant confessé hautement qu'il l'étoit, il fut mis à l'heure même au rang de ceux qui étoient destinés au martyre, et on ne l'appela plus que l'avocat des Chrétiens.

Cependant comme on avoit pris sans choix tous ceux des Chrétiens qui s'étoient trouvés dans les maisons qu'on avoit forcées, la rigueur qu'on exerçoit contre les prisonniers fit bientôt un triste discernement entre eux. De cinquante, ou environ, qui avoient été pris, dix perdirent courage, et renoncerent à la foi. Leur chute affligea sensiblement les Fidelles, et refroidit le zele de ceux des Chrétiens qui suivoient les Confesseurs pour les assister. On prenoit cependans tous les jours plusieurs Chrétiens dignes de remplir le nombre de ceux qui étoient tombés; et ceux qu'on connoissoit pour les plus éminens en doctrine et en piété, tant dans l'Eglise de Lyon que dans celle de Vienne, furent saisis. Comme on enlevoit tous ceux qu'on trouvoit dans les maisons des Chrétiens, plusieurs de leurs esclaves encore Païens furent du nombre. Ceux-ci craignant qu'on ne leur fît souffrir les mêmes peines dont ils voyoient tourmenter les Saints, crurent que les meilleur moyen de

se tirer d'intrigue étoit d'accuser leurs maîtres de tous les crimes dont les Idòlatres les chargeoient. Ils accuserent donc les Chrétiens de faire des repas de chair humaine, et de commettre dans leurs plus saintes assemblées les plus infames impuretés. L'ignorance où ces misérables étoient à l'égard de nos plus saints mysteres, jointe à quelques discours qu'ils avoient pu entendre parmi les Chrétiens touchant l'Eucharistie, leur donna lieu de dire qu'on mangeoit de la chair humaine quand on recevoit le corps de Jesus-Christ dans la communion, et que les noms que tous les Chrétiens se donnoient de freres et de sœurs, n'étoient que pour couvrir leurs incestes.

On ne sauroit dire combien ces horribles calomnies répandues d'abord parmi le peuple, irriterent les esprits contre les Saints. La fureur éclata particuliérement contre le Diacre Sancte qui étoit de Vienne, contre Mature qui venoit seulement d'être baptisé, contre Attale, natif de Pergame en Asie, qui étoit regardé comme une des colonnes de l'Eglise de Lyon, et contre une jeune fille nommée Blandine, dont la constance fit bien voir que la grace n'a pas égard à l'âge, au sexe, ni à la condition. Elle étoit esclave, d'une complexion fort délicate ; de sorte que les autres Chrétiens, et sa maîtresse même qui se trouvoit aussi du nombre des Martyrs, craignoient fort qu'elle n'eût pas le courage de confesser qu'elle étoit Chrétienne. Cependant nul ne confessa Jesus-Christ au milieu des plus grands tourmens, avec plus de courage et de magnanimité. Sa constance poussa à bout la barbarie des bourreaux. Après l'avoir déchirée, brûlée, tourmentée impitoyablement tout un jour, ils avouerent qu'il falloit qu'une force divine soutînt cette fille, puisque le moindre des tourmens qu'ils lui avoient fait souffrir, auroit

dû lui avoir fait perdre la vie. En effet, on lui avoit disloqué tous les os; les ongles de fer s'étoient émoussés sur son corps; les fouets armés d'acier l'avoient déchirée jusqu'aux entrailles, et durant cette longue et horrible boucherie elle ne disoit autre chose, sinon: *Je suis Chrétienne, et l'on ignore jusqu'au nom du crime parmi les Chrétiens.* Les bourreaux lassés, rendus, désespérerent de lui ôter la vie; ce qui obligea le Tyran de la faire ramener en prison.

Le Diacre Sancte ne fit pas moins triompher la foi de Jesus-Christ au milieu des tourmens. Comme il étoit étranger, on lui demanda son nom, son pays, sa condition, son ministere. A tout cela il ne répondit jamais que ces deux mots: Je suis Chrétien. On eut beau le déchirer jusqu'aux os; on eut beau employer le fer, le feu, et les plus cruels supplices pour tirer du moins de lui un signe d'impatience, sa tranquillité fut inaltérable, et on ne lui entendit jamais dire autre chose, sinon: Par la grace de Dieu, je suis Chrétien. On le tourmenta si horriblement, que son corps n'étoit plus qu'une plaie; tout enflé, recourbé, retiré, il n'avoit presque plus la figure d'homme. L'envie qu'on avoit de vaincre du moins la patience d'un des Martyrs par la violence des tourmens, fit croire aux bourreaux peu de jours après, qu'en tourmentant de nouveau le Diacre Sancte sur les premieres plaies, il ne pourroit jamais résister à la douleur; mais tout le contraire arriva à la confusion des Païens. Le corps du Saint, bien loin de succomber, prit de nouvelles forces dans ce nouveau supplice; il se redressa, et en reprenant sa premiere forme, il reprit sa premiere vigueur.

Les victoires des Martyrs couvroient de confusion les Païens; ils vouloient du moins arracher quelque nouvelle calomnie de la bouche des Chrétiens même. Il s'aviserent d'appliquer à la

question une femme nommée Biblis, du nombre de ceux qui avoient renoncé à la foi; ne doutant point que comme la seule crainte des tourmens l'avoit fait apostasier, la question ne l'obligeât d'imposer aux Chrétiens les plus horribles crimes. Mais la foi de Jesus-Christ ne triompha jamais avec plus d'éclat. Les tourmens réveillerent Biblis, pour ainsi dire, d'un profond sommeil. Les douleurs passageres qu'elle ressentoit, la firent penser aux peines éternelles qu'elle avoit méritées par son apostasie; et ainsi bien loin de rien dire contre les Chrétiens, elle prit leur défense, et fit cette généreuse réponse: Comment seroit-il possible que ceux à qui il est défendu de manger le sang des bêtes, pussent se résoudre à manger des enfans; et que ceux qui ont horreur de la moindre pensée d'impureté, commissent des incestes? Au reste, ne triomphez pas, ajouta-t-elle, de ma foiblesse et de ma lâcheté; car je vous déclare que je suis Chrétienne. Et par cette généreuse confession de la foi elle rentra dans la société des Martyrs.

Les Païens honteux de voir toute leur rage contre les Chrétiens confondue par leur constance, prirent le parti de les faire languir en prison. On les jeta dans des cachots souterrains, obscurs, puants et pleins d'insectes; c'étoient plutôt des cloaques que des cachots. On leur mit les pieds dans les entraves avec tant de violence que quelques-uns expirererent dans ce cruel tourment; d'autres moururent de l'infection de l'air, et plusieurs de pure misere. L'illustre saint Pothin fut de ce nombre. C'étoit l'Evêque de la Ville de Lyon, et le Chef de cette généreuse troupe. Il étoit âgé de 90 ans. Les Païens, qui le regardoient comme le maître des Chrétiens, s'en étant saisis, sans avoir égard à la foiblesse de son corps ni à son âge, l'assommerent presque de coups, et l'ayant traîné par

les rues jusqu'à la place le présenterent au Gouverneur qui lui demanda d'abord quel étoit le Dieu des Chrétiens? Vous le connoîtrez, lui répondit le Saint, si vous avez un véritable désir de le connoître. Ce Gouverneur choqué de cette réponse, lui tourna le dos. Alors cette populace furieuse se jeta sur lui, et à coup de pieds et de pierres le laissa à demi-mort. On le traîna dans un affreux cachot, où il expira deux jours après. On voit encore à Lyon dans la grotte qui est aux Antiquailles, un trou fort étroit creusé dans le rocher, où l'on assure qu'il fut mis, et comprimé avec un ais, avec tant de violence qu'il expira dans ce nouveau genre de supplice.

Le jour qu'on avoit destiné pour donner au peuple le cruel divertissement de voir les saints Martyrs exposés aux bêtes, étant arrivé, on tira de prison les saints Mature, Sancte, Blandine et Attale. Les deux premiers furent cruellement battus à coups de fouet, en passant comme en revue devant le peuple. A peine furent-ils descendus dans l'arene, que les bêtes féroces qu'on lâcha sur eux les traînerent et les déchirerent horriblement. Comme ils respiroient encore, ce peuple forcené demanda qu'on leur fît souffrir de nouveaux supplices, et sur-tout la chaise de fer rougie dans le feu. On le leur accorda. On y fit assoir les Martyrs. Les chairs brûlées exciterent une fumée puante, qui, quelque incommode qu'elle fût et aux yeux et à l'odorat, ne put cependant rassasier la fureur de ce peuple. Tant de supplices ne purent jamais abattre le courage de ces deux héros Chrétiens. On les entendoit s'écrier : Nous sommes serviteurs de Jesus-Christ, et nous nous estimons heureux de souffrir et de donner jusqu'à la derniere goutte de notre sang pour sa gloire. L'un des bourreaux poussé à bout par

cette constance, les perça avec son épée, et en leur ôtant la vie, leur procura la couronne du martyre après laquelle ils soupiroient.

Sainte Blandine étoit attachée à un poteau, les bras étendus en forme de croix; les bêtes qu'on lâcha sur elle ne s'en approcherent que pour faire voir qu'elles la respectoient; ce qui obligea le Tyran de la faire ramener en prison au plutôt, parce qu'on s'étoit apperçu que cette merveille faisoit impression sur le peuple. On demanda Attale avec empressement, parce qu'il étoit fort connu. Sa naissance, et encore plus sa probité, le rendoient respectable. On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, portant devant lui un écriteau où l'on lisoit ces mots: *Voici Attale le Chrétien*. Les huées du peuple, et les injures dont on le chargeoit, augmenterent la joie, qui paroissoit sur son visage. Il alloit entrer dans l'arene, lorsque le Gouverneur ayant appris qu'il étoit Citoyen Romain, le fit remettre en prison avec les autres Chrétiens, jusqu'à ce qu'il eût reçu la réponse de l'Empereur, à qui il écrivit pour savoir ce qu'il devoit faire de lui et de tous les autres.

C'etoit un spectacle bien touchant de voir dans la prison cette troupe de glorieux Confesseurs, dont les plaies faisoient visiblement l'éloge de leur foi. Les uns à demi-rôtis, les autres brisés, déchirés et tout couverts de plaies, qui triomphoient de joie d'avoir été trouvés dignes de recevoir des outrages, et d'endurer des tourmens pour le nom de Jesus-Christ. Leur humilité sur-tout se faisoit admirer; car, quoiqu'ils eussent été exposés aux bêtes, quoiqu'ils eussent souffert ces tortures et tout ce que la cruauté peut inventer, quoiqu'ils eussent enduré tant de fois le martyre, ils ne pouvoient pas souffrir qu'on leur donnât le nom de Martyrs, et se recommandoient sans cesse aux prieres des Fidelles.

De si grands exemples ne pouvoient pas être sans fruit; ceux qui par une indigne lâcheté avoient trahi leur foi, furent touchés d'un vif et sincere repentir, et résolurent de réparer par une généreuse confession le scandale. En effet, les ordres de l'Empereur étant venus de faire mourir tous ceux qui persisteroient à confesser Jesus-Christ, et de renvoyer absous ceux qui avoient renoncé au Christianisme, le Gouverneur fut fort surpris d'apprendre que ceux-ci demandoient d'être de nouveau interrogés sur leur Religion. Le repentir qu'ils témoignerent publiquement de leur scandaleuse lâcheté, la confession généreuse qu'ils firent de la Foi Chrétienne, et le désir qu'ils firent paroître de donner leur sang pour la défense de cette foi, leur obtinrent la grace d'être réunis aux autres Martyrs, et d'avoir part à la même couronne.

Il y avoit alors à Lyon un Chrétien nommé Alexandre, Médecin de profession, fort célebre par son habileté, mais encore plus par son zele pour Jesus-Christ, qu'il prêchoit hardiment en toute rencontre; se servant adroitement de la confiance qu'avoient en lui les malades, pour leur inspirer l'envie d'être Chrétiens. Alexandre se trouvant près du Tribunal du Juge lorsqu'on interrogeoit ceux qui avoient d'abord renoncé, leur faisoit signe de la tête et des yeux pour les exhorter à confesser sans crainte le nom de Jesus-Christ, et leur parloit par ses gestes. Le peuple s'en apperçut, et comme il étoit déja fort indigné de voir confesser Jesus-Christ à ceux qui l'avoient renoncé auparavant, il se mit à crier contre le Médecin Alexandre, et l'accusa d'être la cause de ce changement. Le Gouverneur se tournant vers lui, lui demanda qui il étoit : Je suis Chrétien, répondit hardiment Alexandre. Le Juge irrité de sa réponse, sans continuer plus loin son interrogatoire, le con-

damna à être déchiré par les bêtes, et l'envoya en prison avec les autres Martyrs qui étoient déjà condamnés à la mort. L'exécution fut renvoyée au lendemain, qui étoit un jour de fête païenne. Attala et Alexandre furent exposés les premiers aux bêtes, qui les ayant long-temps traînés, secoués, déchirés, les laisserent à demi-morts dans l'arene. Le peuple voulut avoir le cruel spectacle de les voir griller sur la chaise de fer. Alexandre y parut tout le temps uni à Dieu, et ne dit mot. Attale voyant que le peuple tâchoit de se défendre de la puanteur et de la fumée que causoient ses chairs sur le feu, s'écria : On peut bien dire que c'est vous, peuples idolâtres, qui mangez de la chair humaine, puisque vous la rôtissez, et que vous en humez la fumée et l'odeur. Pour nous qui servons Jesus-Christ, nous ne savons ce que c'est que de manger des hommes, ni de commettre aucun des crimes dont vous nous accusez. Quelqu'un s'étant avisé de lui demander comment son Dieu s'appeloit, il répondit que les noms ne sont que pour distinguer ceux qui sont plusieurs ; mais que celui qui est essentiellement unique n'a pas besoin de nom. Un moment après il finit glorieusement sa carriere.

Presque tous les saints Martyrs étant exécutés, on amena sainte Blandine dans le parterre de l'amphithéâtre, avec un jeune Chrétien nommé Pontique, qui n'avoit guere que quinze ans, et et qu'on croit avoir été le frere de la Sainte. Les Païens comptant sur la foiblesse du sexe de celle-là, et sur la foiblesse de l'âge de celui-ci, les avoient gardés pour être exécutés les derniers, espérant qu'en les faisant assister tous les jours aux cruels supplices qu'on faisoit endurer aux autres Martyrs, on pourroit les effrayer et leur faire perdre courage. Mais leur constance inébranlable dans la Religion Chrétienne irrita

tellement le peuple, qu'il fit exercer contre eux toute sorte de barbarie et de cruauté. On leur fit donc souffrir tous les supplices imaginables, pour les contraindre de jurer par les Dieux. Mais ce fut inutilement. Pontique, soutenu par les exhortations de sa chere sœur, fut inébranlable, et faisant gloire d'être Chrétien, il expira dans les tourmens.

Sainte Blandine fut la derniere de cette heureuse troupe, qui mérita la couronne du martyré, quoiqu'elle eût été la premiere au combat. Elle tressailloit de joie, se voyant si proche de l'heureuse fin de sa course. Après avoir donc été battue de verges, de nouveau déchirée par les bêtes, et mise sur la chaise de fer rougie au feu, disant toujours : Je suis Chrétienne ; elle fut renfermée dans un filet pour être exposée à un taureau, qui la secoua long-temps, et la jeta plusieurs fois en l'air avec ces cornes. Elle parut insensible à ce nouveau tourment ; son ame, n'étant plus occupée que de Dieu. Elle fut enfin égorgée comme les autres. La foi de Jesus-Christ ne triompha jamais, ce semble, avec plus d'éclat que par la constance victorieuse de ces quarante-huit saints Martyrs, qui furent si célebres dès-lors dans toute l'Église.

Ceux qui moururent dans la prison, furent les saints Pothin Evêque de Lyon, Aresce, Corneille, Zosime, Tite, Zorique, Jules, Apolliné, Germinien ; et les saintes Julie, Emilie, Jamnique, Pompeie, Ausonie, Alomne, Juste, Trophime et Autonie.

Ceux qui eurent la tête tranchée, furent les saints Epagathe, Zacharie, Macaire, Alcibiade, Sylve, Prime, Ulbie, Vital, Commine, Octobre, Philumine, Germine ; et les saintes Julie, Albine, Grate, Rogate, Emilie, Postumienne, Pompoie, Rhodane, Biblis, Quarre, Materne et Elbe.

Ceux enfin qui furent exposés aux bêtes furent les saints Sancte, Mature, Attale, Alexandre, Pontique, et sainte Blandine, laquelle fut dès-lors en si grande vénération, que plusieurs Eglises consacrées en l'honneur des quarante-huit Martyrs, ne portoient que le nom de Sainte-Blandine. L'Eglise de Vienne appelle encore la fête des Martyrs de Lyon, la fête de sainte Blandine et de ses Compagnons, et ne nomme qu'elle dans l'Oraison du jour.

La fureur des Païens contre les saints Martyrs ne fut pas appaisée par leur mort, elle se répandit encore sur leurs cendres; car ayant brûlé tous les corps, ils jeterent ces saintes Reliques dans le Rhône : mais Dieu les conserva. Elles furent rejointes miraculeusement et trouvées toutes rassemblées dans le lieu où l'on bâtit ensuite une Eglise en l'honneur des Martyrs, sous l'Autel de laquelle on mit leurs cendres. On croit que ce miracle arriva le 2 de Juin, que l'on appela dès-lors le jour ou la fête des Miracles.

Comme l'on trouve qu'on a appelé les Martyrs de Lyon les Martyrs d'Ainay, qui est un endroit de Lyon même près du confluent de la Saône et du Rhône, plusieurs ont cru que c'étoit-là le lieu où ils furent martyrisés; c'est-là du moins où étoit l'Autel d'Auguste où se faisoient les sacrifices de la fête aux jours de laquelle on les fit mourir. D'autres croient plus probablement que nos saints Martyrs souffrirent dans l'amphithéâtre, dont on voit encore aujourd'hui les restes sur la montagne de Fourviere, et les grottes souterraines qui servoient de cachots, et où l'on enfermoit peut-être aussi les bêtes féroces. Ce qui peut avoir donné occasion d'appeler ces Saints les Martyrs d'Ainay, c'est que leur corps y furent brûlés devant l'Autel d'Auguste.

La Messe de ces Saints, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur de plusieurs Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui gloriosos Martyres fortes in sua confessione cognovimus, pios apud te in nostra intercessione sentiamus. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, que ces glorieux Martyrs qui ont fait éclater leur constance dans la confession de votre Nom, nous fassent sentir leur charité pour nous, par les prieres qu'ils vous feront en notre faveur. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 11.

FRATRES: Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones, obturaverunt ora leonum, extinxerunt impetum ignis, effugerunt aciem gladii, convaluerunt de infirmitate, fortes facti sunt in bello, castra verterunt exterorum: acceperunt mulieres de resurrectione mortuos suos. Alii autem distenti sunt, non suscipientes redemptionem, ut meliorem invenirent resurrectionem. Alii verò ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres: lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt: circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti: quibus dignus non erat mundus: in solitudinibus errantes, in

MES FRERES: C'est par la foi que les Saints ont subjugué les Royaumes, qu'ils ont fait des œuvres de justice, qu'ils ont obtenu ce qui avoit été promis, ont fermé la gueule des lions, ont éteint l'activité du feu, ont échappé au tranchant de l'épée, sont sortis de leur infirmité pleins de force, sont devenus vaillans dans la guerre, ont mis en déroute les armées étrangeres; les femmes ont recouvré par la résurrection leurs enfans morts: mais d'autres ont été tirés sur les chevalets, refusant d'être délivrés, afin de trouver une résurrection plus avantageuse; et d'autres ont éprouvé les moqueries et les coups de fouet, outre cela les fers et les prisons: ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été mis à de rudes épreuves, ils ont péri par l'épée, ils ont mené une vie errante, vêtus de peaux de

montibus, et speluncis, et in cavernis terræ. Et hi omnes testimonio fidei probati inventi sunt: in Christo Jesu Domino nostro.

brebis et de peaux de chevre; dans l'indigence, dans l'oppression, dans la misere; eux dont le monde n'étoit pas digne; vivant çà et là dans les déserts, dans les montagnes, dans des antres, et dans des creux souterrains: et tous ces gens-là à qui leur foi a rendu un témoignage authentique, se sont montrés à l'épreuve de tout: en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Le dessein de l'Apôtre dans cette Epître, aussi bien que dans celle qu'il adresse aux Galates et aux Romains, est de montrer que la vraie justice ne vient point de la Loi, mais que c'est Jesus-Christ qui nous la donne par la foi et par son esprit. Il le montre de la loi morale et des œuvres, dans l'Epître aux Romains; des cérémonies légales, dans l'Epître aux Galates; et des sacrifices, dans celle-ci.

RÉFLEXIONS.

C'est par la foi que les Saints on subjugué les Royaumes, qu'ils ont fait des œuvres de justice, etc. Il n'est pas surprenant que les Saints ayent fait, par le moyen de la foi, tant de merveilles: car que ne peut-on pas avec la foi quand on est Saint? Le prodige, c'est qu'ayant la même foi et la même doctrine, nous ne soyons pas Saints, et que dans l'occasion, nous soyons si lâches: *Je puis tout* (a), disoit saint Paul, *je puis tout en celui qui me donne de la force.* Une foi vive est toute-puissante; elle oblige, pour ainsi dire, le Seigneur à faire des miracles. Plus le sujet est foible, plus sa toute-puissance éclate; Dieu ne sauroit rien refuser à une parfaite confiance, à une vive foi; mais il faut que cette foi soit pure, qu'elle soit humble, qu'elle soit animée par les œuvres, qu'elle soit une véritable foi. C'est par cette foi que les Saints ont fermé la

(a) *Philip. 4.*

gueule des lions, ont éteint l'activité du feu, ont échappé au tranchant de l'épée, sont sortis de leurs infirmités pleins de force, sont devenus vaillans dans la guerre, ont mis en déroute les armées étrangeres; c'est à-dire, que non-seulement ils ont dompté toutes leurs passions, non-seulement ils se sont ris des supplices, mais qu'ils ont triomphé de tout l'enfer (*a*). C'est-là la victoire, selon saint Jean, qui rend victorieux du monde, c'est-à-dire, notre foi; mais est-ce bien la foi des Chrétiens de ces jours? Est-ce la nôtre? Et qui l'a donc dépouillée de sa force et de sa vertu? Qui a éteint sa fermeté et son courage? Pouvons-nous dire que notre foi nous rend victorieux du monde, tandis que nous sommes tous les jours exclaves de ses maximes et de ses loix; tandis que nous sommes les victimes du respect humain; tandis que nous sommes si servillement assujettis à toutes ses modes. On ne reconnoît presque point d'autre maître, du moins n'en est-il point de plus impérieux, de plus fier, de plus dur et plus absolu; nul aussi qui ne soit mieux servi. Et nous avons la même foi que les Saints! Pourrions-nous bien nous le persuader? consultons nos mœurs, consultons nos œuvres. Fantôme de foi: Dieu veuille que ce ne soit pas fantôme de Religion, que celle qu'on se flatte d'avoir. Si nous n'avons qu'une foi languissante, qu'une foi morte, aurons-nous beaucoup de Religion? Et quel sera notre sort dans l'autre vie? on se convertit, dit-on, à la mort. La foi se réveille alors, il est vrai, il faut même qu'elle ressuscite; mais n'est-il point à craindre que ce ne soit qu'une foi des démons, qui croient et qui tremblent. Quand la foi n'a d'autre effet que la contrition et la crainte, on est bien malheureux.

(*a*) 1. *Joan.* 4.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Mathieu. Chap. II.

IN illo tempore : Respondens Jesus, dixit : Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita, Pater : quoniam sic fuit placitum ante te. Omnia mihi tradita sunt à Patre meo. Et nemo novit Filium, nisi Pater : neque Patrem, quis novit, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite à me, quia mitis sum, et humilis corde : et invenietis requiem animabus vestris : jugum enim meum suave est, et onus meum leve.

EN ce temps-là : Jesus répondant, dit : Je vous bénis, mon Pere, Seigneur du Ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux savans et aux sages, et que vous les avez révélées aux plus petits. Oui, mon Pere ; car il vous a plu que cela fût ainsi. Tout m'a été mis entre les mains par mon Pere. Personne ne connoît le Fils que le Pere, et personne ne connoît le Pere que le Fils, et celui à qui le Fils voudra le faire connoître. Venez tous à moi, vous qui avez de la peine, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Mettez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez du repos pour vos ames ; car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.

MÉDITATION.

Que le joug du Seigneur est doux, et son fardeau léger.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'y a dans cette vie de pure douceur qu'au service de Dieu ; par-tout ailleurs ce n'est que tumulte, qu'étourdissement, que mélanges, qu'amertume. Comme toutes les joies mondaines ne viennent que de quelque passion, qu'elles naissent toutes de cette malheureuse source, le trouble, la crainte, la jalousie, le dépit, le changement ne sauroient manquer

manquer de les accompagner. Toutes les joies dans le monde sont toutes superficielles; peu de fleurs dans cette région de pleurs qui ne soient artificielles: on y rit beaucoup, mais on y pleure encore plus: les croix invisibles et les chagrins intérieurs sont le plus réel et le plus fin revenu des plus heureux des gens du siecle.

A la vérité le maître qu'on y sert et les lois qu'on y garde, n'imposent pas un joug plus doux, ni un fardeaux plus léger. Rien n'est plus dur que la servitude où l'on vit dans le monde: comme toutes les passions y regnent, on n'y vit qu'en esclave, et l'on n'y commande qu'en tyran. La jalousie y ronge le cœur, l'ambition est le supplice de l'esprit, autant d'ennemis que de concurrens, autant d'envieux que de témoins. Y eut-il jamais une amitié pure et sincère dans le monde? L'intérêt est le grand ressort qui fait remuer toute la machine; et l'amour-propre est le premier mobile qui fait agir: concluez s'il peut y avoir de la tranquillité et de la douceur dans le cœur d'un homme du monde, tandis que la paix la plus inaltérable et la joie la plus pure font le partage des gens de bien.

La paix de la conscience est toujours la mere de la paix du cœur. Il est vrai qu'il y a des croix dans la voie du Seigneur; mais le fruit qu'elles portent est d'une douceur exquise. Le Seigneur charge ses serviteurs d'un fardeau, mais que les jeunes enfans les plus délicats portent sans peine. Notre Religion a des lois; mais elles ne sont dures qu'à ceux qui n'en observent point: car peu de ceux qui les gardent avec exactitude, qui ne se plaignent de ce qu'elles font goûter trop de douceur, et qui ne craignent que le plaisir qu'elles causent n'en diminue trop le mérite.

Sur cet article, qui doit être plus cru que les Saints? leur propre expérience les rendoit habiles connoisseurs; et leur exacte sincérité doit

rendre leur déposition bien croyable. Un saint Ephrem, un saint Xavier, une sainte Magdelaine de Pazzi, une sainte Thérese se plaignent amoureusement au Seigneur, des excessives douceurs dont leur ame est inondée. Quand est-ce qu'on entendra les gens du monde, ces serviteurs déclarés, ces esclaves du monde, se plaindre de trop de consolations, de trop de douceurs? Et après cela il y a peu de gens, Seigneur, qui vous servent!

SECOND POINT.

Considérez que non-seulement selon la foi, mais encore selon la raison, le joug du Seigneur doit être doux, et son fardeau léger. Toutes ses lois tendent à étouffer la source de nos chagrins; tout l'Evangile est un merveilleux secret pour adoucir toutes les croix, toutes les adversités de cette vie. Quel homme plus heureux que celui qui vit sans passions! Les véritables serviteurs de Dieu, les Saints sont les seuls qui ayent ce privilege; ou si leurs passions ne sont pas éteintes, elles sont du moins si domptées qu'elles ne sont pas en état de se révolter, ou de faire du bruit.

Quelle douceur! quel plaisir de faire son devoir! Le témoignage d'une bonne conscience est une fête continuelle, dit le Sage. Mais quelle plus douce consolation de ne rien faire dont on doive se repentir; car enfin ce ne sont pas les biens extérieurs, à proprement parler, qui nous rendent heureux; les chagrins pénetrent jusque sur le Trône. Il faut que l'esprit soit tranquille, que le cœur soit content, pour goûter une véritable douceur; et de-là vient qu'il n'y a point de véritable et de pure douceur dans le monde; elle est toute pour les ames fidelles; elle ne peut être même que pour les gens de bien. Eux seuls ont la paix au-dedans et au-dehors d'eux;

mêmes, tandis que les pécheurs vivent dans le trouble, et meurent dans le désespoir.

Ce repos de la conscience est le fruit ordinaire de la vertu : plus on est à Dieu, plus on le goûte ; plus on use de réserve avec Dieu, et moins on a de part à cette joie. Seigneur, disoit saint Augustin, quand je ne suis pas plein de vous, je me suis à charge à moi-même ; et je ne puis être content que je ne sois entiérement à vous.

Que ne pouvons-nous avoir une juste idée de l'onction secrete dont Dieu adoucit le joug de sa Loi ; de ces momens heureux où il se fait sentir aux ames justes, de cette espérance si douce qui leur fait goûter par avance les joies du Ciel ; de ces rayons de lumieres qui leur font voir la vanité du monde dans un jour si beau ; de ces larmes si consolantes qu'ils versent quelquefois au pied du Crucifix, où ils trouvent un plaisir plus pur et plus exquis que dans les fêtes les plus agréables du monde !

Les gens du monde ne comprennent point ces délices spirituelles. Donnez-moi, ô mon Dieu, s'écrioit le même saint Augustin, donnez-moi un cœur pénétré, embrasé de votre amour ; et il comprendra aisément ce mystere. Il nous paroît incompréhensible, parce que nous n'avons pas cet amour.

Faites, Seigneur, que je goûte combien votre joug est doux, en me faisant la grace de le porter avec joie, en gardant votre Loi avec fidélité et avec exactitude. Oui, mon Dieu, que je vous aime sans ménagement et sans réserve ! et j'expérimenterai combien il est doux de vous aimer.

Aspirations dévotes durant le jour.

Tu Domine suavis et mitis, et multæ misericordiæ omnibus invocantibus te. Psal. 85.

O mon Dieu ! que vous êtes doux et aima-

ble ! que vous êtes plein de miséricorde envers ceux qui vous invoquent !

Quàm bonus et suavis est, Domine, Spiritus tuus in omnibus ! Sap. 12.

O Seigneur, que votre Esprit est bon, et qu'il est doux dans toute sa conduite !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON trouve tout amer quand on est malade, et le fardeau le plus léger paroît d'un poids énorme à qui est encore convalescent. Désabusons-nous : ce n'est pas le joug du Seigneur qui est âpre, qui est amer : l'âmertume et toute l'âpreté viennent de la mauvaise disposition du sujet, de la mauvaise humeur qui domine. C'est un article de foi que la Loi de Dieu est douce, et ses Commandemens aisés. En voulez-vous faire l'épreuve? gardez-les avec fidélité. On peut tout avec le secours de la grace. Commencez dès ce jour à remplir vos devoirs avec une extrême ponctualité : prieres, emplois, devoirs de Chrétien, devoirs d'état, bienséances. Acquittez-vous de tout avec soin, et par des motifs de religion accomplissez toute justice ; et le jour ne passera pas que vous ne goûtiez la douceur que Jesus-Christ nous promet. On ne vous demande point des choses extraordinaires ; faites seulement les plus communes avec un motif un peu plus Chrétien. On n'exige de vous que les devoirs de votre état ; mais n'en négligez aucun, si vous voulez que tous vous soient aisés et agréables : ne craignez pas la gêne, elle n'est que l'effet d'une fidélité imparfaite. Les dégoûts et la peine en fait de dévotion ne sont que pour les demi-dévots ; et voilà ceux aussi qui la décrient.

2.° Faites-vous une loi de ne parler jamais de la vertu qu'avec des éloges, et surtout gardez-vous bien d'en exagérer les prétendues difficul-

tés. Rien ne la décrie tant, rien ne fait tant de tort à la vertu que les gémissemens injurieux de ces lâches Chrétiens la plupart malades. Semblables à ces timides Envoyés pour savoir des nouvelles de la Terre de Promission, ils prennent les buissons pour des Escadrons, et les arbres chargés de fruits pour des monstres qui dévorent les hommes. Tout ce qui sert à rendre la vertu difficile est une pure imagination; tout ce qu'on dit de son âpreté et de ses fardeaux est une calomnie qui ne laisse pas d'effrayer. Si vous n'avez jamais goûté la douceur de ses fruits, c'est que vous n'en avez jamais cueilli, ou que vous n'en avez pris que de verts et hors de saison. Ne dites donc jamais : Il en coûte pour être Saint : On ne va pas en Paradis de plain-pied : les Commandemens de Dieu sont difficiles, etc. Ces propositions ne servent qu'à révolter le cœur et l'esprit de l'homme charnel, qui ne comprend point les merveilleux secrets de la vie spirituelle, ni la force toute-puissante de la grace. Si vous ignorez ces douceurs de la vie sainte, cette facilité qui accompagne l'observance de la Loi de Dieu, convenez que c'est votre indisposition, que c'est votre faute; et n'écoutant que votre foi et votre raison, parlez de la dévotion comme en parlent ceux qui ont goûté des fruits de cette Terre promise. Dites que c'est une région où regne un calme éternel, où le Ciel est toujours serein; que c'est une terre qui coule en fleuve de lait et de miel, dont les habitans jouissent d'une joie pure et d'une paix inaltérable; qu'il n'y a que les étrangers qui n'entendent pas leur langage. Les termes dont ils se servent sont rudes; mais ce qu'ils signifient est bien doux. Soyez enfin convaincu et persuadé de cette vérité de foi, et par conséquent inaltérable, que le joug du Seigneur est doux, et que son fardeau est léger.

QUATRIEME JOUR.

LA COMMÉMORATION DES FIDELLES TRÉPASSÉS.

C'EST une vérité de foi, que les Fidelles qui meurent en état de grace, mais qui n'ont pas entiérement satisfait à la Justice divine pour les peines dues à leurs péchés, y satisferont après leur mort par les peines cuisantes qu'elles souffriront en Purgatoire.

Les hérétiques de ces derniers siecles, ennemis de la pénitence, l'ayant proscrite durant la vie, n'ont pas cru devoir admettre aucune satisfaction après la mort; et aveuglés par le libertinage des mœurs et de l'esprit, qui est le premier mobile de leur Secte, ils se sont accordés à nier, contre le témoignage authentique de l'Ecriture-Sainte, de l'Eglise et de la Tradition, le Purgatoire, c'est-à-dire, les peines que souffrent après cette vie les ames qui ne sont pas assez purifiées pour entrer d'abord dans le Ciel. L'obligation de se mortifier, de macérer sa chair, de faire pénitence que leur eût imposé cette croyance, a cédé à la licence, qui a été la véritable source de leurs erreurs. Cependant rien n'est mieux établi, ni plus clairement démontré par l'Ecriture-Sainte et par la Tradition.

C'est une sainte et salutaire pensée que de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés, dit l'Esprit-Saint dans le second livre des Machabées. Jesus-Christ dit qu'il y a des péchés qui ne seront remis ni en ce monde, ni en l'autre (*a*). Ce qu'il ne diroit pas, dit saint Augustin, s'il n'y avoit des péchés qui ne seront jamais remis qu'en l'autre vie. Ce n'est

(a) *Matth.* 12.

pas dans le Ciel, où rien de souillé n'entre, qu'on remet des péchés; c'est encore moins en Enfer, d'où la rémission des péchés et la miséricorde sont bannies : ce n'est donc que dans le Purgatoire que ces péchés sont pardonnés. Saint Paul dit (*b*) qu'il y a des Fidelles qui ne seront sauvés qu'en passant par le feu. Saint Augustin, saint Cyprien, saint Ambroise, saint Jérôme et Origene même expliquent ce passage du Purgatoire. Quelle pitié de voir des gens si préoccupés par l'erreur, qu'ils refusent de reconnoître cette vérité!

La tradition du Purgatoire est incontestable; c'est, et ç'a toujours été la doctrine de toutes les Eglises du monde depuis Jesus-Christ. Rien n'est plus évident par le témoignage authentique des Saints Peres de tous les siecles, par lequel on voit non-seulement quelle a été la foi de l'Eglise sur cet article dans tous les temps, mais encore quelle a été l'ardente charité de tous les Fidelles, et leur zele pour le soulagement des Fidelles trépassés.

Saint Grégoire de Nazianze, Docteur de l'Eglise, qui vivoit dès le commencement du quatrieme siecle, dans le discours qu'il a fait sur les saintes lumieres : Nul homme, dit-il, si vertueux, si pur, si saint dans ce monde, qui n'ait peut-être besoin d'être purifié dans l'autre par le feu : *In altero ævo igni fortasse baptisabuntur* (c).

Saint Chrysostome, l'une des plus éclatantes lumieres de l'Eglise, qui fleurissoit vers le milieu du quatrieme siecle, dans sa vingt-unieme Homélie sur les Actes des Apôtres : Ne pensez pas, dit-il, que les prieres, que les aumônes, que les offrandes qu'on fait à Dieu pour les morts, leur soient inutiles : *Non frustra oblationes pro defunctis, non frustra preces, non frustra eleemosynæ.* C'est Dieu lui-même qui a établi parmi les

(b) 1. *Cor.* 15. (c) *Orat.* 39.

Fidelles ce pieux commerce de charité, afin que nous puissions nous secourir les uns les autres : *Ut nos mutuùm juvemus.* Le Ministre des Autels, continue-t-il, ne se contente pas de crier au Seigneur pour implorer sa miséricorde en faveur de ceux qui sont morts dans la foi de Jesus-Christ : *Non simpliciter Minister clamat pro his qui defuncti sunt in Christo:* il offre encore pour eux le divin sacrifice. Pour nous, mes Freres, conclut ce grand Saint, convaincus de cette vérité, considérons combien nous pouvons consoler ces ames affligées : *Hæc scientes, consideremus quantas consolationes possemus mortuis pro lacrymis, pro lamentis, pro monumentis præstare.* Ce n'est pas par nos larmes, par nos lamentations, par les superbes mausolées que nous les soulagerons; mais par les prieres et par les aumônes que nous ferons pour elles : *Nempe eleemosynas, preces, orationes :* afin que les uns et les autres nous puissions, par la grace et la miséricorde de notre Sauveur Jesus-Christ, parvenir au bonheur éternel qui nous a été promis : *Ut et illi et nos assequamur promissa bona, gratiâ et misericordiâ unigeniti Filii, etc.*

Le même saint Chrysostôme, dans le troisieme Discours qu'il a fait sur l'Epître de saint Paul aux Philippiens : Ecoutez, dit-il, comme Dieu parle : Je protégerai cette ville, et pour l'amour de moi, et à la considération de David mon serviteur : *Audi Deum dicentem : Protegam urbem hanc propter me, et propter David servum meum.* Si le seul souvenir d'un homme juste a tant de pouvoir auprès de Dieu, que ne pourront pas les bonnes œuvres faites pour le repos de ceux qui sont en Purgatoire ? *Si sola justi memoria tantùm valuit : ubi opera præterea pro mortuo fiant, quid non poterunt ?* Ce n'est pas sans raison, continue-t-il, que l'Apôtre nous a ordonné de prier pour les morts dans l'auguste et le terrible

mystere des Autels : *Non frustra hæc ab Apostolis sunt legibus constituta, ut in venerandis atque horrificis Mysteriis, memoria eorum fiat qui decesserunt.* Il savoit les grands avantages qu'ils en devoient tirer : *Noverat hinc multùm ad illos lucri accedere, multùm utilitatis.* Car dans le temps que tout le peuple est assemblé avec les Prêtres, et qu'on offre à Dieu ce terrible, cet adorable Sacrifice, comment pourrions-nous ne pas fléchir notre Dieu en faveur des morts pour qui nous prions ? *Eo enim tempore quo universus populus stat manibus passis, ac cœtus sacerdotalis, et illud horrorem venerationis plenum incutiens Sacrificium : quomodo Deum non placabimus pro istis orantes ?* Je ne parle, ajoute-t-il, que de ceux qui sont morts dans la foi après avoir reçu le Baptême : *Atque id quidem de iis qui in fide decesserunt :* car on ne peut pas offrir le divin sacrifice pour les Catéchumenes décédés : *Catechumeni neque hac dignantur consolatione.* On ne peut que faire des aumônes, et prier Dieu pour eux : cette charité peut leur être de quelque secours : *Licet pauperibus pro ipsis dare, atque hinc aliquid percipiunt refrigerationis.*

Saint Augustin, cet insigne Docteur de l'Eglise, qui vivoit dans le même siecle que saint Chrysostome, étant né l'an 354, dans le Livre qu'il a fait du soin qu'on doit prendre des morts, et qu'il a adressé à Paulin Prêtre de Milan son ami ; c'est ce Paulin qui, à la priere de saint Augustin, écrivit la vie de saint Ambroise : saint Augustin donc, répondant dans ce Livre à quelques questions que son ami lui avoit faites touchant le soin qu'on doit prendre des morts, soit de leurs corps, en les faisant enterrer dans un lieu saint ou bénit, soit de leurs ames, en faisant des prieres pour elles : Il y en a, dit-il, à qui ni les prieres ni le divin sacrifice ne servent de rien ; parce qu'ils sont morts dans la disgrace

de leur Dieu : *Sunt enim quos nihil omninò adjuvant ista, quorum tam mala sunt merita, ut neque talibus digni sint adjuvari.* Il y en a qui étant arrivés dans la céleste Patrie, n'ont plus besoin de tel secours : *Quorum tam bona ut talibus non indigeant adjumentis.* Il y en a aussi qui étant morts dans la grace du Seigneur, mais n'ayant pas entiérement satisfait à tout ce qu'ils doivent à sa justice, expient dans l'autre vie ce qu'ils n'ont pas expié dans celle-ci, et ceux-là sont en état de profiter des prieres de l'Eglise : *Ita fit ut neque inaniter Ecclesia, quod potuerit religionis, impendat.*

Nous lisons dans les livres des Machabées, continue ce saint Docteur, qu'on offrit le sacrifice pour les morts : *In Machabæorum libris legimus oblatum pro mortuis sacrificium.* Mais quand les Ecritures ne nous fourniroient point un pareil témoignage, la seule autorité de l'Eglise universelle qui a toujours eu cette sainte pratique, doit bien suffire pour l'autoriser. Ignore-t-on que le Prêtre, en priant à l'Autel pour le peuple, fait toujours une commémoration particuliere pour les Fidelles trépassés : *Ubi in precibus Sacerdotis quæ Domino Deo ad ejus altare funduntur, locum suum habet etiam commendatio mortuorum.*

Quæ cùm ita sint : Cela étant ainsi, dit ce grand Saint sur la fin de ce même livre (*d*), ne pensons pas que rien puisse être de quelque utilité aux morts, que les prieres, les aumônes que nous faisons pour eux, et le divin sacrifice : *Non existimemus ad mortuos pro quibus curam gerimus, pervenire nisi quod pro eis, sive altaris, sive orationum, sive eleemosynarum, sacrificiis solemniter supplicamus.* Quoique tous ne profitent pas de ces secours, mais seulement ceux qui ont mérité pendant leur vie d'être

(d) *Chap.* 18.

assistés après leur mort : *Quamvis non pro quibus fiunt omnibus prosint, sed iis tantùm quibus, dùm vivunt, comparatur ut prosint.* Mais parce que nous ne pouvons pas faire ce discernement, nous offrons et le divin sacrifice, et nos aumônes, et nos prieres pour tous les Fidelles, afin que nul de ceux qui sont en état d'en profiter ne soit oublié : *Sed quia non discernimus qui sint, oportet ea pro regeneratis omnibus facere, ut nullus eorum prætermitatur ad quos hæc beneficia possint et debeant pervenire.* Et le saint Docteur ajoute, qu'on doit singuliérement prier pour ses proches, afin que nos parens ayent pour nous la même charité : *Diligentiùs tamen faciat hæc quisque pro necessariis suis, quod pro illo fiat similiter à suis.*

Il seroit trop long de rapporter ici ce que les autres saints Peres disent de la charité que nous devons avoir pour les ames qui étant mortes en état de grace, sans avoir entiérement satisfait à Dieu, vont achever d'expier leurs péchés en Purgatoire. On peut voir ce qu'Origene qui vivoit dans le second siecle, dit dans la sixieme Homélie sur l'Exode, dans la quatorzieme sur le Lévitique, et dans la douzieme sur Jérémie ; ce que saint Cyprien, qui vivoit dans le troisieme, dit sur le même sujet dans son Epître à Antonien ; ce que saint Cyrille Patriarche de Jérusalem dit dans la cinquieme Catechese ; enfin ce qu'en dit saint Grégoire de Nysse dans le Discours qu'il a fait sur les morts, et sur les enfans qui meurent fort jeunes ; saint Jerôme, livre 2, contre Jovinien ; saint Paulin dans sa lettre à Delphin Evêque de Bordeaux, et plusieurs autres des premiers siecles, par lesquelles on voit quelle a été l'ancienne tradition de l'Eglise depuis les Apôtres touchant les prieres et le divin sacrifice pour les morts ; et avec quel zele tous les

saints Peres ont exhorté en tout temps les Fidelles d'avoir une charité efficace pour ces saintes ames.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les Hérétiques de ces derniers siecles ne veuillent point reconnoître ici leurs erreurs, quoiqu'ils ne puissent point ignorer l'autorité de cette tradition; et que Calvin lui-même pressé par l'authenticité de tant de témoignages, ait eu le front de dire que tous les saints Peres, depuis les Apôtres jusqu'à présent, se sont grossiérement trompés, et ont été dans l'erreur : *Fatendum est omnes in errorem fuisse abreptos* (e); tandis qu'il avoue en cent endroits que la foi s'est conservée dans toute sa pureté dans les saints Peres des six premiers siecles.

Si les Hérétiques sont inexcusables de ne vouloir pas croire le Purgatoire, les Fidelles qui le croient le sont-ils moins s'ils refusent, s'ils oublient de soulager les ames de leurs freres qui souffrent de si cruelles peines dans ce lieu de tourmens? Quelle cruauté, quelle impiété même d'avoir en main de quoi les soulager, de quoi abréger leurs peines, de quoi les délivrer, et de ne vouloir pas leur rendre cet important service! Mon Dieu, qu'il est à craindre, mais qu'il est juste que vous disiez un jour à ces ames dures : *Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui*? Ne deviez-vous donc pas aussi avoir pitié de votre compagnon, de votre ami, de vos freres et de vos sœurs, de votre pere, de votre mere? *Et iratus Dominus tradidit eum terroribus quoad usque redderet universum debitum* (f). Et le Seigneur en colere vous livrera aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce que vous ayez payé toute la dette : *Judicium enim sine misericordia illi qui non fecit misericordiam* (g) : car la justice

(e) *Instit.* (f) *Matth.* 18. (g) *Jacob.* 2.

s'exerce sans miséricorde envers celui qui n'a point usé de miséricorde.

La Messe est celle qu'on dit d'ordinaire pour les Défunts.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

FIDELIUM Deus omnium conditor et redemptor, animabus famulorum, famularumque tuarum, remissionem cunctorum tribue peccatorum; ut indulgentiam quam semper optaverunt, piis supplicationibus consequantur. Qui vivis et regnas, etc.

O DIEU, Créateur et Rédempteur de tous les fidelles; accordez aux ames de vos serviteurs et de vos servantes la remission de tous leurs péchés; afin qu'elles obtiennent, par les très-humbles prieres de votre Eglise, le pardon qu'elles ont toujours souhaité. Vous qui étant Dieu vivez et régnez, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse. Chap. 14.

IN diebus illis: Audivi vocem de cœlo dicentem mihi: Scribe: Beati mortui, qui in Domino moriuntur. A modò jam dicit Spiritus ut requiescant à laboribus suis: opera enim illorum sequuntur illos.

AU même temps j'ouis une voix qui venoit du Ciel, et qui me dit: Ecrivez: Heureux les Morts qui meurent dans le Seigneur. Dès-à-présent l'Esprit leur dit de se reposer après leurs travaux: car leurs œuvres les suivent.

L'Apocalypse ou le livre des Révélations, desquelles Dieu honora l'Apôtre saint Jean vers l'an 96 dans l'Isle de Pathmos, contient en vingt-deux chapitres une Prophétie touchant l'état de l'Eglise depuis l'Ascension de Jesus-Christ au Ciel, jusqu'au dernier Jugement; et c'est comme la conclusion de toutes les Ecritures.

RÉFLEXIONS.

Dès-à-présent l'Esprit leur dit de se reposer après leurs travaux (h). Cette vie n'est pas le

(h) *Job. 6.*

temps du repos. L'homme est né pour le travail ; aussi sa vie est-elle agitée de bien des flots. C'est une navigation que cette vie ; bon Dieu, que de tempêtes à essuyer, et combien d'écueils, de coups de vents et de naufrages à craindre! C'est une guerre : et que de combats à donner ! que de rudes assauts à soutenir ! que de ruses de l'ennemi à découvrir, que d'ennemis à vaincre! Il faut être en garde contre les sens ; notre propre cœur nous trahit, peu de créatures qui ne tentent de le débaucher ; notre amour-propre est notre ennemi; le monde a juré notre perte. Dans une si fâcheuse, si périlleuse situation, pouvons-nous vivre dans une molle sécurité ? et quel sera le sort de ces gens oisifs qui passent leurs jours dans une languissante mollesse ? Ce n'est point ici un séjour de repos. Que ne coûta point aux Vierges folles un court sommeil ? que ne coûterent point au serviteur lâche et paresseux sa timidité et son indolence ? Après tout, le temps du travail est court ; une poignée de jours laborieux doit être suivie d'une éternité douce et tranquille; le Ciel est le seul lieu du repos, un calme éternel y regne. Dès qu'on entre dans la joie du Seigneur, inquiétudes, troubles, chagrins, travaux, tout est éteint, tout est même oublié ; ou si l'on s'en souvient, ce n'est que pour rendre la joie plus pure, et le repos plus doux et plus calme. Les places les plus élevées dans ce monde, sont d'ordinaire les plus exposées aux orages et aux tempêtes ; plus on est bas, plus on est à l'abri. Les honneurs, les richesses, les dignités, les emplois éclatans, sont des charges ; on a beau s'étourdir ou s'éblouir, le poids se fait sentir : tout ce qui est créé, a un vide qui dégoûte : ce n'est que dans le Ciel où les joies sont pures, les douceurs rassasiantes, les biens solides, le bonheur plein et

éternel, c'est-là le fruit des bonnes œuvres! *Opera enim illorum sequuntur illos.* Est-il possible qu'un cœur raisonnable, qu'un cœur chrétien puisse avoir une autre ambition, et soupirer après une autre fortune?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Ch. 6.

IN illo tempore : Dixit Jesus turbis Judæorum : Ego sum panis vivus, qui de cælo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum : et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Litigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum? Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam; et ego ressuscitabo eum in novissimo die.

EN ce temps-là : Jesus dit à un grand nombre de Juifs; Je suis le pain vivant qui suis descendu du Ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Sur cela les Juifs disputoient entre eux, disant : Comment cet homme ici nous peut-il donner sa chair à manger? Et Jesus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle; et je le ressusciterai au dernier jour.

MÉDITATION.

De la Mort des Justes.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien il est doux de mourir quand on a bien vécu. La mort est la peine du péché : ce n'est donc proprement qu'aux ames souillées de péché qu'elle doit faire

de la peine ; et peut-elle n'être pas un sujet de grande consolation et de joie à ceux qui ont vécu dans l'exercice des vertus Chrétiennes ? Peut-on ne pas mourir content, quand on meurt Saint ?

La mort des gens de bien, dit le Prophête, est précieuse aux yeux de Dieu, elle lui est agréable. On estime ce qui est précieux, et quelque part qu'il soit, on en prend beaucoup de soin. Aussi que les gens de bien meurent destitués de tout secours humain, comme un saint Paul Hermite, comme un saint François Xavier ; qu'ils meurent même subitement, leur mort n'est jamais imprévue, Dieu en prend un soin singulier. Et comment ne seroit-elle pas heureuse, cette mort, étant si précieuse à ses yeux ?

En effet, tout doit contribuer à consoler les gens de bien à cette derniere heure. Quelle consolation, quelle joie ne doit pas ressentir à l'heure de la mort un homme qui a vécu chrétiennement, qui a vécu dans la pratique de la vertu, dans les exercices de la pénitence ? Et la vue de l'avenir peut-elle ne pas adoucir les douleurs de l'état présent ?

Tout ce qu'il y avoit de pénible au service de Dieu est enfin passé ; jeûnes, retraites, exercices de mortification, travaux, humiliations, austérités, pénitences, tout est fini : le bien et le mal passent également. Quel plaisir à l'heure de la mort, de n'avoir pas fait le mal qu'on pouvoit faire ! et quelle joie d'avoir fait le bien qu'on étoit obligé de faire, sur-tout quand on pense au regret qu'on auroit, si l'on ne l'avoit pas fait !

Quelque longue que la vie ait été, il ne paroît pas à l'heure de la mort qu'il y ait plus d'un moment entre le jour de la naissance, et le dernier jour de la vie. Peut-on ne se savoir pas bon

gré alors d'avoir prévenu, par une sainte vie, les regrets désespérans que les pécheurs ont à la mort ?

Que me serviroit à présent, dit un moribond, d'avoir brillé, d'avoir fait une grande fortune, de m'être fait de puissans amis, d'avoir possédé les premieres charges ? que me serviroit d'avoir été de toutes les parties de divertissement, d'avoir été homme de Cour, d'avoir suivi les maximes du monde ? Je condamne à présent, et je condamnerai durant toute l'éternité ces maximes : Que me serviroit tout cela, si je n'avois pas fait mon salut ? Tous les biens, tous les attachemens imaginables ne sauroient différer ma mort d'un moment; me voici banni pour jamais de toutes les sociétés de plaisirs et de toutes les compagnies. Quel plaisir peut faire à ce moment le souvenir des joies passées, et de toutes les fêtes mondaines ? O que j'ai été sage d'avoir méprisé de bonne heure ce que je condamnerai éternellement ! Hélas ! bon gré, malgré que j'en eusse, il faudroit à présent me voir arraché à ces plaisirs ; il faudroit rompre avec violence tous ces liens. Que vous en semble ? est-il consolant ? est-il doux à la mort de penser qu'il y a long-temps qu'on les a rompus ?

SECOND POINT.

Considérez quelle impression font à cette derniere heure, et sur l'esprit et sur le cœur, les réflexions d'un homme de bien qui se meurt, et qui meurt après avoir mené une vie véritablement sainte.

Il s'agissoit d'une éternité bienheureuse ou malheureuse. Mon salut étoit mon unique affaire ; avoir réussi en tout et n'avoir pas fait mon salut, c'étoit n'avoir rien fait : j'ai été en danger de ne le pas faire Hélas ! si je n'eusse pas fait mon salut ! Cette pensée fait trembler. Mais,

par la grace de Notre-Seigneur, je l'ai fait. Mon Dieu! que cette pensée est consolante!

Représentons-nous un homme qui vient de fort loin pour une affaire de la derniere conséquence. Il s'agit de son honneur, de tous ses biens, de sa vie; il est arrivé tout à propos pour avoir audience du Prince, pour instruire les Juges, pour répondre aux accusations, pour justifier sa conduite; un jour, deux heures plus tard, il n'y étoit plus à temps; on lui faisoit son procès; on le condamnoit au dernier supplice. Mon Dieu, quelle joie de ne s'être point amusé par les chemins! Mais si cette diligence, si cette ponctualité lui procure encore un riche établissement, s'il va être comblé de biens et d'honneurs, s'il va devenir le favori du Prince, quelle consolation, quelle joie d'être arrivé à temps?

Se sait-il mauvais gré de s'être interdit tout divertissement durant son chemin, de s'être privé de cent petits soulagemens qu'il pouvoit trouver sur sa route, surtout s'il apprend que tant d'autres avec lesquels il faisoit le même voyage, et qui étoient dans le même cas, pour avoir eu trop de complaisance pour leurs prétendus amis, pour s'être trop amusés par les chemins, pour avoir trop recherché leurs petites commodités, ont perdu leur cause, et que pour comble de malheur, en perdant leurs biens, ils ont perdu la vie sur un gibet? Imaginez, s'il est possible, une pensée plus consolante, une joie plus pure et plus solide, une plus douce satisfaction. Ce n'est-là qu'une figure fort imparfaite de ce qui se passe à la mort des Justes. Bon Dieu! qu'on trouve de véritable plaisir à penser aux dangers où l'on a été, et à parler même de ses aventures périlleuses et critiques, quand on se voit en sureté! Qu'il est consolant, qu'il est doux à l'heure de la mort de penser

aux peines qu'on a souffertes pour Dieu durant la vie ! qu'il y a de plaisir de penser aux écueils et aux tempêtes, quand on est arrivé au port ! Est-il jamais venu en pensée à un homme qui se meurt, de regretter de n'avoir pas suivi avec plus d'empressement les maximes du monde, de n'avoir pas vécu avec assez de délicatesse, d'avoir mené une vie trop chrétienne, trop retirée, trop pure, d'avoir été trop humble, trop régulier, trop mortifié ? On regrette le temps qu'on a perdu dans les vains divertissemens du siecle, on regrette d'avoir trop aimé le luxe, le plaisir, d'avoir eu trop de respect humain. Hélas ! peut-être toute notre vie n'est pleine que de ce qui cause de cruels regrets et d'amers repentirs à l'heure de la mort !

Ne permettez point, Seigneur, que de si salutaires réflexions me soient un nouveau sujet de regrets et de repentirs. Faites-moi la grace de vivre comme les Saints ont vécu, pour mourir de la mort des Justes, et pour vivre éternellement dans le Ciel avec vous.

Ainsi soit-il.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati mortui qui in Domino moriuntur. Apoc. 14.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Moriatur anima mea morte Justorum, et fiant novissima mea horum similia. Num. 23.

Que je puisse mourir de la mort des Justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NUL qui ne souhaite de mourir de la mort des Justes, nul de nous qui n'envie leur sort. La mort nous met tous à niveau. Rang, dignités, emplois éclatans, naissance illustre,

tout cesse d'être un titre à la mort; il ne reste alors que le droit que donne la vertu chrétienne. Vie pure, dévotion solide, probité exacte, foi vive, charité sans mélange, mortification continuelle, régularité constante : voilà ce qui console, ce qui est de prix, ce qui plaît à cette derniere heure; et pourquoi ne pas faire de tout cela, durant la vie, l'objet de son ambition et de ses soins ? Tout le monde convient qu'il n'est point de plus grande fortune à faire, nous en savons tous le secret, nous en avons tous les moyens; et pourquoi ne nous en pas servir ? Prenez la résolution, dès ce moment, de travailler efficacement avec le secours de la grace à cette fortune. Que la mort des Saints soit désormais le grand objet de votre ambition. Dites-vous souvent à vous-même, comme se le disoit si souvent saint Bernard : Il faut mourir de la mort des Justes; mais pour cela il faut vivre comme eux. N'entreprenez rien de considerable que vous ne pensiez si cela doit contribuer à rendre votre mort sainte. Dites tous les matins à votre réveil comme disoit sainte Thérese : Voici un jour qui ne m'est accordé que pour mériter l'heureuse éternité. A chaque heure du jour, dites encore avec la même Sainte : Nous voici plus près d'une heure de la mort, et cette mort sera-t-elle sainte ? Souvenez-vous qu'inutilement la vie auroit été la plus réguliere, la plus mortifiée, la plus exemplaire, si vous ne faites pas une sainte mort.

2.° La société ou Confrérie qu'on appelle de la bonne mort, est établie aujourd'hui non-seulement par toute l'Italie, mais dans la plupart des villes de France : n'oubliez rien pour vous enrôler dans cette sainte société, qui n'a pour fin que de procurer une sainte mort à tous ceux qui sont de cette Confrérie. Comme rien n'est plus important à tous les Fidelles, les Souve-

rains Pontifes ont répandu largement les trésors de l'Eglise sur ces pieux établissemens, qui n'engagent à rien qu'à vivre d'une maniere propre à mourir de la mort des Justes, et à prier Dieu sans cesse les uns et les autres pour obtenir à tous la grace de faire une sainte mort. Ne négligez point un secours si intéressant.

CINQUIEME JOUR.

SAINT BONIFACE, EVÊQUE ET MARTYR.

SAINT Boniface, évêque de Mayence et Martyr, surnommé avec justice l'Apôtre de l'Allemagne, étoit Anglois, et s'appeloit Winfrid. Il vint au monde vers l'an 680, dans la petite-ville de Kirton dans le Comté de Devonshire. Ses parens pleins de piété l'éleverent dans la crainte de Dieu; mais son riche naturel laissa peu à faire à l'éducation. L'inclination qu'il fit paroître pour la vie religieuse prévint en lui l'usage de la raison. Il n'avoit que cinq ans, et tout son plaisir étoit d'entendre parler de Dieu, et de la vie austere des Solitaires.

Des Missionnaires Evangéliques étant venus prêcher à Kirton, et étant logés chez son pere, le jeune Winfrid sut merveilleusement profiter du secours que la Providence divine lui envoyoit. Ce fut d'eux qu'il apprit que pour se faire Saint, il falloit renoncer à soi-même et suivre Jesus-Christ; que la vie religieuse étoit la voie du salut la plus sûre, et que le monde étoit une mer orageuse pleine d'écueils.

Les Missionnaires ne furent pas plutôt partis, que Winfrid vint demander la permission à son pere d'entrer dans un monastere. Cette proposition le surprit extrêmement; et comme il ché-

rissoit Winfrid plus que tous ses autres enfans, il s'opposa à son dessein, et lui défendit de quitter la maison paternelle. Le jeune homme obéit; mais le Seigneur prit soin de sa vocation. Le pere étant tombé dangereusement malade, il comprit que c'étoit en punition de la résistance qu'il avoit apportée à la résolution de son fils. Sans attendre le rétablissement de sa santé, il fit une assemblée de parens, et le jeune Winfrid persistant toujours dans la résolution d'être religieux, quoiqu'il n'eût encore alors que sept ans, il fut résolu qu'un des amis de la famille le meneroit au Monastere d'Escancastre.

L'air doux et modeste du jeune Winfrid, son naturel vif et ingénu, son esprit déjà formé, une piété prématurée, porterent l'Abbé Wolfard à le recevoir. L'ardeur avec laquelle ce saint enfant embrassa les exercices de la Religion, le fit regarder comme un présent du Ciel qui devoit être un jour l'un des plus beaux ornemens de l'Eglise. Loin de se ralentir après les épreuves du Noviciat, il devint dès l'âge de dix à douze ans un vrai modele de la perfection religieuse. Comme on remarquoit en lui de fort heureuses dispositions pour les sciences, et un grand penchant pour l'étude, on jugea à propos de l'envoyer dans le Monastere de Nurscelle, où les Lettres étoient plus florissantes que dans la Maison où il avoit pris l'habit. Il y trouva un excellent Directeur pour la vertu, et un Maître habile pour les sciences en la personne de l'Abbé Winbert; et il fit en peu de temps de si grands progrès dans l'une et l'autre science, qu'on le proposa d'abord pour modele à toute la Communauté.

Devenu un des plus saints et des plus savans hommes de son siecle, il fut chargé de faire des leçons de Grammaire, de Poétique, d'Eloquence, d'Histoire et de Philosophie à ses frères, à qui

Il expliqua ensuite l'Ecriture Sainte suivant le sens littéral, le sens moral et mystique. Un mérite si éclatant, et une vertu si distinguée, le firent juger digne du Sacerdoce; et ayant été fait Prêtre à l'âge de 30 ans, il commença à travailler au salut des ames, et à instruire les peuples par le ministere de la Prédication.

Ce trésor étoit encore caché dans la Province de Winchester, quand la Providence en découvrit le prix à toute l'Angleterre lorsqu'on s'y attendoit le moins. Plusieurs Evêques s'étant assemblés pour une affaire pressante dans le pays de Westfex, où régnoit le pieux Ina, on eut besoin d'envoyer un Ecclésiastique habile pour instruire l'Archevêque de Cantorbery leur Métropolitain, et lui rendre compte de l'assemblée. Les Abbés proposerent le Prêtre Winfrid, et il fut député du Synode vers le Primat. Il s'acquitta si bien de tout ce dont on l'avoit chargé, que les Evêques du pays ne tinrent plus de Synodes qu'on n'y appelât le saint Prêtre.

Cette marque d'estime et de distinction alarma son humilité; il résolut de se dépayser, et d'aller travailler à la conversion des Infidelles, dans un pays où il fût inconnu. Son Abbé et les Freres de sa Communauté s'opposerent à son dessein; mais vaincus par ses pressantes raisons, ils ne se contenterent pas de l'approuver, ils lui donnerent encore deux Religieux pour l'accompagner dans ses voyages.

Ayant quitté les côtes de l'Angleterre, où ses prédications avoient eu peu de fruit, il aborda sur celles de Frise vers l'an 715. La guerre entre Charles Martel Prince des François, et Radebod Duc des Frisons, rendit son zelé moins fructueux. Il alla trouver ce Duc à Utrecht, qui étoit alors le siege capital de la Frise : mais n'ayant rien pu obtenir de lui, il se vit obligé de repasser en Angleterre, et de revenir dans son Monastere de

Nurscelle. A peine y fut-il arrivé, que l'Abbé Winbert étant mort, on ne délibéra pas un moment de mettre notre Saint à sa place. Il n'y eût jamais consenti s'il n'eût espéré de s'en démettre bientôt. Il le fit en effet entre les mains de Daniel, Evêque de Winchester, dès que ce Prélat eut trouvé un sujet capable de gouverner le Monastere.

Déchargé de ce fardeau, il résolut d'aller à Rome pour demander au Saint Pere sa mission, persuadé que son premier voyage n'avoit point réussi, parce qu'il n'avoit point reçu la bénédiction du Saint Pere. Les lettres de l'Evêque de Winchester ayant informé le Pape Grégoire II du mérite et de la haute vertu de notre Saint, il en fut reçu avec des marques éclatantes d'estime et de bienveillance. Ce Pontife eut souvent de longs entretiens avec lui, durant lesquels il découvrit ce fond de sagesse, de science et de sainteté, qui en ont fait l'un des plus grands hommes et des plus grands Saints de son siecle.

Winfrid lui ayant déclaré le désir qu'il avoit de se dévouer entiérement à la conversion des Infidelles, le Pape approuva fort son dessein, lui donna tous les pouvoirs nécessaires à sa mission, et écrivit en sa faveur à tous les Princes qui pouvoient seconder son zele. Muni de ces secours, il part de Rome l'an 719, et étant entré en Allemagne par la Lombardie, il alla droit en Thuringe porter les semences de la foi de Jesus-Christ, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu du Souverain Pontife. Les grandes conversions qu'il y fit, ne furent pas la moindre des merveilles qu'il y opéra; et ayant purgé en moins de six mois des erreurs du Paganisme un reste de religion Chrétienne qu'il y trouva, il eut la consolation de voir en peu de temps presque toute la Thuringe convertie.

Cependant ayant appris que le Duc Radbod, ennemi

ennemi juré de la foi de Jesus-Christ, étoit mort, il partit pour la Frise; il se joignit à S. Willebrod, fondateur et premier Evêque de l'Eglise d'Utrecht, et travailla dans cette nouvelle vigne du Seigneur avec tant de succès, qu'en moins de trois ans on vit tout le pays peuplé de Chrétiens, et tous les temples des Idoles changés en Eglises. Saint Willebrod se voyant accablé de vieillesse, résolut de le faire son Coadjuteur; mais le Saint effrayé de la seule proposition qu'on lui en fit, se retira, et s'en alla prêcher dans la Hesse. Il s'arrêta dans un lieu nommé Omenburch, et depuis Amelbourg, dont il convertit les deux Seigneurs, et où il bâtit un célebre Monastere. Tout cédant au zele merveilleux de notre Saint, il convertit à la foi tout ce vaste pays, et porta la lumiere de l'Evangile jusqu'à l'Elbe.

Le bruit de ces merveilles se répandit par-tout. Le Pape en étant informé, voulut recevoir le nouvel Apôtre. Le Saint obéit; et ayant pourvu aux besoins spirituels de cette nouvelle Chrétienté, il se rendit à Rome. Le Pape le reçut avec toutes les marques de l'affection et de l'estime que méritoient ses services et ses vertus. Il bénit Dieu des grands succès qu'il avoit donnés à ses travaux; et considérant les grands avantages que retireroit l'Eglise si un si saint homme étoit élevé à l'Episcopat, sans écouter ni ses répugnances ni ses raisons, il le consacra lui-même Evêque le jour de S. André, l'an 723, et lui changea son nom de Winfrid en celui de Boniface.

Comblé de faveurs et de bénédictions du Saint Pere, le nouvel Evêque retourna dans sa chere mission. Arrivé dans le pays de Hesse, il y agit dans toute la plénitude de la puissance Sacerdotale que lui donnoit l'Episcopat. Il y prêcha, et toujours avec un nouveau succès; et le Sacrement de Confirmation qu'il conféra à ceux

qui avoient été baptisés, inspira une nouvelle ferveur à cette Eglise naissante. Ayant fait couper un vieux arbre, qu'on appeloit la force de Jupiter, et qui étoit un sujet de superstition à ces peuples, il en employa le bois à une Chapelle qu'il fit bâtir en l'honneur de saint Pierre. La Religion Chrétienne florissant dans la Hesse et en Saxe, le nouvel Apôtre retourna en Thuringe, où il fit refleurir en peu de temps la véritable piété ; et y ayant laissé de saints et zélés Prédicateurs, il alla porter la lumiere de la foi dans la Baviere. Il en chassa un pernicieux Ministre du démon, nommé Fremwlfe, qui, mêlant les superstitions païennes à certains rits Chrétiens, infectoit tout ce pays des erreurs les plus grossieres.

Les affaires de l'Eglise l'ayant obligé de faire un troisieme voyage à Rome, l'an 738, il y fut reçu du Pape Grégoire III avec encore plus de marques d'estime et d'affection que ne lui en avoit données son prédécesseur. Il voulut qu'il assistât à un Concile qu'il avoit assemblé ; et après l'avoir satisfait sur quelques points de discipline qui regardoient l'Allemagne, il le renvoya pour continuer sa mission.

Saint Boniface alla droit en Baviere, où il avoit été invité par le Duc Odilon. La Baviere n'avoit alors qu'un Evêque, c'étoit Vivilon que le Pape Grégoire III y avoit envoyé depuis les conversions que notre Saint avoit faites. Le bercail s'étant augmenté, il fallut multiplier les Pasteurs. Saint Boniface, selon le pouvoir que le Pape lui avoit donné, créa trois autres Evêchés, qu'il établit à Saltzbourg, à Frisinge, et à Ratisbonne. Le Pape en confirmant ces établissemens, rend graces à Dieu de ce que sa miséricorde avoit fait entrer dans son Eglise cent mille ames, dont la conversion étoit l'effet des travaux de Boniface, et de la protection que

Charles-Martel lui avoit donnée. Ensuite ayant déclaré notre Saint Légat du Saint Siege, il l'exhorte de ne se point fixer à un seul lieu, mais de porter les lumieres de la foi de Jesus-Christ par toute l'Allemagne.

Rien ne pouvoit être plus du goût de notre Saint. Il parcourut tout ce vaste pays avec des travaux infinis, mais aussi avec un fruit qui répondoit à l'immensité de son zele. Il établit quatre Sieges Episcopaux, l'un pour la Thuringe, à Erfurd; le second pour la Hesse, à Burabourg, qui a été transféré ensuite à Paderborn; le troisieme pour la Franconie, à Wurtzbourg; et un quatrieme à Eichstat en Baviere. Il tint peu de temps après un Concile, où il fit des réglemens très-utiles pour la réformation des mœurs, et pour le rétablissement de la discipline Ecclésiastique. Tant de merveilles ne pouvoient être que le fruit de bien des travaux; et il est aisé de comprendre combien a dû souffrir ce grand Saint pour la conversion de tant de peuples encore barbares. Il ne comptoit pour rien les jeûnes, les macérations de la chair, les injures, les fatigues, et tout ce qu'il avoit souffert, si ses travaux immenses n'étoient couronnés du martyre. L'objet de mes vœux, écrivoit-il à Cuthbert, Evêque de Cantorbery, c'est de donner mon sang pour la foi de Jesus-Christ, et pour la défense de l'Evangile. « Combattons pour le Seigneur, » ajoute-t-il, car nous sommes dans des jours » d'afflictions. Mourons, si Dieu le veut, pour » les saintes lois de nos Peres, afin d'arriver avec » eux à l'héritage éternel. Ne soyons pas des » chiens muets, des sentinelles endormies, ou » des mercenaires qui fuient à la vue du loup: » soyons des Pasteurs soigneux et vigilans, prê» chant à tous, sans acception de personne, et » ne flattant point le pécheur. »

Il assembla deux autres Conciles, l'un à

Lestines dans le Diocese de Cambrai, l'an 744, et l'autre à Soissons, l'année d'après : ce qui fait juger qu'il étoit aussi Légat du Saint Siege en France.

La guerre qu'il déclaroit par-tout au vice et à l'hérésie, lui attira bien des persécutions, surtout de la part des mauvais Prêtres. Adelbert et Clément, deux hérétiques publics, exercerent fort sa patience et sa vertu : le premier fut condamné par le Concile assemblé à Soissons, et l'un et l'autre par le Pape Zacharie, qui avoit succédé à Grégoire.

Les soins fatigans de sa Légation n'empêchoient point les travaux de son Apostolat. La moisson croissant, il fallut appeler de nouveaux ouvriers : il fit venir d'Angleterre plusieurs saints Religieux, pour gouverner les Monasteres qu'il avoit fondés, et appela les saintes Thecle, Liobe, Valburge, Bertigite, Gontrude, qu'il chargea du soin des Monasteres de Filles, qu'il avoit établis en Thuringe, en Baviere, en Chisinge, et ailleurs. La sollicitude pastorale de tant d'Eglises, ne l'empêchoit point de conduire dans les voies de la perfection plusieurs particuliers. C'est à ses sages conseils que l'on a attribué les grands progrès que fit dans la piété le Prince Carloman, Duc des François, qui, renonçant à toutes les grandeurs mondaines, embrassa la vie religieuse pour ne travailler qu'à son salut. La réputation de saint Boniface étoit si éclatante, que Pepin, frere puîné de Carloman, ayant été reconnu pour roi des François, voulut être sacré par notre Saint. La cérémonie se fit à Soissons.

Jusqu'ici saint Boniface Légat Apostolique n'avoit été fixé à nulle Eglise particuliere; mais le Siege de Mayence étant venu à vaquer par la déposition de Gervode, saint Boniface fut mis en sa place par le Pape Zacharie, qui ne

l'honoroit pas moins que ces deux prédécesseurs, et qui soumit à cette Eglise, érigée en Métropole, les Evêchés de Liege, d'Utrecht, de Cologne, de Worms, de Spire, de Strasbourg, Constance, Coire, Ausbourg, Eichstat, Wurtzbourg, Erfurd, et Burabourg. Mais il se défit bientôt de cette dignité; car ne pouvant oublier qu'il s'étoit dévoué a la conversion des Infidelles, il ne put goûter aucun repos. Le salut des peuples du Nord réveilla son zele; et ayant obtenu du Pape Zacharie la permission de renoncer à son Evêché, dès que saint Lulle son Disciple en eut été pourvu, il partit pour la Frise Septentrionale. Le désir extraordinaire qu'il avoit du martyre, fut pour lui un pressentiment de sa mort. Arpès avoir pourvu aux besoins des Eglises de sa Légation, il partit pour se rendre sur les côtes les plus reculées de la Frise, ayant avec lui saint Eoban Evêque d'Utrecht, trois Prêtres, trois Diacres, et quatre Religieux, qui le seconderent si bien, qu'à peine fut-il arrivé qu'il convertit plusieurs milliers de personnes.

Après en avoir baptisé un grand nombre la veille de la Pentecôte, il leur marqua un jour de la semaine pour leur conférer la Confirmation. La multitude fit prendre la résolution au Saint de leur administrer ce Sacrement en pleine campagne. Il choisit pour cela la plaine Dockum près de la petite riviere de Borde. Les Prêtres des Idoles enragés de voir abattre par-tout leurs Temples, ayant ramassé une troupe de Païens, vinrent fondre sur les saints Missionnaires, l'épée à la main, pour les massacrer. Le Saint voyant ses souhaits accomplis se mit à genoux, et levant les mains et les yeux vers le Ciel remercia le Seigneur de la grace qu'il lui faisoit de terminer ses travaux apostoliques par le martyre. Ensuite s'adressant à

ses chers Compagnons, il les exhorta tous à donner leur sang pour Jesus-Christ avec générosité, leur représentant l'avantage qu'il y avoit de changer une vie courte et pleine de miseres et d'adversités, avec une vie heureuse et éternelle. Les Barbares ne lui donnerent pas le loisir de continuer; car l'ayant enveloppé avec ceux de sa compagnie, ils le percerent de coups, et massacrerent avec lui l'Evêque Eoban, les trois Prêtres, les trois Diacres, les quatre Religieux, et plus de quarante autres personnes d'entre les Fidelles, qui s'étoient déjà rendus sous la tente. C'est ainsi que saint Boniface, l'Apôtre de l'Allemagne, acquit la couronne du Martyre avec cinquante-deux autres qui eurent part au même bonheur, le 5 de Juin de l'an 754 ou 755. Il étoit âgé de 75 ans, la trente-sixieme année de son Episcopat, et la quarantieme depuis son entrée en Allemagne. Son corps fut porté à Utrecht, et de-là peu de temps après transporté à Mayence; et ensuite à Fulde par l'Evêque saint Lulle, comme notre Saint l'avoit souhaité. On y rapporta aussi les livres que le Saint avoit sur lui, et que les Païens avoient dispersés après sa mort, et l'on y en voit encore trois; l'un contient les Canons du Nouveau Testament; l'autre, qui est teint du sang du Martyr, contient la Lettre de saint Leon à Théodore Evêque de Fréjus, et quelques autres ouvrages des Saints Peres; et le troisieme, qu'on croit avoir été écrit de sa main, est un livre des Evangiles.

Les lettres de saint Boniface, tant aux Papes qu'aux Princes, desquelles Serarius a donné un recueil au public, font voir le grand génie de ce Saint, son zele ardent pour la réformation des mœurs, sa profonde humilité, et sa grande délicatesse de conscience.

La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'un Martyr Pontife.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui nos beati Bonifacii Martyris tui atque Pontificis annuâ solemnitate lætificas: concede propitius, ut cujus natalitia colimus, de ejusdem etiam protectione gaudeamus. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance en la solennité de votre Martyr et Pontife le Bienheureux Boniface: faites par votre bonté qu'honorant sa naissance dans le Ciel, nous ressentions avec joie les effets de sa protection. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître du Bienheureux Paul Apôtre aux Corinthiens. Chap. I.

Fratres: Benedictus Deus, et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra: ut possimus et ipsi consolari eos, qui in omni pressura sunt, per exhortationem, quâ exhortamur et ipsi à Deo. Quoniam sicut abundant passiones Christi in nobis: ita et per Christum abundat consolatio nostra. Sive autem tribulamur pro vestra exhortatione et salute, sive consolamur pro vestra consolatione, sive exhortamur pro vestra exhortatione et salute, quæ operatur tolerantiam earumdem passionum, quas et nos patimur: ut spes nostra firma sit pro vobis: scientes quòd sicut socii passio-

Mes Freres: Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, le Pere des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations; afin que par les choses que Dieu nous dit pour nous encourager nous-mêmes, nous puissions aussi de notre côté consoler ceux qui sont accablés de toutes sortes de maux; car plus nous avons de part aux souffrances de Jesus-Christ, plus nous en avons aux consolations qui nous viennent par Jesus-Christ. Or, soit que nous soyons affligés, c'est pour votre instruction et pour votre salut; soit que nous soyons consolés, c'est pour votre consolation; soit qu'on nous dise quelque chose pour nous encourager, c'est pour votre instruction et pour votre salut, qui vous fait supporter des

num estis, sic eritis et consolationis : in Christo Jesu Domino nostro.

afflictions semblables à celles que nous-mêmes nous souffrons. De sorte que l'espérance que nous avons pour ce qui vous touche est solide, étant persuadés que comme vous participez aux souffrances, vous participerez de même à la consolation : en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Saint Paul, instruit de l'effet de sa premiere Epître aux Corinthiens, leur écrivit cette seconde, par laquelle il leur témoigne la joie qu'il a du bon état où il avoit appris que se trouvoit l'Eglise de Corinthe. Ce qui adoucit, dit-il, toutes les peines qu'il prend, et tout ce qu'il souffre pour leur annoncer la voie du salut. Et il avoue que leur ferveur le dédommage de toutes ses peines.

RÉFLEXIONS.

Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, le Pere des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations. S'il y a des adversités à souffrir au service de Dieu, il y a bien aussi des douceurs; on trouve même de la douceur et du plaisir dans les souffrances même ; et quand c'est Dieu qui nous console, la tribulation n'a plus rien d'amer. Il est étonnant qu'on ait de la peine à se persuader que les vrais serviteurs de Dieu trouvent un plaisir exquis dans tout ce qui se trouve de rude et de difficile à son service; tandis que les serviteurs du monde trouvent un fantôme de plaisir supérieur à leurs peines, quoique ce qu'ils souffrent au service du monde soit incomparablement plus pénible que ce qu'on a à souffrir au service de Dieu. Il faut un motif bien puissant, un attrait bien fort, pour s'exposer aux dangers de perdre la vie dans une bataille, ou quand il faut monter à la brêche, et donner un assaut; il faut de puissans motifs pour faire sup-

porter avec patience tout ce qu'on est obligé de souffrir à l'armée ; travaux assommans, marches fatigantes, ponctualité excessive, obéissance étonnante, disette souvent extrême, rigueurs de saisons insupportables, chagrins, inquiétudes, déboires fréquens ; il s'en faut bien qu'on ait tant à souffrir au service de notre bon Maître. Cependant les personnes les plus délicates, à qui un seul jour de jeûne ordonné par l'Eglise fait peur, et que le seul nom de pénitence effraie ; ces personnes si délicates, ces fils uniques trouvent un singulier plaisir à l'armée, sans espérance souvent d'aucun autre avantage que le souvenir d'y avoir beaucoup souffert ; et l'on ne veut pas que les vrais serviteurs de Dieu trouvent un vrai plaisir au milieu des exercices de la pénitence, eux que Dieu console dans toutes leurs tribulations ; eux que Dieu accompagne, que Dieu soutient dans tous leurs travaux ; eux qui sont sûrs de ne pas perdre un seul de leurs cheveux ; eux enfin à qui Dieu a promis un bonheur infini, une récompense éternelle ! C'est de ce fond de consolation que naît leur inaltérable égalité d'humeur ; leur imperturbable tranquillité, leur joie intérieure qui passe tout sentiment, et que le mondains ignorent. Parcourez toutes les conditions dans le monde, nulle qui ne soit un dur esclavage pour ceux qui y sont engagés ; et l'on veut qu'il n'y ait que la voie de la perfection, que la pratique de la vertu, que la vie sainte qui soit pénible ! Quelle extravagance ! Il faut avouer que comme on ne se repaît dans le monde que de chimeres, on ne raisonne que selon ses faux préjugés ; faut-il s'étonner si l'erreur et si le déréglement y regnent ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Ch. 14.

IN illo tempore : Dixit Jesus turbis : Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus qui necessarii sũnt, si habeat ad perficiendum ; ne posteaquàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes : Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare ? Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei, qui cùm viginti millibus venit ad se ? Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.

EN ce temps-là : Jesus dit aux troupes de gens qui alloient avec lui : Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres, ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple ; et celui qui ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon Disciple. Car qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire, et s'il a de quoi achever ; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant : Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever. Ou bien, quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant s'il peut avec dix mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille ? Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon Disciple.

MÉDITATION.

Des motifs que nous avons de travailler incessamment à l'affaire de notre salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉRÉZ ce que Dieu a fait pour notre salut ; on diroit que son bonheur dépend du nôtre, tant il paroît occupé et empressé à nous rendre heureux. Admirez dans quel détail Jesus-Christ descend dans les instructions salutaires qu'il nous donne tous les jours dans son Evangile, et singuliérement dans celui de ce jour. Pénétrez-en le sens ; pesez-en toutes les paroles.

Dieu ayant fait l'homme libre, et maître de son sort ; que n'a-t-il pas fait? que ne fait-il pas encore pour gagner son cœur? Il le lui demande, ce cœur ; il le sollicite, il le presse. Il se sert tantôt de promesses, tantôt de menaces ; il met tout en usage pour avoir ce cœur. Pourquoi tant d'empressement ? C'est qu'il dépend de nous de nous perdre, et que Dieu veut passionément notre salut.

Avons-nous jamais bien compris le mystere de la Rédemption ? pourrons-nous jamais bien le comprendre? Un Dieu s'épuise, pour ainsi dire, pour nous faire connoître jusqu'à quel point il estime notre ame, jusqu'à quel point il souhaite notre salut. Auroit-on jamais pu s'imaginer qu'un Dieu se fût fait homme pour le salut de ces mêmes hommes ! Cependant ce miracle s'est fait ; et quelque grand qu'ait été ce miracle, Dieu n'a pas jugé que c'en fût assez pour nous engager à l'aimer. Il faut qu'une vie de trente-trois ans, passée dans la pauvreté et dans les souffrances, soit terminée par la

plus cruelle de toutes les morts. Voilà ce que vaut notre ame ! toutes les souffrances, tout le sang, la vie et la mort d'un Homme-Dieu. Jesus-Christ rassasié d'opprobres, Jesus-Christ déchiré de coups de fouets, Jesus-Christ expirant sur la Croix; voilà ce qu'a coûté notre ame ! est-ce donc peu de chose de la perdre ?

Dieu n'a pas cru acheter trop chérement notre salut en faisant tout ce qu'il a fait : et croirons-nous en faire trop ! En ferons-nous même jamais assez pour le salut de notre ame ? Quel intérêt a Dieu que nous soyons sauvés ? cependant pouvoit-il en faire davantage ? Et nous, que vous en semble, avons-nous quelque intérêt d'être sauvés ? d'où vient donc que nous faisons si peu ?

A ce moment il y a un nombre infini de personnes qui sont au désespoir de n'avoir pas fait ce que je puis encore faire, et ce que je serai un jour au désespoir moi-même de n'avoir pas fait; faut-il un plus puissant motif pour y travailler incessamment et sans relâche ? Nous voulons tous bâtir ce grand édifice de la sainteté, sans examiner la dépense qu'il faut faire; quelle imprudence ! Un saint Boniface, et tous les autres Saints n'en ont-ils pas plus fait que nous ? Seroient-ils aujourd'hui dans le Ciel, s'ils n'en avoient pas fait davantage ? Mon Dieu, quel fonds de regrets dans ces réflexions !

SECOND POINT.

Considérez que tout nous est motif de travailler à notre salut, et tout nous dit d'y travailler incessamment et sans relâche. La multiplicité des obstacles, la multitude des dangers, l'inconstance de notre cœur, la légéreté de notre esprit, la vélocité du temps, le nombre de nos jours, la briéveté de la vie ; tout nous dit, tout nous prêche que nous n'avons point d'affaire

plus importante que l'affaire de notre salut; nulle qui demande plus d'application, plus de zele; nulle qui souffre moins de délai.

Nous avons renvoyé jusqu'a présent l'affaire du salut; nous avouons que nous n'avons encore rien fait: quoique nous ayons eu juqu'ici de si grands motifs de le faire, quoique nous en ayons fait si souvent le projet, quoique nous en ayons eu si souvent le désir. Les obstacles servent de prétexte à notre lâcheté; la grande raison, c'est que nous n'avons jamais eu une volonté efficace. Cependant les jours de notre vie se sont écoulés, ces jours donnés pour travailler à notre salut, ces jours comptés. Je touche déjà au tombeau, le jour est sur son déclin, la nuit tombe, cette nuit où l'on ne peut rien faire; et je différe encore à travailler à mon salut!

Nous sommes, graces à Dieu, encore en état de travailler à notre salut. Nous sommes sûrs que c'est le temps, et que Dieu nous offre à présent la grace de le faire. Ces réflexions que nous faisons, ces sentimens que nous avons en sont des preuves. Qui nous a dit que ce n'est pas ici le moment important auquel notre prédestination est attachée, et dont notre salut dépend? Je suis sûr que je puis avec le secours de la grace, assurer à présent mon salut par une conversion sincere; j'ai pour le moins grand sujet de douter que si je manque de me convertir à présent, je ne serai plus en état de le faire; et je différerois d'un moment!

Estimons-nous du moins autant notre ame que le démon l'estime? Il seroit bien raisonnable que nous eussions autant d'empressement pour nous sauver, que le démon en a pour nous perdre. Cette comparaison est honteuse. Il est vrai cependant que le démon fait plus d'état de notre ame que nous n'en faisons nous-mêmes. Quelque orgueilleux qu'il soit, il n'est rien de si humi-

liant qu'il ne soit prêt de faire pour perdre une ame ; et quelque longue que soit la résistance, il ne se rebute jamais. Quelle assiduité à nous tenter ! combien adroitement profite-t-il des moindres occasions qu'il a de nous perdre ? Hé, mon Dieu ! faut-il que nous apprenions du démon l'estime que nous devons faire de notre ame, et que l'on ait besoin de faire réflexion à l'empressement qu'il a de nous perdre, pour fournir aux Chrétiens des motifs de travailler sérieusement à l'affaire de leur salut !

Hé, Seigneur ! est-ce que vous n'avez pas assez fait pour me sauver, faut-il encore aller chercher ailleurs de nouvelles raisons pour avoir une juste idée de ce que vaut mon ame, et pour m'obliger à travailler sans délai à mon salut ? Votre grace, mon divin Sauveur, votre grace ! car je suis bien résolu de ne pas différer d'un moment ma conversion.

Aspirations dévotes durant le jour.

Justificationem meam quam cœpi tenere, non deseram. Job. 27.

C'en est fait, je ne me démentirai plus de la résolution que j'ai prise de travailler continuellement à mon salut.

Adhæsi testimoniis tuis, Domine, noli me confundere. Psal. 18.

Oui, mon divin Sauveur, je commence dès ce jour à garder votre loi avec fidélité; daignez me soutenir jusqu'à la fin, et me donner la persévérance.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° POUR peu qu'on ait de raison et de religion, il n'est rien dont on convienne plus aisément que de l'importance du salut, des pressans motifs qu'on a d'y travailler sans délai, et de

la folie insigne de ceux qui renvoient à la mort cette épineuse affaire. Mais que sert cet aveu? Depuis que vous condamnez et votre indolence en fait de salut, et votre lâcheté, et votre indifférence; qu'ont produit jusqu'ici, et les réflexions que vous avez faites sur vos déréglemens passés, et vos propres sentimens sur votre état présent, et les justes frayeurs que vous avez eues sur votre future destinée? ne ferez-vous jamais que blâmer votre conduite, sans jamais vous réformer? commencez aujourd'hui même à mettre la main à l'œuvre. Convaincu du prix inestimable de votre ame par tout ce qu'elle a coûté, ne dites rien, ne faites rien que vous ne pensiez si cela fait quelque tort à votre ame. Étonné de ce qu'a fait le Sauveur du monde pour votre salut, déterminez chaque jour à la priere du matin ce que vous ferez ce jour-là pour le salut de votre ame. On n'a pas le loisir, dit-on, de méditer, on ne sait pas faire oraison : vous avez fait une excellente méditation, du moins avez-vous le fruit de l'oraison la plus parfaite, si chaque jour le matin avant que de finir votre priere vous déterminez ce que vous ferez en particulier ce jour-là pour mériter le Ciel. Cette pratique de piété est excellente.

2.° Les résolutions générales sont d'ordinaire assez infructueuses; en fait de pratiques Chrétiennes, descendez toujours dans le détail. Déterminez donc en particulier certaines actions, certains actes de vertu que le seul motif de votre salut vous fera faire. Par exemple, une confession, une communion extraordinaire; la visite des pauvres malades dans les Hôpitaux; quelque aumône à quelques pauvres honteux; une visite de civilité, ou un service de quelque conséquence à certaines personnes de qui on a sujet de se plaindre, ou qui ne passent pas pour être de nos amis; la visite du saint Sacrement, et semblables.

SIXIEME JOUR.

SAINT NORBERT, ARCHEVÊQUE.

SAINT Norbert, d'une des plus illustres familles d'Allemagne, étoit fils d'Heribert Comte de Gennep, allié aux Empereurs; et de Hedwige, ou Hervige, issue des Ducs de Lorraine. Il vint au monde l'an 1080, dans la petite ville de Santen au Duché de Cleves. Sa mere eut un songe peu de jours avant qu'il naquît, qui lui fit croire qu'elle auroit un fils, qui seroit une des plus grandes lumieres de l'Eglise.

Les premieres années du jeune Norbert ne soutinrent guere cette espérance. Riche, bien fait, plein d'esprit, d'un naturel doux et liant, d'un air noble et gracieux, d'une humeur riante et enjouée, il se livra au monde et à tous ses plaisirs. Norbert étoit l'ame de tous les divertissemens de la Cour, et de toutes les fêtes. L'amour du plaisir n'empêcha pas cependant qu'il n'étudiât; et comme c'étoit un des plus beaux esprits de son temps, il se rendit habile dans toutes les sciences. Ayant été pourvu d'une Prébende dans l'Eglise de Santen, il entra dans le Clergé, prit même le Soudiaconat, bien résolu par un esprit de libertinage de ne passer pas outre. Son Evêque eut beau lui représenter qu'il déshonoroit par sa conduite l'état Ecclésiastique qu'il avoit embrassé, il fut sourd à tous ses avis, parce qu'il regardoit le Diaconat et la Prêtrise, ainsi que font encore aujourd'hui tous ceux qui se bornent à ce premier Ordre sacré, comme des liens capables de le brider dans la licence des mœurs où il vouloit vivre.

Après avoir brillé à la Cour de Frédéric

Archevêque de Cologne, il voulut aller paroître avec le même faste et le même éclat dans celle de l'Empereur Henri son parent; il s'y distingua bientôt par son esprit, et par ses belles manieres. L'Empereur le fit son premier Aumônier, et le nomma à l'Evêché de Cambrai: mais il le refusa, non par vertu, mais parce qu'il ne vouloit pas changer de genre de vie. Mais le Seigneur qui en vouloit faire un vase d'élection, le terrassa au milieu de sa course.

Norbert alloit un jour à cheval, suivi d'un seul laquais, dans un village de Westphalie nommé Freten; le Ciel qui avoit été jusqu'alors serein, se couvrit tout-à-coup. Un orage furieux accompagné d'éclairs et de tonnerres, épouvanta le maître et le laquais: il délibéroient s'ils retourneroient sur leurs pas, lorsque la foudre tombant aux pieds du cheval, ouvrit la terre, renversa le Cavalier, et l'enterra à demi dans cette fondriere. Norbert resta près d'une heure presque sans sentiment. Revenu enfin de son double assoupissement, il se releve, se met à genoux, et levant les yeux et les mains au Ciel, s'écrie comme Saul: Seigneur, que vous plaît-il que je fasse? Il crut entendre une voix, du moins intérieure, qui lui dit: Quitte le mal, et fais le bien. Résolu de changer de vie, il rebrousse chemin, se retire à Santen, où sans faire encore aucun éclat, il se contenta de s'interdire tout ce qui étoit criminel, et prit sous ses habits ordinaires un rude cilice.

La retraite qu'il alla faire dans le monastere de Sigebert sous la conduite de l'Abbé Canon, depuis Evêque de Ratisbonne, acheva sa conversion. Instruit dans les voies de Dieu, il résolut de rompre entiérement avec le monde. Il s'en va à Cologne, et prie instamment l'Archevêque de vouloir bien le recevoir au nombre des Clercs que l'on disposoit pour l'Ordination

prochaine. Le Prélat agréablement surpris qu'il demandât lui-même ce qu'il avoit si souvent refusé quand on le lui offroit, admira un si grand changement, et lui promit de le faire Diacre. Ce n'est pas assez, repart Norbert, il faut le même jour me faire Prêtre. L'Archevêque encore plus étonné lui demande la cause de cet empressement. Le Saint ne lui répondant que par ses larmes, se jette à ses pieds, le prie d'entendre sa confession, lui déclare tous ses déréglemens, lui en demande l'absolution, et le supplie de ne lui pas différer la Prêtrise. Le Prélat attendri, et consultant plutôt les saintes dispositions de son pénitent, que ce que la regle prescrit, crut bonnement qu'il pouvoit lui accorder sa demande.

Le jour de l'Ordination, les autres Ordinans revêtus d'aubes, suivant la coutume, s'étant rangés dans l'Eglise, Norbert s'y rendit superbement vêtu. Le Sacristain lui ayant présenté les ornemens dont il devoit se revêtir, Norbert appelle un de ses laquais, quitte ses habits séculiers, se revêt d'une pauvre sontane faite de peaux d'agneau, et prend pour ceinture une corde. Le spectacle étoit trop édifiant pour ne pas attendrir : peu de spectateurs qui pussent retenir leurs larmes. Le nouveau Prêtre se retira dans l'Abbaye de Sigebert pour se disposer à dire la Messe; il s'y prépara durant quarante jours, par l'exercice de la plus affreuse pénitence.

Prié par son Chapitre, il dit sa premiere Messe dans l'Eglise de Santen. La dévotion sensible du Prêtre en inspira aux assistans. Mais on fut bien surpris lors qu'après l'Evangile, on le vit monter en chaire : il prêcha avec tant d'éloquence et de zele sur la vanité du monde, sur la briéveté de la vie, sur la sainteté de l'état Ecclésiastique, sur l'indispensable mul-

tiplicité de ses devoirs, que toute l'assemblée fondit en larmes. Le lendemain se trouvant au Chapitre, interrogé sur quelques points de la Regle, il parla d'une maniere si forte et si pathétique contre les abus qui s'étoient introduits, et contre la licence des mœurs des Ecclésiastiques, qu'il acheva par ce discours la conversion de ceux qu'il avoit ébranlés par le précédent; mais le fruit ne fut pas universel. Cette liberté Apostolique déplut à quelques-uns : la crainte d'avoir désormais dans leur Chapitre un tel censeur dont les exemples les désespéroient, fit mettre tout en usage pour s'en défaire. Il fut chargé d'injures, insulté plusieurs fois, et calomnié même auprès du Pape comme un hypocrite, et un novateur qui cachoit de pernicieux desseins, sous le prétexte spécieux de réforme.

Les injures et les outrages étoient trop de son goût pour le lasser, mais il ne put souffrir qu'on voulût rendre suspecte sa foi. Il confondit la calomnie dans le Concile de Fritzlar en présence du Légat; et sentant croître le zele du salut des ames avec le désir de sa propre perfection, il remet à l'Archevêque de Cologne tous ses Bénéfices qui étoient d'un gros revenu, vend tous ses meubles et tous ses biens; et ne se réservant que les ornemens nécessaires pour dire la Messe avec dignité, il en distribue tout l'argent aux pauvres.

Devenu lui-même plus pauvre que ceux à qui il l'avoit distribué, il s'en va nus pieds trouver le Pape Gelase II à Saint-Gilles en Languedoc, accompagné seulement de deux laïques, qui s'étoient faits ses disciples. Prosterné aux pieds du Souverain Pontife, il lui fit une confession générale, en reçut l'absolution, aussi-bien que de la faute qu'il avoit faite contre les saints Canons en recevant dans le même jour le Diaconat et la Prêtrise. Le Pape informé

de la qualité et du mérite de son pénitent, et charmé de sa sagesse, de sa piété, et de son zele, voulut le retenir auprès de lui; mais Norbert le supplia de lui permettre de suivre l'attrait que Dieu lui donnoit, d'aller prêcher par-tout la pénitence, et par ses discours, et par ses exemples. Le Pape édifié d'une si sainte résolution lui donna une ample mission pour annoncer par-tout l'Evangile.

La rigueur de l'hiver ne fut pas capable d'arrêter un moment le nouveau Missionnaire : il parcourt avec ses deux compagnons le Languedoc, la Guienne, le Poitou et l'Orléanois, prêchant par-tout avec un fruit merveilleux, sans se permettre le moindre soulagement contre la rigueur extrême de la saison, marchant nus pieds, jeûnant durement tous les jours : sa vie seule prêchoit la pénitence.

Passant par Orléans il trouva un Sous-Diacre, qui animé du même zele se joignit à lui. Avec ce nouveau secours il passa en Hainaut, et s'étant rendu à Valenciennes le samedi avant le Dimanche des Rameaux, il prêcha le lendemain au peuple avec tant de succès, qu'on n'oublia rien pour l'y retenir; la maladie mortelle de ses trois compagnons l'y arrêta quelques jours. Ce fut durant le séjour qu'il y fit, qu'il vit Bouchard Evêque de Cambrai qui étoit venu à Valenciennes : ce Prélat qui l'avoit connu à la Cour de l'Empereur, et qui n'avoit eu l'Evêché qu'à son refus, ne put le voir dans cet état de pénitence sans être attendri ; il l'embrassa avec tendresse, et le regarda avec vénération. Un des Ecclésiastiques de la suite du Prélat nommé Hugues, surpris d'un accueil si tendre et si respectueux, informé de la qualité et du mérite de cet étranger, quitta tout pour se joindre à lui, et devint le plus célebre de ses Disciples. Saint Norbert après avoir rendu les

lerniers devoirs à ses trois compagnons, qui noururent presque le même jour, partit de Valenciennes avec son nouveau Disciple. Ils parcoururent les Villes et Bourgades du Hainaut, lu pays de Liege, et du Brabant, faisant par-out des conversions éclatantes.

Saint Norbert ayant appris que le Pape Caliste I qui avoit succédé à Gelase, avoit indiqué un grand Concile à Rheims, auquel il devoit présider, y vint avec Hugues, pour supplier le nouveau Pontife de lui confirmer sa mission, et de lui permettre de se choisir des ouvriers qui l'accompagnassent dans ses courses Apostoliques. Il y trouva les esprits fort prévenus en sa faveur. Le Pape le reçut avec des témoignages d'une estime et d'une affection singuliere, et il ne reçut pas moins d'honneur et de caresses de tous les Prélats. Barthélemi Evêque de Laon, frappé de la haute vertu de notre Saint, supplia le Pape de le lui donner pour réformer une des principales Abbayes de son Diocese : le Pape le lui accorda. Mais les oppositions et les obstacles invincibles que le Saint y trouva, le déchargerent bientôt de sa commission. Le Prélat ne pouvant se résoudre à voir sortir de son Diocese Saint Norbert, lui proposa de choisir une solitude où il pût bâtir un Monastere, et y élever des disciples à qui il prescriroit, s'il le vouloit, un nouvel Institut. La proposition plut au Saint. Ayant parcouru plusieurs solitudes, il s'arrêta dans un vallon fort désert et stérile, appelé Prémontré, dans la forêt de Coucy, où il trouva une Chapelle à demi-ruinée, de la dépendance de l'Abbaye de Saint-Vincent de Laon; il y passa la nuit. Le lendemain l'Evêque l'y étant venu trouver : Voici le lieu, Monseigneur, lui dit le Saint, que Dieu nous a destiné, et où plusieurs se sanctifieront par sa grace. J'y ai vu dans la nuit

une multitude d'hommes vêtus de blanc, qui portant des croix, des chandeliers et des encensoirs, chantoient les louanges de Dieu en parcourant processionnellement toute cette contrée. Le Prélat lui en ayant obtenu la possession, saint Norbert alla chercher jusqu'en Brabant des compagnons, et en ramassa treize. De retour avec ses nouveaux Disciples à Prémontré, il leur donna à tous l'habit blanc, dressa des Constitutions pleines de l'Esprit de Dieu; et établit ce nouvel Institut de Chanoines Réguliers si fécond en hommes illustres et en saints Religieux, qui depuis près de six cents ans conservent la discipline réguliere dans toute sa vigueur, et édifient toute l'Eglise par leurs grands exemples.

Ce fut l'an 1121 que commença ce saint établissement de l'Ordre de Prémontré, où le saint Fondateur vit dans peu d'années plus de huit cents Religieux, et huit célébres Abbayes de son Ordre. A la vérité la vie sainte qu'on y menoit, les étonnantes austérités qu'on y pratiquoit, l'exacte régularité qui y régnoit, tout cela joint à la haute estime qu'on avoit de la sainteté de Norbert, laquelle Dieu autorisoit tous les jours par des miracles, tout cela attiroit de toutes parts d'illustres sectateurs du nouvel Institut, et portoit les Villes et les Prélats à fonder de nouveaux Monasteres. Celui de Floreff près de Namur, devint célebre par la retraite du Comte de Godefroi qui s'y retira pour vivre en qualité de Convers; mais nul ne fit plus d'éclat, ni plus d'honneur à notre Saint que celui de Saint-Michel d'Anvers.

Un misérable hérétique nommé Tanckelin, profitant de l'ignorance et du libertinage où l'on vivoit dans cette Ville, y avoit semé ses erreurs avec tant de succès, qu'il comptoit pour ses sectateurs plus de trois mille personnes. Il avoit

aboli l'usage des Sacremens, et singuliérement de l'Eucharistie. Le mépris de toutes les Lois, l'abolition du culte de la sainte Vierge et des Saints, et les impuretés les plus abominables étoient les fruits de sa doctrine et de sa morale; et quoique cet infame hérétique, après avoir commis mille abominations, eût été tué dès l'an 1115, il ne laissoit pas d'avoir encore un grand nombre de disciples infatués de ses infames maximes, et qui en infectoient tout le pays. Le remede le plus efficace qu'on crut pouvoir y apporter, fut d'y appeler le saint Abbé de Prémontré : il y vint avec quelques-uns de ses disciples, et il y prêcha avec tant de force, de lumiere et d'onction, qu'il fit revenir bientôt dans les voies de la vérité et de la justice ceux qui s'en étoient écartés, et toute la Ville changea de face. Les Chanoines de l'Eglise de Saint-Michel furent eux-mêmes si touchés de cette merveille, qu'ils donnerent à saint Norbert leur propre Eglise de Saint-Michel pour y établir sa Communauté, et ils se retirerent dans celle de Notre-Dame qui est maintenant la Cathédrale.

Comme le nouvel Institut n'avoit encore été approuvé que par les Légats du Pape Caliste II, saint Norbert vint à Rome pour le faire confirmer par le Pape; c'étoit Honorius II qui tenoit le Saint-Siege. Le souverain Pontife le reçut avec toute la tendresse et l'estime qu'on a pour les Saints; il confirma avec éloge son Institut par une Bulle datée du 16 de Février de l'an 1126.

Obligé, à son retour de Rome, de passer par l'Allemagne, il trouva la Cour Impériale à Wurtzbourg en Franconie. Il fut reçu avec vénération de l'Empereur Lotaire, qui voulut entendre sa Messe le jour de Pâques, à la fin de laquelle le Saint rendit la vue à une femme aveugle. Ce miracle toucha si fort trois jeunes Gentilshommes freres fort riches, que se jetant tous trois à ses

pieds, ils lui demanderent à se consacrer à Dieu dans son Ordre. Il les reçut, et ils firent eux-mêmes bâtir auprès de Wurtzbourg un Monastere.

A peine le Saint étoit arrivé à Prémontré, qu'il eut la consolation de mettre sous sa regle l'Abbaye de Saint-Martin-de-Laon, qui peu d'années auparavant avoit refusé la réforme. Celle de Valsery en fit autant. De retour dans sa chere solitude, il commençoit à en goûter la douceur et le repos, lorsque le comte de Champagne le pria de l'accompagner en Allemagne. Etant arrivé à Spire où étoit l'Empereur, il y trouva les députés de l'Eglise de Magdebourg qui demandoient un Evêque. L'Abbé de Prémontré fut choisi d'une commune voix avec l'applaudissement de toute la Cour. Il eut beau refuser, on n'eut égard ni à sa répugnance, ni à ses raisons, on le garda à vue jusqu'à ce qu'il fût sacré; et et sans lui permettre de retourner à Prémontré, on l'emmena dans sa nouvelle Eglise. La joie du peuple et du Clergé fut universelle, et les bénédictions que le nouveau Pasteur attira sur ses ouailles, passerent même tout ce qu'on en attendoit. La nouvelle dignité ne changea rien dans son premier genre de vie; élevé sur un des plus beaux Sieges de l'Eglise d'Allemagne, il fut toujours aussi humble, aussi pauvre, aussi mortifié. La licence des mœurs avoit beaucoup altéré la foi; mais notre Saint armé de la parole de Dieu, et des exemples de sa propre vertu, combattit l'erreur et le vice de toutes ses forces; il réforma le Clergé, corrigea les abus, et fit refleurir la piété dans tout son Diocese. Sa douceur, son affabilité, sa charité, sa vie austere contribuerent beaucoup à ses succès. Il communiqua bientôt à tout son peuple cette dévotion tendre envers la sainte Vierge, qu'il avoit eue presque dès le berceau; mais rien n'éclata plus que

que son zele à faire rendre à Jesus-Christ le respect et l'honneur qui lui est dû dans le Saint Sacrement de l'Autel. Sa dévotion, son amour envers cet adorable Sacrement, furent toujours en lui si sensibles, qu'on jugea à propos, après sa mort, de le représenter dans ses images le saint Ciboire à la main.

La corruption des mœurs étoit trop universelle, et le zele du saint Prélat étoit trop ardent et trop vif pour ne lui pas faire des ennemis. On résolut plusieurs fois de l'assassiner, et il eut la consolation autant de fois de convertir ses assassins. On n'oublia rien pour le chagriner, pour le calomnier, pour le perdre : à toutes ces violences, il n'opposa que sa patience et sa charité. Il traitoit en vrai médecin tous ces malades frénétiques ; et s'il étoit obligé d'user quelquefois de force et de sévérité dans ses corrections envers tant d'enfans rebelles, il ne le faisoit jamais qu'en pere qui avoit un cœur plein de tendresse pour eux. Mais enfin sa vertu et sa patience désarmerent ses ennemis ; la tempête cessa, et ce fut durant ce calme qu'il fit ses visites pastorales avec un fruit inoui, et une satisfaction générale.

Les occupations et les sollicitudes de l'Episcopat ne l'empêcherent point de veiller aux besoins de son Ordre. Il fit élire pour Abbé général en sa place Hugues, le premier de ses Disciples. Après avoir assisté au Concile de Rheims, où le Pape Innocent II fut reconnu vrai Pape, et l'Antipape Anaclet condamné, il fit un voyage à Rome où il travailla efficacement à éteindre les restes du schisme d'Anaclet. A son retour il tomba malade ; et après une maladie de quatre mois, il mourut de la mort des Saints le 6 de juin de l'an 1134, âgé de 53 ans, à la huitieme année de son Episcopat, et la quatorzieme de l'établissement de son Ordre.

Son corps ne fut enterré que neuf jours après sa mort, sans la moindre corruption; et durant tout ce temps, Dieu manifesta la gloire de ce grand Saint par beaucoup de miracles. La ville de Magdebourg étant tombée sous la domination des Luthériens, l'Empereur Ferdinand II fit transporter ses reliques l'an 1627 à Prague en Bohême.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui Beatum Norbertum Confessorem tuum atque Pontificem verbi tui præconem eximium effecisti, et per eum Ecclesiam tuam novâ prole fecundasti: præsta, quæsumus, ut ejusdem suffragantibus meritis, quod ore simul et opere docuit, te adjuvante, exercere valeamus; Per Dominum, etc.

O DIEU, qui avez rendu le Bienheureux Norbert votre Confesseur et Pontife, un excellent prédicateur de votre parole, et qui par son moyen avez accru votre Eglise d'une nouvelle famille religieuse: faites, s'il vous plaît, que par les mérites du même Saint, nous puissions pratiquer les choses qu'il a enseignées par ses paroles et par ses exemples: Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Ch. 44 et 45.

ECCE Sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus: et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis:

VOICI ce grand Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la loi du Très-Haut; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son Peuple, comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa per-

conservabit illi misericordiam suam : et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu regum, et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum : et dedit illi sacerdotium magnum : et beatificavit illum in gloria. Fungi Sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius : et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.

sonne ; il l'a connu, et il l'a béni ; il lui a conservé sa miséricorde ; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire ; il a fait avec lui une alliance éternelle, il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple ; et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

Ce Livre de la Sagesse est celui de l'Ecclésiastique ; l'Eglise lui donne indifféremment ces deux noms ; il commence par une vive exhortation à la sagesse, suivie de plusieurs sentences ou maximes morales, dont il est composé jusqu'au chapitre 44, où l'Auteur commence à faire les éloges des Patriarches, des Prophetes, et des hommes illustres parmi les Juifs, qu'il continue jusqu'au dernier chapitre.

RÉFLEXIONS.

Il l'a comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui. Voilà le raccourci des fonctions du sacré ministere, et des saintes dispositions avec lesquelles on doit les exercer : pureté de mœurs, zele de la Religion, dignité dans le culte, ferveur dans la priere, ponctualité dans ses devoirs, dévotion par-tout. Dieu n'a élevé ses Ministres à la sublime dignité du Sacerdoce, que pour en être honoré avec dignité. Le Prêtre doit, pour ainsi

dire, disputer aux Anges mêmes l'innocence et la ferveur au service de Dieu. Egaux en devoir de chanter les louanges du Seigneur, quelle doit être sa modestie, son respect et sa dévotion? quel doit être son amour et son zele?

La Religion n'a rien de plus saint, Dieu même ne sauroit rien faire de plus grand ni de plus respectable que le sacrifice de la Messe. Institution toute divine, oblation sainte, victime d'un prix infini, immolation du corps et du sang adorable de l'Homme-Dieu. Pontife égal en tout à Dieu même; peut-on imaginer quelque chose de plus divin et de plus digne de notre culte? tout cela se trouve réuni dans cet adorable mystere. Le sacrifice de la Messe n'est pas seulement l'acte de la Religion le plus parfait, il est encore la merveille par excellence de la Religion même: c'est en abrégé, pour ainsi dire, toute la Religion, et c'est ce divin sacrifice que doivent offrir les Prêtres.

Quelle doit être la foi, quelle doit être la pureté des mœurs, et l'éminente sainteté de ces Ministres du Très-Haut, de ces Médiateurs visibles entre Dieu et les hommes, de ces Prêtres du Dieu vivant, dont les Puissances de la terre réverent la dignité, dont le sacré caractere est respectable aux Anges mêmes! Peuvent-ils approcher de ses Autels sans être saisis d'une sainte frayeur? peuvent-ils tenir cette hostie vivante entre les mains, et ne pas sentir les effets merveilleux de sa présence? Moyse ne sort de l'entretien qu'il avoit eu sur la montagne avec Dieu, qu'avec des rayons de lumiere sur son visage. Un Prêtre peut-il sortir de l'Autel sans une nouvelle ferveur, sans une dévotion, une vertu plus éclatante? Peut-on monter à l'Autel avec un cœur mondain? mais peut-on en descendre avec une foi, avec une charité languissante? évite-t-on les justes reproches que Dieu

faisoit aux indignes Prêtres, en s'éloignant de l'Autel, et le manque de dévotion excuse-t-il la cessation du ministere ? Dieu ne nous éleve-t-il au Sacerdoce que pour nous voir éloigner de l'Autel ? et sommes-nous fort excusables de nous éloigner de l'Autel parce que nos mœurs peu exemplaires nous confondent avec le peuple? Le sacré caractere est une formidable obligation; c'est un crime de n'être pas ce qu'on doit être; plus la place où l'on est, est élevée, plus les défauts sont visibles; rien ne peut dispenser les Ministres des Autels de la haute sainteté à laquelle leur caractere les oblige; peu de leurs défauts qui ne scandalisent, nul qui ne soit extraordinairement injurieux à Dieu qui les a choisis pour ses Ministres, et qui les distingue si fort du reste des hommes par ce choix.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum, unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque. Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post

EN ce temps-là: Jesus dit cette parabole à ses Disciples: Un homme allant faire un voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, et à l'autre deux, et un à l'autre, et à chacun suivant son habileté, et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son Maître. Long-temps après, le Maître de ces servi-

multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat, obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi: ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam : intra in gaudium Domini tui. Accessit autem et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge, serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam : intra in gaudium Domini tui.

teurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens, étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur, puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur, puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

Qu'il n'est point de damné qui ne soit convaincu que sa damnation est son ouvrage.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quel sera le regret et le dépit d'un réprouvé durant toute l'éternité, considérant que sa damnation est son ouvrage. S'il est damné, c'est purement par sa faute; s'il est damné, c'est parce qu'il l'a bien voulu; s'il est damné, c'est parce qu'il n'a pas voulu correspondre à la grace. Jesus-Christ avoit fait tous les frais pour son salut; ce divin Sauveur ne l'avoit pas exclu du bienfait de la rédemption;

il étoit né, il avoit vécu sur la terre, il avoit souffert, il étoit mort pour lui comme pour les Prédestinés; il lui avoit mérité, il lui avoit même donné toutes les graces suffisantes pour en faire un Saint : cette vérité est consolante pour tous les Fidelles, mais elle est bien affligeante pour les réprouvés.

Si Dieu les avoit laissés dans la masse de perdition, s'il n'étoit point mort pour eux, s'il leur avoit refusé les graces absolument nécessaires pour le salut, leur sort ne seroit pas moins funeste, ni leur malheur moins infini : toute leur rage, toute leur haine seroit contre Dieu, qui ne les auroit tirés du néant que pour les perdre; mais quels doivent être leurs sentimens? quels sont leurs regrets? quelle rage, quelle haine ne doivent-ils pas avoir contre eux-mêmes, sachant que ce Dieu étoit le bon Pasteur, qui aimoit toutes ses brebis; que ce Juge étoit un Sauveur qui avoit donné son sang pour eux; que ce Créateur étoit le meilleur de tous les Peres, qui ne leur avoit point refusé ce qui leur devoit revenir de son bien; qui ne les avoit point mis sur la terre sans leur mettre ses biens entre les mains : qu'il n'y en a pas un d'eux qui n'eût reçu quelques talens, avec ordre de les faire valoir, pour mériter par-là le salut, qui ne se donne qu'à titre de salaire et de récompense. On s'est damné pour n'avoir pas voulu écouter la voix de ce bon Pasteur; on est sorti du parc, on n'a pas voulu retourner au bercail : est-ce la faute du Pasteur, si la brebis a été dévorée?

Quel sujet avoit-on de quitter la maison du meilleur de tous les Peres, et de ne vouloir plus vivre sous ses lois? quelle extravagance de s'ennuyer d'une vie unie et réglée! On secoue le joug de la loi, on se lasse de la dépendance; on veut vivre selon ses désirs. Dieu ne veut pas nous contraindre, ou parce qu'un service forcé

ne lui plaît pas, ou parce qu'il respecte, pour ainsi dire, la liberté de l'homme. Ce Prodigue est bientôt loin de la maison de son pere, et trouve bientôt dans sa propre liberté son dernier malheur et sa perte : nul damné qui ne soit l'artisan de sa réprobation. Mon Dieu! quel regret éternel, et quel désespoir d'avoir travaillé à sa propre perte, et de se devoir à soi-même sa damnation !

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de Saint dans le Ciel, qui ne voie, qui ne soit convaincu qu'il ne doit son salut qu'au sang, qu'aux mérites de Jesus-Christ, qu'à la grace ; et quels doivent être ses sentimens d'amour et de reconnoissance pour ce divin Sauveur! Dans l'enfer nul réprouvé qui ne voie, qui ne soit convaincu que ce divin Sauveur ne lui a jamais refusé la grace ; mais que c'est lui qui par sa propre malice n'a pas voulu suivre cette salutaire inspiration, obéir à ce commandement, se priver de ce faux plaisir qui devoit lui causer la mort, marcher par le chemin étroit qui conduisoit les hommes à la vie ; et quels doivent être ses sentimens de haine, de désespoir, et de rage contre soi-même!

Ce riche damné comprendra durant toute l'éternité qu'il n'a tenu qu'à lui de racheter ses péchés par ses aumônes, qu'il a eu de grands secours, qu'il n'a manqué ni de moyens ni de graces, qu'il n'a manqué que de bonne volonté.

Cette fille, cette femme damnée, n'oubliera jamais dans l'enfer ce que Dieu a fait pour la sauver : principes de piété dès l'enfance, éducation chrétienne, inspirations fortes, déboires, disgraces, maladies, chagrins, tout étoit ménagé pour l'empêcher de se perdre : elle s'est damnée, parce qu'elle l'a bien voulu, et voilà de quoi elle sera bien persuadée.

Cette personne dévouée au Seigneur, et liée par les liens les plus sacrés à son service, verra éternellement dans les enfers, si elle a le malheur d'y être précipitée, qu'il lui auroit moins coûté de mener une vie unie, innocente et réguliere dans l'état Ecclésiastique ou régulier, que d'y avoir mené une vie toute séculiere; elle verra que sa damnation est son ouvrage; elle verra qu'il a fallu qu'elle se soit opposée et roidie opiniâtrément aux remords de sa conscience, aux lumieres de sa raison, à toutes les sollicitations de la grace pour se perdre. O Dieu! quel est le repentir d'un Ecclésiastique, d'un Religieux, d'un Prêtre réprouvés!

Représentez-vous un homme qui par un excès de folie et de débauche a mis de plein gré le feu à sa maison : quels sont les sentimens de ce libertin, lorsque revenu de son ivresse et de ses fougues de débauche, il pense que c'est lui-même qui a brûlé sa maison et consumé dans cet incendie ses meubles, ses biens, ses magasins, et tout ce qu'il avoit dans ce monde; quand il pense qu'il n'est réduit à la mendicité que parce qu'il a voulu tout perdre; qu'il étoit à son aise, qu'il auroit pu être riche et heureux dans le monde, mais qu'il lui a plu par un excès de folie de se rendre infame et malheureux! Comprenez quel est le regret de cet insensé, quand il pense à sa bêtise : comprenez quel est le désespoir d'un damné, quand il pense, et il y pense toujours, que c'est par sa pure faute qu'il est damné.

Mon Dieu! qui me donnez le temps de prévoir ces regrets, accordez-moi la grace de prévenir cette perte : non, mon Dieu, je ne veux pas me perdre, et je suis résolu de tout sacrifier, de tout souffrir, et de tout faire pour être sauvé, par les mérites de mon divin Sauveur Jesus-Christ; faites que je le sois par sa grace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper. Psal. 50.

Je reconnois, ô mon Dieu, mes péchés; je les déteste, et je ne cesserai de me les reprocher.

Tibi, Domine, justitia; nobis autem confusio faciei. Dan. 9.

Vous êtes juste, Seigneur, lors même que vous nous châtiez avec le plus de rigueur; pour nous, il ne nous reste que la confusion et le regret de ne nous être perdus que parce que nous avons voulu nous perdre.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ETRE malheureux par une fatalité inévitable, c'est un sort bien triste, mais on ne peut pas du moins se reprocher son malheur, et toute son indignation se répand sur la cause de son désastre; mais être souverainement malheureux, éternellement malheureux, parce qu'on a bien voulu l'être: être souverainement malheureux par sa propre malice, ayant pu être éternellement et souverainement heureux; comprenez la rigueur de ce supplice. Si du moins on pouvoit dans l'enfer distraire son esprit de cette pensée, ou se persuader qu'on n'a pas eu la grace de faire son salut, que Jesus-Christ n'étoit pas mort pour nous, qu'on ne pouvoit pas faire autrement; mais en enfer on n'est plus hérétique, on est persuadé, convaincu; on voit, on connoît sensiblement que la réprobation est notre ouvrage: on sait qu'on pouvoit ne pas résister à la grace, on avoue qu'on a eu la grace avec laquelle on pouvoit être sauvé; mais on ne l'a pas voulu; l'attrait du plaisir a debauché la volonté, la passion a été supérieure, parce

que le cœur a été d'intelligence avec la passion. Ah ! que si l'on pensoit souvent à cette vérité, on vivroit bien d'une autre maniere ! Pensez-y sans cesse : et lorsque la tentation est violente, lorsque la passion est plus vive, demandez-vous à vous-même : Veux-je être damné ? je puis me satisfaire ; mais le fruit de ma satisfaction criminelle sera l'enfer, le malheur éternel. Je me détermine librement à pécher : j'accepte donc librement d'être damné. Rien de plus juste que ce raisonnement, que cette conséquence.

2.° Regardez tout péché mortel comme un droit spécial que vous acquérez à votre réprobation, comme un titre qui vous assure l'éternité malheureuse. Que de pieuses industries n'ont pas eu les Saints pour se rendre sensible cette vérité ? Les uns écrivoient durant les plus fortes tentations, ces paroles : Si je consens à ce péché, je consens à être éternellement damné. D'autres approchant de fort près la main ou les doigts de la flamme, se demandoient comment ils pourroient passer toute l'éternité au milieu des brasiers de l'enfer. Plusieurs enfin se rendoient familiere cette pensée et cette vérité si importante : Mon salut sera l'ouvrage de Jesus-Christ ; mais ma damnation sera le mien, si je suis assez malheureux pour me perdre.

SEPTIEME JOUR.

SAINT PAUL, EVÊQUE ET MARTYR.

SAINT Paul, l'un des plus illustres Confesseurs de la Divinité de Jesus-Christ, naquit à Thessalonique en Macédoine vers le commencement du quatrieme siecle ; il fut élevé dans la crainte de Dieu, et comme il avoit l'esprit excellent,

le naturel doux, et les mœurs innocentes, il fit en peu de temps de merveilleux progrès dans les sciences humaines et divines, et singuliérement dans celle du salut.

Etant venu à Constantinople du temps du Patriarche saint Métrophane, il s'y fit bientôt admirer par son rare génie, par son éloquence et par son éminente vertu; en sorte qu'ayant été reçu dans le Clergé, il fut donné pour Secrétaire au Prêtre Alexandre, que saint Métrophane envoyoit au célebre Concile de Nicée en sa place; et il est probable que ce fut durant ce Concile que saint Paul et saint Athanase lierent une si étroite amitié. Ce fut aussi durant le séjour qu'il y fit, que les Ariens comprirent qu'ils auroient dans notre Saint le plus formidable ennemi de leur secte; aussi le persécuterent-ils dès-lors comme tel. Saint Alexandre ayant succédé à saint Métrophane vers l'an 318, et connoissant le mérite singulier et la haute vertu de notre Saint, le fit Prêtre, et le chargea du soin de distribuer au peuple le pain de la parole de Dieu.

Notre Saint s'acquitta de cet important ministere avec tant de succès, que la ville de Constantinople infectée déjà de plusieurs hérésies, et décriée par la licence des mœurs, changea bientôt de face; prêchant autant par ses exemples que par ses discours. Puissant en œuvres et en paroles, il fit triompher la foi, fit refleurir la piété, et devint dès ce temps-là l'un des plus grands fléaux de l'Arianisme. Saint Alexandre, peu d'heures avant sa mort, se crut obligé de déclarer à son Clergé, qu'il ne connoissoit personne plus digne de lui succéder que le saint Prêtre Paul; que sa vertu et sa capacité pouvoient suppléer à son âge, et qu'on ne devoit point avoir égard à l'opposition que formeroit son humilité. Le parti des Ariens eut beau employer tous ses artifices pour faire élire Macédonius, les Catholiques furent les plus forts;

et saint Paul fut élu, et sacré dans la Basilique de la Paix, avec l'applaudissement universel du Clergé et du Peuple.

Macédonius qui avoit autant de passion pour cette dignité qu'il en paroïssoit peu dans notre Saint, n'oublia rien pour le décrier, et tâcha de le noircir par les plus noires calomnies. Mais voyant que rien ne pouvoit obscurcir la pureté de ses mœurs et de sa foi, il fit semblant de se repentir, et vint se jeter aux pieds du nouvel Evêque. Saint Paul le reçut avec tendresse, et le croyant converti de bonne foi, l'éleva lui-même aux Ordres sacrés, et le fit Prêtre.

Cependant quelque ruinée que fut l'accusation, comme c'étoit une intrigue des Ariens, ils n'eurent garde de la laisser périr : Eusebe leur chef, que l'ambition avoit déjà porté du Siege de Bérite sur celui de Nicomédie, faisoit jouer tous ses ressorts pour monter sur celui de Constantinople. Il crut qu'en soutenant les accusations de Macédonius, il avoit assez de partisans, et auroit assez de crédit pour perdre le saint Prélat. Comme les plus criantes calomnies ne coûtent rien aux hérétiques, la cabale Arienne sut si bien prévenir l'esprit de l'Empereur Constantin contre notre Saint, par un tas de calomnies les plus atroces, que ce Prince, que les Eusébiens obsédoient, le relégua dans le Pont, sans permettre pourtant qu'on mît un autre à sa place ; et ce ne fut qu'après la mort de cet Empereur, lorsque tous les Evêques exilés furent rappelés, et rétablis dans leurs Sieges, que le Saint revint de cet exil.

On peut aisément comprendre quelle fut la joie du troupeau en voyant revenir le saint Pasteur ; toute la ville retentit des cris d'alégresse. Comme le Saint n'avoit point d'ennemis que ceux qui l'étoient de la Réligion, tous les Catholiques vinrent en foule au-devant de lui, et le conduisirent comme en triomphe jusque sur son Siege.

Le discours qu'il fit à son peuple ralluma le zele et la ferveur dans tous les états ; on ne pouvoit assez admirer la douceur, la patience, et la charité du saint Patriarche. Il n'ignoroit pas les artisans de toutes les calomnies dont on avoit taché de le noircir ; cependant fidelle imitateur de Jesus-Christ, on ne l'entendit jamais ni se justifier, ni se plaindre. De si grands exemples de modération et de charité firent de grandes impressions sur les cœurs, et opérerent des conversions éclatantes.

Mais le calme ne fut pas long ; l'hérésie n'est pas désarmée par la vertu. L'Empereur Constance qui avoit succédé à son pere Constantin, ayant eu le malheur de se laisser prévenir par les Ariens, ne fut pas plutôt arrivé à Constantinople, qu'il fit éclater son indignation contre saint Paul ; et irrité tous les jours davantage par les Eusébiens qui l'obsédoient, il résolut de chasser le saint Prélat de son Siege. Il fit donc assembler tous les Evêques qui se trouvoient à la Cour, et qui étoient tous infectés de l'Arianisme. Le procès fut bientôt vidé ; le saint Patriarche ne fut pas même ouï. Il fut déposé comme indigne de l'Episcopat ; et Eusebe de Nicomédie, qui avoit tramé toutes ces calomnieuses accusations, fut mis à sa place.

La joie humble, et la tranquillité avec laquelle saint Paul reçut cet affront, donnerent un nouveau relief à sa vertu ; cependant se voyant inutile à son peuple, et peu en sureté à Constantinople, et dans tout l'Orient, où l'hérésie Arienne régnoit sous le nom de Constance, il se retira dans les pays qui obéissoient à l'Empereur Constant. Ayant appris l'accueil favorable que ce religieux Prince avoit fait à saint Athanase, et à tous les autres Prélats Catholiques, que la persécution Arienne avoit chassés d'Orient, il vint le trouver à Treves. Il en fut reçu avec de grandes marques d'estime, de vénération, et de bonté ; et l'Empereur lui promit sa protection

auprès de Constance son frere. Saint Maximin qui étoit Evêque de Treves reconnut bientôt le mérite de notre Saint, et n'oublia rien pour lui adoucir les incommodités de son exil.

Peu de temps après saint Paul partit pour Rome, où saint Athanase et quelques autres Prélats persécutés en Orient, s'étoient rendus. Le Pape saint Jules le distingua par ses caresses, qui firent assez voir l'estime qu'il faisoit de son mérite et de sa vertu : il assembla un Concile, où après avoir examiné la cause de plusieurs autres Evêques Catholiques d'Orient, persécutés, et injustement déposés par les Ariens, le Pape les rétablit tous par son autorité, et les renvoya à leur Eglise.

La mort de l'usurpateur Eusebe, qui arriva sur la fin de l'an 341, facilita le retour de notre Saint. Les Catholiques délivrés de cet intrus Arien, reçurent pour la seconde fois leur saint Pasteur avec un nouveau triomphe ; mais les Ariens, dont le parti n'avoit pas été enseveli avec Eusebe, étant conduits par deux de leurs chefs, Théognis de Nicée, et Théodore d'Héraclée, ordonnerent le Prêtre Macédonius qui s'étoit fait Arien, et qui se fit ensuite hérésiarque. Cet impie, accompagné des Ariens, s'empara du Siege Patriarcal, et se fit reconnoître pour Evêque de Constantinople. Le peuple Catholique ne pouvant pas souffrir qu'on chassât si injustement le légitime Pasteur, s'échauffa de telle sorte qu'il en vint à une sédition, et à une espece de guerre civile.

L'Empereur Constance qui étoit pour lors à Antioche, ayant appris la nouvelle du désordre, et toujours prévenu contre notre Saint en faveur des Ariens, ordonna à Hermogene Maître de la Milice qu'il envoyoit en Thrace, de passer par Constantinople, et d'en chasser saint Paul. Cet Officier y étant arrivé mit tout en combustion,

par les violences qu'il exerça d'abord pour exécuter cet ordre. Le saint Evêque eut beau employer ses prieres et ses larmes pour appaiser le peuple et le Clergé, toute son éloquence ne put pas empêcher qu'on ne se soulevât, et qu'on ne se mît en devoir de défendre son Evêque. Le tumulte augmenta par l'imprudence d'Hermogene; il lui en coûta la vie, et il ne fut pas possible à saint Paul de se retirer. A la nouvelle de ce qui s'étoit passé à Constantinople, l'Empereur partit d'Antioche, résolu de faire un exemple terrible de tous ceux qui auroient eu part à la sédition; cependant s'étant laissé fléchir à la priere du Sénat, il ne fit mourir personne; mais il déchargea toute sa colere sur notre Saint, qu'il traita avec la derniere indignité, et le chassa de la Ville.

La difficulté étoit d'en sortir, les Catholiques gardant les portes nuit et jour, et disant hautement qu'ils perdroient plutôt la vie que de perdre leur saint Evêque. Mais ce charitable Pasteur craignant que s'il restoit dans la Ville, l'Empereur ne traitât mal son troupeau, se fit descendre par le mur dans une corbeille comme un autre saint Paul, et se retira secrétement à Thessalonique lieu de sa naissance. La désolation fut extrême dans Constantinople, quand on apprit la retraite du saint Prélat: les plaintes des Catholiques allerent jusqu'aux oreilles de l'Empereur Constant; et le Saint fut rappelé et retabli pour la troisieme fois dès l'année suivante.

Comme ce n'étoit que par force que l'Empereur Constance avoit consenti à son retour, il laissa toute la liberté aux Ariens de lui faire une persécution cruelle. On ne peut dire ce que le Saint eut à souffrir pendant cinq à six ans de ces ennemis de Jesus-Christ; insultes, calomnies, injures, cruautés, tout fut mis en usage.

Comme la faction Arienne étoit la plus forte à Constantinople, et qu'elle étoit appuyée du crédit de l'Empereur, notre saint Prélat se vit exposé à toutes sortes de mauvais traitemens et à mille dangers, n'ayant que l'affection de son peuple pour toute défense.

Il y avoit long-temps que les Evêques persécutés en Orient demandoient un Concile œcuménique; on l'obtint. Le Concile se tint à Sardique l'an 347. Saint Athanase s'y trouva; mais saint Paul en fut empêché par son peuple et par son Clergé, qui craignoient les embûches de ses ennemis durant ce voyage. Le Concile déposa Macédonius; confirma saint Paul, après avoir rendu un témoignage solennel de son innocence.

Le saint Patriarche commençoit à gouverner son Eglise avec quelque paix, lorsque l'Empereur Constant étant mort l'an 350, la persécution contre le saint Evêque recommença. l'Empereur Constance n'étant plus retenu par la considération de son frere, et étant tout livré aux Ariens, fit arrêter notre Saint, et l'envoya chargé de chaînes, premiérement à Singares en Mésopotamie, ensuite à Emese en Syrie, et enfin à Cucuse, située dans les déserts du Mont-Taurus, fameuse par l'exil de ce Saint, et depuis encore par celui de saint Jean Chrysostome.

Comme saint Paul passoit pour le plus illustre et le plus ardent défenseur de la divinité de Jesus-Christ, et par conséquent pour le plus mortel ennemi de la secte Arienne, l'on ne doit pas être surpris s'il en a été si opiniâtrément persécuté : aussi ne fut-il pas plutôt entre leurs mains qu'ils résolurent de s'en défaire. Ils l'enfermerent dans un cachot fort étroit et obscur, sans lui donner à manger, espérant qu'il y mourroit de faim; mais ayant trouvé au bout de six

jours qu'il respiroit encore, ils l'étranglerent le 7 de Juin de l'an 351 : et c'est ainsi que ce glorieux défenseur de la consubstantialité du Verbe, après avoir été chassé par les Ariens quatre fois de son Siege Patriarcal, et souffert tout ce que la fureur des hérétiques peut exercer de plus barbare, finit sa vie, après tant de combats, par un glorieux martyre, dans le lieu même de son exil.

Son corps ayant été enterré à Cucuse, fut relevé avec honneur quelque temps après, et apporté à Ancyre, d'où le grand Théodose, l'an 381, le fit transporter avec beaucoup de solennité à Constantinople. Il fut porté comme en triomphe par toute la Ville, et on le mit dans l'Eglise de la Paix, que l'impie Macédonius, l'ennemi et le persécuteur de notre Saint, avoit fait bâtir. On assure que le corps de ce Saint fut apporté à Venise l'an 1226, et déposé dans l'Eglise de Saint-Laurent, où il est honoré continuellement avec un grand concours du peuple.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

INFIRMITATEM nostram respice, omnipotens Deus : et quia pondus propriæ actionis gravat, Beati Pauli Martyris tui atque Pontificis intercessio gloriosa nos protegat. Per Dominum, etc.

O DIEU tout-puissant, regardez notre foiblesse ; et parce que nous sommes accablés sous le poids de nos péchés, soutenez-nous par l'intercession de votre glorieux Martyr et Pontife.

Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Bienheureux Paul Apôtre aux Romains. Chap. 8.

FRATRES : Quis nos separabit à charitate Christi ? Tribulatio ? an angustia ? an fames ? an

MES FRERES : qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ ? sera-ce la tribulation ? ou les angoisses ? ou

nuditas ? an periculum ? an persecutio ? an gladius ? (Sicut scriptum est : Quia propter te mortificamur totâ die : æstimati sumus sicut oves occisionis.) Sed in his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos. Certus sum enim, quia neque mors, neque vita, neque Angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare à charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro.

la faim ? ou la nudité ? ou les dangers ? ou la persécution ? ou le glaive ? ainsi qu'il est écrit : Tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous : on nous regarde comme des brebis qu'on va égorger. Au contraire, parmi tout cela nous demeurerons vainqueurs, par la vertu de celui qui nous a aimés : Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les principautés, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni nulle autre créature ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu.

Ce fut l'an de Jesus-Christ 58, *que saint Paul écrivit de Corinthe aux Chrétiens de Rome. Le sujet de sa Lettre est pris des disputes que les Chrétiens circoncis, toujours zélés pour leurs cérémonies, formoient à Rome aussi bien qu'ailleurs contre les Gentils qui avoient embrassé la foi sans s'assujettir au joug de l'ancienne Loi.*

RÉFLEXIONS.

Qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ ? Tout ce qui est contre sa loi, tout ce qui est opposé à son esprit, tout ce qui est contraire à ses sentimens, à ses volontés, à ses maximes ; en un mot, tout ce qui éteint en nous la charité : *Qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ ?* Hélas il n'y a que trop de choses qui nous en séparent : une passion, un vil intérêt, notre amour-propre. L'amour de Jésus-Christ dispute-t-il même long-temps notre cœur à l'amour des créatures ? les liens qui nous attachent à Jesus-Christ sont-ils fort difficiles à rompre ? les nœuds

en sont-ils fort serrés? trouve-t-on aujourd'hui bien des gens qui puissent défier les tribulations et les angoisses, la persécution et le glaive, l'avenir et le présent, la vie et la mort, et toutes les créatures ensemble, d'être jamais capables de les séparer de l'amour de Jesus-Christ? Ce feu sacré s'éteint au moindre vent : l'amour de Jesus-Christ est presque étranger parmi les Fidelles, il est sûr du moins qu'il est rare : l'amour de Dieu cede à tout autre amour. On aime le monde, on aime ses propres intérêts, on s'aime soi-même : aussi rien ne coûte quand il s'agit de satisfaire sa passion. Que le monde exige des services penibles, que ses maximes soient accablantes, qu'il soit reconnu pour un maître dur et ingrat : on dévore tout, on se soumet à tout, parce qu'on aime le monde. Qu'il faille travailler, suer, user sa santé pour faire fortune : on ne consulte que son ambition, on sacrifie non-seulement son plaisir, mais sa vie : on s'aime soi-même, tout cede à cet amour; et pour notre Dieu, pour son amour, pour sa gloire, que fait-on? qu'est-on en état de faire? que sacrifie-t-on? Dans ces ambitieux projets, dans ces vastes desseins, dans ces périlleuses entreprises, Dieu est-il consulté? ne marche-t-on qu'à la faveur des lumieres de la foi? l'Evangile sert-il de regle à tous ces plans? et le salut, et la Religion entrent-ils pour beaucoup dans toute notre conduite? *Qui nous séparera?* Mais tenons-nous de bien près à Jesus-Christ? Jugeons-en par notre tiédeur, par notre indévotion, par nos sentimens, par notre lâcheté au service de Dieu, par notre peu de respect dans le Lieu saint, par nos irrévérances. Nous tenons à notre cupidité, à nos sens, à nos commodités, à nos vieilles habitudes, dont toutes les sollicitations amoureuses de Jesus-Christ même ne sauroient nous détacher : *Qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ?* Hélas! il

faudroit bien plutôt demander aujourd'hui qui peut nous attacher à Jesus-Christ? si le souvenir de ses bienfaits, si la considération de sa mort, si le motif de notre bonheur éternel, si les qualités aimables de Créateur, de Rédempteur, de Sauveur et de Pere, ne suffisent pas pour nous attacher inséparablement à celui qui seul est notre souverain bien? A-t-on eu le malheur d'être séparé de l'amour de Jesus-Christ durant la vie: ce sera la mort qui séparera un malheureux réprouvé de ce même amour durant toute l'éternité? Bon Dieu! que cette funeste séparation est cruelle! qu'elle est horrible! C'est le sort de ceux qui meurent dans la disgrace de Dieu.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 5.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Audistis quia dictum est: Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus et calumniantibus vos: ut sitis filii Patris vestri qui in cœlis est: qui solem suum oriri facit super bonos et malos: et pluit super justos et injustos.

EN ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Vous avez appris qu'il a été dit: Vous aimerez celui avec qui vous avez quelque liaison, et vous haïrez votre ennemi. Pour moi, je vous dis: Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent, et pour ceux qui vous calomnient: afin que vous soyez les enfans de votre Pere céleste, qui fait lever son soleil sur les gens de bien et sur les méchans; et qui fait tomber sa pluie sur les justes et sur les pécheurs.

MÉDITATION.

Sur la Médisance.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est peut-être point de péchés plus griefs que la médisance ; et qu'il n'en est point qui soit si difficilement pardonné. L'amour du prochain est comme la base de notre Religion ; du moins fait-il en partie le caractere de distinction des disciples de Jesus-Christ. *In hoc cognoscent omnes* (*a*) *:* La marque, dit ce divin Sauveur, à laquelle tout le monde connoîtra que vous êtes mes disciples, c'est si vous vous entr'aimez. *Hoc est præceptum meum* (*b*) *:* Voilà mon commandement, ajoute-t-il, c'est que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. Or, quel péché plus opposé à ce grand précepte que la médisance : non-seulement elle nait d'un cœur aigri et ulcéré, mais elle mord son ennemi, et le déchire : jamais voleur ne fit de plus grands larcins ; elle fait perdre à l'homme ce qu'il a de plus précieux, et ce qu'il doit avoir de plus cher. La réputation est un bien inaliénable, c'est un trésor inestimable, c'est proprement notre bien ; et si l'on le pert, rien ne peut nous dédommager de sa perte ; c'est à ce trésor que la médisance en veut. Hélas! combien de gens n'ont que ce seul bien dans le monde ? la médisance le vole : comprenez la malice de ce péché par la vengeance que Dieu tira d'Achab et de Jézabel, pour avoir enlevé la vigne de Naboth.

La médisance n'épargne rien ; quelle vertu à l'abri de ses traits ? Ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise et dans l'Etat, est-il à couvert des traits et des morsures empoisonnées d'une lan-

(a) *Joan.* 13. (b) *Joan.* 15.

gue médisante? et quel tort ne fait-elle pas à la justice, à la charité, à la Religion? Il ne faut qu'un mot pour ternir pour toujours l'innocence la plus pure. On avoit fait une chute dans le monde, dont personne ne s'étoit apperçu, la pénitence avoit déjà effacé ce péché, Dieu l'avoit oublié: la médisance le fait revivre, elle s'oppose à la miséricorde même du Seigneur, puisqu'elle éternise, puisqu'elle punit en quelque façon ce que Dieu pardonne, ce qu'il a oublié. Dieu a beau se choisir de fidelles Ministres, Dieu a beau envoyer ses hérauts pour convertir les pécheurs, un coup de langue rend tous leurs travaux infructueux, et frustre, pour ainsi dire, les plus ordinaires ressources de la Providence. N'est-ce pas la médisance qui éteint la charité, qui brise les liens les plus serrés, qui seme les plus mortelles divisions, qui empoisonne ce qu'il y a de plus innocent, qui allume les plus irréconciliables inimitiés, qui noircit la plus brillante réputation, qui décrie la plus solide vertu? n'est-ce pas la médisance qui étouffe tout le mérite? vice exécrable aux yeux des hommes, abominable aux yeux de Dieu, la peste des Communautés religieuses. La société civile eut-elle jamais un plus mortel ennemi? et quel péché atteint d'une plus noire malice?

SECOND POINT.

Considérez que la médisance est un péché d'autant plus grief, qu'il est presque irrémissible, par l'impossibilité morale qu'il y a de réparer jamais le dommage que porte ce péché.

Les crimes les plus énormes peuvent être suivis d'un si vif repentir, d'une contrition si parfaite, que Dieu, qui n'a que des entrailles de miséricorde pour les pécheurs pénitens, leur remet leurs péchés; et une sincere et humble

confession absout des plus grands crimes. L'on trouve dans les macérations de la chair, et dans les pénitences du corps et de l'esprit, unies aux mérites de Jesus-Christ, de quoi satisfaire à nos dettes; mais toutes ces satisfactions ne suffisent pas pour la médisance. Détestez votre péché avec horreur; brisez votre cœur de la douleur la plus vive, avouez votre faute avec la derniere sincérité; faites porter à votre corps la peine que votre langue médisante a méritée: rien de plus juste, rien de plus louable, rien de plus important; mais il vous reste encore une obligation indispensable: Cette personne innocente dont vous avez terni la réputation, et que vous avez décriée et noircie, demande une juste réparation; et Dieu ne veut point accorder de pardon, que ce tort insigne que vous avez fait à votre frere ne soit réparé, que cette réputation noircie ne soit lavée: et la chose est-elle aisée?

La réputation est l'opinion avantageuse que les hommes ont de la probité, de la vertu et du mérite des autres; la médisance a détruit cette bonne opinion dans l'esprit de tous ceux à qui elle s'est manifestée: comment faire pour la rétablir? C'est une lumiere que le médisant a éteinte: comment faire pour la rallumer? Par quel art, par quelle industrie faire revenir deux ou trois cents personnes des sentimens qu'on leur a inspirés au désavantage du prochain? comment détromper toute une Ville de la mauvaise opinion qu'on a inspirée, et que le penchant qu'on a toujours à croire le mal a autorisée? et quand même le désaveu d'un médisant converti seroit possible; rendra-t-il jamais à l'innocence, à la vertu, au mérite, l'éclat et le lustre qu'il leur a ôté? On a beau se dédire, l'esprit ne revient pas si aisément; tant il est vrai que le tort insigne que fait la médisance est irréparable,

irréparable, et que ce péché ne trouve guere de pardon.

Cependant peu de péchés plus ordinaires, peu dont on se repente moins; on médit aussi aisément qu'on parle; la conversation même languit sans ce sel; on médit en plaisantant; on médit par colere, par humeur, par habitude; peu s'en faut qu'on ne médise par un motif de Religion; tant la médisance est commune; c'est une espece de persécution que le monde fait à la vertu, peu de Saints qui en ayent été à l'abri : saint Paul de Constantinople y a signalé sa patience. La médisance n'épargne personne; mais quel sera le sort éternel des médisans?

Mon Dieu, que la charité réciproque que vous nous recommandez tant est un puissant remede contre la médisance! Donnez-la moi, Seigneur, cette importante vertu, qui, ne me laissant entrevoir que mes propres défauts, me cachera ceux de mes freres, du moins me les fera-t-elle taire, en me les faisant excuser.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dixi : Custodiam vias meas : ut non delinquam in lingua mea. Psal. 38.

J'ai pris le parti de m'observer désormais avec soin, pour ne point pêcher dans mes paroles.

Verba mendacia longè fac à me. Prov. 30.

Ne permettez jamais, Seigneur, que je dise une fausseté, ni une médisance.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA médisance est un discours injurieux, et contre l'honneur de quelqu'un : elle défigure tout, elle tient un redoutable tribunal toujours dressé pour juger les actions, et les intentions

même qu'elle va présomptueusement rechercher dans les cœurs; elle vient du chagrin qu'on a de voir les autres plus méritans et plus vertueux que nous ne le sommes; elle vient de cette lâche envie qui ne tend qu'à abaisser le mérite d'autrui; il faut la mépriser, et craindre seulement de la mériter. On peut dire que les médisances soutiennent aujourd'hui tout le commerce du monde; la conversation languit, on s'y ennuie, on ne sait que dire, si la médisance ne l'égaie et ne la soutient : rien cependant n'est plus dangereux pour le salut, rien n'est plus à craindre. Une raillerie, une plaisanterie, un bon mot est bientôt dit; mais la plaie que fait ce bon mot n'est pas si aisément guérie, ni l'incendie qu'il cause, si-tôt éteint. Mon Dieu! que de gens damnés seulement par la médisance! la malice de ce péché est toujours grieve, le tort qu'il fait est irréparable; jugez s'il est aisé d'en obtenir le pardon. Fuyez avec horreur ce péché, faites-vous une loi non-seulement de ne rien dire jamais qui blesse la charité, et qui nuise à la réputation du prochain, mais d'excuser même les fautes les plus visibles: ne parlez d'autrui qu'à son avantage. N'avez-vous rien à dire qui lui fasse honneur, ne dites rien. Il y a de mauvais cœurs, et des génies mordans naturellement portés à médire, qui empoisonnent tout : ayez-les en horreur; fuyez-les; et soyez sûr que l'inclination et l'habitude à la médisance sont une des marques les moins équivoques de réprobation.

2.° Il y a différentes sortes de médisances: on médit en imputant faussement un crime à une personne innocente, et c'est une calomnie; on médit en disant comme une chose assurée, ce que l'on n'a appris que par un bruit confus et incertain; on médit en révélant une faute secrete; on médit en communiquant à

d'autres ce qu'on nous a révélé. C'est une détraction que de rendre public un fait qui n'est encore su que de très-peu de personnes; c'est une autre détraction que d'en faire confidence à une seule personne même, à moins qu'il n'y ait de la nécessité, ou quelque grande raison qui oblige. S'il s'agit même d'une faute qui ait éclaté, on peut encore pécher en la rapportant avec exagération, en ajoutant encore des particularités qui étoient inconnues et qui la rendent plus criminelle, en retranchant des circonstances qui l'adoucissent et qui en diminuent la honte; on peut interpréter en mauvaise part des actions qui au-dehors paroissent bonnes; et alors, soit que nos soupçons soient téméraires, ou qu'ils ayent quelque fondement, c'est détracter que d'en faire part aux autres. Il y a des médisances clameuses, il y en a de muettes; un geste, un sourire, un demi-mot, un ton de voix, un silence sec, peuvent tenir lieu d'une piquante médisance; celles qui sont mêlées de raillerie ne sont pas les moins ameres : on médit en contrefaisant les gestes et les airs défectueux d'une personne. Faites-vous une loi d'éviter scrupuleusement toutes ces sortes de médisances, et de ne jamais rien dire, même par divertissement, qui tourne en ridicule les autres; ne parlez même jamais des défauts naturels d'autrui.

HUITIEME JOUR.

SAINT MÉDARD, EVÊQUE.

SAINT Médard, l'un des plus célebres Prélats de l'Eglise de France du sixieme siecle, naquit à Salency en Vermandois vers l'an 457. Son pere qui s'appeloit Nectard, étoit un Gentil-

homme François des plus considérables de la Cour ; et sa mere nommée Protagie, étoit une Demoiselle issue de ces anciens Romains qui s'étoient établis dans les Gaules. Elle avoit apporté de grands biens à son mari, et entr'autres la terre de Salency, à une lieu de Noyon. Ils y éleverent leur fils Médard avec beaucoup de soin, jusqu'à ce que son âge leur permît de l'envoyer étudier à Vermand, ville capitale de la Province.

Jamais enfant n'eut un naturel plus heureux, ni des inclinations plus chrétiennes ; on eût dit qu'il étoit né avec l'amour de la vertu, et singuliérement avec une tendresse extrême pour les pauvres. Ayant un jour rencontré un pauvre aveugle à demi-nu, il en eut tant de compassion, qu'il lui donna une robe fort riche qu'on venoit de lui faire. Interrogé pourquoi il s'en étoit dépouillé? Pour la donner, répondit-il, à un petit pauvre de Jesus-Christ qui en avoit grand besoin.

Il ne paroissoit point de pauvres au Château à qui il ne s'empressât de donner l'aumône ; et un jour croyant de n'être pas apperçu, il leur donna tout ce qu'on lui avoit servi à table pour son dîner. Son pere se plaignant qu'il lui manquoit un de ses chevaux dans son écurie, on apprit avec admiration que le jeune Médard en avoit fait une aumône à un pauvre étranger qui avoit été malheureusement démonté par des voleurs près du Château.

Une charité si prématurée dans un jeune enfant, accompagnée d'une dévotion tendre envers la Mere de Dieu, qu'il aima toujours comme sa chere mere, fut un sûr présage de l'éminente sainteté où le Seigneur vouloit l'élever ; on assure même que Dieu le favorisa dès-lors du don de prophétie, et qu'il prédit à un de ses jeunes compagnons, nommé Eleutere, qu'il

seroit Evêque ; ce que l'événement vérifia, ayant été fait Evêque de Tournay. Ceux qui ont écrit la vie de notre Saint, presque tous contemporains, assurent que ses premieres années furent pleines de merveilles; et l'on montre encore aujourd'hui une pierre où est l'empreinte de son pied, qui ayant été découverte par ce saint enfant, comme un terme qui séparoit deux grandes terre, finit un grand procès, et mit la paix dans deux familles.

Ses parens le voyant croître tous les jours en âge et en sagesse, furent bien aises qu'il achevât ses études à Vermand; l'Evêque voulut lui-même s'en charger. Médard répondit merveilleusement aux soins du saint Prélat. Sa vertu se développant tous les jours, le disciple devint bientôt l'admiration du Maitre. Médard ne connoissoit que sa chambre, l'Eglise et les Hôpitaux; l'étude et la priere occupoient tout son temps; on le voyoit au pied des Autels répandre son cœur devant Dieu avec une tendresse de dévotion qui se manifestoit par ses larmes. Il fallut modérer ses austérités : son jeûne étoit presque continuel; et quelque ingénieux qu'il fût à se mortifier, il se plaignoit sans cesse de ce qu'on l'empêchoit de faire pénitence.

Une vertu si éclatante ne devoit pas rester sous le boisseau ; l'Evêque en connoissoit trop bien le prix pour n'en pas enrichir son Eglise. Il l'admit dans le Clergé; le nouveau Clerc en fut bientôt l'ornement. Consacré au Seigneur, il comprit la sainteté de son état, et il en remplit tous les devoirs. Son assiduité à la priere, sa dévotion, sa modestie, sa science, lui attirerent bientôt l'admiration du public, et la vénération de tout le Clergé. Ces considérations jointes à celles de l'innocence de sa vie et de l'intégrité de ses mœurs, porterent le Prélat à l'élever aux Ordres sacrés, et peu après à l'or-

donner Prêtre. Ce sacré caractere redoubla sa ferveur, en donnant un nouveau relief à sa vertu. Chargé ensuite du soin d'instruire le peuple et de lui distribuer le pain de la parole de Dieu, il s'acquitta de cet important ministere pendant près de quarante ans, avec tant de fruit, que tout le Diocese changea de face. Jamais Prédicateur ne fut plus touchant; jamais Directeur ne fut plus efficace : il suffisoit d'entendre prêcher le saint Prêtre Médard pour être converti et pour être touché; il ne falloit que le voir à l'Autel ou en Chaire.

Cependant l'Evêque de Vermand étant mort l'an 530, le Clergé et le peuple ne délibérerent pas long-temps sur le choix d'un nouveau Pasteur; saint Médard fut élu tout d'une voix pour Evêque. Il eut beau se servir de mille industries pour s'en défendre; on n'eut aucun égard à toutes les défaites de son humilité : il fut sacré, et toute de la France reconnut bientôt qu'elle n'avoit pas un plus saint Evêque.

Sa nouvelle dignité put bien ajouter quelque éclat extérieur à toutes ses vertus, mais elle ne diminua rien de son humilité, ni de sa vie austere. Loin de regarder ce poste comme une place d'honneur, de repos et de commodité, il se crut obligé malgré son âge de 72 ans de redoubler ses travaux, et d'ajouter à ses austérités les soins d'une sollicitude pastorale. On le voyoit parcourir les villages, les bourgs et les hameaux, prêchant, instruisant, consolant, administrant les Sacremens avec un zele infatigable.

Tout le pays autour de l'Oise et de la Somme ayant été désolé par les Huns, les Vandales et les Hongrois, ce ne fut que dans l'immense charité du saint Pasteur que les ouailles trouverent des ressources. Cependant la ville de Vermand se trouvant sans défense, et exposée aux fré-

quentes irruptions des Barbares, devenoit tous les jours plus déserte ; le saint Prélat fut obligé de transporter le Siege Episcopal à Noyon, qui étoit dès-lors une place forte, et qui depuis est devenue une ville célebre avec le titre de Comté-Pairie.

Quelque étendu que fût le Diocese de notre Saint, on eût dit qu'il ne suffisoit pas à son zele. Bien des peuples portoient envie à ceux qui avoient le bonheur de vivre sous un tel Pasteur, et c'est ce qui obligea ceux de Tournay, le Siege vaquant, de demander si opiniâtrément d'être unis au Diocese de Noyon, ne voulant que saint Médard pour Evêque. C'étoit multiplier ses travaux sans augmenter ses revenus; et rien ne pouvoit être plus du goût de notre Saint, qui ne cherchoit que la peine : mais sachant qu'il n'étoit pas permis de posséder deux Evêchés ensemble, il ne voulut point écouter la proposition, et refusa de se charger du soin de cette nouvelle Eglise. Cependant le Roi Clotaire qui tenoit sa Cour à Tournay, saint Remi Archevêque de Rheims son Métropolitain, et tous les Evêques suffragans de cette Province représenterent si vivement au Pape Hormisdas la nécessité qu'il y avoit de donner cet Evêché à saint Médard, pour détruire l'idolâtrie qui régnoit encore dans une partie de ce Diocese, que ce Pape ayant égard au besoin de l'Eglise, voulut absolument que saint Médard eût soin de cet Evêché, sans quitter le sien ; à quoi le Saint obéit sans réplique.

La ville de Tournay, et tout le Diocese changerent bientôt de face sous un si saint Prélat. Il eut bien à souffrir des Païens, qui ne pouvant souffrir qu'on vînt forcer l'idolâtrie jusque dans ses derniers retranchemens, mirent tout en œuvre pour se défaire du saint Evêque. Ils attenterent à sa vie plusieurs fois ; ils le chargerent

d'injures et de coups; et résolus d'en faire un sacrifice à leurs Dieux, ils le traînerent un jour jusqu'au lieu du supplice. Dieu qui vouloit se servir de ce nouvel Apôtre pour leur conversion, ne permit pas qu'ils lui ôtassent la vie. Saint Médard ne se rebuta point; son zele croissant par les difficultés, il sut si bien apprivoiser et gagner les Païens par sa patience, par sa persévérance et par sa douceur, qu'il les convertit tous à la foi de Jesus-Christ, et éteignit dans tous ces quartiers l'idolâtrie.

Tant de conversions merveilleuses ne purent pas se faire sans miracle; aussi notre Saint en fit-il un grand nombre qui le rendirent célébre dans tout le pays. Quoiqu'usé d'années, et épuisé de pénitences et de travaux, il sacrifia tout ce qui lui restoit de forces à Dieu dans les fonctions pénibles de son ministere, et n'ayant rien voulu relâcher des longs tourmens qu'il avoit fait souffrir toute sa vie à son corps par les austérités de la pénitence, il acquit tout le mérite du martyre par tout ce qu'il eut à souffrir, et par les dangers qu'il courut en convertissant ce reste de François Idolâtres. Il donna le voile à sainte Radegonde Reine de France, à Noyon où il étoit revenu de Tournay. Il tomba malade peu de temps après: la nouvelle de sa maladie, dans son grand âge, alarma tout le pays. Le Roi Clotaire vint le visiter, et voulut recevoir sa bénédiction. Enfin, comblé des graces du Ciel et plein de mérites, il mourut le 8 de Juin de l'an 560, âgé de plus de cent ans.

Les miracles qu'il avoit faits durant sa vie, et ceux que Dieu fit encore par son intercession après sa mort, lui attirerent bientôt la vénération publique. Son corps fut déposé d'abord dans son Eglise; mais le Roi Clotaire qui l'avoit toujours fort honoré, voulut qu'on transportât ce

saint corps à Soissons où étoit le Siege de son Royaume. Il ne manqua rien à la cérémonie des funérailles pour la pompe et la magnificence ; le cercueil du Saint couvert d'étoffes les plus précieuses, enrichies d'or et de pierreries, fut accompagné du Clergé et des peuples de Noyon et de Soissons, du Roi, des Princes ses enfans, et de tous les Seigneurs de la Cour. Le corps fut déposé avec beaucoup de célébrité dans le Bourg de Croüy, à deux cents pas de Soissons, où l'on dressa d'abord un petit oratoire de claies de bois sur son tombeau, en attendant que l'Eglise fût bâtie. Le Roi Clotaire en jeta les fondemens ; mais étant mort peu de temps après à Compiegne, il laissa le soin de l'achever au Roi Sigebert son fils, qui s'en acquitta avec une magnificence vraiment royale.

Dès le temps de Fortunat et de Grégoire de Tours qui mourut l'an 595, la fête de saint Medard étoit déjà si célebre, que les peuples se rendoient à son tombeau de tous les endroits de la France. On bâtit des Eglises consacrées sous le nom de Saint-Médard non-seulement en France, mais encore en Angletere, où son culte s'est conservé jusqu'à la triste révolution causée par l'hérésie, qui n'a pas empêché cependant que l'on n'ait conservé le nom de saint Médard dans le Calendrier de leur nouvelle Liturgie.

C'est sans aucun fondement qu'on a dit que saint Médard et saint Godard Evêque de Rouen étoient freres jumeaux, qu'ils avoient été sacrés Evêques le même jour, et qu'ils étoient sortis du monde comme ils y étoient entrés, en un même jour, dans la même année. Quelle apparence qu'un événement si singulier et si public eût été omis par Fortunat et saint Grégoire de Tours, qui étoient contemporains de saint Médard, et qui ont écrit sa vie : cette merveille

étoit encore inconnue au dixieme siecle. Ce qui peut avoir donné occasion à ce prétendu synchronisme, c'est la translation du corps de saint Godard ou Gildard, qui du temps que les Barbares ravageoient la Normandie, fut transporté à Soissons dans l'Eglise de Saint-Médard.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison qui suit est celle qu'on dit d'ordinaire à la Messe des Confesseurs Pontifes.

DA, quæsumus, omnipotens Deus, ut Beati Medardi Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas et devotionem nobis augeat et salutem. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu Tout-puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solennité de votre Confesseur et Pontife saint Médard, l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. I.

BENIGNUS est spiritus sapientiæ, et non liberabit maledicum à labiis suis : quoniam renum illius testis est Deus, et cordis illius scrutator est verus, et linguæ ejus auditor. Custodite ergo vos à murmuratione, quæ nihil prodest, et à detractione parcite linguæ, quoniam sermo obscurus in vacuum non ibit; os autem, quod mentitur, occidit animam.

L'ESPRIT de sagesse est plein de bonté, et il ne laissera pas impunies les levres du médisant, parce que Dieu sonde ses reins, qu'il pénetre le fond de son cœur, et qu'il entend les paroles de sa langue. Gardez-vous donc des murmures qui ne peuvent servir de rien ; et ne souillez point votre langue par la médisance, parce que la parole la plus secrete et la plus ambiguë ne sera point impunie ; et que la bouche qui ment, tue l'âme.

Saint Augustin a raison d'appeler le Livre d'où cette Epître est tirée, le Livre de la Sagesse chrétienne ; rien n'est plus instructif, rien n'est plus

moral : ce Livre est élevé et touchant ; et il est probable que Salomon le composa dans ces premieres années de régularité et de ferveur, qui furent les plus innocentes de sa vie.

RÉFLEXIONS.

Il faut que les levres du médisant soient bien criminelles, puisque l'esprit de sagesse qui est plein de bonté, ne les laissera pas impunies. Une langue médisante tient toujours à un esprit malin, et à un cœur ulcéré, et ne se montre jamais que pour répandre son venin, et pour mordre. Si l'envie est commune dans le monde, la médisance y regne-t-elle moins ? On veut tout savoir, pour se donner la liberté de tout dire ; on se fait une étude des mœurs et des personnes, pour avoir le plaisir de les décrier : on n'épargne ni le sacré, ni le profane, ni les vices, ni les vertus ; il n'y a point de tache dans une vie qu'on ne découvre ; point de honte dans les familles qu'on ne révele : le bien qui se fait, on le néglige et on l'ignore ; pour le mal, on le sait, et pour ainsi dire, on le devine. On juge mal, non-seulement des actions, mais encore des pensées et des intentions que Dieu semble s'être réservées ; et le cœur de l'homme, tout invisible et tout impénétrable qu'il est, n'est pas à couvert des vues et des insultes des médisans. Chacun a sa méthode de médire : l'un porte rudement le coup mortel à la réputation de son frere, sans vouloir adoucir, ou couvrir du moins par pitié la pointe dont il le blesse ; l'autre assaisonne son discours de paroles flatteuses ; quelques-uns semblent prendre le parti de ceux qu'ils blessent ; plusieurs veulent avoir la discrétion de découvrir en secret à tout le monde les défauts imaginaires ou réels du prochain. Peu qui n'usent de quelque artifice en médisant ; et cela pour

noircir ; et pour blesser avec plus d'assurance, et pour se cacher à eux-mêmes le mal qu'ils font. Il n'est pas jusqu'au prétexte du zele et de la dévotion qui ne serve de masque à la médisance; car c'est le propre de ce vice de se glisser jusque dans les cœurs en apparence les plus saints, de pénétrer jusque dans le Sanctuaire, d'infecter la langue du Prêtre consacrée par le Sang d'un Dieu; enfin de s'insinuer jusque dans le Cloître et dans les solitudes. On colore la médisance du nom de zele, de religion, de bien public: peu s'en faut qu'on ne médise par dévotion : *Idolum* (a) *zeli ad provocandam æmulationem*, dit le Prophête : nul vice plus sujet à l'illusion. On prétend donner de l'horreur du péché, en décriant le pécheur : on prétend réformer les mœurs, en criant contre les désordres du temps, et contre ceux qui les tolerent; on veut s'imaginer qu'on rend service à Dieu en décriant tout un corps par la manifestation des fautes de quelques particuliers : on trouve un secret plaisir de vaine gloire à médire, car on médit des autres pour se louer soi-même indirectement. La médisance est le vice favori des petits génies, des mauvais cœurs, des ames lâches, et des consciences cautérisées; un bon esprit trouve toujours de bons endroits dans les actions les plus minces. Un honnête-homme n'éleve jamais son propre mérite sur les ruines d'autrui ; on n'oseroit pas médire en sa présence. Point de vice plus lâche; nul qui cause plus d'injustices : nul cependant qui soit plus ordinaire et plus commun. On se défend de la détraction et de la calomnie ; mais peu de gens qui soient exempts du vice de la médisance : et saint Paulin a eu raison de dire qu'on peut appeler ce vice le dernier piege du démon : *Extremum diaboli laqueum. Ne souillez point votre*

(a) *Ezech.* 8

langue par la médisance. On a beau se forger de spécieux prétextes, Dieu développe tous les mysteres de la conscience, et *pénetre le fond des cœurs.*

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 9.

IN illo tempore : Factum est eo discumbente in domo, ecce multi Publicani et peccatores venientes, discumbebant cum Jesu, et Discipulis ejus. Et videntes Pharisæi, dicebant Discipulis ejus : Quare cum Publicanis, et peccatoribus manducat Magister vester? At Jesus audiens, ait : Non est opus valentibus Medicus, sed malè habentibus. Euntes autem discite quid est : Misericordiam volo, et non sacrificium : Non enim veni vocare Justos, sed peccatores.

EN ce temps-là : Jesus étant à table chez lui, il y vint des Publicains et des pécheurs en grand nombre, qui se mirent à table avec lui, et avec ses Disciples : ce que voyant les Pharisiens, ils disoient à ses Disciples : Pourquoi votre Maître mange-t-il avec des Publicains et des pécheurs ? Jesus entendant cela, dit : Ce n'est pas à ceux qui se portent bien qu'il faut un Médecin ; mais à ceux qui se portent mal : au reste, allez apprendre ce que signifie : Je veux la miséricorde, et non pas le sacrifice ; car je ne suis pas venu appeler les Justes, mais les pécheurs.

MÉDITATION.

Du zele du salut des ames.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le véritable zele est un désir ardent d'augmenter la gloire de Dieu, et de détruire tout ce qui peut diminuer cette gloire : c'est une sainte ambition d'étendre l'empire de Jesus-Christ, et de le faire triompher de ses ennemis dans tout le monde ; c'est un désir vif

et pressant de voir Jesus-Christ aimé, et un serrement de cœur sensible de le voir si peu honoré des hommes; enfin c'est un sentiment de compassion chrétienne qui nous faisant plaindre le malheur des ames qui se perdent, nous porte à travailler à leur salut. Le zele est le premier fruit de la charité : l'amour de Dieu inspire le zele; on veut du bien quand on aime : un amour froid et indolent est une chimere; on ressent vivement tout ce qui plaît, ou qui déplaît à l'objet qu'on aime; on prend part à tout ce qui l'intéresse : si l'on aime Dieu on veut sa gloire; et l'on a extrêmement à cœur le salut du prochain.

Le zele est la marque et la mesure la plus juste de notre amour; nul Saint qui n'ait eu un zele ardent pour sa perfection, et pour le salut des ames; leurs pénitences, leur régularité, leur ferveur étoient le fruit de leur zele; et leur ardente charité envers leurs freres étoit l'effet nécessaire de leur amour de Dieu.

Sommes-nous fort empressés pour notre perfection? avons-nous même beaucoup de zele pour notre salut, et pour celui de nos freres? que devons-nous penser de notre indifférence, de notre froideur? Le manque de zele est un fâcheux pronostic. Aime-t-on Dieu quand on recherche si peu sa gloire? c'est le zele pour son propre salut qui a peuplé les déserts, et qui peuple encore tous les jours les cloîtres : c'est le zele du salut des ames qui expose tous les jours les serviteurs de Dieu à tant de travaux. Considérons ces hommes pleins d'une ardente charité, qui quittant les délices de leur patrie, passent les terres et les mers, vont au travers de mille périls jusqu'aux extrémités du monde pour travailler à la conversion des ames, et pour étendre l'empire de Jesus-Christ. On voit dans toutes les parties du monde ces hom-

mes apostoliques, dénués de tout secours, s'appliquer infatigablement à servir des ingrats, à instruire des Barbares, à persuader des obstinés, dans la seule vue d'attirer à Dieu les hommages de tous ces peuples; toujours exposés au mépris et à la haine de ceux qu'ils veulent sauver; souvent exposés à leur fureur ou à leur injustice: car quel autre intérêt se proposent-ils dans ce monde dans tous leurs travaux? Affligés à la vérité du crime que commettent les Idolâtres qui les font mourir; mais s'estimant heureux d'offrir leur sang pour ceux-mêmes qui le leur font répandre, et pour la gloire de celui qui a répandu tout le sien pour eux. Voilà ce que produit la charité: quels sont les fruits de la nôtre? Nul de nous qui n'ait sa Mission; nul qui ne puisse à beaucoup moins de frais exercer son zele. Un Maître, un Pere de famille, un Supérieur doit avoir à cœur le salut de ceux qui lui sont soumis, il en répond. Voilà un grand objet de notre charité et de notre zele; ceux-mêmes qui ne sont pas chargés du salut des autres, doivent avoir du zele pour le prochain, et l'exercer par leurs bons exemples. Mon Dieu! que notre peu de zele prouve bien notre peu d'amour pour vous!

SECOND POINT.

Considérez que la charité est pleine de bonté; elle est douce: le zele ne doit donc point être amer. Jesus-Christ doit être en tout notre modele: on ne s'avisera pas de l'accuser de relâchement; ses leçons, sa conduite, ses exemples, tout nous prêche l'horreur du péché, et en même-temps sa bonté de pere envers le pécheur. Vous ne savez pas, dit-il à ses disciples qui vouloient faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains; vous ne savez pas de quel esprit

vous êtes : le Fils de l'homme n'est pas venu pour ôter la vie, mais pour la donner. Ce zele ardent et trop dur, qui desseche et dévore partout où il se répand, prouve combien l'illusion prend de sortes de masques : on appelle zele ce qui n'est souvent qu'une bile allumée, qu'un sang brûlé, qu'un naturel aigre et piquant, qu'une mauvaise humeur, qui se satisfait aux dépens des autres ; on crie, on reprend beaucoup, mais on ne corrige rien.

Ces corrections trop dures et trop aigres portent le caractere de la passion qui les produit : c'est colere, c'est emportement, c'est aigreur, c'est vengeance, et non pas zele, et voilà ce qui en empêche le fruit. Que la correction, que le zele n'ait pour principe que la charité, et pour objet que la gloire de Dieu et le salut des ames, et il sera toujours patient, plein de bonté, compatissant, doux, mais efficace. Dès qu'il y a du fiel, il y a de l'amertume et de la malignité : le zele a toujours de la douceur, lorsque l'homme zélé est humble. On hait le péché, et l'on travaille efficacement à le détruire ; mais on aime le pécheur, et l'on ne pense qu'à le sauver. Tout zele qui manque de ces qualités est un faux zele ; si vous corrigez ces enfans, ces inférieurs, ces domestiques comme pere, vous ne les reprendrez jamais avec trop de sévérité, ni avec tant de clameurs.

Bon Dieu ! quelle pitoyable illusion de crier éternellement contre la licence et le relâchement d'autrui, et de ne jamais travailler efficacement à sa propre réforme ! Si nous avons du zele, pourquoi n'aura-t-il jamais qu'un objet étranger ? Nous avons assez à faire pour défricher notre propre champ, sans nous mettre si fort en peine des ronces et des épines qui naissent dans celui des autres. Ne découvrira-t-on jamais le véritable principe de ce zele dur et

amer, qui ne se nourrit que de plaintes, de murmures, et de malignes interprétations, et qui ne se répand qu'en fiel, en reproches, et en censures? Rien ne fut plus opposé à l'esprit de Jesus-Christ que cette inquiete sévérité ; gardons-la toute pour nous. La sévérité n'incommode pas toujours ceux qui la prêchent aux autres : examinons quelle est l'indulgence que nous avons pour nous-mêmes, et le zele dur et roide que nous avons pour le prochain.

Mon Dieu ! que j'ai de regret d'avoir eu jusqu'ici si peu de zele pour le salut du prochain, et pour le mien propre ! Donnez-moi, Seigneur, votre amour, et j'aurai du zele; je travaillerai à votre gloire, quand je travaillerai, avec le secours de votre grace, à ma perfection; et c'est ce que j'ai resolu de faire.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ure renes meos et cor meum, Domine. Psal. 25.

Embrasez mon cœur, Seigneur, du zele de votre gloire et de mon salut.

Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam. Psal. 118.

Je suis saisis de douleur, ô mon Dieu, jusqu'à la défaillance, en voyant le mépris que les pécheurs font de votre loi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° C'EST une erreur de s'imaginer qu'il n'y a que les Prédicateurs et les Missionnaires qui doivent avoir du zele ; nul de nous qui n'ait sa Mission sans sortir de son état; nul qui ne doive répondre de son salut, et en quelque maniere de celui de ses freres. Votre salut est votre grande affaire ; chacun en est chargé, chacun est obligé d'édifier son prochain par ses

bons exemples : ce zele est commun à toutes les conditions, et à tous les états de la vie. Etes-vous en place ? avez-vous des inférieurs ? êtes-vous chargé du soin d'une famille et d'un domestique ? Peu de Missionnaires de profession qui ayent un si grand compte à rendre du salut de ses freres que vous. Gardez-vous bien de négliger ce devoir ; ne vous en remettez point aux autres ; veillez continuellement sur la conduite de ceux que Dieu a confiés à vos soins. Enfans, domestiques, sujets, ce sont, pour ainsi dire, des dépôts dont vous rendrez compte au souverain Maître. Vous leur devez, outre le secours du bon exemple, l'éducation, l'instruction, vos salutaires avis : faites qu'on approche des Sacremens réguliérement tous les mois ; faites qu'on entende la Messe tous les jours, que la priere se fasse chez vous fort religieusement matin et soir, avec la lecture d'un livre de piété une fois le jour en votre présence : veillez sur les mœurs de vos enfans et de vos domestiques ; ne leur passez rien en fait de mœurs et de religion ; ne souffrez jamais que personne donne mauvais exemple. Reprenez, avertissez, corrigez avec zele et avec douceur ; rien ne fait tant d'effet qu'un entretien particulier plein de charité avec un enfant, un domestique, ou un inférieur qui s'oublie. Ce zele qu'un Maître, qu'un Pere, qu'un Supérieur témoigne, gagne le cœur.

2.° Gardez-vous bien d'avoir jamais un zele trop âpre, ou amer ; ces vivacités, ce ton élevé, passent toujours pour des emportemens ; et tout emportement dans un Supérieur révolte. Modérez toujours votre indignation à la vue des fautes : un zele doux et compatissant, mais actif, n'est jamais sans fruit. Il y a des zeles chagrins qui aigrissent les plaies, et ne les guérissent point ; il y en a de fougueux qui étourdisssent ;

y en a de durs qui n'ayant point la charité
pour principe, voudroient tout perdre ; il y en
d'impatiens qui ne servent qu'à aigrir le cœur
l'esprit : évitez tous ces défauts : ayez beaucoup de zele pour le salut des ames, mais que
zele de Jesus-Christ soit le modele et la
mesure du vôtre. Que votre zele soit doux, humble, patient, compatissant, industrieux, tranquille : qu'il ait la charité chrétienne pour principe, et il aura toutes ces qualités.

NEUVIEME JOUR.

SAINT PRIME, ET SAINT FÉLICIEN SON FRERE, MARTYRS.

SAINT Prime, et saint Félicien son frere étoient Romains, d'une famille distinguée parmi le peuple par ses grands biens : ils étoient nés, et avoient été élevés dans les superstitions de l'Idolâtrie ; mais Dieu leur ayant ouvert les yeux par sa grace, ils en reconnurent toutes les faussetés, et en détesterent toutes les extravagances. Ce fut par les soins du Pape Felix I qu'ils eurent le bonheur de se convertir : leur foi s'affermit durant plusieurs persécutions, et ils n'échapperent à la cruauté de plusieurs Empereurs Païens, que pour assister par leurs charités un plus grand nombre de Fidelles.

On ne peut dire avec quel zele et quel courage ils encourageoient les saints Confesseurs, et les Martyrs qu'ils accompagnoient jusque sur les échafauds. Ils n'avoient du bien que pour les pauvres, et ils passoient jour et nuit avec les Confesseurs de Jesus-Christ dans les cachots ; ils encourageoient les uns, ranimoient la foi des

autres, et faisoient du bien à tous. On eût dit que la fureur païenne respectoit ces deux Héros Chrétiens, puisque, malgré une déclaration de leur foi si publique, et si marquée durant le feu de la plus horrible persécution, on leur laissoit toute la liberté d'assister et de consoler les Fidelles au milieu de la Capitale du Paganisme, et sous les yeux des plus mortels ennemis du nom Chrétien.

Mais enfin le Seigneur voulut récompenser une si héroïque charité par le triomphe de leur foi, et couronner leurs travaux par la gloire du martyre : ce fut vers l'an 286 que Maximien Hercule ayant été associé à l'Empire par Dioclétien, on commença de déclarer la guerre à tous les Chrétiens. On résolut de les exterminer, et tout fut rempli de sang et de carnage dans plusieurs Provinces de l'Empire. Comme les deux Empereurs étoient à Rome, cette Capitale devint le plus grand théâtre de l'héroïsme des Martyrs. Il y avoit plus de trente ans que les deux freres bravoient, pour ainsi dire, la barbarie des tyrans, et faisoient triompher la charité chrétienne dans le fort même de l'Idolâtrie, lorsque les Prêtres des Idoles voyant diminuer tous les jours la croyance que l'on avoit en eux, par les progrès que faisoit la foi de Jesus-Christ dans la ville, sachant les merveilles qu'opéroit depuis tant d'années le zele de nos Saints, publierent par-tout que leurs Dieux furieusement irrités ne vouloient plus rendre d'oracles que ces deux Chrétiens, Prime et Félicien, n'eussent été punis ou contraints de leur faire des sacrifices.

Ces sinistres dénonciations, et ces menaces, de la part des Dieux, parvinrent bientôt jusqu'aux oreilles des Empereurs, et souleverent toute la Ville et toute la Cour contre les deux freres. Ils furent d'abord arrêtés, et amenés

chargés de fers aux Empereurs, qui les regardant d'un œil foudroyant : Est-ce vous, malheureux, leur dirent-ils en colere, qui osez effrontément faire profession d'une Religion proscrite par tout l'Empire, et cela au grand mépris de nos dieux ? attendez-vous aux supplices les plus affreux, ou allez expier sur l'heure votre entêtement par le sacrifice.

Saint Prime, âgé d'environ 90 ans, répondit humblement aux Empereurs, que n'y ayant d'autre Dieu que le Dieu des Chrétiens, il n'y avoit d'autre véritable Religion que la Religion Chrétienne ; et qu'ils étoient tout résolus de donner leur sang et leur vie pour conserver leur foi.

Quelque respectueuse, quelque sensée que fût cette réponse, elle irrita horriblement les Empereurs. Les deux freres furent menés en prison ; mais à peine eurent-ils été enfermés dans des cachots, qu'un Ange vint les consoler, et au moment ils se trouverent délivrés de leurs chaînes. Alors se répandant en actions de graces : Soyez béni, Pere des miséricordes, et Dieu de toute consolation, dirent-ils, qui avez daigné consoler vos serviteurs, et briser leurs fers, comme vous aviez fait autrefois en faveur de saint Pierre : puisque vous nous avez fait la même grace qu'à cet Apôtre dans la prison, accordez-nous la même constance dans les supplices.

Les Princes ayant été avertis de ce qui étoit arrivé, ne manquerent pas d'attribuer au sortilege cette merveille. Les deux freres furent bientôt mandés pour comparoître devant les Empereurs, qui ayant employé inutilement et les promesses et les menaces pour leur faire renoncer la foi, les firent déchirer cruellement à coups de fouets, et puis écorcher tout le corps par lambeaux avec des tenailles. Le supplice étoit

affreux, et la douleur étoit horrible; mais Jesus-Christ, pour la gloire duquel ils souffroient, sut bientôt adoucir ce tourment, et guérit miraculeusement leurs plaies. Les Empereurs en étant informés ne voulurent pas avoir la honte de se voir vaincus par la constance de ces deux insignes vieillards, et sachant jusqu'à quel point Promote, Gouverneur de Nomente, haïssoit les Chrétiens, et quelle étoit sa cruauté, ordonnerent qu'on lui envoyât les deux freres, avec un ordre exprès, ou de les pervertir, ou de les tourmenter à l'excès.

Jamais ordre ne fut mieux exécuté. Sur le refus que firent les saints de sacrifier aux Dieux, Promote les fit presque assommer de coups de fouets armés de plomb; et sous cette grêle de coups, on les entendoit chanter les louanges de Dieu, et redoubler leurs prieres. Secourez-nous, ô Dieu notre unique espérance, s'écrioient-ils! délivrez-nous, pour votre gloire, de l'état où nous sommes réduits: que l'intérêt de votre Nom s'unisse à votre bonté, pour obtenir de vous le pardon de nos péchés: faites éclater dans vos plus foibles serviteurs, votre puissance, pour que vos ennemis ne nous demandent pas où est le Dieu des Chrétiens?

Promote voyant le courage, et la joie même avec laquelle ils défendoient leur foi et leur Religion, et les trouvant insensibles et aux tourmens et aux menaces, crut qu'ils se fortifioient l'un l'autre par leur présence, et qu'ils ne paroissoient invincibles que parce qu'ils étoient unis; il les fit donc séparer, dans l'espérance d'en venir plus facilement à bout. Il attaqua d'abord Félicien; et lui parlant d'un ton radouci: Il est étonnant, lui dit-il, qu'un homme de votre âge s'obstine à vouloir finir ses jours dans les tourmens, pouvant avoir une heureuse vieillesse: allez-vous-en sacrifier aux Dieux, je

ɔus réponds de l'amitié des Empereurs, et de ɔtre fortune. Il est bien plus étonnant, repart ιint Félicien, qu'un homme de votre caractere renne des chimeres pour des Dieux; la seule luralité même des Dieux est une chimere. luelque jeune que vous soyez, vous n'avez u'une poignée de jours à vivre; procurez-vous ne éternité bienheureuse en renonçant à vos uperstitions Païennes; il n'y a de salut que dans a Religion Chrétienne : si vous voulez être heu-eux, faites-vous Chrétien.

Une réponse si généreuse étourdit le gouver-ıeur, mais elle ne le convertit pas; irrité même par la fermeté du Saint, il le fit clouer à un poteau dans la prison, et le laissa pendant trois jours entiers dans ces vives douleurs, pour lui faire ralentir le courage. Cependant, ajoutant l'imposture à la cruauté, il fait venir saint Prime le lendemain, et lui dit que Félicien son frere avoit enfin ouvert les yeux à son propre bonheur; qu'il avoit sagement reconnu que la Religion Chrétienne n'étoit qu'un tissu d'extravagances, qui ne se soutenoit que par un art diabolique; et qu'ayant sacrifié à Jupiter et à Hercule, il avoit été comblé des bienfaits des Empereurs.

Saint Prime à qui un Ange avoit appris ce qui s'étoit passé à l'égard de saint Félicien : J'admire, lui dit-il, le sérieux avec lequel vous déguisez votre artifice : je sais avec quelle constance mon frere a supporté les plus douloureux tourmens, et je n'ignore même pas les douceurs indicibles dont Dieu le comble au moment que je vous parle; j'espere que Dieu me fera la grace de n'être ni moins fidelle, ni moins généreux. A ces paroles Promote devenant furieux : Tu sacrifieras à Jupiter, s'écria-t-il, sur l'heure même, ou tu vas souffrir plus qu'aucun mortel ait jamais souffert. Je ne sacrifie qu'au vrai Dieu,

répond le Saint, et non pas à votre Jupiter, que vos fables vous représentent comme le plus infame et le plus scélérat des hommes. Pour ce qui est de vos supplices, voyons qui de nous deux sera plutôt las, ou vous de me tourmenter, ou moi de souffrir. Ce défi fit entrer en fureur le Gouverneur; il ordonne qu'on le roue de coups, et qu'on brûle toutes ses plaies avec des torches. Au milieu de cet affreux supplice, on entendoit le Saint qui regardant d'un air serein le Ciel, s'écrioit: Vous nous avez éprouvés, ô mon Dieu, comme on éprouve l'argent par le feu : vos ennemis se flattent de m'ôter la vie, mais je vis à leur confusion, et je publierai vos merveilles. Soyez éternellement béni, mon Sauveur Jesus-Christ, de ce que par votre toute-puissance, au milieu des plus affreux supplices, je ne sens point de douleur. Promote voulant l'empêcher de chanter les louanges de Dieu, lui fit verser du plomb fondu dans la bouche en présence de Félicien son frere, que le tyran avoit fait détacher du poteau. Le Saint avala cette fonte brûlante, comme il auroit fait d'un verre d'eau, sans en être incommodé. Et s'adressant à Promote : Reconnoissez, lui dit-il, par le miracle dont vous venez d'être témoin, la toute-puissance de mon Sauveur Jesus-Christ, et avouez dans votre cruauté même votre foiblesse. La présence de Félicien mon frere confond l'imposture dont vous vous étiez servi pour ébranler ma foi: est-ce que tant de témoignages réunis de l'excellence et de la vérité de notre Religion, ne seront pas capables de vous dessiller les yeux, et de vous faire revenir de vos superstitions païennes?

Le tyran n'écoutant plus que sa rage contre les deux Héros Chrétiens, ordonne qu'on les expose aux bêtes féroces. Toute la Ville accourut à ce spectacle. On leur lâche deux lions furieux,

furieux, qui par leurs seuls rugissemens faisoient frémir tous les assistans : on ne douta point, en les voyant partir, que les Saints Martyrs ne fussent dévorés sur l'heure ; mais on fut bien surpris quand on les vit se prosterner à leurs pieds comme des agneaux, les flattant respectueusement avec leur queue. Deux ours encore plus furieux en ayant fait autant, tout le peuple frappé d'un miracle si éclatant, s'écrie qu'il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des Chrétiens ; et sur le champ plus de quinze cents personnes se convertissent. Promote effrayé des clameurs de tout le peuple, et encore plus offensé de la conversion de tant de gens, les condamna tous deux à perdre la tête.

Il étoit aussi aisé à la toute-puissance de Dieu de les délivrer de ce dernier supplice que des précédens ; mais les Saints dans une sainte impatience d'aller jouir de Dieu, obtinrent enfin la couronne du martyre : ce fut le 9 de Juin de l'an 287. Les Actes portent que saint Félicien avoit alors 90 ans, et saint Prime n'étoit guere plus jeune.

Le Fidelles de Nomente retirerent leurs corps qui avoient été jetés en proie aux chiens et aux corbeaux, et les enterrerent dans le lieu où l'on bâtit ensuite une Eglise. Le Pape Théodore transporta de-là leurs corps à Rome vers l'an 645, et les mit dans l'Eglise de Saint-Etienne sur le mont Cælius. On conserve une partie de leurs reliques à Agen en France, avec une singuliere vénération.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces deux Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

FAC nos, quæsumus, Domine, sanctorum Martyrum tuorum Primi	FAITES, s'il vous plaît, Seigneur, que nous nous réjouissions toujours de célé-

et Feliciani semper festa sectari : quorum suffragiis protectionis tuæ dona sentiamus. Per Dominum, etc.

brer les fêtes de vos saints Martyrs Prime et Félicien ; et que par leurs suffrages, nous recevions les dons de votre protection. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 5.

JUSTI autem in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum, et cogitatio illorum apud Altissimum. Ideò accipient regnum decoris, et diadema speciei de manu Domini : quoniam dexterâ suâ teget eos, et brachio sancto suo defendet illos. Accipiet armaturam zelus illius, et armabit creaturam ad ultionem inimicorum. Induet pro thorace justitiam, et accipiet pro galea judicium certum. Sumet scutum inexpugnabile, æquitatem.

LES justes vivront éternellement, le Seigneur leur réserve leur récompense, et le Très-Haut a soin d'eux. Ils recevront de la main du Seigneur un Royaume admirable, et un diadême éclatant de gloire. Il les couvrira de sa main droite, et il les défendra par son bras saint. Son zele se revêtira de toutes ses armes, et il armera ses créatures pour se venger de ses ennemis. Il prendra la justice pour cuirasse, et pour casque l'intégrité de son jugement. Il se couvrira de l'équité, comme d'un bouclier impénétrable.

On a voulu révoquer en doute, si Salomon étoit l'Auteur du Livre de la Sagesse ; mais il paroît plus que probable que Salomon en est l'Auteur : Vous m'avez choisi, *dit-il dans le neuvieme chapître*, vous m'avez choisi pour être le Roi de votre peuple, et vous m'avez commandé de bâtir un Temple. *A quel autre qu'à Salomon peut convenir cela ? que si les Juifs ont exclu de leur Canon ce Livre, c'est qu'il est lui-même une Prophétie de tout ce que les Juifs impies devoient faire souffrir au Messie ; et l'on peut dire que c'est pour cela qu'ils en ont supprimé l'original Hébreu.*

RÉFLEXIONS.

La mort ensevelit dans le tombeau les ouvrages les plus éclatans de l'ambition, et la gloire a plus brillante des mortels: le dernier souffle jui éteint la vie des plus grands Monarques, :teint, pour ainsi dire, avec eux leur puissance, eur magnificence, et souvent même leur réputation; la crainte, la soumission et le respect les peuples pour leurs Souverains, ne vont ;uere au-delà de leur vie: on oublie jusqu'à leurs)ienfaits, jusqu'à leur mérite. Que reste-t-il ujourd'hui de ces heureux du siecle qui ont rillé dans les temps les plus reculés? de ces uissans Princes qui ont fait tant de bruit dans 'univers? de ces idoles du monde à qui on faisoit les vœux et des sacrifices, et devant qui tout lioit? que reste-t-il de ces fieres prospérités lont tant de gens s'étoient enivrés, de ces fortu-es insultantes qui sembloient se jouer de la caduité des biens créés? que reste-t-il de ce faste rgueilleux, de cette pompeuse mondanité, de outes ces grandeurs éblouissantes, qui n'ont ait presque que se montrer, ou qui n'ont subisté plus long-temps, que pour faire mieux entir, en tombant, la vanité de tout ce qui rille le plus sur la terre? Noms vides, titres en archemin, mausolés à demi ruinés, tristes épositaires d'un peu de cendre: voilà tout e qui reste de ces divinités de théâtre, qui nt amusé quelque temps, qui ont imposé sur ı scene, pour être ensuite ensevelies dans un ternel oubli; et quand même la postérité en onserveroit respectueusement le souvenir, si es heureux mondains, si ces héros du siecle ont damnés, de quelle consolation, de quelle tilité leur est le souvenir des hommes? *Justi utem in perpetuum vivent:* Il n'y a que les Justes ui ne meurent point, on peut dire même, qui

ne vivent, qui ne brillent, qui ne regnent jamais avec plus d'éclat qu'après leur mort: on n'a besoin ni de la dureté des marbres, ni de la fermeté des métaux pour conserver leur mémoire: nul des hommes qui ne leur paye ce tribut de respect, d'estime et de vénération: on ne consulte ni leur naissance, ni leur rang, ni leur condition; la vertu seule donne ce relief, elle seule éternise leur mémoire. Qu'un revers de fortune les ait obscurcis, que la médisance, que la calomnie ayent mis en œuvre tous leurs artifices pour les décrier, qu'ils ayent été traités durant leur vie comme le rebut de tous les hommes, *Tanquam peripsema hujus mundi* (a); qu'ensevelis dans leur humilité ils ayent vécu dans l'oubli: *In perpetuum vivent*: la mort des Saints leur tient lieu de naissance illustre; elle les met dans un nouveau jour, et leur donne un nouvel éclat. On a oublié en Espagne, en Pologne, jusqu'au nom d'un grand nombre de Princes; et les Rois même réverent encore aujourd'hui avec solennité et avec respect la mémoire d'un saint Isidore, pauvre laboureur, et d'un saint Stanislas Koska, petit novice de la Compagnie de Jesus. Les révolutions des Etats n'alterent point la vénération des peuples envers les Saints: la Suede, l'Angleterre, l'Ecosse et le Danemarck ont beau se pervertir, l'Eglise célébrera jusqu'à la fin des siecles la glorieuse et triomphante mémoire des Brigittes, des Edouards, des Marguerites, et des Canuts; l'hérésie n'a pas pu abolir leur culte, ni effacer leurs noms des fastes et des Calendriers. Le monde a beau flatter ses partisans, il a beau en faire des Héros, il est lui-même le premier à les oublier; et ce qu'il peut faire de plus, c'est de leur donner une place dans l'histoire. Frivole récompense! consolation bien triste à qui est damné!

(a) 1. Cor. 4.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. II.

IN illo tempore : Respondens Jesus dixit : Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita, Pater : quoniam sic fuit placitum ante te. Omnia mihi tradita sunt à Patre meo. Et nemo novit Filium, nisi Pater : neque Patrem quis novit, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite à me, quia mitis sum, et humilis corde : et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.

EN ce temps-là : Jesus répondant, dit : Je vous bénis, mon Pere, Seigneur du Ciel et de la Terre, de ce que vous avez caché ces choses aux Savans et aux Sages, et que vous les avez révélées aux plus petits. Oui, mon Pere, car il vous a plu que cela fût ainsi. Tout m'a été mis entre les mains par mon Pere. Personne ne connoît le Fils que le Pere; et personne ne connoît le Pere que le Fils, et celui à qui le Fils voudra le faire connoître. Venez tous à moi, vous qui avez de la peine, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Mettez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos ames. Car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.

MÉDITATION.

De la fausse sagesse du monde.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il y a une fausse sagesse dans le monde qui impose, qui éblouit, mais qui conduit au précipice : comme elle erre dans ses principes, elle ne peut que se tromper dans ses moyens et dans sa fin : c'est une sagesse de

raison et de passion ; ses lumieres naissent dans son propre fonds, et ne sortent jamais de sa sphere ; mêlées de brouillards et de ténebres, elles ne font voir les objets que dans un faux jour : sagesse de l'esprit, prudence de la chair, quels peuvent être ses raisonnemens, quel est son systême ? Tout se pese au poids de l'intérêt et de la passion : l'ambition regle tout, et la cupidité l'autorise ; cette sagesse ne reconnoît point d'autres maximes que celles que la malignité de l'esprit a forgées, et que la corruption du cœur a adoptées ; celles de l'Evangile sont regardées comme des coutumes d'un pays étranger, ou tout au plus comme des lois abolies dans le monde par le non-usage, et que le monde lui-même a proscrites : de-là ce dégoût, ce mépris même des plus saintes maximes de la Religion ; de-là ce plan de conduite tout opposé à l'esprit de Jesus-Christ ; de-là cette science des bienséances et des usages du monde toute opposée à la véritable sagesse de l'Evangile.

Ces faux sages du monde ne consultent plus la Religion ; l'esprit du monde, cet ennemi mortel de Jesus-Christ, leur a prescrit d'autres regles ; la convoitise est la mesure de leurs désirs, et l'ambition les borne ; pourvu qu'on plaise à ceux qui ne sont pas plus Chrétiens, on ne cherche pas d'autres suffrages ; habile à savoir déguiser, on ne s'étudie qu'à avoir un esprit souple, liant et aisé, qu'à être poli, et c'est ce qu'on appelle galant-homme ; scrupuleusement appliqué aux bienséances, on ne reconnoît point d'autres devoirs ; leur sagesse est toute faite pour les hommes ; c'est une vertu, tout au plus, de société ; honnête, officieux, complaisant, pourvu que les dehors prennent, on se met peu en peine du déréglement de l'intérieur, et des remords de la conscience : on les étouffe à force de les multiplier. Une artifi-

ielle égalité d'humeur est le chef-d'œuvre de ette sagesse mondaine; toute l'adresse, c'est e savoir aller à ses fins; et quelles sont ces ns? le plaisir, l'intérêt, la distinction, la préséance, les richesses, qui dans le monde ont ris la place de la fin derniere. De-là vient que elui qui sait mieux s'élever sur tous ses concurrens, celui qui brille avec plus d'éclat, celui ui a fait une plus éclatante fortune, passe pour e plus sage; mais, mon Dieu, où conduit cet sprit? et à quoi se réduit toute cette sagesse? *Vasa iræ apta ad interitum*: Vases de colere out propres à perir: quel autre fruit, quelle utre fin de cette prétendue sagesse?

SECOND POINT.

Considérez s'il est rien de plus mince, de lus extravagant, rien de plus insensé que cette rétendue sagesse: *Sapientia hujus mundi*, dit aint Paul, *stultitia est apud Deum*: La sagesse le ce monde est folie aux yeux de Dieu. Qui e trompe? Prétendus esprits forts, sages du nonde! Jesus-Christ ne vous sera-t-il point obligé de l'avoir redressé dans ses voies en combattant toutes ses maximes? ne vous est-il pas bligé d'avoir fait cette découverte? Selon vous, e Sauveur du monde s'est trompé en nous onnant une loi si contraire à votre systême; elon vous, la Sagesse increée nous à tracé un aux sentier; la vôtre a découvert une route lus droite et plus aplanie. Sagesse mondaine, itoyables égaremens de l'esprit humain, preuves sensibles de la plus insigne folie! y a-t-il ien qui doive plus humilier l'homme que cette ere sécurité avec laquelle il préfere ses erreurs ux principes infaillibles de la Religion? y a-t-il, eut-il même y avoir un autre systême de sagesse, une autre regle de conduite? peut-il y avoir e bon sens qu'autant qu'il est conforme à la sou-

veraine regle des mœurs, et aux maximes de l'Evangile ?

Nul honnête-homme, s'il n'est véritablement Chrétien; ce qu'on appelle honnête-homme selon le monde, sera tout au plus un homme poli, un mondain civilisé; mais souvent, et peut-être toujours, un libertin déguisé, un homme sans beaucoup de Religion, un fantôme d'honnête-homme. Est-ce être sage que de marcher sans savoir où l'on va? que de suivre opiniâtrément ceux qui se sont égarés? que de préférer les idées et les caprices des gens du monde aux plus respectables maximes de la Religion? Est-ce sagesse de préferer le temps à l'éternité? est-ce sagesse de mépriser, d'étouffer même l'esprit Chrétien, et de ne se faire honneur que d'une sagesse païenne? Enfans du siecle, que vous serviront tous ces dehors? Philosophes tout au plus, mais nullement Chrétiens, si vous ne suivez que les lois et les maximes réprouvées du monde. Quelle concurrence du Seigneur avec Baal? de l'esprit humain avec la foi? des méprisables lois du monde avec l'Evangile? *Nemo se seducat :* Que personne ne se trompe lui-même, dit l'Apôtre : *Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens :* S'il y a quelqu'un parmi vous qui passe pour sage selon le monde, qu'il se fasse fou dans ce sens, pour être sage selon Dieu. Cette doctrine est-elle du goût de bien des gens. Ce sont des vérités, mais des vérités qui sont des mysteres que Dieu a cachés aux prétendus sages du monde? Tout se développera, tout se comprendra à la mort.

N'attendez pas, Seigneur, à cette fatale extrémité pour m'en donner l'intelligence; rendez-moi sage de cette divine sagesse. Je reconnois que la sagesse du siecle est une véritable folie, que je veux avoir désormais en horreur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Da mihi, Domine, sedium tuarum assistricem sapientiam : et noli me reprobare à pueris tuis Sap. 9.

Donnez-moi, Seigneur, cette sagesse qui est inséparable de votre trône ; et ne me rejetez pas du nombre de vos véritables serviteurs.

Mitte illam de cœlis sanctis tuis, ut mecum sit, et mecum laboret, ut sciam quid acceptum sit apud te. Sap. 9.

Envoyez-la donc de votre sanctuaire, cette sagesse, ô mon Dieu, afin qu'elle soit et qu'elle travaille avec moi, et que je sache ce qui vous est agréable.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° C'EST être sage que de prendre les moyens qui conduisent à la fin qu'on se propose ; mais est-ce sagesse de se méprendre dans le choix qu'on fait de la fin pour laquelle on agit ? Cette erreur est la source de bien d'autres ? peut-on manquer de s'égarer quand on erre dans les premiers principes ? qu'on est à plaindre quand on n'agit pas pour une bonne fin ! Mais est-ce un moindre malheur, est-ce une moins pitoyable folie d'avoir une fin, et de ne pas prendre les moyens d'y arriver ? quelle extravagance de prétendre remporter la victoire sans combat, de prétendre guérir sans remedes, de prétendre recueillir une abondante récolte sans semer ! Sommes-nous plus sages de prétendre être Saints sans vivre selon les maximes de l'Evangile ? Cependant le monde est plein aujourd'hui de ces prétendus sages, qui en suivant une route contraire à celle que les Saints ont tenue, espérent et prétendent

même d'arriver au terme où les Saints sont arrivés. On déplaît sans cesse au Seigneur, et l'on prétend à ses bonnes graces. Comprenez aujourd'hui l'extravagance, l'injustice, l'impiété même de ce procédé; ayez une conduite plus raisonnable et plus chrétienne; demandez-vous sans cesse à vous-même, où vous allez, quelle est votre fin derniere, et voyez si vous prenez les moyens d'y arrriver.

2.° Ces moyens sont connus de tous ceux qui ont la moindre teinture de Religion; l'Evangile les contient tous, et les apprend à tous ceux qui les recherchent; la vie des Saints nous en fait des leçons, et nous en montre l'usage. Une innocence que la mortification nourrit, une pureté de cœur inaltérable, une docilité d'esprit, une foi généreuse et constante, une humilité sincere, une charité universelle, une dévotion à l'épreuve de tous les accidens, l'usage fréquent des Sacremens avec fruit, un amour tendre et respectueux pour Jesus-Christ sur nos Autels, une tendresse pleine de confiance envers la sainte Vierge; ce sont-là des moyens sûrs d'arriver à notre fin derniere; vous en êtes-vous servi jusqu'ici?

DIXIEME JOUR.

SAINTE MARGUERITE, REINE D'ÉCOSSE.

SAINTE Marguerite, le vrai modele d'une Dame Chrétienne, étoit petite-fille d'Edmond II, Roi d'Angleterre, surnommé Côte-de-fer, lequel après avoir été obligé de partager son Royaume avec Canut Roi de Danemarck, dit le Grand, mourut l'an 1017. Canut ne voulant plus souffrir

: partage, chassa les enfans, le frere et les :veux du feu Roi, et les obligea de se retirer ı Allemagne, où saint Etienne Roi de Hongrie s reçut, et se déclara leur protecteur, le teur de ces enfans, et leur pere. L'aîné des :ux fils, appelé Edmond comme son pere, ɔousa la fille du Roi, et Edouard le cadet ɔousa Agathe niece de saint Etienne, et ce fut : ce mariage que, vers l'an 1048, naquit sainte :arguerite.

Jamais Princesse ne parut avoir dès l'enfance : plus belles dispositions pour la vertu. Comme ieu la destinoit pour être dans le monde le vrai odele d'une Dame Chrétienne, il la prévint : ses plus douces bénédictions dès le ber-:au: un cœur droit, généreux et compatissant, ı esprit vif, solide, aisé, un naturel doux, ı penchant et une inclination pour la vertu, ıi fut dès-lors un présage sûr d'une éminente inteté, furent son partage. Elle passa pour la us belle Princesse de son siecle, et sa modes-: donnoit encore un nouveau lustre à sa beauté. ınemie de la mollesse et de l'oisiveté, on la t toujours saintement occupée; le travail et la iere absorboient tout son loisir.

Sa tendre dévotion à la sainte Vierge sembloit imer parmi toutes ses autres vertus; c'étoit belle inclination, et on la voyoit s'attendrir squ'aux larmes au seul nom de Marie: elle eût ıssé les jours entiers à genoux devant le très-int Sacrement. La priere, la lecture des livres piété, et cent petits exercices de dévotion rent les seuls amusemens de son enfance dans Cour d'un des plus saints Rois. Les parures et vanité si naturelles aux filles de son âge, ne rent jamais de son goût; la vertu fut toujours n plus bel ornement; elle avoit coutume de :e à ceux qui trouvoient sa modestie dans les bits trop outrée, qu'une fille Chrétienne ne

devoit pas emprunter son mérite d'un riche ajustement. Elle fit paroître dès-lors un amour si tendre pour les pauvres, que l'on jugea aisément qu'elle seroit un jour leur mere, et toute leur consolation.

Ayant perdu son pere encore toute jeune, elle pensoit à se retirer dans un Couvent, lorsque saint Edouard III son grand-oncle étant monté sur le Trône d'Angleterre après la mort du Roi Canut, fit venir de Hongrie son neveu Edgar, avec ses deux sœurs Marguerite et Christine.

Notre Sainte ne fut pas long-temps à la Cour d'Angleterre sans y faire admirer son rare mérite et sa haute vertu; on ne parloit que des belles qualités et de la piété extraordinaire de la Princesse Marguerite. Malcolme III du nom, Roi d'Ecosse, l'ayant vue, en fut épris, et la demanda en mariage: on ne consulta que sa parfaite soumission aux volontés de ses parens. L'éclat d'une Couronne n'altéra pas sa dévotion; le Trône ne servit qu'à donner un nouveau lustre à sa vertu. Elle regarda ce nouvel état comme la voie que Dieu lui marquoit pour se faire Sainte; elle en comprit tous les devoirs, et elle les remplit. Son premier soin fut d'étudier l'humeur et le naturel de son mari, de le gagner par sa douceur, et de lui plaire.

Dieu permit qu'elle rencontrât en la personne de Malcolme un époux dont les inclinations et les mœurs, quoiqu'encore peu polies et peu réglées, avoient assez de rapport aux siennes; elle ne trouva en lui ni bizarrerie d'humeur, ni aversion pour la piété, ni opposition à tout le bien qu'elle voulut faire. Elle sut cultiver par son esprit doux et liant, et par ses belles manieres, de si heureuses dispositions; et Dieu qui tient entre ses mains le cœur des Rois, la rendit maîtresse de celui de Malcolme, pour le porter à faire régner la justice dans ses Etats, à y faire

leurir la Religion ; et en rendant heureux ses ujets, le rendre lui-même un des plus vertueux Princes de son siecle.

Elle s'appliqua d'abord à régler sa maison, t elle ne voulut jamais se décharger sur autrui le l'éducation de ses enfans, ni du soin de veiller ur son domestique. La pudeur, la modestie et a piété furent toujours les principales qualités qu'elle exigeoit dans les Demoiselles qu'elle avoit à son service. On ne vit jamais tant de religion à la Cour. Paroître peu Chrétien, c'étoit encourir sa disgrace; et le seul moyen de faire sa cour à la Reine, c'étoit d'être véritablement dévot.

Le Roi charmé de l'esprit, des manieres et du mérite supérieur de cette pieuse Princesse admirant tous les jours sa prudence et sa sagesse dans toute sa conduite, ne se contenta pas de lui laisser tout le soin de la Maison royale, il voulut encore la faire entrer dans l'administration de l'Etat, et prendre son conseil dans toutes les affaires qui regardoient principalement la police du Royaume, le repos et la félicité des peuples, et le bien et la gloire de la Religion.

On ressentit bientôt en Ecosse les effets de la haute sagesse et de l'éminente vertu de celle qui gouvernoit. Il s'étoit glissé dans le Royaume, des abus crians qui défiguroient la Religion, et faisoient gémir toute l'Eglise. Le Prêtre confondu avec le Laïque ne sembloit plus être en droit de le corriger; le Carême n'étoit presque plus observé; l'usage de la pénitence et de l'Eucharistie étoit presque aboli; l'on n'observoit presque plus le Dimanche; le vice avoit inondé; la licence des mœurs ne faisoit plus rougir, l'impiété même avoit franchi toutes les bornes. La pieuse Reine ne se vit pas plutôt sur le Trône, qu'elle résolut de faire régner Jesus-Christ en faisant rétablir par-tout la discipline de l'Eglise dans sa premiere

pureté, en faisant venir de par-tout de saints et zélés Prédicateurs, et engageant les Prélats à fournir toutes les Paroisses de savans et de saints Prêtres.

Le zele ardent de sainte Marguerite, soutenu de ses exemples et de son autorité, eut bientôt de merveilleux succès, et fit changer de face en très-peu de temps à toute l'Ecosse. C'est toujours le libertinage qui, en affoiblissant la foi, donne du dégoût de la Communion. Sous le spécieux prétexte de respect, peu de gens, sur-tout à la Cour, qui satisfissent au précepte même de la Communion Pascale. En ayant fait un jour des plaintes aux principaux Seigneurs, ils lui dirent ingénument que c'étoit leur propre indignité qui les en éloignoit; que connoissant leurs propres foiblesses et leur penchant au mal, ils aimoient mieux ne jamais communier, que de faire des communions indignes, et que c'étoit cette crainte respectueuse qui les en éloignoit. La pieuse Reine leur fit entendre et par elle-même, et par ses Prédicateurs, qu'il n'y avoit que les pécheurs impénitens qui fussent exclus de la sainte Table, c'est-à-dire, ceux qui ne vouloient pas sortir de leurs désordres, ni les effacer par de dignes fruits de pénitence, par les aumônes et par les autres œuvres de piété.

Peu d'Apôtres qui eussent fait plus de fruit: on vit refleurir par-tout la Religion, revivre la piété et l'usage des Sacremens, abolir les superstitions, réformer les abus, et l'Eglise reprendre sa premiere beauté et son premier lustre. Elle se servit non-seulement de son autorité, mais encore du ministere des Prélats du Royaume, et des Officiers de Police pour interdire toute œuvre servile les Dimanches et les Fêtes; et l'on vit bientôt cette suspension du travail sanctifiée par l'assiduité du peuple au service divin et

ıx instructions de la parole de Dieu. Et par ›n application, par sa fermeté, par sa pru-ence, elle vint à bout de faire condamner et roscrire la simonie, le blasphème, l'usure, le oncubinage, les mariages incestueux, et cent ıtres désordres qui sembloient avoir prescrit ans le Royaume.

Le Roi admirant tous les jours davantage les ıerveilles qu'opéroient la sagesse et la piété de ı Reine, voulut entrer encore dans toutes ses ues; et non-content de lui laisser, pour ainsi ire, le gouvernement de l'Etat, il voulut qu'elle isposât des finances.

Les pauvres et l'Eglise ressentirent bientôt les ffets de son grand cœur, et de ses libéralités ɔyales. L'indévotion des peuples et des Ecclé-astiques paroissoit jusque dans la mal-propreté es ornemens de l'Eglise, et dans la pauvreté es vases sacrés. La religieuse Reine pourvut à ɔut; elle fit réparer plusieurs Eglises qui tom-oient en ruine, en bâtit de nouvelles, et voulut ue tout ce qui servoit au divin sacrifice fût che, magnifique même, et qu'il n'y eût aucun ase sacré qui ne fût de prix. Elle fonda libé-ılement plusieurs Maisons religieuses de Filles, t plusieurs Hôpitaux; et son plaisir étoit, isoit-elle, d'épuiser les finances en aumônes.

Il est vrai que la tendresse qu'elle avoit pour :s pauvres lui étoit si naturelle, qu'il sembloit u'elle l'eût apportée en naissant; elle leur faisoit es profusions si grandes et si continuelles, qu'elle voit presque éteint la misere et la mendicité. legardée comme la mere des pauvres, elle ne aroissoit jamais dans les rues qu'elle ne fût ntourée de pauvres veuves, de misérables et 'orphelins: à son retour elle trouvoit dans sa aile d'autres pauvres à qui elle donnoit elle-ıême l'aumône, et jamais elle n'en renvoya ucun sans secours. Les pauvres étoient les plus

respectés à sa Cour ; la plus grande partie de ses revenus se consommoit en aumônes. Après avoir vidé sa bourse entre leurs mains, on l'a vue donner jusqu'à ses bijoux et ses meubles : rien ne put jamais épuiser sa charité.

Jamais elle ne se mettoit à table qu'elle n'eût donné à manger à neuf jeunes orphelins, et à vingt-quatre grands pauvres qu'elle servoit. Souvent le Roi et elle, avant leur repas, en faisoient venir trois cents qu'ils servoient eux-mêmes le genou en terre, et qu'ils nourrissoient de viandes semblables à celles qu'on préparoit pour le Roi. La Reine lavoit les pieds à un certain nombre de pauvres tous les jours après la Messe ; et peu de jours dans la semaine qu'elle n'exerçât les œuvres de charité les plus humiliantes auprès des malades, dans les hôpitaux. Les bornes même du Royaume n'en mettoient point à sa charité, ses aumônes passoient jusques aux pays étrangers pour y assister ses sujets prisonniers, et pour y délivrer les esclaves.

Tant d'occupations différentes n'affoiblirent jamais, et interrompirent encore moins son union continuelle avec Dieu. On la voyoit, au milieu de toutes les fonctions dissipantes, dans un recueillement intérieur qui imposoit, et l'on eût dit qu'elle étoit toujours en priere ; et à la vérité on a de la peine à comprendre comment elle pouvoit y donner tant de temps : il est vrai qu'elle dormoit fort peu, et qu'elle s'étoit interdit toute conversation inutile.

Elle se levoit toutes les nuits pour aller à l'Eglise, où avant les matines du chœur elle récitoit en particulier l'Office de la Sainte-Trinité, celui de la Passion de Jesus-Christ, et celui de la sainte Vierge ; après quoi elle achevoit le Pseautier avec l'Office des Morts. Elle retournoit ensuite à sa chambre où elle lavoit les pieds à six pauvres, leur faisoit une aumône ; après

quoi elle prenoit un peu de repos. A son réveil elle lisoit un livre de piété, et alloit faire sa priere dans sa Chapelle, où elle entendoit cinq ou six Messes; elle donnoit le reste du temps jusqu'au dîner aux affaires du Royaume. Le reste du jour n'étoit pas moins plein de prieres, et de bonnes œuvres; Dieu et l'Etat, l'Eglise et les pauvres occupoient tout son temps.

Ses austérités et son abstinence allerent quelquefois jusqu'à l'excès. Elle mangeoit si peu qu'on s'étonnoit qu'elle pût vivre, et elle faisoit de si grandes pénitences qu'on crut qu'elle avoit abrégé ses jours. Le saint homme Thierry, qui a écrit sa vie, fut son Confesseur ordinaire; et le célebre Turgot son Directeur. Ayant un secret pressentiment de sa mort, elle lui fit une confession générale; et l'on vit insensiblement redoubler sa ferveur à mesure qu'elle approchoit de sa fin.

Tant d'application, et de si grandes austérités userent ses forces: elle fut obligée de tenir le lit; mais son amour pour Dieu, son zele et sa charité pour les pauvres, n'en furent pas moins agissans. Cependant Dieu voulut achever de la perfectionner par une affliction bien sensible. Le Roi Malcolme étant alors en guerre avec Guillaume le Roux Roi d'Angleterre, avoit jeté de puissantes forces dans le pays de Northumberland, pour remettre sous son obéissance les Comtés de Cumberland et de Westmorland, que Guillaume le Conquérant lui avoit enlevés; mais il fut malheureusement tué avec son fils aîné Edouard en 1093, au passage de la riviere d'Alne. La Reine ressentit cet accident; et ce ne fut que dans la Religion et dans sa vertu qu'elle trouva quelque consolation: elle ne survécut pas longtemps à cette nouvelle. La fievre survenant aux infirmités qui la retenoient au lit, elle se confessa, reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onc-

tion avec une piété qui répondoit à la sainteté de sa vie; et après avoir exhorté ses enfans à l'amour de la vertu, et toute sa maison à la piété chrétienne, elle mourut de la mort des Saints le 10 de Juin de l'an 1093. Jamais Reine ne fut plus regrettée : sa mort remplit tout le Royaume de deuil; et toutes les villes retentissoient des gémissemens des pauvres, qui pleuroient leur mere. Son corps fut enterré avec la solennité qui accompagne les funérailles des Saints, dans l'Eglise de la Sainte-Trinité qu'elle avoit fait bâtir, au lieu où étoit la Chapelle où elle avoit été mariée. Le grand nombre de miracles dont Dieu manifesta d'abord la sainteté de cette bienheureuse Reine, obligea le Pape Innocent IV à la mettre au rang des Saints par une canonisation solennelle qui se fit l'an 1251. Philipe II Roi d'Espagne fit venir une partie de ses reliques, et de celles du Roi Malcolme, que l'on a aussi regardé toujours comme Saint, dans l'Escurial où il fit bâtir une Eglise en l'honneur de la Sainte. On garde fort religieusement à Douay le chef de la Sainte dans l'Eglise des Peres Jésuites, où est le Séminaire des Ecossois.

La Messe de ce jour est en l'honneur de cette Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui Beatam Margaritam Scotorum Reginam eximiâ in pauperes charitate mirabilem effecisti : da ut ejus intercessione et exemplo, tua in cordibus nostris charitas jugiter augeatur. Per Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui avez rendu admirable la Bienheureuse Marguerite, Reine d'Ecosse, par sa grande charité envers les pauvres ; faites que par son intercession et son exemple, votre charité augmente tous les jours davantage dans nos cœurs. Nous vous le demandons par Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

'çon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

ULIEREM fortem quis inveniet? Procul ultimis finibus pre- ejus. Confidit in ea iri sui, et spoliis non ebit: reddet ei bonum, m malum, omnibus s vitæ suæ. Quæsivit n et linum, et ope- est consilio manuum m. Facta est quasi institoris, de longè ns panem suum. Et te surrexit, deditque m domesticis suis, et a ancillis suis. Con- vit agrum, et emit de fructu manuum m plantavit vineam. xit fortitudine lumbos, et roboravit bra- suum. Gustavit et, quia bona est nego- ejus: non extingue- nocte lucerna ejus. m suam misit ad, et digiti ejus appre- runt fusum. Manum aperuit inopi, et s suas extendit ad rem. Non timebit do- æ à frigoribus nivis: enim domestici ejus sunt duplicibus. ulatam vestem fecit byssus et purpura entum ejus. Nobilis tis vir ejus, quando t cum senatoribus Sindonem fecit, et lit; et cingulum tra- Chananæo. Fortitudo or indumentum ejus,

Qui trouvera une femme forte? elle est plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrémité du monde. Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et il ne manquera point de dépouilles; elle lui rendra le bien, et non le mal, pendant tous les jours de sa vie. Elle a cherché la laine et le lin, et elle a travaillé avec des mains sages et ingénieuses. Elle est comme le vaisseau d'un Marchand, qui apporte son pain de loin. Elle se leve lorsqu'il est encore nuit; elle a partagé le butin à ses domestiques, et la nourriture à ses servantes. Elle a considéré un champ, et l'a acheté: elle a planté une vigne du fruit de ses mains. Elle a ceint ses reins de force, et elle a affermi son bras. Elle a goûté, et elle a vu que son trafic est bon: sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit. Elle a porté sa main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau. Elle a ouvert sa main à l'indigent; elle a étendu ses bras vers le pauvre. Elle ne craindra point pour sa maison le froid ni la neige, parce que tous ses domestiques ont un double vêtement. Elle s'est fait des meubles de tapisseries; elle se revêt de lin et de pourpre. Son mari sera illustre dans l'assemblée des Juges, lorsqu'il sera assis avec les Sénateurs de la terre. Elle a fait un linceuil et l'a vendu; et

et ridebit in die novissimo. Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus. Consideravit semitas domûs suæ, et panem otiosa non comedit. Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus, et laudavit eam. Multæ filiæ congregaverunt divitias: tu supergressa es universas. Fallax gratia, et vana est pulchritudo: mulier timens Dominum, ipsa laudabitur. Date ei de fructu manuum suarum: et laudent eam in portis opera ejus.

elle a donné une ceinture au Cananéen. Elle est revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour. Elle a ouvert la bouche à la sagesse, et la loi de la clémence est sur sa langue. Elle a considéré les sentiers de sa maison, et elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté. Ses enfans se sont levés et ont publié qu'elle étoit très-heureuse; son mari s'est levé, et l'a louée; beaucoup de filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées. La grace est trompeuse, et la beauté est vaine; la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains; et que ses propres œuvres la louent dans l'assemblée des Juges.

RÉFLEXIONS.

Le prix et le mérite d'une Dame chrétienne ne se prennent ni de son esprit ni de sa beauté, mais de sa vertu: *Fallax gratia, et vana est pulchritudo.* Faux brillant, feu follet, que toute cette vivacité d'esprit, que tout cet enjouement qui enchante; rien n'est plus trompeur, rien n'est plus vain que ce faux éclat. Le plus bel esprit est trop superficiel pour être fort solide; sa pénétration même l'épuise; plus il brille, moins il persévere. La beauté n'est pas moins vaine; elle est plus en imagination qu'en réalité; c'est une fleur qui se fane; c'est une lueur presque momentanée que le moindre souffle éteint: peu qui ne soit artificielle, nulle qui puisse fonder un vrai mérite; c'est tout au plus une certaine proportion réguliere des traits qui plaît à la vue et aux sens. La vertu seule peut être le sujet de l'éloge d'une femme respectable par ses belles qualités;

e autre louange n'est qu'une fade flatterie : ons la haute idée que l'Esprit-Saint nous eu ie, dans le magnifique portrait qu'il en fait. crainte du Seigneur, dit-il, qui est le prin- de la véritable sagesse, est comme la base outes ses belles qualités. Elle craint Dieu, le l'aime. Le soin de bien vivre avec l'époux le Ciel lui a donné, et de conserver l'union paix dans sa famille, est une de ses prin- les occupations; la vigilance sur toute sa ;on, et l'application à y maintenir le bon ordre son étude. Humble sans affectation, mo- e sans art, habillée selon sa condition mais luxe, elle inspire de la vénération pour la u ; sa douceur envers tout le monde, et sa nue, sa sagesse dans toutes ses paroles, la admirer : elle est arrivée à une perfection iente, sans sortir des bornes de son état. a fait de grandes choses, ajoute l'Esprit- t : *Manum suam misit ad fortia.* Et ces mer- es sont en ce que ses doigts ont pris le fuseau : *ligiti ejus apprehenderunt fusum.* Belle leçon ces femmes mondaines qui croiroient faire ve de roture si elle touchoient la quenouille. *nocte surrexit, deditque prædam domesticis* : Elle se leve même avant le jour pour plir avec plus d'exactitude toutes ses obli- ons. La ponctualité à payer le salaire de ses estiques, et à pourvoir à leurs besoins, n'est la moindre de ses qualités : sa charité sur- envers les malheureux, lui gagne le cœur ous les pauvres; et tout le temps qu'elle ploie pas à remplir les devoirs de son état, bonnes œuvres ou à la priere, elle l'emploie ravail. Voilà à quoi se réduit la peinture de femme parfaite et véritablement dévote, le Saint-Esprit fait ici un si bel éloge, et elle il dit être plus rare et plus précieuse les perles qu'on apporte des extrémités du

monde. Beaucoup de femmes se reconnoîtront-elles à ce portrait? Elle ne s'est pas distinguée par des actions d'éclat ni en marchant par des voies extraordinaires, mais par la fidélité à ses devoirs les plus communs. Quelle excuse auront toutes ces Dames si peu Chrétiennes? Cette dévotion qui naît et qui se nourrit dans les devoirs ordinaires de son état, n'est peut-être pas au gré de tout le monde. La retraite, l'air de la maison, la présence d'un domestique et des enfans, ne sont guere du goût des meres de famille; c'est cependant la dévotion véritable et solide, qui pour être moins à la mode, n'en est pas moins au gré de Dieu.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 13.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Simile est regnum Cœlorum thesauro abscondito in agro: quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. Iterùm simile est regnum Cœlorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est regnum Cœlorum sagenæ missæ in mare, et ex omni genere piscium congreganti. Quam, cùm impleta esset, educentes, et secus littus sedentes elegerunt.

EN ce temps-là: Jesus dit cette parabole à ses Disciples: Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ: l'homme qui l'a trouvé le cache, et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede, et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines: ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons. Quand il est plein, les gens le tirent, et s'asseyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent de-

nos in vasa, malos au-n foràs miserunt. Sic t in consummatione sæ-i: exibunt Angeli, et arabunt malos de medio torum, et mittent eos in ninum ignis: ibi erit tus et stridor dentium. tellexistis hæc omnia? cunt ei: Etiam. Ait s: Ideò omnis scriba tus in regno cœlorum, ilis est homini patrifa-ias, qui profert de the-ro suo nova et vetera.

hors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles; les Anges viendront, ils sépareront les méchans d'avec les justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente; c'est-là que l'on pleurera, et que l'on grincera des dents. Avez-vous compris toutes ces choses? Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

Qu'il n'y a d'homme sage que celui qui travaille sans relâche à l'affaire importante de son salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'être sage c'est prendre les moyens d'arriver à sa fin : ignorer sa derniere fin, c'est stupidité, c'est bêtise : connoître cette derniere fin, et ne pas prendre les moyens d'y arriver, c'est impiété, c'est folie : se méprendre dans le choix qu'on doit faire de ces moyens, c'est se perdre ; et en matiere de salut, est-on sage quand on se perd?

Qu'un homme ait tout l'esprit possible ; qu'il ait de la pénétration, de la vivacité, du brillant, qu'il soit habile dans tous les beaux arts, qu'il possede toutes les sciences, qu'il soit honnête, officieux, poli : si cet homme manque de conduite, s'il perd par sa faute ses biens, son honneur, sa fortune, s'il se perd lui-même pour toujours, ce bel esprit, ce galant homme est un sot. La sagesse consiste à savoir débrouiller

les objets les plus séduisans, les préjugés les plus captieux, et tous ces faux brillans qui éblouissent : elle consiste à découvrir les ruses et les artifices de l'ennemi de notre salut, à ne pas donner étourdiment dans le panneau, et à ne pas prendre le change. Se laisser prendre par la moindre lueur, par la moindre apparence de bien ; prendre une exhalaison allumée pour un astre fixe et lumineux ; quitter un bien réel pour courir après un fantôme : n'est-ce pas démence et imbécillité d'esprit ? Que fait-on autre chose dans le monde quand on ne travaille point à l'affaire importante de son salut ! Un homme vertueux ne prend pas le change : il découvre sous ces dehors brillans et pompeux le vide de tous les biens créés ; il apperçoit à travers cet éclat imposant le néant de tous les honneurs qui éblouissent les gens du monde ; il sent la caducité de ces places élevées qui font souvent tourner la tête à bien des gens ; il sent la briéveté de cette poignée de jours tumultueux, et peu sereins, qui composent la vie ; et convaincu que Dieu seul est notre félicité, que l'homme n'a été fait que pour Dieu, que Dieu n'a pas pu même nous former pour d'autre que pour lui, et que toute autre fin que celle-là étoit incapable de nous satisfaire, il n'a d'autre ambition, il ne se propose d'autre fin, il n'a en vue d'autre fortune que de plaire à son Dieu, de qui seul dépend tout son bonheur éternel, qui seul est sa fin derniere. Que vous en semble ? Cet homme est-il sage ? Mérite-t-on même le nom de sage, si l'on agit autrement ! Quelle erreur, bon Dieu ! quelles extravagances, quels égaremens jusqu'ici dans ma conduite !

SECOND POINT.

Considérez que n'ayant d'autre affaire dans ce monde, à proprement parler, que le salut ; n'étant

étant même dans ce monde que pour tra-
ıiller à notre salut ; l'affaire même du salut
ımandant tout le temps, et tous nos soins dans
: monde, c'est le comble de la folie de la né-
iger.

Le salut est proprement notre affaire person-
·lle, c'est la nôtre : toutes les autres nous sont
rangeres ; ce sont, si vous voulez, les affaires
: l'Etat, du Royaume, du Barreau, de la guer-
, du négoce, de votre communauté, de votre
mille, de vos enfans, mais ce n'est pas la
ıtre ; et si au sortir du monde vous avez tout
t, hors votre salut, vous avez fait les affaires
ıutrui, et vous avez manqué la vôtre. Que si
contraire vous avez fait votre salut, et que
us n'ayez pas réussi d'ailleurs, consolez-vous,
us avez fait votre affaire personnelle : chacun
est pour soi. Il est surprenant que les hommes
i s'aiment tant, ayent si peu fait de réflexions
r cette vérité. Il y a quarante ans, disoit un
ıurtisan à la mort, que je travaille aux affai-
; de mon Prince, et je n'ai pas donné un
art d'heure à la mienne. Est-ce sagesse d'agir
ısi ?

Le salut est notre grande et principale affaire :
, une grande affaire absorbe tellement toutes
autres, qu'à peine a-t-on le loisir d'y pen-
·; on se console même aisément de la perte
; autres quand la grande réussit. Pour une
ınde affaire, on met tout en œuvre, on apporte
ıtes les précautions ; on en est plein, on
parle avec chaleur, on ménage tous les
ımiens ; on perd le sommeil et le repos, on
blie même les besoins de la vie ; on court,
est dans un mouvement continuel : c'est ce
'on appelle être sage. Appliquez-vous cette
ıduite à l'égard de votre salut, et concluez
e vous aurez été sage, si vous vous en occu-
: ainsi.

Enfin le salut est notre seule affaire ; les autres sont des amusemens d'enfans, à qui le monde a donné le nom d'affaires; c'est ainsi qu'on les regarde toujours à l'heure de la mort ; c'est ainsi que vous en jugerez vous-même à cette derniere heure. Est-ce être sage de ne s'occuper durant toute la vie que de ces puérilités amusantes, au préjudice de la grande affaire, de la seule importante affaire, qui est celle du salut éternel ? Quelle pitié de voir avec quelle fausse sécurité ces prétendus sages du monde extravaguent ! Désabusons-nous ; nul homme sage, que celui qui travaille sans relâche, qui travaille efficacement à l'affaire importante de son salut. Le salut est ce trésor enterré dans un champ, c'est cette perle fine de grand prix : n'est-ce pas être sage de vendre tout ce qu'on possede pour acheter ce champ, pour avoir cette perle ? C'est ce qu'a fait sainte Marguerite. Eût-elle été sage, si ayant de si belles qualités elle se fût damnée ? Les gens du monde sont-ils sages en travaillant si peu à leur salut ? Et un réprouvé dans les enfers croit-il avoir été sage ?

Mon Dieu, qui daignez me faire connoître en quoi consiste la véritable sagesse, accordez-moi ce précieux don : que toute mon ambition, toute mon étude, tous mes soins soient de vous plaire, et de prendre les moyens sûrs d'aller à vous, et de vous posséder éternellement.

Aspirations dévotes durant le jour.

Si oblitus fuero tuî, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea. Psal. 136.

Céleste Jérusalem, centre de la félicité, si je t'oublie jamais pour me laisser aller à la joie dans cet exil, que ma main droite me devienne inutile.

Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non eminero tuî. Psal. 136.

Si je ne t'ai pas toujours présente à l'esprit, si ne préfere pas à tous les plaisirs celui de enser à toi, si éloigné de ton heureux séjour, chante jamais des cantiques de joie, que ma ngue s'attache à mon palais.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

IL est étonnant que tant de gens se piquent être sages, et qu'il y en ait si peu qui le soient; r enfin est-ce être sage de vouloir tout perdre, ens, honneur, repos, son ame même? On n'a 'une seule affaire à ménager, à conduire, à écuter, qui est l'affaire du salut: est-ce être ge de la négliger, et par cette volontaire gligence ne la pas faire? C'est-là pourtant la nduite ordinaire de la plupart des hommes. O e le sage a eu raison de dire, que le nombre s insensés est infini! Ne soyez pas de ce nom-e; n'envisagez la sagesse que par rapport au itable bien. Raisonner juste dans les affai- temporelles; avoir cette modération et ce gme, qui sont un indice du bon sens et de probité; être habile dans tout ce qu'on appel- ffaires dans le monde, et ne savoir pas faire salut, ce ne fut jamais être sage; c'est tout plus être enfant, que de seules puérilités upent. Faites-vous aujourd'hui une juste idée la véritable sagesse: dites-vous souvent à s-même, dites-le hardiment devant tout le nde: Quiconque se damne est un fou. Jamais e plus marquée, jamais pire fou que celui se donne la mort de sens froid, qui se volontairement, qui se précipite: et celui se damne fait-il autre chose? Cette der-e folie enchérit d'autant plus sur l'autre,

que la perte éternelle de l'ame enchérit davantage sur la perte de la vie du corps. Soyez bien convaincu et pénétré de cet vérité, et inspirez-la sans cesse à vos enfans, à vos amis, à vos inférieurs, à vos domestiques. Nul homme véritablement sage que celui qui fait son salut.

2.° Ne louez, à proprement parler, que ceux qui savent faire fortune pour l'autre vie. Si l'on avoit soin de ne débiter devant les enfans, dans la famille, et dans le domestique, que ces salutaires maximes, le monde seroit bien plus chrétien, et l'on ne verroit pas tant de déréglement dans le monde. N'entreprenez jamais rien de considérable que vous ne consideriez si cela servira de moyen pour réussir dans la grande affaire du salut; entreprendre ce qui doit être un obstacle au salut, c'est folie. Lisez-vous une histoire; entendez-vous parler des anciens; raconte-t-on les hauts faits des grands hommes de l'antiquité la plus reculée : ne manquez pas de vous dire à vous-même, ou aux autres : Que leur ont servi et leur grandeur et leur prétendue sagesse, s'ils sont damnés ?

ONZIEME JOUR.

SAINT BARNABÉ, APÔTRE.

SAINT Barnabé étoit Juif, de la Tribu de Lévi, et né en Chypre, où sa famille s'étoit établie depuis long-temps. Il s'appeloit José, ou Joseph, et ce ne fut qu'après l'Ascension du Sauveur que les Apôtres lui donnerent le nom de Barnabé, qui signifie Enfant de consolation, à cause du don particulier qu'il avoit reçu de

Dieu pour consoler les affligés, ayant un talent éminent pour adoucir les chagrins et pour tranquilliser les ames. Tout plaisoit en lui. Il étoit bien fait, dit saint Chrysostome; il étoit bon, naturellement bienfaisant, droit, sincere, affable, gracieux. Il avoit une physionomie prévenante, un air doux, des manieres honnêtes et polies, une modestie et une douceur qui lui gagnoient tous les cœurs.

Sa famille avoit beaucoup de biens, aussi elle n'épargna rien pour lui donner une belle éducation. Ses parens charmés de son beau naturel, de son inclination pour la vertu, et des grandes dispositions qu'il avoit pour les sciences, l'envoyerent à Jérusalem pour y faire ses études sous le célebre Gamaliel. Ce fut là qu'il fit connoissance avec Saul, qui étoit à peu près de même âge, et qui étudioit sous le même Maître; et l'étroite amitié qu'ils contracterent dès-lors ensemble, ne servit pas peu dans la suite à la conversion des Gentils.

Le jeune José croissoit en sagesse en croissant en âge: on ne vit jamais un jeune homme plus vertueux, ni plus sensé. Destiné par sa naissance au ministere du Temple, il ne s'étudioit qu'à s'en rendre digne par la pureté de ses mœurs; l'étude des Livres saints et la priere faisoient toute son occupation, et lui tenoient lieu de tout divertissement. On ne le trouvoit guere qu'avec les Docteurs de la Loi, ou en priere dans le Temple, et sa vertu faisoit son éloge par-tout.

Barnabé étoit dans cette haute réputation lorsque le Sauveur du monde commença de se manifester au public par ses miracles. Barnabé qui ne soupiroit qu'après la venue du messie, et qui n'étoit point aveuglé par les passions, le reconnut bientôt, s'étant trouvé présent au miracle que Jesus-Christ fit en faveur du Paralytique. Prévenu par la grace, il se jette aux pieds du Sauveur,

et le supplie de le recevoir au nombre de ses Disciples. Jesus-Christ le reçut, et par cet heureux choix le combla des plus grandes graces. Barnabé plein dès-lors de charité et de zele, voulut faire part à sa famille du trésor qu'il avoit trouvé. Il avoit une tante à Jérusalem, nommée Marie mere de Jean surnommé Marc : il va la trouver, et lui annonce qu'il a trouvé en la personne de Jesus-Christ, le Messie : toute la famille se convertit ; et cette sainte maison devint dès-lors l'hospice du Sauveur à Jérusalem, et après qu'il fut monté au Ciel, l'asile des Apôtres de Jesus-Christ, et de ses Disciples.

Admis au nombre des 72 Disciples, notre Saint parcouroit les villes et les villages, annonçant le salut et autorisant sa mission par un grand nombre de miracles. Son amour et son zele pour son divin Maître ne se démentirent jamais ; l'opprobre de sa mort sur la croix ne fit que serrer davantage le nœud qui l'attachoit à son Sauveur ; et il en donna bientôt des preuves éclatantes.

Il avoit une terre fort riche près de Jérusalem, il la vendit d'abord après la descente du Saint-Esprit, et en apporta le prix aux pieds des Apôtres, pour être distribué aux pauvres. Ayant appris que Saul, son ancien condisciple, étoit devenu par un faux zele l'ennemi mortel des Disciples de Jesus-Christ qu'il persécutoit à outrance, il eut plusieurs conférences avec lui, lui prouva d'une maniere invincible la divinité du Sauveur, le convainquit, mais ne le convertit pas, Jesus-Christ lui-même s'étant réservé cette conquête. Après cette célebre conversion, saint Paul étant revenu à Jérusalem, vint trouver saint Barnabé, et lui ayant raconté tout ce qui s'étoit passé sur le chemin de Damas et avec Ananie, le pria de le présenter aux Apôtres, et de leur apprendre lui-même comment de persé-

cuteur de Jesus-Christ il étoit devenu le Prédicateur de son Nom.

Quatre ou cinq ans après, quelques Fidelles de l'Isle de Chypre et de la ville de Cyrene en Afrique étant venus à Antioche, y convertirent un grand nombre de Gentils par leurs discours et par leurs miracles. Le bruit de ces progrès de l'Evangile étant venu jusqu'aux Apôtres qui étoient à Jérusalem, ils envoyerent saint Barnabé à Antioche pour affermir ces nouveaux Fidelles dans la foi. Comme c'étoit un homme de bien, dit saint Luc, rempli du Saint-Esprit, puissant en paroles et en œuvres, il fit en peu de temps de prodigieuses conversions; la moisson croissant tous les jours, il eut besoin de nouveaux ouvriers; et sachant que saint Paul s'étoit retiré à Tarse en Cilicie depuis son voyage de Jérusalem, il l'alla trouver et l'amena à Antioche. Ils travaillerent durant un an dans cette nouvelle Eglise avec tant de succès, que ce fut-là que ceux qui croyoient, commencerent à porter le nom de Chrétiens, et que les Fidelles ne rougirent point de l'Evangile.

Agabe, l'un des Prophetes Evangéliques, étant venu à Antioche, et y ayant prédit une famine universelle, les Chrétiens d'Antioche prévoyant les besoins où alloient se trouver les Fidelles qui demeuroient dans la Judée, résolurent d'envoyer, chacun selon ses moyens, de quoi les secourir, et prierent saint Barnabé et saint Paul de porter eux-mêmes ces aumônes. A leur retour, ils amenerent avec eux à Antioche Jean surnommé Marc, cousin de saint Barnabé, que saint Jerôme appelle son disciple.

Tandis que saint Barnabé et saint Paul travailloient à la vigne du Seigneur à Antioche avec Simon surnommé le Noir, Luce le Cyrenéen, et Manahen frere de lait d'Hérode, lesquels l'Ecriture appelle Prophetes et Docteurs, Dieu

choisit saint Paul et saint Barnabé pour les Apôtres des Gentils d'une maniere toute miraculeuse. Les Ministres du Seigneur étant assemblés un jour de jeûne pour célébrer le service divin, le Saint-Esprit ordonna par la bouche des Prophetes, qu'on lui séparât Saul et Barnabé, pour le ministere auquel il les avoit destinés, c'est-à-dire, pour annoncer aux Gentils l'Evangile. Ils furent d'abord consacrés par l'imposition des mains, laquelle en les élevant à l'Apostolat, les remplissoit des dons du Saint-Esprit, et leur conféroit la plénitude du Sacerdoce. Telles étoient dès-lors, dit saint Chrysostome, les Ordinations des Ministres publics de l'Eglise; souvent précédées de révélations et d'un ordre exprès du Seigneur; toujours accompagnées de jeûnes, du saint Sacrifice, et d'autres prieres; la grace y étant toujours conférée par l'imposition des mains.

Saint Barnabé ayant reçu sa mission, partit avec saint Paul pour Séleucie; de-là ils passerent dans l'Isle de Chypre, où ils commencerent tout de bon les fonctions de leur Apostolat. Ils prêcherent la foi de Jesus-Christ dans la ville de Salamine avec un succès inoui; ils parcoururent le reste de l'Isle, vinrent à Paphos, où ils confondirent un Magicien Juif nommé Elymas, qui se mêloit de prédire l'avenir. De Chypre ils passerent en Pamphilie, et allerent à Perge, où Jean Marc, rebuté des fatigues de leurs voyages, les quitta pour retourner à Jérusalem. L'absence de ce cher disciple de saint Barnabé fut un surcroît de peines pour les deux Apôtres, qui ne voulant être à charge à personne étoient seuls chargés de pourvoir par le travail de leurs mains à leurs besoins. Ils continuerent leur voyage dans l'Asie, et allerent porter l'Evangile à Antioche de Pisidie, où ils penserent être lapidés. Quelques femmes Juives, qui faisoient profession

de piété, animées par leurs faux directeurs, qui ne pouvoient souffrir les conversions que faisoient les Apôtres, les firent chasser de la Ville. Ce fut alors que saint Paul et saint Barnabé s'adressant à ces cœurs endurcis qui ne vouloient point recevoir l'Evangile (*a*) : C'étoit à vous, leur dirent-ils d'un ton d'Apôtre, c'étoit à vous qu'il falloit annoncer premiérement la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous rendez indignes de la vie éternelle, voilà que nous allons tourner du côté des Gentils. Les Apôtres ayant secoué la poussiere de leurs pieds, quitterent ce pays, et vinrent à Icone, que l'on nomme aujourd'hui Cogni, où ils convertirent quelques Juifs et beaucoup de Gentils. Etant venus à Lystre, ville de Lycaonie, ils y firent tant de merveilles, que les Idolâtres étonnés de leurs miracles, prirent saint Barnabé pour le Dieu Jupiter, à cause de sa bonne mine et de son air majestueux ; et saint Paul, parce qu'il parloit toujours le premier, pour Mercure : on amena même des victimes à leurs pieds, pour leur offrir des sacrifices. Les Apôtres touchés de leur aveuglement : Que faites-vous, mes amis, s'écrierent-ils en déchirant leurs habits ? ne voyez-vous pas que nous sommes des hommes comme vous, qui venons vous exhorter à quitter ces abominables superstitions, et à reconnoître le seul vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre. Ils eurent toutes les peines du monde de les persuader. Cependant quelques Juifs étant venus d'Icone, persuaderent au peuple que ces deux étrangers étoient des imposteurs, et que les miracles qu'ils faisoient n'étoient que des effets de magie. Les Idolâtres passerent bientôt à une autre extrémité, ils chasserent les Saints à coups de pierres. Saint Paul faillit à être assommé ;

(a) *Act.* 13.

et dès le lendemain ils allerent tous deux à Derbe.

Au milieu de tous ces travaux le nombre des Fidelles croissoit. Ils parcoururent toute la Lycaonie, la Pisidie, vinrent en Pamphilie, prêcherent à Perge, et puis à Attalie, faisant par-tout de merveilleuses conversions, et par-tout fondant des Eglises. Enfin étant retournés à Antioche, ils raconterent les merveilles et les prodiges que Dieu avoit faits par leur ministere en faveur des Gentils, dans tous les lieux où ils avoient annoncé l'Evangile.

Le séjour que S. Barnabé fit à Antioche ne fut guere moins fatigant que ses voyages, son zele ardent pour le salut des ames lui laissant peu de repos. Il fit encore plusieurs courses apostoliques dans la Thrace, et jusqu'en Illyrie, faisant par-tout de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ. Quelques Juifs nouveaux convertis, trop zélés pour leurs anciennes cérémonies, prétendoient qu'il falloit assujettir tous les Fidelles au joug de la Loi, et que la Religion de Jesus-Christ ne dispensoit personne de la Loi de Moyse; ce fut ce qui obligea saint Paul et saint Barnabé d'aller d'Antioche à Jérusalem, où ils assisterent au Concile des Apôtres, y étant reconnus eux-mêmes Apôtres des Gentils. Ce fut dans cette auguste assemblée où les deux Saints raconterent publiquement les progrès surprenans que la foi avoit faits et faisoit tous les jours parmi les Gentils, et avec quels succès l'Eglise s'élevoit sur les ruines de l'Idolâtrie.

Au récit de tant de merveilles, Jean Marc cousin de saint Barnabé, se repentant de son inconstance et de sa lâcheté, protesta qu'il ne le quitteroit plus, et devint dès-lors disciple. Etant de retour à Antioche, les deux Apôtres se séparerent pour aller chacun dans sa mission. Saint Paul ayant pris Silas pour compagnon, tourna du côté de l'Asie; et saint Barnabé ayant pris

Jean Marc avec lui, s'en alla en Chypre, où, par sa douceur et ses manieres engageantes, si propres à gagner les cœurs, accompagnées des miracles qu'il opéroit, il convertit bientôt à la foi de Jesus-Christ toute l'Isle.

Son zele pour la foi étoit trop ardent et trop affectif pour être resserré dans une Isle; il se répandit bientôt au-delà, et l'on assure que cet Apôtre passa jusqu'en Italie. La célebre Eglise de Milan se glorifie de l'avoir eu pour son premier Apôtre. Etant revenu en l'Isle de Chypre, il y confirma dans la foi les Chrétiens; il en augmenta le nombre par de nouvelles conversions, et l'Eglise y fut très-florissante. Il ne manquoit plus à la gloire de ce grand Saint que de couronner par le martyre les travaux de son Apostolat : il ne fut pas long-temps sans obtenir cette grace. Les conversions insignes qu'il faisoit, irriterent les Juifs, qui résolurent de s'en défaire : Dieu le lui révéla; il sut le jour de sa mort, et se prépara par une nouvelle ferveur, au sacrifice dont il devoit être la victime. Cet heureux jour étant venu, il offrit le divin sacrifice de grand matin, ordonna à son disciple Jean Marc de se retirer, et de ne revenir que pour donner à son corps la sépulture. Les Anciens de la Synagogue de Salamine ayant représenté au peuple que les conquêtes que faisoit à Jesus-Christ Barnabé ruinoient leur religion, et alloient déserter leur Synagogue, exciterent une émeute populaire, dans laquelle s'étant saisis du saint Apôtre ils le traînerent hors de la Ville, et l'assommerent à coups de pierres, le 11 de Juin vers l'an 70 de Jesus-Christ; et ce fut par cette précieuse mort que ce grand Saint termina sa carriere. On voulut ensuite brûler son corps; mais son cher disciple étant venu la nuit suivante avec les autres Chrétiens, le trouva tout entier, et l'ensevelit à cent vingt pas de la ville.

La persécution qui suivit la mort du saint Apôtre, fit oublier le lieu de sa sépulture, jusqu'à ce que les Empereurs ayant embrassé la foi, Dieu rendit célebre ce lieu par tant de miracles, qu'on l'appela *le lieu de santé*. Enfin vers l'an 488, cette précieuse relique fut découverte en songe par le Saint même, à Antheme Evêque de Salamine sous l'Empereur Zénon. Tout le Clergé, suivi de toute la Ville, se rendit en procession au lieu que le Saint avoit révélé ; on creusa, et l'on trouva le corps dans une espece de grotte ayant sur sa poitrine l'Evangile de saint Matthieu, que saint Barnabé avoit écrit de sa propre main. Antheme envoya cet exemplaire à l'Empereur Zénon, qui le fit couvrir de lames d'or, le fit garder fort respectueusement dans son Palais, et fit bâtir une Eglise magnifique en l'honneur de saint Barnabé au lieu où l'on avoit trouvé cette précieuse relique. Le tombeau du Saint étoit au côté droit de l'Autel, enrichi de bas reliefs d'argent, et de grandes colonnes de marbre.

Saint Jérôme assure que saint Barnabé écrivit une lettre pleine d'édification pour l'Eglise, par laquelle le saint Apôtre prouve l'abolition de la Loi par l'Evangile de Jesus-Christ, l'inutilité des cérémonies légales, et la nécessité de l'incarnation et de la Mort de Jesus-Christ, et contient ensuite des Instructions fort pathétiques de la morale. Elle étoit adressée aux Hébreux, c'est-à-dire, aux Juifs qui avoient embrassé la foi chrétienne, mais qui avoient encore trop d'attache aux observations de leur Loi. Le Saint se qualifie le dernier, et comme la balayure de ceux à qui il écrit, et il se recommande à leurs prieres. Quoique cette lettre ne soit pas reçue comme canonique, elle est citée plusieurs fois par saint Clément d'Alexandrie, par Tertulien, et par Origene qui l'appelle Epître catholique;

c'est-à-dire, qui s'adresse à toute une nation, et non à une Eglise ou à une personne particuliere.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui nos beati Barnabæ Apostoli tui meritis et intercessione lætificas: concede propitius, ut qui tua per eum beneficia poscimus, dono tuæ gratiæ consequamur. Per Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui nous comblez de joie par les mérites et par l'intercession de votre Apôtre saint Barnabé; faites que nous obtenions par le don de votre grace les bienfaits que nous vous demandons par son entremise. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée des Actes des Apôtres. Chap. II.

IN diebus illis: Multus numerus credentium Antiochiæ conversus est ad Dominum. Pervenit autem sermo ad aures Ecclesiæ quæ erat Jerosolymis, super istis: et miserunt Barnabam usque ad Antiochiam. Qui cùm pervenisset, et vidisset gratiam Dei, gavisus est; et hortabatur omnes in proposito cordis permanere in Domino: quia erat vir bonus, et plenus Spiritu Sancto, et fide. Et apposita est multa turba Domino. Profectus est autem Barnabas Tarsum, ut quæreret Saulum; quem cùm invenisset, perduxit Antiochiam. Et annum totum conversati sunt ibi in Ecclesia;

EN ces jours-là: il y eut un grand nombre de gens à Antioche qui se convertirent au Seigneur. L'Église qui étoit à Jérusalem en ouït parler, et envoya Barnabé jusqu'à Antioche. Quand il fut arrivé, et qu'il vit ce qu'opéroit la grace de Dieu, il en fut ravi, et il les exhortoit à garder constamment, en vue du Seigneur, la résolution qu'ils avoient prise: car c'étoit un homme de bien, plein du Saint-Esprit, et plein de foi; et une grande multitude de personnes se donna au Seigneur. De-là Barnabé s'en alla à Tarse pour chercher Saul; et l'ayant trouvé, il l'emmena à Antioche. Ils vécurent ensemble une année entiere dans cette Eglise-là, et instruisoient beaucoup

et docuerunt turbam multam, ita ut cognominarentur primùm Antiochiæ Discipuli, Christiani. Erant autem in Ecclesia quæ erat Antiochiæ, Prophetæ, Doctores, in quibus Barnabas, et Simon qui vocabatur Niger, et Lucius Cyrenensis, et Manahen qui erat Herodis Tetrarchæ collactaneus, et Saulus. Ministrantibus autem illis Domino, et jejunantibus, dixit illis Spiritus sanctus : Segregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos. Tunc jejunantes, et orantes, imponentesque eis manus, dimiserunt illos.

de monde, en sorte que ce fut à Antioche qu'on donna pour la premiere fois aux Disciples le nom de Chrétiens. Il y avoit alors dans l'Eglise d'Antioche des Prophetes et des Docteurs, entre lesquels étoit Barnabé, Simon qu'on appeloit le Noir, Lucius né à Cyrene, Manahen frere de lait d'Hérode le Tétrarque, et Saul. Or, un jour qu'ils rendoient leur culte au Seigneur, et qu'ils jeûnoient, le Saint-Esprit leur parla de la sorte : Mettez-moi à part Saul et Barnabé, pour le ministere pour lequel je les ai choisis. Alors ayant jeûné et prié, ils leur imposerent les mains, et ils les congédierent.

Le Livre des Actes des Apôtres écrit par saint Luc, est l'histoire de ce qui s'est passé de plus merveilleux dans l'Eglise naissante, c'est-à dire, depuis l'Ascension de Jesus-Christ jusqu'à l'arrivée de saint Paul à Rome. On y voit la naissance de l'Eglise, les progrès de l'Evangile, les victoires remportées sur la Synagogue et sur la Gentilité, et la réunion de ces deux peuples dans le sein de l'Eglise.

RÉFLEXIONS.

Mettez-moi à part Saul et Barnabé, pour le ministere pour lequel je les ai choisis. C'est le Saint-Esprit qui parle, c'est Dieu lui-même qui les appelle aux fonctions du sacré ministere. Avec une telle vocation pouvoient-ils être moins puissans en paroles et en œuvres ! Jamais courses plus fructueuses, jamais zele plus efficace, on ne vit jamais tant de conversions. Que ne feroient pas encore tous les jours les Ministres du même

Dieu, si c'étoit toujours l'Esprit-Saint qui les choisît pour le divin ministere? Le ministere est divin, mais la vocation est-elle toujours divine? Est-ce Dieu qui destine cet enfant au service des Autels? Est-ce Dieu qui le sépare pour lui? Est-ce Dieu qui le choisit pour son ministere? Hélas! combien de fois nulle autre vocation que l'ambition et la cupidité. Est-il cadet, il faut qu'il soit d'Eglise. Mais il n'a point de vocation, n'importe, ses parens l'ont pour lui; mais il n'a nulle qualité pour remplir ses devoirs, n'importe, il sera toujours assez habile pour tirer les revenus d'un Bénéfice. On ne regarde dans la Prélature que les avantages temporels: l'éclat flatte l'ambition, et l'opulence la cupidité; il suffit même souvent qu'un enfant soit mal-fait, qu'il ait peu d'esprit, qu'il manque de ces brillantes qualités qui font primer dans le monde, pour le destiner à l'Eglise. Dieu n'a souvent que le rebut des familles; l'inclination même des parens détermine les états. Que Dieu appelle un enfant à l'état Religieux; la vocation a beau être marquée, on ne défere qu'à la prédilection des parens, ou aux intérêts de la famille.

C'est assez que ce jeune homme soit le cadet de sa maison, pour ne pas douter qu'il ne soit dès-là appelé au sacré, au formidable ministere des autels; si les choses changeoient de face, sa vocation changeroit de même. Une Demoiselle n'a pas de bien, on veut que ce soit toujours l'Esprit de Dieu qui fait dire aux parens qu'il faut qu'elle soit Religieuse. Mais a-t-elle une dot considérable; est-ce une riche héritiere? son attrait pour la retraite et pour le cloître est toujours regardée comme une tentation. Est-ce Dieu qui préside aux choix de l'un ou de l'autre parti? est-ce l'Esprit de Dieu qui fait ce département de condition? nullement: c'est une aveu-

gle prédilection, c'est l'ambition, c'est l'intérêt, c'est la faveur, c'est un droit de naissance, qui, sans consulter le Seigneur, décident souverainement du sort des enfans; ce sont des vues toutes naturelles des enfans qui leur donnent le goût des plus respectables dignités et des sacrées fonctions du plus redoutable ministere : et l'on s'étonne après cela si la tête tourne quelquefois à ceux qui sont dans les places les plus élevées; on s'étonne si le pain de la parole n'a plus de force dans la bouche de ceux que Dieu n'avoit pas choisis pour le distribuer; on s'étonne si le Prêtre se confond lui-même par l'irrégularité de ses mœurs avec le Laïque, et si les Pasteurs d'Israël se paissent eux-mêmes, comme parle le Prophete, au lieu de paître leur troupeau; on s'étonne enfin si les reproches que Dieu faisoit autrefois aux Ministres de l'ancienne Loi, conviennent si fort aux Ministres de la Loi nouvelle : *Lac comedebatis, et lanis operiebamini :* Vous mangiez le lait de mon troupeau, et vous vous couvriez de sa laine. *Et quod infirmum erat non consolidastis :* Et vous n'avez point travaillé à fortifier les brebis qui étoient foibles, ni à panser et à guérir celles qui étoient malades : *Et quod ægrotum non sanastis :* Vous n'avez point bandé les plaies de celles qui étoient blessées; vous n'avez point relevé celles qui étoient tombées; et vous n'avez point cherché celles qui étoient perdues : *Et quod perierat non quæsistis.* Mais vous vous êtes contentés de les dominer avec une sévérité outrée : *Cum austeritate imperabatis eis, et cum potentia.* Aussi mes brebis ont été dispersées; et elles ont été dévorées : *Dispersæ sunt oves meæ.* Mais je jure par moi-même, dit le Seigneur, je demanderai un compte terrible à ces indignes Pasteurs, des brebis qu'ils ont laissé perdre, et du troupeau qu'ils ont négligé : *Vivo ego, dicit Dominus,*

Deus : Requiram gregem meum de manu eorum. Et voilà les effets de ces vocations purement humaines ; voilà ce que produisent ces intrusions, ces destinations à l'Eglise sans vocation.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 10.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum. Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ. Cavete autem ab hominibus. Tradent enim vos in Conciliis, et in Synagogis suis flagellabunt vos : et ad Præsides, et ad Reges ducemini propter me, in testimonium illis, et Gentibus. Cùm autem tradent vos, nolite cogitare quomodò aut quid loquamini : dabitur enim vobis in illa hora, quid loquamini. Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis. Tradet autem frater fratrem in mortem, et pater filium : et insurgent filii in parentes, et morte eos afficient : et eritis odio omnibus propter nomen meum : qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups : soyez donc prudens comme des serpens, et simples comme des colombes. Mais gardez-vous des hommes, car ils vous livreront aux tribunaux, et vous feront flageller dans leurs Synagogues. Vous serez menés aux Gouverneurs et aux Rois à cause de moi, pour me servir de témoins auprès d'eux et des Gentils. Or quand on vous livrera, ne songez point ni comment vous parlerez, ni à ce que vous direz : car ce que vous aurez à dire vous sera suggéré à l'heure même ; parce que ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Pere qui parle en vous. Alors le frere livrera son frere à la mort, et le pere son fils ; les enfans mêmes se souleveront contre leur pere, et contre leur mere, et les feront mourir : et vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom ; mais celui qui sera constant jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

MÉDITATION.

De la prudence chrétienne.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la prudence chrétienne est cette importante vertu qui enseigne à régler sa vie et ses mœurs sur les maximes de la Loi Chrétienne, et à diriger ses discours et ses actions suivant les regles de la foi et de la Religion : sans elle, nulle probité, nulle vertu, nul mérite : sans elle on s'égare, sans son secours on fait bien de faux pas.

Rien n'est plus foible, rien n'est plus faux que la prudence mondaine ; toute son étude ne tend qu'à faire prendre le change : et comme elle erre dans sa fin et dans ses principes, toutes ses leçons ne vont qu'à nous tromper. Qu'on est malheureux, qu'on est à plaindre, quand on suit un tel guide ! Vues trompeuses, mesures caduques, chimeres séduisantes, faux raisonnemens, source intarissable de regrets et d'éternels repentirs, vous êtes les effets funestes, mais nécessaires de la prudence de la chair.

Considérez ces grands et vastes projets d'établissement de fortune tomber, s'évanouir par un seul coup de vent.

Considérez ces mesures prises avec tant d'étude, conduites avec habileté, soutenues avec art : elles se trouvent toujours trop courtes. Nos lumieres sont trop bornées, notre adresse est trop mince ; notre pouvoir est toujours trop foible pour decouvrir, ou éviter les écueils où la prudence humaine va toujours échouer. Il faut du choix, de la prévoyance, du discernement : il faut ne perdre jamais de vue la

regle de nos mœurs, la briéveté de nos jours, l'immutabilité de notre fin derniere ; il faut appercevoir le vide, découvrir le faux brillant, comprendre le néant de ces biens créés qui enchantent : et qui peut faire tout cela, si ce n'est la seule prudence chrétienne, qui seule sait mettre dans leur vrai jour tous les objets, qui seule sait prendre des mesures justes?

Chose étrange ! on s'étudie toute la vie, on se donnne des mouvemens infinis, on s'épuise pour venir à ses fins : adresses, finesses, intrigues, dissimulations, tout est mis en usage pour bâtir sa fortune : prudence humaine, fausse prudence, que Dieu prend plaisir tous les jours de confondre par ces morts imprévues, par ces disgraces inattendues, par ces subites révolutions qui dérangent si fort les familles dans moins de rien. Quelle pitié de voir les soins et les fatigues que se donnent les enfans de Noé pour immortaliser leur nom, et pour se faire un rempart contre la colere du Seigneur, et un asile dans la disgrace ! image naturelle de la prudence de la chair. Quelle folie de ne s'appuyer que sur un bras de chair ; de ne compter que sur son crédit, que sur la puissance de ses amis ou de ses patrons, que sur ses trésors, ses succès, que sur son industrie : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* Si le Seigneur n'entre dans tous nos projets, s'il n'est la fin lui-même et le principal mobile de toutes nos entreprises, si Dieu ne fait lui-même notre fortune, tous nos soins, toutes nos mesures se réduisent à rien. Mon Dieu ! quelle folie de nous appuyer sur notre prudence !

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y a que la prudence chrétienne, c'est-à-dire, celle qui ne s'appuie que sur

les principes de la Religion, qui ne suit que les lumieres de la raison éclairée par la foi, et qui ne se regle que par les maximes de l'Evangile; il n'y a, dis-je, que cette prudence chrétienne qui ne s'égare point, et qui soit vraie; il n'y a qu'elle qui puisse faire notre fortune et pour le temps et pour l'éternité; il n'y a qu'elle qui ait l'art de mettre à profit les biens et les maux de cette vie. Qu'on réussisse ou non dans ce qu'on entreprend, quand on agit selon l'esprit chrétien, selon la prudence de l'Evangile; qu'on ne soit pas approuvé des hommes: on l'est toujours de Dieu, qui nous tient compte de toutes nos démarches. Si le succès ne flatte pas notre ambition, si le monde ne le trouve point de son goût, ce succès, quel qu'il soit, nous est toujours favorable. Les Saints n'ont pas eu d'autre prudence; ils n'ont pas toujours eu les suffrages des sages du siecle: mais qui ne voudroit avoir été aussi prudent et aussi sage que l'ont été les Saints?

La prudence chrétienne ignore, il est vrai, toutes ces subtilités de l'esprit humain, dont les simples sont souvent la dupe; elle ignore tous ces rafinemens de la politique qui va fouiller jusque dans l'avenir, qui se joue de la droiture et de la simplicité d'une conscience timorée: elle ignore toutes ces bassesses d'une ame esclave de ses passions, et tous ces artifices par lesquels on prétend se faire une fortune qui soit son ouvrage. Dieu réprouve cette prudence, et il la confond. La prudence chrétienne a de plus solides fondemens, et elle suit de meilleurs guides: elle n'impose pas aux yeux mondains; la modestie, l'humilité, le désintéressement, l'esprit de religion qui l'accompagnent par-tout, lui inspirent une modération qui la rend souvent obscure. Mais quel trésor de mérite ne procure-t-elle pas? et quelle source de consolation et de tran-

quillité et pour cette vie et pour l'autre ? On se rit quelquefois dans le monde de la droiture et de la bonne foi des gens de bien ; on se rit de leur naïveté ; on appelle leur délicatesse de conscience imbécillité, ou du moins petitesse de génie : pensera-t-on de même quand on verra que ces prétendus esprits foibles ont eu la science des Saints, qu'ils ont agi selon l'esprit de Dieu, qu'ils ont été sages aux yeux de Dieu, et qu'il n'y a eu qu'eux qui ayent été prudens et sages ? Il est vrai, cette prudence ne sait ce que c'est que mentir ; elle sacrifie à sa conscience et à la religion tous ses intérêts ; elle ne sait ce que c'est que duplicité, que fourberie : mais en est-elle moins respectable ? en est-elle moins sûre ? et la conduite qui lui est opposée, et que la plupart des gens du monde suivent, mérite-t-elle le nom de prudence ! n'est-elle pas une insigne folie ? et quiconque a toute autre prudence que la prudence chrétienne, n'est-il pas insensé ?

Sans doute, ô mon Dieu ! et c'est avec un véritable regret de ma conduite passée que je fais cet aveu : je déteste cette malheureuse politique, cette pernicieuse prudence de la chair, cette fausse sagesse. Votre Loi, ô mon Dieu, vos Commandemens, votre Evangile, vos maximes ; voilà quelle sera désormais toute ma prudence, et l'unique regle de ma conduite : votre grace, mon divin Maître, sans quoi toutes mes résolutions se reduiroient à rien.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini. Psal. 118.

Heureux ceux qui sont toujours dans les voies de l'innocence, et qui marchent fidellement dans la Loi du Seigneur.

Beati qui scrutantur testimonia ejus : in toto corde exquirunt eum. Ibid.

Heureux ceux qui s'appliquent à connoître les volontés du Seigneur, et qui n'ont d'ardeur que pour lui plaire !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN ne nuit tant à la véritable piété que la fausse prudence ; prudence mondaine, prudence charnelle, et toute naturelle, qui ne voit que par les yeux de la pure raison, qui ne juge que par l'organe des sens, et qui n'a pour premier principe que l'amour-propre. Telle est la prudence qui regne aujourd'hui dans le monde, et quelquefois même dans l'état Religieux : on ne consulte que ce qu'on appelle bon sens ; on ne suit que les foibles lumieres de son propre esprit ; on ne juge que selon les principes d'une prudence toute humaine : et comme les maximes de Jesus-Christ, l'Evangile, la foi ne sont ni consultées ni guere plus écoutées dans ce tribunal, la Religion y perd d'ordinaire sa cause. On mesure tout, on regle tout, on ajuste tout selon cette pernicieuse prudence de la chair, qui fait des Philosophes, mais non pas des Chrétiens. Gardez-vous bien de suivre un tel guide, qui ne manque jamais d'égarer : raisonnez en toutes choses selon les lumieres de la droite raison, du bon sens ; mais ne perdez jamais de vue les principes de la foi et les lumieres de l'Evangile dans tous vos raisonnemens ? Celles-ci doivent purifier celles-là ; sans elles tout ce qu'on appelle bon sens, n'est qu'illusion et extravagance : nous n'avons de bons sens qu'autant que notre sens est conforme à l'esprit et au sens de Jesus Christ. Que cette vérité soit pour vous un premier principe.

2.° Défiez-vous de votre Esprit, de votre

prétendu bon sens, de vos lumieres : la passion, l'amour-propre, l'intérêt, tout aveugle : l'esprit est si souvent la dupe du cœur. Défiez-vous continuellement de cette prudence mondaine, qui sous de spécieux prétextes de besoin, de bienséance, de nécessité, favorise toujours la passion et l'amour-propre aux dépens de la vertu chrétienne et du salut. S'agit-il de vous déterminer sur quelque chose de conséquence : commencez toujours par consulter Dieu et lui demander ses lumieres ; examinez ensuite toutes les raisons et les circonstances ; mais raisonnez toujours par rapport à votre derniere fin qui doit vous servir de premier principe : imaginez-vous que vous êtes dans le lit de la mort prêt à aller rendre compte de l'affaire en particulier que vous voulez entreprendre ; pensez-en à présent comme vous en jugerez alors : enfin n'entreprenez rien de considérable sans avoir consulté un sage et saint Directeur.

DOUZIEME JOUR.

LES SS. BASILIDE, CYRIN, NABOR, ET NAZAIRE, MARTYRS.

PARMI cette foule prodigieuse de Martyrs que la cruelle persécution de Dioclétien et de Maximien donna à l'Eglise, les saints Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire ne tiennent pas le dernier rang. C'étoient quatre jeunes Gentils-hommes Romains distingués par leur mérite personnel et par leur naissance, mais encore plus par le bonheur qu'ils avoient d'être Chrétiens. Comme la profession des armes étoit la seule qui convînt aux gens de qualité, et qu'ils étoient

obligés de servir dans les armées, nos quatre Héros Chrétiens avoient pris parti dans celles des Empereurs, et ils étoient Officiers de l'Armée d'Italie sous Maxence, à qui Maximien son pere, du vivant même de Dioclétien, avoit remis l'Empire.

Maxence sachant que les Chrétiens favorisoient le parti de Constantin que l'armée d'Angleterre avoit proclamé Empereur, feignit d'être lui-même Chrétien, afin de se les rendre favorables, et fit cesser les recherches qu'on faisoit contre eux; ce qui laissa le temps aux Fidelles de respirer après une si longue persécution, qui avoit rempli tout l'univers de sang et de carnage; mais le calme ne fut pas long. Le tyran Maxence ayant étouffé la rebellion d'Alexandre, qui s'étoit fait proclamer Empereur en Afrique, ne craignit plus que les Chrétiens lui pussent nuire : ainsi il leva le masque, se déclara leur ennemi, et les persécuta avec une fureur extraordinaire. Ce fut durant la persécution de cet ennemi du nom Chrétien que nos quatre Saints signalerent leur foi par leur constance dans les plus grands tourmens, et remporterent la palme du martyre.

Ce fut vers l'an 309 que le Tyran ayant renouvelé les cruels Edits des Empereurs Dioclétien et Maximien contre les Chrétiens, on fit de grandes recherches de tous ceux qui professoient la Religion Chrétienne. Basilide et ses trois Compagnons étoient trop fidelles pour dissimuler, et la profession qu'ils faisoient d'être Chrétiens étoit trop éclatante pour être ignorée : ils virent bien que l'orage alloit fondre sur eux, et qu'il falloit se préparer au combat, en se dépouillant de tous leurs biens en faveur des pauvres.

Devenus les Héros de la charité, ils devinrent bientôt les Martyrs de la Foi. On avertit le

le Préfet de la ville de Rome, nommé Aurele, qu'il y avoit quatre Officiers de l'Armée d'Italie, qui bien-loin de rougir d'être Chrétiens, s'en faisoient honneur, tandis qu'ils méprisoient les Edits des Empereurs touchant la Religion, et parloient avec le dernier mépris des Dieux de l'Empire.

Aurele voulut les voir; il les reçut avec honneur, et leur dit, qu'il les avoit mandés pour s'informer d'eux-mêmes de la vérité d'un fait qui les regardoit, et qu'il ne vouloit pas croire: Le bruit court, continua-t-il, que vous êtes Chrétiens. Pour moi, ajouta-t-il, je ne saurois me persuader que des gens de votre âge, de votre qualité, de votre esprit, des premiers Officiers de l'armée des Empereurs, et qui êtes en droit de tout attendre de leur faveur, et de tout craindre de leur disgrace, fussiez capables de donner dans les extravagances des Chrétiens, proscrits déjà tant de fois par les Empereurs, et rendus infames par tout l'Empire. Je n'ai pas besoin d'une longue justification de votre part; vous êtes trop galans hommes pour être jamais Chrétiens; cependant comme le bruit en avoit couru, il est nécessaire que vous veniez au Temple avec moi, pour détruire par votre présence cette calomnie.

Aurele avoit parlé jusqu'ici avec tant d'assurance et de vivacité, qu'il n'avoit pas laissé un moment à nos Saints pour répondre. Saint Basilide, comme le plus ancien, prenant la parole: Une vérité qui fait honneur, lui dit-il, ne fut jamais une calomnie; on vous a dit que nous étions Chrétiens, et on a dit vrai; et comment rougirions-nous d'une Religion qui est la seule véritable? Oui, Monsieur, nous publions tout haut qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui des Chrétiens, lequel nous adorons; et ne faut-il pas avoir perdu tout bon sens et toute raison,

pour adorer comme des Dieux des scélérats qui ne méritent pas même de vivre parmi les hommes?

Cessez, impie, s'écrie alors le Préfet devenu tout furieux par cette réponse, à laquelle il ne s'attendoit pas; cessez de blasphémer contre nos Dieux: je saurai bien les venger de votre insolence. Qu'on mene ces insensés en prison, et qu'on les ferme dans un cachot, jusqu'à ce que le Prince soit informé de leur impiété et de leur désobéissance.

L'ordre fut exécuté sur le champ: on leur ôta toutes les marques d'honneur de la profession militaire, et on les enferma dans un cachot le plus obscur et le plus puant qu'il y eût dans les prisons de Rome. Mais Dieu ne tarda pas de leur faire sentir les doux effets de sa protection et de sa toute-puisssance; une lumiere miraculeuse dissipa dans le moment les noires ténebres du cachot; ce fut un jour continuel, et une odeur exquise chassa bientôt l'horrible puanteur de ce cloaque. L'éclat de cette lumiere surnaturelle se fit appercevoir de plus loin. Le Concierge de la prison, nommé Marcel, voulut s'assurer par lui-même de la vérité; il ouvre le cachot, trouve les prisonniers comblés de joie, regarde, fouille de tous côtés pour voir d'où pouvoit venir cette si brillante lumiere; et convaincu qu'elle étoit miraculeuse, il confesse que le Dieu des Chrétiens est le seul vrai Dieu: il se jette aux pieds des Martyrs, et leur demande le Baptême, avec toute sa famille. Cette conversion fit du bruit; Aurele en fut averti, et ordonne qu'on lui amene les prisonniers chargés de chaînes.

Rien ne fut plus touchant, ni en même-temps plus glorieux à Jesus-Christ que de voir quatre jeunes Gentilshommes Romains, bien faits, d'un air noble et majestueux, traverser les rues de

Rome avec un visage riant, tête nue, les mains liées derriere le dos, chargés de fer, et accompagnés des huées du peuple. Etant arrivés au Palais, Aurele leur demande d'un ton menaçant, si la prison ne les a pas faits sages. Nous cesserions de l'être, répond Basilide, si nous cessions d'être Chrétiens : sachez que les prisons n'ébranlent pas la foi ni la constance de ceux qui ne soupirent qu'après le martyre ; et le plus grand bonheur qui puisse arriver à un homme, c'est de donner sa vie pour celui qui seul peut nous rendre heureux après notre mort.

Puisque la prison ne vous a pas rendus plus dociles, repart le Préfet de Rome, les tourmens vous rendront moins insolens : ou résolvez-vous à venir sacrifier aux Dieux, et à ôter les sortileges par lesquels vous avez ensorcelé le Concierge ; ou attendez-vous à souffrir les plus horribles tourmens. Nous ne nous servons point de sortileges pour faire connoître le vrai Dieu, répondent les Saints ; vous n'avez qu'à interroger vous-même le Concierge, sa femme et ses enfans, et vous apprendrez ce que peut notre Dieu, et ce qu'il fait pour se faire connoître. Nous croyez-vous capables d'offrir des sacrifices aux démons? nous ne sacrifions qu'au vrai Dieu ; et vous devriez rougir vous-même de croire qu'il y a plusieurs Dieux, et d'adorer comme des Dieux des Idoles.

Il est aisé de comprendre jusqu'à quel point cette réponse si généreuse et si chrétienne irrita le Préfet. Il ne répliqua que par des ordres d'une cruauté sans exemple. Il fit fouetter les Saints avec des escourgées de fer qu'on nommoit scorpions : c'étoient des fouets épineux et fort piquans, plombés par les bouts, ou ferrés par une espece de mollette, qui à chaque coup fasoit sauter la chair par lambeaux et déchiroit le corps d'une maniere horrible.

Outre l'ignominie qui étoit attachée à cette sorte de tourment, la douleur étoit incompréhensible. Les corps de nos Saints furent bientôt découverts par sillons jusqu'aux os : ce supplice fit horreur même aux Païens, et tout le monde convint qu'ils n'avoient pu lui survivre que par miracle. Le Tyran en fut lui-même surpris, surtout quand il apprit que sous cette grêle de coups tous plus douloureux, bien-loin d'avoir plié, ou paru du moins accablés, ils avoient toujours confessé Jesus-Christ avec joie et avec un nouveau courage. Il ordonna qu'on les remît dans la prison, espérant de lasser leur patience par la longueur du tourment, persuadé que laissant les Martyrs dans ce pitoyable état, sans aucun soulagement, c'étoit les tourmenter d'une maniere beaucoup plus cruelle, les plaies s'aigrissant tous les jours davantage, et devenant plus douloureuses par le froid.

Nos Saints furent sept jours entiers dans leur cachot sans secours, et presque sans nourriture; mais Dieu prit soin lui-même de les soulager: jamais les consolations ne furent plus abondantes ; leurs plaies ne sembloient se conserver que pour publier, comme par autant de bouches, le triomphe des Martyrs, et la toute-puissance de celui qui sait faire trouver tant de douceurs dans les plus grands supplices. Enfin l'Empereur informé de ce qui se passoit, voulut s'en convaincre par ses propres yeux ; il ordonna qu'on les lui représentât. Il fut effrayé en voyant des corps qui depuis si long-temps n'étoient que plaies ; il leur demanda simplement s'ils persistoient à ne vouloir pas sacrifier aux Dieux. La réponse des généreux Martyrs, et le ton, la hardiesse et la magnanimité avec lesquels ils la firent, l'étourdit : il parut même tout interdit, et ne pouvant plus voir devant lui une preuve si éclatante et si pressante de la fausseté de ses chimé-

riques et fabuleuses Divinités, et un témoignage si illustre de la Divinité de Jésus-Christ, et de l'excellence de la Religion Chrétienne, il les condamna tous quatre à avoir la tête coupée, et ordonna que leurs corps fussent jetés à la voirie, ce qui fut exécuté sur l'heure même. Ce fut le 12 de Juin vers l'an 309 que ces illustres Chrétiens mériterent la couronne du Martyre.

Des Chrétiens de la ville eurent soin d'aller retirer leurs corps, que les oiseaux de proie et les bêtes farouches respecterent; ils furent enterrés sur le chemin d'Aurele, où l'on bâtit ensuite une Chapelle sur leur tombeau.

Saint Chrodegang, Evêque de Metz, ayant obtenu du Pape Paul I les Reliques de saint Nabor et de saint Nazaire, avec le corps de saint Gorgone Martyr, il les fit venir en France l'an 765, les reçut avec une pompe magnifique, et mit les Reliques de saint Gorgone dans l'Eglise de la célebre Abbaye de Gorze; celles de saint Nabor, dans l'Eglise du monastere de Saint-Hilaire, et celles de saint Nazaire, au Monastere de Laurésham ou de Lorch.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

SANCTORUM Martyrum tuorum Basilidis, Cyryni, Naboris, atque Nazarii, quæsumus, Domine, natalitia nobis votiva resplendeant : et quod illis contulit excellentia sempiterna, fructibus nostræ devotionis accrescat. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que les vœux que nous vous offrons en l'honneur de la naissance dans la gloire de vos saints Martyrs Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire, vous soient rendus avec éclat; et que vos graces qui leur ont procuré le bonheur éternel croissent en nous de jour en jour par les fruits de notre dévotion. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 10.

FRATRES: Rememoramini pristinos dies, in quibus illuminati, magnum certamen sustinuistis passionum: et in altero quidem, opprobriis et tribulationibus spectaculum facti: in altero autem, socii taliter conversantium effecti. Nam, et vinctis compassi estis, et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam. Nolite itaque amittere confidentiam vestram, quæ magnam habet remunerationem. Patientia enim vobis necessaria est: ut voluntatem Dei facientes, reportetis promissionem. Adhuc enim modicum aliquantulum, qui venturus est, veniet, et non tardabit. Justus autem meus ex fide vivit.

MES FRERES: Remettez-vous en l'esprit ces premiers temps, où après avoir reçu la lumiere, vous avez soutenu de grands combats et de grandes persécutions. D'un côté, servant de spectacle au monde, par les opprobres et les vexations, et de l'autre, prenant part aux peines de ceux qui étoient dans le même état: car vous avez compati à ceux qui étoient dans les fers, et vous avez souffert avec joie qu'on vous enlevât vos biens, sachant que vous avez un fonds plus riche, et toujours durable. Ne perdez donc point cette fermeté de courage que vous avez, qui sera suivie d'une si grande récompense: car la patience vous est nécessaire; afin qu'en faisant la volonté de Dieu, vous receviez l'effet de ses promesses. Aussi-bien ce qui reste de temps est court, et même très-court. Il viendra, celui qui doit venir, et il ne tardera point; cependant le Juste qui est à moi, vit de la foi.

L'Epître aux Hébreux, c'est-à-dire, adressée à tous les Juifs nouvellement convertis qui habitoient en Jérusalem et dans la Palestine; cette Epître, dis-je, renferme toute la Théologie, et toute la science divine du Mystere de l'Incarnation, de la Divinité de Jesus-Christ, de sa qualité de Sauveur,

de Messie, de Grand-Prêtre. Saint Paul finit en exhortant tous les Juifs convertis de persévérer dans la foi de Jesus-Christ, sans laquelle il n'y a point de salut.

RÉFLEXIONS.

Le temps est court, et même très-court. Peu de personnes qui feront ces réflexions, qui liront celles-ci, qui n'ayent passé plus de la moitié de leur vie; plusieurs même sont arrivés à la derniere heure, et tiennent au tombeau. Hélas! un grand nombre ne verront pas la fin de l'année. Une poignée de jours qui passent, qui s'évanouissent, qui s'échappent à tous momens; un nombre d'heures fort limité, et encore plus incertain; une vie sujette à mille fâcheux accidens, et qui n'est proprement qu'un souffle: voilà ce fonds de sable sur quoi nous bâtissons; voilà la base sur quoi portent tous nos projets; voilà le fondement sur quoi nous élevons avec tant de soin notre fortune. Certainement quand on pense sérieusement à cette caducité, à cette briéveté de la vie, et que l'on se représente en même-temps ces vastes et ambitieux projets, ces soins tumultueux et infinis, ces idées immenses de grandeur et de fortune, qui seules demanderoient des siecles, n'a-t-on pas sujet de s'écrier: Jusques à quand, enfans des hommes, serez-vous insensés? jusques à quand userez-vous votre vie et vos jours à ne rien faire? *Le temps est court:* et cependant à voir les desseins qu'on a, les mouvemens qu'on se donne, les mesures qu'on prend, ne diroit-on pas qu'on est sûr d'avoir encore plusieurs siecles à vivre? *Le temps est court:* tout le monde en convient; une éternité bienheureuse ou malheureuse dépend du bon ou du mauvais usage de ce peu de temps, personne ne l'ignore, et cependant la plus sérieuse, la

plus ordinaire occupation des hommes, est de perdre ce temps. *Le temps est court, et même très-court ;* et chacun se promet d'avoir assez de temps, et chacun prodigue ce temps, et nul de nous qui ne sente qu'il a perdu jusqu'ici presque tout le temps de sa vie. *Le temps est très-court ;* et l'on ne pense qu'à de nouvelles acquisitions, qu'à de nouveaux établissemens, qu'à s'élever de quelques degrés, sans penser que ce temps si court touche à cette épouvantable éternité, durant laquelle on doit condamner, déplorer, abhorrer presque tout ce qui nous enchante à présent, et qui nous occupe. Quel raisonnement plus insensé, quelle plus pitoyable conduite que celle des libertins, selon le portrait même qu'en fait le Saint-Esprit dans l'Ecriture ! Nous avons peu de temps à vivre, disent-ils ; hâtons-nous donc de nous couronner de fleurs, parce qu'elles doivent sécher dans moins de rien. *Le temps est court :* ne pensons donc qu'à amasser des biens que nous devons perdre au plutôt, que nous ne saurions conserver : ne pensons donc qu'à nous enivrer des plaisirs qui doivent faire le sujet de nos repentirs, qui doivent faire notre supplice. Quelle extravagance, quelle folie ! au lieu de dire : *Le temps est court ;* ne comptons donc point sur ce peu de temps ; ne perdons pas un moment de ce temps ; méprisons tout ce qui passe avec le temps ; et n'estimons, n'aimons, n'ambitionnons que ce qui nous doit rendre heureux au-delà de tous les temps. C'est ainsi que doit raisonner, que doit agir tout homme sage : avons-nous raisonné ainsi jusqu'à présent ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 24.

IN illo tempore : Sedente Jesu super montem Oliveti, accesserunt ad eum Discipuli secretò, dicentes : Dic nobis quando hæc erunt ? et quod signum adventûs tui, et consummationis sæculi ? Et respondens Jesus, dixit eis : Videte ne quis vos seducat. Multi enim venient in nomine meo, dicentes : Ego sum Christus : et multos seducent. Audituri enim estis prælia, et opiniones præliorum. Videte ne turbemini : oportet enim hæc fieri, sed nondum est finis. Consurget enim gens in gentem, et regnum in regnum, et erunt pestilentiæ, et fames, et terræ motus per loca. Hæc autem omnia initia sunt dolorum. Tunc tradent vos in tribulationem, et occident vos : et eritis odio omnibus gentibus propter nomen meum. Et tunc scandalizabuntur multi, et invicem tradent, et odio habebunt invicem. Et multi pseudoprophetæ surgent, et seducent multos. Et quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum ; qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.

EN ce temps-là : Comme Jesus étoit assis sur le Mont d'Olivet, ses Disciples l'aborderent en particulier, et lui dirent : Dites-nous quand cela arrivera-t-il, et quel sera le signe de votre venue et de la consommation des siecles ? Jesus leur répondit : Prenez garde qu'on ne vous séduise : car plusieurs viendront qui prendront mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils séduiront beaucoup de gens. On vous parlera de batailles, et de bruits de batailles. Mais prenez garde de vous alarmer ; aussi-bien faut-il que ces choses arrivent ; mais ce n'est pas-là encore la fin ; car les Nations s'éleveront contre les Nations, et les Royaumes contre les Royaumes, et il y aura de tous côtés des pestes, des famines et des tremblemens de terre. Tout cela au reste, c'est le commencement des malheurs. Alors on vous livrera à la persécution, on vous fera mourir, et vous serez en haine à tous les peuples à cause de mon nom. Alors plusieurs viendront à tomber : les hommes se livreront et se haïront les uns les autres. Il paroîtra beaucoup de faux Prophetes, qui séduiront beaucoup de monde ; et parce que l'iniquité sera venue à son comble, la charité de plusieurs se refroidira : mais celui qui aura été constant jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

MÉDITATION.

Qu'il faut être toujours en garde contre les illusions. de l'esprit et du cœur.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les ennemis de notre salut les plus déclarés, ne sont pas toujours les plus à craindre : on s'en défie trop pour n'être pas en garde contre leurs ruses, et contre leurs traits. Passions révoltées, tentations violentes, infractions visibles de la Loi : tout cela porte un caractere de malice trop marqué, pour ne nous pas livrer aux remords piquans d'une conscience tant soit peu chrétienne; et peu d'ames si réprouvées qui au milieu de ses désordres ne se consolent sur l'espérance du retour; mais les ennemis les plus séduisans, et par conséquent les plus à craindre, ce sont les illusions de l'esprit et du cœur. Quand ces deux puissances sont d'accord, et qu'elles emploient l'artifice et la ruse pour séduire l'ame : à moins d'un miracle du premier ordre, quelle apparence qu'elle ne plie pas?

Quand l'esprit découvre les passions du cœur, et qu'il en développe toute la malice, il n'est pas difficile, avec le secours de la grace, d'être en garde contre les surprises de l'ennemi. De même quand le cœur n'a que de l'horreur pour les objets que l'esprit s'efforce de lui rendre agréables, la tentation est toujours foible, et l'ennemi ne sauroit faire de grands progrès. Mais quand l'illusion masque tous les objets; quand l'erreur a répandu les ténebres et dans l'esprit et dans le cœur; quand ce n'est plus qu'à la faveur des fausses lumieres que les passions font naître, qu'on marche; quand l'entêtement a pris la place de la droite raison, et que le cœur n'a plus d'autre

guide que son penchant que l'erreur autorise : bon Dieu, que de faux pas, et quels égaremens durant la route ! Avec quelle assurance marche-t-on quand on ne se défie de rien ; et de quoi pourroit-on se défier quand l'esprit, le cœur et les passions s'accordent ? On regarde alors comme ennemi tout ce qui vient troubler cette maligne sécurité ; les passions crient trop haut, elles font trop de bruit pour que la voix de Dieu se fasse entendre : la foi à demi-éteinte n'a qu'une foible lueur, qui à peine se laisse appercevoir ; tout ce que l'esprit livré aux passions dit et déclare, est oracle: on regarde en pitié ceux qui pensent et qui raisonnent autrement. De-là ces principes si erronnés, ces systêmes de conscience si faux ; de-là cette conduite si peu chrétienne. On ne reconnoît plus d'autre tribunal que celui que l'esprit du monde et la passion ont érigé ; l'homme y préside seul : tout s'y juge selon les regles de la chair et du sang, que l'illusion a spiritualisées : et quel moyen de se tirer d'intrigue au milieu de tant de dangers qu'on n'apperçoit même pas ! on se tient même en garde contre tout ce qui peut découvrir l'erreur et l'égarement. Que vous en semble ! Jesus-Christ a-t-il raison de nous avertir de prendre garde qu'on ne nous séduise ? Et quoi de plus séduisant que l'illusion ? n'est-ce point-là de tous les ennemis du salut le plus à craindre ?

SECOND POINT.

Considérez que ce n'est guere que par les illusions de l'esprit et du cœur que le démon fait des conquêtes, et le libertinage du progrès. Il est rare de trouver de ces ames noires qui ne trouvent de goût, comme dit le Prophete, que dans l'iniquité, et ne se lassent jamais de courir à leur perdition. Pour peu qu'on ait de la foi et de la raison, on hait le mal, et l'on a en horreur

le crime. Tout l'artifice de l'ennemi de notre salut, c'est de masquer les objets, de spiritualiser les motifs, de déguiser les passions, de rendre plausibles les maximes les plus contraires à l'Esprit de Jesus-Christ et de l'Evangile : et c'est-là l'ouvrage favori et ordinaire de l'illusion.

Le temps s'approche, disoit le Sauveur du monde, que quiconque vous fera périr s'imaginera rendre service à Dieu. L'illusion est toujours l'effet de quelque passion, aussi la sert-elle à merveille : l'amour-propre s'éteindroit sans l'illusion, du moins feroit-il peu de progrès : c'est à la faveur de ce faux jour qu'on nourrit des aversions habituelles, qu'on décrie son prochain sans scrupule, qu'on se venge même sans remords ; c'est à la faveur de ce faux jour qu'on n'approuve que ce qui nous flatte, et qu'on ne trouve du goût que dans ce qui nourrit la passion : c'est ce faux jour qui fait qu'on découvre jusqu'à un atome dans l'œil du prochain, et qui ne laisse pas voir la poutre qui est dans le sien : c'est ce faux jour enfin qui assoupit et qui endort ; on se garde bien d'aller fouiller dans une conscience que la passion et l'amour-propre ont intérêt de laisser tranquille ; on fréquente les Sacremens, et l'on vit dans des défauts grossiers qui scandalisent les plus indévots : on prie beaucoup, on a certaines dévotions réglées ; mais on manque de charité ; on pique, on mord, on noircit par des médisances fort ordinaires ; l'illusion plâtre tout ; et quand une fois elle s'est emparée de l'esprit et du cœur, rien ne trouble. Les exemples des Saints ne font plus d'impression ; les vérités les plus terribles de la Religion ne touchent plus ; les avertissemens salutaires d'un sage et zélé Directeur sont sans force ; voilà les effets ordinaires de l'illusion contre laquelle Jesus-Christ nous exhorte d'être en garde. Mon Dieu ! que de personnes comblées de graces, prévenues

même des plus douces bénédictions, pour avoir trop donné à leur esprit, à leur amour-propre, à leur passion, pour n'avoir par été en garde, sont tombées dans ce déplorable aveuglement spirituel dont peu de gens guérissent.

Ne permettez pas, Seigneur, que ce malheur m'arrive : je n'ai été que trop dans l'illusion jusqu'ici, et je n'en sens que trop les effets. Faites, mon Dieu, que pénétré d'un vif repentir de mes erreurs passées, je ne suive que les impressions de votre grace, et les lumières de votre divin Esprit.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine, deduc me in justitia tua propter inimicos meos : dirige in conspectu tuo viam meam. Psal. 5.

Conduisez toujours mes pas, Seigneur, dans les voies de la justice, afin de confondre la malignité de mes ennemis.

Tunc non confundar, cùm perspexero in omnibus mandatis tuis. Psal. 118.

Je ne serai jamais plus sûr de votre protection, Seigneur, et ma confiance ne sera jamais mieux fondée, que lorsque je ne perdrai jamais de vue vos commandemens.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DE toutes les maladies de l'ame, nulle peut-être plus pernicieuse, nulle du moins plus commune que l'illusion ; il est surprenant de voir les tristes effets qu'elle cause. Les illusions du cœur passent aisément jusqu'à l'esprit ; et peu qui ne soient presque incurables. Le premier effet des illusions de l'esprit et du cœur, c'est d'affoiblir, et souvent même d'éteindre presque les lumieres de la foi et de la raison : on hait les autres par principe de charité ; on médit par

motif de Religion ; on se venge par dévotion, et cette prétendue dévotion, à combien d'illusions n'est-elle pas sujette? A l'abri d'un vain titre de piété dont on se flatte, que de passions regnent tranquillement ? quel empire l'amour-propre n'exerce-t-il pas ? que de péchés griefs sous le nom de fautes légeres ? Profitez des connoissances que ces réflexions vous donnent; défiez-vous sans cesse des illusions de l'esprit et du cœur : et pour les éviter, ou les guérir, pratiquez les regles suivantes : 1.° Suspendez, différez toujours l'exécution de tout ce que vous avez déterminé avec chaleur; laissez passer quelques jours, du moins quelques heures : il faut agir de sang froid, si l'on veut agir sagement. 2.° Prenez toujours conseil de gens sages, et soumettez toujours vos lumieres aux leurs. 3.° En fait de dévotion défiez-vous de toutes les voies extraordinaires, de tout ce qui est peu usité par les Saints, de tout ce qui flatte l'amour-propre et la vanité, de tout ce qui a l'air et le caractere de parti, de tout ce qui autorise la licence des mœurs. 4.° Ne suivez jamais votre propre esprit. 5.° Réprouvez, condamnez, fuyez tout ce qui ne vous inspire pas une humilité sincere, une charité universelle, une mortification des sens sans relâche, une soumission entiere et parfaite aux décisions de l'Eglise sans intervalle, une dévotion vive à la sainte Vierge en tout temps : toute dévotion qui n'a pas ce caractere n'est qu'illusion.

2.° Il y a des directions qu'on peut appeler artificielles, qui n'en sont pas toujours exemptes : ce sont des leçons seches d'une spiritualité outrée, qui sous le beau nom d'un amour de Dieu parfait, prétend élever dans un jour une ame à une perfection sublime. Les passions, les habitudes vicieuses, l'amour-propre, ne meurent jamais de mort subite ; il faut un long et continuel exercice de mortification, de combats, de

victoires ; il faut un long et continuel exercice d'humilité, de fidélité constante à la grace et aux plus petits devoirs de son état. La passion est ingénieuse et séduisante : on s'imagine qu'on n'a en vue que la pure gloire de Dieu, que le salut du prochain, que son propre salut, que le bien de l'Eglise ; et ce n'est souvent qu'orgueil, que jalousie, que dépit, qu'intérêt, que naturel, qu'habitude. L'illusion défigure tous les objets ; dès que vous sentez trop d'ardeur, de l'opiniâtreté, de l'aversion, de l'indignation même ou du trouble, soyez sûr que l'Esprit de Dieu n'est pas le grand mobile ; défiez-vous sur-tout alors des artifices de l'illusion.

TREIZIEME JOUR.

SAINT ANTOINE DE PADOUE, CONFESSEUR.

SAINT Antoine surnommé de Padoue, à cause du long séjour qu'il a fait dans cette ville, laquelle a l'avantage de posséder son saint Corps, naquit à Lisbonne en Portugal l'an 1195, et fut nommé Ferdinand au Baptême. Son pere nommé Martin de Bulham, et sa mere Marie de Tevera, tous deux d'une ancienne Noblesse, se distinguoient encore plus par leur piété que par leur illustre naissance ; aussi n'oublierent-ils rien pour donner à leur fils une éducation digne de sa naissance, et de leur probité.

L'esprit, l'inclination, et le naturel du jeune Ferdinand abrégerent fort les leçons de ses Maîtres ; et on le regarda bientôt comme un éleve de la vertu. Son pere qui étoit Officier dans les

troupes du Roi Alfonse, ne pouvant veiller par lui-même sur un fils que tant de belles qualités lui rendoient si cher, le mit en pension dans la Communauté des Chanoines de la Cathédrale de Lisbonne. Ce fut dans cette école qu'il se forma principalement dans les exercices de la piété; et joignant à l'étude de la science des Saints, l'étude des sciences humaines, il devint en très-peu de temps et saint et savant.

Le dégoût du monde suivit bientôt l'amour qu'il avoit pour la vertu: il résolut de le quitter dès qu'il en eût connu les périls; et son plus grand soin fut de chercher dans la retraite un asile à son innocence. Il n'avoit que quinze ans lorsqu'il entra chez les chanoines Réguliers de Saint-Augustin, dans leur maison de Saint-Vincent au faubourg de Lisbonne. Le Novice devint bientôt le modele des plus anciens; sa ferveur, sa sagesse, sa piété n'avoient point eu d'exemple; cependant les visites un peu trop fréquentes de ses parens troublant sa retraite, il obtint de ses supérieurs la permission d'aller dans l'Abbaye de Sainte-Croix de Coimbre. Ce fut dans cette solitude qu'oubliant le monde, et tout ce qu'il y avoit de plus cher, il ne s'occupa que de Dieu. La priere, l'étude des saintes Lettres et des Peres partageoient tout son temps; la pénitence et la contemplation acheverent de perfectionner ce cœur innocent. Dieu prit soin de l'instruire lui-même dans l'oraison. Son mérite se fit jour à travers son humilité; et l'on ne regarda plus le jeune Ferdinand que comme un de ces prodiges de science et de vertu, que Dieu donne après plusieurs siecles à son Eglise.

Il y avoit près de huit ou neuf ans que notre Saint étoit dans ces exercices de ferveur, lorsqu'on vit arriver à Coimbre les corps de cinq Religieux de Saint-François, qui étant allés

annoncer la foi aux Infidelles de Maroc, y avoient souffert un glorieux martyre. Notre Saint fut si touché du courage et du bonheur de ces illustres Martyrs, qu'il conçut un désir violent de répandre son sang pour Jesus-Christ à leur exemple.

Le désir du martyre lui fit bientôt venir l'envie de passer dans l'Ordre, qui dès sa naissance donnoit des Martyrs. Les Chanoines Réguliers furent alarmés à la seule proposition qu'il en fit; mais enfin il surmonta tout par sa persévérance. Ce fut l'an 1221, qu'il prit l'habit de Saint-François : et l'on regarda ce changement comme un des plus grands miracles des cinq Martyrs en faveur de leur Ordre. Il quitta, avec l'habit de Chanoine Régulier, le nom de Ferdinand, et prit celui d'Antoine, sous la protection du Saint en l'honneur de qui la Chapelle du Couvent de Saint-François étoit dédiée.

La pauvreté évangélique, l'humilité chrétienne, et les grandes austérités dont ce saint Ordre fait profession, augmenterent bientôt la ferveur du Frere Antoine : on ne peut guere porter plus loin la haine de soi-même, le dénuement de toutes choses, et les exemples de la plus tendre piété. Cependant le désir de verser son sang pour Jesus-Christ croissoit tous les jours, et il ne cessoit de solliciter fortement auprès des Supérieurs une licence pour aller travailler en Afrique à la conversion des Sarrasins et des Mores : il l'obtint enfin. Mais à peine fut-il embarqué, qu'il tomba malade : la maladie le retint sur les côtes d'Afrique pendant tout un hiver, où devenant tous les jours plus languissant il se vit contraint de repasser en Espagne. Il n'en étoit qu'à quelques milles, lorsqu'un coup de vent le jeta sur les côtes de la Sicile. Antoine débarqua à Messine, où ayant appris que l'on tenoit le Chapitre général de son Ordre à Assise, et que Saint François y

étoit, l'envie de voir ce grand Saint lui fit prendre la résolution d'aller à Assise.

Le saint Patriarche connut, en embrassant Antoine, ce trésor caché, et fit assez voir par ses caresses l'estime qu'il en faisoit; mais les Gardiens, à qui il fut présenté, n'en pensoient pas de même; ils le regarderent tous comme un sujet fort inutile, et nul ne voulut s'en charger. Le Provincial de la Romagne, nommé le Pere Gratiani, en eut compassion; il l'emmena avec lui, et l'envoya dans l'hermitage du Mont-Paul, qui étoit un fort petit couvent dans les montagnes. Le Saint ne pouvoit pas trouver une retraite plus solitaire, ni par conséquent qui fût plus de son goût: le soin qu'il eut de cacher ses rares talens, le laissa long-temps enseveli dans sa solitude; mais enfin le temps étoit venu de tirer cette grande lumiere de dessous le boisseau. Saint Antoine fut envoyé à Forli pour y recevoir les Ordres. Plusieurs jeunes Dominicains y étant venus pour le même sujet, étoient logés dans le Couvent des Peres de Saint-François. Le Gardien, après le repas, pria ces Peres de dire un mot d'édification à toute l'assemblée. Ces Peres s'en étant excusés par humilité, le Gardien ordonna au Frere Antoine de monter en Chaire. Il le fit, et il parla sur le champ avec tant d'éloquence, d'énergie et de dignité, que toute l'assemblée, revenue de son admiration, fit de grandes plaintes au Supérieur de ce qu'on laissoit enfoui dans l'hermitage du Mont-Paul un talent si rare. On écrivit aussi-tôt à saint François, qui voulut qu'avant que d'appliquer le Frere Antoine à la Prédication, il étudiât la Théologie Scholastique. Le Saint s'y rendit si habile en peu de temps, que le saint Patriarche voulut qu'il l'enseignât publiquement; et il lui en écrivit en ces termes:

« A mon très-cher Frere Antoine.

» Frere François : Salut en Jesus-Christ.

» J'ai trouvé bon que vous expliquiez les
» Livres de la sainte Théologie aux Freres ; en
» sorte néanmoins, comme je vous le recom-
» mande sur toutes choses, que l'exercice de
» l'étude n'amortisse point ni en vous ni en eux
» l'esprit de l'oraison, selon qu'il est porté par la
» Regle dont nous faisons profession. Le Seigneur
» soit avec vous ».

Notre Saint obéit, et il enseigna la Théologie avec admiration à Boulogne, à Montpellier, à Toulouse et à Padoue.

Mais si les erreurs du temps demandoient un savant Théologien, la licence des mœurs n'avoit pas moins besoin d'un saint et zélé Missionnaire. Saint Antoine le fut, mais avec ce succès qui n'est ordinaire qu'aux Apôtres. Ses premiers Sermons firent tant de bruit qu'on accourut de toutes parts pour l'entendre : les Eglises se trouvant trop étroites pour cōntenir la multitude de ses auditeurs, il fut obligé de prêcher en pleine campagne. On faisoit surseoir toutes les affaires lorsqu'il devoit prêcher, et les boutiques étoient fermées jusques à ce qu'il eût fini. Jamais Prédicateur ne fut écouté avec plus d'attention, de silence et d'avidité : nul aussi ne prêcha avec plus de fruit. Le sermon étoit d'ordinaire interrompu par les gémissemens et par les pleurs, et toujours suivi de la conversion de tout l'auditoire. On vit, au sortir du sermon, les plus endurcis d'entre les pécheurs, et les plus obstinés d'entre les hérétiques, venir se rendre, en se prosternant à ses pieds. Le nombre des Confessions qui se faisoient étoit si grand que tous les Religieux et les Prêtres séculiers n'y pouvoient suffire. On ne peut dire combien il fit de fruit en peu d'années dans tous les lieux où il prêcha, dans les terres de l'Etat Ecclésiastique, dans la Marche.

Trévisane, dans la Provence, le Languedoc, le Limousin, le Vélay, le Berry, la Sicile, particuliérement à Rome et à Padoue, où il fit un nombre presque infini de conversions. A la vérité on n'avoit pas vu, depuis les Apôtres, un homme plus puissant en œuvres et en paroles.

Nul malade qui ne reçût la santé dès qu'il avoit reçu sa bénédiction; et l'on peut dire que les miracles que ce grand Saint a faits, passent tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors, et pour la qualité et pour le nombre.

Un jeune homme vint s'accuser d'avoir donné un coup de pied à sa mere: le Saint lui fit si bien comprendre l'énormité de cè péché, et le pénitent en conçut un si grand repentir, que ne consultant que son regret, et n'écoutant que les cruels remords d'une conscience alarmée, il court à sa maison, entre dans sa chambre et se coupe le pied. Saint Antoine averti de la pénitence indiscrete et criminelle de son pénitent, va le trouver, lui fait la correction; et rapprochant le pied coupé de sa jambe le guérit parfaitement à la vue de toute l'assemblée.

Etant à Padoue il sut par révélation que son pere faussement accusé à Lisbonne d'avoir fait un meurtre, étoit sur le point d'être condamné à mort. Il demande à son Supérieur la permission de sortir; et à l'instant il est miraculeusement transporté à Lisbonne. Il se rend chez les Juges, leur déclare que son pere est innocent; et voyant que son témoignage, n'est pas reçu, il requiert que le corps du défunt soit apporté dans la salle de l'Audience, à la vue de l'assemblée, que la nouveauté avoit accrue extraordinairement. Le Saint commande au mort, au nom de Jesus-Christ, de déclarer tout haut si son pere est l'auteur de l'assassinat commis en sa personne. A ce mot le mort se leve, et déclare publiquement que l'accusé est inno-

cent ; après quoi il se remet dans la biere. Il est aisé de comprendre quelle fut l'admiration de tous les assistans. Saint Antoine ayant exhorté toute sa famille à la vertu, disparoît, et se retrouve à ce moment dans son Couvent de Padoue.

L'hérésie n'eut peut-être jamais un plus redoutable ennemi ; il la désarma, il la confondit. Ayant prêché un jour à Toulouse sur la réalité du Corps de Jesus-Christ en l'Eucharistie, un fameux hérétique qui l'avoit ouï, lui dit qu'il n'avoit rien à répliquer, mais que pour croire il lui falloit un miracle. Saint Antoine lui en laisse le choix. Le miracle que je voudrois voir, repart l'hérétique, c'est que la mule dont je me sers, quitte et l'avoine et le foin pour s'aller prosterner devant une Hostie consacrée. J'y consens, dit le Saint, et vous n'avez qu'à faire bien jeûner votre mule. L'hérétique la garde trois jours sans lui donner à manger, au bout desquels toute la Ville fut témoin du miracle. Quelque affamé que fût cet animal, il ne touche ni à l'avoine ni au foin, et reste la tête contre terre, et les genoux pliés tout le temps que le Saint tint entre ses mains l'adorable Sacrement de l'Eucharistie. L'opiniâtreté ne put tenir contre un fait si merveilleux ; l'hérétique se convertit, et cette conversion fut suivie de beaucoup d'autres.

Etant monté en chaire dans une Ville pleine d'hérétiques et de libertins, située sur le bord de la mer, personne ne voulut l'entendre. Plein de confiance et de foi, il va sur le rivage ; et s'adressant aux poissons de la mer : puisque les hommes refusent de venir entendre la parole de Dieu, s'écria-t-il, venez, créatures du Seigneur, venez confondre par votre soumission l'indocilité de ces impies. A ces mots, toute l'eau du rivage parut couverte de poissons. Le

Saint fit un discours pathétique sur la toute-puissance de Dieu; puis leur donnant sa bénédiction il les renvoya, et par un miracle si éclatant il convertit toute la Ville.

Tout prêchoit en lui: sa modestie, sa douceur, son humilité, son air gracieux, ses manieres religieuses et polies, tout concouroit à apprivoiser, à gagner le pécheur. Le tyran Ezzelin s'étant rendu maître de Vérone, de Padoue et de presque toute la Marche Trévisane, remplissoit tout de carnage et d'effroi, et se moquoit autant des forces des Princes ligués contre lui, que des anathemes des Souverains Pontifes. Saint Antoine fut le seul devant qui ce fier Tyran plia. Il lui remontra le nombre et l'énormité de ses crimes avec tant de zele et d'intrépidité; il lui reprocha toutes ses cruautés avec tant de force, qu'il arrêta tout court l'impétuosité de ce torrent. Ezzelin respecta le Saint, il se prosterna même à ses pieds, promit de se convertir, et ce ne fut qu'après la mort du Saint qu'il se replongea dans ses premiers désordres.

Tandis que saint Antoine travailloit avec tant d'éclat et de succès à la conversion des pécheurs, il n'oublioit pas les besoins de son Ordre: Le Frere Elie qui avoit été élu Général après la mort de saint François, n'avoit ni la vertu ni l'esprit du saint Patriarche; il commençoit d'introduire dans l'Ordre la licence et le relâchement. Saint Antoine, qui étoit Provincial de la Romagne, s'y opposa; il se pourvut auprès du Pape Grégoire IX, devant lequel il prit en main la défense de ce précis admirable de la Regle qu'on appelle le Testament de saint François, et conserva dans l'Ordre la vigueur et l'esprit de cette rigide pauvreté, qui en fait le vrai caractere. Le Général Elie fut cité à Rome, et déposé; et notre Saint, que le pur zele de la seule gloire de Dieu avoit fait agir,

fit tant auprès du Pape, qu'il obtint d'être démis lui-même de son emploi, et de n'avoir jamais plus de Charges. Le Pape voulut le retenir auprès de lui pour avoir son conseil dans les affaires de l'Eglise; mais le Saint qui ne soupiroit qu'après la retraite, obtint la permission de se retirer dans son couvent de Padoue. Il y continua les fonctions Evangéliques de la prédication, et il y acheva plusieurs ouvrages de piété si utiles à toute l'Eglise.

On a de la peine à comprendre comment un homme âgé seulement de trente-six ans, d'une santé fort délicate, et usée encore par ses excessives austérités, a pu en si peu de temps remporter tant de victoires sur l'hérésie, convertir une multitude presque infinie de pécheurs, enseigner, prêcher dans les plus célebres Villes avec un succès inoui, parcourir l'Italie, la France, la Sicile et l'Espagne avec un fruit universel, et remplir l'Univers des plus éclatantes merveilles. Ce furent-là les effets prodigieux de son ardent amour pour Jesus-Christ; peu de Saints qui ayent aimé le Sauveur avec tant de tendresse, et qui en ayent été aussi tendrement aimés. Dieu l'avoit doué d'un don sublime de contemplation: les apparitions, les visions, les extases lui étoient ordinaires; et la curiosité ayant porté un jour son hôte à épier ce qu'il faisoit, il le vit à genoux dans sa chambre avec l'Enfant Jesus qui le caressoit; et cette signalée faveur a donné lieu à la plupart de ses images.

Quand on aime si tendrement le Fils, on a toujours une dévotion particuliere à la Mere. On eût dit que la tendresse pour la sainte Vierge étoit née avec lui: du moins est-il vrai qu'elle prévint en lui l'usage de la raison; il n'en parloit qu'avec un épanchement de cœur qui montroit sa tendre confiance. Dans ses écrits,

dans ses sermons, dans ses entretiens familiers la dévotion à la Mere de Dieu y avoit toujours sa place ; et quelqu'une des Hymnes de l'Eglise en l'honneur de la sainte Vierge, étoit toujours sa priere favorite dans les besoins.

Averti de la proximité de sa fin, il se retira dans un petit hermitage à une lieue de Padoue, nommé Campietre, pour ne s'occuper plus que de Dieu seul; mais sa retraite ne fut pas longue. Voyant approcher sa derniere heure, il pria les Freres qui étoient avec lui, de le faire reporter dans son Couvent. Le peuple averti de son retour, vint en si grande foule au-devant de lui, que craignant qu'il ne fût accablé, on le fit entrer dans l'Hospice des Confesseurs des Religieuses de Sainte-Claire, où après avoir reçu les derniers Sacremens avec cette ferveur et cette dévotion qui se fait sentir dans tous les Saints à ces derniers momens, prononçant l'Hymne de la sainte Vierge : *O gloriosa Domina*, laquelle lui étoit si familiere, il passa au repos du Seigneur le 13 de Juin de l'an 1231, âgé de trente-six ans, et la dixieme année depuis son entrée dans l'Ordre de Saint-François.

A peine eut-il expiré que toute la Ville fut en deuil : les enfans alloient par la rue, criant : Le Saint est mort. Les Religieuses de Sainte-Claire firent tous leurs efforts pour garder ce précieux dépôt ; mais les Religieux de Saint-François l'obtinrent. Ce ne furent point des funérailles : son enterrement fut le plus magnifique triomphe. Le nombre prodigieux de miracles qu'il avoit faits durant sa vie, et ceux qui se firent à son tombeau, porterent le Pape Grégoire IX, qui l'avoit connu, à faire travailler incessamment aux informations nécessaires au procès de sa canonisation. L'affaire fut terminée dès l'année suivante : le Pape en fit expédier la Bulle

Bulle à Spolette le 1 de Juin de l'an 1232, et ce qu'on n'avoit jamais vu, l'anniversaire de notre Saint fut la premiere fête qu'on en fit dans l'Eglise.

Trente-deux ans après sa mort, les habitans de Padoue ayant fait bâtir en son honneur une des plus magnifiques Eglises qu'il y ait dans l'Univers, y firent transférer ses Reliques. A l'ouverture du tombeau les chairs se trouverent toutes consommées, hors la langue, qui ayant servi à la conversion de tant d'hérétiques et de tant de pécheurs, fut trouvée aussi fraîche et aussi vermeille que si le corps eût été en vie. Saint Bonaventure Général de l'Ordre assista à cette translation; et prenant cette précieuse Relique entre les mains: Bienheureuse langue, s'écria-t-il, qui n'avez servi qu'à louer Dieu et à le faire louer, il paroît bien par votre incorruption, combien vous lui avez été agréable. On voit encore aujourd'hui cette admirable Relique dans un des plus riches et des plus magnifiques Reliquaires qu'il y ait dans le monde Chrétien. Personne n'ignore la dévotion de tous les Fidelles à ce grand Saint, dans tous les besoins, et singuliérement pour trouver les choses perdues. On ignore ce qui a donné sujet aux peuples de s'adresser singuliérement à ce Saint dans ces occasions; il est probable que c'est l'universalité des miracles que Dieu fait tous les jours par son intercession. On trouve dans un des plus anciens manuscrits, qu'on garde à Lisbonne, qu'un homme fort dévot à saint Antoine, ayant laissé tomber dans un puits un anneau d'un grand prix, eut recours à ce Saint. Pendant qu'il faisoit sa priere, l'un de ses domestiques ayant pêché le seau qui étoit tombé dans le même puits, trouva l'anneau de son Maître au fond du seau, et cria au miracle.

L'Antienne suivante qu'on chante d'ordinaire en l'honneur de ce grand Saint, est un précis de toutes ces merveilles.

Si quæris miracula : mors, error, calamitas,
Dæmon, lepra fugiunt; ægri surgunt sani;
Cedunt mare, vincula, membra, resque perditas.
Petunt et accipiunt juvenes, et cani.
Pereunt pericula, cessat et necessitas.
Narrent hi qui sentiunt, dicant Paduani.

Si vous souhaitez des miracles : la mort, l'erreur, le désastre, la lepre même et le démon disparoissent au seul nom d'Antoine; par son intercession les malades recouvrent la santé, les tempêtes s'appaisent, les liens se brisent, les plaies se guérissent, on trouve ce qu'on a perdu. Les jeunes et les vieux obtiennent du Ciel ce qu'ils demandent. On se tire des plus grands dangers, et l'on trouve des ressources dans la derniere misere. Que ceux qui l'ont déjà expérimenté, et singuliérement les habitans de Padoue, publient ces merveilles.

Il s'est fait diverses distributions des Reliques de ce Saint; outre sa langue et sa mâchoire inférieure qu'on voit à Padoue dans deux précieux Reliquaires, on garde à Lisbonne l'os d'un de ses bras envoyé au Roi Dom Sébastien l'an 1570. Une autre partie du bras est à Venise sur l'Autel magnifique que la République a fait ériger en l'honneur de ce saint, dans l'Eglise de Notre-Dame du Salut.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

ECCLESIAM tuam, Deus, Beati Antonii Confessoris tui solemnitas

FAITES, ô Dieu, que la fête solennelle de votre Confesseur Antoine, réjouisse

votiva lætificet : ut spiritualibus semper muniatur auxiliis, et gaudiis perfrui mereatur æternis. Per Dominum nostrum, etc.

votre Eglise ; afin qu'elle soit toujours fortifiée par des secours spirituels, et qu'elle puisse jouir de la félicité éternelle. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 4.

FRATRES : spectaculum facti sumus mundo, et Angelis, et hominibus. Nos stulti propter Christum ; vos autem prudentes in Christo : nos infirmi, vos autem fortes : vos nobiles, nos autem ignobiles. Usque in hanc horam esurimus, et sitimus, et nudi sumus, et colaphis cædimur, et instabiles sumus. Et laboramus operantes manibus nostris : maledicimur, et benedicimus : persecutionem patimur, et sustinemus : blasphemamur, et obsecramus : tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc. Non ut confundam vos, hæc scribo, sed ut filios meos charissimos moneo : in Christo Jesu Domino nostro.

MES FRERES : Nous sommes devenus un spectacle au monde, aux Anges et aux hommes. Nous sommes fous pour l'amour de Jesus-Christ : mais vous, vous êtes sages en Jesus-Christ. Nous sommes foibles, et vous êtes forts : vous êtes des gens célebres, et nous des gens obscurs. Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif et la nudité : on nous charge de coups ; nous n'avons point de demeure certaine ; nous nous fatiguons à travailler de nos propres mains ; on nous donne des malédictions, et nous rendons des bénédictions : nous sommes persécutés, et nous soutenons la persécution. On nous outrage de paroles, et nous faisons des prieres ; on nous a traités jusqu'à présent comme ce qu'il y a de plus vil au monde, comme le rebut de tous les hommes. Ce n'est point pour vous donner de la confusion que j'écris ceci ; mais ce sont des avis que je vous donne comme à mes enfans bien-aimés : en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

On sait que les divisions qui s'étoient glissées parmi les Fidelles de l'Eglise de Corinthe, obligerent saint Paul de leur écrire cette premiere lettre,

pour les prévenir contre les surprises de l'amour-propre, et de l'esprit trop humain qui les faisoit agir: ce quatrieme chapitre donne une juste idée des vrais Ministres de l'Evangile, et fait voir par quels endroits on doit les estimer.

RÉFLEXIONS.

La vertu chrétienne est un spectacle au monde, qui ne peut pas comprendre qu'elle soit plausible; aux Anges, qui admirent en elle la force de la grace; aux hommes, qui sentent qu'elle est la source de la véritable félicité. On cherche des miracles; et peut il y en avoir un plus éclatant, plus universel et qui frappe davantage, que celui que présentent aux yeux tant de personnes pieuses, tant de personnes Religieuses qui sont le spectacle de leur siecle. La merveille frappe moins, parce qu'elle est moins rare; mais pour être devenue commune, est-elle moins une merveille ? Le Cloître, la vie obscure, et les vertus cachées des gens de bien, renferment bien des miracles. Un jeune homme, seul héritier souvent d'un grand nom, et d'une succession encore plus grande, enrichi de mille belles qualités, sollicité par tout ce qu'il y a de plus tentant, dans un âge qu'on regarde comme la saison des plaisirs, à l'entrée d'une carriere où tout est fleuri, tout est riant, tout flatte : ce jeune homme sacrifie ses héritages, sa qualité, jusqu'à ses espérances, et préfere pour Jesus-Christ une vie pauvre, humble, mortifiée, obscure, à tout cet éclat dont le monde se repaît. La nature, la raison humaine, les sens ont-ils beaucoup de part à cette merveille ?

Une jeune fille distinguée par sa naissance, encore plus par son esprit, par ses richesses, et par toutes sortes de belles qualités, l'idole bien souvent de toute une ville, préfere généreusement un voile sous lequel elle s'ensevelit, à tout ce

fastueux étalage de bijoux et de parures, dont naturellement elle seroit idolâtre. On s'accoutume à confondre ces miracles de la grace avec la bizarrerie des goûts, et la diversité des conditions; mais qu'on les envisage de près, qu'on en développe les motifs, qu'on en rapproche toutes les suites, qu'on compare tout cela avec notre foiblesse, on verra alors le miracle dans tout son jour.

Nous sommes fous pour l'amour de Jesus-Christ, disoit saint Paul; et c'est ce que peuvent dire tous les jours ces personnes pieuses, qui ayant en horreur cette sagesse mondaine qui regarde en pitié les véritables Chrétiens, passent souvent pour imbécilles dans le monde. Ces personnes cependant sont véritablement sages; leur sagesse, à la vérité, est au-dessus des lumieres de la raison; elle est supérieure à toutes les vues de l'esprit humain, elle est infaillible, puisque c'est la foi, puisque c'est Jesus-Christ lui-même qui la regle: qu'on la regarde de près, le miracle se montre dans tous ses effets.

Nous souffrons la faim, la soif et la nudité: on nous donne des malédictions, et nous rendons des bénédictions: on nous outrage de paroles, et nous faisons des prieres, continue le même Apôtre. La Philosophie la plus dissimulée, la plus ambitieuse, la plus parfaite, a-t-elle jamais pu parvenir jusques-là? Ces prétendus Sages de la Grece ont-ils jamais agi par pure vertu? Leur flegme n'étoit-il pas souvent l'effet du plus piquant dépit, et le mépris grossier et affecté des commodités de la vie, le fruit de l'orgueil le plus outré? Il n'y a, à proprement parler, rien de merveilleux que dans la Religion Chrétienne; sa loi, ses conseils, ses maximes, ses dogmes, tout est prodige, tout est merveilleux; il n'y a que les aveugles qui n'apperçoivent pas le miracle.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Ch. 12.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum quando revertatur à nuptiis : ut, cùm venerit et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos, cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes : amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias, quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos, estote parati : quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins ; ayez à la main la lampe allumée ; et soyez comme des gens qui attendent leur Maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra, et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à la ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir. Que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même, vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

Qu'il faut être prompt à répondre à la grace.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce n'est pas seulement de la mort et du Jugement particulier que le Sauveur du monde parle, quand il nous dit en

tant d'endroits de l'Evangile, qu'il faut ouvrir au Maître dès qu'il vient, et qu'il heurte : on auroit beau alors faire la sourde oreille ; dès que le Souverain Maître appelle à cette derniere heure, il faut partir : il ne nous consulte point ; il n'a point d'égard à notre assoupissement ni à notre nonchalance. Dieu ne vient pas toujours en Juge sévere, il vient plusieurs fois durant la vie et comme Pere, et comme Epoux, et comme Ami ; il vient et il heurte par ses inspirations, par ses pieux mouvemens, par sa grace : il parle même, il avertit, il crie, et par ses Ministres dans le Tribunal de la pénitence et en Chaire. Il parle à l'ame en cent manieres, et par les livres spirituels, et par les exemples des Saints, et par les fâcheux accidens de la vie. La méditation de ces grandes vérités, l'oraison est d'ordinaire le temps où Dieu parle, où Dieu heurte plus expressément. Comprenez de quelle importance c'est d'être prompts à entendre sa voix, et à lui ouvrir notre cœur dès qu'il heurte, dès qu'il parle. Ah ! que ces momens sont précieux, mais qu'ils sont critiques. Vous refusez d'entendre sa voix : il se tait. Vous ne lui ouvrez pas d'abord : il passe. Cette inspiration salutaire, ce pieux mouvement, cette voix de Dieu étoient une pure grace. Dieu songeoit à vous, lors même que vous ne pensiez pas à lui ; Dieu vouloit vous convertir dans le temps même que vous étiez son ennemi, dans le temps que vous étiez le plus plongé dans vos désordres. Concevez de quel prix est cette grace actuelle ; vous la négligez, vous y résistez, vous la perdez. O Dieu, quelle perte ! et cette grace étant perdue, par quelle industrie, par quelle adresse, la recouvrera-t-on ? Nul réprouvé qui n'ait eu de ces précieux secours, nul qui ne les ait rendus inutiles. Douter en matiere de foi, c'est ne pas croire : délibérer en fait de conversion, c'est se mettre en danger de ne se convertir jamais.

SECOND POINT.

Considerez que peu de Saints eussent été tels s'ils n'eussent été prompts à obeir à ces heureuses sollicitations de la grace, auxquelles Dieu avoit comme attaché cette suite de secours singuliers qui font les plus grands Saints. On risque beaucoup quand on laisse éteindre cette lumiere surnaturelle qui nous faisoit voir la vanité du monde dans un si beau jour ; et que ne risque-t-on pas quand on ne suit pas cette voix intérieure qui nous appelle ? Si Zachée ne fût pas descendu promptement au premier ordre du Sauveur, cet heureux jour auroit-il été un jour de salut pour cette maison ? Remarquez que le Sauveur ne lui dit pas simplement : Zachée, descendez ; mais il lui dit : Descendez vîte : *Festinans descende :* aussi descendit-il promptement : *Et festinans descendit.* La grace passe, comme faisoit alors le Sauveur du monde : si l'on n'y obéit sur l'heure, on n'y est plus à temps.

L'Ange qui éveilla saint Pierre dans la prison, ne lui dit pas seulement : Levez-vous ; mais il ajouta : Levez-vous promptement : *Surge velociter.* Comme il n'hésita pas un moment, aussi à l'instant même ses chaînes tomberent. Hélas, Seigneur, à combien de persones avez-vous dit : *Festinans descende :* Descendez de ces hauteurs si périlleuses où l'orgueil vous a fait monter ; descendez en esprit dans votre néant, où vous trouverez les remedes propres à guérir bien des maladies spirituelles ; mais descendez promptement et sans délai?

A combien de pécheurs avez-vous dit, Seigneur : *Surge velociter* : Levez-vous, mais promptement, si vous voulez que je brise vos chaînes ? On a entendu la voix ; on a eu la pensée de se convertir, mais on a renvoyé à

un autre temps sa conversion ; et l'on meurt dans l'impénitence. Et quoi ! Dieu daigne nous appeler, nous solliciter ; Dieu nous offre son amitié, en nous donnant cette grace : et l'on ne s'y rend point, et l'on n'est pas d'humeur, et l'on délibere ! Hé, mon Dieu ! que de gens damnés pour avoir éteint ces lumieres surnaturelles, et étouffé ces pieux mouvemens ! Quand Jesus-Christ dit au Lazare de sortir du tombeau, l'Evangile dit que le mort sortit aussi-tôt : *Et statim prodiit.* Tant la prompte obéissance est nécessaire. Avons-nous eu toujours cette prompte docilité ? combien de fois le Seigneur nous a-t-il appelés ? avons-nous répondu comme Samuël : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus :* Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute ? Combien de fois ce divin Sauveur a-t-il dit à notre ame : *Aperi mihi amica mea :* Ouvrez-moi votre cœur, vous que j'aime avec tendresse ? Avons-nous dit comme l'Epouse dans les Cantiques (*a*) : *Vox dilecti mei pulsantis :* J'entends la voix de mon bien-aimé qui frappe, ouvrons-lui ?

Hé, Seigneur ! quel fond de regrets ma conscience ne me fournit-elle pas, et quel sujet de crainte ! que n'ai-je point à me reprocher ! que de bons sentimens étouffés ! que de saintes inspirations éteintes ! Ne vous lassez point, Seigneur, de parler à votre serviteur ; car je suis bien résolu de ne plus fermer mes oreilles à votre voix, et de vous ouvrir mon cœur sur l'heure. Commandez, Seigneur, et vous serez promptement obéi.

Aspirations dévotes durant le jour.

Loquere, Domine, quia audit servus tuus. 1. Reg. 3.

Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute.

(*a*) *Cant.* 5.

Ecce ego, quia vocasti me. 1. Reg. 3.

Me voici, Seigneur, prêt à faire tout ce que vous demandez de moi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA grace est une lumiere surnaturelle, qui peut aisément s'éteindre; c'est une pieuse motion de la volonté qui passe; c'est une salutaire inspiration qui en montrant à l'ame ce qu'elle doit faire, lui donne en même-temps tout ce qu'il faut pour l'exécuter. Mais si l'on n'est fidelle à correspondre sans délai à cette grace, cette précieuse lumiere s'éteint, cette pieuse motion cesse, cette inspiration si salutaire ne sert que pour nous faire notre procès. Rappelez aujourd'hui, s'il est possible, toutes les graces que vous avez eues : connoissances vives du vide, du néant, du faux éclat des biens, des plaisirs et des honneurs de cette vie; inspirations pressantes de travailler à une fortune plus solide, à l'affaire importante de votre salut; désirs enfin, projets même de conversion ou de réforme, qui ont tous échoués, parce qu'on n'a rien voulu faire sur l'heure. Ne poussez pas plus loin vos infidélités; ces réflexions que vous faites aujourd'hui sont une grace très-importante, de laquelle peut-être votre salut dépend. Non-seulement détestez avec une vive douleur vos infidélités passées; mais ayez la consolation de voir votre fidélité présente. Vous avez eu cent fois la pensée, et peut-être même le désir de rompre cette attache, de dompter cette passion, de n'aller plus dans cette assemblée, de ne plus voir cette personne, de réformer ce luxe, de témoigner de l'amitié à cet ennemi, de pardonner sincérement à cette injure, de ne plus violer cette regle, de n'avoir plus ces emportemens, de ne reprendre plus avec colere; en un mot, vous avez

eu la pensée, et même la volonté de changer de vie. Ne passez pas ce jour sans voir l'effet de cette sainte résolution.

2.° Ne vous contentez point de dire : Je le veux ; ayez le plaisir de dire aujourd'hui même : Je l'ai fait. Tout ce que vous lisez ici, vous répond, pour ainsi dire, de la grace ; commencez par l'attention et la modestie dans vos prieres, le respect à la Messe, dans l'Eglise, et dans tous les actes de Religion ; et dites à toutes les heures du jour, lorsque vous entendrez l'horloge, ces belles paroles de David : *Dixi, nunc cœpi ; hæc mutatio dexteræ Excelsi*. Je l'ai dit aujourd'hui, et par la grace du Très-Haut je l'exécute ; j'ai commencé en ce jour de vivre en Chrétien.

QUATORZIEME JOUR.

SAINT BASILE, EVÊQUE ET DOCTEUR DE L'EGLISE.

SAINT Basile, cet homme merveilleux surnommé le Grand, si éminent en doctrine et en sagesse, et orné de toutes les vertus, naquit à Césarée en Capadoce, vers la fin de l'an 328. Il fut fils de saint Basile et de sainte Emmelie, petit-fils de sainte Macrine, et frere de saint Gregoire Evêque de Nysse, de saint Pierre Evêque de Sébaste, et de sainte Macrine la jeune, à la haute piété de laquelle notre Saint disoit que lui et ses freres devoient la résolution qu'ils avoient prise de tout quitter.

Né dans une famille si sainte, il est aisé de comprendre avec quel soin il fut élevé. La beauté de son génie et de son naturel se montra

dès qu'il sut parler; ses interrogations, ses réponses et ses réparties firent d'abord admirer la pénétration et la vivacité de son esprit; sa grand'mere sainte Macrine voulut se charger de sa premiere éducation; et notre Saint faisoit gloire depuis d'avoir reçu les premiers principes de Religion de celle qui les avoit reçus elle-même dans toute leur pureté de saint Grégoire Thaumaturge. Son pere voyant les belles dispositions qu'il avoit pour les sciences, le mit de bonne heure dans les études. Basile y fit en peu de temps de si grands progrès, que n'ignorant plus rien de ce qu'on appelle beaux-arts, on l'envoya à l'âge de quinze ans étudier les hautes sciences dans la capitale de l'Empire. Connu déjà par sa naissance, il s'y fit regarder bientôt avec distinction, par le brillant, l'étendue et l'élévation de son esprit, aussi-bien que par la pureté de ses mœurs, dans une ville où tous les attraits de la volupté devoient être des pieges tendus pour elle.

Saint Basile ne trouvant plus rien à Constantinople qui fût capable de l'arrêter, résolut d'aller épuiser l'école d'Athenes, si célebre pour la Philosophie, l'éloquence et les beaux-arts. Il y trouva saint Grégoire de Nazianze qui y étoit venu d'Alexandrie pour le même sujet que lui. L'âge, et la ressemblance des esprits et des mœurs, lierent bientôt cette étroite amitié entre eux, qui les unit si fort toute leur vie. Saint Basile s'y distingua bientôt par son éloquence et par sa profonde érudition; et comme il s'appliquoit beaucoup, il devint l'un des plus savans hommes de son siecle. Il savoit l'Histoire, excelloit dans la Poésie, parloit toutes les langues savantes, et possédoit toutes les sciences dans la perfection. On l'admiroit sur-tout dans la Philosophie et la Dialectique; il s'appliqua même à la Géométrie, à l'Astronomie et à la Méde-

cine ; mais ce en quoi il se distingua le plus, ce fut dans l'art de bien dire, dans la science de toucher et de persuader. Ce n'étoit point une éloquence Asiatique, c'est-à-dire, chargée de paroles et de pensées superflues; c'étoit une éloquence mâle, élevée, majestueuse, moelleuse et pleine de feu. En s'appliquant cependant à toutes ces sciences, il n'abandonnoit point les Lettres saintes, qui firent toujours ses délices, et qu'il avoit étudiées, pour ainsi dire, presque dès le berceau.

Pendant que notre Saint se distinguoit si fort à Athenes par son esprit et par sa sagesse, Julien cousin germain de l'Empereur Constance, si connu depuis par le nom d'Apostat, y vint étudier. La haute réputation de Basile et de Grégoire le porta à rechercher leur amitié; mais nos deux Saints découvrirent bientôt par sa physionomie le monstre que l'Empire nourrissoit dans son sein, et qui devoit un jour faire gémir toute l'Eglise.

Saint Basile ayant achevé ses études, quitta Athenes, et vint à Césarée âgé d'environ 27 ans. Il y plaida d'abord quelques causes avec un applaudissement si universel, qu'il délibéroit déjà s'il ne se fixeroit point aux exercices du Barreau, lorsque la grace se servit de sa sœur aînée sainte Macrine, pour le faire renoncer à toutes les vanités du siecle. Cette sainte fille, qui ayant consacré sa virginité à Dieu, demeuroit auprès de sainte Emmelie sa mere, voyant son frere un peu trop sensible à tous les honneurs que sa réputation et son mérite lui procuroient, lui parla un jour avec tant de force et d'onction sur le vide et la caducité de tous ces faux biens, qu'elle lui fit prendre la résolution de tout quitter, et de ne soupirer plus qu'après les biens de l'autre vie.

Vous voilà, mon frere, lui dit-elle, comblé

d'honneur et de gloire ; l'élévation de votre génie, la majesté de votre éloquence, votre profond savoir vous rendent l'admiration du public, et vous flattent des plus douces espérances : mais vous qui n'ignorez rien, pensez-vous à quoi tout cela doit aboutir ? Est-il possible qu'un homme si éclairé se laisse prendre à ces faux brillans, et qu'il ne soit pas épris d'une gloire plus solide ? Le monde n'a rien qui soit digne de votre ambition ; vous avez peu de santé ; proposez-vous une fortune qui ne dépende pas des avantages de cette vie ; nulle n'est digne de votre naissance, de votre esprit et de votre grand cœur, que la sainteté.

Basile que les raisons de sa sœur avoient touché, et que la grace avoit converti, ne répondit que par ses larmes : *Ce fut alors*, dit-il lui-même dans une de ses lettres, *que m'éveillant comme d'un profond sommeil, je commençai à découvrir sans nuages la lumiere de l'Evangile, et à reconnoître l'inutilité et le vide de la sagesse humaine.* Aussi résolut-il de n'étudier plus que la science des Saints, et partit pour aller chercher en Egypte, dans la Palestine et ailleurs, et des modeles et des Maîtres; il en trouva plusieurs dans ces déserts. Les exemples de ces grands Saints furent pour lui de grandes leçons ; et nous devons aux entretiens qu'il eut avec eux, cet admirable recueil qui porte le titre de *Morale de saint Basile.*

A son retour à Césarée, il fut fait Lecteur par son Evêque Dianée, qui craignit que quelqu'autre Eglise ne le lui enlevât. Cet emploi n'affoiblit point le goût qu'il avoit pour la solitude ; et c'est ce qui le porta d'abord à se joindre à des personnes qui sembloient mener une vie qui approchoit fort de celle des Moines de l'Egypte et de l'Orient. C'étoient des gens,

dit-il lui-même dans une de ses Lettres (*a*), d'un extérieur humble, modeste et mortifié; et leur habit rude et grossier, leur vie en apparence austere, me faisoient croire que leur compagnie me pouvoit être d'une grande utilité. On eut beau lui représenter que c'étoient des personnes suspectes d'Arianisme: les belles apparences de leur prétendue vertu lui firent prendre ces avis pour des médisances, et pour les effets de la jalousie, mais il ne les eut pas plutôt vus de près qu'il découvrit les loups sous la peau de brebis; et l'Arianisme n'eut jamais depuis un plus mortel ennemi, ni ses partisans un plus formidable adversaire.

L'attrait qu'il avoit pour la retraite le fit retirer dans un désert de la province du Pont. Ce fut-là qu'il pratiqua lui seul, tout ce qu'il avoit admiré dans les Solitaires de la Palestine et de l'Egypte. Il portoit un rude cilice, qu'il couvroit d'une robe assez grossiere, pour ne pas faire parade de ses austérités. Son jeûne étoit continuel, et ses pénitences si excessives qu'elles eurent bientôt ruiné un corps naturellement foible et délicat; ce ne fut plus qu'un squelette vivant. Et l'on peut dire qu'il n'a vécu durant près de trente ans depuis que par miracle.

La retraite de saint Basile rendit bientôt célebres les déserts du Pont; et bien des gens vinrent se ranger sous sa conduite. Les Regles qu'il leur donna renferment la plus haute spiritualité; c'est proprement dans ce fonds qu'ont puisé dans la suite les plus saints Fondateurs d'Ordres. Les habitans de Néocésarée n'oublierent rien pour attirer dans leur Ville notre Saint; mais il ne put se résoudre de quitter son désert: il fallut pourtant en sortir. Le zele de la foi et de la charité le rappelerent enfin à Césarée, pour faire connoître à son Evêque le

(*a*) *Epist.* 97.

scandale qu'il avoit donné à toute l'Eglise en signant le fameux formulaire de Rimini. Ce Prélat reconnut qu'il avoit été surpris, et répara bientôt, par sa rétractation, le scandale.

L'Evêque de Césarée étant mort, Eusebe lui succéda. Le nouvel Evêque connoissant parfaitement le mérite extraordinaire de notre Saint, sans avoir égard à sa répugnance et à son humilité, le fit Prêtre. Il ne l'eut pas plutôt ordonné qu'il le fit prêcher dans son Eglise. La nécessité où le Saint se vit de quitter sa chere solitude pour s'acquitter des fonctions de son Sacerdoce, ne lui fit point quitter l'esprit de retraite. Il vécut dans Césarée comme il avoit fait dans le désert du Pont; mais il n'y fut pas si tranquille: une basse jalousie dérangea tout. L'estime universelle où étoit le Saint, et la confiance qu'on avoit en lui firent de la peine au Prélat, et le Prélat jaloux en fit un peu trop à Basile. La maniere dure et tout-à-fait indigne dont Eusebe le traitoit, pensa soulever tous les gens de bien; et l'Eglise de Césarée alloit être déchirée par un schisme, si la sagesse de notre Saint ne l'eût prévenu. Il quitta secrétement la Ville, et se retira dans son désert du Pont. Saint Grégoire de Nazianze l'y suivit. Mais l'Eglise de Césarée ne pouvoit guere se passer de saint Basile; l'Evêque Eusebe employa saint Grégoire pour lui ramener son ami. Saint Basile ne se fit pas beaucoup prier, sur-tout quand il apprit que les Ariens triomphoient de le voir absent, et se promettoient de ruiner la foi dans Césarée. L'Empereur Valens, fauteur des Ariens, sachant que saint Basile y étoit revenu, n'oublia rien pour le gagner; mais et les promesses et les menaces ne servirent qu'à rendre son zele plus actif et plus vigilant pour la défense de la foi de l'Eglise.

Cependant l'Evêque de Césarée étant mort,

les Ariens mirent tout en usage pour faire élire un homme de leur parti, et la brigue se mit même parmi les Catholiques; mais le mérite l'emporta, et saint Basile fut élu. Il eut beau se cacher, s'enfuir, il fallut se rendre aux ordres si marqués de la Providence; et le 14 de Juin de l'an 370, il fut sacré. On peut dire que la foi orthodoxe triompha dès qu'elle vit sur le trône Episcopal saint Basile. Sa douceur, son humilité, sa piété, son mérite ramenerent bientôt les esprits que la cabale des mécontens avoit pu aliéner et aigrir. Les Prédications du nouveau Prélat toujours d'accord avec ses exemples, firent tant d'impression sur les cœurs, qu'en moins de rien Césarée changea de face. Sa sollicitude pastorale ne lui laissa rien ignorer de tout ce qui regardoit les besoins de son peuple, et son immense charité lui fit toujours trouver les moyens d'y remédier; il n'y eut proprement que les pauvres qui sussent jusqu'où pouvoient aller ses revenus. On vit revivre la piété et la ferveur des premiers jours de l'Eglise parmi les Fidelles de Césarée; ils passoient souvent dans l'Eglise depuis minuit jusqu'à midi. *Et quelle consolation pour moi*, écrit-il à un de ses amis, *de les voir tous communier le Mercredi, le Vendredi, le Samedi et le Dimanche de chaque semaine.* Les fréquentes visites qu'il faisoit de tout son Diocese, y réformerent bientôt les mœurs. Il y rétablit la discipline ecclésiastique dans sa premiere vigueur: la vie monastique vit revivre son esprit primitif; et tant par ses lettres que de vive voix, il dirigea un grand nombre de personnes dans les voies de la perfection, et fit éclater par-tout son zele ardent pour le salut des ames.

Les bornes de son grand Diocese, et celles même de sa Province, étoient trop étroites pour pouvoir resserrer sa charité; son zele

s'étendoit sur toute l'Eglise. Etroitement uni avec saint Athanase, saint Mélece, et avec tous les saints Evêques de l'Orient, et singuliérement avec le Saint Siege, il fit une guerre mortelle aux Ariens, n'oublia rien pour ramener les hérétiques Macédoniens, devint le fléau de tous les ennemis de Jesus-Christ, et l'un des plus ardens et des plus généreux défenseurs de la foi orthodoxe en ce siecle.

L'Empereur Valens, devenu Arien, persécuta l'Eglise, et notre Saint ne fut pas oublié dans la persécution. Eustare, Evêque de Sébaste, voyant que saint Basile avoit découvert son hypocrisie, et révélé ses erreurs, mit tout en œuvre pour aigrir l'esprit de l'Empereur contre lui, et pour le perdre : il ne lui fut pas difficile d'y réussir. Ce Prince furieusement irrité contre le Saint vint à Césarée ; lorsqu'il en fut proche, il envoya au-devant l'un de ses principaux Officiers nommé Modeste, avec ordre d'obliger l'Evêque Basile à communiquer avec les Ariens, ou de le chasser de la Ville. Modeste étant entré dans la Ville avec grand fracas, fait venir chez lui saint Basile ; et sans faire attention à sa dignité : Bon homme, lui dit-il fiérement, à quoi pensez-vous de ne pas obéir à l'Empereur, devant qui tout plie ? En quoi, répond le Saint avec cet air serein et tranquille et cette modeste gravité qui lui étoit naturelle ? En ce que vous n'êtes point de la religion de l'Empereur, repart le Préfet. Je n'en suis pas, dit le Saint, parce que Dieu me le défend. Pour qui nous prenez-vous donc, continue Modeste ? Pour des personnes illustres dans le monde, répond saint Basile, à qui nous devons beaucoup de respect, mais qui ne sont pas la regle de notre croyance. Le Préfet irrité de la fermeté de notre Saint : Ne craignez-vous pas, lui dit-il en colere, que je vous fasse ressentir les effets

de ma puissance ? Quels effets : reprit le saint Evêque ? La confiscation, l'exil, les tourmens, la mort même, répond le Préfet. Tout cela ne me regarde point, repart saint Basile ; car celui qui n'a rien est à couvert de la confiscation, si ce n'est que vous ayez besoin de ces haillons tout déchirés et du peu de livres que j'ai, et qui est l'unique bien que je possede. Pour ce qui est de l'exil, je n'en connois point pour moi ; toute la terre est un exil, et le ciel seul est ma patrie : quant aux tourmens, quelle atteinte pourront-ils avoir sur moi, puisque je n'ai point de corps, pour ainsi dire, pour les souffrir ; il n'y aura que le premier coup qui trouvera prise. Pour ce qui est de la mort, je la regarde comme une grace, puisqu'elle me menera plutôt à Dieu pour qui seul je vis. Le Préfet étonné d'un tel discours, dit : Personne ne m'a jamais parlé avec tant de hardiesse. C'est peut-être, répond Basile, que vous n'avez jamais rencontré d'Evêque ; car en pareilles rencontres ils ne parlent pas autrement. Le Préfet voyant saint Basile invincible, rabattit beaucoup de sa fiereté ; et prenant un air et un ton plus civils : Comptez du moins, lui dit-il, pour quelque chose de voir bientôt l'Empereur au milieu de votre peuple ; il ne s'agit après tout que d'ôter du Symbole le mot de *consubstantiel*. Je compterai pour un grand avantage, répond le Saint, de voir l'Empereur réconcilié à l'Eglise, n'errant plus en matiere de foi ; mais pour le symbole, loin d'en ôter ou d'y ajouter, je ne souffrirois pas même qu'on y changeât l'ordre des paroles. Allez, reprit Modeste, je vous donne la nuit pour y penser. Je serai demain tel que je suis aujourd'hui, répond saint Basile. Modeste ayant renvoyé le Saint avec assez d'honnêteté, va en diligence trouver l'Empereur, et lui dit qu'il n'y a rien à attendre de l'Evêque Basile.

L'Empereur ne put pas dissimuler l'estime qu'il faisoit d'une si haute vertu; il vint à l'Eglise le jour de l'Epiphanie, environné de tous ses Gardes, assista à l'Office, et entendit le Sermon du Saint. Il fut étonné de la grande affluence d'un peuple si nombreux; mais il fut charmé sur-tout de l'ordre, de la modestie, du respect qui régnoit dans le Sanctuaire. Saint Basile à l'Autel paroissoit un homme tout divin, et ce grand nombre de Ministres qui le servoient durant le Sacrifice ressembloient plus à des Anges qu'à des hommes. Un si auguste spectacle le frappa si fort, que tombant presque en défaillance, il n'osa s'avancer jusqu'au pied de l'Autel pour porter lui-même son offrande, sur-tout quand il vit que personne ne se présentoit pour la recevoir, ne doutant point qu'elle ne fût rejetée. Ce Prince, loin d'être offensé de l'invincible fermeté du Saint, l'en estima davantage: il voulut même avoir quelques entretiens avec lui. Saint Grégoire de Nazianze, qui y fut présent, dit que saint Basile parla d'une maniere divine sur les matieres de la foi, que tous les assistans en furent extasiés; et tous furent témoins de l'admiration du Prince, lequel rendit de grands honneurs au Saint, donna de très-belles terres pour l'entretien des pauvres lépreux, et cessa de persécuter les Catholiques; mais la persécution ne fut suspendue que pour peu de temps. Les Ariens qui obsédoient l'Empereur, lui firent entendre que c'étoit de son honneur de contraindre Basile d'entrer dans leur communion. Sur le refus qu'il en fit, ils le porterent à l'envoyer en exil. Tout étoit disposé pour l'exécution de cet ordre: c'étoit à l'entrée de la nuit, pour qu'on ne s'en apperçût point; le chariot étoit attelé, et saint Basile étoit prêt à partir, lorsque le fils de l'Empereur, nommé Galates, encore enfant, se trouva saisi tout-à-coup d'une

fievre ardente qui le mit à l'extrémité ; et l'Impératrice sa mere se sentit tourmentée de douleurs violentes. On ne douta point que cet accident ne fût en punition du traitement injuste qu'on faisoit à saint Basile, sur-tout quand l'art des Médecins ne trouva point des remedes au mal du fils. On eut recours au saint Evêque : il alloit monter dans le chariot lorsque l'Empereur l'envoya prier de venir voir son fils malade. Le Saint ne fut pas plutôt entré dans le Palais, que l'enfant se porta mieux. Saint Basile ne voulut point néanmoins s'engager à demander à Dieu sa guérison, qu'à condition qu'après l'avoir obtenue, on lui permettroit d'instruire l'enfant dans la Doctrine Catholique. Saint Ephrem assure que l'Empereur accepta la condition. Saint Basile se mit donc en prieres, et l'enfant fut guéri ; mais Valens, toujours obsédé par les Ariens qui le gouvernoient, oublia la parole qu'il avoit donnée, laissa baptiser par un Evêque Arien son fils Galates, qui retomba ensuite malade, et mourut peu de jours après. Valens aveuglé par les hérétiques, ne voulut pas ouvrir les yeux sur son malheur : il consentit encore à bannir saint Basile. Quand il en fallut signer l'ordre, la plume se rompit entre ses mains ; il prit une seconde plume avec laquelle il ne put jamais former une lettre ; il en assaya une troisieme qui se rompit de même. Alors la main lui trembla ; et saisi de frayeur, il déchira le papier, révoqua l'ordre, et laissa saint Basile en paix.

Le Préfet du Prétoire témoin de ces merveilles se convertit, et lia une étroite amitié avec le saint Evêque, et Modeste devint un Catholique des plus zélés. Eusebe, Vicaire du Préfet ne fut pas si heureux ; ayant ordonné qu'on enlevât une vertueuse veuve qui s'étoit réfugiée dans l'Eglise, il trouva saint Basile qui

l'en empêcha. Eusebe, Arien outré, le manda. Le voyant devant son Tribunal, il ordonna qu'on lui enlevât son manteau. Le Saint offrit de se dépouiller encore de sa tunique. Eusebe prit cette intrépidité pour une insulte, et le menaça de le faire frapper. Le Saint présenta le squelette de ses os, couvert de sa peau, pour recevoir les coups. Le Gouverneur en fut irrité davantage : il alloit pousser son ressentiment plus loin, lorsqu'il apprit que son Palais étoit investi par tout le peuple en rumeur, qui ayant appris le mauvais traitement qu'on faisoit au saint Pasteur étoit prêt à en tirer vengeance. Il en fut effrayé, et se jetant aux pieds du Saint, le supplia de le tirer du péril. Saint Basile en eut compassion, appaisa la sédition, et lui sauva la vie.

Notre Saint sacrifia à Dieu le repos que lui laisserent l'Empereur et ses Officiers, et ce qui lui restoit de forces corporelles. Au milieu de ses occupations les plus fatigantes, il ne perdit jamais de vue l'état religieux ; il élevoit des Moines auprès de lui; il y avoit même à Césarée un Monastere de Filles, gouverné par une niece de saint Basile. L'Eglise étoit dédié aux quarante Martyrs, et on y conservoit de leurs Reliques. Ce sont les Religieuses de ce monastere et des autres dont il prenoit soin, qui sont nommées dans ses écrits, Chanoinesses ou Canoniques, c'est-à-dire, des Filles qui vivent régulièrement. On voit dans les Regles que ce grand Saint a données pour les personnes Religieuses, plusieurs articles qui regardent les Filles, et les pénitences particulieres sont presque toutes sur les fautes qu'elles font pour trop parler. Rien n'échappoit à sa sollicitude pastorale, il établit un nouvel Evêché à Sasime, dont il fit Evêque saint Grégoire de Nazianze, et dans quelques autres villes de sa Province, qu'il remplit de

saints Pasteurs. Il rétablit la discipline Ecclésiastique et réguliere, et donna des regles de conduite pour toutes sortes d'états. Zélé défenseur de la Foi orthodoxe, il poursuivit l'hérésie jusque dans ces derniers retranchemens. N'ayant plus de libre, à cause de ses grandes maladies, que la tête et la main, il n'en fut pas moins utile à l'Eglise. Les savantes et admirables Lettres qu'il a écrites sont en si grand nombre, que quand nous n'aurions point d'autres ouvrages de lui, nous aurions de quoi nous étonner qu'un homme d'une santé si délicate, usée encore par ses étonnantes austérités, accablé jour et nuit d'affaires, eût pu tant écrire. Celles qu'il a écrites à saint Amphiloque, renferment toute la Morale Chretienne, et l'on a eu raison de dire qu'on trouvoit une Bibliotheque entiere dans ses seuls écrits. Outre son recueil de *Morales*, dont on a déjà parlé, nous avons encore un Traité touchant *le Saint-Esprit*; l'ouvrage des *six jours*; un Traité sur quelques *Pseaumes*; un autre sur *Isaïe*; cinq livres contre l'hérésie d'*Eunomene*; deux sur le *Baptême*; un de la Virginité, et diverses Homélies sur des sujets choisis. Par-tout la netteté et la force de son esprit, et son éloquence se font admirer. Peu de Docteurs de l'Eglise, peu de saints Peres même dont les écrits instruisent davantage, et fassent tant d'impression.

Ce fut sur la fin de la vie de notre Saint, que saint Ephrem, Diacre d'Edesse en Mésopotamie, attiré par sa réputation, vint pour le voir et pour l'entendre. A peine saint Basile eut commencé de prêcher, que saint Ephrem se répandit en louanges devant tout le peuple. Le Saint lui en ayant demandé la raison : c'est, dit le saint Diacre, que je voyois sur votre épaule droite une colombe d'une blancheur merveilleuse, qui sembloit vous suggérer tout ce que vous disiez.

Peu de temps après la visite de saint Ephrem ; Dieu voulut récompenser les grands travaux de son serviteur. La sollicitude pour le bien de l'Eglise l'accompagna jusqu'au dernier moment. Peu avant que d'expirer il imposa les mains à plusieurs de ses Disciples, pour donner de Ministres à toutes les Eglises qui en manquoient. Enfin plein de mérites, il rendit son ame à Dieu le premier jour de l'année 379, âgé seulement de 51 ans, regretté non-seulement de tous les gens de bien, mais des Juifs et des Païens même. Toute la Province pleura sa mort comme celle d'un pere ; et par-tout il fut honoré comme le modele des Prélats Catholiques, et comme le Docteur de la vérité. On fit solennellement sa fête dès le jour de sa mort : ses funérailles eurent l'air d'un triomphe. Saint Grégoire de Nisse son frere, saint Amphiloque, saint Ephrem et saint Grégoire de Nazianze firent son Panégyrique. Son corps fut enterré dans la Cathédrale : chacun voulut avoir de ses reliques. Les Ordres Religieux peuvent le regarder comme leur premier Patriarche ; et l'Eglise l'honore comme un de ses plus grands Docteurs.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

EXAUDI, quæsumus, Domine, preces nostras, quas in Beati Basilii Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus : et qui tibi dignè meruit famulari, ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, d'exaucer les prieres que nous vous faisons en la fête du Bienheureux Basile votre Confesseur et Pontife : et daignez nous délivrer de tous nos péchés par les mérites de celui qui vous a dignement servi. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître du Bienheureux Paul Apôtre, à Timothée. Chap. 4.

Charissime: Testificor coram Deo et Jesu Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius, et regnum ejus: prædica verbum, insta opportunè, importunè: argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. Erit enim tempus cùm sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus: et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. Sobrius esto: ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex: non solùm autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.

Mon très-cher fils: Je vous conjure devant Dieu et devant Jesus-Christ, qui doit juger les vivans et les morts; je vous en conjure par son avénement, et par son regne, prêchez la parole; pressez dans l'occasion, sans occasion. Employez les réprimandes, les prieres, les menaces, sans manquer jamais de patience, ni cesser d'instruire. Car un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine; mais que piqués de curiosité, ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs; et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des fables. Pour vous, soyez vigilant, supportez toutes les peines qui vous arrivent, acquittez-vous des fonctions d'un Prédicateur de l'Evangile; remplissez votre ministero, vivez sobrement: car pour moi je vais être immolé, et le temps de ma mort est tout proche. j'ai combattu vaillamment; j'ai été fidelle jusqu'au bout; du reste la couronne de justice se garde pour moi, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est le juste Juge, non-seulement à moi, mais à ceux qui souhaitent son avénement.

On sait que saint Timothée étoit le cher Disciple de saint Paul, et le fidelle compagnon de ses voyages. Comme il l'avoit établi Evêque d'Ephese, il

lui écrivit deux excellentes lettres, pleines de si belles instructions pour les Evêques, singuliérement dans cette derniere, où il l'avertit de ne jamais oublier ce qu'il avoit appris de lui.

RÉFLEXIONS.

Un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine Doctrine; mais que piqués de curiosité, ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs, et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des fables. N'est-ce point-là le véritable portrait des mœurs de ce siecle! En quel temps a-t-on vu les Chrétiens souffrir moins la saine doctrine? Les vérités les plus essentielles, les plus terribles de la Religion, sont ou affoiblies par de vaines subtilités, ou rejetées comme ennemies de notre repos. Les uns ne veulent point en entendre parler, parce qu'elles les effrayent; les autres refusent d'y penser, parce qu'elles les troublent; mais et notre oubli et notre malice rendront-ils ces vérités moins irréfragables? En seront-elles moins des vérités? Les mondains ne sauroient plus souffrir les vérités de la Religion: les femmes du monde les goûtent-elles beaucoup? Quels ménagemens, bon Dieu! quels adoucissemens quand on les prêche devant les Grands du monde? La Doctrine de Jesus-Christ, les maximes de l'Evangile rebutent: combien d'indignes Chrétiens en rougissent! combien de lâches Ministres de Jesus-Christ manquent de zele, de courage, de fidélité! Les hommes ne souffrent point la saine Doctrine: il n'y a dans la Religion qu'une source d'eau pure; toutes les autres sont empoisonnées. Quand on ne souffre point la saine Doctrine, on ne sauroit suivre la saine morale; on s'égare nécessairement, on donne dans toutes sortes d'erreurs dès qu'on n'est plus éclairé des lumieres de la foi.

Il n'y eut jamais tant de curiosité que dans ce siecle; ce n'est pas une curiosité respectueuse, c'est une curiosité fiere, orgueilleuse, indiscrete, qui marque toujours la corruption du cœur, et une grande foiblesse d'esprit. Ce vice n'est plus le défaut ordinaire des seules femmes, c'est aujourd'hui la belle passion, pour ainsi dire, de l'artisan, du bourgeois, et de tout ce qu'il y a d'ignorans orgueilleux et peu chrétiens. Ce n'est plus l'esprit qu'on réduit en esclavage sous l'obéissance de Jesus-Christ; c'est la loi, c'est la doctrine de Jesus-Christ qu'on examine devant le tribunal du plus petit génie. Ce n'est plus l'esprit qu'on soumet à la foi, c'est la foi qu'on soumet à l'esprit : faut-il être surpris si l'on s'égare? Quiconque fait mal, hait la lumiere, dit le Sauveur du monde; il ne vient point à la lumiere, de peur qu'on ne découvre ce qu'il fait. On hait la vérité, parce qu'on est mauvais; la vérité est une lumiere qui incommode toujours des yeux malades; on aime les faux jours, parce qu'on n'aime point à se voir tel qu'on est; on détourne l'oreille pour ne pas entendre la vérité, parce qu'elle humilie notre orgueil, qu'elle contrarie nos passions, qu'elle gêne furieusement notre amour-propre. On se tourne du côté des fables; l'esprit du monde, notre propre esprit sont féconds en illusions. Et se repaît-on aujourd'hui d'autres choses? L'Evangile est-il aujourd'hui la regle des mœurs de ceux qui vivent selon l'esprit du monde? Nous n'avons point cependant d'autre regle que l'Evangile; toute autre doctrine n'est qu'erreur, qu'illusion, n'est que fable. Hé, Seigneur, que de gens vivent et meurent dans l'erreur!

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 14.

IN illo tempore : Dixit Jesus turbis : si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum ; ne, posteaquàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes : Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare ? Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium Regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei, qui cum viginti millibus venit ad se ? Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.

EN ce temps-là : Jesus dit aux troupes de gens qui alloient avec lui : Si quelqu'un vieut à moi, sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres, ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple : et celui qui ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon Disciple. Car qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire, et s'il a de quoi achever ; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant : Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever. Ou bien, quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant s'il peut avec dix mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille ? Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon Disciple.

MÉDITATION.

Combien Jesus-Christ a peu de vrais Disciples.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce n'est pas assez d'être Chrétiens pour être vrais Disciples de Jesus-Christ : le Baptême nous fait partie de son peuple ; mais nous ne sommes ses Disciples qu'en portant ses livrées, qu'en suivant ses maximes, et en l'imitant. Il est peu de vérités de morale plus expréssement expliquées que celle-ci ; le Sauveur le répete presque à toutes les pages de son Evangile. Mais à quelles conditions entre-t-on à son service ? Rien de mieux détaillé. Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, ce n'est pas même encore assez : sans haïr, ajoute-t-il, sa propre personne, il ne peut être mon Disciple (*a*). Mais ne suffit-il pas de croire en Jesus-Christ, et de le suivre ? Nullement. Plusieurs troupes de gens alloient avec Jesus ; et s'étant retourné vers eux, il leur dit ce que l'on vient d'entendre ; à quoi il ajouta, qu'outre ce renoncement à tout ce qu'on a de plus cher, outre ce renoncement à soi-même, nul ne peut être son Disciple, s'il ne porte sa croix : *Non potest meus esse Discipulus* (b). Qui ne prend pas sa croix, et ne me suit point, dit-il ailleurs, n'est pas digne de moi. On comprend assez ce que toutes ces conditions signifient : Haïr ses proches, et tout ce qu'on a de plus cher ; haïr même sa propre personne, et porter sa croix en suivant Jesus-Christ. Il ne faut pas avoir un génie fort éminent pour

(a) *Luc.* 14. (b) *Matth.* 10.

entrer dans le sens de ces oracles. Mais en faut-il avoir un fort sublime pour conclure qu'il y a peu de Disciples de Jesus-Christ ? Parcourez tous les âges, toutes les conditions, tous les états ; le renoncement, l'abnégation, la mortification, sont le caractere de distinction de ses Disciples ; la croix qu'ils portent avec résignation, avec joie, est leur marque de distinction. Trouve-t-on beaucoup de gens qui se distinguent aujourd'hui par toutes ces marques ? Consultez les mœurs des jeunes gens ; consultez les inclinations, les habitudes des vieillards, les maximes des grands, les sentimens des petits, la conduite enfin de la plupart des Fidelles : trouverez-vous un grand nombre de Disciples de Jesus-Christ ? L'amour-propre regne souverainement par-tout ; les considérations de la chair et du sang entrent dans toutes les délibérations. Dieu a soin de semer des croix par-tout : mais combien peu de gens qui les prennent ; encore moins qui les portent ? Mon Dieu, que le nombre de vos vrais Disciples est petit ! suis-je au moins de ce petit nombre ? Mes sentimens, mes mœurs, ma conduite ne sauroient me dissimuler ce que je suis.

SECOND POINT.

Considérez que la doctine de Jesus-Christ est spéculative et pratique ; elle apprend ce qu'il faut croire, et enseigne comme il faut vivre. La foi regle l'esprit, et la morale le cœur ; il faut croire, et il faut vivre conformément à ce qu'on croit.

La marque à laquelle tout le monde connoîtra que vous êtes mes Disciples, dit le Sauveur, c'est si vous vous entr'aimez. Cette marque est-elle moins rare aujourd'hui que la précédente ! La charité est-elle une vertu fort com-

mune parmi les Chrétiens ? Que signifient ces antipathies d'humeurs, ces aversions, ces dissentions dans les familles ? Que signifient ces vengeances et ces inimitiés qui regnent presque par-tout ? Par-tout on ne voit aujourd'hui que procès, que division, que discorde. La charité a peine à trouver un asile dans le Cloître. Quel siecle où il y eut moins de charité ? On nourrit l'amertume jusque dans le Sanctuaire, on porte l'aigreur jusqu'à l'Autel. On diroit que la dévotion s'est apprivoisée avec la haine et la vengeance. Il n'est pas jusqu'au zele qui ne serve de masque à la passion. Et l'on dira après cela que Jesus-Christ a beaucoup de Disciples !

La jalousie, l'intérêt, l'ambition sement partout la discorde. On s'aime beaucoup; aime-t-on autant ses freres ? Hélas ! on ne compte presque plus pour un vice l'indifférence et la froideur.

Que sont devenus ces beaux jours, ces temps heureux où les Fidelles n'avoient tous qu'un cœur et une ame ? Peu de Chrétiens alors qui ne fussent Disciples. Aujourd'hui combien peu de vrais Disciples de Jesus-Christ parmi tant de Chrétiens ? Rapprochons un peu des mœurs de ce siecle celles de ces premiers temps ; rapprochons de nous ces grands modeles, les Antoines, les Basiles, et tous ces Saints dont nous faisons tous les jours la fête. Nous sommes tous sous le même Pasteur, dans le même bercail ; la doctrine est la même pour tous ; nous sommes tous les Disciples du même Maître. Hé, Seigneur, quelle monstrueuse différence ! quelle révoltante contrariété ! Mais quelle des deux extrémités révolte ? Ces personnes mondaines qui s'aiment si fort, qui ont tant d'horreur de la croix, et qui ignorent jusqu'au nom de la charité chrétienne, sont-elles Disciples de Jesus-Christ ? Jesus-Christ me compte-t-il moi-même

parmi ses Disciples? et si je ne suis pas de ce nombre, quelle sera ma destinée? quel sera mon sort?

Seroit-il possible, mon Dieu, qu'avec tous les sentimens que vous me donnez, qu'avec toutes les réflexions que vous me faites faire, je ne change point de conduite, et je ne réforme pas mes mœurs! Il ne seroit que trop possible; mais j'espere que vous rendrez aujourd'hui les résolutions que je fais, efficaces; que je commencerai aujourd'hui d'être véritablement de vos Disciples, et que je le prouverai par la réformation de mes mœurs.

Aspirations dévotes durant le jour.

Pater, jam non sum dignus vocari filius tuus : fac me sicut unum de mercenariis tuis. Luc. 15.

Mon cher Pere, je ne mérite pas qu'on m'appelle votre fils; traitez-moi comme le moindre de vos domestiques.

Servus tuus ego sum, da mihi intellectum, ut sciam testimonia tua. Psal. 118.

C'en est fait, Seigneur, je fais profession d'être votre Disciple; donnez-moi l'intelligence parfaite de vos préceptes; car je suis bien résolu de les garder, avec le secours de votre grace.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ETRE vrai Disciple de Jesus-Christ, c'est garder sa loi, c'est n'avoir nulle attache aux biens créés, c'est porter sa croix, c'est vivre selon ses maximes, c'est le suivre. A ce caractere reconnoissez-vous beaucoup de Disciples de Jesus-Christ? Vous reconnoissez-vous pour tel? Combien de gens qui portent ses livrées, seront un jour désavoués? Le Sauveur du monde s'est clairement expliqué, et plus d'une fois sur cet article; nul n'est véritablement son Disciple,

s'il ne se renonce soi-même, s'il ne vit réguliérement selon les maximes de l'Evangile, s'il ne porte sa croix tous les jours. Ces conditions d'un vrai Disciple de Jesus-Christ font-elles votre caractere ? Ne rougissez-vous pas quelquefois de l'Evangile ? Ne préférez-vous pas quelquefois les maximes du monde à celles de votre divin Maître ? n'avez-vous pas honte souvent dans le monde de paroître Disciple de Jesus-Christ ? Ayez horreur désormais de cette mauvaise honte ; souvenez-vous que Jesus-Christ réprouve, qu'il désavoue devant son Pere ceux qui rougissent de passer pour ses Disciples devant les hommes. Chose étrange ! nul mondain, quoique Chrétien, qui ne se fasse honneur de suivre les maximes du monde, et d'en avoir tout l'esprit ; et peu de Disciples de Jesus-Christ dans le monde qui n'ayent quelque peine de se déclarer pour tels. Ne craignez ni les railleries des libertins, ni les fades plaisanteries des indévots, mais déclarez-vous hautement pour la vertu ; ne croyez point que ce soit vanité de paroître dévot, pourvu que vous le soyez en effet.

2.° Dans toute votre conduite consultez toujours les maximes de la Religion, les exemples des Saints, la ferveur des ames saintes, bien loin de faire attention aux mœurs corrompues, ou même à la vie lâche et imparfaite de ceux qui sont peu réguliers. Il faut que votre air modeste, que votre retenue, que vos sentimens, que vos discours disent de quelle Religion vous êtes, et quel Maître vous servez. Faites toujours entrer ce pieux motif dans tous les conseils que vous donnez, dans toutes les corrections que vous faites ; et dans votre priere du soir, ne manquez pas d'examiner si vous avez passé le jour comme doit faire un tel Disciple. N'estimez dans la vie que cette auguste qualité de Disciple de Jesus-Christ.

QUINZIEME JOUR.

SAINT VIT, SAINT MODESTE ET S.TE CRESCENCE, MARTYRS.

SAINT Vit étoit un jeune homme Sicilien de naissance, d'une des plus nobles familles du pays, mais qui avoit le malheur d'être Idolâtre. Le Seigneur qui n'a jamais plus fait éclater la puissance de sa grace que durant les plus grandes persécutions, et qui se plaît à choisir ce qui est le plus foible devant le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort, choisit notre Saint dès l'âge de douze à quinze ans pour en faire un enfant de miracle.

Le Précepteur nommé Modeste qu'on lui donna dès ses premieres années, étoit Chrétien, et il est probable que ce fut de lui que Dieu se servit pour retirer le jeune homme des ténebres de l'Idolâtrie. Il fut prévenu dès-lors de ces graces extraordinaires qui font si bien sentir la toute-puissance du Très-Haut; et quoique le feu de la persécution fût allumé par-tout contre le nom Chrétien, le jeune Vit se faisoit honneur de ce nom, et se déclaroit hautement contre les superstitions païennes.

Valérien Gouverneur de la Sicile sous les Empereurs Dioclétien et Maximien, en étant averti, fit appeler le Seigneur Hylas pere de notre Saint, et lui témoigna combien il étoit surpris d'apprendre que son fils fût un des plus ardens et des plus entêtés Sectateurs de la religion Chrétienne. Si vous voulez le sauver, ajouta-t-il d'un ton aigre et menaçant, faites-le revenir au plutôt de son erreur, et rendez-le sage.

Hylas qui étoit aussi zélé Païen que son fils étoit fervent Chrétien, ne perdit pas un moment; il appelle notre Saint, et d'un air triste et affligé: Mon cher enfant, lui dit-il, qu'est-ce que j'apprends? On dit que cette race maudite de Chrétiens vous a ensorcelé. Seroit-il possible que vous fussiez assez fou pour adorer comme un Dieu, un Juif pendu à une Croix, et que par cette extravagance, vous encourussiez la disgrace des Empereurs, et que vous déshonorassiez jusqu'à ce point votre famille? En disant ces mots, il embrasse son fils, témoignant assez et sa tendresse et sa douleur par ses larmes.

Notre Saint ne se laissa point attendrir. Vous vous trompez, mon cher pere, répond-il, de penser que les Chrétiens soient des enchanteurs; rien n'est plus pur, rien n'est plus saint que leurs mœurs et leur doctrine. La mort de Jesus-Christ sur une Croix, ne paroît une folie qu'aux yeux des Païens; c'est le grand Mystere de la Rédemption. L'homme ayant perdu l'amitié de son Dieu par le péché, il a fallu que Dieu se soit fait homme, et qu'il soit mort sur cette Croix, pour remettre en grace les hommes: toute autre satisfaction étoit trop disproportionnée. Ce que vous regardez comme un supplice est un miracle de la miséricorde divine envers les hommes. Ce que vous appelez extravagance, c'est sagesse; et je ne saurois faire plus d'honneur à ma famille que d'être Chrétien. La fermeté, la hardiesse respectueuse du jeune Vit interdit Hylas: la tendresse et l'admiration l'emporterent sur la colere. Hylas n'eut point de réplique, et laissa son fils en paix.

Mais les merveilles que Dieu opéroit par ce saint jeune homme, faisoient trop de bruit pour le laisser long-temps tranquille. Quelques aveugles ayant recouvré la vue, et plusieurs malades la santé par le seul signe de la Croix

qu'avoit fait sur eux notre Saint, et les démons même dans les possédés, faisant en toute occasion son éloge, Valérien en fut bientôt averti. On ne manqua pas, selon la coutume des Païens, d'attribuer à des sortileges, tous les miracles qu'il opéroit. Le Gouverneur fait appeler le Seigneur Hylas, et d'un ton colere et impérieux : On vous avoit averti, lui dit-il, que votre fils étoit Chrétien ; je croyois que vous l'auriez fait rentrer dans son devoir : j'apprends cependant que c'est le plus dangereux Magicien qu'il y ait dans cette secte. Je ne puis me dispenser de le citer devant mon tribunal, soyez-y présent ; et s'il n'obéit sur le champ, il faut qu'on le châtie.

Saint Vit ayant comparu : D'où vient, mon fils, lui dit le Gouverneur, que vous ne paroissez point dans nos Temples, et que vous n'assistez point à nos sacrifices ? Ignorez-vous que les Empereurs ordonnent qu'on punisse du dernier supplice tous les Chrétiens ? Le saint jeune homme, sans témoigner la moindre crainte : Je ne l'ignore pas, Seigneur, répondit-il, et j'ai été témoin moi-même et de la cruauté des supplices, et de la constance des Martyrs. Mais quelle raison a-t-on de vouloir nous faire adorer comme des Dieux une piece de marbre, ou un trone de bois, qui certainement ne valent pas le plus chétif des hommes ? Pour moi je vous déclare que je n'adorerai jamais que le seul vrai Dieu ; aussi ne peut-il y en avoir d'autre. A ces paroles Hylas hurlant comme un forcené : Ah ! mes amis, s'écrie-t-il, plaignez-moi : je n'ai qu'un fils, et c'en est fait, je le vois périr sans ressource. Je ne périrai pas, mon cher pere, repart le Saint de sens froid, puisque le plus grand de tous les bonheurs, c'est de donner son sang pour Jesus-Christ, et de mériter par cette mort d'entrer dans l'éternelle société des Justes. Valérien fut surpris de voir tant de sagesse et de

fermeté dans un jeune homme de quatorze à quinze ans ; mais indigné aussi d'une réponse si hardie : Votre qualité, lui dit-il, et l'amitié que j'ai pour votre pere, m'ont empêché jusqu'ici de vous châtier ; mais puisque vous abusez de ma bonté, il faut voir si les châtimens ne vous rendront pas plus docile. Il ordonna donc qu'on le déchirât à coups de fouets. L'ordre fut exécuté avec inhumanité et avec excès ; mais la joie et la tranquillité du Saint n'en furent point altérées. Valérien employa inutilement et les promesses et les menaces. Je vous ai dit une fois pour toutes, répliqua le saint jeune homme, que je n'adorerai jamais d'autre Dieu que Jesus-Christ. Alors le Gouverneur en colere, le fait mettre à la torture ; mais à peine les bourreaux l'avoient attaché qu'ils se sentirent tous les membres perclus, et Valérien lui-même sentit sa main se dessécher avec des douleurs très-aiguës. On voulut d'abord que ce fût-là un effet de la magie dont on accusoit tous les Chrétiens ; mais le Saint voulut bien faire voir que ce n'étoit qu'au nom de Jesus-Christ qu'il faisoit ces miracles, et en prononçant ce saint Nom, il les guérit. Le Gouverneur flottant entre le ressentiment et la reconnoissance, se contenta de le remettre à son pere, lui recommandant de mettre tout en usage pour le faire obéir aux ordres des Empereurs.

Le pere crut que les plaisirs seroient plus tentans que les supplices ; et il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit amollir un cœur et le pervertir ; mais notre Saint fut par-tout invincible. Et l'on assure que son pere étant devenu aveugle, en punition de son indiscrete curiosité, éprouva lui-même le crédit qu'avoit son fils auprès du vrai Dieu, puisque ce ne fut que par le signe de la Croix que saint Vit fit sur ses yeux, qu'il recouvra la vue. Ce miracle qui

devoit convertir Hylas, lui persuada que son fils étoit un Magicien, un Sorcier, et il résolut dès-lors de le perdre; mais Modeste son ancien Précepteur vit en songe un Ange qui lui ordonna d'enlever secrétement son éleve, et de le conduire sur le bord de la mer où il trouveroit un vaisseau qui le conduiroit au lieu que la Providence avoit destiné. Modeste ayant déclaré à saint Vit les ordres de la Providence, ils se rendirent tous deux au lieu désigné. Ils trouverent un vaisseau prêt à mettre à la voile, qui en fort peu de temps les porta dans l'ancienne Lucanie, qui est une province du Royaume de Naples, appelée aujourd'hui Basilicate. Ils s'arrêterent près du fleuve de Silurus, dans un lieu fort désert, où le Seigneur eut soin de les nourrir par le moyen d'un aigle qui leur apportoit chaque jour de quoi les empêcher mourir de faim. Ils commençoient à goûter les douceurs de leur solitude, lorsqu'il en fallut sortir pour venir faire triompher Jesus-Christ dans la capitale de l'Empire sous les yeux même de Dioclétien. Le démon s'étant emparé du corps d'un des favoris de l'Empereur, le tourmentoit d'une étrange maniere, et disoit tout haut qu'il ne sortiroit point que Vit qui étoit en Lucanie ne l'y contraignît. L'Empereur fit chercher celui dont le démon même redoutoit la vertu. On le trouva en prieres avec Modeste. L'Empereur ayant appris qu'ils étoient Chrétiens, ne douta point qu'ils ne fussent des Magiciens avec qui le démon étoit en commerce; il leur fit plusieurs questions. Les réponses du jeune Saint le charmerent; il lui demanda sur-tout par quel artifice il chassoit les démons. Nul artifice, répond le Saint, mais c'est par la vertu de mon Sauveur Jesus-Christ, au Nom duquel tout ce qu'il y a dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers doit fléchir le genou, et reconnoître sa toute-puissance. Faisons-

en l'expérience, repart ce Prince, et délivrez mon favori. Le Saint ayant fait sa priere, met la main sur la tête du possédé, et faisant le signe de la Croix : Esprit immonde, s'écria-t-il, sors de ce corps ; je te le commande au nom de Jesus-Christ mon Sauveur et mon Dieu. Et à l'instant le démon sortit avec fracas, et tua plusieurs des Païens qui étoient présens, et qui avoient vomi contre notre sainte Religion mille blasphemes.

Les Actes fort anciens du martyre de notre Saint disent que l'Empereur frappé de toutes ces merveilles, et charmé de la douceur, de la bonne grace, et de l'esprit vif et brillant du jeune saint Vit, n'oublia rien pour le gagner, jusqu'à lui promettre de l'adopter pour son fils, et de l'associer à l'Empire, s'il vouloit renoncer à la foi de Jesus-Christ. Mais le Saint ayant rejeté avec horreur toutes ces flatteuses promesses, la tendresse de l'Empereur se changea en fureur : il le fit enfermer dans une noire et horrible prison, chargé de chaînes, avec saint Modeste ; ordonnant qu'on les y laissât mourir de faim. Mais à peine avoient-ils été enfermés, que la prison s'ouvrit, toutes leurs chaînes se briserent, et une clarté éblouissante jeta la frayeur dans tous les esprits. Le concierge court au Palais, et tout tremblant raconte cette merveille. Le Prince craignant les suites, et voulant effacer par un autre spectacle l'impression que celui-ci auroit pu faire sur les esprits en faveur des Chrétiens, les fit exposer aux bêtes féroces dans l'amphithéâtre. Saint Vit encourageoit saint Modeste à la vue des tigres et des lions qu'on avoit lâchés sur eux : plus de cinq mille personnes y étoient accourues : mais nos Saints n'eurent pas plutôt fait le signe de la Croix, et invoqué le saint Nom de Jesus, que ces lions et ces tigres vinrent se prosterner à leurs pieds, les flattant

de leur queue. Les cris d'admiration que jeta le peuple irriterent si fort l'Empereur, qu'il ne put dissimuler son dépit et sa rage. Il employa le fer et le feu pour les tourmenter, mais rien ne put les vaincre. Une femme nommée Crescence s'étant convertie à la foi en voyant la joie et la constance des Martyrs, fut condamnée à mourir avec eux. Jamais, ce semble, la cruauté des bourreaux n'étoit allée si loin : on déchira ces saints Martyrs jusqu'aux entrailles, sans qu'on pût les empêcher de chanter continuellement les louanges du Seigneur. On alloit les assommer lorsqu'un horrible tremblement de terre jeta la consternation par-tout, et mit en fuite cette multitude. Les mêmes actes assurent que les trois Martyrs furent enlevés de dessus l'échafaud par le ministere des Anges, et transportés miraculeusement dans le même lieu où saint Vit et saint Modeste avoient été trouvés; et que saint Vit ayant enfin prié le Seigneur de vouloir bien leur faire la grace de consommer leur sacrifice, ils rendirent leur esprit au Seigneur le 15 Juin vers l'an 300.

Vers le milieu du huitieme siecle Fulrad, Abbé de Saint-Denys en France, étant allé à Rome, obtint du Pape Zacharie un Corps saint des Cimetieres de cette Ville, sous le nom de saint Vit Martyr, et le déposa dans une terre du Diocese de Paris, appartenant à son frere qui y fit bâtir une Eglise sous le nom du Saint. Ce Corps saint fut depuis transporté avec une grande solennité dans l'Abbaye de Corwey en Saxe l'an 836; mais ce n'est pas le corps de saint Vit martyrisé avec saint Modeste, parce qu'on ne voit nulle part qu'il ait été transporté de la Lucanie à Rome; d'autant mieux que 50 ans après qu'on eut porté de Rome en France cette Relique, on trouva le corps de Saint Vit avec ceux de saint Modeste et de sainte

Crescence dans leur premiere sépulture, d'où l'on les transporta à Polignano l'an 886, où ils sont encore en grande vénération. On trouve un autre saint Vit martyrisé à Rome, et c'est sans doute celui dont les Reliques furent portées en France par l'Abbé Fulrad.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DA Ecclesiæ tuæ, quæsumus, Domine, sanctis Martyribus tuis Vito, Modesto atque Crescentiâ intercedentibus, superbè non sapere, sed tibi placitâ humilitate proficere : ut prava despiciens, quæcumque recta sunt, liberâ exerceat charitate. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous prions, Seigneur, d'accorder à tous vos Fidelles, par l'intercession de vos saints Martyrs Vit, Modeste et Crescence, une sainte horreur de la sagesse du monde, et la grace de faire tous les jours de nouveaux progrès dans cette humilité qui vous plaît si fort : afin que méprisant tout ce qui est vicieux, ils exercent avec une entiere charité tout ce qui vous est agréable. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 3.

JUSTORUM animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis. Visi sunt oculis insipientium mori : et æstimata est afflictio exitus illorum : et quod à nobis est iter, exterminium : illi autem sunt in pace. Et si coram hominibus tormenta passi sunt, spes illorum immortalitate plena est. In paucis vexati, in multis bene disponentur : quoniam Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se. Tan-

LES ames des Justes sont dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera point. Ils ont paru morts aux yeux des insensés ; leur sortie du monde a passé pour un comble d'affliction, et leur séparation d'avec nous, pour une entiere ruine ; mais cependaut ils sont en paix. S'ils ont souffert des tourmens aux yeux des hommes, leur espérance est pleine d'immortalité : leurs maux ont été légers, et leur récompense sera bien grande, parce que

quam aurum in fornace probavit illos, et quasi holocausti hostiam accepit illos, et in tempore erit respectus illorum. Fulgebunt justi, et tanquam scintillæ in arundineto discurrent. Judicabunt nationes, et dominabuntur populis, et regnabit Dominus illorum in perpetuum.

Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise. Il les a reçus comme une hostie d'holocauste. Il les regardera favorablement quand leur temps sera venu. Les Justes brilleront de lumiere, et étincelleront comme des feux qui courent au travers des roseaux. Ils jugeront les nations, et ils domineront les peuples, et leur Seigneur regnera éternellement.

L'usage de l'Eglise a toujours donné aux livres attribués à Salomon, le titre de Livres Sapientiaux; celui dont l'Epître de la Messe de ce jour est tirée, a toujours été ragardé comme un précis de ses sentimens, et un recueil de ses plus importantes maximes. Saint Athanase, et saint Epiphane l'appellent le précis de toutes sortes d'instructions.

RÉFLEXIONS.

Les ames des Justes sont dans la main de Dieu: qu'ont-elles à craindre? Que l'envie mette en œuvre tout son venin; que la médisance aiguise tous ses traits; que la plus noire malice mette en usage tous ses artifices contre les justes: que peut tout le monde ensemble, fût-il d'accord avec tout l'enfer, contre un homme de bien que Dieu protege? Les adversités n'épargnent pas la vertu; les croix naissent jusque dans le Sanctuaire; les prospérités de cette vie ne furent jamais l'apanage des Elus de Dieu. On laisse aux réprouvés ces joies mondaines, ces épanouissemens continuels, cette vie de plaisirs, ces airs fiers de prospérités. Les serviteurs de Dieu ont une autre livrée: ils passent la plupart leurs jours dans les pleurs, dans la disette, dans l'obscurité; on les regarde en pitié; on les traite comme ce qu'il y a de plus vil, comme le rebut de tous

les hommes. Ils sont à plaindre, mais ce n'est qu'aux yeux des insensés. Leur vie passe pour un tissu de miseres et d'afflictions; mais cependant ils sont dans le centre, pour ainsi dire, de la félicité, puisque leur ame est dans la main de Dieu. Quel grand Seigneur, quel Prince assistant à la Comédie, s'est jamais avisé de porter envie au sort d'un Acteur qui fait le plus brillant personnage? On sait que ces pretendus Héros, et tout leur étalage de dorure, de magnificence et de grandeur, ne durent que durant la scene; et qu'après avoir amusé les yeux et les oreilles quelque temps, ils sont confondus peu d'heures après avec la lie du peuple. On peut dire que la plupart des gens du monde jouent un beau rôle durant la vie: tout rit, tout brille, et tout impose aux yeux. Avec quelle fierté ces Acteurs paroissent-ils sur le théâtre? avec quelle hauteur parle-t-on même aux spectateurs, quelque respectables qu'ils soient. Les gens de bien sont tout au plus les spectateurs muets de la scene, mais quand la Comédie finit, c'est-à-dire, quand ce libertin se trouve au lit de la mort; quand cette jeune femme mondaine se meurt; quand chacun se retire chez soi, c'est-à-dire, quand on entre dans cette maison de l'éternité où tous les hommes se rendent, les spectateurs de la Comédie portent-ils envie aux acteurs? Regarde-t-on alors cette suite de prospérités mondaines comme le comble de la félicité; et cette vie pure, cette vie sainte, cette vie humble, pauvre, obscure, mortifiée comme la plus grande disgrace? Grandeurs mondaines, trompeuses prospérités, vous passez comme des éclairs, vous n'êtes tout au plus que des songes qui plaisent. Dites-en autant du sort des gens de bien: *In paucis vexati, in multis benè disponentur.* Vous les avez plaint durant la vie, il est vrai, ils n'étoient pourtant pas trop des objets de compas-

sion. Mais après tout, leurs maux ont été légers; ils ont été courts, et leur récompense est bien grande, elle est éternelle. Fut-il jamais une folie plus insigne et plus marquée à qui a la foi, que de vivre selon l'esprit et les maximes du monde, et de ne pas suivre les exemples des Saints?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 10.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Qui vos audit, me audit: et qui vos spernit, me spernit: qui autem me spernit, spernit eum qui misit me. Reversi sunt autem septuaginta duo cum gaudio, dicentes: Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis in nomine tuo. Et ait illis: Videbam Satanam sicut fulgur de cælo cadentem. Ecce dedi vobis potestatem calcandi supra serpentes, et scorpiones, et super omnem virtutem inimici: et nihil vobis nocebit. Verumtamen in hoc nolite gaudere quia spiritus vobis subjiciuntur: gaudete autem, quòd nomina vestra scripta sunt in cœlis.

EN ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise; et qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé. Or les soixante et douze revinrent pleins de joie: Seigneur, disoient-ils, en votre Nom les démons même se soumettent à nous. Et Jesus leur dit: Je voyois Satan qui tomboit du Ciel comme la foudre. Voilà que je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpens et sur les scorpions, et sur toutes les forces de l'ennemi, sans que rien vous fasse de mal: cependant ne vous réjouissez pas de ce que les esprits se soumettent à vous: mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits au Ciel.

MÉDITATION.

De la fausse Confiance.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que c'est un aussi grand mal, pour ainsi dire, de manquer de confiance, que d'en avoir trop. Le premier, c'est défiance;

le second, c'est présomption. Celle-là vient d'une pusillanimité criminelle ; celle-ci d'un fond d'orgueil que Dieu a en horreur. La véritable confiance est fondée sur la bonté infinie et la toute-puissance d'un Dieu, qui veut que nous le regardions comme notre pere : c'est cette confiance qui est une preuve si marquée de notre foi, que le Seigneur nous recommande sans cesse comme la condition, sans laquelle il n'exauce point nos prieres, et avec laquelle il promet de ne nous rien refuser. Mais il y a une autre confiance présomptueuse, une confiance fausse qui ne mérite point de porter le nom de cette vertu. C'est une opinion un peu trop avantageuse qu'on a de soi-même. C'est une espérance fondée sur sa prétendue vertu, ou sur les graces singulieres qu'il a plu à Dieu de nous faire. Il est aisé de voir combien cette espérance porte à faux. On compte sur ses bons sentimens, sur l'habitude de vertu dont on se fait honneur ; on compte sur une fausse sécurité, qui est toujours l'effet d'une confiance aveugle. Quand on n'auroit d'autre péché que cette bonne estime de soi-même, on seroit trop criminel devant Dieu pour n'être pas confondu. Qui peut raisonnablement présumer de sa fidélité dans les occasions les plus ordinaires, et de sa persévérance ? On a vu tomber des colonnes de l'Eglise sur qui on auroit pu s'appuyer ; on a vu les astres même s'éclipser après avoir éclairé les Fidelles si long-temps par l'éclat de la vertu ; on a vu un Salomon que Dieu avoit doué d'une sagesse si extraordinaire, donner dans les derniers excès ; on a vu un Apôtre même appelé par Jesus-Christ, et instruit à son école devenir un traître apostat, on a vu des gens donner dans des erreurs, et dans les derniers égaremens, après avoir fait même des miracles ; et l'on comptera beaucoup après cela sur la prétendue

ferveur, et sur une vertu qui est toujours caduque durant cette vie ! Hé, Seigneur, cette seule fausse confiance suffiroit pour nous faire faire de funestes chutes dans les voies mêmes de la perfection.

SECOND POINT.

Considérez que la confiance qu'on a sur les graces que Dieu nous a faites, n'est pas moins fausse et insuffisante, si elle exclut une sainte défiance de soi-même; et si s'exposant imprudemment aux plus tentans périls, on présume trop sur des secours extraordinaires, que Dieu refuse toujours aux orgueilleux, et qu'il n'accorde qu'aux ames humbles.

Considérez la réponse qu'il fait à ses Disciples qui comptoient un peu trop sur le pouvoir qu'il leur avoit donné sur les démons : Je voyois Satan qui tomboit du Ciel comme la foudre, leur répond le Seigneur, comme s'il leur eût dit : Gardez-vous bien de vous en faire accroire pour toutes les graces que je vous ai faites. J'en avois fait encore de bien plus grandes à ces purs Esprits dont j'avois composé ma Cour. Je les avois doués des plus beaux dons ; j'en avois fait les plus nobles Créatures. Ils étoient placés dans le ciel, ils y tenoient les premiers rangs ; et l'orgueil, la présomption les ont précipités dans l'abyme. Plus on a reçu de graces du Seigneur, plus est-on comptable à sa justice. Les faveurs les plus signalées imposent de plus grandes obligations de reconnoissance et de fidélité. Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, dit l'Apôtre (a); ne comptez point sur cette exacte pureté de mœurs, sur sette innocence persévérante. C'est une fleur que le grand hâle fane ; c'est une glace que le moindre souffle ternit ; un coup de vent fait souvent

(a) *Philip.* 13.

échouer les plus riches navires : il faut peu de chose pour éteindre la plus éclatante lumiere. Bon Dieu, combien de gens périssent par une fausse sécurité !

On n'apprivoise jamais les passions ; et l'on ne gagne jamais l'ennemi du salut par la complaisance : on est perdu, dès qu'on n'est plus en garde. Ce n'étoit pas aux pécheurs de profession que le Sauveur recommandoit tant de veiller et de prier ; c'étoit à ses trois favoris ; c'étoit aux plus fervens et aux plus saints des Apôtres. On s'expose étourdiment aux plus grands dangers de péché, et l'on ne craint point de chute, parce qu'on a été jusqu'ici fidelle. Quelle illusion, Seigneur ; et quelle confiance plus mal fondée ? David étoit sorti victorieux de bien des combats ; quels progrès, bon Dieu, n'avoit-il pas faits dans la vertu ! et David, cet homme selon le cœur de Dieu, tombe dans les plus énormes péchés, dès qu'il ne se défie plus de sa foiblesse. Peu de tentations plus à craindre que la fausse confiance ; il ne faut qu'un seul péché pour perdre en un moment tous les mérites de la plus sainte vie. Quand vous aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dit Jesus-Christ, dites encore : Nous sommes des serviteurs inutiles. Heureux celui qui se défie toujours de lui-même, et qui craint toujours.

Hé, Seigneur, que n'ai-je point à me reprocher sur cet article ? Mes chutes n'ont-elles point été les effets de ma trop grande confiance, ou pour mieux dire, de ma présomption ? Ce n'est que sur votre grace, Seigneur, que je dois compter ; aussi c'est en vous seul, ô mon Dieu, que je mets toute ma confiance ; vous êtes toute ma force et mon espérance ; je ne suis que foiblesse ; je ne perdrai jamais de vue mon néant.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beatus homo qui semper est pavidus. Prov. 28. Heureux l'homme qui est toujours dans la défiance de soi-même, et dans une sainte frayeur.

Ego sum pauper et dolens : salus tua Deus suscepit me. Psal 68.

Je reconnois, Seigneur, que je suis destitué de tout bien, et que je ne vois en moi que foiblesse ; mais toute ma confiance est en vous, ô mon Dieu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA présomption est une trop bonne opinion qu'on a de soi-même ; rien ne prouve mieux qu'on ne se connoît point que quand on s'estime beaucoup; c'est une preuve d'imbécillité d'esprit, d'ignorer sa foiblesse. Compter sur sa prétendue vertu, c'est déclarer qu'on n'en a point. Il ne faut donc pas s'étonner si ces ames présomptueuses font de si tristes chutes ; Dieu prend plaisir de confondre l'orgueil Apprenez par des exemples si frappans, à vous défier de vous-même ; reconnoissez votre foiblesse avec votre penchant au mal. Souvenez-vous sans cesse qu'il faut faire votre salut avec crainte et tremblement, comme parle l'Apôtre. Nulle vertu si ancienne, nulle habitude même dans la vertu qui nous dispense de cette crainte salutaire. Craignez sans cesse les surprises des sens, les artifices de vos passions, les pieges que tant d'objets tendent à votre innocence ; craignez votre esprit et votre propre cœur ; craignez-vous vous-même : tout est danger durant cette vie. Ayez continuellement présent à l'esprit cet oracle de l'Apôtre : Heureux l'homme qui est toujours dans la crainte d'offenser Dieu.

2.°

2.° Ce n'est pas assez de craindre, il faut prendre tous les moyens d'éviter ce que l'on craint. Prenez donc aujourd'hui une résolution efficace de fuir tout ce qui peut vous être une occasion de péché; faites résolution de ne vous trouver plus dans une telle assemblée, de voir une telle personne, de vous entretenir de tels sujets, de jouer à un tel jeu, d'être d'une telle partie de plaisir, de lire un tel livre, de reprendre même vos enfans et vos domestiques d'un ton colere: en un mot de fuir tout ce qui peut tenter votre fidélité ou votre innocence. Ne comptez point sur votre courage, ni sur votre fidélité passée. Comme rien n'engage tant le Seigneur à nous donner des secours particuliers que l'humble défiance de soi-même; rien aussi ne l'irrite davantage qu'une présomptueuse sécurité. Fuyez les occasions si vous voulez vivre dans l'innocence.

SEIZIEME JOUR.

SAINT CYR ET SAINTE JULITTE, MARTYRS.

SAINTE Julitte étoit une jeune Dame Chrétienne, d'une noblesse très-distinguée dans toute l'Asie, puisqu'elle étoit issue des anciens Rois; mais d'une vertu encore plus éclatante, qui la rendoit encore plus respectable que sa naissance. Elle étoit de la ville d'Icone, capitale de la Lycaonie, aujourd'hui Cogni, où saint Paul et saint Barnabé avoient prêché la Foi de Jesus-Christ avec tant de fruit. Ayant été mariée avec un homme de la premiere qualité du pays, elle devint bientôt par sa piété l'exemple des Dames Chrétiennes; sa douceur, sa modestie

donnoient un nouveau lustre à toutes ses rares qualités. Le portrait que fait le Sage de la femme vertueuse étoit le vrai portrait de Julitte.

Le soin de bien vivre avec l'époux que le ciel lui avoit donné, et de conserver l'union et la paix dans sa famille, étoit une de ses principales occupations; sa vigilance sur toute sa maison, et l'application à y maintenir le bon ordre, faisoient son étude ordinaire. Humble sans affectation, modeste sans art, habillée selon sa condition mais sans vanité et sans luxe, elle inspiroit de l'estime et de la vénération pour la vertu. Sa douceur envers tout le monde, et sa sagesse dans toutes ses paroles la faisoient admirer. L'exactitude à payer le salaire de ses domestiques, et à pourvoir à leurs besoins, n'étoit pas la moindre de ses vertus; sa charité sur-tout envers les malheureux lui gagnoit le cœur de tous les pauvres; elle en étoit la mere; et tout le temps qu'elle n'employoit pas à remplir les devoirs de son état ou à vaquer aux bonnes œuvres et à la priere, elle l'employoit au travail.

Telle étoit Julitte, lorsque Dieu qui vouloit la perfectionner par les afflictions, et la proposer à toute l'Eglise comme une femme véritablement forte, enleva son mari à la fleur de l'âge, et notre Sainte se trouva veuve à l'âge d'environ vingt-deux ans. Elle n'avoit qu'un fils nommé Cyr, qui étoit encore au berceau, et qui étoit le seul fruit de son mariage. La jeune veuve ne pensa plus qu'à remplir tous les devoirs de son nouvel état, et à exceller dans toutes les vertus que l'Apôtre exige des veuves.

Toute son occupation fut d'élever son fils dans la crainte de Dieu, et de lui inspirer de bonne heure ces sentimens Chrétiens, qui en firent un saint Martyr dès la premiere enfance. A peine le jeune Cyr commençoit à bégayer, qu'il savoit

dire qu'il étoit Chrétien. Rien ne lui faisoit tant de plaisir que d'être instruit de la Religion, et d'en apprendre par cœur les principes. Le zele de la mere répondoit parfaitement aux pieuses inclinations du fils. Sainte Julitte n'entretenoit son cher Cyr que du culte divin et des maximes chrétiennes. Il n'avoit encore que trois ans lorsque les Empereurs Dioclétien et Maximien publierent leur édit contre les Chrétiens, résolus de les exterminer dans tout l'Empire. Le Gouverneur de Lycaonie, nommé Domitien, parut un des plus ardens à le faire exécuter, et l'alarme fut dans toute la Province. On ne voyoit dans les places publiques que chevalets, que potences, qu'échafauds; on n'étaloit par-tout qu'instrumens de supplices. Sainte Julitte mouroit d'envie de donner son sang pour Jesus-Christ; et il y avoit long-temps qu'elle soupiroit après le martyre; mais le sort de son fils l'embarrassoit. Elle craignoit qu'il ne lui fût enlevé, et qu'il ne tombât entre des mains païennes. Elle résolut donc de se mettre à l'abri de l'orage durant quelque temps, et elle quitta la Ville et la Province, suivie seulement de deux servantes. Abandonnant ainsi ses habitudes, toutes les commodités de la vie et ses grands biens, pour sauver sa foi et celle de son fils: elle se retira à Seleucie en Isaurie. L'asile étoit peu sûr, puisque la persécution y étoit plus allumée encore qu'à Icone. Alexandre qui en étoit Gouverneur, encore plus cruel que Domitien, trouvoit en même-temps, en persécutant vivement les Chrétiens, le vrai moyen de faire sa cour à l'Empereur, et de satisfaire l'aversion particuliere qu'il avoit du Christianisme. Sainte Julitte se vit donc obligée de chercher un autre abri; et malgré la fatigue et toutes les incommodités d'un voyage si triste et si long, elle se retira à Tarse en Cilicie; mais Dieu qui vouloit éprouver, et en même-temps

récompenser sa foi, permit qu'elle y fût poursuivie par les persécuteurs.

A peine y étoit-elle arrivée, qu'Alexandre, ce Gouverneur d'Isaurie, reçut une commission particuliere de l'Empereur pour aller à Tarse faire exécuter l'Edit contre les Chrétiens, avec un ordre exprès de n'épargner personne. Notre Sainte connut bien alors que Dieu vouloit accomplir ses désirs, et que le temps étoit venu de consommer son sacrifice. Elle supplia le Seigneur d'accepter avec elle la jeune victime qu'elle lui offroit, ne permettant pas que le fils survécût à la mere : elle fut exaucée. Le Gouverneur ne fut pas plutôt arrivé qu'on lui déféra la jeune veuve comme Chrétienne. Alexandre la fit arrêter. Elle lui fut amenée tenant son fils entre ses bras, sans paroître effrayée.

Alexandre informé de sa qualité la reçut avec civilité et lui demanda seulement, si elle étoit Chrétienne. Je le suis, répondit-elle, et mon fils aussi. Je m'étonne, reprit le Gouverneur, qu'une jeune personne de votre naissance, et qui a de l'esprit, ait pû se laisser infatuer des extravagances de la Religion Chrétienne. Je suis bien plus surprise, repart la Sainte, qu'un homme qui a seulement une teinture de raison puisse donner dans toutes les absurdités et les infamies du Paganisme. Ce que vous appelez extravagances de la Religion Chrétienne, c'est la seule sagesse, où regne la raison, le bon sens et la vérité ; et vous n'ignorez pas qu'il n'y a de l'innocence, de la probité, de véritable vertu que dans la Religion Chrétienne. Vous ignorez encore moins, répliqua le Gouverneur fort en colere, qu'il n'y a des supplices dans le monde que pour faire souffrir les Chrétiens ; et en disant ces mots, il ordonne qu'on lui arrache son fils d'entre les bras, et qu'on la mette à la torture. Sainte Julitte ressentit plus cette violente séparation

de son cher fils, que le tourment auquel elle alloit être livrée. Ses deux servantes l'ayant quittée dès le commencement, avoient pris la fuite ; et après être un peu revenues de leur frayeur, elles étoient venues se mêler dans la multitude pour regarder de loin les tourmens qu'on faisoit souffrir à leur maîtresse.

Comme on vouloit que cette premiere exécution donnât de la terreur aux Chrétiens, elle fut cruelle : une grêle de coups de nerf de bœuf qui tomboit impitoyablement sur ce corps délicat, fit ruisseler le sang de tous côtés, et déchira la Sainte d'une maniere affreuse.

Cependant l'enfant se voyant séparé de sa mere se mit à crier et à pleurer, et faisoit ses efforts pour se débarrasser des bras de ceux qui le tenoient et retourner à elle. Comme il étoit beau et vif, le Gouverneur se le fit apporter pour le caresser, et empêcher ses cris et ses larmes : il n'oublia rien pour l'appaiser, il le mit même sur ses genoux, et l'approcha de sa bouche pour le baiser. Mais l'enfant détournant la tête et le repoussant de sa main, faisoit tous ses petits efforts pour se débarrasser, donnant des coups de pied, et lui portant ses ongles au visage. Quoi qu'on pût faire pour l'empêcher de regarder sa mere, il portoit toujours les yeux sur elle, et crioit continuellement comme elle : *Je suis Chrétien, je suis Chrétien.* Le Gouverneur irrité par ses cris, et impatient de le voir se démener de la sorte, se laissa tellement emporter à la colere, que prenant l'enfant par le pied il le jeta violemment du haut de son siege sur la premiere marche du tribunal, en disant brutalement : Puisque tu es Chrétien, tu périras avec ta mere. Cette innocente victime eut de cette chute la tête brisée sur le coin du marche-pied, et tout le corps froissé, et l'on vit dans le moment tout le pavé arrosé de son sang, et cou-

vert de sa cervelle. Tout le monde eut horreur de cette inhumanité, et le témoigna par le murmure. Julitte seule vit tout ce spectacle avec des yeux secs, et faisant voir combien la grace de Jesus-Christ l'avoit élevée au-dessus des sentimens de la nature, elle en parut transportée de joie, et remercia Dieu, à haute voix, de ce qu'il avoit couronné son fils avant elle.

Alexandre qui avoit entendu comme tous les assistans cette priere, vit bien le mépris qu'elle faisoit de la mort, et comprit que rien ne seroit jamais capable de la vaincre : il ordonna qu'on la remît sur l'échafaud, qu'on lui déchirât les côtés avec des ongles de fer, qu'on lui versât de la poix bouillante sur les pieds, tandis que le Crieur l'exhortoit à sacrifier aux Dieux, et qu'elle crioit encore plus haut : *Je suis Chrétienne.*

Toute brisée, déchirée, brûlée, elle ne jeta pas le moindre soupir : elle n'ouvroit la bouche que pour rendre témoignage à la Divinité, à la foi de Jesus-Christ, et pour déclarer que les Idoles, auxquelles on vouloit l'obliger de sacrifier, n'étoient que de vils instrumens dont le démon se servoit pour abuser les hommes. Sur ce qu'on la menaçoit de la traiter comme son fils : Hélas! s'écria-t-elle, s'il y a quelque chose que je souhaite avec passion, c'est d'avoir part à son bonheur et de le joindre au plutôt dans la gloire. L'air, le silence et toute la contenance des assistans montroient assez les sentimens d'admiration qu'ils avoient de la magnanimité de cette jeune femme, et la haute idée qu'ils concevoient de sa Religion; ce qui obligea le Gouverneur de s'en défaire au plutôt, ordonnant qu'elle eût la tête coupée. On la vit tressaillir de joie lorsqu'on lui lut sa sentence. Comme elle faisoit triompher la foi Chrétienne au milieu des tour-

mens, en ne cessant de dire tout haut qu'elle étoit Chrétienne, les bourreaux la menant dans la place ordinaire des exécutions, lui mirent un bâillon dans la bouche; lorsqu'elle y fut arrivée, elle leur demanda quelque temps pour prier. Elle se mit à genoux pour remercier Dieu d'avoir appelé à lui son fils, et le prier de recevoir le sacrifice qu'elle lui faisoit de sa vie; levant ensuite les yeux au Ciel, elle tendit le cou au bourreau, qui d'un coup de sabre lui fit consommer son martyre par une mort si glorieuse. Ce fut le 16 Juin, vers l'an 305.

Ses deux servantes allerent la nuit suivante retirer son corps et celui de saint Cyr son fils, et les enterrerent assez loin de là dans le territoire de Tarse. L'une des deux servantes ayant vécu jusqu'à ce que l'Empereur Constantin eut rendu la paix à l'Eglise, dix-huit ans après, elle découvrit le trésor qu'elle avoit caché. Chacun accourut pour honorer les saintes Reliques, et dès-lors le culte fut célebre en Orient. On assure que saint Amatre Evêque d'Auxerre, prédécesseur de saint Germain, ayant fait un voyage en Orient, en apporta les corps de saint Cyr et de sainte Julitte, et les mit dans l'Eglise qui a ensuite porté son nom. Le grand nombre d'Eglises que l'on bâtit ensuite en France en l'honneur de ces Saints, fait croire que parties de ces Reliques ont été distribuées à plusieurs Eglises, comme à Toulouse, à Clermont, à Arles, et singuliérement à Nevers, qui a pris saint Cyr pour Patron.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui nos concedis sanctorum Martyrum tuorum Cyrici et Julittæ natalitia colere: da nobis

O DIEU, qui nous faites la grace de célébrer la fête de vos saints Martyrs Cyr et Julitte; faites que nous

n æterna beatitudine de orum societate gaudere. Per Dominum, etc.

ayons le bonheur de jouir avec eux de la joie et de la félicité éternelle. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de l'Ecclésiastique. Chap. 31.

Qui autem nimis diligit divitias non justificabitur : et qui insequitur corruptionem replebitur ex ea. Multi dati sunt in auri casus, et facta est in specie ipsius perditio illorum. Lignum offensionis est aurum sacrificantium : væ illis qui sectantur illud, et omnis imprudens deperiet in illo. Beatus dives, qui inventus est sine macula.

Celui qui aime trop les richesses, ne conservera pas long-temps son innocence; et celui qui recherche la corruption, en sera rempli; l'or en fait tomber plusieurs, et sa beauté a été leur perte. L'or est un sujet de chute à ceux qui lui sacrifient ; malheur à ceux qui le recherchent avec ardeur ; il fera périr tous les insensés. Heureux le riche qui a été trouvé sans tache.

L'Ecclésiastique a été composé par Jesus fils de Sirach, à l'imitation des Proverbes de Salomon. Les Anciens l'ont appelé d'un nom Grec, qui signifie Toute Vertu, parce qu'en effet il n'y a point de vertu dont cet excellent Livre ne donne des regles ; c'est une morale universelle qui combat tous les vices, qui forme les mœurs, et qui conduit à toutes les vertus.

RÉFLEXIONS.

Puisque les richesses sont des libéralités du Seigneur, personne ne devroit servir Dieu avec plus de reconnoissance et de fidélité que les riches. La vertu devroit toujours triompher dans l'abondance : on a plus de moyens de se sanctifier, ne devroit-on pas être plus saint ? Cependant tout le contraire arrive ; les plus aisés, les plus riches dans le monde ne sont pas toujours

les plus Chrétiens : l'opulence les met à couvert des miseres du temps, mais les exempte-t-elle des lois de l'Evangile ? Et quand on a plus de biens que les autres, a-t-on droit, est-ce un titre d'avoir moins de piété et moins de religion ? Cette demande révolte l'esprit, mais n'a-t-on pas sujet de la faire ? la licence dans les mœurs, un libertinage de cœur et d'esprit qui approche si fort de l'irréligion, la conduite si peu chrétienne de la plupart de ceux qu'on appelle riches, grands, heureux du siecle ; tout cela ne nous donne-t-il pas droit de demander si les gens de qualité, si les femmes du grand monde, si les riches ont quelque privilege qui les dispense de la sévérité de la Loi Chrétienne ; et si l'inégalité des conditions dans le monde ne suppose point quelque diversité, ou pour mieux dire, quelque exemption des Commandemens de Dieu à l'égard de ceux qui vivent dans la même Religion ? Mais à moins qu'on ignore les premiers principes du Christianisme, peut-on douter que ces lois ne soient universelles ? Il n'y a qu'un Evangile, il ne peut y avoir qu'une Morale : les maximes de Jesus-Christ sont invariables, nulle condition qui n'y soit soumise, personne n'en est exempt. Les Commandemens de Dieu regardent tout le monde, l'homme de qualité comme l'artisan, une bourgeoise comme la plus noble dame ; tous doivent suivre Jesus-Christ en portant leur croix, tous doivent mater leur corps et mortifier leurs sens, humilier leur esprit et leur cœur, s'ils veulent être ses Disciples. Nul âge, nul sexe, nul état, nulle place, nulle condition qui dispense de cette pureté si délicate, de cette régularité de mœurs si rigide, de cette piété indispensable à tous les Chrétiens. Je suis Chrétienne, disoit sainte Blandine, ne vous étonnez donc point si je ne parois point au théâtre, si je ne suis point de vos fêtes, si j'ai

horreur de tout ce qui est contraire à la Loi de Dieu. Trouveroit-on aujourd'hui beaucoup de femmes du monde qui pussent tenir ce langage ? La jeunesse, dit-on, est la saison des plaisirs ; quand on est d'une certaine qualité, quand on a du bien, quand on tient un certain rang, on doit s'accommoder aux goûts, aux usages, à l'esprit, aux maximes du monde. Qu'on nous dise donc dans quel des Livres saints, dans quel article de la Morale de Jesus-Christ, dans quel endroit de l'Evangile les gens de qualité, les personnes de distinction, ceux et celles qui vivent dans l'opulence, sont dispensés des devoirs communs à tous les Chrétiens ? Quelle idée auroit-on de notre Religion, si l'on s'imaginoit que le sort éternel doit être à peu près égal entre des gens qui faisant profession de la même Religion et vivant sous les mêmes lois, ont une conduite si différente ? Nos œuvres nous suivent, désabusons-nous ; il faut vivre en vrais Fidelles pour avoir le sort des Saints.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Ch. 7.

In illo tempore : Ibat Jesus in civitatem, quæ vocatur Naïm : et ibant cum eo Discipuli ejus, et turba copiosa. Cùm autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : et hæc vidua erat : et turba civitatis multa cum illa. Quam cùm vidisset Dominus, misericordiâ motus super eam, dixit illi : Noli flere : Et accessit, et tetigit loculum. (Hi autem qui portabant, ste-

En ce temps-là : Jésus alla à une ville appelée Naïm, suivi de ses Disciples, et d'une troupe nombreuse. Comme il approchoit de la porte de la Ville, on portoit un mort au lieu de la sépulture ; c'étoit un fils unique dont la mere étoit veuve, et il y avoit avec elle grand nombre de gens de la Ville. Dès que le Seigneur la vit, il fut touché de compassion pour elle : Ne pleurez point, lui dit-il. Puis s'étant approché, il toucha le cercueil ; ceux qui le portoient

terunt.) Et ait : Adolescens, tibi dico, surge. Et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui. Et dedit illum matri suæ. Accepit autem omnes timor : et magnificabant Deum, dicentes : Quia Propheta magnus surrexit in nobis : et quia Deus visitavit plebem suam.

s'arrêterent ; et il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. Le mort se mit aussi-tôt en son séant, et commença à parler. Et Jesus le rendit à sa mere. Tout le monde fut alors saisi de frayeur, et ils publioient les grandeurs de Dieu, disant : Il a paru un grand Prophete parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

MÉDITATION.

De l'éducation des enfans.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est point de devoir pour les peres et les meres plus important et plus essentiel que de bien élever leurs enfans, et il n'en est peut-être point qui soit plus négligé. On a soin qu'ils soient nourris ; mais on se met peu en peine qu'ils soient instruits. Cependant c'est de cette premiere éducation que dépend presque toute l'économie de la vie et du salut ; elle est comme la semence, pour ainsi dire, du vice ou de la vertu.

Nul naturel qu'une bonne éducation ne redresse ; les terres les plus ingrates deviennent fertiles par la culture ; et les meilleurs fonds s'abâtardissent et ne produisent que des ronces, s'ils ne sont point cultivés. On attribue au naturel les mauvaises inclinations d'un jeune homme, on se trompe ; le mauvais naturel n'est souvent que le fruit de la mauvaise éducation. On a négligé ces jeunes plantes, faut-il être surpris si elles sont tortues ; si elles prennent un mauvais pli ?

Les enfans ne sont pas plutôt nés qu'on les met hors de la maison, et qu'on les abandonne à la discrétion de personnes dont on ne connoît ni les mœurs ni la conduite ; et l'on s'étonne après cela si les enfans dégénerent si fort de leur naissance, et s'ils aiment si peu leurs parens ! Reviennent-ils dans leur maison, quel soin a-t-on de les bien élever ? quelles instructions y reçoivent-ils ? et quels exemples ? Abandonnés souvent à des domestiques gâtés et corrompus, ou à des maîtres qui n'ont eux-mêmes nulle instruction, et qui en ignorent même jusqu'aux principes, quelle sera leur éducation ? A peine leur raison se développe qu'ils n'apperçoivent que des exemples pernicieux, et n'entendent que ce qu'ils devroient ignorer toute leur vie.

Un pere peu dévot, peut-être même libertin, une mere remplie de l'esprit du monde, toute livrée au jeu, à la vanité, à ses plaisirs, donnent-ils une éducation fort chrétienne à leurs enfans ? Et après cela ils se plaignent, sur le retour de l'âge, des déplaisirs que leurs enfans leur donnent ; ils se plaignent de leur peu de religion, de leur amour pour le plaisir, de leurs mondanités, de leurs désordres ! Peres et meres, leur avez-vous appris autre chose ? Vos enfans suivent vos exemples, de quoi vous plaignez-vous ? Si vos enfans se sont empoisonnés, n'est-ce pas vous qui leur avez donné le poison ? Mais quel terrible compte à rendre à Dieu de tant de meurtres ! Une éducation négligée, une mauvaise éducation perd plus de gens que toutes les occasions, que toutes les tentations de la vie : les premieres impressions s'effacent rarement. Bon Dieu ! que de peres et de meres damnés pour n'avoir pas donné à leurs enfans une éducation chrétienne ! La principale obligation d'un pere et d'une mere envers leurs enfans, c'est de leur donner une bonne éducation.

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est peut-être point de péchés pour lesquels les peres et les meres soient plus rigoureusement punis, que la négligence qu'ils auront eue de donner une éducation chrétienne à leurs enfans. Dieu ne les leur à donnés que pour les élever dans la crainte de Dieu; il les a rachetés, ces enfans sont à lui, il vous les donne comme en dépôt; vous en êtes chargés, et vous lui en rendrez compte. Il vous les confie pour que vous leur inspiriez de bonne heure des sentimens de Religion une horreur vive du péché, le goût pour la vertu, une aversion chrétienne des maximes du monde, et ces premieres inclinations qui ont tant de rapport et de connexité avec le salut: et vous ne regardez pas même ce soin comme un devoir, et vous laissez cette jeune terre inculte, et lors même que vous n'y remarquez que des ronces et des épines, vous ne vous mettez nullement en peine de les arracher. J'aurai beau semer dans ces jeunes fonds un grain capable de porter le centuple, dit le Seigneur, tout est étouffé, ma voix n'est plus entendue, ces pauvres brebis s'égarent pour n'être pas conduites; et elles sont souvent dévorées dès leurs premiers égaremens: *Sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram:* Je vous redemanderai leur sang, *requiram*. Combien d'enfans doivent leur damnation à leur propre pere!

Un pere, une mere voient de sang froid les irrégularités de la vie de leurs enfans, et ils se tranquillisent, en disant qu'il faut donner quelque chose à la jeunesse. Cela signifie qu'il faut fermer les yeux à leurs désordres, parce qu'ils sont dans une âge à devenir tous les jours plus méchans; qu'il faut les laisser entraîner au torrent du mauvais exemple, parce qu'ils sont

en état d'aller loin ; qu'il faut leur passer leurs égaremens, parce qu'ils s'égarent dès le commencement de leur carriere. Laisseroit-on des liqueurs empoisonnées à la discrétion d'un jeune enfant ? lui laisseroit-on un couteau entre les mains ? Ne seroit-ce point une cruauté, un crime ? et ne seroit-on pas coupable de sa mort, s'il se blessoit ? l'application est aisée. Hély étoit irréprochable dans ses mœurs, religieux dans les fonctions de son ministere : cependant avec quelle rigueur Dieu châtia-t-il la molle et indolente complaisance qu'il eut pour ses enfans ? Disgraces, tristes révolutions, chutes funestes, familles écrasées, déshonorées, éteintes : ce ne sont-là que les moindres châtimens dont Dieu punit les parens ; ce sont les fruits les plus naturels d'une éducation peu chrétienne. Ces réflexions ne regardent pas seulement les peres de famille, elles n'intéressent pas moins toutes les personnes qui sont en place, et qui ont des gens qui dépendent d'eux. Mon Dieu, que la moindre négligence de ses devoirs en ce point est à craindre !

Daignez, Seigneur, m'en faire comprendre toutes les conséquences, et m'inspirer un zele ardent pour le salut de ceux que vous avez commis à mes soins, afin que je ne contribue jamais à leur damnation, et que vous n'attribuiez jamais leurs égaremens à ma négligence.

Aspirations dévotes durant le jour.

Fiat cor meum immaculatum in justificationibus tuis, ut non confundar. Psal. 118.

Faites, Seigneur, que je n'aye rien tant à cœur que de remplir tous mes devoirs ; afin que je ne sois pas confondu pour mes négligences.

Delicta quis intelligit ? ab occultis meis munda me : et ab alienis parce servo tuo. Psal. 18.

Qui peut connoître parfaitement tout ce qui le rend coupable devant vous, ô mon Dieu! Purifiez donc mon ame des taches que je n'y apperçois pas, et pardonnez-moi les péchés que je n'ai point empêchés, ou dont j'ai été l'occasion ou la cause.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NUL devoir des peres et des meres plus indispensable, plus essentiel que celui de donner une éducation chrétienne à leurs enfans. Rien ne sauroit les dispenser de cette obligation: rang, dignités, emplois, noblesse, affaires. Vos enfans sont des dépôts que le Seigneur vous a confiés, il vous en demandera compte; ce sont vos premiers créanciers, vous leur devez votre attention, vos soins, vos instructions, vos bons exemples. Ayez de la charité pour tous les malheureux, répandez largement vos aumônes sur tous les indigens, soyez l'ame de toutes les bonnes œuvres de la Ville: vous avez manqué à votre devoir essentiel, vous n'avez, pour ainsi dire, rien fait, si vous n'avez pas donné une éducation chrétienne à vos enfans; et ne croyez pas y avoir suffisamment pourvu en leur donnant d'excellens Maîtres: ils ne doivent tout au plus travailler que sous vos yeux, et ils ne sont leurs Maîtres, pour ainsi dire, qu'en seconds; vous devez indispensablement veiller sur une éducation dont vous seuls devez rendre compte. N'avez-vous rien à vous reprocher sur celle que vous avez donnée, ou que vous deviez donner à vos enfans, et même à vos domestiques? La maniere de donner les instructions et les avis sert infiniment à les rendre efficaces. Les corrections sont toujours ameres; il faut les assaisonner d'un air gracieux, d'un ton modéré, de manieres douces et engageantes, si l'on veut qu'elles soient goû-

tées et qu'elles profitent. Les paroles et les tons aigres irritent et ne corrigent point.

2.° Avez-vous soin que vos enfans, et même vos domestiques fassent chaque jour matin et soir la priere avec respect et dévotion? ne pouvez-vous pas la faire faire tous les soirs en commun, et y assister vous-même? c'est votre devoir; vous ne devez pas vous en rapporter tellement aux Précepteurs de vos enfans, que vous ne connoissiez par vous-même si on leur donne une éducation chrétienne. Les Précepteurs vous soulagent dans l'éducation de vos enfans, mais ils ne vous déchargent point. Ne comptez pas si fort sur les soins qu'on prend de vos enfans, que vous ne vous informiez tous les mois s'ils fréquentent les Sacremens, et quels progrès ils font dans les Sciences. Quelle négligence plus criminelle? des parens passeront quelquefois des années entieres sans savoir ce que font leurs enfans, sans s'en mettre en peine.

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT AVY, ABBÉ DE MICY, CONFESSEUR.

SAINT Avy étoit fils d'un pauvre Laboureur natif de la Beauce, établi dans le territoire d'Orléans, et d'une pauvre femme venue de Verdun en mendiant son pain, laquelle ayant gagné quelque chose, épousa ce paysan; et notre Saint fut le fruit de ce mariage. Il naquit vers la fin du cinquieme siecle. On assure qu'au moment qu'il vint au monde, la chambre se trouva tout-à-coup éclairé d'une clarté miraculeuse qui ébloui les assistans, et qui effraya même la sage-femme. Cette merveille fut regardée comme

un présage d'une vertu éclatante dont cet enfant devoit briller un jour.

Ses parens étoient pauvres, mais craignant Dieu; aussi s'appliquerent-ils à lui donner une éducation chrétienne. Le naturel heureux du jeune Avy, son inclination pour la priere, un penchant pour la vertu, peu ordinaire aux enfans, le rendoient aimable à tous ceux qui le connoissoient. Les amusemens pueriles ne furent jamais de son goût; son plaisir étoit de prier Dieu à genoux au milieu des champs ou dans l'Eglise.

Une piété si prématurée méritoit d'être transplantée dans le champ fertile de la Religion. Avy ayant vu quelques Religieux de l'Abbaye de Micy près d'Orléans, s'informa quelle étoit la fin de cet Institut, et quelle étoit leur forme de vivre. Le désir de les imiter succéda bientôt à la curiosité qu'il avoit eue de les connoître. Il alla se jeter aux pieds de l'Abbé, le suppliant de le recevoir du moins pour valet, s'il ne le jugeoit pas propre pour être Religieux; protestant qu'il mourroit plutôt sur le seuil de la porte du Couvent que de retourner dans le monde.

L'humilité, l'ingénuité du jeune homme, ses instantes prieres, sa ferveur obligerent l'Abbé de le recevoir. C'étoit saint Maximien ou Mesmin, qui découvrit bientôt le trésor qu'il avoit reçu dans son Monastere. Tous ses Religieux n'en penserent pas si avantageusement. Ce nouveau Religieux parut d'abord si simple et tellement dépouillé de sa propre volonté, que la simplicité avec laquelle il obéissoit à tout le monde devint un sujet de raillerie à ceux des Freres de la Maison qui en abusoient. Ils le regardoient comme un stupide qui se laissoit conduire de même qu'un animal, sans résistance, sans réplique: mais ils manquoient eux-mêmes de discernement et de lumiere, pour ne pas voir que c'étoit l'Esprit de Dieu qui conduisoit le

Frere Avy. Les autres Religieux surent estimer sa vertu ce qu'elle valoit ; et son Abbé charmé de son éleve, et voyant avec admiration les progrès qu'il faisoit dans la piété, le fit Econome de la Maison, sans avoir égard à la répugnance qu'il avoit pour toutes les marques de distinction, et pour tous les emplois honorables.

Comme celui-ci le chargeoit du soin des provisions, et de la nourriture des Moines, il l'exposoit aussi à bien des murmures, et sa vertu se trouvoit souvent à l'épreuve, quoi qu'il pût faire pour prévenir même les moindres besoins. Mais rien n'adoucissoit tant aussi la peine qu'il trouvoit à s'acquitter parfaitement de son emploi, que les facilités qu'il y trouvoit pour satisfaire à l'amour qu'il avoit toujours eu pour les pauvres, et qui lui avoit fait souvent retrancher de sa portion, et quelquefois même de ses habits, pour les nourrir et les revêtir, avant même qu'il fût Officier. Cette libérale charité envers les pauvres se faisoit d'autant plus admirer qu'elle étoit jointe à l'emploi d'Econome ; elle attiroit aussi toutes sortes de bénédictions sur le Monastere, et tout prospéroit. Tous ces succès cependant n'empêcherent pas les murmures et les plaintes un peu trop aigres des imparfaits. Dieu se servit de ces petites contradictions pour réveiller le désir qu'il avoit toujours eu de passer ses jours dans la solitude, et de ne s'occuper que de Dieu seul dans quelque affreux désert. Les distractions inséparables de son emploi le confirmerent dans son dessein, et ne doutant point que cette pensée ne vînt de Dieu, il ne songea plus qu'à la retraite.

Un soir étant resté dans la chambre de l'Abbé, dès qu'il le vit endormi, il mit toutes les clefs de son office sous son chevet, et se retira dès la nuit même dans une épaisse forêt voisine,

où il se bâtit une pauvre cellule de branches d'arbres, et commença d'y vivre dans une solitude profonde, et dans une affreuse austérité. Cependant l'Abbé s'étant levé pour aller à Matines fut fort surpris de trouver sous son chevet les clefs du Frere Avy.

Comme il connoissoit mieux que personne la haute vertu de notre Saint, il comprit aisément le motif de sa retraite : ne doutant point que ce ne fût l'Esprit-Saint qui l'avoit conduit dans ce désert, il consentit qu'il demeurât dans sa chere solitude. Ce fut-là que délivré du tracas tumultueux des affaires temporelles, il se livra à tous les excès de sa ferveur, et à toutes les rigueurs de la pénitence. La stérilité de son désert ne lui laissoit pour toute nourriture que des feuilles à demi-seches, quelques racines, dont l'amertume n'étoit pas la moindre de ses austérités, et quelques fruits sauvages. A la vérité, Dieu adoucissoit merveilleusement ces saintes rigueurs par le don de contemplation dont il l'avoit favorisé. Sa vie n'étoit presque qu'une priere, et le sommeil interrompoit peu ses dévotions.

Cependant saint Maximin étant mort, tous les Religieux de l'Abbaye de Micy, revenus de leur prévention contre le Saint, l'élurent tout d'une voix pour leur Abbé, et l'allerent chercher dans sa solitude de Sologne. La retraite étoit si fort de son goût, et il y goûtoit tant de douceurs spirituelles, qu'on eut bien de la peine à l'arracher à son cher désert, et à lui faire accepter cette premiere place. On n'écouta ni ses larmes, ni ses raisons. L'Evêque d'Orléans se servit de son autorité ; il fallut obéir ; et ayant reçu la bénédiction Abbatiale de ce Prélat l'an 520, il fut conduit dans son Monastere. Sa seule présence y fit revivre la discipline Religieuse dans sa premiere vigueur, et ses exhortations, ses exem-

ples, ses soins firent bientôt changer de face à tout le Monastere.

Cependant cette place de distinction fatiguoit son humilité : plus on lui rendoit d'honneur, et plus aussi lui faisoit-on regretter sa chere solitude ; il ne soupiroit qu'après son désert ; et prévoyant bien que s'il retournoit à Sologne, on l'y retrouveroit, il résolut de s'aller ensevelir dans quelque lieu si désert qu'il n'y fût plus vu de personne.

Celui qui étoit dans le Perche lui parut propre à son dessein : c'étoit une solitude affreuse, éloignée des Villages et des Bourgs, que des brouissailles épaisses, des bois, et les touffes des buissons rendoient impraticable. Il prit avec lui un de ses Religieux animé du même esprit, et ayant laissé sa démission par écrit, il se retira secrétement dans le désert du Perche. On eut beau courir après lui, on n'en put apprendre aucune nouvelle, jusqu'à ce qu'ayant élu un autre Abbé de Micy, on sut enfin où étoit saint Avy, par le bruit que faisoient ses miracles.

L'aventure par laquelle le Seigneur manifesta son serviteur est singuliere. Deux Porchers étant entrés bien avant dans le bois, furent surpris par la nuit : une violente tempête les ayant écartés avec leur troupeau, il ne leur fut plus possible de se rejoindre durant les ténebres. L'un d'eux muet presque dès le berceau ayant entrevu une lumiere au milieu du bois dans la cellule de notre Saint, alla droit à lui pour allumer sa torche. Saint Avy qui n'avoit jamais vu personne dans ce désert, fut fort surpris de voir au milieu de la nuit un jeune homme qui ne lui parloit que par des gestes : il crut d'abord que c'étoit un spectre, ou quelque ruse de l'ennemi du salut : il fit le signe de la croix, et s'étant mis à genoux, il pria le Seigneur de lui faire connoître si c'étoit un fantôme. Ayant achevé sa priere il fait le signe

de la croix sur le muet, et lui ordonne de lui dire qui il est, et ce qu'il demande. Le jeune homme sentant sa langue déliée tout-à-coup, et qu'il avoit recouvré l'usage de la parole, se jette aux pieds du Saint, et crie lui-même au miracle. Après avoir raconté en peu de mots tout ce qui lui étoit arrivé, il allume son bâton de sapin, prend congé de saint Avy, et appelle de toutes ses forces son frere. Celui-ci entendant une voix inconnue qui l'appeloit par son nom, fut étonné, mais la surprise fut bien plus grande quand il vit paroître son muet, qui d'aussi loin qu'il l'apperçut, lui racontoit à haute voix la merveille.

Ce miracle publié par-tout, troubla bientôt son repos : on vint de toutes parts pour voir le Solitaire ; et plusieurs l'ayant vu, ne voulurent plus le quitter. Le nombre de ses disciples croissant tous les jours, il fallut bâtir un Monastere qui depuis a porté son nom, et qui renouvela dès-lors ces grands exemples de vertus qu'on n'avoit vus qu'en Orient sous la conduite des Antoines et des Pacômes.

Quelque douceur qu'il trouvât dans sa solitude, le zèle du salut des ames l'en fit sortir quelquefois. Etant venu à Orléans, on ouvrit les prisons pour lui faire honneur, et il reconnut bientôt l'honneur qu'on lui faisoit, par des miracles. Il rendit la vue à un aveugle de naissance ; et l'Auteur de sa vie assure avoir appris ce miracle de l'aveugle même qui avoit été guéri.

Clodomir, l'aîné des fils que Clovis avoit eus de sainte Clotilde, régnoit à Orléans. Saint Avy profitant de la confiance que ce Prince avoit en lui, lui donna divers avis nécessaires pour le salut de son ame : il n'oublia rien pour le porter à traiter Sigismond Roi de Bourgogne et ses fils, ses prisonniers, avec plus de douceur et d'équité, lui promettant la victoire de la part de Dieu, s'il

vouloit leur accorder la vie ; et lui prédisant un funeste sort pour lui et pour les siens, s'il les faisoit mourir. L'événement justifia la prédiction, et Clodomir fut tué par les Bourguignons un an après la mort de ce saint Prince.

Quoique notre Saint fût toujours dans un recueillement intérieur, et que dans les plus tumultueuses occupations il ne perdît jamais Dieu de vue, il ne manquoit jamais tous les ans de se retirer dans le lieu le plus solitaire de la forêt pour y passer plusieurs jours en retraite. Durant cette récollection le Religieux qu'il avoit amené avec lui de l'Abbaye de Saint-Mesmin, mourut. On courut vîte en porter la nouvelle à saint Avy, qui étant revenu au Couvent, ne put retenir ses larmes en voyant son cher disciple dans la biere. Il se met à genoux, fait sa priere avec une nouvelle ferveur : puis se levant, plein de cette vive confiance que Dieu donne aux Saints : Je vous commande au nom du Dieu Tout-Puissant, dit-il au mort, de vous lever, et de venir avec nous remercier Dieu de la nouvelle vie qu'il vous accorde. A ces paroles le mort se leve, se jette aux pieds du Saint, et se mêlant avec ses Freres, va rendre graces à Dieu dans l'Eglise. Il est aisé de comprendre l'effet que fit cette merveille sur tous les esprits, et avec quelle admiration elle fut publiée. Saint Lubin Evêque de Chartres assure qu'il avoit appris ce fait merveilleux de la bouche même du Religieux ressuscité, lequel survécut encore long-temps à notre Saint. Mais notre Saint ne survécut pas long-temps à ce miracle ; car usé par ses longues austérités, et comblé de mérites, il mourut de la mort des Saints dans son Monastere, le 17 de Juin de l'an 530, âgé d'environ soixante et quelques années.

Il y eut un grand procès entre les habitan d'Orléans et ceux de Châteaudun, pour savoir

qui auroit ce saint Corps. Le différent fut accommodé en partageant ces Reliques. La plus grande partie fut accordée à ceux d'Orléans, qui lui éleverent un tombeau magnifique à cent pas de la Ville, où ses Reliques furent portées avec grande solennité. Le Roi Childebert revenant victorieux d'Espagne lui fit bâtir une Eglise magnifique où étoit son tombeau; reconnoissant que c'étoit à la puissante protection de ce Saint qu'il devoit sa victoire. Ceux de Châteaudun en firent aussi bâtir une au lieu où étoient ses Reliques; et la dévotion des peuples à ce grand Saint, n'a point diminué jusqu'à ce jour.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus, Domine, Beati Aviti Abbatis commendet : ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession du Bienheureux Avy Abbé nous rende agréables à votre divine Majesté, afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Jean. Chap. 2.

FRATRES, Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo : quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ: quæ non est ex Patre, sed ex mundo est. Et mundus

MES FRERES : N'aimez point le monde, ni ce qui est du monde. Si quelqu'un aime le monde, il n'a point d'amour pour le Pere ; car tout ce qu'il y a dans le monde, c'est la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie ; et cela ne vient point du Pere, mais du monde. Le monde passe

transit, et concupiscentia ejus. Qui autem facit voluntatem Dei, manet in æternum.

aussi bien que ses convoitises: mais celui qui fait la volonté de Dieu subsiste pour toute l'éternité.

On croit que c'est par humilité que saint Jean ne met point son nom dans ses Epîtres; celle-ci n'a point d'inscription. L'esprit d'onction et de douceur s'y fait sentir dans toutes les paroles. Et selon l'expression de saint Gregoire, tout ce qu'il y dit étincelle des flammes de l'amour divin.

RÉFLEXIONS.

Si quelqu'un aime le monde, il n'a point d'amour pour Dieu. Voilà une vérité de foi qui fait le procès à bien des gens, et que peu de gens comprennent; mais elle n'en est pas moins une vérité. Rien n'est plus opposé à la Religion que l'esprit du monde; rien n'est plus opposé aux maximes de l'Evangile; et je ne sais si Jesus-Christ eut jamais un plus grand ennemi que cet esprit mondain. On pourroit dire que les mondains pensent aujourd'hui de la dévotion, de la Religion, à peu près comme les Païens pensoient autrefois du Christianisme; presque même erreur, même mépris; presque même aversion, même médisance: si la persécution n'est pas si cruelle, elle n'est pas moins vive. Ne peut-on pas dire que la foi est presque éteinte dans le cœur et dans l'esprit des mondains? Les railleries scandaleuses qu'on fait de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré; les discours impies qu'on tient sur des points capitaux de la Religion; le peu de cas qu'on fait des décisions et des commandemens de l'Eglise: sont-ce des preuves de la pureté de la foi? Quelle assiduité au jeu! on court aux spectacles avec fureur; et de quel dégoût, de quelles irrévérences même ne sont pas accompagnées les apparitions qu'on

qu'on fait dans le Lieu saint ! Prieres du matin et du soir si indispensables aux Chrétiens, abstinences, jeûnes d'obligation, pratiques de piété, usage des Sacremens si nécessaires : quel rang tenez-vous aujourd'hui parmi les gens qui ont l'esprit du monde ? On regarde presque en pitié ceux qui s'y assujettissent ; on a un souverain mépris pour la plupart de ces actes de Religion ; on appelle tout cela coutumes populaires ; et l'on diroit que l'irréligion caractérise aujourd'hui les mondains. Non-seulement on rougit de l'Evangile, mais on se fait souvent honneur du libertinage ; peu s'en faut qu'on ne regarde la modestie et les pratiques de dévotion comme des preuves de roture : la licence ne se masque plus dans le grand monde ; avec quel front est-on indévot, et même libertin ! toutes ces réflexions sont d'autant plus affligeantes, qu'elles se démontrent par plus de faits. Quelle charité même si outrée peut juger autrement des airs, des discours, de la conduite scandaleuse de ces partisans des maximes du monde, ennemis déclarés de la morale et de la doctrine de Jesus-Christ ? Mais enfin le monde passe : cette fastueuse, cette fiere mondanité tombe ; tous ces faux brillans s'éteignent ; toutes ces représentations de théâtre finissent ; la scene même ne dure jamais jusqu'au tombeau. La raison alors se réveille, la lumiere de la foi se rallume, la Religion rentre, pour ainsi dire, dans tous ses droits : le monde se démasque, et alors on rend justice à la vertu chrétienne ; on se rend justice à soi-même, en condamnant ses propres erreurs, ses extravagances, ses déréglemens (*a*) ; mais *Venit nox quando nemo potest operari.* Il est bien temps de venir au travail quand il est nuit.

(*a*) *Joan. 6.*

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 15.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret : quia verò de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus. Mementote sermonis mei, quem ego dixi vobis : Non est servus major domino suo. Si me persecuti sunt, et vos persequentur : si sermonem meum servaverunt, et vestrum servabunt. Sed hæc omnia facient vobis propter nomen meum : quia nesciunt eum qui misit me.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Si le monde vous hait, sachez que j'en ai été haï avant vous. Si vous eussiez été du monde, le monde aimeroit ce qui seroit à lui ; mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis au milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître ; et s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont pratiqué ce que je leur ai dit, ils pratiqueront aussi ce que vous leur direz. Mais c'est en haine de mon Nom qu'ils feront tout cela, parce qu'ils ne connoissent point celui qui m'a envoyé.

MÉDITATION.

Que l'esprit du monde est une marque de réprobation.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que rien n'est plus opposé à l'esprit de Jesus-Christ que l'esprit du monde ; il contredit toutes ses lois, il condamne ses conseils, il détruit toutes ses maximes ; et l'on peut dire dans un sens, que l'esprit du monde est un Antechrist. C'est ce tyran des serviteurs de Dieu qui a établi son trône dominant dans Babylone ; c'est dans le monde que cet esprit,

si contraire à l'Evangile, regne despotiquement. On y garde scrupuleusement ses lois, on y parle son langage, on y vit selon ses maximes. Mais quelles lois! quel langage! quelles maximes, bon Dieu! ce sont les passions qui ont fait ces lois, du moins ont-elles été seules consultées. Convoitise de la chair, convoitise des yeux, et orgueil de la vie: voilà sur quoi, à proprement parler, les lois du monde portent; voilà ce qui les a inspirées, dictées, et voilà ce qui les fait observer. Jugeons si elles sont conformes aux lois du Christianisme.

Et le langage du monde est-il fort chrétien? C'est le truchement de ses idées, et l'interprete de ses désirs. Le langage du monde est le jargon de toutes les passions; aussi n'entend-il point la langue des Saints; tout ce qui vient de la piété lui paroît barbare: et l'on s'étonne après cela que le Sauveur du monde réprouve si fort un esprit si contraire au sien!

Mais quelles sont les maximes du monde? Hélas! toutes celles que Jesus-Christ condamne, toutes celles qui sont diamétralement opposées aux maximes de Jesus-Christ. Sentimens fiers et orgueilleux, projets ambitieux, cupidité démesurée, amour-propre sans bornes, vengeance, fourberie, envie, inimitié: trouvez une autre source, une autre regle même des maximes du monde. Jeux, spectacles, intrigues, parties de plaisir: c'est ce qui caractérise aujourd'hui tous ceux qui vivent selon l'esprit du monde. Rapprochez ces maximes mondaines des maximes de l'Evangile: quelle opposition, quelle contrariété plus sensible? Mais s'il faut vivre indispensablement selon les maximes de Jesus-Christ pour être sauvé, quelle marque plus sûre de réprobation que de suivre l'esprit du monde?

Ne nous imaginons point que les maximes des Païens n'ayent été que le débordement du vice,

Peu de Païens qui ne se fussent accommodés des maximes, des mœurs, de l'esprit, qui regnent aujourd'hui dans ce qu'on appelle le monde : quelle marque plus visible et plus sûre de réprobation que de suivre ces détestables maximes, que de vivre selon cet esprit et ces mœurs ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il suffit d'avoir seulement une teinture de Religion, pour voir, pour sentir que l'esprit de réprobation est inséparable de l'esprit du monde. Quelle idée aurions-nous de la Religion Chrétienne, et que seroit même cette Religion, si faisant un point capital, pour être sauvé, de vivre selon ses maximes, ceux dont les mœurs sont si opposées à ces maximes étoient sauvés ?

Rapprochons ces modeles de sainteté, ces grands Saints dont nous célébrons tous les jours la mémoire : ils ont trouvé la véritable route qui mene au Ciel ; est-ce la même que celle que suivent les gens du monde ? Si ces grands modeles de perfection nous éblouissent, n'envisageons que ces personne de probité, ces vrais Chrétiens qui ont fait leur salut. En bonne foi, l'ont-ils fait, ce salut, en vivant selon l'esprit et les maximes du monde ? Trouvez un mot dans l'Evangile qui favorise cette molesse, cette insatiable faim des richesses et des plaisirs, cet esprit de vengeance et d'ambition ; en un mot trouvez une seule parole de Jesus-Christ qui puisse rassurer ceux qui vivent selon l'esprit du monde. Cette réflexion est concluante, elle est sensible ; nulle personne de bon sens qui n'y souscrive, et cependant dans le nombre de ceux qui n'ont d'autre regle des mœurs que le monde, combien peu de conversions !

Heureuses ces ames privilégiées que Dieu a éloignées de ce monde si peu chrétien ; heu-

reux ceux qui par profession et par état vivent selon les lois et les maximes de l'Evangile. Mais l'esprit du monde est subtil, et il se glisse jusque dans le sanctuaire, jusque dans la Religion. Combien importe-t-il d'être en garde ! un esprit mondain peut se trouver jusque dans le Cloître. Les objets n'y sont pas moins nuisibles : un esprit d'ambition, de froideur, de haine même, un esprit de molesse et de propre commodité pénetre jusque dans les cellules les plus étroites ; l'amour-propre va jusque dans le désert, et prend toutes sortes de figures. Quel dégât ne font pas dans la moisson ces renards dont parle l'Ecriture (*b*), sur-tout quand le tison de feu est attaché à leurs queues ? Rien n'est plus pernicieux à une personne Religieuse que cet esprit mondain, quelque mitigé, quelque déguisé qu'il soit.

Eteignez en moi, Seigneur, jusqu'à la moindre étincelle de cet esprit ; inspirez-m'en une si grande horreur que rien ne soit plus capable de me faire rougir de votre Evangile. Vos maximes, ô mon divin Sauveur, seront désormais l'unique regle de mes mœurs et de ma conduite : pardonnez-moi mes déréglemens passés.

Aspirations dévotes durant le jour.

Filii hominum, usquequò gravi corde ? ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium ? Psal. 4.

Enfans des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti ? pourquoi aimez-vous la vanité dont le monde est rempli ? pourquoi ne cherchez-vous qu'à vous tromper en suivant l'esprit du monde ?

Averte oculos meos ne videant vanitatem. Ps. 118.

Seigneur, faites-moi la grace de ne me repaître jamais de ce vain et faux brillant du monde qui impose aux yeux.

(b) *Jud.* 15.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° POUR connoître si vous avez l'esprit du monde, considérez si vous en suivez les maximes et les lois : nul mondain qui ne se récrie contre l'injustice de ses lois, contre la gêne et la servitude à quoi assujettissent ses maximes. On déclame, on crie contre le monde : et on le sert, et on le suit. Quelque ennemi qu'il soit de Jesus-Christ, on l'aime : le matin à la Messe, et le soir à la comédie ou à l'opéra : tantôt humilié au pied du Crucifix, tantôt délicat jusqu'au raffinement sur le point d'honneur et sur les préséances. Si Baal est votre Dieu, suivez-le, disoit le Prophete; mais si le Seigneur est seul votre souverain Maître, quelle impiété d'en suivre un autre que lui ! Comprenez aujourd'hui l'iniquité, et le ridicule de cette conduite, et soyez désormais véritablement Chrétien, en cessant d'être mondain. Jusqu'ici vous n'avez pas rougi de suivre les pernicieuses maximes du monde, et d'en avoir l'esprit : ne rougissez pas désormais d'être religieux, d'être dévot; ne rougissez pas de l'Evangile ; ne suivez pas à présent ce que vous condamnerez infailliblement à la mort.

2.° Ce n'est pas assez d'avoir des sentimens chrétiens, il faut ignorer le langage des mondains. Gardez-vous bien d'applaudir à des maximes, à des abus, à des modes que le Christianisme réprouve : ne citez plus les usages du monde pour en autoriser les déréglemens. Quelle pitié d'entendre dire à des Chrétiens: Le monde demande cela; le monde le veut ainsi ; c'est le goût, ce sont les bienséances du monde. Quelle impie extravagance, que l'esprit du monde devienne la regle des mœurs des Chrétiens ! Condamnez hautement les maximes du monde, et n'en ayez jamais l'esprit ; regardez comme un

déréglement scandaleux d'entendre des personnes Religieuses qui louent une parure, qui applaudissent à des airs mondains, qui se font honneur d'avoir du goût pour le luxe : et à la vérité quel scandale ne seroit-ce point si des Maisons Religieuses, qui sont des asiles de la piété chrétienne, devenoient des écoles publiques de mondanité ? et ne seroit-ce pas voir la désolation de l'abomination dans le Lieu saint, si de jeunes filles apprenoient dans le Couvent à briller dans le monde ? Quel malheur si des Religieuses inspiroient à de jeunes filles ces airs mondains, ce raffinement de mondanité, ce goût fin et délicat pour les parures ? Certainement rien ne décrie plus une Maison Religieuse que quand on en voit sortir des éleves remplies de l'esprit du monde, et de la vanité.

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINT MARC ET SAINT MARCELLIEN FRERES, MARTYRS.

SAINT Marc et saint Marcellien freres jumeaux, étoient fils de Tranquillin Chevalier Romain, et de Marcie Dame Romaine, tous deux d'une naissance distinguée dans Rome par leur noblesse et par leurs grands biens. Ils avoient le malheur d'être Païens, et ce malheur se répandoit sur toute leur famille : mais le Seigneur tira de grands fruits d'un si mauvais fonds. Les deux freres ayant eu le bonheur de trouver un Gouverneur Chrétien, furent élevés dans la Religion Chrétienne ; et sans que les parens s'en apperçussent, ils devinrent des plus fervens et des plus zélés Disciples de Jesus-Christ.

Quelque désir qu'ils eussent de vivre dans le célibat, ils se virent contraints d'épouser tous deux des filles païennes. L'espérance de les gagner un jour à Jesus-Christ les consola; et ils commencerent à les prêcher par leur piété, par leur douceur, et par leurs bons exemples. On n'ignoroit pas dans leur famille leur Religion; mais l'on ignoroit encore moins leur résolution et leur constance: leur sagesse et leur exacte probité les avoient mis jusqu'alors à l'abri des cruels Edits de Dioclétien. Ils assistoient secrétement les Fidelles, ils encourageoient les Confesseurs; ils pourvoyoient à tous leurs besoins, et leur charité n'avoit point de bornes.

Ils passoient les jours dans ces pieux exercices, lorsque leur zele croissant avec la persécution, ils furent arrêtés comme Chrétiens, et jetés dans une basse fosse. Leur joie égala la consternation où leur détention jeta leur famille. Il y avoit long-temps que le martyre étoit l'objet de leur ambition, et ils espéroient que Jesus-Christ leur feroit la grace de verser leur sang, et de donner leur vie pour sa gloire. Le courage et la fermeté avec lesquels ils confesserent Jesus-Christ devant le Préfet de la Ville, les fit condamner au fouet. Ils souffrirent ce cruel et ignominieux supplice avec une persévérance qui surprit les Païens. Inutilement leur famille les sollicita, et mit tout en œuvre pour les porter à obéir aux Edits de l'Empereur, où du moins à dissimuler leur Religion, en feignant de rendre quelque culte aux idoles. Leur foi ennemie de toute dissimulation, fut toujours inébranlable; ils persisterent à publier hautement que la Religion Païenne étoit extravagante, infame, abominable, et qu'il n'y avoit, et ne pouvoit y avoir de véritable Religion que celle des Chrétiens. Le Juge désespérant de

les pervertir les condamna à avoir la tête coupée.

Les parens désolés vinrent se jeter aux pieds du Préfet de la Ville, ou de son Lieutenant Chromace, le suppliant de surseoir de quelques jours l'exécution de l'arrêt, ne désespérant pas de les gagner, et de les obliger à renoncer à la foi de Jesus-Christ pour sauver leur vie. Ils firent si bien par leurs prieres et par leurs larmes, qu'ils obtinrent enfin un délai de trente jours, pendant lesquels ils promettoient de faire jouer tant de ressorts qu'ils lasseroient enfin leur constance.

Par un ordre signé de l'Empereur et du Préfet, les deux freres Marc et Marcellien furent mis à la garde du premier Greffier de la Préfecture, appelé Nicostrate, et ils eurent sa maison pour prison. Ce fut-là où nos deux Saints eurent à soutenir ce que l'amour, la reconnoissance, la tendresse peuvent employer de plus fort pour toucher un bon cœur. Tranquillin leur pere, Marcie leur mere, avec leurs femmes et leurs enfans encore tout petits, vinrent tantôt séparément, tantôt tous ensemble, les y attaquer, et n'oublierent rien pour les vaincre. Les amis de nos deux Saints en firent autant de leur côté, et tous joignirent leurs forces pour les abattre. Jamais combat ne fut plus violent, ni plus difficile à soutenir.

On voyoit Tranquillin, un vénérable vieillard, qui assis devant ses deux fils, leur montroit ses cheveux blancs, son front ridé, et ne leur parloit que par ses larmes. On voyoit Marcie leur mere toute éplorée, étendue à leurs pieds, conjurant ses enfans de lui ôter du moins la vie pour l'empêcher de survivre à leur supplice. Toute la maison retentissoit des cris, des pleurs et des gémissemens de leurs femmes, qui tenant leurs petits enfans entre leurs bras, conjuroient leurs époux d'avoir pitié de ces innocentes victi-

mes. Elles se mettoient à genoux devant eux; et leur disoient tout ce que la plus vive douleur peut inspirer de plus touchant et de plus tendre; leurs amis mêlant leurs larmes à celles des parens et des domestiques, faisoient une nouvelle attaque, d'autant plus rude qu'elle revenoit plus souvent. Toute la maison étoit en deuil; et cet assemblage de pleurs, de cris, de plaintes, de gémissemens et d'objets tous plus capables d'amollir et de toucher le cœur le plus insensible, étoit un spectacle le plus triste et le plus tentant qui fut jamais. Le combat étoit violent, soit que toutes les forces fussent réunies, soit qu'on les attaquât séparément.

Marc et Marcellien résisterent assez vigoureusement aux raisons des uns et des autres; mais il leur fut plus difficile de se défendre contre leurs larmes, et d'empêcher qu'elles ne pénétrassent dans leur cœur. Trente jours étoient bien longs pour soutenir chaque jour tant d'assauts, et résister à tant de machines; en effet, comme tout ce que la tendresse a de plus engageant, tout ce que l'amour a de plus fort, tout ce que la douleur extrême d'un pere et d'une mere a de plus touchant, tout ce que l'éloquence d'une épouse désolée a de plus artificieux et de plus tendre, étoit mis en usage pour vaincre la constance des Saints. Leur courage commençoit à s'affoiblir; ils parurent n'être plus insensibles à tant de pleurs, et l'on ne venoit guere à la charge qu'ils ne donnassent quelques larmes. Leur air triste, leur silence même, disoit assez combien ils étoient déjà ébranlés, lorsque saint Sébastien, Capitaine de la premiere Compagnie des Gardes de l'Empereur, qui les voyoit tous les jours, s'en apperçut: il vint fort à propos à leur secours, et ne perdit pas un moment pour relever leur courage. Hé quoi, mes freres, leur dit-il! vous voilà presque au bout de votre

glorieuse carriere, et il semble que les cris de vos enfans et de vos proches vous tentent de revenir sur vos pas; leurs larmes semblent éteindre et votre amour pour Dieu, et votre foi. Qu'est devenue cette magnanimité si chrétienne que vous avez fait paroître dans les tourmens? les pleurs d'une femme et de vos enfans vont faire tomber la couronne de votre tête; un pere, une mere que vous allez perdre nécessairement au premier jour, vont vous rendre apostats! ignorez-vous la briéveté, la caducité de cette vie? S'adressant ensuite à tous ceux qui étoient présens, il leur parla avec tant d'énergie et de feu de l'excellence de notre Religion, du bonheur de donner sa vie pour la défense de la foi de Jesus-Christ; et il leur fit un portrait si vif et si touchant des biens et des maux de l'autre vie, que non-seulement il rendit les deux freres inébranlables dans leur confession, mais encore il convertit le Greffier Nicostrate, et sa femme Zoé, avec Tranquillin pere des saints Confesseurs, et Marcie leur mere.

On ne peut dire quelle fut la joie de nos deux Saints en voyant ceux qui avoient fait tous leurs efforts pour les arracher à Jesus-Christ, devenus eux-mêmes ses Disciples. Saint Marc leur fit un Discours, où s'adressant particuliérement à son pere, à sa mere, à sa femme et à celle de son frere, il les exhorta à soutenir généreusement la foi qu'ils témoignoient vouloir embrasser, à ne point craindre tout ce que le démon pourroit faire pour la leur ravir, et à mépriser, pour obtenir une félicité sans fin et sans bornes, une vie que mille accidens nous peuvent ravir, et qui n'est qu'une source d'afflictions et de miseres. Tous ceux de l'assemblée fondoient en larmes, mêlant les regrets de leur infidélité passée avec les actions de grace qu'ils rendoient à Dieu de les en avoir délivrés. Nicostrate protesta alors

N 6

aux Saints qu'il ne boiroit et ne mangeroit point qu'il n'eût reçu le saint Baptême.

Cependant les trente jours de surséance étant expirés, Chromace envoya querir Tranquillin, pour savoir si ses deux fils s'étoient enfin rendus à ses remontrances et à ses larmes; mais il fut bien surpris d'apprendre qu'il s'étoit fait lui-même Chrétien; et l'on a vu dans l'histoire de la vie de saint Sébastien, que Chromace lui-même se convertit, et devint un des plus illustres chefs de cette troupe chrétienne. Cette admirable conversion fit que nos deux Saints furent élargis; ils resterent dans la Ville avec saint Sébastien, et employerent leur liberté à assister et à encourager les Fidelles.

Fabien, homme cruel et ennemi déclaré des Chrétiens, ayant succédé à Chromace, qui depuis son Baptême s'étoit défait de sa charge, ne fut pas plutôt en place qu'il renouvela la persécution contre les Chrétiens. Il se fit apporter les procédures contre ceux que son prédécesseur avoit épargnés. Saint Marc et saint Marcellien furent arrêtés de nouveau; et comme on avoit déjà prononcé contre eux la sentence de mort, et qu'ils persistoient avec plus de résolution que jamais dans la confession de la foi de Jesus-Christ, le nouveau Juge ordonna qu'elle fût exécutée sur l'heure. Le genre du supplice qui n'étoit pas ordinaire, sur-tout pour des gens de qualité, fit connoître la cruauté de ce nouvel Officier. Nos deux saints Martyrs furent liés à un poteau, et eurent les pieds percés avec des clous. Le supplice étoit des plus douloureux; mais quelque cruelle que fût la douleur, elle ne put ni affoiblir leur constance, ni suspendre leur joie; elle paroissoit sur leurs fronts, elle se manifestoit par de pieux cantiques; toute leur crainte étoit qu'on n'abrégeât leur tourment. Ils y passerent un jour et

une nuit sans que la véhémence de la douleur altérât leur tranquillité et leur patience. Le lendemain, Fabien ne pouvant souffrir une si généreuse persévérance, les fit percer à coups de lance. Ils expirerent en prononçant les saints Noms de Jesus et de Marie, le 18 du mois de Juin de l'an 286. Ils furent enterrés à trois quarts de lieu de la Ville, dans le lieu que l'on appeloit les Arenes, où l'on a vu depuis un Cimetiere de leur nom entre le chemin d'Appius et celui d'Ardée. Leurs Reliques furent quelque temps après transférées dans Rome; et ce ne fut que sous le Pontificat de Gregoire XIII, l'an 1582, qu'elles furent trouvées, avec le corps de saint Tranquillin leur pere, dans l'Eglise de Saint-Côme et Saint-Damien.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui sanctorum Martyrum tuorum Marci et Marcelliani natalitia colimus, à cunctis malis imminentibus, eorum intercessionibus liberemur. Per Dominum, etc.

FAITES, s'il vous plaît, Dieu Tout-Puissant, qu'en célébrant la naissance de vos saints Martyrs Marc et Marcellien, nous soyons, par leur intercession, délivrés de tous les maux qui nous menacent : Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 5.

FRATRES : Justificati ex fide, pacem habeamus ad Deum per Dominum nostrum Jesum Christum : per quem et habemus accessum, per fidem in gratiam istam, in qua

MES FRERES : Etant justifiés par la foi, conservons la paix avec Dieu par Jesus-Christ Notre-Seigneur, lequel nous a fait entrer par la foi dans cet état de grace où nous sommes, et où nous

stamus, et gloriamur in spe gloriæ filiorum Dei. Non solùm autem, sed et gloriamur in tribulationibus, scientes quòd tribulatio patientiam operatur: patientia autem probationem, probatio verò spem, spes autem non confundit: quia charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis.

nous glorifions en l'espérance de la gloire des enfans de Dieu. Et non-seulement cela, mais nous nous glorifions aussi dans nos tribulations, sachant que la tribulation produit la patience; la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Or l'espérance ne confond point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.

Cette Epître a été écrite de Corinthe l'an 57 de Notre-Seigneur: elle est, à proprement parler, un précis du dogme et de la morale de la Religion Chrétienne. Le grand nombre des Gentils convertis à la foi, qui étoient à Rome, et des Juifs aussi convertis qui y demeuroient, avoit souvent des différens ensemble touchant la doctrine: c'est ce qui obligea saint Paul à écrire cette excellente Lettre: il l'écrivit en Grec pour qu'elle pût être commune à toutes les nations, et qu'il pût instruire par elle non-seulement les Fidelles de l'Eglise de Rome, mais généralement tous le Fidelles de l'Eglise de Dieu.

RÉFLEXIONS.

L'espérance naît de la foi, et la charité est inséparable de la foi et de l'espérance: on espere quand on croit et qu'on aime. La lumiere de la foi nous découvre dans Dieu une toute-puissance si illimitée, une bonté si infinie, une félicité si pleine et si surabondante, une infaillibilité si essentielle, si marquée, qu'il n'est pas possible, ce semble, d'avoir une foi vive, et ne pas aimer Dieu sans réserve, comme il paroît peu possible d'avoir une charité parfaite sans attendre de Dieu avec une ferme confiance les biens que sa bonté infinie nous a promis,

et que Jesus-Christ nous a mérités, qui sont le salut éternel, et les graces et les secours dont nous avons besoin pour arriver à cet heureux terme. Une espérance chancelante marque toujours une foi à demi-éteinte ; et quand on aime peu, on espere encore moins. La foi est le fondement de l'édifice ; elle ne s'affoiblit jamais que l'édifice ne s'ébranle ; la foi est morte sans les œuvres, et le juste vit de la foi. Consultons les mœurs, si nous voulons avoir une idée juste de la croyance ; mais attendons-nous à voir affoiblir la croyance en voyant corrompre les mœurs. Rien ne nourrit tant l'espérance que l'innocence et la piété. Veut-on ranimer sa confiance, qu'on renouvelle sa ferveur ; les miséricordes du Seigneur, la bonté de Dieu, font toujours plus d'impression sur une conscience pure : la foi s'altere dès que le cœur se corrompt.

L'espérance ne confond point : *Scitote quia nullus speravit in Domino, et confusus est.* Considérez, mes enfans, dit l'Esprit-Saint dans l'Ecclésiastique, considérez tout ce qu'il y a eu d'hommes parmi les nations, et sachez que jamais personne qui a espéré au Seigneur, n'a été confondu dans son espérance : *Quis enim permansit in mandatis ejus, et derelictus est ?* Quel est l'homme qui soit demeuré ferme dans les Commandemens de Dieu, et qui en ait été abandonné ? Nous pouvons faire la même proposition, ou le même défi ; mais c'est notre infidélité qui confond notre espérance, et qui la rend vaine. Rien ne console tant un Chrétien que notre espérance, elle rend douces les tribulations de cette vie, et dans ces tribulations elle soutient notre patience : on souffre les adversités de la vie avec courage, on les supporte même avec joie, quand on pense à la récompense : il y a si peu de proportion entre le salaire

et le travail, entre la gloire de la victoire et la légéreté du combat, entre le chemin et le terme, qu'on a raison de s'écrier avec saint Paul : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* Les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous : que l'amour de Dieu soit répandu dans nos cœurs, et nous comprendrons aisément cet oracle : rien ne coûte à qui aime Dieu.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. II.

IN illo tempore : Dicebat Jesus Scribis et Pharisæis : Væ vobis qui ædificatis monumenta Prophetarum : patres autem vestri occiderunt illos. Profectò testificamini quòd consentitis operibus patrum vestrorum ; quoniam ipsi quidem eos occiderunt, vos autem ædificatis eorum sepulchra. Propterèa et sapientia Dei dixit : Mittam ad illos Prophetas et Apostolos, et ex illis occident et persequentur : ut inquiratur sanguis omnium Prophetarum, qui effusus est à constitutione mundi à generatione ista, à sanguine Abel, usque ad sanguinem Zachariæ, qui periit inter altare et ædem. Ita, dico vobis, requiretur ab hac generatione.

EN ce temps-là : Jesus disoit aux Scribes et aux Pharisiens : Malheur à vous qui bâtissez les sépulcres des Prophetes ; cependant vos peres les ont mis à mort. Certainement vous faites bien paroître que vous approuvez ce qu'ont fait vos peres, puisqu'eux ont mis à mort les Prophetes, et que vous, vous bâtissez leurs sépulcres. C'est pour cela aussi que la sagesse de Dieu a dit : Je leur enverrai des Prophetes et des Apôtres ; et il y en aura qu'ils mettront à mort, et qu'ils persécuteront ; afin qu'on fasse rendre compte à cette nation du sang de tous les Prophetes qui a été répandu depuis la création du monde ; depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, qui fut tué entre l'Autel et le Temple. Oui, je vous le dis, on en fera rendre compte à cette nation,

MÉDITATION.

De la fausse Conscience.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la conscience, à proprement parler, c'est l'application que chacun se fait à soi-même de la loi de Dieu. Or chacun se fait l'application de cette loi de Dieu, selon ses vues, selon ses lumieres, selon le caractere de son esprit, et beaucoup plus selon les mouvemens secrets, l'inclination, et la disposition présente de son cœur : et de-là vient qu'il n'est rien de plus aisé, rien de plus commun que de se faire dans le monde une fausse conscience, une conscience selon ses désirs, une conscience selon ses intérêts ; et voilà ce qui corrompt les mœurs, ce qui déregle nécessairement la conscience. Selon l'ordre des choses, qui est l'ordre de Dieu, ce sont les désirs qui devoient être selon la conscience, et non pas la conscience selon les désirs ; cependant voilà l'illusion et l'iniquité à laquelle nous sommes sujets. Au lieu de régler nos désirs par nos consciences, nous nous faisons des consciences de nos désirs ; et parce que c'est sur nos désirs que nos consciences sont fondées, tout ce que nous voulons, à mesure que nous le voulons, nous devient et nous paroît bon : *Quodcumque volumus, bonum est.* Et par un progrès d'erreur, nous allons souvent jusqu'à croire qu'il est saint : *Et quodcumque placet, sanctum est.* L'esprit est la dupe du cœur, et nous le sommes de notre fausse conscience. On ne consulte ni la Loi de Dieu ni l'Evangile : tout se pese à notre mesure, tout se juge à notre tribunal : nous voulons que les choses soient ce que nous voudrions qu'elles fussent :

ce qui nous plaît, ce que nous voulons, quoique faux, quoiqu'injuste, quoique condamnable, à force de le vouloir, est pour nous une vérité, une justice, un mérite même, une vertu. D'où vient ce déréglement de notre cœur? on ne consulte pas la raison, encore moins la foi, la religion, mais la passion; on n'écoute que la voix des désirs et de l'intérêt; on ne consulte point d'autre oracle; et de-là vient qu'on étouffe les remords les plus vifs de la conscience, parce qu'il n'y en a point de si vifs que la cupidité, encore plus vive que la conscience, n'ait le pouvoir d'étouffer: dès que l'amour-propre ou la passion se sont emparés du tribunal de la conscience, on ne juge plus qu'en leur faveur. De-là ces changemens subits qui étonnent; ces entêtemens, ces opiniâtretés qui révoltent; de-là ces égaremens en matiere de foi qui font gémir. Peu d'hérésiarques qui n'ayent eu ces principes d'erreur, peu d'hérétiques qui ne nourrissent leurs erreurs par ces fausses consciences. Combien de petites gens, combien de femmes s'égarent en suivant les lumieres de leur fausse conscience! mais qu'on remonte jusqu'à la source du déréglement, on trouvera la cupidité, l'ambition, la passion, l'intérêt. Bon Dieu! quel tribunal aujourd'hui plus commun que celui de la fausse conscience!

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est rien de plus pernicieux, rien qui soit plus à craindre que la fausse conscience: toute erreur est dangereuse, sur-tout en matiere de mœurs; mais il n'y en a point de plus préjudiciable, ni de plus pernicieuse dans ses suites, que celle qui s'attache au principe et à la regle même des mœurs, qui est la conscience. Si votre œil n'est pas pur, dit le Sauveur, tout votre corps sera dans les ténebres. Or,

cet œil dont parle Jesus-Christ, n'est autre que la conscience qui nous éclaire, qui nous dirige, qui nous fait agir. Si la conscience, qui est le flambeau de notre ame, vient à se changer en ténebres, que de faux pas! Avec une fausse conscience, il n'y a point de mal qu'on ne commette, et qu'on ne commette même avec sécurité, et sans espérance de remede.

Considérez jusques où va le déréglement d'une conscience aveugle et présomptueuse. Du moment qu'elle s'est érigée en conscience, quels crimes n'excuse-t-elle pas, quels ne colore-t-elle point? Quand la conscience est de concert avec l'amour du plaisir, avec l'ambition, avec la convoitise; quand elle est formée par l'animosité et la haine : pervertie qu'elle est d'une part, et néanmoins conscience de l'autre, elle ose tout, elle se porte à tout, elle pallie, colore, permet tout. Qui peut mettre des bornes, quand la passion n'a plus de frein, quand la conscience même l'autorise! La fausse conscience est un abyme sans fond: *Abyssus multa* (a). Mais qui peut faire revenir de cet abyme? Nulle voix qui crie, nulle qui effraye : la conscience au contraire rassure, tranquillise; elle assoupit, elle endort, et nous fait regarder comme ennemi de notre repos tout ce qui avertit, tout ce qui trouble. Eh quoi! une mauvaise conscience dans la paix et dans le calme! et c'est où la fausse conscience aboutit. Quel malheur plus à craindre! le libertin le plus débauché, le pécheur le plus impie sent du moins son iniquité. Il y a toujours des intervalles de raison et de religion, où le pécheur sent son iniquité; et ces remords d'une conscience droite, laissent toujours quelque espérance de sa pénitence; mais la fausse conscience rend le pécheur si content de lui-même, et il l'ensevelit dans de si épaisses téne-

(a) *Bern.*

bres, que rien n'est capable de lui faire appercevoir qu'il s'égare et qu'il se perd; et ce funeste calme rend son mal sans remede. Les Juifs élevoient de supperbes mausolées aux Prophetes que leurs peres avoient mis à mort, et s'imaginoient rendre service à Dieu en persécutant les hommes justes. Mon Dieu, que de consciences cautérisées, comme parle l'Ecriture! que de faux systêmes de conscience, à la faveur desquels les passions regnent, les erreurs se fortifient, le cœur se corrompt!

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que ce malheur m'arrive; tout autre châtiment, Seigneur, plutôt que ces ténebres. Quelles ont été mes voies jusqu'ici! Hélas! combien de fois ai-je voulu autoriser mes égaremens, et calmer mes remords en étouffant les lumieres de votre grace? Faites-les reluire ces lumieres, accordez-la moi cette grace; je ne veux plus avoir d'autre regle de ma conduite, que votre sainte loi.

Aspirations dévotes durant le jour.

Deduc me, Domine, in via tua, et ingrediar in veritate tua. Psal. 85.

Conduisez-moi, Seigneur, dans la voie de vos Commandemens, et faites que je marche toujours dans le vrai chemin de la justice.

Domine, ut videam. Matth. 20.

Faites, Seigneur, que je ne perde jamais de vue votre sainte loi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° COMPRENEZ bien aujourd'hui les funestes suites d'une conscience erronnée, soit en matiere de foi, soit en matiere de mœurs: c'est une source empoisonnée qui communique son venin à tous ses ruisseaux, et le mal est d'autant plus grand qu'il fait moins de bruit.

Une fausse conscience donne la mort, pour ainsi dire, sans douleur. On erre, on s'égare grossiérement avec tranquillité ; on peche contre les lois les plus sacrées de la Religion ; et peu s'en faut qu'on ne se fasse un mérite de la haine, de la vengeance qu'on a dans le cœur, et qui se répand même sur les actions ; un mérite de son ambition, de sa vanité, de son luxe, de sa dureté, de son avarice. Combien de gens vivent dans une fausse sécurité au milieu de l'erreur ; combien de gens retiennent le bien d'autrui, ou font un très-mauvais usage de leur propre bien ; combien de gens passent leurs jours dans des attachemens criminels, dans des divertissemens peu innocens, dans une oisiveté si peu chrétienne à l'abri de leur fausse conscience ! Citez aujourd'hui votre conscience pardevant le tribunal de l'Evangile : elle juge de tout, il est bon que de temps en temps elle soit jugée : vous avez là regle de foi et des mœurs, examinez aujourd'hui si vous ne vous écartez point de cette regle.

2.° Défiez-vous de votre propre jugement, il est sujet à être corrompu par l'amour-propre, et par les passions. Consultez un saint et savant Directeur, et avec lui examinez si vos idées, vos sentimens, votre conduite sont conformes aux maximes de l'Evangile. Votre foi est-elle pure ? ne donnez-vous point dans de faux préjugés, dans l'esprit de parti ? Avez-vous une soumission entiere, humble, universelle aux décisions de l'Eglise ? Vos passions ne sont-elles point votre regle de mœurs ? Cette insatiable cupidité, cette dureté si âpre, cet esprit de vengeance si marqué, cette sensualité, cette molesse, cet esprit de libertinage, tout cela prouve-t-il une conscience fort droite ? Jugez-vous aujourd'hui sans pitié ; et n'attendez pas que la mort vienne vous développer toutes les iniquités de votre conscience.

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT GERVAIS ET SAINT PROTAIS, MARTYRS.

C'EST de saint Ambroise que nous avons appris tout ce que nous savons de ces deux saints Martyrs, les prémices de l'Eglise de Milan, si célebres dans toute l'Eglise dès le quatrieme siecle.

Saint Gervais et saint Protais freres jumeaux, étoient de Milan, fils de saint Vital Martyr, et de sainte Valerie, laquelle revenant de Ravenne, où elle étoit allée pour enterrer le corps de son saint époux, tomba dans un tas de Païens, à une lieue de Milan, qui faisoient des sacrifices au Dieu Sylvain. On voulut l'obliger de participer à ces sacrileges cérémonies ; mais refusant constamment d'y avoir part, en publiant hautement qu'elle étoit Chrétienne, elle mérita sur l'heure la palme du Martyre.

Des parens si Saints ne pouvoient pas manquer d'avoir des enfans vertueux. L'éducation chrétienne qu'ils leur avoient donnée, servit comme de base à cette haute vertu où la grace les éleva. Comme ils étoient nés peu après la naissance de l'Eglise, ils furent animés de l'esprit et de la ferveur des premiers Chrétiens ; et leur zele pour la foi de Jesus-Christ se signala dans Milan dès leur enfance.

C'étoient deux jeunes hommes bien faits, d'une haute taille, que l'innocence et la vertu rendoient respectables même aux Païens. Ils avoient passé leur jeunesse dans les exercices de la plus édifiante piété, dans les travaux d'une charité véritablement chrétienne. Ayant hérité de grands

biens par la mort glorieuse de leurs parens, ils résolurent d'en faire héritier Jesus-Christ, en les distribuant tous aux pauvres. On ne sauroit dire les grands avantages que tirerent les Fidelles qui étoient à Milan, de cette abondante charité; et combien de pauvres familles ces secours soutinrent durant la persécution que les Idolâtres faisoient aux Fidelles. Mais en faisant du bien aux étrangers, ils n'oublierent pas leurs domestiques : ils affranchirent tous leurs esclaves, et ayant pourvu à leurs besoins, ils se retirerent dans une chambre pour ne vaquer plus qu'à la priere, à la lecture des saints Livres, et aux exercices de piété. Occupés de Dieu seul, et uniquement appliqués à lui plaire, ils passerent dix ans dans cette douce solitude, vivant plutôt en Anges qu'en hommes; et ébauchant, pour ainsi dire, au milieu d'une grande Ville, cette vie solitaire qui devoit dans la suite sanctifier tant de déserts. Leur jeûne étoit continuel, et le peu de nourriture qu'ils ne prenoient qu'une fois le jour, étoit une nouvelle pénitence.

Ensevelis dans leur retraite, ils n'avoient de commerce que dans le ciel; ils étoient en priere jour et nuit, et le sommeil n'interrompoit presque point leurs prieres. Ce fut par une vie si pure, si fervente et si austere, qu'ils obtinrent du Pere des Miséricordes la grace qu'ils demandoient tous les jours de donner leur sang pour Jesus-Christ.

Quoique nos Saints se fussent rendus presque invisibles au reste des hommes, en menant une vie cachée, leur vertu ne laissoit pas de se faire jour à travers cette obscurité. Ils étoient reconnus pour Chrétiens ; mais la vénération qu'on avoit pour leur exacte probité, faisoit qu'on les laissoit assez tranquilles. Le calme cependant ne fut pas long : le Comte Astase qui

commandoit l'armée de l'Empereur, passant par Milan pour aller combattre les Marcomans, peuples de l'ancienne Germanie, reçut des plaintes contre les deux freres. Les Prêtres des Idoles vinrent le trouver, et lui dirent que s'il vouloit remporter la victoire, et retourner à Rome triomphant, il falloit qu'il obligeât Gervais et Protais, tous deux Chrétiens, à sacrifier aux Dieux, sans quoi ils lui prédisoient la défaite entiere de son armée.

Le Général effrayé de ces menaces se fait amenèr nos deux Saints : leur air exténué et humble, leur modestie le toucha. Il leur parla d'abord avec douceur; il leur dit qu'ayant appris combien les Dieux protecteurs de l'Empire les chérissoient, il avoit résolu de les mener tous deux au Temple pour leur offrir des Sacrifices, afin de les engager à bénir ses armes, et à rendre heureuse son expédition : Permettez-moi de vous dire, Seigneur, répond saint Gervais, que vous vous y prenez mal pour rendre votre entreprise heureuse; car à qui vous adressez-vous, et à qui voulez-vous offrir des sacrifices? Quel pouvoir ont ces idoles de métal ou de bois, que le feu consume, et qui s'usent avec le temps? et vous n'ignorez pas, si vous consultez seulement le bon sens, que tous vos Dieux ensemble ne valent pas le plus chétif des hommes. Voulez-vous remporter sûrement la victoire, adressez-vous au Dieu des armées, qui n'est autre que le Dieu des Chrétiens, lequel est en même-temps le vôtre, puisqu'il n'y a point, et ne peut point y avoir d'autre Dieu. Créateur du Ciel et de la terre, Maître Souverain des Empires, seul arbitre de notre sort, c'est le seul qui peut donner la victoire, est c'est aussi le seul à qui vous devez la demander.

Le Comte fut si frappé de ce discours qu'il parut d'abord interdit; mais irrité ensuite par les

les Prêtres des Idoles, et par le peuple qui crioit tumultuairement que Gervais avoit blasphémé contre leurs Dieux, et que si l'on ne vengeoit au plutôt cette impiété, quelque terrible fléau alloit tomber et sur la Ville et sur tout l'Empire. Astase le fit fouetter sur l'heure même avec des cordes plombées, d'une maniere si cruelle, qu'épuisé déjà par tant d'austerités, il rendit l'ame dans ce supplice.

Le Comte, qui auroit mieux aimé les faire apostasier que les faire mourir, mit tout en usage pour obliger saint Protais de l'accompagner du moins dans le Temple où il iroit offrir un sacrifice. Le généreux refus qu'en fit le Saint, et la hardiesse respectueuse avec laquelle il lui représenta que le bonheur de l'homme ne consistoit pas à vivre, puisque nul homme ne pouvoit être exempt de mourir, mais à connoître et à servir le vrai Dieu, Créateur du Ciel et de la Terre; qu'il voyoit bien que ce discours ne lui plaisoit pas; mais qu'il ne pouvoit déguiser la vérité, ni trahir sa conscience; qu'il ne craignoit ni les supplices, ni la mort; qu'il osoit même dire que le Comte Astase craignoit plus de Protais, que Protais ne craignoit du Comte Astase, qui croyoit perdre la bataille si Protais n'offroit un sacrilege sacrifice aux faux Dieux. Ce discours si chrétien, prononcé d'un air déterminé mais modeste, irrita furieusement le Général, qui s'étoit imaginé que la cruelle mort de saint Gervais devoit avoir intimidé son frere. Il lui dit tout en colere, qu'il voyoit bien qu'il étoit aussi insensé que son frere: Puisque tu veux périr, ajouta-t-il d'un ton colere, tu périras. Je ne saurois périr, répliqua le Saint en mourant pour la gloire de mon divin Maître: le Martyre est la voie la plus sûre du salut. Je mourrai seulement avec le regret de vous voir Idolâtre; votre malheur me touche, et je ne puis trop

ressentir votre aveuglement. Astase craignant lui-même d'être touché, se hâta de s'en défaire; il ordonna qu'on lui coupât la tête sur l'heure, ce qui fut exécuté vers le milieu du premier siecle. Les deux corps furent exposés publiquement tout un jour, et ensuite jetés à la voirie : mais Dieu les conserva. Un grand Serviteur de Dieu nommé Philippe, les enleva de nuit avec son fils, et les transporta dans sa maison; et les ayant mis dans un sépulcre de marbre, écrivit sur un papier tout ce que nous venons de rapporter, et mit cet écrit sous la tête des Saints, après quoi il enterra le sépulcre. Ce trésor précieux demeura plus de trois cents ans caché, jusqu'à ce que l'an 386 Dieu permit à saint Gervais et à saint Protais de le révéler à saint Ambroise, dans le temps qu'il se disposoit à dédier la nouvelle Eglise de Milan, qui depuis a été appelée de son nom la Basilique Ambrosienne, et qui se nomme encore aujourd'hui Saint-Ambroise-le-Grand. Voici comme ce grand Saint le raconte lui-même dans la lettre qu'il écrivit sur ce sujet à sa sœur sainte Marcelline.

Me disposant, lui dit-il, à dédier la nouvelle Eglise que j'ai fait bâtir à Milan, tout le peuple me témoigna souhaiter que je la dédiasse avec autant de solennité que j'avois fait celle des saints Apôtres, où j'avois mis de leurs Reliques. Je répondis que je ferois volontiers ce qu'on souhaitoit, pourvu que je trouvasse des Reliques des Martyrs. Aussi-tôt je sentis je ne sais quel mouvement intérieur qui me parut un présage de ce qui devoit arriver dans la suite. Dieu m'ayant fait la grace de passer le Carême dans le jeûne et dans la priere avec les Fidelles, me trouvant un soir pressé du sommeil, je commençois à m'endormir, lorsque m'éveillant tout à coup, j'apperçus devant moi deux jeunes

hommes vêtus d'une longue robe, et d'un manteau d'une extraordinaire blancheur, me paroissant tous deux être en prieres. Dès que je fus parfaitement éveillé, la vision disparut. Inquiet de savoir ce que cela signifioit, je redoublai mon jeûne et mes prieres. La même aventure m'arriva une seconde fois. Enfin la troisieme nuit, étant tout-à-fait éveillé, ces deux jeunes hommes se présenterent à moi, accompagnés d'un troisieme plus âgé, qui me parut être saint Paul, du moins étoit-il fort ressemblant au portrait que nous avons de cet Apôtre. Les deux jeunes hommes ne dirent mot; mais ce troisieme me parla, et me dit, que ceux que je voyois étoient deux illustres Martyrs de Jesus-Christ, dont la vie et la mort avoient édifié toute l'Eglise; que je trouverois leurs Reliques dans l'endroit même où je priois, et que je devois les exposer à la vénération des Fidelles. Comme j'osai lui demander leurs noms: Vous les trouverez écrits avec l'abrégé de leur vie et de leur martyre, me répondit-il, dans leur sépulcre. Ayant fait savoir ce que je viens de dire, aux Evêques voisins et à mon Clergé, nous nous assemblâmes tous dans l'Eglise de Saint-Nabor et de Saint-Félix, et ayant fait fouiller la terre au-deçà des barreaux qui environnoient les sépulcres des saints Martyrs Félix et Nabor, nous trouvâmes enfin le tombeau où étoient renfermées ces précieuses Reliques. Nous l'ouvrîmes, et nous y trouvâmes les corps des deux Martyrs; les os étoient encore entiers et dans leur situation naturelle. Le fond du tombeau étoit couvert de sang, et l'odeur merveilleuse qui en sortoit se répandit dans toute l'Eglise. On trouva sous la tête des Saints l'Ecrit dont on a parlé, qui contenoit leurs noms et l'abrégé de leur vie et de leur martyre.

Avant de lever les os de terre et de chanter

des Hymnes, on amena divers possédés au tombeau, et les Reliques des Martyrs furent bientôt vérifiées par des miracles. On les transporta dès le même jour dans la Basilique de Fauste, et parce qu'il étoit tard, on les y déposa jusqu'au lendemain; et l'on passa la nuit en priere. La foule du peuple fut prodigieuse; on y accouroit de toutes parts (continue le même saint Ambroise dans la même Lettre), et le jour suivant on porta les saintes Reliques dans la grande Basilique avec une pompe religieuse, qui fut suivie des réjouissances publiques de toute la Ville. Ce fut durant la marche de la procession, ajoute le même Saint, qu'arriva la guérison miraculeuse d'un aveugle connu de tout le monde dans Milan : il se nommoit Severe. Il n'eut pas plutôt mis sur ses yeux le bord des ornemens ou tapis qui couvroient les Reliques des Martyrs, qu'il recouvra la vue à l'heure même. Dieu manifesta la gloire de ces Saints par quantité d'autres miracles. Saint Ambroise monta en chaire, ayant à ses côtés les deux châsses, et fit un discours au peuple en l'honneur des deux Saints, comme il le rapporte dans sa Lettre à sa sœur sainte Marcelline, où il parle en ces termes : « Vous avez vu vous-» même plusieurs possédés délivrés à la vue de » ces Reliques. Combien de malades subitement » guéris en touchant le drap dont ces saints » Corps sont couverts, et combien d'autres par » l'ombre même que faisoient ces châsses ? » Combien d'Oratoires déjà dressés en leur hon-» neur ? et combien de fois leur a-t-on changé » de robes et de tapis, persuadé que tout ce » qui auroit touché ces saints Corps, auroit la » vertu de faire des miracles ? Enfin chacun s'esti-» me heureux de toucher seulement le bord de » la toile qui les couvre : *Gaudent omnes extre-» mam lineam contingere*; plein de confiance qu'on

» sera d'abord guéri : *Et qui contigerit, salvus » erit.* »

Cette Translation des saints Martyrs, qui fut dès-lors si célebre presque par tout le Monde Chrétien, se fit le 16 Juin de l'an 386, qui est le jour que l'Eglise a fixé pour leur fête.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui nos annuâ sanctorum Martyrum tuorum Gervasii et Protasii solemnitate lætificas : concede propitius, ut quorum gaudemus meritis, accendamur exemplis. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui nous comblez de joie chaque année en la fête de vos saints Martyrs Gervais et Protais : faites par votre grace que nous soyons enflammés par les exemples de ceux des mérites desquels nous nous réjouissons. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de saint Pierre Apôtre. Chap. 4.

CHARISSIMI : Communicantes Christi passionibus gaudete, ut et in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes. Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis : quoniam quod est honoris, gloriæ, et virtutis Dei, et qui est ejus Spiritus, super vos requiescit. Nemo autem vestrûm patiatur ut homicida, aut fur, aut maledicus, aut alienorum appetitor. Si autem ut Christianus, non erubescat : glorificet autem Deum in isto nomine. Quoniam tempus est ut incipiat judicium

MES bien-aimés : ayant part aux souffrances de Jesus-Christ, réjouissez vous-en, afin que quand sa gloire se manifestera, vous sentiez aussi des transports de joie. Si on vous fait des affronts à cause du nom de Jesus-Christ, ce sera un bonheur pour vous, parce que tout ce qu'il y a d'honneur, de gloire, de vertu divine, et l'Esprit même de Dieu repose sur vous. Que nul de vous au reste ne souffre comme meurtrier, ou comme voleur, ou comme médisant, ou comme un homme qui en veut au bien d'autrui. Que si quelqu'un souffre comme

à domo Dei. Si autem primùm à nobis : quis finis eorum, qui non credunt Dei Evangelio? Et si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt? Itaque et hi qui patiuntur secundùm voluntatem Dei, fideli Creatori commendent animas suas in benefactis.

Chrétien, qu'il n'en rougisse point, mais qu'il glorifie Dieu à ce sujet; car voici le temps propre pour que le jugement commence par la maison de Dieu; et si c'est par nous qu'il commence, quelle sera la fin de ceux qui n'ont pas de foi pour l'Evangile de Dieu? Et si le juste à peine se sauvera-t-il, où est-ce que l'impie et le pécheur paroîtront? Ainsi ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu, que ceux-là même s'appliquent aux bonnes œuvres, confiant leurs ames au Créateur qui est fidelle.

C'est à tous les Fidelles, soit Juifs soit Gentils convertis à la foi, que saint Pierre a écrit cette Lettre; c'est pour cela qu'on l'appelle une des Catholiques, c'est-à-dire, universelle, n'étant adressée à aucune nation particuliere. C'est de Rome, qu'il appelle par métaphore Babylone; elle a été écrite en Grec, qui étoit alors la langue universelle. Le principal dessein de l'Apôtre dans cette Lettre, est d'affermir la foi des Fidelles qui vivoient parmi les Païens.

RÉFLEXIONS.

Si le Juste à peine se sauvera-t-il, où est-ce que l'impie et le pécheur paroîtront? Il faut le demander à ces libertins de profession; à ces gens presque sans Religion; à ces personnes mondaines qui ne suivent que leurs plaisirs, qui n'écoutent que leurs passions; qui se roidissent chaque jour contre les remords de leur conscience. Demandons à cette jeune personne, qui ne peut goûter que les maximes du monde, et qui, le cœur et l'esprit remplis de vains projets de fortune et de frivoles idées de grandeur, ne soupire qu'après l'objet de son ambition, et regarde en pitié ceux qui menent une vie unie et chrétienne. Demandons à cette femme mondaine, à ces gens de plaisirs, quel doit être leur

sort? ils ont des proches et des amis de la même religion qu'eux, et qui menent une vie bien différente. Cette Dame si peu Chrétienne a une sœur dans le Cloître, dont l'innocence se nourrit dans les exercices continuels de la priere, de la plus exacte régularité, et de la plus austere pénitence. Cette digne épouse de Jesus-Christ, cette victime du divin amour si innocente, travaille à son salut avec crainte et tremblement; et c'est d'elle que l'Apôtre a dit qu'à peine seroit-elle sauvée; et sa sœur si peu dévote, si mondaine, qui se nourrit dans l'iniquité, qui vieillit dans les criminelles joies du monde, se rassure sur sa destinée éternelle. O Dieu! quel funeste aveuglement! quel état plus à plaindre?

Les déserts et les Cloîtres se sont peuplés de Saints, et ces Saints n'ont pas cru leur innocence en sûreté dans ces abris. Quelle retenue dans tous leurs sens! quelle vigilance sur tous les mouvemens de leur cœur, quelle assiduité à la priere! On a craint la tempête jusque dans ces ports du salut; on s'est défié de l'ennemi jusque dans ces asiles: toutes les épines de la pénitence n'ont pas suffi pour faire une haie à la vertu; on a travaillé sans relâche, on a craint sous la haire et sous le cilice jusqu'à la mort, dans le fond de la plus affreuse solitude; et où est-ce que ces Dames mondaines paroîtront? C'est-à-dire, que deviendront ces personnes si peu religieuses, si peu chrétiennes, si licencieuses, si libertines? que deviendront ces ames exposées aux plus grands dangers, sans secours, sans préservatifs? Ces gens esclaves de leurs passions, dont la conscience est un chaos, dont la vie est un tissu de péchés, dont les mœurs sont si corrompues? En un mot: *Si le Juste à peine se sauvera-t-il, où est-ce que l'impie et le pécheur paroîtront?*

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 6.

IN illo tempore: Descendens Jesus de monte, stetit in loco campestri, et turba Discipulorum ejus, et multitudo copiosa plebis ab omni Judæa et Jerusalem, et Maritima, et Tyri, et Sidonis: qui venerant ut audirent eum, et sanarentur à languoribus suis. Et qui vexabantur à Spiritibus immundis, curabantur. Et omnis turba quærebat eum tangere: quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. Et ipse elevatis oculis in Discipulos suos, dicebat: Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei. Beati qui nunc esuritis, quia saturabimini. Beati qui nunc fletis, quia ridebitis. Beati eritis cùm vos oderint homines, et cùm separaverint vos, et exprobraverint, et ejecerint nomen vestrum tanquam malum, propter Filium hominis. Gaudete in illa die, et exultate: ecce enim merces vestra multa est in cœlo.

EN ce temps-là: Jesus étant descendu de la montagne, il s'arrêta dans la plaine, aussi-bien que la troupe de ses Disciples, et une grande multitude de gens de toute la Judée, de Jérusalem et du pays maritime de Tyr et de Sidon, qui étoient venns ponr l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Ceux même qui étoient possédés des esprits immondes, en furent délivrés. Toute la troupe cherchoit à le toucher, parce qn'il sortoit de lui une vertu qni les guérissoit. Alors levant les yeux vers ses Disciples: Vous êtes heureux, leur dit-il, vous qui êtes pauvres; car le royaume de Dieu vons appartient. Heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés; heureux vous qui pleurez maintenant, car vous rirez. Vous serez heureux lorsqu'à cause du Fils de l'homme vous serez haïs des hommes; qu'ils vous retrancheront de leur compagnie; qu'ils vous chargeront d'opprobres, et qn'ils rejetteront votre nom comme un nom infame. Alors réjouissez-vous, faites éclater votre joie; car voilà une grande récompense qui vous attend dans le Ciel.

MÉDITATION.

De la cause et des effets de la fausse conscience.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la source de la fausse conscience, c'est notre amour-propre, qui ayant corrompu le cœur, fait passer la contagion jusqu'à l'esprit, l'aveugle, et avec ses deux assesseurs, pour ainsi dire, juge, décide de tout en souverain juge : matiere de religion et de morale, cas de conscience, points de foi, tout se juge dans ce tribunal. Quel déréglement! quel attentat! faut-il être surpris si l'on s'égare?

Un génie mince, un génie borné est plus sujet qu'un autre à donner dans l'erreur, et moins capable de s'en appercevoir et d'en revenir; aussi l'opiniâtreté est toujours inséparable de la fausse conscience. Les petits esprits, les esprits foibles, donnent toujours plus aisément dans l'erreur, et y restent avec plus de sécurité. L'orgueil est toujours un des principes de la fausse conscience. On est plein de la bonne estime de soi-même; on est plein de ses idées; on se croit infaillible dans ses jugemens. L'amour-propre a grand soin de nourrir une présomption qui est toute dans ses intérêts, et qui ne veut approuver que ce qui le flatte: et de-là vient l'opiniâtreté de la fausse conscience, et sa fausse sécurité.

Quoique la conscience soit un jugement secret de l'ame, par lequel elle approuve ou désapprouve ce qu'elle fait, la fausse conscience joint toujours à ce jugement les suffrages d'un cœur naturellement porté à se satisfaire. Quand ces deux principes concourent, dans quel aveuglement, dans quels égaremens ne vit-on pas? Que de faux pas sous un tel guide? tout sert

alors, à endormir le pécheur dans une fausse paix, et dans la tranquillité d'une conscience trompée, laquelle fait regarder comme des tentations les remords? C'est un miroir faux qui dissimule et qui flatte, et de-là vient qu'une conscience erronée revient si rarement de ses erreurs, sur-tout si cette conscience fausse se trouve avec un petit génie : de-là vient aussi cet entêtement qui fait regarder comme ennemi tout ce qui trouble cette fausse paix. Bon Dieu! qu'est-ce qui peut sortir d'une si mauvaise source?

SECOND POINT.

Considérez que la fausse dévotion, les abus les plus grossiers, les hérésies même doivent tous leurs progrès à ce faux jour. C'est la fausse conscience qui a introduit, ou du moins toléré et approuvé ces déréglemens de l'esprit et du cœur; et c'est toujours elle qui les nourrit et qui les autorise. Avec une fausse conscience il n'y a point de mal qu'on ne commette; car à quoi ne se porte pas un ambitiéux qui s'est fait une conscience de ses fausses maximes? Conscience tant qu'il vous plaira, corrompue par l'ambition, quelles malignes jalousies n'inspire-t-elle pas? quelles fourberies et quelles trahisons dont, s'il est nécessaire, elle ne s'aide pas? Quand la conscience est de concert avec l'envie d'avoir, les injustices les plus criantes ne coûtent rien: point d'usures qu'elle ne favorise, point de simonies qu'elle ne pallie, point de vexations, point de violences, point de mauvais procès, point de chicanes qu'elle ne justifie. Quand la conscience est formée par l'animosité, par la haine, dites les ressentimens, les aigreurs qu'elle n'autorise pas, les vengeances qu'elle n'appuie pas, les divisions scandaleuses, les inimitiés qu'elle ne fomente pas, les fiertés, les duretés qu'elle n'approuve pas? Rien n'arrête une fausse

conscience : pervertie qu'elle est d'une part, et néanmoins conscience de l'autre, elle ose tout, elle se porte à tout. On s'étonne de voir des gens de probité, dévots même de profession, et cependant vindicatifs, médisans, orgueilleux, rebelles quelquefois aux décisions des Docteurs les plus éclairés de l'Eglise même. C'est le fruit, c'est l'ouvrage de la fausse conscience qui approuve, qui autorise tout ce qui flatte l'amour-propre, tout ce qui convient à la convoitise et à la cupidité. Avec une fausse conscience que ne firent pas les Juifs ? Ils crucifierent le Saint des Saints. Que n'ont pas fait, et que ne font pas encore tous les jours tant d'hérétiques ? C'est par l'artifice de la fausse conscience que tant de petites gens, tant de peuples ignorans, tant de femmes qui n'ont pas la moindre teinture des Lettres, se mêlent de décider des points les plus impénétrables de la Religion, jugent tranquillement de tout, et refusent scandaleusement de se soumettre aux plus saintes décisions de l'Eglise. Avec une fausse conscience on commet le mal hardiment, tranquillement, parce qu'on ne ressent aucun trouble : on le commet sans ressource, car la grande ressource du pécheur c'est la conscience droite et sainte, qui en commettant même le péché le condamne ; c'est par-là que Dieu le rappelle. Mais quand cette voix est fermée, quand cette voix se tait, quelle ressource reste-t-il au pécheur ? La délicatesse de conscience dans les Saints, les scrupules même dans les ames les plus timorées, font bien voir combien ils appréhendoient le malheur d'une fausse conscience.

Ah ! Seigneur, quelque irrité que vous soyez, ne punissez jamais votre peuple par un tel aveuglement : déchargez votre colere sur tout le reste, mais épargnez-nous sur cet article. Rendez-nous au contraire si délicats, si vifs sur tous vos

Commandemens, et donnez-nous une conscience si timorée, que nous nous défiions toujours plus de nos propres lumieres; donnez-nous un cœur et un esprit humble, docile, soumis et droit, et que votre seule loi soit toujours mon guide.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini. Psal. 118.

Heureux ceux qui sont toujours dans les voies de l'innocence, et qui marchent fidellement dans la loi du Seigneur.

Delicta juventutis meæ, et ignorantias meas ne memineris, Domine. Psal. 24.

Seigneur, oubliez pour toujours mes illusions et mes erreurs, et ne vous souvenez plus des péchés de ma jeunesse.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° AYEZ en horreur un si mauvais guide, et ne craignez rien tant que l'illusion en fait de salut. Il est difficile que tant de gens qui sont manifestement dans l'erreur, et tant d'autres d'une vie d'ailleurs si unie, donnent par pure malice dans de grossiers déréglemens en matiere de mœurs, et vivent tranquillement dans des habitudes si opposées aux véritables maximes de l'Evangile. C'est la fausse conscience qui fait tous ces dégâts, c'est elle qui porte tous ces mauvais fruits. Seroit-il possible que des gens qui ont d'ailleurs de l'esprit, de la droiture, de la probité même, ne connussent pas qu'ils sont hors de la voie du salut, si la fausse conscience ne les aveugloit, et si dans cet aveuglement elle n'irritoit leurs passions, et ne les rendoit sourds et insensibles à toutes les sollicitations de la grace? Vous devez vous précautionner contre un

mal si dangereux et si commun : défiez-vous de votre opiniâtreté en matiere de dévotion. Vous vous roidissez contre les avis de vos directeurs, de vos parens, de vos amis : prenez garde que votre opiniâtreté ne soit l'effet d'une fausse conscience. Ne vous êtes-vous pas persuadé qu'il n'y a point de mal d'aller à la Comédie ou à l'Opéra; que vous pouvez vous trouver sans danger en certaines compagnies où l'innocence risque beaucoup; que votre assiduité au jeu est sans conséquence? Ne vous croyez-vous pas obligé de vous mettre en colere bien des fois, et d'être sans cesse de mauvaise humeur dans votre famille? N'exigez-vous point avec trop d'âpreté ce qui vous est dû? Et cette dureté envers ceux qui dépendent de vous n'est-elle point l'effet d'une fausse conscience? Si vous êtes dans l'état Ecclésiastique ou Religieux, ne vous dispensez-vous point trop légérement de certains devoirs? Et n'êtes-vous point dans l'erreur en croyant que vous êtes en bonne conscience dans l'usage que vous faites des revenus de vos Bénéfices? Avez-vous raison de vous rassurer sur la maniere si peu dévote dont vous dites l'Office, et sur les prétextes frivoles que vous avez de vous dispenser d'offrir l'adorable Sacrifice? Une conscience décevante autorise tous ces défauts; mais vous rend-elle moins criminel? remédiez sans délai à ces désordres.

2.° Gardez-vous bien de chercher de ces Directeurs flatteurs et relâchés, de ces Docteurs accommodans, de ces Prophetes qui ne disent que ce qui flatte l'amour-propre : ce sont de mauvais guides. Ne vous adressez point à des aveugles pour être conduits, et ne cherchez point des gens qui prononcent toujours en faveur de votre amour-propre. Exposez simplement vos doutes à des gens éclairés, et suivez leurs décisions sans réplique.

VINGTIEME JOUR.

SAINT SILVERE, PAPE ET MARTYR.

THÉODAT Roi des Goths en Italie, alarmé des conquêtes que faisoit Bélisaire, Général de l'armée de l'Empereur Justinien, obligea le Pape saint Agapet d'aller à Constantinople pour y demander la paix. Le saint Pape ne put l'obtenir; mais il y signala son zele et sa vigueur pour les intérêts de la Religion, et refusa de recevoir à sa communion Anthime Evêque Eutychien. On eut beau le menacer de l'exil, il fut inflexible; et usé enfin de travaux et de pénitences, il y mourut l'an 536.

On n'eut pas plutôt appris à Rome sa mort, qu'on s'assembla pour lui donner un successeur. L'Impératrice Théodora, la grande protectrice des Eutychiens, et singuliérement de l'Evêque Anthime qu'elle avoit tiré de Trébisonde pour le mettre sur le Siege de Constantinople, résolut d'avoir un Pape qui fût à sa dévotion. Elle jeta les yeux sur le Diacre Vigile, qu'elle fit partir pour Rome, écrivit à Bélisaire de le faire élire successeur d'Agapet. Mais le Roi Théodat qui ne vouloit point un Pape qui fût créature de l'Empereur, le prévint, et obligea par force le Clergé de Rome d'élire le Sous-Diacre Silvere: il étoit de la Campagne de Rome, et fils de Hormisdas qui étant veuf fut fait Diacre de l'Eglise Romaine, et ensuite Pape.

L'élection de Silvere n'avoit pas été d'abord fort canonique; mais le Clergé craignant un schisme, et voyant d'ailleurs que le sujet étoit très-propre pour remplir dignement la place où il avoit été élevé, la rectifia, et toutes les voix

s'étant réunies, on confirma librement l'élection par tous les suffrages. Silvere fut ordonné Diacre et Prêtre, et ensuite sacré Evêque le 20 de Juin de l'an 536.

Silvere n'avoit pas apporté de fort saintes dispositions au souverain Pontificat; mais il ne se vit pas plutôt revêtu de cette suprême dignité, qu'il résolut de ne s'en rendre plus indigne. Il gémit devant Dieu de ses vues peu épurées et de son ambition, et commença d'édifier toute l'Eglise par la pureté de ses mœurs et par toute sa conduite. Sa vigilance contre l'erreur, son zele à la proscrire, sa sollicitude pastorale à pourvoir à tous les besoins de l'Eglise, dans un temps où l'hérésie, soutenue de la puissance séculiere, ravageoit la vigne du Seigneur, le firent regarder comme un des plus grands Papes.

Cependant Vigile qui venoit de Constantinople pour envahir le Siege Apostolique, ayant trouvé Silvere élu, et déjà placé sur le Saint Siege avec l'applaudissement de tout le monde, n'osa rien remuer : il ne se rebuta pas néanmoins, et il mit toute sa confiance dans le pouvoir de Bélisaire à qui l'Impératrice avoit écrit en sa faveur. Ce Général après avoir remis la Sicile sous l'obéissance de l'Empereur, faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes en Italie sur les Goths, et avoit pris sur eux la ville de Naples. Vigile l'y alla trouver pour lui porter la commission de l'Impératrice, et Bélisaire lui promit de l'exécuter dès qu'il se seroit rendu maître de Rome. Il fut bientôt en état de le servir : car le peuple Romain épouvanté du sac de la ville de Naples, chassa la garnison des Goths, et appela Bélisaire. Rome fut bientôt assiégée par les Goths. Le siege dura un an, pendant lequel on se battit soixante-sept fois, Bélisaire s'étant renfermé dans la Ville. On remarqua durant ce siege, que les Goths, quoiqu'Ariens et Barbares, ne firent aucun désor-

dre dans les Eglises des Catholiques qui étoient hors de la Ville, et ils ne l'attaquerent pas même par un endroit des murailles à demi-ruiné qui étoit sous la protection particuliere de saint Pierre. Le respect que les Barbares rendoient à saint Pierre devint nuisible au Pape Silvere : car les ennemis de notre Saint prirent de-là occasion de le calomnier, et de dire qu'il entretenoit des intelligences avec les Barbares.

Cependant le Diacre Vigile étoit retourné à Constantinople, pour donner avis à l'Impératrice qu'il avoit trouvé le Saint Siege occupé par une créature du Roi des Goths ; que tout le Clergé et le peuple étoient pour le nouveau Pasteur, et il n'oublia rien pour la porter à le faire chasser de son Siege. Mais cette Princesse avant que de rien faire voulut sonder l'esprit du nouveau Pape, et voir si sans user de violence elle pourroit venir à bout de ses desseins. Elle lui écrivit pour lui demander le rétablissement d'Anthime Eutychien dans le Siege de Constantinople, des autres hérétiques que son prédécesseur saint Agapet avoit proscrits, et l'abrogation du saint Concile de Chalcédoine ; bien résolue de faire mettre Vigile à sa place si le Pape Silvere le lui refusoit. Le saint Pontife ayant lu les lettres qu'elle lui en écrivoit, découvrit aisément le dessein de la Princesse : mais ni les menaces qu'on eut soin de lui faire de sa part, ni la vue de l'exil auquel il s'attendoit, ni l'horreur des supplices auxquels il se vit exposé, ne furent pas capables de l'intimider. Il récrivit à l'Impératrice de la maniere la plus respectueuse, mais la plus digne d'un vrai successeur de saint Pierre. Il lui représenta que la déposition d'Anthime Eutychien, et de tous les autres hérétiques, n'étoit pas seulement légitime, mais nécessaire ; que ce seroit faire rentrer le loup dans la bergerie s'il rétablissoit tous ces hérétiques si légitimement déposés, et qu'il étoit prêt

à donner sa vie plutôt que de rien faire contre le saint Concile. L'Impératrice irritée d'une réponse si généreuse, écrivit incessamment à Bélisaire de ne plus rien ménager avec le Saint, de chasser du Saint Siege cet ennemi mortel des Eutychiens, et de mettre Vigile en sa place.

Comme ce Général craignoit Dieu, il reçut cet ordre avec douleur : il eut horreur de mettre la main sur l'Oint du Seigneur, et craignit d'attirer sur lui et sur tout l'Empire la colere de Dieu, s'il osoit entreprendre de chasser le Pape. Il ne cherchoit donc qu'à éluder les ordres par des délais ; mais craignant d'être disgracié, il résolut d'obéir et il ne chercha que des prétextes. Il lui fut aisé d'en trouver ; on accusa le saint Pape d'être d'intelligence avec les Goths, et l'on produisit même des lettres. Bélisaire en découvrit aisément la fausseté, et reconnut la calomnie ; mais il n'eut pas le courage d'y résister. Il fit venir saint Silvere dans son Palais, et sans lui permettre de se justifier, il lui fit ôter le Pallium, le fit dépouiller de ses habits, et le revêtit d'une robe de Moine ; après quoi, il envoya dire au Clergé qui l'avoit accompagné, et qu'on avoit arrêté dans les deux salles du Palais, que le Pape étoit déposé et fait Moine. L'épouvante saisit tous ceux qui entendirent ce discours : chacun s'enfuit craignant d'être maltraité dans une maison où l'on venoit de traiter si indignement le Souverain Pontife.

Bélisaire n'en demeura pas là ; voyant les larmes, et entendant les cris de tout le peuple qui demandoit son Pasteur, il appréhenda une sédition, et pour cela il envoya saint Silvere en exil à Patare ville de Lycie dans l'Asie Mineure, et sans perdre un moment de temps, il fit élire Vigile en sa place sans que le Clergé osât contredire à ses volontés. Une violence si criante, et un si sacrilege attentat mit toute l'Eglise en deuil,

et fit gémir tous les bons Catholiques. Saint Silvere fut le seul qui sentit une véritable joie de se voir si maltraité pour la défense de la foi et pour les intérêts de l'Eglise ; il regardoit son exil comme une récompense de son zele et de ses travaux, et quoiqu'il y souffrît bien des persécutions et des miseres, on ne le vit jamais plus content. Heureux, disoit-il, si je puis expier les irrégularités de mon élection, par les incommodités de mon exil ! encore plus heureux si je donnois mon sang pour la foi et pour l'Eglise!

Cependant Dieu ne laissa pas le saint Pape sans secours. Il ne fut pas plutôt arrivé à Patare, que l'Evêque du lieu, touché de voir le Souverain Pontife chassé de son Siege avec tant d'injustice et de cruauté, alla trouver l'Empereur pour lui représenter l'indignité d'un traitement si injuste. Ce prince qui étoit d'ailleurs Catholique et religieux, mais qui avoit un peu trop de complaisance pour l'Impératrice qui étoit Eutychienne, ordonna que l'on remenât le Pape en Italie; et que s'il étoit convaincu d'avoir écrit au Roi des Goths les lettres dont on le faisoit auteur, il lui fût défendu de demeurer dans Rome, mais non pas dans toute autre ville de l'Italie qu'il lui plairoit, et que s'il étoit trouvé innocent il fût rétabli dans son Siege. L'Impératrice fit tous ses efforts pour empêcher que cet ordre fût exécuté; mais Justinien demeura ferme, et saint Silvere revint en Italie.

Vigile fut averti de son retour, et comptant toujours sur la faveur de l'Impératrice, il fit si bien auprès de Bélisaire qu'il l'obligea de lui remettre le saint Pape entre les mains; et on ne le lui eut pas plutôt livré, qu'il le fit transporter dans une petite Isle déserte de la mer de Toscane appelée Palmaria, aujourd'hui Palmorola. Toute la Chrétienté gémit, apprenant avec quelle indignité le Souverain Pontife étoit traité.

La plupart des Evêques lui écrivirent pour lui témoigner la part qu'ils prenoient à la persécution qu'on lui faisoit ; ceux de Terracine, de Fundi, de Terme et de Minturne, voisins du lieu de son exil, le vinrent visiter, et furent charmés de sa patience.

Toujours Chef de l'Eglise, il n'en négligea jamais le Gouvernement. Sa sollicitude Pastorale fut aussi vive dans Palmorola qu'elle l'avoit été à Rome ; même zele contre les abus, même fermeté contre les artifices pernicieux d'une Impératrice hérétique qui ne le persécutoit que parce qu'il refusoit de rétablir sur le Siege de Constantinople Anthime Evêque Eutychien, et de révoquer le saint Concile de Chalcédoine. Il se glorifie dans une de ses réponses aux Evêques qui lui avoient écrit, d'être nourri du pain d'angoisse dans cette terre de tribulation, et de n'avoir de l'eau qu'avec mesure. Enfin ce saint Pontife accablé de miseres, mais comblé de mérites, mourut dans le lieu même de son exil le 20 de Juin de l'an 540. Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par les miracles qui se firent d'abord à son tombeau, et qui l'ont toujours fait honorer comme un saint Martyr ; aussi l'Eglise lui a-t-elle décerné de tout temps les honneurs du Martyre.

Le changement, ou, pour mieux dire, la conversion de Vigile fut regardée dès-lors comme un miracle insigne du saint Martyr : car se voyant son légitime successeur par le consentement unanime de tout le Clergé, après la mort du Saint, il se repentit si fort de son ambition, et changea si bien de conduite, qu'il devint un des plus généreux, des plus zélés défenseurs de la foi, et un grand Pape. Bélisaire ressentit aussi les effets de la protection de notre Saint ; il se repentit vivement des duretés qu'il avoit eues à son égard ; et pour laisser à la postérité un monument de son repentir, il fit bâtir une Eglise

dans Rome, et fit mettre sur le portail une inscription qui marquoit que c'étoit une réparation publique de sa faute.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

INFIRMITATEM nostram respice, omnipotens Deus: et quia pondus propriæ actionis gravat, Beati Silverii Martyris tui atque Pontificis intercessio gloriosa nos protegat. Per Dominum, etc.

O DIEU Tout-puissant, regardez notre foiblesse; et parce que nous sommes accablés sous le poids de nos péchés, soutenez-nous par l'intercession de votre glorieux Martyr et Pontife le Bienheureux Silvere. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Jude Apôtre.

CHARISSIMI: Memores estote verborum quæ prædicta sunt ab Apostolis Domini nostri Jesu Christi, qui dicebant vobis, quoniam in novissimo tempore venient illusores, secundùm desideria sua ambulantes in impietatibus. Hi sunt, qui segregant semetipsos, animales, spiritum non habentes. Vos autem, Charissimi, superædificantes vosmetipsos sanctissimæ vestræ fidei, in Spiritu sancto orantes, vosmetipsos in dilectione Dei servate, expectantes misericordiam Domini nostri Jesu Christi in vitam æternam.

MES bien-aimés: Souvenez-vous des choses qu'ont déjà annoncées les Apôtres de Jesus-Christ Notre-Seigneur, qui vous disoient qu'au dernier temps il viendra des séducteurs marchant au gré de leurs passions dans les voies de l'impiété. Ce sont des gens qui se séparent des autres; gens d'une vie animale, qui n'ont point celle de l'esprit. Vous au contraire, mes bien-aimés, faisant de vos personnes un édifice qui soit fondé sur votre foi toute sainte, et priant par le mouvement de l'Esprit-Saint, maintenez-vous dans l'amour de Dieu, et attendez la miséricorde de Jesus-Christ Notre-Seigneur pour vivre éternellement.

Saint Jude ayant survécu à la plupart des Apôtres, écrivit cette Epître quelque temps après leur mort : elle est comme un précis de la seconde Epître de saint Pierre ; elle est écrite contre les mêmes hérétiques, qui corrompant la foi et niant la nécessité des bonnes œuvres, introduisoient le libertinage et une horrible licence des mœurs. Origene dit de cette Epître qu'elle ne contient que très-peu de paroles, mais qu'elles sont très-efficaces.

RÉFLEXIONS.

Souvenez-vous des choses qu'ont déjà annoncées les Apôtres. Peu de déréglemens, peu d'erreurs dans le monde parmi les Chrétiens que les Apôtres n'ayent prévus, et contre quoi ils n'ayent crié pour prévenir les esprits, et leur donner le contre-poison dans leurs instructions salutaires ; cependant toutes ces précautions, tous ces préservatifs n'ont pas empêché les séducteurs de faire des conquêtes dans tous les temps. Bon Dieu! que le cœur de l'homme a un violent penchant au mal, et que son esprit est volage! Les Apôtres après Jesus-Christ ont eu soin de l'avertir, qu'au dernier temps il viendroit des séducteurs qui sous la peau de brebis n'auroient en vue que de faire du dégât dans le bercail ; nul hérétique qui n'ait affecté des dehors imposans. Calvin n'a crié que contre la licence des mœurs, et n'a prêché que la Prétendue Réforme. Les hérétiques des premiers siecles n'avoient pas un autre jargon ; c'est l'artifice le plus usité de tous les ennemis de l'Eglise pour séduire les simples. Sans ce leurre on n'en imposeroit pas aux gens ; c'est toujours sous le nom de réforme que l'erreur fait fortune ; mais qu'on rapproche un peu de l'esprit de l'Evangile ces prétendus réformateurs ; l'abrogation du jeûne et de l'abstinence, la suppression des bonnes œuvres, l'anéantissement

des Sacremens et de tout ce qui gêne dans la Religion et la foi est le fruit de leur doctrine. Nul hérétique qui ne se soit déclaré contre le Saint Siege ; cette aveugle soumission à l'Eglise gêne autant le cœur que l'esprit. L'amour-propre est toujours d'accord avec l'orgueil, et comme on ne manque jamais de prétexte pour secouer le joug, la rébellion contre les plus saintes lois établit toujours l'empire des passions ; et voilà au juste à quoi se réduisent toutes ces prétendues réformes. Aussi vit-on jamais tous ces grands clabaudeurs solidement dévots et fort mortifiés ? Vit-on la foi éteinte avec des mœurs pures ? Nul séducteur qui ne marche au gré de ses passions ; ce n'est même dans le fond que pour marcher au gré de ses passions qu'on se révolte contre l'Eglise ; nulle hérésie qui se renferme dans les seules bornes de l'esprit, nulle qui soit purement spéculative ; c'est toujours en faveur du cœur que l'esprit fait tous les frais. Calvin ne réprouve les bonnes œuvres, et ne fixe déterminément le nombre des prédestinés, que pour ôter tout frein et toute gêne à la concupiscence. Le piege seroit trop grossier, et le poison trop visible si l'on parloit si françois. Il faut jeter de la poudre aux yeux, il faut user de détours séduisans, de sophismes captieux, de prétextes de Religion qui en imposent aux simples ; mais le masque ne tient jamais jusqu'au bout ; et ce que dit l'Apôtre est toujours vrai, que tout séducteur, en fait de religion, ne marche qu'au gré de ses passions, dans les voies de l'iniquité où l'entretiennent l'éloignement des Sacremens et sa révolte contre l'Eglise. *Ce sont des gens*, continue-t-il, *qui se séparent des autres*. La singularité est toujours inséparable de l'orgueil et de l'esprit de parti. Je ne suis pas comme le reste des hommes, disoit le Pharisien (*a*). Nul hérétique qui ne pense

(a) *Luc.* 18.

ainsi de sa prétendue probité, et qui ne regarde en pitié ceux qui se tiennent immuablement attachés à l'Eglise. *Gens d'une vie animale, et qui n'ont point celle de l'esprit*, continue le même Apôtre. C'est-là le caractere de tous ceux qui s'égarent en matiere de foi. Qu'ils raisonnent tant qu'il leur plaira, qu'ils soient habiles dans l'art d'en imposer, qu'ils ayent de l'esprit, et encore plus de hardiesse et d'opiniâtreté, comme en ont tous les hérétiques de tous les siecles : l'Esprit de Dieu ne demeure point avec l'homme qui n'est que chair (*b*) ; de-là vient que les ouvrages de tous les hérétiques n'ont point d'onction. Ils peuvent être savans, ils peuvent avoir du brillant, mais ils s'égarent. *Mes bien-aimés*, conclut l'Apôtre, *faisant de vos personnes un édifice qui soit fondé sur votre foi toute sainte, et priant par le mouvement de l'Esprit-Saint, maintenez-vous dans l'amour de Dieu, et attendez la miséricorde de Jesus-Christ Notre-Seigneur, pour vivre éternellement.* Ces paroles renferment le caractere de la véritable piété, et font le juste portrait des vrais Fidelles.

(b) *Gen.* 3.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 14.

IN illo tempore : Dixit Jesus turbis : si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex

EN ce temps-là : Jesus dit aux troupes de gens qui alloient avec lui : Si quelqu'un vient à moi, sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres, ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple : et celui qui ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon Disciple. Car qui d'entre vous ayant dessein

vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum; ne, posteaquàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes: Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare? Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium Regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei, qui cum viginti millibus venit ad se? Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.

de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire, et s'il a de quoi achever; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant: Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever? Ou bien, quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant s'il peut avec dix mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille? Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon Disciple.

MÉDITATION.

De la voie qui nous conduit à Jesus-Christ.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que personne ne va au Pere que par Jesus-Christ, et que pour aller à Jesus-Christ, il faut renoncer à soi-même; il faut haïr jusqu'à sa propre personne, il faut porter sa croix, et ne la pas trainer. Cette voie qui mene à Jesus-Christ paroît étroite, elle révolte bien des gens; mais il n'y en a point d'autre. Le Sauveur du monde s'est assez expliqué; il est la voie, tout autre sentier égare; mais pour entrer

entrer dans cette voie, il faut se décharger de tout ce qui embarrasse : le chemin est trop étroit pour y entrer avec des fardeaux et du bagage. Jesus-Christ nous déclare qu'il faut rompre bien des liens pour marcher après lui : amour trop tendre et trop absolu pour ses parens ; affection démesurée pour tout ce qui nous est cher, renoncement à nos propres intérêts ; dénuement de nous-mêmes ; rien n'est plus expressément énoncé, rien n'est plus souvent répété dans l'Evangile. L'amour-propre s'est récrié contre un arrêt si décisif ; a-t-on eu égard à ses remontrances ? Il y a dix-huit siecles que l'esprit, que le cœur humain d'accord avec les passions, s'efforcent d'en appeler ; mais y a-t-il un tribunal supérieur, ou même égal à celui qui a fait cette loi, et qui a prononcé cet oracle ? Toutes les hérésies ont conspiré contre cette morale de Jesus-Christ ; celles même qui ont crié le plus contre le relâchement, n'ont eu en vue dans le fond que de favoriser la cupidité, et de mettre au large l'amour-propre. Quelles plaintes toutes plus frivoles n'a pas fait le monde contre cette prétendue sévérité de Jesus-Christ ! que de raisonnemens tous plus faux, tous plus vides pour éluder l'universalité de la loi, pour imaginer et faire accroire à certaines gens une dispense ! mais l'oracle est général : Celui qui ne porte pas sa croix tous les jours, ne peut être mon Disciple. Les Grands du monde, les gens de qualité, les personnes riches, les femmes mondaines, ne sont-ils point compris dans cet arrêt ? qu'on nous montre donc une autre morale pour eux ; et s'il n'y en a point, qui les dispense de cette loi ? qui autorise leur vie de plaisirs ? qui les justifie en vivant d'une maniere si opposée à celle que Jesus-Christ nous a prescrite ? Si les personnes qui menent une vie molle, immortifiée, délicieuse, une vie toute mondaine, étoient

sauvées en continuant dans cette voie, on peut dire qu'elles le seroient contre la parole expresse de Jesus-Christ.

SECOND POINT.

Considérez que quand le Sauveur dit qu'on doit haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses sœurs et ses freres, il ne parle pas de cette haine que cause l'inimitié. Celui qui nous ordonne d'aimer jusqu'à nos plus grands ennemis, n'a garde de nous conseiller de haïr nos proches; il parle de cet amour de préférence que nous devons avoir pour Dieu, en sorte que n'ayant en vue que de lui plaire, nous soyons prêts à tout sacrifier, parens, amis, notre vie même, plutôt que de déplaire à Dieu (*c*). Saint Jacques et saint Jean laissent leur pere dans la barque pour suivre Jesus-Christ; ce divin Sauveur ne permet pas même à celui qu'il a appelé, d'aller donner la sépulture à son pere (*d*). C'est selon cette morale de Jesus-Christ que les Saints ont tout quitté, qu'ils se sont dépouillés de tout pour le suivre, et que tant de personnes Religieuses font encore tous les jours ce sacrifice. Quel malheur pour ceux qui ayant mis la main à la charrue, regardent derriere eux! Ces personnes qui nourrissent cet attachement aux parens jusque dans le Cloître; ces personnes Religieuses qui ne suivent que l'esprit de la chair et du sang, obéissent-elles à ce précepte, suivent-elles cette morale? nul Disciple de Jesus-Christ sans ce dénuement. Le renoncement à soi-même n'est pas d'une moins indispensable nécessité; mais est-il aujourd'hui d'un grand usage? Hélas! chacun cherche ses intérêts, l'amour-propre est le grand mobile qui fait agir; ceux qui paroissent les plus dévots ne

(c) *Matth.* I. (d) *Luc.* 9.

sont pas toujours les plus grands ennemis de soi-même. On se recherche presque en tout, et si l'on se flatte de suivre Jesus-Christ, c'est toujours en compagnie de l'amour-propre. Ne nous étonnons pas s'il y a aujourd'hui dans le monde, et même quelquefois dans l'état Religieux, si peu de parfaite piété, si peu de vrais Disciples. Il faut suivre en tout Jesus-Christ ; et l'on n'écoute que la voix de la chair et du sang. Il faut se haïr soi-même, mortifier ses sens, porter sa croix ; croyons-nous suivre nous-mêmes cette morale ?

Mon Dieu, quelle est notre conduite ? Nous écoutons, nous recevons les paroles de Jesus-Christ comme des oracles, et nous n'en faisons point la regle de nos mœurs : nos mœurs sont tout opposées à sa doctrine, et nous vivons dans une assoupisante sécurité.

Je reconnois, Seigneur, je sens par votre miséricorde mes illusions et mon erreur : faites que je profite de cette connoissance, et que convaincu, autant que je le suis, de la vérité de votre doctrine et de la sainteté de votre morale, j'en fasse désormais la seule regle de mes mœurs.

Aspirations dévotes durant le jour.

Utinam dirigantur viæ meæ, ad custodiendas justificationes tuas. Psal. 118.

Qu'il vous plaise, Seigneur, me faire marcher sans cesse dans les voies de vos préceptes.

Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes. Joan. 6.

Hélas ! Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUAND il n'y a qu'une voie pour parvenir au terme où l'on doit aller, c'est folie de délibérer sur le chemin qu'on doit prendre. Il n'y a qu'une foi, qu'une doctrine dans notre Religion, il ne peut y avoir qu'une morale, et c'est celle de l'Evangile ; et voilà la seule route pour aller dans le ciel. Quelle extravagance de prendre une autre voie ! Détachement sincere des biens créés, détachement de la chair et du sang, victoire des passions, haine, pour ainsi dire, de soi-même ; voilà le seul chemin qui nous conduit au salut : est-ce celui que vous tenez ? Tout autre sentier égare. Il a une voie qui paroît droite à l'homme, dit le Sage (*e*), dont la fin néanmoins conduit à la mort. Ne cherchez-vous point des Directeurs lâches et complaisans ? ne cherchez-vous point une morale relâchée ? Quel véritable motif vous a fait donner la préférence à ce Confesseur sur un autre ? n'est-ce point parce que la rigidité de celui-ci ne vous accommodoit point ; et qu'au contraire votre amour-propre, votre immortification, votre lâcheté s'accommodent fort de l'indulgence de l'autre ? Quelle pitié, mais quelle folie de ne chercher un guide que pour s'égarer ! Examinez vos véritables motifs sur cet article, l'affaire est de trop grande conséquence pour vouloir seulement risquer.

2.° Vous cherchez Dieu : voyez si c'est véritablement Dieu que vous cherchez dans cet emploi, dans cette étude, dans ce négoce, dans ces divertissemens ; si c'est purement Dieu que vous cherchez dans votre office, dans les exercices de votre zele, dans les fonctions même du ministere sacré. Ne recherchez-vous point vos propres

(*e*) *Prov.* 26.

intérêts, ne vous recherchez-vous point vous-même ? Consacré au service de Dieu dans l'état Ecclésiastique ou Religieux, ne servez-vous point encore le monde ? n'êtes-vous point encore un peu trop attaché à vos parens ! Souvenez-vous que Jesus-Christ vous dit, que c'est en vain que vous vous flattez d'être son Disciple, si vous tenez encore à la chair et au sang. Ne passez pas le jour sans avoir fait sur tous ces points une prompte et sincere réforme.

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE, CONFESSEUR.

SAINT Louis de Gonzague, Prince de la Maison de Mantoue, si illustre pour le mépris qu'il a fait des grandeurs du siecle, et pour l'innocence de sa vie, étoit fils de Ferdinand Marquis de Châtillon en Lombardie, et de Marthe de Tane, de l'une des meilleures familles de Quiers en Piémont. Cette Princesse, sur le point d'accoucher, fut si malade qu'elle fut abandonnée des Médecins. Dans cette extrémité, elle n'eut pas plutôt voué à la sainte Vierge l'enfant qu'elle portoit, qu'elle accoucha heureusement. Ce fut le 9 de Mars de l'an 1568 que notre Saint vint au monde ; il fut baptisé en naissant, et quelque temps après nommé Louis par Guillaume Duc de Mantoue, chef de la Maison de Gonzague, et son proche parent.

La Marquise de Châtillon persuadée que le devoir le plus essentiel d'une mere est de bien élever ses enfans, ne vit pas plutôt le petit Prince capable de quelque éducation qu'elle

s'appliqua elle-même à lui en donner une très-chrétienne. On s'apperçut bientôt que l'heureux naturel du jeune Louis n'auroit pas besoin de beaucoup de leçons : son air, ses inclinations, son penchant à la vertu le firent appeler dès-lors le petit Ange.

La vivacité de son esprit fit croire à Ferdinand qu'il avoit le génie guerrier, que son fils auroit du goût pour les armes. Il le mena à Casal dès l'âge de cinq ans. Le plaisir que le jeune Louis prenoit aux exercices militaires en donnoit beaucoup au Marquis, mais ce plaisir faillit à lui coûter cher : car le jeune Prince ayant un jour chargé lui-même une piece de campagne, qui étoit sur le rempart, et y ayant mis le feu, faillit à être écrasé par les roues de l'affût qui reculerent. Ce ne fut pas le seul danger qu'il y courut; la fréquentation des gens de guerre lui apprit à dire des paroles trop libres; il n'en fut pas plutôt repris par son Gouverneur qu'il en eut horreur : et quoiqu'il eût prononcé ces paroles sans en concevoir le sens, ce fut-là son plus grand péché, qu'il pleura, et dont il fit pénitence toute sa vie.

Louis croissant en âge, croissoit aussi en sagesse et en vertu. Il se donna tellement à Dieu dès l'âge de sept ans, que le Cardinal Bellarmin assure que dès ce temps-là il avoit commencé à mener une vie parfaite. Il eut dès-lors ses heures de prieres réglées; il y étoit si exact, que même dans une fievre quarte de dix-huit mois qui l'avoit beaucoup affoibli, on ne les lui vit jamais omettre. Ferdinand son pere charmé de la sagesse et des belles qualités de son fils, n'omit rien de tout ce qu'il crut pouvoir contribuer à lui donner une éducation digne de sa naissance. Il le mena à la Cour du grand Duc de Toscane son ami : l'air de la Cour, d'ordinaire si contagieux, n'altéra point son innocence. Louis

fit à Florence des progrès surprenans dans les voies de la perfection; la priere et l'étude lui tinrent lieu de tous les divertissemens. Il fit un propos de ne jouer jamais à aucun jeu; résolution qu'il garda toute sa vie: et sa dévotion à la sainte Vierge s'augmenta si fort, que n'ayant encore que neuf ans, il fit vœu de chasteté perpétuelle. Sa délicatesse pour cette admirable vertu alloit jusqu'à l'excès. Il ne permit jamais que son valet de chambre l'aidât à le déshabiller; et tout jeune qu'il étoit il se fit dès-lors une loi de ne regarder jamais une femme en face.

Quittant la Cour de Florence, il passa à celle du Duc de Mantoue son proche parent. Bien loin d'être ébloui sur ce nouveau théâtre, de la grandeur et de l'éclat de sa Maison, ce fut à Mantoue qu'il résolut de quitter le monde. L'affoiblissement de sa santé lui servit de prétexte pour quitter la Cour, et pour revenir dans la maison paternelle. Ce fut-là que saint Charles Borromée passant par Châtillon ne put assez admirer les trésors de grace et de perfection qu'il découvrit dans ce bienheureux enfant: il l'exhorta de faire incessamment sa premiere Communion et de communier ensuite souvent, et lui donna plusieurs autres avis spirituels que le jeune Prince eut grand soin de mettre en pratique.

On ne peut dire avec quelle tendre dévotion, avec quelle ferveur cette ame innocente reçut pour la premiere fois Jesus-Christ; son visage allumé, ses yeux fondant en larmes marquoient assez l'ardeur du feu divin dont son cœur étoit embrasé. La dévotion au très-Saint Sacrement fut toute sa vie sa dévotion favorite; il passoit les heures entieres en prieres au pied des Autels. L'étude des Belles-Lettres à quoi il s'appliquoit alors, n'affoiblit point en lui l'esprit intérieur qu'il nourrissoit par celui de la pénitence. Il est difficile de porter plus loin que lui la haine de

soi-même ; jamais tant d'innocence avec tant d'austérité, il jeûnoit trois fois la semaine, et souvent au pain et à l'eau : ses mortifications auroient effrayé les Religieux les plus austeres. On trouvoit souvent le plancher de sa chambre teint de son sang ; il couchoit souvent sur la dure, faute de cilice ; il s'appliquoit sur la chair des ceintures faites de molettes d'éperons ; il ne se chauffoit point même dans les plus rudes hivers ; et se levant quelquefois la nuit durant les plus grands froids, il passoit à demi-habillé plusieurs heures en prieres.

Ayant passé à la cour de Philippe II Roi d'Espagne, il s'y fit admirer par sa rare sagesse et par sa haute vertu, comme il avoit fait par-tout ailleurs. On eût dit que Dieu prenoit plaisir de le montrer à la plupart des Cours des Princes de l'Europe, pour faire voir que la piété est de toutes les conditions, et que l'innocence est de tous les âges. Ce fut durant son séjour en Espagne qu'il se détermina à embrasser l'état Religieux. Les grands exemples de piété, de régularité, et le détachement du monde qu'il avoit admiré chez les Peres Capucins et Barnabites, pendant qu'il étoit à Cazal, et cet esprit de recueillement intérieur et d'austérité qu'il admiroit dans les Peres Carmes Déchaussés, lui avoient donné d'abord quelque envie d'entrer dans quelqu'un de ces Ordres illustres ; mais quatre ou cinq raisons, comme il le dit lui-même, le déterminerent pour la Compagnie de Jesus: 1.° Parce que son Institut étant plus récent, il ne pouvoit être encore que dans sa premiere vigueur. 2.° Qu'on y faisoit vœu de renoncer aux honneurs Ecclésiastiques. 3°. Qu'on y enseignoit à la jeunesse, dans les Colleges, la piété avec les Lettres. 4°. Qu'on s'y employoit à la conversion des Hérétiques et des Infidelles dans tous les pays; et il ajoutoit que la tendre dévotion à la sainte Vierge,

qu'il avoit remarquée dans cette Compagnie, et le zele avec lequel elle inspiroit par-tout la même dévotion aux Fidelles, n'avoient pas peu contribué à lui faire faire ce choix. Ce fut aussi le jour de l'Assomption de la sainte Vierge qu'il crut après la Communion entendre une voix intérieure qui lui disoit d'entrer dans la Compagnie. La difficulté fut d'avoir le consentement de ses parens. Jamais vocation ne fut plus éprouvée: tout ce qu'une naissance illustre a de flatteur, tout ce que la tendresse des parens a de plus tentant, tout ce que les larmes des sujets peuvent sur un bon cœur ; tout fut mis en œuvre pour faire changer de dessein au jeune Prince. On le promena par les Cours des Princes d'Italie ; on lui fit parler par des personnes constituées en dignité, pour le dissuader de se faire Religieux. Tout fut inutile ; et le Marquis son pere, après un refus un peu trop dur qu'il venoit de lui faire, l'ayant apperçu à genoux devant un Crucifix, mêlant son sang avec ses larmes pour obtenir de Dieu ce que les hommes s'obstinoient à lui refuser, se sentit si fort attendri, que craignant de résister plus long-temps à une vocation si marquée, il se rendit enfin aux souhaits de son fils. Il voulut cependant que Louis allât à Milan, pour y terminer quelques affaires de famille. Le jeune Prince ne montra que trop sa capacité en cette rencontre ; et peu s'en fallut que son habileté ne mît encore un nouvel obstacle à son bonheur ; car le Marquis charmé de la dextérité avec laquelle il avoit terminé cette affaire, ne put plus se résoudre à le laisser partir. Vous vous êtes trompé, mon fils, lui dit-il à son retour de Milan; vous vous êtes trompé, quand vous vous êtes imaginé que je consentirois au choix que vous faites : on y pensera quand vous aurez vingt-cinq ans ; prenez là-dessus vos mesures. Louis frappé d'une résolution si peu attendue,

se jette aux pieds du Marquis ; et avec cet air ingénu qui prévenoit toujours en sa faveur : A Dieu ne plaise, mon cher pere, lui dit-il, que je fasse jamais rien contre vos ordres, je vous serai toujours très-soumis : agréez seulement que je vous représente que je ne puis pas douter que Jesus-Christ ne m'appelle dans sa Compagnie, et que c'est vous opposer à la volonté de Dieu que de m'empêcher d'y entrer. Ces paroles firent impression sur le cœur du Marquis : il embrasse son fils, l'arrosant de ses larmes, et après avoir passé quelques momens sans dire mot : Mon fils, lui dit-il, vous m'avez fait une plaie au cœur qui saignera long-temps : je vous aime, et vous le méritez : j'avois fondé sur vous toutes les espérances de ma famille ; mais enfin puisque vous êtes si assuré que Dieu vous appelle dans sa Compagnie, allez, mon fils ; je ne vous retiens plus, allez où le Seigneur vous veut. En disant ces mots le Marquis se retire fondant en larmes. Quelqu'attendri que fût notre Louis, il ne put contenir sa joie, et se prosternant devant son Crucifix, il renouvelle son sacrifice. Ayant fait ensuite à Mantoue la démission de son Marquisat en faveur de son frere Rodolphe, du consentement de l'Empereur, il prit congé de ses parens, et partit pour Laurette.

Ce fut dans cette sainte Chapelle où toute sa tendresse pour la sainte Vierge éclata en doux transports, et en larmes d'amour : il y renouvela son vœu de chasteté après la Communion ; et s'étant de nouveau consacré à la Mere de Dieu, il partit pour Rome, où après avoir reçu la bénédiction du Saint Pere, et visité les Cardinaux ses parens, il entra dans le Noviciat l'an 1585, n'ayant pas encore dix-huit ans accomplis, et étant déjà arrivé à une vertu sublime.

Les progrès extraordinaires qu'il fit dans cette école de la perfection, étonnerent les plus parfaits. Il se fit d'abord une loi d'observer avec la derniere ponctualité les moindres Regles. Il est difficile de porter plus loin l'exactitude et la régularité : on n'eut besoin que de modérer sa ferveur, et de mettre des bornes au désir qu'il avoit de faire des pénitences. La plus grande faute qu'il fit durant les deux ans de son Noviciat, fut d'avoir regardé durant le repas un Frere qui étoit assis avec lui à table. Jamais homme n'oublia plus son peuple et la maison de son pere que lui. Un de ses anciens sujets l'étant venu prier d'une affaire, il lui répondit qu'étant mort depuis deux ans au monde, il n'y avoit plus de crédit. Il est difficile de porter plus loin la haine de soi-même. C'étoit lui faire un véritable chagrin que d'avoir pour lui la moindre ombre de distinction. Il ne sut jamais s'excuser, quelque raison qu'il eût de le faire. Il craignit même plusieurs fois d'avoir eu une joie trop sensible d'avoir été repris. Les exercices les plus dégoûtans et les plus bas lui causoient un plaisir exquis ; et il fut contraint de s'accuser d'avoir trop satisfait son amour-propre en allant par la Ville vêtu d'un méchant habit, et demandant l'aumône.

Du même principe venoit ce dénuement si parfait de toutes choses, et cet esprit de pauvreté qui le rendit un vrai Disciple de Jesus-Christ. Un livre proprement relié, un chapelet moins commun, deux chaises dans sa chambre blessoient sa délicatesse. Il ne fut jamais possible à la Marquise sa mere de lui faire accepter un petit meuble qu'elle crut lui être nécessaire; et l'on eut bien de la peine à lui faire recevoir deux images de papier, l'une de saint Thomas d'Aquin, et l'autre de sainte Cathérine, auxquels il avoit dévotion. On admiroit en lui une

égalité d'humeur, et une tranquillité de cœur inaltérable : elle parut surtout à la mort de son pere arrivée peu après son entrée au Noviciat. On savoit que rien ne lui étoit plus cher ; il y parut cependant peu sensible. Tout l'effet que produisit en lui cette nouvelle, fut qu'en levant les yeux au Ciel, il s'écria : Je rends graces à Notre-Seigneur de ce que rien ne m'empêchera plus de dire : Notre Pere qui est aux Cieux.

Un cœur si pur ne perdoit jamais Dieu de vue, aussi avoua-t-il lui-même au Supérieur, en rendant compte de sa conscience, qu'il ne comptoit pas qu'en six mois il eût été distrait l'espace d'un *Ave Maria*, en priant. Le Supérieur craignant que son application à l'oraison ne fût la cause de ces grands maux de tête qu'il souffrit presque toute sa vie, lui suspendit pour un temps l'usage de la méditation. Le remede fut pire que le mal. Je ne sais ce que je dois faire, disoit-il, on me défend de m'appliquer à Dieu, de peur que cette application ne me fasse mal à la tête, et l'effort que je fais pour ne m'y appliquer pas, me fait encore plus de mal que l'application. Il eut presque dès le berceau un don d'oraison très-sublime : l'Esprit-Saint fût son grand Maître. Et le célebre Cardinal Bellarmin donnant les exercices spirituels aux Etudians du College, leur disoit souvent, quand il leur donnoit certains préceptes pour bien méditer : *J'ai appris cela de notre Louis.*

Il avoit si fort mortifié tous ses sens, qu'il en avoit presque perdu l'usage : il alloit souvent dans un lieu, sans pouvoir dire comment il étoit fait : il ne faisoit réflexion à ce qu'il mangeoit, que pour choisir toujours ce qui lui étoit le plus désagréable ; la mortification durant le repas assaisonnoit tout. Il étoit si réservé à parler, que sa circonspection sembloit tenir du scrupule ; cela

n'empêchoit pas qu'il n'eût une conversation très-agréable, il ne manquoit pas même de ce sel propre à égayer un discours. Les Supérieurs ayant jugé que l'air de Naples seroit meilleur pour sa santé, il y fut envoyé pour y achever ses études : son application à la Philosophie ne ralentit point sa ferveur. Comme il avoit l'esprit excellent, il s'y rendit habile ; et se voyant obligé de soutenir des Theses publiques à la fin de ses études, son humilité le tenta d'y paroître ignorant, et il eut besoin de toute sa docilité pour déférer en cela à son Directeur et à son Maître. Sa capacité lui attira les applaudissemens de tout le College Romain ; mais elle fit bien souffrir sa modestie.

Il n'y avoit que quelques mois qu'il étoit de retour à Rome, lorsqu'un différent survenu entre le Marquis Rodolphe son frere et le Duc de Mantoue, touchant la succession de la Seigneurie de Solsarin, obligea le Pere Général de l'envoyer à Châtillon. Il fut par-tout reçu comme un Ange descendu du Ciel : les peuples venoient en foule des environs pour le voir ; et la Marquise sa mere fut saisie, en le voyant, d'un sentiment de vénération qui lui fit mettre les genoux en terre, tant elle avoit conçu une haute idée de sa sainteté. Il ne sortoit jamais du Palais qu'il ne trouvât une foule de gens en haie, qui en lui donnant mille bénédictions fondoient en larmes ; et en se retirant chacun disoit : Nous avons vu le Saint. Quelque irrité que fût le Duc de Mantoue contre le Marquis de Châtillon, quelque aigris que fussent les cœurs, cet Ange de paix ne lui eut pas plutôt parlé que tous les différens s'évanouirent. Solsarin fut rendu au Marquis, et l'étroite amitié entre les deux Princes fut admirablement cimentée. Jamais réconciliation plus sincere ; aussi la regarda-t-on comme un des premiers miracles de saint Louis.

Ce ne fut pas le seul qu'il opéra durant son séjour à Mantoue et à Châtillon : peu de Seigneurs dans les deux Cours que la seule présence du jeune Jesuite ne touchât, et que sa conversation ne convertît. Le Recteur du College de Mantoue l'ayant obligé de faire une exhortation domestique, il la fit sur la charité d'une maniere si pathétique, qu'on en fut très-édifié. La Marquise sa mere ayant prié les Supérieurs de le contraindre de prêcher avant son départ de Châtillon, il le fit avec un concours si prodigieux, et un fruit si extraordinaire, qu'il y eut plus de 700 personnes qui se confesserent au sortir du sermon, et le grand nombre de réconciliations fut regardé comme autant de miracles.

Louis n'ayant plus rien à faire à Châtillon, vint selon l'ordre qu'il en avoit, fixer sa demeure à Milan pour continuer ses études ; mais à peine y fut-il arrivé qu'il reçut ordre du Général de revenir à Rome. Il obéit avec d'autant plus de plaisir, qu'il venoit d'avoir dans une de ses oraisons, une connoissance certaine que sa fin étoit proche. Quoique toute sa vie n'eût été qu'une préparation à la mort, il redoubla sa ferveur cette derniere année. Son amour pour Dieu devint si tendre et si ardent, qu'il ne pouvoit entendre parler de Dieu sans une altération sensible qui paroissoit sur son visage. Un trait, une expression tendre dans la lecture qu'on faisoit durant le repas, l'empêchoient de manger, et faisoient une telle impression sur son cœur qu'elle se montroit d'abord par les larmes. La vue d'une étoile, d'une fleur, augmentoit son amour ; on évitoit même dans les conversations certains termes plus pathétiques, pour lui épargner une altération qui pouvoit nuire à sa santé. Sa dévotion à la sainte Vierge, toujours plus tendre, produisoit les mêmes effets ; et il ne communioit

guere qu'il n'entrât dans une espece d'extase.

Cependant l'Italie étant affligée d'une maladie populaire, Rome où tous les pauvres des environs se trouvoient rassemblés, devint bientôt le théâtre de la plus affreuse misere. La Charité des Peres de la Compagnie de Jesus s'y signala ; car outre l'assistance qu'elle donna à tous les Hôpitaux de la Ville, elle en érigea un à ses frais, où le Pere Général lui-même servoit les malades. Tous les Jésuites du College Romain et de la Maison Professe suivirent l'exemple du Général ; mais Louis se rendit remarquable par-dessus tous les autres par sa ferveur ; il ne put guere modérer sa charité et son zele. On tâcha d'y pourvoir en ne lui assignant qu'un Hôpital, où l'on mettoit ceux qui étoient hors de danger ; mais la Providence vouloit que la charité consommât cette précieuse victime. La contagion qui avoit déjà enlevé plusieurs Jésuites, n'épargna point notre Bienheureux. Il ne se sentit pas plutôt frappé, qu'il ne put contenir sa joie : il consulta même le Pere Bellarmin, pour savoir s'il n'y avoit point de mal de se réjouir ainsi de la mort, et s'il n'y avoit point à craindre quelque artifice de l'amour-propre. Comme sa maladie fut d'abord violente, il demanda avec instance les derniers Sacremens, et il les reçut avec une présence d'esprit et une piété qui tira les larmes des yeux de tous ceux qui étoient dans la chambre. Ce fut alors que se souvenant qu'on lui avoit souvent prédit qu'il auroit du scrupule à la mort des excessives pénitences qu'il avoit faites, il pria le Pere Recteur d'assurer tout le monde qu'il n'avoit nulle peine sur cela, et qu'il se repentoit bien plutôt de n'avoir pas obtenu des Supérieurs la permission d'en faire davantage. Sa maladie ayant dégénéré en fievre étique, ne sembla prolonger sa vie que pour nous donner de plus grands exem-

ples de piété, et en le faisant souffrir plus long-temps, mettre le comble à ses mérites. Ayant oui dire que les maladies qui avoient régné jusqu'alors étoient pour dégénérer en peste, il demanda permission au Pere Général de faire vœu de s'y exposer, si Dieu lui redonnoit la santé. Ayant obtenu cette permission, il fit ce vœu avec une ferveur nouvelle.

Les Cardinaux de la Rouere et de Gonzague ses parens qui le visitoient fort souvent, ne se retiroient d'auprès de lui qu'à regret, et jamais sans ressentir cette forte impression que faisoient sur les cœurs toutes ses paroles. Il ne pouvoit s'empêcher de témoigner en toute occasion la douce consolation qu'il avoit de mourir Jésuite, et il ne voyoit guere le Cardinal de Gonzague qu'il ne le remerciât chaque fois du service important qu'il lui avoit rendu, en lui faisant surmonter les obstacles qu'on opposoit à sa vocation. Il avoit sans cesse le crucifix à la main, et devant ses yeux l'image de la sainte Vierge. Ayant reçu un exprès de Madame sa Mere, il lui écrivit pour lui dire le dernier adieu, en des termes qui firent fondre en larmes tous ceux qui lurent cette lettre. Ayant appris qu'on ne lui donnoit plus que huit jours de vie, il en eut tant de joie qu'il pria tous ceux qui étoient dans sa chambre de dire avec lui le *Te Deum*, pour rendre graces à Dieu d'une nouvelle si réjouissante. Un Pere l'étant venu voir, il s'écria avec un saint transport : Mon Pere, nous nous en allons, et nous nous en allons avec joie. Les trois derniers jours de sa maladie, il mit un Crucifix sur son cœur, et d'un air toujours riant répétoit sans cesse ces paroles de l'Apôtre : *Je souhaite de ne plus vivre, et d'être avec Jesus-Christ.* Quoiqu'il ne se trouvât pas plus mal, il dit positivement avec cet air riant qui lui étoit ordinaire : *Je mourrai cette nuit.* Ayant reçu la bénédiction

Apostolique que le Pape lui avoit envoyée, il voulut recevoir encore les derniers Sacremens, et pria qu'on lui fît les dernieres prieres de l'Eglise. On ne peut dire combien cette derniere cérémonie toucha les assistans, chacun vouloit se recommander à ses prieres. Enfin le 21 de Juin de l'an 1591, la nuit du Jeudi de l'Octave de la Fête-Dieu, il rendit doucement son bienheureux esprit entre les mains de son Créateur, n'étant âgé que de vingt-trois ans trois mois onze jours, la sixieme année depuis son entrée dans la Compagnie.

La mort de saint Louis de Gonzague fit dans l'esprit de tout le monde ces impressions d'admiration, de vénération et de piété, que fait d'ordinaire la mort des Justes. On entendoit par toute la ville: Il est mort un Saint. On lui alloit baiser les pieds et les mains; on s'empressoit d'avoir de ses Reliques. Le concours du peuple fut si grand à ses funérailles, qu'on fut contraint d'interrompre plusieurs fois le service, chacun ayant la dévotion de lui baiser les pieds, ou de toucher du moins son cercueil. Son corps fut inhumé dans l'Eglise du College Romain dédiée sous le titre de l'Annonciation. Les miracles que Dieu opéra d'abord par son intercession, manifesterent bientôt la sainteté de ce grand serviteur de Dieu, et rendirent son tombeau célebre. On leva son corps sept ans après avec l'approbation du Souverain Pontife: on le mit dans un cercueil de plomb, qu'on enferma dans l'épaisseur du mur de la Chapelle dédiée à la sainte Vierge. Le Pape Grégoire XV le béatifia trente ans après, l'an 1621, et permit aux Religieux de la Compagnie de Jesus d'en faire la fête le 21 de Juin, qui est le jour de son décès. Et l'an 1699 ses précieuses Reliques furent transférées avec solennité dans la magnifique Chapelle de la même Eglise, que le Marquis Scipion

Lancellot a fait bâtir en son honneur, et qui passe pour l'une des plus riches et des plus brillantes qui soient dans Rome.

L'Auteur de la vie de sainte Magdelaine de Pazzi, assure que cette Sainte l'an 1600, le 4 d'Avril, étant dans un de ces ravissemens qui lui étoient ordinaires, s'écria d'une maniere enthousiasmée : « O quelle gloire est celle de Louis » fils d'Ignace ! je ne l'aurois jamais cru, si No- » tre-Seigneur ne me l'avoit montrée. Il me sem- » ble qu'il ne doit point y avoir dans le Ciel de » gloire pareille à celle de Louis. Je le dis, » Louis est un grand Saint : nous avons bien des » Saints dans l'Eglise que je ne crois pas être si » élevés. Je voudrois pouvoir aller par tout l'u- » nivers, pour dire que Louis fils d'Ignace est » un grand Saint, et je voudrois pouvoir mon- » trer la gloire dont il jouit, afin que Dieu en fût » lui-même glorifié : il est élevé à ce haut degré, » parce qu'il a mené une vie intérieure. Qui pour- » roit exprimer le prix et la valeur de la vie inté- » rieure? Il n'y a point de comparaison de l'inté- » rieur à l'extérieur. Pendant que Louis fut ici- » bas, il eut toujours les yeux appliqués sur le » Verbe Divin. Louis a été un Martyr caché ; » parce que qui vous connoît, ô mon Dieu, vous » connoît si grand et si aimable, que ce lui est » un grand martyre de voir qu'il ne vous aime » pas autant qu'il désire vous aimer, et que loin » d'être aimé des créatures vous en soyez of- » fensé. Il a été encore Martyr, parce qu'il s'est » fait souffrir lui-même. O combien Louis a » aimé sur la terre ! voilà pourquoi il jouit de » Dieu maintenant au Ciel, dans une grande plé- » nitude d'amour. Quand il étoit dans cette vie » mortelle, il décochoit continuellement des » fleches d'amour dans le cœur du Verbe ; » maintenant qu'il est au Ciel, ces fleches retour- » nent en son propre cœur, et y demeurent,

» parce que les actes d'amour et de charité » qu'il faisoit alors, lui donnent une joie ex- » trême. » Après ces mots la Sainte demeura quelques momens sans rien dire, ayant toujours les yeux fixés vers le Ciel; après quoi elle dit : « Je veux m'appliquer à aider les ames, parce » que si quelqu'une de celles que j'aurai ai- » dées va au Ciel, elle priera pour moi, » comme Louis prie pour ceux dont il a reçu » ce secours. »

La Messe en l'honneur de saint Louis de Gonzague, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Confesseurs non-Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui nos Beati Allosii Gonzagæ Confessoris tui annuâ solemnitate lætificas : concede propitius, ut cujus natalitia colimus, etiam actiones imitemur. Per Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance en la solennité de saint Louis de Gonzague votre Confesseur; faites-nous la grace qu'honorant la nouvelle vie qu'il a reçue dans le ciel, nous imitions celle qu'il a menée sur la terre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS vir qui inventus est sine macula : et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum ? fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus; facere mala, et non fecit : ideò stabilita

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a pas couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans les trésors et l'argent. Qui est celui-là, et nous le louerons ? parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, il aura une gloire éternelle; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et il ne l'a pas violé;

sunt bona illius in Domino, et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.	qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait ; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur ; et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Le livre appelé l'Ecclésiastique, composé en Hébreu par Jesus fils de Sirach, et traduit en Grec par son petit fils, comme la préface du livre le porte, a été fait sous le Pontificat d'Onias III, vers l'an 180 *avant Jesus-Christ, et traduit sous le regne de Ptolomée Physcon Roi d'Egypte, vers l'an* 128 *avant la naissance du Sauveur du monde.*

RÉFLEXIONS.

Heureux celui qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans ses trésors. La félicité, même dès cette vie, n'est l'apanage que des pauvres Evangéliques ; les inquiétudes, les soins, les frayeurs, les chagrins, la misere même, ne s'éloignent guere des riches qui mettent leur confiance dans leur argent. Quelle plus belle preuve que l'avarice ! elle fait vivre et mourir dans l'indigence. Un avare paroît pauvre, et il l'est ; car que ce soit un voleur qui le prive de la jouissance de son bien, ou que ce soit son insatiable passion qui lui en interdise l'usage, les principes de sa disette sont différens, mais les effets sont les mêmes ; un avare ne tire pas plus de secours de son trésor, qu'un pauvre de son indigence : *Divites eguerunt et esurierunt* (a). On peut dire que l'avare a le domaine de son bien sans en avoir l'usage. Qu'on est à plaindre quand on est maîtrisé par une si humiliante passion ! on diroit qu'il y a de la fascination et de l'ensorcellement, tant l'attache qu'un avare a à son trésor est déraisonnable et servile. Il faut que la mort lui arrache l'ame du corps pour faire dessaisir

(a) *Psal.* 33.

son cœur de son argent. Que cela est humiliant pour un homme qui a un peu d'honneur ! mais que cela est honteux pour un Chrétien qui est obligé de n'être pas plus attaché aux biens de la terre que s'il ne possédoit rien : *Tanquam non possidentes* (b). Si du moins la ridicule scene qu'un avare donne au public, pouvoit lui faire ouvrir les yeux, et le rendre moins déraisonnable, sa maladie ne seroit pas sans remede ; mais des malades de ce caractere sont peu en état de guérir : *Audiebant omnia hæc Pharisæi, qui erant avari, et deridebant* (c). Nulle passion moins docile ; comme elle se nourrit dans l'obscurité, elle avilit le cœur et l'esprit ; accoutumée qu'elle est au mépris, elle est peu sensible aux risibles scenes qu'elle donne. Tout sert à rendre malheureux un avare ; l'abondance irrite sa passion, la disette l'allarme, la médiocrité l'altere et l'aigrit. La seule pauvreté Evangélique délivre de toutes ces inquiétudes, et en arrachant toutes les épines, elle empêche qu'elles ne piquent, et rend le terrain facile et uni. On ne pense pas juste, quand on s'imagine qu'elle trouble notre repos, qu'elle cause mille frayeurs, qu'elle met la vertu dans d'effroyables épreuves ; on ne fut jamais plus tranquille ni plus content. Par ce dénuement volontaire et universel, Dieu est chargé de pourvoir à tous nos besoins. En faisant à Dieu le sacrifice de tous nos biens, on les hypotheque, pour ainsi parler, sur les fonds de Dieu même, et sur sa providence toute-puissante. On peut dire que tous les biens de Dieu répondent de ce peu de biens que nous lui sacrifions. A ces conditions un vrai pauvre de Jesus-Christ est-il à plaindre ?

(b) 1. *Cor.* 7. (c) *Luc.* 16.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum quando revertatur à nuptiis : ut cùm venerit et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes : amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias, quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins ; ayez à la main la lampe allumée ; et soyez comme des gens qui attendent leur Maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra, et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à la ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir. Que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même, vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

De l'Innocence.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien de plus précieux que l'innocence ? rien en tout temps de plus délicat, rien de plus fragile : on peut ajouter, rien aujourd'hui sur-tout de plus rare : rien qu'on

doive conserver avec plus de soin et de vigilance, et rien qu'on conserve avec moins de précautions. Nous avons ce trésor dans des vases d'argile ; c'est une lumiere qu'un souffle éteint ; sans elle nous ne sommes que ténébres. C'est l'innocence seule qui nous donne tout l'éclat et le prix aux autres qualités. Jugeons par les tristes effets du péché et par sa laideur, de la beauté et du mérite de l'innocence. Qu'est-ce qu'une naissance illustre? qu'est-ce que l'opulence? Tous les avantages de ce monde, toutes les belles qualités du corps et de l'esprit ne sont rien sans ce relief : *Nomen habes quòd vivas*, disoit l'Ange de l'Apocalypse, *et mortuus es.* Grands noms, titres pompeux, dignités éclatantes, emplois éblouissans, rangs distingués : envisagez tout cela dans le cercueil, ou dans un homme qui n'est plus en vie. Un chien vivant, dit l'Ecclésiaste, vaut mieux qu'un lion mort. Une ame innocente n'est pas seulement agréable aux yeux de Dieu, elle lui est chere, elle a part à ses bonnes graces et à ses faveurs; et comme c'est la grace sanctifiante, le prix du sang et des mérites de Jesus-Christ, qui l'ennoblit, elle est véritablement estimable ; le même fonds qui comble de biens et de joie les Bienheureux dans la gloire, l'enrichit. Si quelque chose peut nous rapprocher de cet état heureux, de cet âge d'or, de cette disposition charmante, où le premier homme avoit été créé, c'est l'innocence : les passions la respectent, la raison regne sans factions et sans troubles dans une ame innocente ; la foi y domine sans nuages ; la Religion y triomphe sans combats. Tout l'enfer respecte une ame innocente, parce qu'il découvre en elle cette image et cette ressemblance avec Dieu, que le péché efface et détruit. C'est ici cette ceinture serrée sur les reins, c'est cette lampe allumée avec quoi on attend tranquillement le Maître à son

retour de la noce, avec quoi on est toujours prêt à lui ouvrir dès qu'il arrive, et avec quoi on en est toujours bien reçu. Bon Dieu! quel trésor plus précieux que l'innocence!

SECOND POINT.

Considérez combien peu est estimé ce précieux trésor qu'on expose sans crainte, et qu'on perd sans regret. Regarde-t-on aujourd'hui la robe d'innocence comme une robe de prix? Conserve-t-on avec grand soin cette pierre précieuse? et pour la retrouver quand on l'a perdue, se donne-t-on beaucoup de mouvement? Hélas! on convient que rien n'est plus en danger que l'innocence dans le monde, et que fait-on pour la conserver? que ne fait-on pas au contraire pour la perdre? On n'ignore point que le monde est plein d'ennemis de l'innocence, que tout y est écueil, tout y est piege; et cependant on l'y expose sans défense, sans précaution. On sait qu'il n'est rien qui soit plus délicat, on convient que l'air du monde est contagieux; et quels préservatifs contre la contagion? On s'expose dans les assemblées les plus mondaines, on court aux spectacles; mais en rapporte-t-on son innocence? et à la vue de ces objets tous plus tentans, au milieu de tous ces dangers, parmi de si furieux coups de vent, nulle chute, nul faux pas, nul naufrage? Hé, Seigneur, quel aveuglement! quel malheur! et l'on s'étonne que l'innocence soit si rare, que la corruption des mœurs soit si universelle, que le nombre des Elus de Dieu soit si petit! Imitons les Saints si nous voulons conserver notre innocence. C'est pour conserver ce trésor que saint Louis de Gonzague a sacrifié sa Principauté, son Marquisat et tous ses biens; c'est pour ne pas perdre cette pierre précieuse qu'il l'a ensevelie, pour ainsi dire, dans une humilité si profonde.
Quelle



Quelle austérité de vie ! c'est le préservatif dont il s'est servi contre la contagion. Quelle piété plus édifiante ! quel usage des Sacremens plus fréquent ! quel amour de Dieu plus ardent ! quelle dévotion à la sainte Vierge plus tendre ! Ce sont-là les moyens dont il s'est servi pour nourrir cette innocence qui a été comme la base de cette haute sainteté où il est parvenu. Son exacte ponctualité à remplir tous ses devoirs, cette observation si vigilante des moindres Regles, étoient nécessaires pour vivre et pour mourir en Saint : en menant une conduite toute opposée, en suivant une route toute contraire, conserverons-nous long-temps notre innocence, serons-nous Saints ?

Mon Dieu, qu'on est à plaindre quand on ne connoît point son malheur ; mais qu'on est malheureux quand on regarde de sang froid sa propre perte ! Tel a été jusqu'ici mon sort, ô mon Divin Sauveur ! Daignez oublier mes iniquités, pardonnez-moi mes péchés, et donnez-moi par votre pure miséricorde cette précieuse robe d'innocence, et faites-moi la grace de ne la perdre jamais plus.

Aspirations dévotes durant le jour.

Amplius lava me ab iniquitate mea, et à peccato meo munda me. Psal. 50.

Effacez mon iniquité, Seigneur, redonnez-moi l'innocence, et purifiez-moi davantage tous les jours.

Cor mundum crea in me, Deus ; et spiritum rectum innova in visceribus meis. Psal. 50.

Renouvelez en moi cette pureté de cœur, et cette droiture d'esprit dans laquelle je marchois autrefois.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN de plus précieux que l'innocence ; mais rien de plus fragile, rien de plus délicat. C'est un trésor que nous avons dans des vases d'argile, comme parle l'Apôtre ; c'est une fleur que le grand hâle fane ; c'est une glace que le moindre souffle ternit. Le grand monde ne fut jamais un abri pour l'innocence, son grand air y est toujours contagieux. Une pierre précieuse d'un grand prix qui n'est pas soigneusement gardée, est bientôt enlevée. Une fleur exposée au grand air, est bientôt flétrie. Une glace mal-affermie, ou trop exposée ne dure pas long-temps. Possédez-vous ce trésor, prenez garde qu'on ne vous l'enleve ; conservez-le avec soin, tenez-le fermé ; c'est-à-dire, veillez sans cesse, et soyez en garde contre les surprises des sens. L'innocence ne se conserve guere que par la fuite des occasions ; par la priere, et par la vigilance. Détrompons-nous ; c'est présomption, c'est folie de vouloir conserver son innocence au milieu de la contagion et des dangers. Dans le monde tout est tentation, tout est piege ; n'y paroissez jamais sans préservatifs ; gardez vos sens, ce sont les fenêtres, dit le Prophete, par où la mort entre. Fuyez, fuyez la conversation trop fréquente des personnes d'un autre sexe. Servez-vous habituellement des oraisons jaculatoires : elles servent de contre-poison dans le mauvais air.

2.° De quelque âge, de quelque condition que vous soyez, la mortification du corps vous est indispensablement nécessaire, si vous voulez conserver l'innocence. On peut dire que le cœur le plus pur se corrompt sans ce sel. Le jeûne a toujours été la pratique de tous les Saints, et elle est indispensable à tous les Fidelles. La premiere et la plus indispensable de toutes les mortifications,

c'est le jeûne ordonné de l'Eglise : ne vous en dispensez jamais que par pure nécessité. Le jeûne du Samedi en l'honneur de la sainte Vierge, est une pratique de dévotion très-sainte, et très-propre à conserver l'innocence. Sachez de votre Directeur les mortifications du corps que vous pouvez pratiquer : n'en faites nulle de considérable sans conseil ; mais ne passez aucun jour sans avoir fait quelque mortification corporelle.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINT PAULIN, EVÊQUE

SAINT Paulin, l'objet de l'admiration et de la vénération des plus grands hommes de son siecle, si célebre dans toute l'Eglise, comme parle le Martyrologe Romain, non-seulement par sa grande érudition, par son éminente sainteté, et par sa charité insigne, mais encore par son pouvoir contre les démons, étoit fils de Ponce Paulin qui avoit été Préfet du Prétoire des Gaules, et qui comptoit dans la famille de son pere et de sa mere une longue suite de Sénateurs. Notre Saint vint au monde l'an 353, dans la ville de Bordeaux, ou dans le bourg qu'Ausone appelle Hebromage, qui n'en est éloigné que de quatre lieues. Il fut élevé avec tous les soins qui convenoient à sa naissance ; il est vrai que les belles qualités de l'esprit et du corps avec lesquelles il sembloit être né, laisserent peu à faire à l'éducation. Il fut élevé dans les principes de la Religion Chrétienne, dont ses parens faisoient profession. Ausone l'un des premiers hommes de son temps pour la poésie et

l'éloquence, fut son Précepteur. Le Disciple fit de si grands progrès dans les Belles-Lettres, qu'il devint en peu de temps plus estimé et plus habile que le maître. Saint Jérôme avoua ingénument qu'il ne connoissoit pas un homme plus éloquent que Paulin. La pureté de son style, la délicatesse et le brillant de ses pensées, l'étendue de ses connoissances, le tour aisé de son génie, le beau feu de son imagination, la force et la douceur de son éloquence, tout cela joint aux biens immenses dont il se vit bientôt l'héritier, le rendit célebre par tout le monde.

La pureté des mœurs de Paulin le rendoit plus estimable que son rare savoir. Il aimoit la gloire; et comme il n'étoit encore que Catéchumene, il ne goûtoit que fort superficiellement la morale de Jesus-Christ. Il épousa une fille Espagnole de naissance, riche, noble, mais encore plus vertueuse, qui ne contribua pas peu à lui inspirer des sentimens plus chrétiens. Il fut fait Consul de Rome à l'âge de vingt-cinq ans, et peu après Préfet de la Ville. Ces éclatantes dignités nourrissoient son ambition sans corrompre ses mœurs. Les diverses négociations dont on le chargea, et ses affaires domestiques l'obligerent durant quinze ans à voyager en Italie, dans les Gaules et en Espagne; et ce fut dans un de ces voyages, qu'il fit connoissance à Milan avec saint Ambroise et saint Augustin, à Tours avec saint Martin, à Rouen avec saint Victrice, et à Bordeaux avec saint Delphin, qui l'ayant instruit à fond des Mysteres de la Religion, lui fit recevoir le Baptême.

Eclairé de nouvelles lumieres par la grace du Sacrement, Paulin découvrit le faux brillant de tout ce qui éblouit dans le monde. Les changemens arrivés dans l'Empire en causerent dans sa fortune. Ces adversités jointes à ses fréquentes infirmités, ne servirent pas peu à le détacher des

biens de cette vie, et à ne le faire soupirer qu'après les biens éternels. Au dégoût des grandeurs mondaines, succéda l'amour de la retraite. Saint Paulin se retira à la campagne, où il se donna tout entier au service de Dieu, sanctifiant sa solitude par la priere et par le jeûne. Les visites de ses amis interrompant son repos, il se retira en Espagne. Thérasie sa femme, qui avoit eu tant de part à toutes ses saintes résolutions, l'y suivit toute incommodée qu'elle étoit, parce qu'elle vouloit être la fidelle compagne de sa pénitence : elle y accoucha peu de temps après d'un fils qui ne vécut que huit jours. Paulin privé de ce fruit unique de son mariage, résolut de ne vivre plus avec Thérasie que comme frere et sœur. Ils s'y obligerent par vœu d'un consentement mutuel, et ne penserent plus qu'à mener une vie parfaite.

Paulin étant revenu en Italie voulut satisfaire la dévotion particuliere qu'il avoit au Martyr saint Félix Prêtre de Nole, en visitant son tombeau, et ce fut-là qu'il prit la résolution de renoncer entiérement au siecle. Il prit congé du Sénat Romain, à qui il remit sa dignité de Sénateur, et dit adieu pour toujours à toute sa parenté. Il vendit toutes ses terres et ses possessions qui étoient fort amples, et en distribua tout l'argent aux pauvres. Thérasie en fit autant de son côté à l'égard des grands biens qu'elle avoit apportés, ne retenant de son douaire que ce qui étoit absolument nécessaire pour les besoins indispensables de la vie. Un dépouillement si généreux fut un grand sujet d'admiration à tout l'univers, et d'édification à toute l'Eglise. Ne cherchant plus qu'à vivre inconnu, il choisit sa retraite à Barcelone. Un habit pauvre, une vie obscure, un air humble et mortifié ne servirent qu'à donner un nouvel éclat à sa vertu, et à le faire estimer davantage. Il avoit dessein d'aller passer

le reste de ses jours au tombeau de Saint-Felix, et de s'enfermer dans une cellule près de l'Eglise pour en faire l'office de Portier, lorsque malgré son humilité il fut élevé à la Prêtrise. L'événement est singulier. Il étoit à l'Eglise le jour de Noël, absorbé dans une profonde contemplation du sacré Mystere, lorsque le peuple et le Clergé se levant tout-à-coup par une soudaine inspiration, demanderent que Paulin fût élevé aux Ordres sacrés, et ordonné Prêtre. Il eut beau employer toute son éloquence en faveur de son humilité, on n'écouta point ses raisons, et il fut ordonné par l'Evêque Lampius, quelque sensible que fût sa répugnance.

La sainteté du caractere augmenta sa ferveur; et comprenant avec quelle pureté de mœurs, avec quelle sainteté on doit monter à l'Autel, il ne s'étudia plus qu'à purifier son cœur par les plus grandes austérités et par la retraite. La vénération qu'on avoit pour lui à Barcelone lui fit chercher un asile à son humilité où il pût être moins connu et plus retiré. Sa dévotion le portoit à Nole. Il partit pour l'Italie, passa à Rome, où le peuple averti de son arrivée, s'amassa en foule pour le voir. On avoit peine à reconnoître sous un vil habit de Moine, un Sénateur et un ancien Consul. Les Ecclésiastiques et les Religieux lui rendirent des honneurs infinis. Le Pape Sirice se défiant de la vertu encore neuve de notre Saint, crut devoir tempérer ces applaudissemens publics en le recevant avec une indifférence apparente. Saint Paulin fit plus de cas des manieres un peu seches du Saint Pere, que de toutes les marques d'estime qu'on lui donnoit; et après avoir satisfait sa dévotion en visitant les tombeaux des Martyrs, il se rendit à Nole. Il y pratiqua la retraite après laquelle il soupiroit si fort; et plusieurs personnes de qualité que son exemple avoit convertis étant venus

se mettre sous sa direction, on y vit bientôt une Communauté réguliere. Tout y étoit réglé dans une discipline très-exacte. Un jeûne très-austere y étoit continuel, et les exemples de saint Paulin firent bientôt revivre dans ce nouveau désert les vertus des plus anciens Anachoretes ; on n'y mangeoit que du gros pain, des herbes et des légumes, et on n'y buvoit que de l'eau. On voyoit cet ancien Sénateur, ce Consul Romain, cet homme si infirme et si délicat, couvert d'un rude cilice sous une méchante robe de poil de chevre, qu'il serroit d'une grosse corde, étant toujours le premier dans les exercices les plus pénibles et les plus vils.

Une vie si pure et si pénitente ne le mettoit pas à l'abri des tentations de l'ennemi du salut. Ce Saint fut long-temps exercé par des tentations violentes ; le combat fut long et cruel, mais Dieu le rendit victorieux. Les armes dont le Saint se servit furent l'humilité, la fuite des occasions et la pénitence. Sa tendre dévotion envers la sainte Vierge lui fut toujours d'un puissant secours ; celle qu'il avoit pour saint Félix Martyr, lui fit faire durant quelque temps un poëme en son honneur au jour de sa fête. Il alloit tous les ans à Rome pour offrir ses vœux à Dieu sur le tombeau des Apôtres saint Pierre et saint Paul, et il ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit rendre sa piété plus fervente.

Sa réputation se répandit bientôt dans tout le monde Chrétien, et peu de grands serviteurs de Dieu qui ne voulussent avoir du moins un commerce de lettres avec ce saint Prêtre. Saint Nicétas Evêque des Daces, vint deux fois des rives du Danube à Nole pour le voir. Les plus grands Evêques de l'Italie, des Gaules, de l'Afrique, de l'Illyrie n'eurent guere moins d'empressement pour avoir part à son amitié, et le Pape

Anastase lui donna en toute occasion des marques particulieres de son estime et de sa bienveillance. Saint Martin le proposoit à ses Disciples comme un modele de la perfection Evangélique. Saint Ambroise fait un éloge magnifique de son détachement et de sa générosité. Saint Augustin lui adressant un de ses éleves, lui dit qu'il l'envoie à son école pour y devenir parfait; et saint Jérôme lui écrit que sa solitude de Bethléem n'est pas si tranquille que son désert de la Campanie.

Saint Paulin étoit dans cette haute réputation de sainteté, lorsque le Siege Episcopal de la ville de Nole vint à vaquer par la mort de Paul son Evêque. On ne fut pas long-temps à délibérer; saint Paulin fut choisi tout d'une voix; et malgré les efforts qu'il fit pour éviter une dignité dont il se croyoit indigne, il fut sacré Evêque vers la fin de l'an 409, avec un applaudissement universel de tous les Fidelles. Le Troupeau ressentit bientôt les effets de la vigilance et de l'éminente vertu du nouveau Pasteur, et l'on vit bientôt ce que peut un saint Prélat sur son peuple. Sa sollicitude pastorale pourvut d'abord aux besoins de tous les malheureux; il se faisoit tout à tous, pour les gagner tous à Jesus-Christ; et sa douceur, sa charité, sa tendresse lui ayant soumis tous les cœurs, son zele les convertit, et les mœurs changerent bientôt dans tout le Diocese.

Il n'y avoit pas un an qu'il étoit Evêque, lorsque les Goths conduits par Alaric, après avoir pris et pillé Rome, vinrent faire des ravages dans la Campanie. Ils traiterent la ville de Nole comme celle de Rome; mais ils respecterent la vertu de saint Paulin. On fouilla sa Maison; mais les Barbares eurent du respect pour sa piété. On l'entendit plusieurs fois faire cette priere à dieu : Seigneur, que je ne sois

pas tourmenté pour de l'or et de l'argent ; car vous savez que tous mes biens sont entre les mains des pauvres. L'orage ayant été dissipé par la mort d'Alaric, la charité du saint Prélat fit bientôt oublier les dégâts qu'avoient faits les Barbares.

L'élection du Pape saint Boniface ayant été troublée par le schisme de l'Antipape Eulalius, l'Empereur Honorius pria saint Paulin de se rendre au Concile qui étoit convoqué à Ravenne, pour rendre la paix à l'Eglise. La maladie ayant empêché notre Saint de s'y trouver, l'Empereur voulut qu'on différât le Concile jusqu'au rétablissement de la santé du saint Evêque. Sa présence dissipa toutes les factions, et son seul jugement fut l'oracle. Saint Augustin, non-content d'entretenir un commerce de lettres avec notre Saint, lui dédia son livre, intitulé *Du soin pour les morts*, duquel saint Paulin avoit été l'occasion, en demandant à saint Augustin si l'on tiroit quelque avantage d'être enterré auprès de quelque Saint, ou dans une Eglise qui lui est dédiée.

Le saint Evêque gouvernoit son troupeau avec une sagesse, une charité et un zele qui le rendoient heureux, lorsqu'un nouvel orage vint fondre sur l'Italie. Les Vandales d'Afrique attirés par la facilité avec laquelle quelques années auparavant les Goths avoient fait en Italie un si riche butin, vinrent la ravager, et commencerent par la Campanie. Dans une si grande désolation on ne trouva de ressource que dans la charité de saint Paulin. Non-content de visiter, d'exhorter, de consoler, il vendit tout ce qui lui restoit pour soulager les misérables. Ce fut en cette occasion, dit saint Grégoire, que saint Paulin donna à tout l'univers l'exemple le plus éclatant de la plus généreuse et de la plus parfaite charité chrétienne. Une pauvre veuve toute désolée étant venue se jeter à ses pieds, le con-

jura de lui donner de quoi payer la rançon de son fils unique, qui étoit prisonnier du gendre du Roi des Vandales. Notre Saint entiérement épuisé se vit dans l'impossibilité de soulager cette mere affligée ; mais son ardente charité lui suggéra un moyen surprenant de pourvoir à un si pressant besoin. Je n'ai plus rien, dit-il à cette veuve, que ma personne, je me fais votre esclave, et je consens que vous m'échangiez avec votre fils ; voilà tout le service que je puis vous rendre. La proposition interdit cette mere ; mais sa tendresse pour un fils unique lui persuadant que son Evêque auroit toujours quelque ressource pour recouvrer sa liberté, elle consentit à l'offre qui lui étoit faite. Le prétendu esclave fut présenté ; l'âge fut d'abord un obstacle. Le Barbare lui demanda ce qu'il savoit faire. Le Saint lui répondit qu'il entendoit le jardinage. Le Prince en fut charmé, et sans délibérer fit l'échange. Saint Paulin étant arrivé en Afrique, s'appliqua à cultiver le jardin ; Dieu bénit son travail et lui fit bientôt trouver grace devant son maître, lequel ne fut pas long-temps à connoître le mérite extraordinaire de son Jardinier. Le saint Evêque fut reconnu par les autres esclaves ; on ne parloit plus en Afrique que de l'excès de charité du saint Prélat ; et ayant prédit à son Maître la mort du Roi son beau-pere, il ne fut plus regardé que comme un homme merveilleux. Le Prince le mit en liberté, et lui donnant tous les esclaves Italiens, le renvoya chargé de bienfaits dans son Diocese.

Il est aisé de comprendre avec quelle joie il y fut reçu : jamais triomphe plus glorieux que l'entrée du saint Prélat dans Nole ; mais il ne survécut pas long-temps à son retour. Les travaux de sa captivité, les fatigues apostoliques de l'Episcopat, et ses continuelles pénitences avoient usé sa santé. Il se sentit attaqué par un

grand mal de côté, auquel tous les remedes furent inutiles. Il fut visité trois jours avant son décès par deux Evêques de ses voisins, Symmaque et Acyndine. Dès qu'il les vit il leur témoigna la joie qu'il avoit de leur arrivée : il fit dresser un Autel dans sa chambre, où il offrit le divin Sacrifice assisté des deux Evêques, et il réconcilia à l'Eglise ceux qu'il avoit été obligé de retrancher de sa Communion. Il passa les deux jours suivans dans une sérénité d'esprit et dans une patience admirable. Il n'ouvroit la bouche que pour bénir Dieu, pour le remercier des graces qu'il lui avoit faites, et pour exhorter à la piété tous ceux qui le visitoient. Le Prêtre Postumien l'ayant averti qu'il étoit encore dû quelque argent aux Marchands qui avoient fourni de l'étoffe pour les pauvres, le Saint lui dit en souriant : Je n'ai plus rien ; mais la Providence ne me laissera pas mourir insolvable. En effet, un moment après on lui apporta une bourse de la part d'un Evêque de Lucanie, et d'un homme de qualité, laquelle suffit pour payer ses créanciers. Il voulut réciter jusqu'à la fin l'Office divin avec les Ecclésiastiques qui étoient à ses côtés ; il resta ensuite comme en oraison, durant laquelle on l'entendoit répandre de temps en temps son cœur devant Dieu avec une dévotion sensible. Quelques momens avant qu'il passât, sa chambre trembla, et son lit eut une secousse, et peu après le Saint rendit l'esprit à son Créateur, le 22 Juin de l'an 431, à la 74.e année de son âge. Il fut pleuré également de tout le monde ; les Juifs même et les Païens témoignerent publiquement leur douleur. Il fut enterré dans l'Eglise qu'il avoit fait bâtir en l'honneur de saint Félix, à qui il avoit une singuliere dévotion. Son corps fut dans la suite des temps transporté à Rome, et déposé dans l'Eglise de Saint-Barthelemi, où les

miracles que Dieu opere par son intercession, attirent les Fidelles en foule. On admire encore dans ses Epîtres et dans ses Poésies, dont nous sommes redevables aux soins de saint Amand Evêque de Bordeaux, son ami ; on y admire, dis-je, cette sublimité de pensées, cette élégance du style, cette onction et cette haute spiritualité qui ont fait en partie le caractere de ce Saint.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DA, quæsumus, omnipotens Deus: ut Beati Paulini Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas et devotionem nobis augeat et salutem. Per Dominum, etc.

FAITES, s'il vous plaît, ô Dieu Tout-Puissant, que la vénérable solennité de votre Confesseur et Pontife saint Paulin fasse croître en nous l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de saint Paul aux Corinthiens. Chap. 8.

FRATRES: Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cùm esset dives, ut illius inopiâ vos divites essetis. Et consilium in hoc do: hoc enim vobis utile est, qui non solùm facere, sed et velle cœpistis ab anno priore: nunc verò et facto perficite: ut quemadmodum promptus est animus voluntatis, ita sit et perficiendi ex eo quod habetis. Si enim voluntas prompta est; se-

MES Freres: Vous savez la miséricorde dont a usé Jesus-Christ Notre-Seigneur: comme étant riche, il s'est fait pauvre pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez riches. Et ceci c'est un conseil que je vous donne; car la chose vous importe, à vous qui dès l'année passée fûtes les premiers non-seulement à faire cette charité, mais à en former le dessein. Or, maintenant achevez l'ouvrage, afin d'être aussi prompts à l'achever, selon vos moyens, que

eundèm id quod habet, accepta est, non secundùm id quod non habet. Non enim ut aliis sit remissio, vobis autem tribulatio, sed ex æqualitate. In præsenti tempore vestra abundantia illorum inopiam suppleat: ut et illorum abundantia vestræ inopiæ sit supplementum, ut fiat æqualitas, sicut scriptum est: Qui multum, non abundavit: et qui modicum, non minoravit.

vous l'avez été à le vouloir. Car si on veut donner de bon cœur, cela est bien reçu, selon ce qu'on a eu, et non selon ce qu'on n'a pas. Aussi n'est-ce pas pour épargner les autres et pour vous charger trop, mais pour vous rendre les choses égales. Que dans le temps présent votre abondance supplée à leur disette, afin que leur abondance puisse suppléer de même à votre disette, pour que les choses soient égales, comme il est écrit: Celui qui en avoit beaucoup, n'en eut pas plus que les autres; et celui qui en avoit peu, n'en eut pas moins.

Saint Paul n'oubliant rien pour porter les Fidelles aisés à soulager par leurs aumônes les besoins des autres qui étoient dans l'indigence, exhorte vivement ceux de Corinthe à donner libéralement aux pauvres, et leur apporte les plus pressans motifs pour exciter leur charité dont il avoit lui-même expérimenté les effets. Cette Lettre a été écrite de Macédoine, et envoyée par Tite et saint Luc aux Fidelles de Corinthe, l'an 57 *de Jesus-Christ.*

RÉFLEXIONS.

Vous savez la miséricorde dont a usé Jesus-Christ Notre-Seigneur : comme étant riche, il s'est fait pauvre pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez riches. Connoît-on bien cette insigne, cette immense, cette incompréhensible miséricorde dont a usé Jesus-Christ à notre égard? en connoît-on la grandeur, l'excès, l'excellence? en connoît-on le prix? A force d'entendre parler dès l'enfance du mystere ineffable de l'Incarnation, de la vie et de la mort du Sauveur, on s'accoutume à ce que ces

termes signifient, sans en être frappé, parce qu'on n'en pénetre guere le sens. Un Dieu se faire homme sans cesser d'être Dieu, s'abaisser jusqu'à l'humiliante condition des hommes, afin que devenu semblable aux hommes, il pût les engager d'une maniere plus sensible à l'aimer; un Dieu qui pour compatir à nos infirmités, s'est mis à toutes sortes d'épreuves, au péché près, pour nous être semblable; un Dieu souverain Maître de l'Univers, qui se fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté la nôtre nous devînt une source de biens, et pût nous procurer par sa grace une félicité éternelle; et tout cela pour nous démontrer, pour nous faire sentir combien il nous aime. Nous savons tout cela, et nous n'aimons pas Jesus-Christ! Quelle preuve de notre foi! quel fruit de toutes ces connoissances! Qu'un ami donne son propre bien pour payer les dettes de son ami: les exemples d'une amitié si généreuse sont peu fréquens, mais pour un tel bienfait quels sentimens de reconnoissance! Qu'un saint Paulin se rende esclave pour délivrer un de ses diocésains: un tel excès de charité jette tous les esprits dans l'admiration, il devient presque incroyable. Que seroit-ce, dit saint Bernard, si le fils unique d'un grand Roi vouloit bien se livrer à la mort pour en délivrer un de ses sujets? Cet excès d'amour étonneroit, interdiroit tous les esprits; mais seroit-on moins surpris, moins interdit, moins indigné si ce sujet n'avoit pour son insigne bienfaiteur qu'une froide, qu'une fort légere reconnoissance; s'il falloit le menacer encore du dernier supplice pour l'obliger de respecter le Prince de qui il a reçu tant de bienfaits? Hé, Seigneur! n'a-t-on pas raison de dire à la plupart des Fidelles: *Tu es ille vir.* Jesus-Christ a fait pour nous plus que nous n'en eussions osé demander, plus que nous n'en pouvons croire: et Jesus-



Christ aujourd'hui est-il honoré ? est-il servi ? est-il aimé ? Que notre conduite, nos sentimens, nos mœurs sont un grand fonds de réflexion, quand on les rapproche de notre croyance.

Vous savez quelle a été la bonté de Notre-Seigneur Jesus-Christ ; c'est-à-dire, il n'est pas nécessaire que j'emploie de grands raisonnemens pour vous obliger à exercer la charité envers vos freres, puisque l'exemple de Jesus-Christ seul vous doit suffire, et vous doit servir de loi. Ce Jesus-Christ qui étant riche, selon la nature Divine qui étoit en lui, et selon laquelle il étoit souverainement heureux, et Seigneur de toutes choses, s'est rendu pauvre par son Incarnation, afin que vous devinssiez riches par sa pauvreté, c'est-à-dire pour vous acquérir les trésors de la grace, de la justice et de la gloire éternelle. Cette miséricorde de Jesus-Christ devroit bien exciter votre charité. L'aumône qui soulage les malheureux, n'appauvrit jamais les riches ; au contraire, veut-on conserver longtemps ces florissantes successions ; veut-on perpétuer ces riantes prospérités ; veut-on mettre à l'abri des tristes revers ces fortunes brillantes : répandez vos aumônes à pleines mains, vos biens ne seront pas seulement en sûreté, ils multiplieront entre les mains des pauvres. On donne toujours à usure quand on donne à Dieu : *Feneratur Domino qui miseretur pauperis, et vicissitudinem suam reddet ei.* Celui qui fait la charité au pauvre, prête au Seigneur à intérêt ; il lui rendra ce qu'il lui avoit prêté.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore: Dicebat Jesus Discipulis suis: Nolite timere, pusillus grex; quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis: quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit. Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.

EN ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Ne craignez point, petit troupeau; car il a plu à votre Pere de vous donner le Royaume: vendez ce que vous possédez, et donnez l'aumône: faites en sorte d'avoir deux bourses qui ne s'usent point, un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, et où le ver ne gâte rien: car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

MÉDITATION.

De la miséricorde envers les pauvres.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la miséricorde est un attendrissement de l'ame sur les miseres d'autrui, et un vif désir d'y remédier. C'est la marque d'une ame noire, d'avoir le cœur dur. La compassion est une vertu naturelle à l'homme; il n'y a que le Barbare qui puisse regarder de sang froid les larmes et la désolation des autres; rien ne rapproche plus d'une bête féroce que l'inhumanité; mais rien n'est plus le propre d'un vrai Chrétien que la miséricorde. Jesus-Christ en a fait son commandement particulier, et il a voulu que les œuvres de miséricorde fussent les seules conditions, les seuls titres auxquels fût accordé le Royaume des Cieux: il

veut que la charité que Dieu a pour les hommes soit la mesure, pour ainsi dire, de celle que nous devons avoir pour nos freres (*a*). Soyez miséricordieux, comme votre Pere est miséricordieux. A quelle bonté, à quelle compassion, à quelle largesse ne nous oblige pas ce précepte : cependant quels en sont les effets ?

Le Sauveur a beau nous dire que c'est lui qui demande l'aumône, et que c'est à lui-même qu'on la fait : *Mihi fecistis* : on regarde cela comme une figure qu'on admire. Croit-on faire l'aumône à Jesus-Christ, quand on la fait ? Croit-on que c'est Jesus-Christ qui gémit dans ces cachots où il manque de tout ? Croit-on que c'est Jesus-Christ qui languit dans ces hôpitaux, et qui faute de secours périt dans tant de maisons, de pure misere, tandis que vous vous engraissez dans l'abondance, et que les plaisirs, le luxe et la bonne chere abregent vos jours ? Croit-on que ce soit par un pur hasard que les biens sont venus fondre dans cette famille ? Dieu fait tout avec sagesse : il vous a fait riches, pour être les peres nourriciers des pauvres. Comme vous devez avoir le soin de les entretenir d'un bien dont vous êtes chargés, Dieu consent que vous vous payiez les premiers, bien entendu que vous pourvoirez aux besoins des pauvres ; il ne les a pas oubliés dans la distribution et l'économie de sa providence. Dieu ne vous a donné du bien qu'avec l'obligation, qu'à condition que vous aurez soin des malheureux. Remplit-on aujourd'hui cet indispensable devoir ? Bon Dieu, que de riches damnés pour n'avoir pas assisté les pauvres !

SECOND POINT.

Considérez que la miséricorde envers les pauvres n'est pas seulement un gage sûr pour les

(a) Luc. 6.

biens de l'autre vie; elle est encore la source la plus intarissable des prospérités de celle-ci. Chose étrange! c'est toujours le désir de la gloire et de la distinction qui épuise les revenus, et qui est la principale cause des plus folles dépenses. On achete bien cher un peu de poudre qu'on jette aux yeux des gens, et un faux éclat qui s'évanouit avec le bruit; il en coûte de donner au public des scenes qui imposent, qui flattent, qui amusent quelque temps, et qui d'ordinaire se terminent à la honte de ceux mêmes qui en font tous les frais. Quel honneur au contraire ne feroit pas, à tous ceux qui vivent dans l'opulence, une libéralité vraiment chrétienne! Quoi de plus noble, quoi de plus glorieux que de tirer de la misere, et comme du tombeau un grand nombre de malheureux! quoi de plus magnifique même, selon le monde, que d'être par ses largesses le sauveur de plusieurs honnêtes familles, qu'une disette muette et secrete alloit jeter dans le désespoir, et à qui vos aumônes redonnent le salut et la vie! N'y a-t-il pas plus de gloire à donner du pain à Jesus-Christ même en la personne des pauvres, que de nourrir dix ou douze fainéans qui ne cherchent à vivre sur la bourse d'autrui, que pour avoir de quoi être plus libertins?

On attribue cette inconstance des prospérités à mille accidens qui certainement n'y ont nulle part. La dureté des riches à l'égard des malheureux, est la cause la plus ordinaire de ces tristes révolutions de fortune. On refuse à Dieu les intérêts, il ne faut pas s'étonner s'il vous fait perdre le capital. Vous ne lui donnez pas les fruits, il vous enleve le fonds : *Aliis locabit agricolis.* On bouche les canaux par où la source doit se répandre, est-ce merveille si elle prend un autre cours? Veut-on fixer cette florissante fortune? Veut-on rendre long-temps héréditaires dans

sa famille ses revenus et ses fonds ? Veut-on assurer à ses descendans cette abondance ? Qu'on soit riche en charité, qu'on soit libéral, qu'on soit magnifique même en aumônes. La subsistance des pauvres est un grand titre de prospérités ; leurs bénédictions conjurent les tempêtes ; les biens qu'on leur fait, intéressent Dieu même ; on met à profit tout ce qu'on leur donne. Ce ne sera point votre habileté, ni votre prévoyance qui assurera à vos enfans ces riches héritages ; les aumônes ont plus de vertu que toutes les gloses et tous les contrats. Mais quelle gloire plus éclatante et plus solide, que celle que la miséricorde envers les malheureux produit ? Voyez saint Paulin, quel Prélat fut jamais plus charitable ? Sa charité le dépouilla de tous ses biens, de sa liberté même. Mais quelle consolation, quelle gloire pour ce grand Saint de n'avoir rien épargné pour soulager les malheureux !

Quand est-ce, mon divin Sauveur, que votre exemple m'inspirera cette miséricorde généreuse envers les pauvres ? J'ai encore besoin de votre grace, je vous la demande, Seigneur, et avec elle ces entrailles de miséricorde pour les malheureux, lesquelles sont une source de tous biens.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem : in die malâ liberabit eum Dominus. Psal. 40.

Heureux celui que sa compassion rend attentif aux besoins du pauvre et de l'affligé ! s'il tombe lui-même dans l'affliction, le Seigneur viendra à son secours.

Pauperi porrige manum tuam, ut perficiatur propitiatio, et benedictio tua Eccli. 7.

Ouvrez votre main au pauvre, afin que votre sacrifice d'expiation et votre offrande soient bien reçus.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° SOUVENEZ-VOUS que ce n'est pas pour vous que Dieu vous a fait riche, c'est pour les pauvres que vous avez ces grands biens que vous possédez; car pourquoi vous donner à vous tant de superflu, tandis que tant d'autres manquent du nécessaire ? Ils ne lui sont pas moins chers que vous, et vous ne lui coûtez pas plus qu'eux : c'est de sa pure libéralité que vous avez reçu ces riches héritages. N'attribuez ni à votre naissance, ni à votre industrie, ni à votre propre mérite cette fortune où vous vous voyez élevé. Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu de lui ? Que si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez comme si vous ne l'aviez point reçu, dit l'Apôtre ? Souvenez-vous donc que vous n'avez vos richesses qu'à titre onéreux, c'est-à-dire, pour l'entretien des pauvres. Dieu veut que vous jouissiez de vos biens, mais il veut que les pauvres en ayent leur part. N'oubliez jamais ce devoir d'une charité indispensable, et faites-vous une loi aujourd'hui de ne passer aucun jour de la vie sans avoir fait du bien aux malheureux, à proportion de vos revenus. Ce ne seroit pas trop quand vous payeriez à Dieu la dixme de vos biens, il en est le premier Seigneur et le souverain Maître. Injustice criante! irréligieuse dureté ! quelle dépense ne fait-on pas pour l'entretien de ses chevaux ; tandis qu'on laisse périr de pure misere bien des familles ? Souvenez-vous que ce que vous perdez dans un jour au jeu ou à vos plaisirs, suffiroit pour tirer de la derniere misere un grand nombre de malheureux.

2.° Dieu ne demande pas de vous que vous vous dépouilliez de tous vos biens : plusieurs Saints l'ont fait. Il n'exige pas que vous vous ren-

diez esclave pour racheter ceux qui le sont : c'est un héroïsme de charité que nous admirons dans saint Paulin. Ce que Dieu demande, c'est que vous visitiez de temps en temps les pauvres malades dans les hôpitaux ; c'est que vous assistiez les pauvres honteux ; c'est que vous alliez consoler les pauvres prisonniers, et que si vous n'avez pas assez de quoi les tirer des prisons, vous les assistiez de vos conseils, vous employiez votre crédit, vos sollicitations et votre autorité pour leur procurer la liberté. Ces œuvres de miséricorde ne vous appauvriront pas, et elles enrichiront non-seulement les pauvres, mais vous et vos héritiers : enfin rachetez vos péchés par vos aumônes. Avez-vous trois enfans, comptez Jesus-Christ, dit saint Augustin, pour le quatrieme ; en nourrissant, en habillant un pauvre, vous habillez, vous entretenez Jesus-Christ : *Mihi fecistis.*

VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINT SIMÉON STYLITE LE JEUNE.

SAINT Siméon surnommé Stylite le jeune ; pour le distinguer du grand saint Siméon Stylite dont il portoit le nom, et dont il a si bien imité la pénitence, naquit à Antioche l'an 521. Son pere nommé Jean, originaire d'Edesse, s'étoit venu établir à Antioche où il étoit Marchand de baume et de parfums. Sa mere appelée Marthe, jeune femme fort vertueuse, priant Dieu un jour dans une Chapelle dédiée à Saint Jean-Baptiste, eut une espece de révélation qui l'assuroit qu'elle accoucheroit bientôt d'un fils qui seroit grand devant Dieu par sa haute vertu, et par l'austérité de sa vie et de sa pénitence. L'événement

prouva bientôt la prédiction. Siméon étoit encore enfant, et tout son plaisir étoit de se mortifier par le jeûne et par l'abstinence.

Il n'avoit que cinq ans lorsqu'il perdit son pere, qui fut écrasé sous les ruines de sa maison, dans un horrible tremblement de terre qui renversa tout Antioche. Notre Saint s'étant trouvé avec sa mere dans la Chapelle de Saint-Jean-Baptiste fut préservé de ce malheur commun.

Son enfance se distingua pas des faveurs du Ciel si marquées, que personne ne douta que Siméon ne dût être un grand Saint. A peine avoit-il douze ans qu'il pensa à se retirer dans le désert pour y mener une vie plus parfaite. Le jeûne lui étoit devenu comme naturel; et son peu de nourriture parut toujours comme un miracle. Il paroît par tout ce qu'il écrivit dans la suite contre les hérétiques, que sa mere n'avoit pas négligé son éducation, et la bonté de son esprit avec le secours du Ciel suppléa au défaut des Maîtres.

Quelque tentantes que fussent les espérances dont le monde le flatta, elles ne firent aucune impression sur son cœur. Notre Saint le quitta dans un âge où à peine on commence à le connoître. Les tendresses de sa chere mere, et ses larmes ne purent point ébranler sa résolution. Persuadé que Dieu l'appeloit au désert, il quitte la ville tout jeune, et entre dans un Monastere de Syrie, qui étoit au pied de la montagne qu'on appeloit Thaumastore, c'est-à-dire, Mont admirable, ou Mont-Mirail. Le Monastere étoit assez étroit, et peu nombreux, parce qu'on y menoit une vie extraordinairement austere. Le jeune Siméon n'en fut pas effrayé, il demanda avec instance d'être reçu. On eut beau lui représenter les rigueurs de la pénitence de l'institut, et la délicatesse de sa complexion: il répondit toujours que le Seigneur l'y appeloit,

et que la grace sur laquelle il comptoit, suppléeroit à la foiblesse de son âge. On remarqua tant d'ingénuité dans ses réponses, tant de vertu dans sa conduite, et sa vocation parut si marquée, qu'il fut admis parmi les Religieux, et confié aux soins et à la direction d'un Moine d'une piété et d'une austérité extraordinaires. C'étoit un saint Religieux nommé Jean le Stylite, parce qu'il habitoit ordinairement sur une colonne dressée dans l'enclos du Monastere. L'usage de ces sortes de pénitences étoit devenu commun en plusieurs endroits, et la Syrie en fournissoit plusieurs exemples.

La sévérité du Directeur se trouva merveilleusement du goût du Disciple; et le Disciple enchérit bientôt sur les austérités du Directeur. Au commencement il ne se nourrissoit que de légumes trempés dans l'eau, encore ne prenoit-il ce maigre repas que de deux en deux jours : ensuite il voulut s'accoutumer à ne manger qu'après trois jours, et enfin il poussa la rigueur de son jeûne jusqu'à ne manger qu'une fois la semaine. Il passoit la plus grande partie du jour et de la nuit en priere; et le reste du temps, qu'il employoit au travail des mains et à la lecture des Livres sacrés, n'interrompoit guere son oraison. On le voyoit toujours uni à Dieu, et la joie qui paroissoit sur son visage faisoit assez connoître les douceurs spirituelles dont son cœur étoit inondé. Il étoit bel homme; son air doux et riant, la sérénité de son front jointe à sa modestie, le faisoient admirer; sa haute vertu, son humilité, l'austérité de sa vie, tout le rendoit respectable, et l'on publioit par-tout sa sainteté.

L'ennemi du salut en fut jaloux et mit tout en usage pour le perdre. Il fit accroire à un Berger voisin du Monastere, que le Moine Siméon qui faisoit tant de bruit, étoit un scélérat; et ce

malheureux fut tellement frappé qu'il prit la résolution de se défaire de ce saint homme ; mais il ne se fut pas plutôt saisi d'un couteau pour son abominable dessein, que sa main se dessécha; son bras sans vigueur ne fut plus qu'un os revêtu d'une simple peau ; et la frayeur l'ayant saisi, il ne parloit plus que par ses larmes. Etant venu trouver en cet état l'Abbé du Monastere, il lui montre son bras, et lui déclare son crime. L'Abbé qui connoissoit la vertu de notre Saint, lui mene le Berger qui fondant en larmes se jette à ses pieds, et lui montrant son bras, confesse son péché, et supplie le Saint de lui pardonner, et de lui obtenir en même temps par ses prieres, et la santé du corps et celle de l'ame. Saint Siméon touché de compassion, embrasse tendrement son assassin ; en l'embrassant il le guérit, et le convertit par un double miracle.

Le désir de la plus haute perfection croissant avec l'âge, notre Saint crut que Dieu demandoit de lui une vie encore plus austere, et un plus parfait recueillement ; en ayant fait confidence à son saint Directeur, il eut permission de se bâtir une colonne dans l'enceinte du Monastere, sur laquelle, exposé à toutes les rigueurs des saisons et à toutes les injures de l'air, il passa soixante-huit ans dans une continuelle contemplation des sublimes vérités de notre Religion, et dans les exercices effrayans de la plus austere pénitence.

Sa colonne étoit fort haute, et si étroite qu'il ne pouvoit y être qu'à genoux ou debout ; elle étoit vis-à-vis celle où étoit son saint Directeur, afin d'avoir toujours un témoin de sa conduite, et de n'être jamais sans guide. Son jeûne devenoit tous les jours plus rigoureux, il ne vivoit que des feuilles de quelques arbrisseaux qui naissoient autour de la montagne, et il ne buvoit

que



que très-rarement. Il s'étoit si étroitement serré le corps d'une corde, que les chairs ayant crû, son corps ne fut plus qu'une plaie, en sorte que le pus qui en sortoit causa une si puante corruption qu'on ne pouvoit presque plus en approcher. Son Directeur l'ayant appris, lui ordonna d'ôter cette corde : il obéit, mais ce fut pour souffrir un nouveau tourment ; car on ne put l'arracher qu'avec des lambeaux de chair, qui lui causerent des douleurs excessives.

Il chantoit tout le Pseautier durant la nuit, et plusieurs Pseaumes durant le jour, qu'il accompagnoit de plusieurs génuflexions, et de plusieurs autres prieres. Une vie si innocente, et en même temps si pénitente, ne pouvoit pas manquer d'être fort agréable au Seigneur ; aussi fut-il comblé des plus douces consolations, et du don des miracles.

Tout l'enfer déchaîné contre ce grand Saint épuisa toute sa malice pour l'effrayer et pour le perdre. On le crut en effet écrasé par la foudre, ou sous les ruines de sa propre colonne durant une des plus furieuses tempêtes que le démon causa durant la nuit ; mais notre Saint étoit trop aguerri pour craindre de pareilles ruses. On le trouva le matin aussi tranquille que s'il n'avoit point essuyé de tempête, et cette victoire le rendit la terreur des malins Esprits. Le Démon fit encore un effort en exerçant la patience du Saint par des tentations les plus humiliantes; mais elles ne servirent qu'à augmenter son mérite et à épurer sa vertu. On l'entendoit jour et nuit durant cet importun combat faire sans cesse vers le Ciel ces oraisons jaculatoires : *Miserere mei, Deus : miserere mei, quoniam in te confidit anima mea* (a). Ayez pitié de moi, ô mon Dieu ; ayez pitié de moi, car toute ma confiance est en vous.

(a) *Psal.* 56.

Sub umbra alarum tuarum sperabo : Deus meus ; ne longè recedas à me (b). Je n'ai rien à craindre si vous me couvrez de vos ailes : mon Dieu, ne vous éloignez point de moi : *Deus, in adjutorium meum intende : Domine, ad adjuvandum me festina* (c). Appliquez-vous, mon Dieu, à me secourir ; hâtez-vous, Seigneur, de m'assister.

Le Seigneur l'ayant purifié par tant d'épreuves, le combla de ses faveurs. Il eut un don de contemplation si sublime, que la plupart de ses oraisons étoient des extases ; et ce fut dans ces communications intimes avec Dieu qu'il acquit une si haute connoissance des plus grands mysteres de notre Religion. Peu de Saints qui ayent fait plus de miracles. Les bêtes les plus féroces étoient apprivoisées sur le champ au seul nom de notre Saint. Dieu ne refusoit rien aux prieres de ce Thaumaturge.

Animé d'un zele ardent du salut des ames, il accompagnoit les guérisons miraculeuses qu'il opéroit, de si vives exhortations, que les insignes conversions qu'il faisoit n'étoient pas les moindres de ses miracles. Tant de merveilles obligerent le Patriarche d'Antioche et l'Evêque de Séleucie de le venir voir. Ils furent témoins de beaucoup plus de prodiges que la renommée n'en publioit ; et considérant les grands biens que feroit ce saint homme s'il étoit dévoué au Ministere des Autels, ils n'eurent point d'égard à la résistance que fit son humilité ; ils lui conférerent les Ordres sacrés, et peu de temps après l'Evêque de Séleucie le fit Prêtre.

Cette nouvelle dignité donna un nouvel éclat à sa vertu, et fut un nouveau motif pour augmenter ses austérités, et rendre son zele encore plus universel. Non content d'instruire de vive voix ceux qui se présentoient, il écrivoit encore

(b) *Psal.* 16. (c) *Psal.* 69.

du haut de sa colonne des lettres spirituelles aux absens. Il en écrivit une entr'autres à l'Empereur Justinien, pour le porter à maintenir l'honneur qu'on rendoit aux Images de Jesus-Christ, de la sainte Vierge et des Saints, le priant d'employer toute son autorité pour réduire les hérétiques.

Les Samaritains qui demeuroient aux environs de Porphyreon en Palestine, ayant abattu ou déshonoré des Images de Jesus-Christ et de la sainte Vierge, à laquelle notre Saint étoit extraordinairement dévot, et renversé quelques Croix, l'Evêque Diocésain le pria d'en faire ses plaintes à l'Empereur. Le Saint lui écrivit avec cette énergie que le zele donne aux écrits des Saints : il lui remontra que comme l'honneur qu'on rend aux Images de Jesus-Christ et des Saints se rapporte à ceux qu'elles représentent, les outrages aussi qu'on fait à ces saintes Images sont faits à Jesus-Christ et aux Saints ; il le prie de venger le sacrilege commis par les Samaritains, faisant voir que s'il y a des peines ordonnées contre ceux qui déshonorent l'Image du Prince, l'attentat de ces impies qui ont osé outrager celles du fils de Dieu et de sa sainte Mere, ne doit pas demeurer impuni. Cette lettre, que l'Empereur appeloit son trésor, fut d'un grand poids, plus de deux cents ans après, dans le second Concile Œcuménique de Nicée. Les ennemis du culte des saintes Images l'ayant voulu faire passer pour supposée, le Pape Adrien I démontra à Charlemagne qu'elle étoit vraie, et tout l'Orient en convint.

Notre Saint écrivit encore au même Empereur contre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, pour l'extirpation desquelles il fit paroître son zele en toutes rencontres. Outre ce qu'il fit pour la défense du culte des saintes Images et contre les hérésies, il composa encore quelques

autres écrits de piété; et dans tous ses ouvrages il paroît bien que Dieu avoit été son Maître.

Saint Siméon favorisé depuis long-temps du don de prophétie, n'ignora pas le jour de sa mort: il fit assembler tous les Freres du Monastere, qui faisoient profession d'être ses Disciples, et après leur avoir recommandé la ponctuelle et parfaite observation de leurs Regles, il leur déclara qu'entre les grandes graces qu'il avoit reçues de Dieu dès son enfance, il y en avoit une singuliere qu'il étoit bien aise de leur manifester, parce qu'il savoit qu'elle avoit excité leur curiosité, et qu'elle leur paroissoit incompréhensible: Dès ma jeunesse, leur dit-il, je demandai à Dieu de me délivrer de la nécessité de manger. J'eus une vision: je vis un homme habillé en Prêtre qui portoit un vase rempli d'un mets exquis; j'en goûtai, et dès-lors je n'eus plus besoin de nourriture; j'ai eu la même vision et la même faveur tous les Dimanches à la fin de la messe: voilà ce qui a fait que je me suis nourri de si peu.

Enfin le 24 de Mai, ce grand Serviteur de Dieu, âgé de soixante-quinze ans, rendit son esprit à son Créateur au milieu de ses Freres avec une tranquillité et une joie qui étoit un avant-goût de celle que goûtent les Saints dans le Ciel.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison en l'honneur de ce Saint est celle qui suit.

DEUS, qui nos Beati Simeonis Confessoris tui, annuâ solemnitate lætificas: concede propitius, ut cujus natalitia colimus, etiam actiones imitemur. Per Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance en la solennité du Bienheureux Siméon votre Confesseur; faites-nous la grace qu'honorant la nouvelle vie qu'il a reçue dans le Ciel, nous imitions celle qu'il a menée sur la terre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Ephésiens. Chap. 5.

FRATRES : Fornicatio, et omnis immunditia, aut avaritia, nec nominetur in vobis, sicut decet Sanctos, aut turpitudo, aut stultiloquium, aut scurrilitas, quæ ad rem non pertinet ; sed magis gratiarum actio. Hoc enim scitote intelligentes, quòd omnis fornicator, aut immundus, aut avarus, quod est idolorum servitus, non habet hæreditatem in Regno Christi et Dei. Nemo vos seducat inanibus verbis : propter hæc enim venit ira Dei in filios diffidentiæ. Nolite ergo effici participes eorum.

MES Freres : Qu'on n'entende pas même parmi vous le nom de fornication, ou de quelqu'autre impureté que ce soit, ou d'avarice, ainsi qu'il convient à des Saints, non plus que de ce qui blesse la pudeur, ou de ce qui va à des discours impertinens et bouffons, qui sont hors de propos ; mais plutôt qu'on y parle d'actions de graces : car soyez bien persuadés que tout fornicateur, tout impudique, ou tout avare, dont le vice est une idolâtrie, n'a aucune part à l'héritage de Jesus-Christ et de Dieu. Que personne ne vous séduise par des discours frivoles : car ce sont ces choses qui attirent la colere de Dieu sur les personnes incrédules. N'ayez donc point de communication avec eux.

Saint Paul qui avoit travaillé avec un zele infatigable à la conversion des Habitans d'Ephese, conserva toujours un fond de charité et de tendresse particuliere pour eux : il leur écrivit de Rome cette admirable Lettre l'an 62 de Jesus-Christ, laquelle renferme en abrégé toute la vie Chrétienne.

RÉFLEXIONS.

Peut-on lire ce que saint Paul écrit ici aux Ephésiens, et demander sérieusement quel mal il y a de passer sa vie dans la mollesse, dans les divertissemens, dans les plaisirs ; quel mal il y a d'assister aux spectacles ? On demande en quel endroit l'Evangile défend ces profanes divertissemens : on répond que tout l'Evangile lui-même

est une manifeste condamnation des spectacles. Certainement, dût-on dépouiller le théâtre de ces charmes artificiels qui en font un des principaux agrémens, et qui font tant d'impression sur l'ame, on ne peut disconvenir que tout ce qui forme le spectacle n'excite la passion; que tout ce qui concourt à ce profane divertissement, tout ce qui flatte nos sens, ne soit un piege à la vertu. Quelle si délicate pudeur, quelle innocence si austere, exposée sans préservatif à l'air du monde le plus contagieux, au milieu d'une foule d'objets tous plus tentans, en butte et à découvert à une grêle de traits empoisonnés, peut sans miracles n'être point blessée; mais quel droit d'attendre un miracle à qui va s'exposer librement à un pareil danger? La vertu la plus consommée, l'innocence la plus affermie, la plus austere pénitence, le plus vieux Anachorete nourri dans le désert, risqueroit tout en assistant à ces spectacles : et l'on veut qu'un cœur tout jeune, nourri dans la mollesse, et déjà à demi-corrompu, soit insensible à tous ces charmes!

Mais, mon Dieu, pour condamner de si dangereux divertissemens, pourquoi chercher ailleurs d'autres raisons que les spectacles mêmes?

Une salle, le rendez-vous de tous les libertins, et de tout ce qu'on appelle dans une Ville gens oisifs, gens de plaisirs; peu dont les mœurs ne soient corrompues, moins encore qui soient de bonnes mœurs; une assemblée où regne un luxe exquis et étudié, où tout éblouit, où tout brille, et dans laquelle il ne se trouve pas une jeune personne qui n'ait employé tout ce que l'art a de plus fin et de plus séduisant pour plaire et pour tenter; des loges pleines d'écueils, d'autant plus dangereux qu'ils sont plus couverts, et d'où les yeux peuvent rassembler plus d'objets



à la fois, tous plus à craindre : à ces périls muets et tranquilles, ajoutez le poison doux et insinuant des entretiens trop libres ; nul autre langage n'est reçu dans ces lieux de plaisirs : et quels dangers, Seigneur, dans cette fatale nécessité de n'y avoir que des conversations secretes ! N'est-ce pas vouloir prendre les honnêtes gens pour des stupides, et tout ce qu'il y a de personnes sages pour des idiots, que de vouloir faire accroire qu'il n'y a nul danger, que tout est innocent dans ces spectacles ?

Ce ne sont-là cependant que des préludes des funestes conquêtes que font les passions. Dans ces sortes de divertissemens, tout concourt à attendrir le cœur, à tenter, à séduire ; on diroit que la lumiere du jour est trop pure pour n'être pas incommode ; la lueur des flambeaux, c'est-à-dire, une médiocre clarté est plus de l'art des spectacles. Les sens ne sont-ils pas d'abord pris pas ce fracas de décorations, de voix, d'instrumens, de machines ; et les sens, d'intelligence avec les passions, peuvent-ils laisser l'ame tranquille ? Tout ce que la symphonie a de doux, tout ce que l'harmonie a de charmes, tout ce que l'art peut donner de merveilleux à un concert de voix et d'instrumens ; tout est employé pour attendrir, pour toucher, pour charmer l'ame : une décoration magnifique fixe les yeux ; des machines de théâtre amusent l'esprit, le dénouement des aventures l'enchante ; et tout cela le met hors d'état de se défier des surprises. Dans cette disposition de tous les sens ou gagnés ou captifs, et d'un cœur si près de l'être, on voit paroître sur la scene un nombre choisi d'Actrices et d'Acteurs, parés avec tout l'artifice que l'esprit du monde le plus rusé et le plus fin peut imaginer pour séduire, et qui ajoutent à l'artifice tout ce que la passion qu'ils sentent et qu'ils expriment, peut inspirer ; et

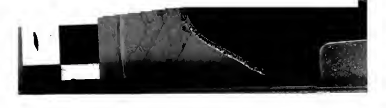
comme l'amour est la passion dominante du théâtre, il est aisé de comprendre à quelle fin tendent toutes ces plaintes amoureuses, tous ces récits tendres qui s'y font. De jeunes filles que le libertinage seul peut engager dans ces pernicieuses conditions, qui se font un point d'honneur de plaire, et qui sont gagées pour exprimer de la maniere la plus vive une passion; des gens qui n'ont d'autre gloire que de se distinguer sur un théâtre, en inspirant la passion qu'ils expriment; des voix douces et insinuantes, accompagnées d'un air mou et séduisant, et de mille manieres libres, mêlées de paroles tendres; et des vers composés avec art pour inspirer l'amour, récités par des courtisanes qui emploient l'art, le luxe et le fard, pour tendre des pieges, même sans dire mot, à l'innocence : tout cet assemblage prodigieux d'artifices et de charmes, dont le moindre, pris séparément, est une dangereuse tentation, ne sera tout au plus, au sentiment des mondains, qu'un amusement indifférent, qu'un divertissement licite et innocent des gens du monde! Peut-on penser ainsi, et être Chrétien?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Marc. Chap. 9.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Si scandalizaverit te manus tua, abscinde illam : bonum est tibi debilem introire in vitam, quàm duas manus habentem ire in gehennam, in ignem inextinguibilem : ubi vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur. Et si pes tuus te scandalizat,

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Si votre main vous est une occasion de chute, coupez-la : il vous est plus avantageux de parvenir à la vie étant estropié, qu'avec deux mains aller dans l'enfer, dans un feu qui ne peut s'éteindre; où leur ver ne meurt point, et où le feu ne s'éteint point. Et si votre pied vous est une occasion de chute,



amputa illum : bonum est tibi claudum introire in vitam æternam, quàm duos pedes habentem mitti in gehennam ignis inextinguibilis : ubi vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur.

coupez-le : il vous est plus avantageux de parvenir à la vie éternelle étant estropié, qu'avec deux pieds d'être jeté dans l'abyme du feu qui ne peut s'éteindre ; où leur ver ne meurt point, et où le feu ne s'éteint point.

MÉDITATION.

Des occasions volontaires du péché.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'occasion de pécher est toujours à craindre, soit qu'on la recherche, ou qu'on ne la recherche pas. Quand on connoît le penchant que nous avons au mal, quand on pense aux puissans attraits de la volupté, aux charmes des objets, et à l'impression que font nos sens sur notre ame, quand on considere notre lâcheté, nos infidélités, notre foiblesse, peut-on ne pas craindre toute occasion? Les plus grands Saints out tremblé quand le hasard, ou la nécessité, ou la malice du démon les y ont engagés? Ils n'ont pas cru qu'il fût indigne de leur courage de pâlir à la vue d'un danger où il ne s'agissoit de rien moins que de perdre leur âme, que de perdre leur Dieu; et les déserts ne leur ont pas paru assez éloignés des occasions, ils ont élevé des colonnes pour perdre de vue, pour ainsi dire, les hommes; mais l'occasion est bien plus à craindre quand on l'a recherchée? Celui qui aime le péril, dit l'Esprit-Saint (*a*), y périra.

David n'avoit point recherché l'occasion, et cependant un objet dangereux qui se pésente

(a) *Eccli.* 3.

sans qu'il y pense, à quoi il n'avoit point d'attache, renverse cet homme si saint : et tous les objets les plus tentans, tous réunis ensemble, qu'on va chercher, et auxquels on s'expose de plein gré, ne feront nulle impression sur le cœur, ne donneront aucune atteinte à l'innocence ! Le cœur de l'homme a-t-il changé ? ne naît-on plus avec les passions ? Tous ceux qui vont avec tant d'empressement dans ces effrayans dangers, sont-ils confirmés en grace ? Il y a plus de soixante ans que je marcere ma chair, que je travaille sans cesse à mater ce corps par le jeûne, la haire et les plus dures austérités, disoit un saint Vieillard qui avoit vieilli dans le désert, et je sens encore mes passions prêtes à prendre feu à la vue du moindre danger : et des jeunes gens, dont les passions sont extrêmement vives, la vertu très-foible, les sens immortifiés, le penchant au mal violent, les inclinations vicieuses, l'esprit et le cœur corrompus ; des jeunes gens pour qui tout est danger, que tout tente, vont chercher les plus tentantes occasions, s'exposent à tous les périls, courent aux spectacles ! On est bien mal, quand on ne sent pas sa foiblesse ; on est bien à plaindre, quand on voit le précipice, qu'on y court, et qu'on ne le craint point.

SECOND POINT.

Considérez que c'est toujours un péché grief, que de chercher l'occasion du péché. Dût-on, contre toute vraisemblance, ne pas avaler le poison qu'on a préparé, sa seule préparation empoisonne. Quelle erreur de se flatter, de s'imaginer même qu'on s'est entretenu les heures entieres avec cette personne, qu'on s'est trouvé dans ces assemblées mondaines, qu'on a arrêté volontairement ses yeux sur ces objets lascifs, qu'on a fait cette dangereuse lecture, qu'on a assisté avec plaisir à ces spectacles, et qu'on n'a



rien à se reprocher, et qu'on n'a point péché! On ne cherche l'occasion du péché que parce qu'on y trouve du plaisir; le cœur d'accord avec l'esprit cherche à s'y satisfaire : car est-ce pour mortifier ses sens, pour dompter ses passions; est-ce pour se faire violence, qu'on va dans ces assemblées? Dira-t-on que ce ne sont que des amusemens de l'esprit, auxquels le cœur n'a point de part? Quelle plus pitoyable défaite! Doit-on attendre de grandes victoires dans des occasions où l'on ne s'engage que pour y être vaincu? Si l'on n'a pas eu assez de force pour tenir ferme contre le penchant qui entraîne vers l'occasion du péché, comment étant dans cette occasion résistera-t-on au penchant qui entraîne vers le péché même, lorsqu'on sera attaqué avec tous les attraits du plaisir qui l'accompagne? Si l'on n'a pu s'arrêter sur le bord du précipice, lorsque rien ne nous poussoit, comment s'arrêtera-t-on dans le penchant, attirés avec force par l'objet présent, poussés impétueusement par les passions, sollicités vivement par mille charmes? En bonne foi peut-on, sans s'étourdir; peut-on, sans bêtise, se persuader qu'on ne fait point de mal dans les occasions recherchées, et qu'en s'exposant dans ces mers pleines d'orages, on évitera tous les écueils contre lesquels tant de gens ont brisé? Les Pilotes les plus expérimentés n'oseroient s'y exposer : et ceux qui s'y laissent aller au gré des flots et des vents, n'ont rien à craindre! Les naufrages ne sont-ils que pour les personnes sages? un étourdi, un libertin, se croient en sureté au milieu des orages. Disons-le: quand on est mort, on ne sent rien; le démon tentera moins un libertin, parce qu'il se tente assez lui-même, pour ainsi dire; et pourquoi donneroit-il de nouveaux assauts à une place déjà rendue? Les gens du monde, les gens de plaisirs, dit-on, sont moins susceptibles d'impression que

les gens de bien. Cela veut dire que les mondains accoutumés à consentir au péché, sont peu effrayés, et même peu touchés d'un sentiment, d'un acte qui leur est familier et ordinaire. Une conscience gangrenée est peu alarmée par le péché, tandis que l'ombre seule du mal fait frémir une ame pure.

Je suis effrayé, Seigneur, je gémis au souvenir des occasions du péché que j'ai recherchées, et de la funeste sécurité que j'ai eue dans ces occasions. Vous voyez, ô mon Dieu, les dispositions de mon cœur; rendez mes résolutions efficaces, et que rien au monde ne soit plus capable de me faire exposer aux occasions du péché.

Aspirations dévotes durant le jour.

O Domine, libera animam meam. Psal. 114.

Mon Dieu, délivrez-moi des périls qui m'environnent.

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. Psal. 54.

J'ai résolu, ô mon Dieu, de fuir toutes les occasions du péché, et j'aime mieux passer mes jours dans la solitude, que de m'y voir exposé.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. CELUI qui aime le péril, y périra, dit le Sage. On a grand tort de se récrier contre le tentateur et contre la tentation : l'ennemi du salut n'a pas besoin d'user de ses artifices et de se donner de grands mouvemens pour séduire et pour pervertir; les occasions de péché où l'on se livre de plein gré et avec fureur, damnent plus de gens que les plus fortes tentations et le tentateur le plus rusé ne sauroient faire. On convient que tout est danger dans le monde : objets, modes, parures, jeux, assemblées, parties de plaisir, conversations, l'esprit même et la politesse,



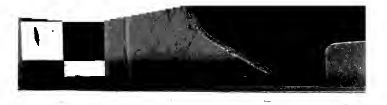
tout tend des pieges ; et l'on s'y expose, et l'on y court, et l'on y passe la plus grande partie de la vie, sans crainte, sans préservatifs, avec un esprit déjà vaincu, et un cœur perverti ; et l'on dit ensuite d'un ton piteux : Il est bien difficile de faire son salut dans le monde ; mais Dieu aura pitié de nous. On prépare avec soin du poison, on le boit à plusieurs reprises ; et puis l'on se plaint que la vie est trop courte, qu'on meurt encore jeune, que Dieu nous donne peu de santé. Profitez de la folie de tant de gens, et peut-être même de la vôtre ; ayez en horreur tout ce qui peut être une occasion de péché, le seul doute en cette matiere doit alarmer ; et ne dites jamais : Je m'y suis déjà trouvé, et je n'y ai point fait de chute. Tous les poisons ne causent pas des convulsions ni des tranchées ; les plus pernicieux sont ceux qu'on ne sent point ; il suffit que la personne, que l'assemblée, que le lieu soit une occasion de péché, on peche dès-là qu'on s'y expose. Fuyez tout ce qui peut donner atteinte à l'innocence ; fuyez tout ce qui est danger ; fuyez tout ce qui peut être un sujet de chute ; fuyez tout ce qui tente, ou qui peut tenter. 2°. On a beau dans le monde justifier les usages, les divertissemens, les prétextes de bienséance : illusion, erreur. Ayez des sentimens plus chrétiens, et ne prenez pas le change. Les occasions de péché sont répandues dans le monde, il est vrai ; mais il ne tient qu'à vous de les éviter. Les spectacles, les bals, les assemblées mondaines, occasions très-dangereuses de péché ; ces maisons où l'on donne publiquement à jouer, ces brelans, le rendez-vous de tous les libertins et de tous les oisifs d'une Ville ; ces académies d'où l'esprit du Christianisme est toujours banni ; ces longs entretiens étudiés et polis, avec des personnes de différent sexe ; ces lectures ou galantes, ou suspectes en matiere de Religion ; certains bijoux, ou meu-

bles reçus par présent de certaines personnes peu indifférentes; certains livres, ou tableaux propres à réveiller une passion; certaines visites, certaines parties de plaisir et de campagne; un repas, une maison, une personne, peuvent être pour vous des occasions de péché: fuyez-les, retranchez-les sans délai, quoi qu'il vous en coûte; peu de péchés qui méritent plus le châtiment, et qui soient plus indignes, ce semble, de miséricorde, que celui dont on a recherché librement l'occasion.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

L'AN depuis la création du monde 5198, six mois avant l'Incarnation du Verbe, sur la fin du regne d'Hérode l'Ascalonite ou l'Iduméen, qui fut le dernier qui occupa le Trône des Rois de Juda, il plut au Seigneur de donner au monde cet Ange dont parle Malachie, que Dieu avoit promis d'envoyer devant son Christ, pour lui préparer la voie; ce Prophete, et plus qu'un Prophete, comme parle le Sauveur du monde, en qui devoient finir les Prophetes et l'ancienne Loi; enfin ce saint Précurseur du Messie, dont la naissance devoit causer tant de joie dans tout l'Univers, et dont la conception fut accompagnée de tant de merveilles; cet homme si extraordinaire, de qui Jesus-Christ a dit qu'entre les enfans des femmes il n'y en avoit point paru de plus grand que lui; c'est Jean-Baptiste, fils de Zacharie et d'Elisabeth, tous deux de la race d'Aaron, qui seule possédoit le Sacerdoce; encore plus respectables l'un et l'autre par leur rare vertu, que par leur ancienne noblesse. Ils

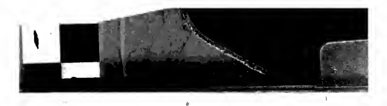


étoient justes devant Dieu, dit l'Evangile, remplissant tous les devoirs de la piété et de la Religion ; ils n'avoient point d'enfans, et ils n'étoient plus en âge d'en avoir, outre qu'Elisabeth étoit stérile.

Zacharie étoit un Prêtre de la famille d'Abia, laquelle composoit la huitieme des vingt-quatre Classes dans lesquelles David, pour éviter la confusion, distribua toute la race d'Aaron. Ces Classes faisoient par semaine, chacune à leur tour, les fonctions sacerdotales dans le Temple. On tiroit au sort, au commencement de la semaine, qui seroit celui des Prêtres qui entreroit en service, qui offriroit matin et soir dans le Lieu saint l'encens au Seigneur sur l'Autel d'or. La Providence voulut que dans la semaine affectée à ceux de sa famille, le sort tombât sur le Prêtre Zacharie. Il entra donc à l'heure ordinaire dans cette partie du Temple où il n'étoit permis qu'aux seuls Prêtres d'entrer, le peuple se tenant dans le parvis où il faisoit sa priere ; le peuple donc qui y étoit venu en plus grand nombre qu'aux autres jours, ce qui prouve que c'étoit un Samedi au soir, s'apperçut que la cérémonie duroit plus qu'à l'ordinaire ; en effet, Zacharie occupé à offrir le Sacrifice, apperçut un Ange en forme humaine, qui étoit debout au côté droit de l'Autel. Il en fut tout troublé, et une sainte frayeur le saisit tout-à-coup. Mais l'Ange le rassura, en lui disant : Zacharie, ne craignez point, ma présence doit vous réjouir plutôt que vous effrayer ; les prieres que vous avez faites pour le salut du peuple sont montées au Ciel, et Dieu les a exaucées ; et afin que vous n'en puissiez pas douter, je viens vous dire de sa part, qu'Elisabeth votre épouse, toute stérile et âgée qu'elle est, vous donnera un fils que vous appellerez Jean, et qui remplira de consolation toute la maison d'Israël. Sa naissance

doit être pour vous et pour tout le monde le sujet d'une extrême joie, puisqu'il naîtra pour venir annoncer la venue de leur Sauveur. Il sera grand, non-seulement aux yeux des hommes, mais encore devant Dieu; aussi est-il destiné pour être le Précurseur du Messie : il sera sanctifié et rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mere : durant tout le cours de sa vie, il gardera une si rigoureuse abstinence, que jamais il ne boira ni vin, ni autre liqueur qui puisse enivrer: il prêchera avec tant de zele, qu'il convertira plusieurs enfans d'Israël à leur Seigneur et à leur Dieu; et ce Dieu s'étant fait homme, ne paroîtra point en public que Jean, son Précurseur, n'ait annoncé sa venue, marchant devant lui dans l'esprit et avec la vertu d'Elie: il le fera d'une maniere si forte, et avec tant de succès, que les peres se réjouiront de voir revivre dans leurs enfans leur foi et leur piété. Plusieurs, maintenant aveugles et incrédules, ouvriront les yeux: ils reconnoîtront leurs égaremens; et pleins d'une sagesse divine, ils s'appliqueront à chercher celui qui vient les sauver, afin que quand il viendra, il trouve leurs cœurs parfaitement disposés à le recevoir et à le suivre.

Quoique Zacharie ne pût pas douter que ce ne fût un Ange qui lui parloit, ce qu'on lui promettoit étoit si fort au-dessus des forces de la nature, qu'il ne put pas le croire. Comment, dit-il, puis-je me persuader que ce que vous dites arrivera, étant aussi vieux que je le suis, et ma femme, presque aussi âgée que moi, étant stérile. Cette défiance et ce manque de foi ne fut pas long-temps sans châtiment. L'Ange commence par lui remontrer le peu de raison qu'il a de douter; il lui déclare qui il est, quel est son emploi, pourquoi, et de la part de qui il vient lui faire cette promesse. Je suis, lui dit-il,



l'Ange Gabriël, l'un de ceux qui sont les plus proches du Trône de Dieu, toujours prêts à exécuter ses ordres; je suis envoyé pour vous parler et pour vous annoncer une si heureuse nouvelle; et parce que vous avez douté de tout ce que je vous ai prédit, voilà qu'à ce moment vous allez devenir muet, et vous ne recouvrerez la parole qu'au jour que toutes ces choses seront accomplies.

Cependant le peuple attendoit que Zacharie sortît, et l'on étoit fort étonné de le voir tarder plus qu'à l'ordinaire; mais on fut encore bien plus surpris de voir, lorsqu'il sortit, qu'il étoit sourd et muet; et cet événement joint à un reste de frayeur qui paroissoit sur son visage, fit croire qu'il avoit eu quelque vision. Quand les jours de son ministere furent accomplis, il s'en alla en sa maison dans une ville de la Tribu de Juda, située en un pays de moutagnes, qu'on croit être celle d'Hébron. Quelque temps après Elisabeth conçut; et comme si dans un âge fort avancé elle eût eu honte de sa grossesse, elle demeura cinq mois sans sortir, ne cessant de rendre graces à Dieu pour la faveur qu'il lui avoit faite.

Elle étoit dans son sixieme mois, lorsqu'elle reçut la visite de la très-sainte Vierge sa cousine, qui venoit de concevoir le Fils de Dieu dans son sein par l'opération du Saint-Esprit. Marie ayant appris la grossesse miraculeuse de sa cousine, par l'Ange même qui avoit apparu à Zacharie à la droite de l'Autel des parfums, conduite par l'Esprit-Saint, part de Nazareth pour la Judée. L'inspiration divine qui lui faisoit entreprendre ce voyage, ne lui permit pas de différer un moment. Etant arrivée à Hébron, elle entre dans la maison de Zacharie, salue Elisabeth, et au moment qu'elle la salue, l'enfant de six mois qu'Elisabeth portoit dans sa

flancs, tressaillit de joie dans ses entrailles à la voix de la sainte Vierge; et il fut sanctifié, avant que de naître, par la présence de son Seigneur, que cette bienheureuse créature portoit dans son chaste sein. Le tressaillement et la sanctification de l'enfant furent accompagnés d'une surabondance de graces dont la mere fut comblée. Elisabeth connut le mystere incompréhensible de l'Incarnation du Verbe, et tressaillant de joie, elle dit tout haut à Marie : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni : mais d'où me vient aujourd'hui un si grand bonheur ? Quoi, la Mere de mon Seigneur et de mon Dieu daigne me rendre visite! Oui, ma chere cousine, lui dit-elle, au moment que j'ai entendu les paroles avec lesquelles vous m'avez saluée, l'enfant a tressailli de joie dans mes flancs, et je me suis sentie moi-même éclairée d'une nouvelle lumiere. Il est aisé de comprendre que le séjour que fit la sainte Vierge chez sainte Elisabeth fut une source de salut pour toute cette heureuse famille. Marie demeura près de trois mois chez sa cousine, et à peine en étoit-elle partie qu'Elisabeth accoucha heureusement du fils, dont la naissance, selon les promesses de l'Ange, devoit causer tant de joie à tout le monde; de ce fils qui avoit eu l'usage libre de la raison avant même que de voir le jour.

La nouvelle de l'heureux accouchement d'Elisabeth ne se fut pas plutôt répandue, que tous les voisins et tous les parens vinrent de tous côtés se réjouir avec elle de la grace si particuliere que le Seigneur lui avoit faite, en lui donnant un fils après une si longue suite d'années de stérilité. Huit jours après, dans l'assemblée qui se fit selon la coutume pour la circoncision de l'enfant, on demanda à la mere quel nom on lui donneroit, ne doutant pas néanmoins qu'on

ne lui dût donner celui de son pere, et déjà toute la parenté le nommoit Zacharie, lorsque la mere s'y opposa, et dit qu'il s'appelleroit Jean. On lui représenta que ce nom étoit nouveau et étranger dans sa famille, et qu'il n'y avoit personne parmi ses proches qui le portât. Comme elle persistoit à vouloir qu'il s'appelât Jean, l'ayant sans doute appris elle-même de l'Ange, on convint de s'en rapporter au pere de l'enfant. On lui fit signe pour savoir de lui quel nom il vouloit qu'on lui donnât. Zacharie se fit donner une plume, et écrivit : *Jean est son nom.* L'étonnement fut universel; mais il devint bien plus grand quand on vit que la langue du saint Vieillard se délia, et que reprenant l'usage de la parole, que son incrédulité lui avoit fait perdre, il se mit à bénir et à louer Dieu des merveilles qu'il avoit faites en sa faveur. Il reçut en même temps le don de prophétie, et ne cessoit de publier les miséricordes du Seigneur, qui alloit enfin accomplir les promesses qu'il avoit faites à Abraham touchant le Messie, assurant que son fils en étoit le Prophete et le Précurseur.

Un événement si merveilleux remplit d'une crainte respectueuse toute l'assemblée, et chacun en bénissoit Dieu. Le bruit s'en étant répandu aussi-tôt dans toute la haute Judée, il remplit d'étonnement ceux qui en entendirent parler. Comme on n'avoit rien vu de pareil jusqu'alors, on n'en parloit qu'avec admiration et d'une maniere enthousiasmée : que pensez vous, disoient-ils, de cet enfant? Certainement il n'a point paru de Prophete dont la naissance ait été accompagnée de tant de prodiges; et si l'on doit juger de ce qu'il sera un jour par tout ce qui s'est passé en sa naissance, l'on peut dire que ce sera le plus grand homme qui ait jamais été. C'étoient-là les sentimens et les discours

des personnes même qui s'intéressoient le moins aux faveurs insignes que la divine bonté faisoit à l'enfant, et à toute la famille de Zacharie.

Cet heureux pere d'un fils si chéri de Dieu, de muet qu'il étoit, devenu Prophete, et rempli du Saint-Esprit, se sentant tout-à-coup éclairé d'une nouvelle lumiere, et embrasé d'un nouveau feu, se hâte de faire part à tout le monde de la joie que lui cause un bien qui doit être commun à toutes les Nations de la Terre.

« Que le Seigneur Dieu d'Israël, s'écria-t-il, » soit béni à jamais, de ce qu'il daigne visiter » son peuple, et le délivrer du dur esclavage » où il gémit depuis si long-temps. La Maison » Royale de David étoit déchue de sa grandeur » et de sa puissance ; il la releve, il la fait » refleurir, en lui envoyant un Sauveur : ainsi » l'avoit-il promis par la bouche de ses Pro» phetes qui nous ont précédé, assurant que » quelque redoutables que fussent les ennemis » de notre salut, il nous sauveroit de leurs » mains. Il fait bien voir qu'il ne sauroit oublier » l'alliance qu'il a bien voulu contracter avec » Abraham notre pere, la promesse qu'il lui » avoit faite d'exercer sa miséricorde envers » nos peres, et enfin de se donner à nous, afin » que délivrés de la servitude de nos ennemis; » nous le servissions sans crainte, nous menas» sions une vie pure, une vie sainte, marchant » continuellement en sa présence, et le servant » avec fidélité et avec amour. » Le saint vieillard publioit ainsi les miséricordes du Seigneur devant tout le monde, lorsque se tournant vers l'enfant par un soudain transport : « Mon fils, lui dit» il, vous êtes destiné à être le Précurseur et » le Prophete du Sauveur des hommes ; vous » marcherez devant lui, vous applanirez les » chemins, vous disposerez les peuples à le » recevoir ; vous apprendrez aux pécheurs la

» science du salut, afin que retournant à lui » par la pénitence, ils en obtiennent la rémis- » sion de leurs péchés. Voilà quels sont les effets » de cette incompréhensible miséricorde qu'il » nous témoigne en ce temps, en se rendant » semblable à nous, en descendant du Ciel pour » nous venir visiter, et éclairer ceux qui sont » ensevelis dans les ténebres et dans les ombres » de la mort, et nous conduire dans le chemin » de la paix. »

Tant de merveilles à la naissance de cet enfant le rendirent célebre dans toute la Judée. Saint Pierre d'Alexandrie raconte comme une chose reconnue de tout le monde, que quand Hérode chercha Jesus-Christ pour le faire mourir, il voulut aussi faire périr saint Jean dont la naissance avoit fait tant de bruit dans le pays; mais que sa mere sainte Elisabeth le sauva par sa fuite dans le désert, où elle resta avec lui jusqu'à ce que la mort d'Hérode lui ayant laissé la liberté de revenir trouver saint Zacharie, elle fut obligée de laisser saint Jean dans la solitude où l'Esprit-Saint vouloit qu'il demeurât jusqu'au temps de sa prédication. Les Evangélistes nous apprennent quelle fut la vie de saint Jean dans le désert depuis ce temps-là : il ne se nourrissoit que de miel sauvage, qui est fort insipide, et de sauterelles, et encore en mangeoit-il si peu, que Jesus-Christ n'a point fait de difficulté de dire qu'il ne mangeoit et ne buvoit point. Son habit répondoit à l'austérité de sa nourriture ; il étoit de poil de chameau : c'étoit plutôt un cilice qu'une robe, qu'il serroit avec une ceinture de cuir; passant les jours et les nuits à prier Dieu, se préparant ainsi par le jeûne, la priere et toutes sortes d'austérités, à son saint ministere. Une vie si innocente et si austere dans le désert, a fait regarder saint Jean-Baptiste, disent saint Augustin et saint

Jérôme, comme l'auteur et le modele de la vie austere et retirée des Anachoretes.

L'Eglise, suivant la remarque de saint Bernard, célebre la mort des autres Saints, parce que leur vie et leur mort ont été saintes; mais elle révere la naissance temporelle de saint Jean-Baptiste, parce que cette naissance a été sainte, et la source d'une sainte joie. L'institution de cette fête est si ancienne, que saint Augustin assure dans un de ses Sermons pour cette solennité, que même de son temps les Fidelles l'avoient reçue par la tradition des Anciens; et elle a toujours été si solennelle, qu'anciennement on y célébroit trois messes, comme on fait encore aujourd'hui le jour de Noël. Cette joie universelle qui s'est répandue et qui se conserve encore presque chez tous les peuples, vérifie ce qu'avoit prédit l'Ange, en disant que la naissance de saint Jean seroit un sujet d'une joie universelle; ce qui s'accomplit le jour de sa Fête tous les ans depuis près de dix-huit siecles. Saint Bernard dit, que ce n'est pas seulement dans le Christianisme qu'on témoigne tant de joie au jour de la naissance de ce grand Saint, mais que les Païens même donnent ce jour-là des marques d'une joie publique, en allumant des feux, et en faisant de grandes réjouissances. Les voyageurs modernes racontent que les Turcs, et presque tous les Orientaux font de grandes réjouissances ce jour-là: ce qui est certain, c'est qu'après les Fêtes des principaux Mysteres de notre Rédemption, il n'y en avoit point, dès les premiers siecles, de plus solennelle dans l'Eglise que celle de la Nativité de saint Jean-Baptiste. Le Concile d'Agde, tenu l'an 506, la compte pour une des plus augustes après celles de Pâques, de Noël, de l'Epiphanie, de la Pentecôte et de l'Ascension, et l'institution de la Vigile de cette



solennité n'est guere moins ancienne que celle de la Fête même. Le Concile de Salgunstadt avoit étendu cette préparation à la Fête, à un jeûne de quatorze jours, mais cette institution particuliere n'a pas eu beaucoup d'effet.

L'Ange ayant dit à Zacharie que le fils dont il lui prédisoit la naissance seroit rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mere, il est évident que Saint Jean a connu Jesus-Christ, et a été sanctifié avant que de naître. Saint Ambroise dit, que son pere Zacharie dans son Cantique s'adresse à lui, supposant qu'il l'entendoit; et saint Grégoire assure qu'il a été rempli de l'esprit de prophétie avant sa naissance.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

***DEUS**, qui præsentem diem honorabilem nobis in Beati Joannis nativitate fecisti : da populis tuis spiritualium gratiam gaudiorum, et omnium fidelium mentes dirige in viam salutis æternæ. Per Dominum, etc.*

O DIEU, qui nous avez rendu ce jour si solennel par la naissance de saint Jean; faites la grace à vos peuples d'en recevoir une joie spirituelle, et conduisez les ames de tous vos Fidelles dans la voie du salut éternel. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 49.

***AUDITE** insulæ : et attendite populi de longè : Dominus ab utero vocavit me, de ventre matris meæ recordatus est nominis mei. Et posuit os meum quasi gladium acutum : in umbra manûs suæ protexit me, et posuit me sicut sagittam electam; In*

ECOUTEZ isles, et vous peuples éloignés, prêtez l'oreille : Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mere : il s'est souvenu de mon nom lorsque j'étois encore dans ses entrailles. Il a rendu ma bouche comme une épée perçante; il m'a protégé sous l'ombre de sa main; il m'a mis en réserve

pharetra sua abscondit me. Et dixit mihi : Servus meus es tu Israël, quia in te gloriabor. Et nunc dicit Dominus, formans me ex utero servum sibi : Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ. Reges videbunt, et consurgent Principes, et adorabunt propter Dominum, et sanctum Israël qui elegit te.

comme une fleche choisie ; il m'a tenu caché dans son carquois, et il m'a dit : Israël, vous êtes mon serviteur, et je me glorifierai en vous. Et maintenant le Seigneur qui m'a formé dès le sein de ma mere pour être son serviteur, m'a dit : Je vous ai établi pour être la lumiere des nations, et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre ; les Rois vous verront, et les Princes se leveront devant vous, et ils vous rendront les plus grands honneurs à cause du Seigneur, et du Saint d'Israël qui vous a choisi.

Isaïe, le premier des quatre grands Prophetes, étoit de la Tribu de Juda, et de la race royale de David. Il vivoit environ huit cents ans avant Jesus-Christ, et prophétisa jusqu'au temps de Manassès qui le fit scier avec une scie de bois. On peut dire que la Prophétie d'Isaïe n'est que l'histoire de Jesus-Christ et de l'Eglise ; ses écrits, dit saint Jérôme, sont comme le précis et l'abrégé des saintes Ecritures, et de la vie et de la mort du Sauveur.

RÉFLEXIONS.

Ecoutez isles, et vous peuples éloignés, prêtez l'oreille : Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mere. L'Eglise applique ces paroles du Prophete à saint Jean-Baptiste, et elles ont beaucoup de rapport à ce merveilleux Précurseur du Messie. Mais si nous voulons les prendre dans un sens moral, qui de nous n'a pas sujet d'inviter tous les peuples du monde à admirer les miséricordes de Dieu à notre égard, et à reconnoître la grace insigne qu'il nous a faite, en nous faisant naître dans le sein de l'Eglise. Qui de nous n'a pas droit de s'écrier avec David : *Venite*,

Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ. Justes, qui craignez Dieu, venez tous entendre le récit des bienfaits que j'en ai reçus; il a pensé à moi avant même que je fusse conçu : avec quelle bonté m'a-t-il préparé cette suite de secours, sans quoi je n'eusse jamais vu le jour, sans lesquels je n'eusse guere survécu à ma naissance. Mais quelle bonté plus sensible, quelle providence mieux marquée, que celle qui paroît dans toute l'économie de notre salut! Quelle sagesse dans cette disposition des moyens, dans cet éloignement des dangers, dans la multiplicité et l'efficace des remedes. Un esprit chrétien découvre des merveilles sans fin dans l'admirable économie de la Providence. Le Seigneur s'est souvenu de nous : hélas! que deviendrions-nous s'il nous oublioit? mais à quoi devons-nous nous attendre si nous-mêmes nous l'oublions? Le Prophete animé de l'esprit de Dieu, devant raconter les faveurs et les bienfaits de la main libérale du Seigneur, commence par inviter tout l'univers à la reconnoissance. Nous sommes comme inondés, comme accablés des bienfaits du Seigneur; les cieux, la terre, les saisons, tout nous prêche ses libéralités; nous ne vivons que de ses biens; nul jour de notre vie qui ne soit remarquable par quelque nouveau bienfait. Si la naissance n'a pas été privilégiée, la grace du Baptême n'a-t-elle pas sanctifié les premiers jours de la vie? et a-t-il tenu à la miséricorde du Seigneur que notre innocence ne soit aussi âgée que nous : et cependant où est notre reconnoissance? qui de nous n'a pas droit de dire que Dieu l'a protégé sous l'ombre de sa main? Rappelez la mémoire de ces jours périlleux, de ces dangers secrets, de ces ennemis couverts, de ces événemens si fort à craindre. Est-ce l'art des Médecins qui nous a tirés

des portes de la mort, dans un temps où nous avions si grand besoin de vivre? est-ce notre industrie, notre adresse, notre habileté qui nous ont tirés de ces mauvais pas, où notre salut risquoit autant que la vie? est-ce enfin à notre prétendu mérite que nous devons tant de succès? *Non nobis, Domine, non nobis: sed nomini tuo da gloriam.* Oui, mon Dieu, nous le savons, et quel homme raisonnable pourroit l'ignorer? nous le savons, que nous devons tous ces bienfaits, toutes ces miséricordes, toutes ces graces à votre pure bonté, Seigneur: mais si nous le savons, comment sommes-nous si peu reconnoissans? Combien de gens qui n'ont jamais remercié le Seigneur de la grace qu'il leur a faite de naître de parens Chrétiens, et d'avoir été régénérés dans le fonts du Baptême? Bon Dieu, qu'un peu de réflexion nous épargneroit de regrets!

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Ch. I.

ELISABETH impletum est tempus pariendi, et peperit filium. Et audierunt vicini et cognati ejus, quia magnificavit Dominus misericordiam suam cum illa, et congratulabantur ei. Et factum est in die octavo, venerunt circumcidere puerum, et vocabant eum nomine patris sui Zachariam. Et respondens mater ejus, dixit: Nequaquam, sed vocabitur Joannes. Et dixerunt ad illam: Quia nemo est in cognatione tua, qui vocetur hoc nomine. Innuebant autem patri ejus quem

CEPENDANT Elisabeth étant à son terme, accoucha d'un fils. Ses voisins et ses parens apprirent que Dieu avoit fait éclater sa miséricorde sur elle, et ils l'en félicitoient. Au huitieme jour ils vinrent pour la circoncision de l'enfant, et ils le nommoient Zacharie du nom de son pere. Non, dit sa mere, mais il sera nommé Jean. Ils lui répondirent: Il n'y a personne de ce nom dans votre parenté. Ils firent donc signe au pere de marquer quel nom il vouloit qu'on donnât à l'enfant. Il demanda des tablettes, et il écrivit ces paroles: Son nom

vellet vocari eum. Et postulans pugillarem scripsit, dicens : Joannes est nomen ejus. Et mirati sunt universi. Apertum est autem illicò os ejus et lingua ejus, et loquebatur benedicens Deum. Et factus est timor super omnes vicinos eorum : et super omnia montana Judææ divulgabantur omnia verba hæc : et posuerunt omnes qui audierant in corde suo, dicentes : Quis putas, puer iste erit ? Etenim manus Domini erat cum illo. Et Zacharias pater ejus repletus est Spiritu sancto : et prophetavit, dicens : Benedictus Dominus Deus Israël : quia visitavit, et fecit redemptionem plebis suæ.

c'est Jean : et tous en furent étonnés. A l'heure même sa bouche s'ouvrit, et sa langue devint libre, il parla, et il bénit Dieu. La crainte se répandit dans tout le voisinage, et toutes ces choses devinrent publiques dans tout le pays des montagnes de Judée ; tous ceux qui en ouïrent parler se les graverent bien avant dans l'esprit, et ils disoient : Que pensez-vous que sera cet enfant ? car la main du Seigneur étoit avec lui. Au même temps Zacharie son pere fut rempli du Saint-Esprit, et étant inspiré, il dit : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple.

MÉDITATION.

Sur ces paroles : *Que pensez-vous que sera cet enfant ?*

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien qui soit plus caché à l'homme que sa destinée éternelle. Aura-t-on le bonheur d'être du nombre des Elus de Dieu, d'être éternellement heureux dans le Ciel ? sera-t-on damné ? C'est une connoissance que Dieu seul s'est réservée : ce que nous savons de certain durant cette vie, c'est qu'il n'y a point de milieu entre ces deux extrémités. Si Dieu n'est votre souverain bonheur, il sera votre souverain malheur. Cette alternative est effroyable, et fait sentir la nécessité du salut. Rien n'est donc plus caché à l'homme que cette

effrayante destinée, et rien cependant n'irrite davantage sa curiosité : que pensez-vous que sera cet homme, cette femme du monde? que pensé-je moi-même de mon sort ! Veut-on un présage peu douteux de ce qu'on deviendra après cette vie? qu'on consulte ses mœurs; qu'on se sonde soi-même, si on a la foi; qu'on juge de son sort par le fond de Religion qu'on a; jugeons-en par nos sentimens et par nos œuvres.

Une vie peu chrétienne, licencieuse même, sera-t-elle suivie d'une sainte mort? Un esprit mondain, un cœur libertin, des mœurs corrompues, portent-elles des fruits de vie? Le Ciel, où rien de souillé n'entre, sera-t-il l'éternel séjour d'une ame toute charnelle? et une éternité bienheureuse sera-t-elle la récompense d'une vie pleine de péchés?

La morale Chrétienne, l'Evangile, c'est la véritable regle des mœurs; c'est-là toute la loi selon laquelle se fait le jugement qui décide de notre éternelle destinée. Nos œuvres sont les seules pieces du procès : voulons-nous savoir quel sera cet arrêt effroyable qui est toujours sans appel? consultons notre conscience et l'Evangile. Nous n'ignorons pas les regles, les maximes, les ordonnances de celle-ci; ni les déréglemens, les remords, les reproches de celle-là : ce sont autant de témoins contre nous, que nous ne saurions récuser. Tous les faits sont prouvés: notre propre conscience en est la preuve. Rapprochons ces faits de l'ordonnance : la loi est claire; et le jugement, et la sentence sont-ils difficiles à deviner? Hé, Seigneur, rien n'est plus aisé à comprendre, et vous vous êtes assez expliqué : *Celui qui ne croit point est déjà condamné.* Faut-il consulter un autre oracle? *Celui qui mange et boit indignement le Corps et le Sang de Jesus-Christ*, dit l'Apôtre, *mange et boit sa condamnation.* Que chacun s'examine soi-même sans



perdre de vue la Religion et l'Evangile, on verra aisément ce qu'on doit penser de son sort éternel, de son éternelle destinée.

SECOND POINT.

Considérez que nos inclinations, nos sentimens en fait de Religion, nos habitudes, toute notre conduite, tout cela est un pronostic de ce que nous devons être un jour. Cette cupidité si effrénée, cette ambition si impérieuse, cette licence de mœurs si hardie, cette indévotion si sensible, ce peu de religion ne sauroient rien pronostiquer de bon : on ne vit pas même en Chrétien ; peut-on raisonnablement s'attendre à mourir en Saint ? Quels actes de Religion fait-on dans toute une journée ?

L'affaire essentielle, personnelle, unique du salut demande toute la vie : quel temps lui donne-t-on ? Une grimace de priere faite avec de continuelles distractions ; une apparition de huit en huit jours à l'Eglise sans dévotion, et souvent sans religion même ; un usage des Sacremens, qui seul seroit capable d'affoiblir la foi, et de décrier la Religion par le peu de fruit qu'on en tire ; ou, disons mieux, par les mauvaises dispositions avec lesquelles on s'en approche, lesquelles en empêchent tout le fruit. Confessions sans amendement ; communions sans accroissement de ferveur et de graces ; exercices de piété sans mérite : tout cela pronostique-t-il un sort heureux, une fin avantageuse ? Avouons-le, nous ne sommes pas les artisans de notre félicité éternelle ; c'est à la miséricorde, c'est à la grace du Rédempteur que nous la devons ; mais nous sommes seuls les ouvriers de notre damnation, de notre perte. Nul réprouvé, nul damné qui ne reconnoisse, qui ne sente durant toute l'éternité, qu'il avoit tous les secours nécessaires pour être sauvé, et qu'il n'est damné

que pour n'avoir pas voulu correspondre à la grace. Or ce sont à présent ces fréquentes infidélités à la grace ; c'est ce mépris ordinaire de la grace ; c'est cet abus des Sacremens ; ce sont ces habitudes criminelles, ces rechutes réitérées, ce fond d'indévotion, d'insensibilité, d'irréligion ; c'est tout cela qui peut être un pronostic peu incertain, sensible même de l'éternité malheureuse ; car le Fils de l'homme doit venir avec la gloire de son Pere, et accompagné de ses Anges ; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. Consultons donc nos œuvres, et nous pourrons juger de ce que nous serons durant toute l'éternité.

Mon Dieu ! nous sommes si curieux de savoir notre destinée. Hélas ! mes mœurs, mes actions, mes sentimens, toute ma conduite me fournissent abondamment de quoi satisfaire ma curiosité ; mais quel sujet n'ai-je pas de craindre ? tout me pronostique le dernier malheur. Vous pouvez, Seigneur, par une nouvelle grace, conjurer et rendre faux tous ces tristes présages : accordez-la moi, cette grace de conversion, et ne permettez pas que les réflexions que je viens de faire par votre miséricorde soient inutiles : je suis résolu, moyennant votre grace, de vivre d'une maniere si chrétienne, que ma conduite désormais sera un pronostic d'un bonheur éternel.

Aspirations dévotes durant le jour.

Veniant mihi miserationes tuæ, et vivam. Psal. 118.

Daignez, Seigneur, avoir pitié de moi : faites que je me convertisse, et mon sort sera heureux.

Secundùm misericordiam tuam vivifica me : et custodiam testimonia oris tui. Psal. 118.

Faites, Seigneur, par votre miséricorde, que je garde désormais votre loi, et je ne périrai point.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° VOULEZ-VOUS savoir ce que vous serez, voyez ce que vous êtes : vos sentimens, votre dévotion, vos mœurs, votre conduite font surement votre horoscope. Ne comptez pas sur une vaine espérance de conversion dans un âge plus mûr : le temps ne fait que fortifier les mauvaises habitudes. Si l'on n'a soin de redresser les arbres quand ils sont jeunes, plus ils avancent, et plus ils sont courbés : on les romproit plutôt que de leur faire prendre un autre pli quand ils sont durcis. Les maladies habituelles croissent toujours avec l'âge : la licence des mœurs dans les jeunes gens, vieillit avec eux ; elle n'a pas toujours les mêmes fougues et les mêmes saillies ; la maturité de l'âge les réprime quelquefois : mais elle a toujours plus de vivacité. Il en est des passions comme de ces torrens, qui ne sont jamais plus violens que quand ils sont plus éloignés de leur source : plus ils sont répandus, moins font-ils de bruit ; mais font-ils moins de dégât ? La volupté, la colere, l'avarice, etc. prennent toujours de nouvelles forces à mesure que la raison s'affoiblit. Jugez de quelle conséquence c'est de corriger vos mœurs, et de dompter vos passions dès vos premieres années : si l'habitude se forme, vous n'y serez plus à temps. Jugez donc des dispositions où vous vous trouverez à la mort, par celles que vous avez durant vos premieres années. Vous ne voudriez pas mourir à présent, et vous croiriez votre réprobation sûre s'il vous falloit aller paroître aujourd'hui devant Dieu ; si vous ne vous corrigez aujourd'hui, vous serez demain encore pire. Voulez-vous avoir un pronostic avantageux de votre heureuse destinée, commencez aujourd'hui votre édifice

de perfection, selon le plan que vous devez vous être formé.

2.° Dans quelque état que vous soyez, dans le monde, dans l'état Ecclésiastique ou Régulier, vous avez des devoirs à remplir, et une perfection à acquérir. Commencez dès ce jour par l'exacte observation de tous ces devoirs, et comportez-vous de telle maniere que chaque action soit un heureux pronostic de votre heureux sort. Dites-vous à vous-même après chaque action, ou du moins plusieurs fois le jour : Ma fidélité, ma ponctualité me donnent un nouveau sujet de confiance. Faites que cette considération entre dans toutes vos oraisons et vos examens de conscience. Examinez tous les soirs, avant que de vous coucher, ce que votre journée vous prédit et vous promet.

VINGT-CINQUIEME JOUR.

SAINTE FÉBRONIE, VIERGE ET MARTYRE.

VERS la fin du troisieme siecle, durant la persécution de Dioclétien, une jeune fille chrétienne fit triompher la foi au milieu des tourmens, et confondit, par la conversion même du Tyran, tout le Paganisme.

Il y avoit à Sibapolis en Syrie un célebre Monastere de Filles, dont la haute vertu, la solitude et les austérités faisoient l'admiration des Païens mêmes. On y comptoit plus de cinquante Religieuses, uniquement occupées à méditer les miséricordes du Seigneur, et à chanter jour et nuit ses louanges. La Supérieure nommée Brienne, étoit une fille d'un grand mérite, encore plus respectable par son

âge, par sa sagesse et par sa rare piété, que par sa naissance. Elle avoit auprès d'elle une niece appelée Fébronie qu'elle avoit élevée avec soin dans le Monastere dès l'âge de trois ans, et qui étoit alors dans la dix-neuvieme année de son âge. Elle brilloit autant par son esprit que par sa rare beauté, et l'on doutoit avec raison, s'il y avoit jamais eu une plus belle personne dans le monde. Sa modestie et son innocence donnoient encore un nouvel éclat à sa beauté, et sa tante qui n'avoit rien de plus cher que ce trésor, avoit eu si grand soin de le tenir caché, que depuis dix-sept ans elle ne l'avoit laissé voir à personne.

Fébronie qui depuis son enfance avoit résolu de n'avoir jamais d'autre Epoux que Jesus-Christ, et qui par les vœux de Religion s'étoit engagée solennellement à une chasteté perpétuelle, haïssoit autant sa beauté corporelle, que les autres l'admiroient. Elle n'oublioit rien pour la faner et la détruire; sa dévotion et sa ferveur poussoient ses austérités jusqu'à des excès. Elle jeûnoit régulierement presque toute l'année, et ses repas même étoient encore un nouvel exercice de mortification: elle passoit souvent des deux jours sans nourriture, et les racines et les légumes étoient les seuls mets qu'elle ajoutoit au pain et à l'eau. Elle couchoit sur la dure, et souvent même sur la plate terre, n'ayant pour lit qu'un banc fort étroit. Une vie si mortifiée, si austere ne ternit point sa beauté; la mortification nourrissoit son embonpoint, et elle devenoit tous les jours plus accomplie.

Un mérite si extraordinaire ne laissoit pas que de se faire jour à travers le voile et l'obscurité de sa profession. On savoit qu'il y avoit dans le Monastere une fille d'une exquise beauté, et d'une vertu encore plus rare. On avoit fait

bien des tentatives, on s'étoit servi même de bien des stratagêmes pour la voir et pour lui parler; mais elle fut toujours invisible à toutes les personnes de dehors, et à ses parens même.

Une jeune veuve d'une qualité distinguée, encore Catéchumene, appelée Hierie, eut tant d'envie de la voir et de lui parler, qu'elle mit tout en œuvre pour se satisfaire. Ses raisons, ses sollicitations, ses larmes n'ayant rien pu obtenir de la Supérieure, elle se jette à ses genoux et proteste qu'elle ne sortira point de là qu'elle n'ait vu Fébronie. La Supérieure touchée des larmes et de la résolution d'une jeune veuve qui n'avoit point encore reçu le Baptême, y consent; mais sachant la résolution que sa niece avoit prise de ne point voir de personnes séculieres, elle dit à Hierie que Fébronie ne pourroit se résoudre à lui parler, tant qu'elle la croiroit une personne séculiere; qu'il falloit qu'elle s'habillât en Religieuse, qu'elle la feroit entrer dans le Couvent, où elle passeroit pour une Religieuse étrangere. L'artifice réussit. Fébronie la reçut avec de grandes marques de charité; et ayant eu ordre de l'entretenir, elle le fit d'une maniere si noble, si relevée, et lui parla de Dieu et du bonheur de l'état Religieux avec tant d'onction, que Hierie qui pensoit jusqu'alors à de secondes noces, ne pensa plus qu'à la retraite; et ayant reçu le Baptême, elle convertit elle-même toute sa famille à la foi de Jesus-Christ.

Cette conquête devoit être bientôt suivie d'une bien plus éclatante victoire. Fébronie étoit malade, lorsque la nouvelle vint que le Préfet Lysimaque et son oncle Selene venoient à Sibapolis avec des ordres fulminans de l'Empereur pour exterminer les Chrétiens. La joie et le triomphe des Païens, et les échafauds qu'on dressoit dans toutes les places publiques annon-

çoient assez cet orage. Cette triste nouvelle jeta les Fidelles dans la consternation : Ecclésiastiques, Religieux, Séculiers, l'Evêque même, chacun se cachoit, ou prenoit la fuite. L'alarme fut bien plus grande parmi les Religieuses, et la frayeur succédant à tout ce qu'on disoit de l'inhumanité des Tyrans, on vit toutes ces saintes filles désolées. L'Evêque voyant le danger où elles seroient exposées si elles restoient dans le Couvent, leur permit d'en sortir, et de pourvoir à leur sûreté par la fuite. C'étoit un spectacle bien touchant de voir cette nombreuse Communauté sur le point de se séparer sans trouver un abri, fondant en larmes, et combattant entre le désir de donner leur vie pour la foi et pour conserver leur virginité, et la crainte de succomber à l'horreur des supplices. La Supérieure animée d'un courage au-dessus de son sexe et de son âge, déclara à toutes ses Filles qu'elle leur laissoit la liberté de se retirer ; que pour elle, elle étoit résolue d'attendre la mort dans son Couvent, trop heureuse de pouvoir terminer sa vie par le martyre. Ne pouvant alors dissimuler plus longtemps sa douleur : Toute ma peine, dit-elle en pleurant, c'est de savoir ce que deviendra Fébronie. Ce que je deviendrai, répond la Sainte d'un ton ferme et déterminé : je resterai ici sous la protection de mon divin Epoux Jesus-Christ, et de la sainte Vierge ma chere Mere. Ne craignez rien, ma tante, je puis tout avec le secours de la grace de mon Sauveur. Je lui ai fait un sacrifice de mon cœur, je lui en fais un de ma vie ; que puis-je souhaiter de plus glorieux, de plus avantageux que de donner mon sang pour Jesus-Christ. Ce discours dit avec ce ton et cet air aisé qu'inspire une vertu véritablement chrétienne, attendrit toutes les Sœurs ; toutes vouloient suivre l'exemple de

Fébronie : il fallut cependant que la plus grande partie cherchât ailleurs un asile contre la fureur des Tyrans.

Lysimaque étoit un jeune homme d'environ vingt ans, fils du Préfet Anthime, et neveu de Selene, à qui Anthime l'avoit recommandé en mourant. L'Empereur Dioclétien qui aimoit cette famille, voulut lui en donner des preuves en l'envoyant en Orient avec son oncle, qu'il savoit être l'ennemi mortel des Chrétiens. Il n'en étoit pas de même de Lysimaque, qui étant fils d'une mere Chrétienne, estimoit et favorisoit en tout les Chrétiens. Chargé d'une commission si honorable, il fallut partir à la tête des troupes, dont il donna le commandement au Comte Prime son cousin germain; avec ordre cependant de suivre en tout les conseils de son oncle Selene. La premiere exécution des ordres cruels de l'Empereur se fit à Palmire, où Selene fit massacrer, avec une cruauté inouie, un nombre infini de Chrétiens. Lysimaque ayant horreur de cette horrible boucherie, avoua confidemment au Comte Prime, qu'étant né d'une mere Chrétienne, il ne pouvoit s'empêcher de condamner la maniere barbare dont on traitoit les Chrétiens. Prime entra dans les sentimens du Préfet, et lui promit de servir les Fidelles. Il le fit; mais toute sa bonne volonté pour les Chrétiens n'empêcha pas qu'on n'employât contre eux toutes sortes de supplices. Les Païens ayant averti Selene qu'il y avoit un célebre Monastere de Filles Chrétiennes, une compagnie de Soldats eut ordre de s'en saisir. Les portes étant enfoncées, la Supérieure, qui se présenta la premiere, alloit être égorgée, lorsque sainte Fébronie se jetant aux pieds des barbares, les supplia de lui accorder la grace d'être la premiere victime, et de commencer par elle à faire triompher la foi de

Jesus-Christ. Cette noble hardiesse, jointe à l'éclat de sa beauté, les arrêta; ils parurent même quelque temps interdits, jusqu'à ce que le Général Prime étant survenu, chassa tous ces Soldats; et ayant appris que la plupart des Religieuses avoient pris la fuite: Hé, que n'en avez-vous fait autant, s'écria-t-il? Et il ajouta: Vous êtes encore en liberté; croyez-moi, mettez-vous à couvert de cette tempête.

Cependant ayant donné ses ordres pour mettre ces saintes Filles hors d'insulte, il va rendre compte à Lysimaque de ce qu'il a fait, et le tirant à part: J'ai trouvé, dit-il, dans ce Couvent celle que je crois que les Cieux vous destinent pour épouse; c'est une jeune fille, qui à son air me paroît être de qualité, et qui certainement est la plus belle personne qu'il y ait dans le monde. Mais, répond Lysimaque, j'ai ouï dire à ma mere que ces Filles de Couvent sont les Epouses de Jesus-Christ; je n'aurai garde d'aspirer à ces noces. Pendant que Prime et Lysimaque s'entretenoient ensemble confidemment, un soldat qui les avoit ouïs, fut dire à Selene, que Prime alloit marier son neveu avec une fille Chrétienne d'une beauté extraordinaire. Selene qui étoit le plus cruel ennemi qu'ait jamais eu le nom Chrétien, ordonne qu'on lui amene sur le champ Fébronie. Ce fut un triste spectacle de voir cette jeune Vierge chargée de chaînes comme une innocente brebis que les loups enlevent au milieu du bercail: nulle des Religieuses qui ne voulût la suivre au martyre; mais les soldats ayant déclaré qu'ils n'avoient ordre que d'emmener celle dont ils s'étoient saisis, il fallut se résoudre à ne l'accompagner que de gémissemens et de larmes. Sa tante, supérieure à sa douleur, se contenta de lui dire en l'embrassant: Allez, ma fille, montrez-vous digne Epouse de Jesus-

Christ, et donnez-moi la consolation, avant ma mort, de pouvoir dire que j'ai une niece Martyre. La violence qu'elle se faisoit ne lui permit pas d'en dire davantage. Tout le monde étoit attendri, la Sainte seule paroissoit contente et tranquille. Elle n'eut pas plutôt paru devant Selene, qu'il en fut frappé, et comme interdit. Il commença par lui demander qui elle étoit, et si elle étoit esclave ou libre : Je suis esclave, répond la Sainte. Et qui est votre Maître, repart le Juge ? C'est Jesus-Christ mon Sauveur et mon Dieu, à qui depuis le berceau je suis dévouée. C'est dommage, reprend Selene, que vous ayez été infatuée de cette secte depuis si long-temps ; désabusez-vous aujourd'hui, ajouta-t-il, de toutes ces erreurs, ouvrez les yeux à votre bonheur ; les Dieux auxquels je veux que vous sacrifiez, vont faire votre fortune ; et lui montrant Lysimaque : Je veux vous faire ma niece, en vous donnant ce jeune Seigneur, mon neveu, pour époux ; vous allez devenir la femme d'un Chevalier Romain, et l'une des premieres Dames de l'Empire : qu'on lui ôte ses chaînes. La Sainte prenant alors un air et un ton d'une vraie Epouse de Jesus-Christ, tenant ses chaînes avec la main : Je vous prie, Seigneur, dit-elle, ne m'ôtez pas le plus bel ornement que j'aye jamais porté en ma vie ; pour ce qui est du parti que vous me proposez, consacrée au souverain Maître de l'Univers, il est inutile de me proposer tous les Grands de la terre ; et la seule proposition que vous me faites d'adorer des démons, me fait frémir d'horreur. Ne pensez pas que parce que je suis fille et que je suis jeune, je doive avoir peur de vos tourmens. Je suis Chrétienne, et c'est tout dire ; plus vous me ferez souffrir de supplices pour la défense de ma Religion, plus vous contribuerez à la gloire de Jesus-Christ, et si je l'ose dire, à mon triomphe.

Cette réponse étourdit le tyran, et charma toute l'assemblée. Selene revenu de son étonnement, ordonne qu'on déchire sur l'heure même, à coups de fouets armés de plomb, Fébronie. La barbarie du Juge et des bourreaux fit horreur à tous les assistans; mais elle n'ébranla pas la constance de la Sainte. Son corps n'étoit plus qu'une plaie, et on l'entendoit bénir Dieu sans cesse au milieu des tourmens. Selene crut qu'elle lui insultoit, et sa fureur croissant, il ordonne qu'on l'étende sur une espece de gril de fer, et qu'on brûle à petit feu ses plaies. Le tourment étoit affreux, la douleur excessive. La plupart des Païens mêmes se retirerent, ne pouvant voir une pareille cruauté; la Sainte étoit seule intrépide, et ne cessoit de rendre graces à son divin Epoux de la faveur qu'il lui faisoit. Cette constante persévérance mit le comble à la barbarie du Tyran, il lui fit briser toutes les dents, et arracher même les mamelles. Les fouets, le fer et le feu n'ayant pas pu affoiblir un moment sa constance chrétienne et sa ferveur, et toute la Ville ayant horreur de l'inhumanité du Tyran, au moment qu'elle prononçoit encore le saint Nom de Jesus son divin Epoux, elle eut la tête tranchée le 25 de Juin vers le commencement du quatrieme siecle.

Prime et Lysimaque avoient été les témoins et du combat et du triomphe de la Sainte; ils s'entretenoient de la magnanimité de cette fille, et admiroient la toute-puissance du Dieu des Chrétiens, lorsqu'on vint leur dire que Selene devenu tout à coup furieux, s'étoit cassé la tête contre un pillier, et venoit d'expirer sur la place. Ils accoururent dans son appartement, et furent saisis d'une sainte horreur en voyant le cadavre. Il ne manquoit plus que ce trait au triomphe de Fébronie, dit Lysi-

maque, et à la gloire de Jesus-Christ. Allez, cher ami, dit-il au Comte Prime, allez faire enlever le corps de cette Héroïne Chrétienne; ramassez même la terre teinte de son sang, renfermez tout dans un riche cercueil, et si quelque Officier ose s'y opposer, dites hardiment que c'est par mon ordre. Prime et Lysimaque ayant fait cesser la persécution, embrasserent la foi; et la conversion de ces deux Seigneurs fut suivie de beaucoup d'autres.

La Messe de ce jour est celle qu'on dit durant l'Octave de saint Jean-Baptiste.

L'Oraison en l'honneur des Vierges et Martyres est celle qui suit.

INDULGENTIAM nobis, quæsumus, Domine, Beata Febronia Virgo et Martyr imploret: quæ tibi grata semper extitit et merito castitatis, et tuæ professione virtutis. Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, que nous obtenions le pardon de nos péchés, par l'intercession de la Bienheureuse Fébronie, Vierge et Martyre, qui vous a toujours été agréable, par le mérite de sa chasteté, et en faisant éclater votre puissance dans le martyre qu'elle a souffert pour la confession de votre Nom. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre des Proverbes. Chap. 31.

FORTITUDO et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus. Multæ filiæ congregaverunt divitias: tu supergressa es universas. Fallax gratia, et vana est pulchritudo: mulier timens Dominum, ipsa laudabitur. Date ei de fructu manuum suarum: et laudent eam in portis opera ejus.

ELLE est revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour. Elle a ouvert sa bouche à la sagesse, et la loi de clémence est sur sa langue. Beaucoup de filles ont amassé des richesses; mais vous les avez toutes surpassées. La grace est trompense, et la beauté est vaine: la femme qui craint le Seigneur, est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains, et que ses propres œuvres la louent dans l'assemblée des Juges.

Les Proverbes de Salomon sont sans contredit le plus beau et le plus important de ses ouvrages ; c'est comme la quintessence de cette sagesse toute divine qu'il avoit reçue de Dieu ; c'est un précis de toutes les regles de morale. Le nom de Proverbes ne doit point s'entendre ici dans sa signification triviale ; il signifie en cet endroit, sentences, maximes, leçons courtes et instructives, écrites d'un style concis et moelleux.

RÉFLEXIONS.

Elle est revêtue de force et de beauté. Rien n'est plus superficiel, rien n'est moins solide que la beauté. Quelle foiblesse de s'en faire un mérite! la beauté est plus en imagination qu'en réalité. Rien n'est plus dépendant de la bisarrerie des goûts ; si l'esprit, si la vertu, ne l'animent pas, c'est tout au plus une belle statue ; encore n'a-t-elle pas la même consistance. Une fievre, une maladie de peu d'heures fanent cette fleur passagere, et à leur défaut l'âge grossit et dérange tous ces traits en quoi consiste tout le mérite de la plus belle image. Voilà cependant l'idole de toutes les personnes du sexe ; si du moins l'art n'étoit pas employé pour suppléer à la nature : mais que d'artifices pour paroître autre qu'on n'est! quelle étude pour briller, pour imposer aux yeux, et pour plaire! en a-t-on autant pour paroître Chrétienne, et pour édifier? Qui ne sait que la beauté sans vertu est un masque qui s'use? on est affreux quand on n'est plus masqué ; et peu de gens sages qui ne reconnoissent le masque, et qui ne le méprisent. Ignore-t-on combien l'affectation de plaire déplaît. Modes, parures, riches ajustemens, fierté étudiée, quel mérite donnez-vous à la personne? Vous relevez son indigence, et souvent même la petitesse de son génie et l'indignité de ses mœurs. Le luxe des habits est une

vanité pitoyable, mais c'est une vanité à la mode. La morale chrétienne a beau le condamuer, l'esprit du monde, toujours opposé à l'esprit de Jesus-Christ, l'autorise. La modestie avoit été jusqu'ici une des plus belles qualités d'une femme Chrétienne : aujourd'hui on diroit que cette vertu est proscrite de ce qu'on appelle gens de qualité, femmes de distinction, beau monde : *Elevatæ sunt filiæ Sion, et ambulaverunt extento collo.* Les filles de Sion, disoit le Prophete, faisant le portrait des femmes de notre temps; les filles de Sion ont pris de grands airs, et marchent avec fierté la tête levée; la vanité paroît dans toutes leurs démarches : leurs gestes, leurs regards, leurs ajustemens, tout publie leur pitoyable vanité. Voyez, ajoute-t-il, avec quelle affectation elles mesurent tous leurs pas, et étudient leur contenance : *Et composito gradu.* Quand est-ce qu'on sera bien convaincu que le mérite d'une femme se prend tout de la vertu? Il n'y a que la retenue, la modestie, l'amour de la retraite, l'application à ses devoirs, la piété, qui fassent son éloge. Une femme mondaine brille par son luxe, par ses parures, par sa vanité; mais cet éclat artificiel dure-t-il jusqu'au tombeau? et cette belle humeur, cet enjouement, cette fierté lui fait-elle braver la mort avec la même sécurité avec quoi elle plaisante des plus terribles vérités de la Religion durant la vie? Imaginez toutes les plus brillantes qualités; accumulez tous les trésors; éblouissez par le plus magnifique équipage : tout s'éteint, tout s'évanouit à cette derniere heure; il n'y a que la vertu chrétienne qui soit respectable, qui brille même après la mort.



L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 6.

In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Lucerna corporis tui est oculus tuus. Si oculus tuus fuerit simplex: totum corpus tuum lucidum erit. Si autem oculus tuus fuerit nequam: totum corpus tuum tenebrosum erit. Si ergo lumen, quod in te est, tenebræ sunt: ipsæ tenebræ quantæ erunt?

En ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Votre œil est le flambeau de votre corps. Si vous avez l'œil net, tout votre corps aura de la lumiere; mais si vous avez l'œil gâté, tout votre corps sera dans les ténebres. Si donc la lumiere que vous avez n'est que ténebres, que sera-ce des ténebres mêmes?

MÉDITATION.

Du péché d'impureté.

PREMIER POINT.

Considérez qu'il n'est point de péché plus universel, dont les plaies soient plus mortelles, que le péché d'impureté. Dieu fut contraint de noyer l'univers par les eaux du déluge, parce que toute la terre étoit corrompue et souillée par ce péché. Dieu ne demandoit que dix Justes dans Sodome, pour arrêter les feux du Ciel qui devoient la mettre en cendres avec tous ses habitans; et ces cinq grandes Villes ne peuvent pas fournir dix personnes qui n'ayent point été souillées de ce crime. Le monde en est-il aujourd'hui plus exempt? la pureté regne-t-elle plus aujourd'hui dans le monde? quel âge à l'abri de cet abominable péché? quelle condition, quel état, quel lieu où l'on ne doive être en garde? C'est un ennemi domestique, contre lequel il faut avoir sans

cesse les armes à la main ; car il ne fait point de plaie qui ne soit mortelle. Nul péché d'impureté qui ne soit grief ; aussi nul vice qui fasse périr tous les jours tant de pécheurs ; c'est la cause la plus générale de la damnation des hommes. L'impureté pour l'ordinaire n'est pas seulement le signe le plus visible de la réprobation, elle en est encore, pour ainsi dire, le principe. Quelles tenebres, quel aveuglement ne cause-t-elle pas dans une ame ! quelle insensibilité pour tout ce qui regarde la Religion ! quel endurcissement ! L'impureté abrutit l'ame ; rien ne rend plus méconnoissable le plus honnête homme que ce péché ; on diroit qu'il éteint l'esprit, qu'il épaissit la raison, qu'il corrompt le meilleur naturel, qu'il change le cœur, qu'il métamorphose tout l'homme. En effet l'esprit le plus brillant, le cœur le plus droit, le plus riche naturel, l'ame la plus raisonnable, la plus polie, tout cela est abâtardi, flétri, perverti dans moins de rien par l'impureté. On change d'air, de sentimens, de manieres ; l'esprit est émoussé, la bonne foi se dément, toutes les bonnes qualités s'évanouissent ; la foi sur-tout s'éteint visiblement ; nul péché plus ennemi de la Religion. Qu'on parcoure toutes les sectes hérétiques, nulle qui ne doive sa naissance, ou du moins ses progrès à ce vice ; l'impureté ayant corrompu le cœur, l'erreur s'empare aisément de l'esprit. On est si irrité contre les lois de Jesus-Christ, qu'on se déchaîne contre son Eglise ; on voudroit qu'une Religion si pure fût fausse. Nul hérétique à qui la pureté ne paroisse un précepte impossible. Quelle horreur, bon Dieu, doit-on avoir de ce péché ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de vice dont les effets soient plus funestes ; nul péché qui jette

l'homme dans un plus profond aveuglement d'esprit, ni qui l'engage dans des désordres plus funestes ; l'effronterie inséparable de ce péché, ne vient que de son aveuglement : on ne voit plus ni ses propres intérêts, ni le tort insigne qu'on fait à sa réputation, à sa qualité, à sa famille. Nulle passion qui rende l'homme plus esclave, plus brutal ; nulle qui l'avilisse davantage ; un homme sensuel ne se connoît plus lui-même ; il n'est plus qu'un animal (*a*). Il est surprenant de voir jusques à quel point ce péché abrutit l'homme ; car il n'y a point d'intérêt qu'on ne méprise, point d'honneur qu'on ne sacrifie, point de dignité qu'on ne prostitue, point de fortune qu'on ne risque, point d'amitié qu'on ne viole, point de réputation qu'on n'expose, point de ministere qu'on ne profane, point de devoir qu'on ne trahisse pour satisfaire sa passion. Quel cas fait de sa Religion un impudique ? un homme corrompu a-t-il même beaucoup de Religion ? Ce n'est pas l'athéisme qui conduit à l'impudicité ; c'est l'impudicité qui est la voie ordinaire qui conduit à l'athéisme. Quelle personne débauchée qui n'ait l'esprit gâté et libertin, qui ne se fasse un mérite de douter de tout, et de ne rien croire ? A peine verra-t-on même une femme du grand monde et dans la débauche, qui ne fasse l'esprit fort, et qui ne se pique de raisonner sur les vérités du Christianisme, parce qu'elle voudroit bien se persuader, en raisonnant, qu'il n'y a point de Dieu, suivant ce beau mot de saint Augustin : Que personne ne doute qu'il y en ait un, sinon ceux à qui il seroit expédient qu'il n'y en eût point. Dans les autres péchés, l'Esprit de ténébres nous attaque comme un ennemi, il nous sollicite comme un tentateur, il nous surprend comme

(a) *Bourdaloue.*

un séducteur; mais dans celui-ci, il nous domine comme un tyran. Autant de gens sujets à ce malheureux péché, autant d'esclaves; s'en trouve-t-il beaucoup qui recouvrent la liberté ? Quel péché plus éloigné, ce semble, de la pénitence, et par conséquent quel péché plus signe et en même temps plus principe de réprobation; et cependant quel péché plus commun? Source funeste de tous les fléaux dont le Seigneur justement irrité punit et les Etats et les familles; quelle horreur n'en doit-on pas avoir ? Avec quelle vigilance doit-on être en garde contre un si rusé ennemi ? et quelles précautions ne doit-on pas prendre ? Quelle attention, quelle délicatesse ne doit-on pas avoir pour se conserver dans l'innocence ? avec quel soin doit-on fuir les moindres occasions ? Quelle ne doit pas être la mortification des sens ? peut-on vivre dans la mollesse, dans l'oisiveté, dans les plaisirs, et être chaste ?

O Dieu de pureté, donnez-moi une si grande horreur de ce vice, que je sacrifie tout, que je meure plutôt que de tomber jamais dans ce péché; ma foiblesse me fait trembler, mais votre miséricorde me rassure. Je compte sur votre grace, et j'espere que prenant tous les moyens pour conserver cette précieuse innocence, vous ne permettrez pas que mon ame soit jamais souillée par cet abominable péché.

Aspirations dévotes durant le jour.

Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine. Job. 31.

J'ai fait un accord avec mes yeux, pour n'avoir pas même la moindre pensée déshonnête.

Aufer à me ventris concupiscentias : et concubitus concupiscentiæ ne apprehendant me. Eccl. 23

Eloignez de moi, Seigneur, l'intempérance de

la bouche ; et que la passion de l'impureté ne s'empare point de moi !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'IMPURETÉ est un monstre horrible, avec qui on peut dire qu'on ne s'est que trop apprivoisé ; cependant quels dégâts et quelles plaies ne fait-il pas dans une ame ! les pieges qu'il tend sont si bien déguisés, ils sont même si cachés, qu'il y a peu de gens qui s'en défient. Cet ennemi cruel a des intelligences jusque dans notre cœur ; ses traits, pour ainsi dire, sont polis, dorés, mais ils n'en sont pas moins perçans ; ils sont tous empoisonnés. Le poison, quelque doux qu'il soit, est toujours mortel ; et ce qui est plus étrange, c'est que nul des sens qui ne serve à faire passer la contagion jusque dans l'ame. On peut dire même que nos sens concourent tous à débaucher le cœur, et à faire régner ce péché. Une voix harmonieuse porte avec elle son poison ; le chant, la symphonie, en amollissant l'ame, la rendent plus susceptible de la contagion ; les yeux sont les fenêtres par où la mort entre ; tout est tentation pour un cœur mou. C'est ce qui a fait dire que le remede le plus efficace contre ce mal, c'est la fuite ; encore n'est-on pas à l'abri dans les plus affreux déserts ; que sera-ce au milieu du grand monde ? Que tous vos soins, que toute votre attention soient pour fermer toutes les avenues à un si dangereux ennemi. Soyez éternellement en garde contre les surprises des sens ; il faut les tenir en servitude, si l'on ne veut pas en être esclave ; fuyez les conversations trop fréquentes avec les personnes d'un différent sexe ; l'esprit ne brille guere dans ces conversations polies sans qu'il y ait du feu ; et où il y a du feu, il y a toujours de la fumée. Veillez sur

vos enfans et sur vos domestiques; les dangers sont communs à tous: ne vous donnez aucune liberté tant soit peu déréglée; la délicatesse de conscience nourrit l'innocence: ne vous passez rien en cette matiere; la seule ombre de péché doit faire peur.

2.° Gardez-vous bien de souffrir chez-vous ni peintures peu honnêtes, ni livres lascifs, ni historiettes galantes, ni romans. Rien de plus pernicieux que ces instrumens dont le démon se sert pour souiller l'ame, en réveillant la volupté. Ces nudités dans les tableaux font de terribles plaies dans l'ame; brûlez aujourd'hui même ces ouvrages de l'esprit impur; ne dites pas: Ce sont des tableaux de prix; à moins que vous ne les estimiez plus que votre ame. Il faut que dans une maison chrétienne tout inspire la pureté; ayez sur-tout en horreur ces parures lascives, ces habits peu modestes, et singuliérement ces robes de chambres flottantes, que le seul paganisme auroit pu approuver, et qui décrient si fort une femme Chrétienne? Bannisez-les de votre famille: notre Religion les réprouve. Rien ne prouve tant la licence effrénée de notre siecle que cette scandaleuse mode; les filles de théâtre l'ont inventée, les filles Chrétiennes doivent en avoir horreur.

VINT-SIXIEME JOUR.

SAINT JEAN ET SAINT PAUL FRERES, MARTYRS.

CES deux illustres Martyrs, si célebres dans toute l'Eglise, étoient Italiens de nation, d'une naissance, à ce qu'on croit, fort distinguée; mais ils étoient encore plus respectables par leur

propre

propre mérite, et par leur attachement à la Religion Chrétienne, dont ils faisoient hautement profession.

La Princesse Constance, fille de l'Empereur Constantin le Grand, ayant été miraculeusement guérie d'une maladie fâcheuse, par les prieres de sainte Agnès, résolut de renoncer aux vanités et aux plaisirs du monde, fit vœu de virginité, et pria l'Empereur son pere d'agréer que sans quitter la Cour, elle menât une vie retirée, et parfaitement Chrétienne. L'Empereur fut charmé de la généreuse résolution de la Princesse; et voulant lui faire sa maison, chercha des domestiques qui pussent lui convenir, et des Officiers dont le mérite et la piété répondissent à celle de sa fille. Les deux freres Jean et Paul furent d'abord choisis. Paul fut fait le premier Ecuyer, et Jean le Grand-Maître de la Maison de la Princesse.

Leur sagesse, leur politesse, et leur vertu les firent bientôt admirer de toute la Cour. On ne parloit que du mérite, de la modestie et de la piété édifiante de ces deux Gentilshommes; la Princesse sur-tout les voyant de plus près, conçut toute l'estime que méritoit leur vertu; mais un événement singulier les rendit encore plus célebres.

Les Scythes, peuples barbares et cruels, étant entrés dans la Thrace avec une armée formidable, jetoient la frayeur jusqu'à Constantinople, que le grand Constantin faisoit alors bâtir, et qui n'étoit guere encore en état de défense. L'Empereur leva des troupes pour s'opposer à ce torrent, et comme il venoit de reconnoître, par la défaite des Perses, que Gallican étoit le meilleur Officier qu'il eût dans ses armées, il le nomma Général de celles qu'il faisoit marcher contre les Scytes.

Gallican étoit un Seigneur encore Païen,

Attique et Artémie, filles de Gallican. Touchées autant par les exemples que par les entretiens de la Princesse, elles avoient enfin ouvert les yeux, et Dieu leur avoit fait la grace de se faire Chrétiennes.

Tandis que la Cour de l'Empereur triomphoit de joie de cette insigne conversion, on apprit la nouvelle de la victoire entiere que Gallican avoit remportée sur les Scytes. Mais rien ne fit tant de plaisir que la miraculeuse conversion du Général, qui après avoir obligé les Barbares d'abandonner toutes leurs dépouilles, de se retirer en leur pays, et de payer tous les ans un tribut à l'Empereur, revint vers ce Prince, non plus dans le dessein de prendre la robe Consulaire, ni d'épouser la Princesse Constance, mais dans la résolution de recevoir le Baptême, et de se retirer du monde pour se donner entiérement à Dieu. L'Empereur néanmoins le déclara Consul, et lui décerna l'honneur du triomphe. Après son Consulat, pendant lequel il affranchit cinq mille esclaves qu'il avoit, il alla s'établir à Ostie avec saint Hilarin, où il fit bâtir un grand Hôpital, dont il prit lui-même le soin, servant les malades avec une charité qui le rendit célebre dans toute l'Eglise. L'Empereur Julien l'Apostat, qui succéda aux fils de Constantin l'an 361, ayant appris la retraite de Gallican, et avec combien de zele il soulageoit les Chrétiens, lui envoya ordre ou d'adorer les idoles, ou de sortir d'Italie. Gallican se retira à Alexandrie, où il continua d'aider les Fidelles par toutes sortes de moyens; et il y mérita la gloire du Martyre le 25 de Juin, auquel jour l'Eglise en célebre la mémoire.

Cependant saint Jean et saint Paul étant revenus à la Cour auprès de la sainte Princesse Constance, ils continuerent avec plus de ferveur que jamais d'exercer les œuvres de piété et de miséricorde, et de se distinguer tous les jours davan-

tage par leurs grandes libéralités envers les pauvres, et par leur éclatante charité. Le crédit qu'ils avoient à la Cour auprès de l'Empereur, n'étoit employé qu'en faveur des malheureux. On recouroit à eux de toute part, et chacun trouvoit en eux des protecteurs d'orphelins, et des peres des pauvres.

Le grand Constantin étant mort, saint Jean et saint Paul furent contraints de rester à la Cour dans la même faveur et le même crédit auprès des enfans de Constantin qu'ils avoient eu auprès de leur pere; ils furent même conservés dans leurs emplois après la mort de la Princesse. Mais quand Julien l'Apostat fut monté sur le trône, et qu'il eut déclaré la guerre à Jesus-Christ, en se proposant d'exterminer la Religion Chrétienne, ils renoncerent à toutes leurs charges, et au rang qu'ils tenoient dans l'Etat, se retirerent de la Cour, et se donnerent tout aux bonnes œuvres.

Julien qui n'ignoroit pas la qualité et le mérite de nos deux Saints, dissimula quelque temps. Mais apprenant les grands biens qu'ils faisoient parmi les Chrétiens, et dans quelle vénération ils étoient et chez les Grands et chez le peuple, il résolut ou de les pervertir, ou de les perdre. Il ordonna donc à Terentien, Capitaine d'une Compagnie de ses Gardes, d'aller trouver les deux freres, et de leur dire de sa part que son dessein étant d'honorer les anciens officiers de l'Empereur Constantin et de ses enfans ses prédécesseurs, il souhaitoit qu'ils se rendissent auprès de lui pour y exercer les fonctions de leurs Charges. Nos deux Saints répondirent qu'ils étoient fort obligés à l'honneur que l'Empereur leur faisoit: mais qu'étant Chrétiens, ils ne pouvoient se résoudre à servir sous un Empereur qui s'étoit si hautement déclaré l'ennemi de la Religion Chrétienne.

Terentien fit son rapport. L'Empereur en parut irrité, et d'un ton colere et emporté, il protesta qu'il ne leur donnoit que dix jours à délibérer; après quoi s'ils ne se rangeoient à sa volonté, il leur feroit sentir jusqu'où pouvoit aller son indignation. Les Saints ayant appris les menaces de l'Empereur, répondirent à l'Officier qui leur étoit venu déclarer sa derniere résolution, qu'il pouvoit assurer Sa Majesté, que comme rien ne pourroit jamais ébranler leur foi, ce délai étoit fort inutile; que dix jours ni dix ans n'étoient pas capables de les faire apostasier; qu'ils n'adoroient que le vrai Dieu, et qu'ils étoient prêts à donner leur sang pour sa gloire.

Quelque offensé que fût Julien d'une si généreuse réponse, il dissimula, et laissa les deux freres en repos. Ces illustres Confesseurs de Jesus-Christ profiterent de ce temps pour se préparer au Martyre: ils distribuerent aux pauvres tout ce qui leur restoit de biens: ils passoient le jour et la nuit en prieres et en bonnes œuvres. Les dix jours étant passés, Terentien les vint retrouver dans leur maison, où après mille vaines protestations d'amitié, il n'oublia rien pour leur persuader de condescendre aux volontés de l'Empereur, du moins en apparence. Le Prince, leur dit-il, n'exige pas de vous que vous renonciez publiquement à votre Religion, ni que vous veniez dans les Temples sacrifier aux Dieux de l'Empire; il se contente que vous adoriez comme lui le grand Jupiter, dont je vous apporte l'idole; et en disant cela, il sort de dessous sa robe une petite statue de ce faux Dieu, et la leur présente. Nos deux Saints saisis d'horreur de voir une idole dans leur maison: Ah! de grace, Seigneur, s'écrient-ils, ôtez de devant nos yeux un objet si abominable: est-il possible qu'un homme, tant soit peu raisonnable, puisse donner dans de telles

erreurs, et que la seule idée naturelle que nous avons de Dieu ne vous démontre pas qu'il ne peut y en avoir plus que d'un, et que tout ce tas risible de vos prétendues Divinités n'est qu'une extravagance impie? Terentien les interrompant, leur dit, que puisqu'ils persistoient à vouloir être Chrétiens, il falloit se résoudre à perdre la vie. Les deux freres entendant cet arrêt, se prosternent à genoux; et levant les mains et les yeux vers le Ciel, rendent graces au Seigneur de la grace qu'il veut leur faire.

L'estime générale où étoient dans Rome nos deux Saints, fit craindre une sédition, si la mort de ces deux illustres Martyrs vénoit à la connoissance du peuple. L'Officier eut ordre de tenir secrete leur mort; c'est ce qui l'obligea de les faire décapiter dans leur propre maison sur le minuit, et ayant fait creuser une fosse profonde dans leur jardin, il fit enterrer leurs corps, et ne douta point que l'exécution ne fût secrete. Mais on fut fort surpris, dès la pointe du jour, d'entendre dans la Ville un grand nombre de possédés qui publioient leur martyre, se plaignant que le Dieu des Martyrs Jean et Paul les tourmentoit. Le fils de Terentien même fut subitement possédé du démon, qui publioit leur mort encore plus haut que les autres. La guérison merveilleuse de ce jeune homme, par l'intercession de ces Saints, jointe à tant d'autres merveilles, convertit Terentien avec toute sa famille; et dès-lors, c'est-à-dire, dès l'an 163, le culte de nos deux Saints Martyrs fut célebre dans toute l'Eglise. On bâtit une Eglise magnifique peu après dans leur propre maison qui porte encore leur nom; elle est un titre de Cardinal, et c'est-là où reposent leurs saintes Reliques. Les anciens Sacramentaires de l'Eglise Romaine, sur-tout celui du Pape Gelase, et celui de saint Grégoire le Grand, ont non-seule-

ment une Messe pour le jour de leur Fête au 26 de Juin, mais encore une pour la Veille, dont l'Office étoit accompagné d'un jeûne en leur honneur; ce qui fait voir combien leur Fête étoit déjà célebre.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

QUÆSUMUS, omnipotens Deus, ut nos geminata lætitia hodiernæ festivitatis excipiat, quæ de Beatorum Joannis et Pauli glorificatione procedit: quos eadem fides et passio fecit esse germanos. Per Dominum nostrum, etc.

FAITES, s'il vous plaît, Dieu Tout-Puissant, que nous recevions en cette Fête une double joie de la gloire de saint Jean et de saint Paul, qu'une même foi et un même martyre ont rendus véritablement freres. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 44.

HI viri misericordiæ sunt, quorum pietates non defuerunt: cum semine eorum permanent bona, hæreditas sancta nepotes eorum, et in testamentis stetit semen eorum: et filii eorum propter illos usque in æternum manent. Semen eorum et gloria eorum non derelinquetur. Corpora ipsorum in pace sepulta sunt, et nomen eorum vivit in generationem et generationem. Sapientiam ipsorum narrent populi, et laudem eorum nuntiet Ecclesia.

CE sont ici des hommes de charité et de misericorde, et les œuvres de leur piété subsisteront toujours. Les biens qu'ils ont laissés à leur postérité lui demeurent. Les enfans de leurs enfans sont un peuple saint. Leur race se conserve dans l'alliance et la loi de Dieu. Leurs enfans demeurent à cause d'eux, et leur race, ainsi que leur gloire, ne finira point. Leurs corps ont été ensevelis en paix, et leur nom vivra dans la succession de tous les siecles. Que les peuples publient leur sagesse, et que l'assemblée sainte chante leurs louanges.

L'Auteur du Livre intitulé l'Ecclésiastique, ou Sagesse, d'où cet Epître est tirée, après avoir

lui demeurent. Ces ames dures envers les malheureux, ces cœurs insensibles sur les miseres d'autrui, ces hommes sans pitié, ammassent d'ordinaire de grands trésors d'iniquité qui passent souvent dans les générations les plus reculées; mais la rouille et les vers consomment toutes leurs richesses; peu qui passent jusqu'aux mains de leurs petits-fils (*a*). Celui qui répand abondamment ses biens sur les pauvres, dit le Prophete, ne s'écarte jamais des sentiers de la justice; par-là il s'élevera au plus haut degré de puissance et de gloire. Comme c'est le même esprit qui anime le Prophete et le Sage, le langage des deux est le même (*b*). Heureux celui que sa compassion rend attentif aux besoins du pauvre et de l'affligé; s'il tombe lui-même dans l'affliction, le Seigneur viendra à son secours; le Seigneur le fortifiera et le conservera dans tous les dangers de la vie : il le rendra heureux sur la terre, malgré tout ce que la passion de ses ennemis leur feroit tenter pour le perdre. Chose étrange! l'esprit humain s'épuise en précautions, et la Jurisprudence en termes, pour assurer les héritages et les riches successions; substitutions, fidéicommis, donations, gloses, etc., rien cependant ne sauroit prévenir les révolutions, ni fixer la faveur et les fortunes : elles ne s'élevent que sur des débris, et les plus rapides ne sont pas les plus durables. Nul de ces colosses qui n'ait les pieds d'argile. Veut-on rendre cette opulence moins caduque, veut-on la rendre, pour ainsi dire, éternelle? faites qu'elle soit cimentée de charités, s'il est permis de parler ainsi. Soyez des hommes de miséricorde, et les biens que vous aurez laissés à votre postérité lui demeureront.

(*a*) *Psal.* 111. (*b*) *Psal.* 40.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Attendite à fermento Pharisæorum, quod est hypocrisis. Nihil autem opertum est, quod non reveletur: neque absconditum, quod non sciatur. Quoniam quæ in tenebris dixistis, in lumine dicentur: et quod in aurem locuti estis in cubiculis, prædicabitur in tectis. Dico autem vobis amicis meis: Ne terreamini ab his qui occidunt corpus, et post hæc non habent ampliùs quid faciant. Ostendam autem vobis quem timeatis: timete eum qui, postquam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam. Ita, dico vobis, hunc timete. Nonne quinque passeres væneunt dipondio, et unus ex illis non est in oblivione coram Deo? sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt. Nolite ergo timere: multis passeribus pluris estis vos. Dico autem vobis: Omnis quicumque confessus fuerit me coram hominibus, et Filius Hominis confitebitur illum coram Angelis Dei.

EN ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Gardez-vous du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie. Il n'y a rien de caché qui ne vienne à se découvrir, ni rien de secret qui ne vienne à se savoir. Car ce que vous avez dit dans les ténebres, se dira en plein jour; et ce que vous avez dit à l'oreille dans les chambres, se publiera sur le haut des maisons. Or, je vous le dis à vous qui êtes mes amis: Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus; mais je vais vous montrer qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après avoir ôté la vie, peut précipiter dans l'Enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là. Ne donne-t-on pas cinq passereaux pour deux pieces de la plus petite monnoie? néanmoins il n'y en a pas un que Dieu oublie; et même tous les cheveux de votre tête sont comptés. Ne craignez donc point: vous valez mieux que plusieurs passereaux ensemble. Je vous le dis encore: Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, le Fils de l'Homme se déclarera pour lui devant les Anges de Dieu.

MÉDITATION.

De l'Hypocrisie.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'hypocrisie est un déguisement en matiere de dévotion d'autant plus exécrable qu'il est plus impie, puisqu'on se sert du culte de Dieu contre Dieu même : on emploie l'air, le nom, le masque de la vertu pour nourrir tous les vices. La Religion n'a rien de si auguste ni de si saint que l'hypocrisie ne profane, rien de si divin qu'elle ne fasse servir à ses usages; l'hypocrisie est une double impiété.

Elle contrefait toutes les vertus pour imposer plus sûrement et pour séduire. Dévotion tendre, humilité profonde, désintéressement universel, zele ardent, charité généreuse, mortification éclatante, régularité exacte, douceur étudiée, modestie sur-tout qui impose, qui séduit; tout est mis en usage pour se faire une réputation, un nom à la faveur duquel l'hypocrite commet impunément les plus grands crimes. L'orgueil est l'ame de l'hypocrisie, et son fruit naturel, c'est l'irréligion.

On peut comparer l'hypocrisie à cette femme dont parle saint Jean (*a*) dans son Apocalypse, laquelle étoit vêtue de pourpre et d'écarlate, toute brillante d'or, de pierreries et de perles, tenant à la main une coupe d'or pleine des abominations. C'est sous le voile de l'hypocrisie que tous les vices font fortune : les ames simples en sont toujours la dupe : il est difficile de se défendre des ruses d'un ennemi, quand on ne s'en défie point. Le poison dont l'hypocrisie se

(a) *Chap.* 17.

sert, se communique par les yeux et par les oreilles. On ne voit rien que d'édifiant, on n'entend rien que de louable : on ne craint pas le piege. Et combien de gens surpris ! aussi le démon n'a point d'artifice plus ordinaire et plus puissant pour perdre bien des ames. C'est par l'hypocrisie que toutes les hérésies se sont insinuées ; elles lui doivent presque tous leurs progrès ; l'hypocrisie est leur agent : trouvez-en une qui ne soit parée de réforme, qui n'ait pas commencé par crier contre le relâchement. Arius affecte un extérieur si humble, si mortifié, si dévot, qu'il se fait une cour de toutes les dévotes d'Alexandrie. L'Evêque Nestorius et le Moine Eutychès imposent au peuple et aux grands par leurs dehors exemplaires. Pélage passe pour un saint Prêtre. Luther et Calvin ne prêchent que la réforme ; et c'est sous un masque de Religion, de mortification et de piété que le venin de l'hérésie s'est répandu. Quel vice, bon Dieu, plus pernicieux ! quelle impiété plus à craindre !

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de vice contre lequel Jesus-Christ se soit plus récrié ; il ne garde ni ménagement ni mesure. Malheur à vous Scribes et Pharisiens, dit-il, parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis, dont le dehors paroît beau aux hommes, mais dont le dedans est rempli d'ossemens de morts, et de toutes sortes d'ordures. C'est ainsi qu'au dehors vous semblez gens de bien aux hommes, et qu'au dedans vous êtes remplis d'hypocrisie et d'iniquité. Malheur à vous Scribes et Pharisiens hypocrites, continue ce divin Sauveur, parce que vous fermez aux hommes le Royaume des Cieux ; car vous n'y entrez point, et vous n'y laissez pas entrer ceux qui s'y présentent. Malheur à vous Scribes et Pharisiens hypochrites, parce que, avec

vos longues prieres, vous dévorez les maisons des veuves. Malheur à vous Scribes et Pharisiens hypocrites qui payez la dixme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et qui avez abandonné ce que la Loi a de plus important, la justice, la miséricorde et la fidélité : il falloit faire ces choses, et ne pas omettre celles-là. Guides aveugles, qui en buvant vous servez du tamis pour ne pas avaler un moucheron, et qui avalez un chameau. Malheur à vous Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et qu'au dedans vous êtes tout pleins de rapine ot d'ordures. Serpens, race de viperes, comment éviterez-vous d'être condamnés à l'enfer ? Considérez que c'est Jesus-Christ qui parle : ce Sauveur dont la miséricorde et la douceur font en partie le caractere ; lui qui absout la femme adultere, qui se fait comme l'apologiste de la femme pécheresse, qui mange même avec les Publicains, avec les pécheurs : considérez comme il parle des hypocrites. Comprenez l'énormité de ce péché par l'horreur qu'il en a ; aussi ne sache-t-on point qu'il ait converti aucun de ces hypocrites.

Combien de sortes d'hypocrisies ! dissimulations, déguisemens, feinte de ce que l'on n'est pas, et de ce que l'on est, en matiere de dévotion, de probité, d'amitié, ou de vertu. Tout est plein aujourd'hui de dissimulations ; il y a des masques de toute espece ; l'hypocrisie la plus dangereuse est celle qui contrefait la vertu et la dévotion. N'a-t-on pas eu raison de douter si l'hypocrite croit en Dieu ? c'est parler de lui plus obligeamment que de dire qu'il se moque de Dieu. Souvenons-nous que l'Ancien et le Nouveau Testament sont pleins d'imprécations contre les gens fourbes, déguisés, dissimulés, et hypocrites ; ce sont des objets de la haine de Dieu, et de l'indignation de tous les gens de bien.

Mon Dieu, que j'ai à me reprocher sur cet article! combien de fois je me suis déguisé, non pas à vous, ô mon Dieu, mais à moi-même, et aux autres? Plus attentif à un dehors édifiant qu'à un cœur droit et sincere, je me suis applaudi intérieurement de ce qui me fera un jour gémir. Pardonnez-moi, Seigneur, par votre miséricorde, ces défauts de sincérité et de droiture: vous connoissez, vous regardez sans cesse le cœur de l'homme; j'espere, moyennant votre sainte grace, que vous ne verrez plus d'hypocrisie dans le mien.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quæ est spes hypocritæ? numquid Deus audiet clamorem ejus cùm venerit super eum angustia? Job. 27.

Hé, Seigneur! quelle est l'espérance de l'hypocrite? Dieu entendra-t-il ses cris lorsque l'affliction viendra fondre sur lui?

Spiritum rectum innova in visceribus meis. Psal. 50.

Renouvelez en moi, Seigneur, cette droiture de cœur qui me fasse avoir en horreur toute dissimulation, et toute hypocrisie.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° COMBIEN d'hypocrisies se croit-on permises pour cacher ce qu'on est, et paroître ce qu'on n'est pas, sur-tout quand on croit avoir besoin de sa réputation pour le bien même du public? La vie de bien des gens est une hypocrisie continuelle toute occupée à produire de fausses vertus, et à cacher de véritables defauts: comme l'art est plus industrieux que la nature, l'hypocrisie va plus loin que la véritable piété. Quelle horreur ne devez-vous pas avoir de ce vice! il y a différentes sortes d'hypocrisies, dissi-

mulation d'amitié, de gravité, de modestie, de politesse. L'hypocrisie la plus dangereuse, comme on a dit, est celle qui contrefait la vertu et la dévotion : évitez-les toutes; faites-vous une loi d'être toujours tel que vous paroissez : rien de plus odieux, et dans la vie civile et dans la Religion, que de jouer la comédie. Soyez dans le fond du cœur bon ami, bon maître, bon serviteur, bon Religieux, bon Chrétien. On admire votre douceur extérieure; n'ayez jamais dans l'ame ni amertume, ni fiel. On loue votre modestie ; soyez aussi réservé, aussi modeste étant seul dans votre cabinet, qu'étant en compagnie. Vous êtes gracieux, bon et aisé dans votre famille ; gardez-vous bien d'avoir jamais de la fierté ni avec les étrangers, ni avec les inconnus. Vous êtes affable, doux, complaisant avec vos amis ; soyez gracieux avec tout le monde. Votre âge, votre rang ; votre bon esprit vous disent que vous devez éviter toutes sortes de légéretés en public ; soyez aussi composé, aussi grave, aussi poli en particulier : il n'est jamais permis de jouer la comédie.

2.° On a dit que l'hypocrisie la plus odieuse est celle qui contrefait la vertu et la dévotion. Soyez solidement vertueux et dévot sans intervalles : que votre piété ne dépende ni de l'humeur, ni de la saison, ni de la santé, ni de la situation même de vos affaires ; soyez partout, et en tout temps humble, dévot, religieux et mortifié. Les grandes Fêtes doivent bien ranimer votre ferveur ; mais la piété ne doit jamais avoir des absences : on peut être moins fervent, mais il n'est jamais permis d'être indévot. Vous devez au public l'édification ; mais vous vous devez à vous-même et à Dieu la persévérance : ne vous dispensez jamais de vos pratiques de piété. Etes-vous obligé de changer de Directeur?

ne changez jamais de regle de conduite, si ce n'est pour croître en perfection. Les mortifications secretes et invisibles sont moins suspectes; l'éclat diminue d'ordinaire le prix de la vertu. Il ne faut pas que les louanges effarouchent la dévotion, ou l'alterent; mais il faut être toujours également dévot, soit qu'on soit applaudi, ou méprisé.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT LADISLAS, ROI DE HONGRIE.

SAINT Ladislas, que sa vertu et ses miracles ont rendu encore-plus illustre que ses conquêtes et sa couronne, étoit fils du Roi Bela, petit-fils d'un cousin germain du Roi saint Etienne appelé l'Apôtre de Hongrie. Il naquit l'an 1041 en Pologne, ou son pere s'étoit retiré pour éviter les violences du Roi Pierre successeur de saint Etienne. Il fut élevé avec son frere aîné Geysa près de sa mere fille du Duc de Pologne. La vertueuse Princesse n'oublia rien pour leur donner une éducation véritablement chrétienne; et elle s'apperçut bientôt que le riche naturel de Ladislas prévenoit souvent ses instructions.

On ne vit jamais plus de douceur, plus de modestie et de docilité qu'on en admiroit dans le jeune Prince. Sa piété prévint son âge, et sa sagesse, pour ainsi dire, sa raison. On étoit charmé des belles qualités du jeune Ladislas dans la Cour de Pologne, lorsqu'une révolution dans la Hongrie y rappela la famille de notre Saint.

Le Roi Pierre étant mort, André frere aîné de Bela, et oncle de Ladislas, monta sur le Trône de Hongrie. Il rappela son frere, à qui il donna la qualité de Duc, et voulut que ses

deux neveux Geysa et Ladislas fussent élevés auprès de sa personne. Ladislas devint bientôt l'admiration de la Cour de Hongrie, comme il l'avoit été de celle de Pologne. Il étoit chaste, sobre, doux et modeste, affable à tout le monde, respectable sur-tout par sa haute piété, et plein de tendresse et de charité pour les pauvres. Il n'étoit pas moins ennemi de l'ambition que de l'avarice : c'est ce qu'il fit assez connoître lorsque son Pere Bela fut parvenu à la Couronne de Hongrie; car il ne put dissimuler le déplaisir qu'il eut de ne le voir élevé sur le Trône, qu'après avoir ôté la vie au Roi André, son propre frere, dans un sanglant combat. Il témoigna assez haut ses sentimens, et sa conduite fit bien voir dans la suite qu'il n'avoit en vue que l'équité et la Religion; car son pere étant mort peu après, le Royaume de Hongrie étant électif, il travailla avec zele à rétablir sur le Trône Salomon fils d'André, quelque intérêt qu'il eût de s'employer pour son frere Geysa, ou pour lui-même.

Le Roi Salomon étant devenu odieux à ses sujets par ses cruautés et ses autres déportemens, Ladislas se joignit à Geysa pour le chasser. Geysa monta sur le Trône qu'il n'occupa que trois ans. A sa mort, les Prélats et la Noblesse du Royaume de Hongrie, joints aux Magistrats des Villes, choisirent tout d'une voix Ladislas pour lui succéder. Comme Salomon étoit toujours plein de vie dans le lieu de son exil, les mêmes raisons qui l'avoient obligé la premiere fois à le préférer à son frere, le firent agir vivement pour le faire rétablir; mais les Etats du Royaume assemblés ne voulurent point déférer à sa répugnance, ni à sa modestie; il fallut céder aux instances des Grands et du Peuple; il fut couronné avec une joie et une satisfaction générale l'an 1080.

Notre Saint ne se vit pas plutôt Roi de Hongrie qu'il résolut d'y faire régner Jesus-Christ. Ses premieres vues furent de rétablir la Religion dans son premier éclat, et la paix, la bonne foi, la tranquillité, l'abondance parmi le peuple. On vit bientôt refleurir en Hongrie cette pureté de mœurs, cette modestie dans tous les états, cette exacte probité dans tous les âges, qui sous le regne de saint Etienne en avoient fait le Royaume le plus heureux. Les arts, le commerce, tout refleurit avec la piété; et l'on vit bientôt ce que peut, pour la félicité de ses sujets, un Roi saint qui joint, comme c'est l'ordinaire, avec la piété la sagesse, la magnanimité et la bravoure.

Il n'y avoit que l'ancien Roi Salomon, qui voyant que le contentement universel de tous les Ordres du Royaume confirmoit son exclusion, et que cette affection que tout le monde faisoit paroître pour Ladislas lui ôtoit pour jamais l'espérance de pouvoir remonter sur le trône, paroissoit fort inquiet, et sembloit tout porté à vouloir troubler le Royaume. Le nouveau Roi lui fit savoir le peu d'attache qu'il avoit pour la Couronne, et déclara qu'il seroit toujours prêt à la lui remettre pour se retirer dans son Duché, et vivre dans une condition privée, s'il pouvoit obtenir le consentement des Hongrois. Ce désintéressement toucha Salomon, il lui céda tous ses droits, et se contenta d'une pension que Ladislas augmenta même dans la suite. Le mauvais naturel de Salomon ne lui permit guere de demeurer en repos; il remua, et l'on découvrit qu'il tramoit une conspiration contre le Prince. Cela obligea le Roi de le renfermer; mais sa douceur l'emportant sur toutes les raisons de politique, il le remit en liberté, le fit venir même à la Cour pour fixer son inconstance par ses bienfaits, et vaincre ses mau-

vaises inclinations par ses caresses. Mais ce Prince insensible à toutes les marques de bonté dont le Roi le combloit, se retira vers le Roi des Huns, à qui il fit prendre les armes contre Ladislas; et s'étant mis lui-même à la tête d'une troupe de bandits, il fut entiérement défait, et contraint de prendre la fuite. S'étant retiré dans une épaisse forêt, on assure qu'il y fut touché de Dieu, et si vivement épris de l'esprit de pénitence, à la vue de ses malheurs, fruits nécessaires de ses déréglemens, qu'il ne voulut plus quitter cette solitude, qu'il y passa le reste de ses jours, pleurant jour et nuit ses péchés, et n'oubliant rien pour les expier par les rigueurs de la plus austere pénitence.

Salomon ayant disparu, le saint Roi ne pensa plus qu'à rétablir la justice, le bon ordre et la police dans tout leur éclat. Il fit une assemblée générale des Prélats, de la Noblesse et du tiers-état: les Ordonnances qu'on y fit en sa présence, si propres à maintenir et à perpétuer la félicité dans un Etat, ont été rédigées en trois livres séparés, et passent pour un chef-d'œuvre d'une politique vraiment Chrétienne.

Tant de prospérités exciterent l'envie et la jalousie de ses voisins: il se vit d'abord sur les bras de formidables ennemis, qui s'imaginant que Ladislas étoit plus dévot que brave, firent des irruptions dans ses Etats, et ne se proposerent rien moins que d'envahir son Royaume. Le saint Roi ayant tenté inutilement toutes les voies de paix, leve des troupes, se met à leur tête, et va fondre sur ses ennemis; et comme il étoit aussi grand Capitaine que saint Roi, il remporte autant de victoires qu'il donne de combats; fait rentrer les Bohémiens dans leur devoir; chasse les Huns qui ravageoient la Hongrie, et les contraint de demander la paix; prend Cracowie, dompte les Polonois et les Russiens;

et reprend sur les Barbares la Dalmatie et la Croatie. Il défit les Tartares plus d'une fois, et conquit une partie de la Bulgarie et de la Russie.

Mais ses occupations du dehors n'ôtoient rien aux soins, et à l'application qu'il apportoit pour faire régner Dieu dans les cœurs de tous ses sujets, et pour faire refleurir la piété chrétienne. Sa dévotion, sa douceur, ses exemples prêchoient éloquemment : sa seule présence à l'Eglise inspiroit la foi, et le respect pour la Religion. Nul Prince ne parut jamais plus pere du peuple, plus ennemi de l'erreur, plus religieux en tout : ses exercices de piété, et son application à ses devoirs faisoient tous ses plaisirs. Son Palais ressembloit plus à une maison Religieuse qu'à la Cour d'un grand Prince : peu de jours qu'il n'assistât aux Offices divins, nul qu'il ne donnât audience à ses peuples ; il leur rendoit justice lui-même ; il accommodoit leurs différens, et traitoit tout le monde avec tant de bonté, que chacun le regardoit comme son pere.

Quelque magnifique que fût sa Cour, quelque splendide même que fût sa table, il menoit une vie austere ; il jeûnoit plusieurs fois la semaine fort austérement, il couchoit sur la dure ; et quoique sa vie fût très-innocente, il ne cessa jamais de mater sa chair par d'étonnantes austérités. L'amour qu'il eut toute sa vie pour la chasteté lui donna une aversion insurmontable pour le mariage. Les grands et les peuples eurent beau le prier, le solliciter de perpétuer sur son trône sa postérité ; rien ne put jamais tenter sa constance, et sa délicatesse sur ce point alla jusqu'à l'excès.

Sa charité envers les pauvres fut toujours magnifique, et l'on avoit coutume de dire que le Roi de Hongrie n'étoit puissant que pour

fonder des Hôpitaux, pour bâtir des Eglises, et pour soulager les malheureux. Avant que de partir pour l'armée, il faisoit toujours faire un jeûne et une priere publique de trois jours; il passoit les heures entieres prosterné au pied des Autels; sa piété toujours plus fervente se nourrissoit par le fréquent usage des sacremens, et il ne communioit jamais, que sa foi vive et son ardent amour pour Jesus-Christ ne parussent sensiblement sur son visage.

La tendre dévotion envers la sainte Vierge fut presque dès le berceau la dévotion favorite de notre saint Roi; et la célebre Basilique de Notre-Dame de Waradin qu'il fit bâtir, sera un monument éternel de son dévouement et de sa tendresse envers la Mere de Dieu.

Il y avoit long-temps que saint Ladislas brûloit du désir de sacrifier sa vie, et de répandre son sang pour l'honneur de Jesus-Christ. Ce fut dans cette vue qu'il accepta le commandement de la grande Croisade de l'Occident qui lui fut offert unanimement par tous les Princes Croisés pour aller délivrer la Terre-Sainte du joug des Sarrasins. Un grand nombre de Princes Chrétiens s'étant unis pour une si sainte entreprise, par les puissantes sollicitations et le zele du Pape Urbain II après le célebre Concile de Clermont en Auvergne, auquel ce Pape présida, les Princes de France, d'Espagne et d'Angleterre qui s'étoient croisés, ne crurent pas pouvoir trouver un plus digne Chef, ni un plus grand Capitaine que le Roi de Hongrie. Ils lui envoyerent une célebre ambassade pour le prier d'accepter le commandement d'une armée de près de trois cents mille hommes. Le motif de la Croisade étoit trop de son goût, pour n'être pas de l'entreprise: mais Dieu se contenta de la généreuse disposition de son cœur; car il le retira de ce monde pour le faire régner dans le Ciel,

dans le temps qu'il se disposoit pour l'aller faire régner dans la Palestine. Il mourut, selon Bonfinius, le 30 de Juillet de l'an 1095, âgé de 54 ans, la quinzieme année de son regne.

La mort du saint Roi ne fut pas plutôt publiée, que toute la Hongrie fut en deuil. Jamais Prince ne fut plus regretté ni pleuré avec des larmes plus sinceres. Son corps fut porté à Waradin dans l'Eglise de Notre-Dame qu'il avoit fondée; le convoi ressembloit plus à un triomphe qu'à une pompe funebre, et Dieu ne tarda pas de déclarer la gloire de son serviteur par d'illustres miracles. On assure que ceux qui accompagnoient ce saint Corps, s'étant endormis dans le dernier gîte plus long-temps qu'il ne le falloit pour arriver à temps, le chariot sur lequel étoit le corps du saint Roi marcha tout seul vers Waradin sans être traîné, et se rendit au lieu de la sépulture avant que ceux du convoi pussent l'atteindre. La sainteté de sa vie et le grand nombre de miracles qui se firent à son tombeau, porterent le Pape Célestin III à le canoniser l'an 1198. Le Martyrologe Romain met sa Fête le 27 de Juin, qui fut apparemment le jour de la translation de ses reliques.

La Messe de ce jour est de l'Octave de saint Jean-Baptiste.

L'Oraison en l'honneur de ce Saint est celle qui suit, du Commun des Confesseurs.

Adesto, Domine, supplicationibus nostris, quas in Beati Ladislai Confessoris tui solemnitate deferimus; ut qui nostræ justitiæ fiduciam non habemus, ejus qui tibi placuit precibus adjuvemur. Per Dominum nostrum, etc.

Daignez, Seigneur, écouter favorablement les humbles prieres que nous vous faisons dans la solennité de votre Confesseur saint Ladislas; afin que ne mettant point notre confiance en notre justice, nous soyons assistés par les mérites de celui qui a eu le bonheur de vous plaire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

Beatus vir, qui inventus est sine macula: et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum? fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna: qui potuit transgredi, et non est transgressus: facere mala, et non fecit: ideò stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

Heureux celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a pas couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans les trésors et l'argent. Qui est celui-là, et nous le louerons? parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, il aura une gloire éternelle; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et il ne l'a pas violé; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur; et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Il n'y a que les Juifs qui n'ayent pas regardé le livre de l'Ecclésiastique comme un des Livres Canoniques. Nul Catholique qui doute aujourd'hui de sa canonicité. On voit la tradition de l'Eglise dans les temoignages de saint Clément d'Alexandrie, dans Eusebe de Césarée, dans saint Isidore de Peluse, dans saint Basile le Grand, dans saint Cyrille d'Alexandrie, etc.; l'Eglise Latine en donne encore des preuves concluantes. La décision expresse du troisieme Concile de Carthage, Canon 47, Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin, saint Prosper, saint Léon, saint Ambroise, etc. démontrent sa canonicité.

RÉFLEXIONS.

Le texte porte: *Heureux le riche qui a été trouvé sans tache*; rien en effet n'est plus rare ni plus digne d'admiration et de louanges qu'un homme riche, innocent et juste, et qui ne met point sa

confiance dans ses richesses. C'est l'effet naturel des richesses d'inspirer de l'orgueil et de la présomption ; cependant jamais vanité plus sotte ; car en bonne foi quel mérite donne à la personne une multiplicité de revenus, un fonds, une terre? Si l'héritier est un idiot, un imbécille, ou un libertin ; quelle vertu, quelle sagesse, quel esprit lui donne l'héritage ? une statue de bois doré n'est jamais qu'une statue de bois. Les richesses enflent ; fut-il jamais vanité plus mal placée. Un homme de la lie du peuple qui fait le Prince sur le théâtre, est sot dès qu'il a quitté les riches habits dont il étoit couvert. Personne ne devroit être plus humble que les gens riches, si tout leur mérite se trouve dans leurs trésors ; car quoi de plus étranger à la personne que la valeur et le prix de l'argent : c'est aussi la seule chose qu'on estime dans les riches, si l'homme riche n'a pas du mérite d'ailleurs. Qu'un peu de réflexion, bon Dieu, guériroit d'enflures du cœur ! Rien ne doit être plus humiliant que de n'entendre louer que sa table, que ses meubles, que ses appartemens, que ses terres, son équipage, sa livrée et ses chevaux : et certainement loue-t-on autre chose d'ordinaire chez un homme riche ? Mais cette vanité est encore plus risible dans une femme mondaine ; parce que son luxe ne sert qu'à donner un plus grand éclat à la petitesse de son génie, et à mettre dans un plus grand jour l'imbécillité de son esprit : certainement cette roturiere fierté fait pitié. Qu'une femme, bon Dieu, qui n'a ni de la naissance, ni de mérite que celui qu'on trouve dans la magnificence de ses habits, est peu de chose ! Eût elle-même de la qualité, de la beauté et de l'esprit : rien de plus mince, rien de plus superficiel, rien de plus vide. Le plus brillant esprit n'est guere qu'un feu follet, qui ne consiste qu'en une lueur passagere. Quel mérite plus faux que

que celui que le temps use ! tel est le mérite de ces femmes mondaines qui ont de la beauté, beaucoup de revenus, et peu de Religion.

Une des plus grandes tentations de l'homme sur la terre est celle des richesses : celui qui a su les posséder sans attache, ou les quitter sans regret, ou les perdre sans douleur, est vraiment parfait, et digne d'une gloire éternelle : être pauvre dans les richesses, être content dans la pauvreté, être au milieu du feu sans se brûler, au milieu des flatteurs sans s'enfler d'orgueil, au milieu des occasions de pécher sans y succomber ; pouvoir faire impunément le mal, et ne le pas commettre : c'est-là certainement un des plus grands miracles, et voilà ce qui montre un esprit excellent, un grand cœur, un mérite distingué, une vertu solide. Séparez de la piété et de la Religion tout ce qu'on loue dans le monde, c'est clinquant. Est-on opulent, et a-t-on un vrai mérite ? on est affable, doux, humble même, et poli. Une femme vertueuse dans la plus brillante fortune est toujours modeste : il n'y a que de petits génies, des ames roturieres et indévotes, que l'éclat des richesses éblouisse ; quand la tête tourne sur un lieu élevé, c'est toujours marque de foiblesse ; la vertu et le véritable mérite sont à l'épreuve de ces accidens.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 22.

IN illo tempore : Accesserunt ad Jesum Pharisæi : et interrogavit eum unus ex eis Legis Doctor tentans eum : Magister, quod est mandatum magnum in Lege ? Ait illi Jesus : Diliges Dominum Deum tuum ex

EN ce temps-là : Les Phariſiens s'assemblerent auprès de Jesus, et l'un d'eux qui étoit Docteur de la Loi l'interrogea à dessein de le surprendre : Maître, dans la Loi quel est le grand commandement ? Jesus lui dit : Vous

toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua. Hoc est maximum et primum mandatum. Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum, sicut teipsum. In his duobus mandatis universa Lex pendet et Prophetæ.

aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame et de tout votre esprit. C'est-là le plus grand commandement, et le premier ; mais il y en a un second semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même : toute la Loi et les Prophetes se réduisent à ces deux commandemens.

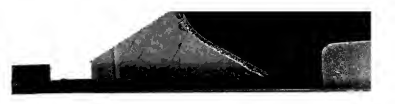
MÉDITATION.

Qu'on ne doit point aimer Dieu à demi.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'aimer Dieu à demi, c'est ne le point aimer du tout ; c'est tout au plus connoître l'obligation indispensable qu'on a de l'aimer. On prend cette connoissance de l'amour qu'on doit avoir, pour l'amour même : et voilà l'erreur.

Aimer Dieu à demi, c'est n'avoir qu'une volonté foible, qu'une demi-volonté de l'aimer. Jugez si Dieu se peut contenter de cette disposition. N'aimer Dieu qu'à demi, c'est tout au plus vouloir lui obéir dans tout ce qu'il commande sous peine de l'enfer ; mais se mettre peu en peine de lui désobéir dans tout ce qu'il n'exige pas sous de grieves peines, c'est vouloir lui plaire en certains points, prêts à lui déplaire en tout le reste ; et en effet on lui déplaît. Enfin n'aimer Dieu qu'à demi, c'est se flatter de l'aimer parce qu'on craint sa justice, et aimer véritablement le monde, aimer ses plaisirs, s'aimer soi-même préférablement à tout, parce qu'on veut suivre ses inclinations, et qu'on ne veut point se faire de violence. Dieu peut-il



se contenter de ce partage ? nul ne peut servir deux maîtres. Dieu demande tout notre cœur, comme étant tout à lui ; le monde, le démon veut qu'on le partage : *Dividatur.* Nous prononçons en faveur de ce partage ; et Dieu répond avec la véritable mere de l'enfant : *Date illi.* Je ne veux point de cœur divisé ; que le monde l'ait tout entier, j'ai en horreur ce partage, et certainement Dieu ne peut pas s'en contenter, ni même l'approuver.

Mon Dieu, que de gens s'aveuglent, que de gens se trompent misérablement, croyant aimer Dieu, parce qu'ils ont cette demi-volonté, parce qu'ils sont exacts observateurs de certaines lois, parce qu'ils ont horreur de certains crimes? cependant on ne s'apperçoit pas que rien ne déshonore Dieu davantage, pour ainsi dire, que cette volonté foible, que ce cœur partagé. Ignorer que c'est au Prince qu'on désobéit, la faute n'est pas irrémissible : mais connoître que c'est au Prince même qu'on déplaît ; quel mépris plus digne de châtiment! On connoît Dieu, puisqu'on l'aime à demi, à ce qu'on s'imagine : mais quel mépris de Dieu plus formel, plus injurieux même, de refuser de faire ce qu'il veut, de lui déplaire même en le connoissant autant qu'on le connoît. N'est-ce pas-là imiter les démons, qui connoissent Dieu et le craignent? mais malheureux qu'ils sont, ils ne l'aiment point.

Eh, Seigneur, vous ai-je aimé jusqu'ici en m'aimant moi-même si éperdument, en aimant le monde ? Hélas ! je ne suis sur la terre que pour vous aimer : me voici presque au bout de ma carriere, et je n'ai pas commencé de vous aimer : quel fond de regret !

SECOND POINT.

Considérez que nous ne devons point partager

notre cœur entre Dieu et la créature : quel partage plus injuste ! Dieu a formé lui seul notre cœur ; lui seul nous a rachetés au prix du sang de son Fils : notre cœur doit donc être à lui seul ; il ne nous demande pas seulement la moitié de notre cœur, il nous le demande tout entier ; il ne peut pas même en demander moins, se contenter de moins : ne le lui point donner tout entier, c'est ne le lui point donner du tout. Il ne nous commande pas seulement de l'aimer, mais de l'aimer de tout notre cœur ; et pour nous bien faire comprendre comment se doit entendre cette généralité, cette totalité, pour ainsi parler, de notre cœur, il ajoute : Vous aimerez votre Dieu, de toute votre ame, de tout votre esprit, de toutes vos forces ; c'est-à-dire, que l'amour que nous devons avoir pour Dieu, doit absorber tous nos désirs, occuper seul tout notre esprit, et vaincre lui seul tous les obstacles. Concluons de-là que Dieu est beaucoup aimé : concluons que nous aimons Dieu. Hélas ! combien peu de gens qui gardent ce premier des Commandemens divins ? combien peu qui étant à la mort pourront dire qu'ils ont véritablement accompli ce premier des préceptes ? Notre cœur est si peu de chose ; est-ce trop de le donner tout entier à notre Dieu ? ce Dieu ne peut-il pas le remplir ? faudra-t-il chercher encore dans les créatures de quoi le satisfaire ? Rien certainement n'est plus injurieux à la Majesté divine que ce partage de notre cœur entre les créatures et Dieu : *Cui me assimilasti*, dit-il avec indignation par son Prophete : avec qui me mettez-vous en concurrence ? quel compétiteur me donnez-vous ? Et certainement Dieu ne nous suffit-il pas ? *Quis Deus ?* Où peut-on trouver une joie pure, une tranquillité parfaite, une pleine félicité qu'en Dieu seul ? Dieu seul fera durant toute l'éternité le bonheur parfait des Saints, et il ne pourra pas

faire le nôtre durant cette vie? Celui-là est bien à plaindre à qui Dieu ne suffit pas.

D'ailleurs ce partage est impossible : nul ne peut servir deux maîtres, dit le Sauveur ; s'il honore et aime l'un, il méprisera et haïra l'autre, sur-tout quand se sont deux maîtres aussi opposés que Jesus-Christ et le monde. Leurs lois, leurs inclinations, leurs maximes et leurs intérêts sont trop différens pour pouvoir les accorder ensemble. Quel accord, dit saint Paul, peut-il y avoir entre la lumiere et les ténebres; entre Jesus-Christ et Bélial ? Qui aime quelque chose avec vous, Seigneur, qu'il n'aime pas pour vous, dit saint Augustin, ne vous aime pas pour vous. Dieu ne nous a donné un cœur que pour l'aimer ; ne le pas aimer, c'est la plus énorme, la plus criante de toutes les injustices ; ne l'aimer qu'à demi, qu'imparfaitement, c'est une impiété.

Mon Dieu, quelle honte ! mais quel regret de ne vous avoir pas encore aimé. Je me suis aimé moi-même, j'ai aimé toutes les créatures, j'ai donné, j'ai prodigué mon cœur pour les moindres sujets ; il n'y a que Dieu seul à qui je l'aye refusé. Vous voyez, Seigneur, combien ce cœur est serré de douleur à la vue de son ingratitude ; je commence à ce moment de vous aimer, ne refusez pas ce cœur, quelque indigne qu'il en soit ; je vous déclare qu'il est tout à vous, et qu'il ne sera désormais qu'à vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quid mihi est in cœlo ? et à te quid volui super terram, Deus cordis mei ? Psal. 72

Que puis-je souhaiter, hors de vous dans le Ciel et sur la terre, ô le Dieu de mon cœur !

Pars mea : Deus in æternum. Psal. 72.

Vous êtes tout mon bien, tout mon plaisir,

tout mon héritage, ô mon Dieu, durant toute l'éternité : je ne veux plus aimer que vous aussi dans le temps.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° AVEZ-VOUS jamais bien pensé à ce déréglement ? Le premier des Commandemens de Dieu, la base à proprement parler de tous les autres, et l'ame, pour ainsi dire, de toute la Religion, sans lequel notre foi s'éteint et les actions les plus Religieuses en apparence sont vides ; ce Commandement est-il aujourd'hui bien observé ; que vous en semble ? Aime-t-on Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de tout son esprit, de toutes ses forces ; et si on l'aime moins, l'aime-t-on assez véritablement ? Soyez persuadé que l'aimer à demi, ce n'est pas l'aimer. Quel a été jusqu'ici votre amour pour Dieu ? jugez-en par votre tiédeur, par votre lâcheté, par vos infidélités à son service. Combien y a-t-il que vous refusez à Dieu cette petite mortification, la victoire de cette passion, ce petit sacrifice ? Dieu demande de vous que vous réformiez ce luxe, ce rafinement de parure, ce jeu : il demande que vous ne vous trouviez plus à ces spectacles ni à ces assemblées où vous savez bien que votre innocence est en danger : il demande que vous rompiez cet attachement, que vous ne voyez plus cette personne, et que vous vous confessiez reguliérement tous les mois, et même plus souvent : il demande que vous veilliez avec plus de soin sur votre famille et sur vos domestiques ; que vous leur donniez de meilleurs exemples par votre modestie, par votre douceur, par votre dévotion, et par la régularité édifiante de vos mœurs. Si vous avez le bonheur d'être dans l'état Religieux, Dieu de-

mande de vous cette exacte observation de vos Regles; vous lui refusez certaines menues observances que vous auriez honte de refuser à un ami : vous n'ignorez pas que Dieu attend de vous cette ponctualité, cette soumission, ce silence : vous convenez que ce n'est rien, et vous refusez ce rien à votre Dieu! Oseriez-vous conclure de tout cela que vous aimez Dieu de tout votre cœur? remédiez incessamment à ce défaut.

2.° Déterminez chaque jour le matin la preuve que vous donnerez à Dieu ce jour-là de l'amour que vous avez pour lui : par exemple, de ne vous point mettre en colere, quelque occasion que vous en ayez; de ne vous point impatienter, de ne rien dire de désobligeant à personne, de ne trouver à redire à qui que ce soit, de ne refuser l'aumône à aucun pauvre, de ne vous trouver point à une assemblée de plaisir, de ne point jouer, de faire une telle pénitence, de vous acquitter d'une telle pratique de dévotion, etc.; déterminez de garder certaine regle de votre Institut dont vous vous dispensez si souvent, de vous vaincre en certains points, de vous mortifier en certaines choses, etc. Cette pratique de piété vous fera bientôt aimer Dieu véritablement.

VINGT-HUITIEME JOUR.

SAINT LÉON PAPE, CONFESSEUR.

SAINT Léon Pape, second du nom, étoit Sicilien de naissance, ou, selon quelques-uns, il étoit de Cedelle petite ville de l'Abruzze ultérieure dans un canton de cette Province appelé le Val-de-Sicile. Il étoit fils d'un médecin nommé Paul, qui eut grand soin d'élever son fils

dans la piété et dans l'étude des Belles-Lettres. Le beau naturel et l'excellent esprit du jeune Léon lui firent faire en peu de temps de merveilleux progrès dans l'une et l'autre science. Il devint Saint et savant; jamais jeune homme ne rassembla plus de belles qualités : des mœurs pures, un air doux, des manieres gracieuses et polies, une pénétration d'esprit peu ordinaire, un grand cœur, une facilité pour les Langues très-rare, un talent merveilleux pour les Beaux-Arts, et sur-tout un génie supérieur pour toutes les sciences : tout cela le fit bientôt admirer. Le monde n'oublia rien pour gagner un sujet qui brilloit de si bonne heure; mais Dieu l'avoit choisi pour lui. Léon avoit trop d'esprit pour se laisser éblouir par les espérances riantes dont le monde le flattoit; il se proposa une fortune plus solide; il embrassa encore jeune l'état Ecclésiastique, et il s'y distingua.

Dévoué à l'Eglise, il se rendit fort habile dans la science de l'Ecriture et des saints Peres; et l'on ne connoissoit guere d'Ecclésiastique plus saint ni plus savant que Léon. Il s'adonna aussi à l'éloquence pour laquelle il avoit beaucoup de talent; et il fut l'homme de son siecle qui eut une plus grande connoissance de la Musique; mais il avoit encore plus de piété que de savoir.

Sa charité généreuse pour les pauvres le dépouilla plus d'une fois de tous ses biens : tout son plaisir étoit de soulager les malheureux, et cette générosité si chrétienne le fit choisir pour être le Grand-Aumônier de l'Eglise; il recueilloit les aumônes des Fidelles, et les revenus de l'Eglise destinés pour le soulagement des pauvres, et il en étoit le distributeur. Ayant reçu les Ordres sacrés, il servoit de modele à tout le Clergé de Rome par la pureté de ses mœurs, par son savoir et par la sainteté de sa vie, lorsque le saint Pape Agathon mourut le 10 de Juin de

l'an 683. On trouvoit dans le Clergé de Rome un sujet d'un mérite trop extraordinaire et trop universellement reconnu, pour laisser long-temps le Saint-Siege vacant. Saint Léon fut élu d'une commune voix, sans contradiction, dès le commencement du mois suivant, et sacré peu de jours après.

Il commença son Pontificat par confirmer le sixieme Concile Œcuménique, qui est le troisieme de Constantinople, assemblé contre les Monothélites, auquel le Pape saint Agathon son prédécesseur avoit présidé par ses Légats, et déclara hérétiques tous ceux qui diroient qu'il n'y avoit qu'une seule volonté en Jesus-Christ, ainsi que le Concile l'avoit déclaré.

Macaire Patriarche d'Antioche, Anastase Prêtre, et Léonce Diacre de l'Eglise de Constantinople, avec quelques autres que le Concile avoit déposés et anathématisés comme hérétiques, ayant présenté une Requête à l'Empereur pour être envoyés au Pape, vinrent à Rome, qui leur fut donnée pour le lieu de leur exil. Le saint Pontife les reçut avec cette charité et cette douceur chrétienne qui faisoit en partie son caractere; il les convainquit de leurs erreurs, leur démontra la vérité, et pour leur donner tous les moyens de faire les réflexions propres à les faire revenir de leur égarement, il les mit tous séparément en divers Monasteres. Macaire persista obstinément dans son erreur; le Prêtre Anastase et le Diacre Léonce l'abjurerent; saint Léon les ayant absous, les réconcilia à l'Eglise.

Autant ce saint Pape avoit de douceur pour les pénitens, autant fit-il toujours paroître de fermeté et de roideur envers ceux qui manquoient de respect au Saint-Siege. Depuis l'an 568 que Justin le Jeune, Empereur de Constantinople, avoit envoyé un Gouverneur en Italie qu'on nommoit Exarque, et qui demeuroit à

Ravenne, l'Archevêque de cette ville s'étoit attribué bien des droits qui ne lui appartenoient pas; soutenu par les Exarques qui avoient tenté souvent de s'attribuer même l'autorité d'élire les Papes, il refusoit de se soumettre au Souverain Pontife en bien des chefs. Saint Léon remit cet Archevêque dans son devoir, et pour empêcher dans la suite un pareil abus, il obtint de l'Empereur un décret par lequel il étoit défendu à l'Exarque de soutenir l'Archevêque contre le Saint-Siege; de sorte que l'Eglise de Ravenne fut entiérement remise sous la disposition du Pape; et l'Archevêque qui ne vouloit pas reconnoître l'autorité du Pape autrement que les Patriarches de Constantinople, d'Alexandrie et d'Antioche, fut réduit à ne pouvoir plus être élu ni sacré, que le Pape n'y eût donné son consentement. Saint Léon défendit de faire l'anniversaire de Maur Archevêque de Ravenne, qui ayant voulu se soustraire à l'autorité du Saint-Siege, étoit mort excommunié.

Ce saint Pontife aussi magnifique pour la gloire de Jesus-Christ, que zélé défenseur des saints Canons, fit bâtir une Eglise à Rome près de Sainte-Bibiene, qu'il orna magnifiquement, et où il mit les corps des saints Simplicius, Faustin, Béatrix, et de quelques autres saints Martyrs, et la consacra sous le titre de Saint-Paul.

Son zele et son attention sur tout ce qui pouvoit contribuer à la dévotion des Fidelles et de toute l'Eglise, ne lui firent rien négliger. Il fit divers réglemens pour perfectionner la discipline de l'Eglise; il réforma le chant que nous appelons Grégorien, et composa de nouvelles Hymnes pour l'Office divin. Toute son application et sa sollicitude pastorale ne tendoient qu'à rétablir par toute l'Eglise la pureté de la foi, et celle des mœurs, à quoi il contribuoit si fort par ses

exemples. Il menoit une vie dure à lui-même, qu'il usoit par ses continuelles et excessives austérités. Il n'avoit de revenus que pour les pauvres, et il avoit coutume de dire qu'il souhaitoit de mourir pauvre à force de les assister. Tant de vertus faisoient souhaiter aux Fidelles de jouir long-temps des avantages que leur procuroit son Pontificat; mais Dieu en disposa autrement: car il se hâta de le retirer de ce monde, pour le combler de gloire dans le Ciel, n'ayant fait que le montrer, pour ainsi dire, à son Église. Il mourut de la mort des Saints le 28 de Juin de l'an 684, n'ayant pas achevé l'année entiere de son Pontificat.

La douleur fut universelle, non-seulement dans Rome, mais encore dans tout le monde Chrétien, dès qu'on apprit la mort du saint Pape. Chacun gémissoit de n'avoir pas mérité que Dieu le conservât plus long-temps à l'Eglise, pour le bien de laquelle ce saint Pontife travailloit si utilement. Il fut enterré dans l'Eglise de Saint-Pierre, avec ce concours du peuple qui accompagne les Saints jusqu'au tombeau, et qui donne toujours à leurs funérailles un air de triomphe. Sa sainteté fut d'abord si universellement reconnue par toute l'Eglise, que, quoique ce jour fût consacré à célébrer la Vigile de la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul, l'Eglise cependant a voulu qu'on y célébrât la fête de ce saint Pape.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui Beatum Leonem Pontificem Sanctorum tuorum meritis coæquasti: concede propitius, ut qui commemorationis ejus festa percolimus, vitæ quoque imitemur exempla: Per Dominum, etc.

O Dieu, qui avez rendu le Bienheureux Pontife Léon égal en mérites à vos Saints: Faites par votre bonté qu'en solennisant sa Fête, nous imitions aussi les exemples de vertu qu'il nous a donnés: Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 7.

FRATRES : Plures facti sunt Sacerdotes, idcircò quòd morte prohiberentur permanere. Jesus autem, eò quòd maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium. Unde et salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum : semper vivens ad interpellandum pro nobis. Talis enim decebat, ut nobis esset Pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus, et excelsior Cœlis factus. Qui non habet necessitatem quotidie, quemadmodum Sacerdotes, et priùs pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi : hoc enim fecit semel seipsum offerendo ; Jesus Christus Dominus noster.

MES Freres : Il y a eu autrefois plusieurs Prêtres, par la raison que la mort les empêchoit de subsister toujours ; mais celui-ci, c'est-à-dire (Jesus-Christ) subsistant pour toujours, son sacerdoce est éternel ; et de-là vient qu'il est toujours en état de sauver ceux qui par lui vont à Dieu, étant toujours vivant pour intercéder en notre faveur. Car il étoit convenable que nous eussions un Pontife tel qu'est celui-ci, qui est Saint, innocent, sans aucune tache, éloigné de tout commerce avec les pécheurs, et placé au-dessus des Cieux. Qui n'a pas besoin, comme les Pontifes, d'offrir des victimes premiérement, pour ses péchés, puis pour ceux du peuple. Aussi n'a-t-il offert qu'une fois, lorsqu'il s'est offert lui-même.

Comme c'étoit aux Juifs convertis que saint Paul écrit cette admirable Epître, il ne leur parle que le langage, pour ainsi dire, de l'Ecriture, remplissant sa Lettre de citations et de passages des Prophetes, pour les confirmer toujours plus dans la foi, et leur donner une idée juste de la divinité de Jesus-Christ, et de son éternel Sacerdoce, qui en s'offrant lui-même en sacrifice à son Pere pour l'expiation de nos péchés, avoit consommé toute l'ancienne Loi, et aboli tous les anciens sacrifices.

RÉFLEXIONS.

Il est étonnant que tant de gens se méprennent en fait de dévotion ; il ne faut que jeter les yeux sur Jesus-Christ. C'est lui seul qui en est le véritable modele ; il est Saint, innocent, sans aucune tache. Eloigné de tout commerce avec les pécheurs, c'est-à-dire, Saint, puisqu'il est la sainteté même : innocent, puisqu'en s'unissant à notre nature il n'en a point contracté la souillure et le péché ; éloigné de tout commerce avec les pécheurs, c'est-à-dire, exempt de toute participation au péché. Voilà le modele de la véritable vertu chrétienne ; on court risque de se former une fausse idée de vertu, si l'on perd de vue ce divin Prototype ; et c'est ce qu'on ne fait que trop aujourd'hui.

On se fait un système arbitraire d'une dévotion douce et commode, toujours d'accord avec l'amour-propre, toujours d'intelligence avec la passion qui domine, toujours conforme au naturel ; c'est une dévotion de tempérament et d'humeur, qui dépend beaucoup du caprice, et qui porte les gens à servir Dieu, non pas comme il l'ordonne, mais comme il leur plaît : on cherche moins la vertu que les louanges qui y sont attachées ; on veut jouir de ses privileges sans avoir part à ses charges ; on veut être dévot sans se mettre en peine d'être Saint.

La fausse vertu imite si adroitement la véritable, qu'il est aisé de s'y méprendre ; la dissimulation et le masque ne coûtent rien à l'amour-propre : un air, un ton de voix, un dehors de piété, ne sont pas toujours incompatibles avec des passions apprivoisées. Le naturel ne renonce jamais à ses droits, et revient souvent sur la scene : on dit qu'on veut être tout à Dieu, et l'on est tout au monde, tout à ses intérêts, tout à soi-même. Le goût, ou, pour mieux dire,

l'humeur, regle les intervalles de dévotion. Prévenus de l'excellence des pratiques qui sont de notre goût, on agit avec vivacité, pour ne pas dire avec passion, dans les exercices même des vertus morales. L'humilité cependant, la charité, l'esprit de mortification, le désir pur et sincere de ne plaire qu'à Dieu, s'affoiblissent, et si l'on n'est en garde contre son propre cœur, tout sert de nourriture à l'amour-propre et à la vanité; d'où il arrive qu'on fait autant de progrès dans l'estime de soi-même, qu'on croit s'avancer dans la perfection; et dès que l'orgueil a pris racine, il ne faut plus demander comment on se perd: il faudroit bien plutôt demander s'il est possible qu'on ne se perde pas.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta: alii autem duo, alii verò unum, unicuique secundùm propriam virtutem: et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque. Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam domini sui. Post multum verò temporis venit dominus servorum illorum,

En ce temps-là: Jesus dit cette parabole à ses Disciples: Un homme allant faire un voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté; et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres; pareillement celui qui en avoit reçu deux, en gagna deux autres; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un, s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux; celui qui avoit reçu cinq ta-

et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat, obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi, ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.

lens, étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit : cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

De la fidélité aux graces que Dieu nous fait.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que nous sommes tous, pour ainsi dire, des Fermiers du Pere de famille, selon la pensée de Jesus-Christ, entre les mains de qui il met ses biens. Nous sommes ces serviteurs à qui il distribue ses talens, à chacun selon son habileté, c'est-à-dire, selon ses desseins ; aux uns plus, aux autres moins, à tous cependant assez pour faire fortune, pour ainsi dire, pour l'éternité. Comprenez avec quelle fidélité on doit correspondre à la grace, puisque pour n'avoir pas fait valoir ce talent, par paresse, tout au

plus par timidité, l'un de ces serviteurs est réprouvé.

La grace est la voix de Dieu qui nous appelle; avec quelle affection, avec quelle docilité ne devons-nous pas l'écouter? C'est une visite qu'il nous rend; avec quel respect et quelle humilité ne devons-nous pas la recevoir? c'est une recherche; avec quels sentimens de reconnoissance ne devons-nous pas y correspondre? Quel mépris en ferions-nous, si nous ne daignions pas l'écouter quand il nous parle, si nous ne voulions pas recevoir ses visites, si nous rebutions ses recherches; quelle seroit notre ingratitude et notre irréligion? C'est pourtant ce que nous faisons autant de fois que nous sommes infidelles à la grace. Comment Dieu se vengera-t-il de ce mépris, si nous ne voulons pas l'écouter? Il se taira; silence plus à craindre que toutes les menaces. Si nous ne le recevons pas, il se retirera; retraite plus funeste pour nous que toutes les marques de sa colere. Si nous le rebutons, il nous abandonnera; abandon plus horrible que tous les châtimens. Ne cessez pas de parler, Seigneur, car votre serviteur veut vous écouter; ne vous lassez point de me rechercher, car je suis votre brebis égarée; je sens bien que votre grace se rend enfin la maîtresse de mon cœur, et que je veux tout de bon revenir de mes égaremens. Achevez, Seigneur, par votre miséricorde, votre ouvrage; je ne veux plus enfouir les talens que vous m'avez confiés.

SECOND POINT.

Considérez que la grace est le prix du Sang d'un Dieu, c'est le fruit de sa mort. Si elle est le prix du sang d'un Dieu, que ne vaut-elle pas? quelle estime n'en devons-nous pas faire? Si elle est le fruit de sa passion et de sa mort,

de quelle vertu n'est-elle pas ? quel soin ne devons-nous pas avoir de la ménager ? Etre infidelle à la grace, et lui résister ; c'est, selon le langage de l'Apôtre, fouler aux pieds le sang de Jesus-Christ. Quelle profanation, bon Dieu ! mais n'y ai-je point de part ? n'en suis-je point coupable ? et puis-je m'en sentir coupable sans horreur ? Etre infidelle à la grace, c'est anéantir la vertu de sa croix ; quelle impiété, quelle noire ingratitude ! ce Sang foulé aux pieds, ne criera-t-il point plus haut que le Sang d'Abel ; non pas pour demander miséricorde, comme il l'eût fait si nous l'eussions respecté, mais vengeance contre ses profanateurs ? Si je suis de ce nombre, à quoi dois-je m'attendre ? Si le principe de notre salut et le fondement de notre espérance deviennent l'occasion de notre condamnation et l'instrument de notre perte, où sera désormais notre ressource ?

La grace est le principe de tous nos mérites, la source de toutes nos vertus, la semence de notre bonheur éternel ; si je suis fidelle à la grace, il n'y a point de mérites que je ne puisse amasser, point de vertus que je ne puisse acquérir, point de certitude de mon bonheur éternel dont je ne puisse me flatter ; mais mépriser la grace, c'est mépriser ou abandonner la vertu ; être infidelle à la grace, c'est se priver soi-même de l'unique moyen d'amasser des trésors immenses de mérites ; résister à la grace, c'est renoncer à l'espérance de son bonheur éternel. Hélas ! si j'abandonne la vertu, si je néglige le soin d'amasser des mérites dans les occasions fréquentes que j'en ai, si je renonce à l'espérance de mon bonheur éternel, dont la grace étoit un gage assuré, que puis-je être sinon un scélérat, un misérable, un réprouvé : tous les biens me viennent avec la grace ; si je perds la grace, je perds tout.

Mon Dieu, que j'ai peu senti mon malheur

jusqu'ici! Que dois-je penser de mes infidélités passées ? je les déteste, j'en gémis; et comptant plus que jamais sur votre grace, j'ose, Seigneur, vous promettre que j'y correspondrai avec fidélité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. Matth. 18.

Donnez-moi encore du temps, Seigneur, et avec le secours de votre grace, je vous payerai tout.

Justificationem meam quam cœpi tenere non deseram. Job. 27.

Plein de confiance, Seigneur, en votre bonté, j'ose vous promettre de ne plus manquer de fidélité à votre grace.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL faut que vous ayez bien peu compris le prix de la grace du Seigneur, puisque vous y avez résisté avec tant d'opiniâtreté, et que vous l'avez méprisée tant de fois sans peine. Chose étrange! on est inconsolable dans les moindres revers de fortune, la moindre perte inquiete et rend chagrin; avec quelles frayeurs craint-on d'encourir la disgrace du Prince, et même d'un simple Patron: et l'on déplaît à Dieu de sang froid; et l'on méprise ses graces en riant; et l'on est infidelle à son service cent fois le jour; sans qu'on s'en sache mauvais gré; peu s'en faut même qu'on ne s'en applaudisse. Quand on regarde de près cette conduite si irréligieuse, on en est indigné; que sera-ce à l'heure de la mort où toutes ces infidélités rassemblées se présentent sans déguisement, et viennent nous reprocher nos ingratitudes? Prévenez des remords et des reproches si bien fondés; voyez quelles sont vos infidélités

à ces inspirations particulières, à ces pieuses sollicitations de la grace, aux ordres de vos Directeurs et de vos Supérieurs; faites cesser ces infidélités, et commencez dès ce jour à être exact, régulier, et scrupuleusement fidelle à la grace.

2.° Que votre fidélité sur-tout paroisse : 1.° Dans l'exacte observation des devoirs de votre état, de vos emplois et de vos regles de conduite ; 2.° Dans la régularité de vos sentimens et de vos mœurs; 3.° Dans le fréquent usage des Sacremens; réglez les jours de vos confessions, et ne vous en dispensez jamais sous aucun vain prétexte ; 4.° Soyez exact à entendre tous les jours la sainte Messe, à faire votre oraison mentale et votre examen de conscience régulièrement tous les jours ; 5.° Acquittez-vous chaque jour de vos pratiques de dévotion, et n'omettez aucune des petites macérations de la chair qu'on vous a conseillées, ou que vous vous êtes imposées ; 6.° N'omettez aussi aucunes de vos bonnes œuvres, comme sont la visite des pauvres malades dans les hôpitaux, ou des pauvres honteux de votre Paroisse, certaines aumônes secretes, et la visite du Très-Saint Sacrement à certaines heures du jour; 7.° Acquittez-vous avec ferveur et ponctualité de certaines dévotions envers la sainte Vierge que vous devez pratiquer avec persévérance ; ne négligez aucune de ces saintes pratiques, elles doivent nourrir votre fidélité.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

SAINT PIERRE, PRINCE DES APÔTRES.

SAINT Pierre, le Prince des Apôtres, le chef visible de l'Eglise de Jesus-Christ, la colonne inébranlable de la foi, comme parle le Concile d'Ephese; la pierre et la base de la Religion, comme dit celui de Chalcédoine; le Vicaire de Jesus-Christ sur la terre, et le fondement, dit saint Augustin, sur qui l'église a été bâtie, et sur qui elle subsiste, s'appeloit Simon avant sa vocation à l'Apostolat. Il étoit de Bethsaïde, petite ville de la Galilée, sur le bord du lac de Génésareth; il étoit fils de Jonas, ou Jean, d'une naissance fort obscure, pêcheur de profession, mais d'une probité reconnue. On ne sait rien de certain de l'année qu'il vint au monde : il est cependant vraisemblable qu'il étoit plus âgé de quelques années que le Sauveur.

S'étant marié à Capharnaüm, qui étoit le port le plus célebre de ce grand lac, auquel on donnoit, dans tout le pays, le nom de Mer de Tibériade, il faisoit sa demeure avec son frere André. Celui-ci, qui s'étoit fait Disciple de saint Jean-Baptiste, ayant vu Jesus, et en ayant entendu parler son Maître comme du vrai Messie, vint annoncer cette heureuse nouvelle à son frere Simon. Nous avons trouvé le Messie, lui dit-il, nous lui avons parlé. Simon, qui étoit d'un naturel vif et ardent, et qui plein de religion ne soupiroit, comme son frere, qu'après la venue du Messie, ne le laissa point en repos qu'il ne l'eût mené au Sauveur. Ils furent le trouver ensemble dès le lendemain. Le fils de Dieu n'eut pas plutôt apperçu notre Saint, que, s'adressant à lui avec une bonté qui marquoit bien une prédi-

lection singuliere : Simon fils de Jonas, lui dit-il, tel a été votre nom jusqu'ici, mais je veux que vous vous appeliez désormais Céphas, c'est-à-dire, Pierre. Les deux frères demeurerent toute la journée auprès du Sauveur ; et dès-lors Pierre fut un de ses plus ardens Disciples. De retour chez lui il gagna toute la maison à Jesus-Christ, et quoiqu'il continuât son occupation ordinaire à la pêche, il passoit peu de jours sans voir le Sauveur : on croit qu'il se trouva aux Noces de Cana avec lui, et qu'il fut témoin des premiers miracles que fit son divin Maître.

Mais il n'avoit encore rien quitté, lorsque Jesus-Christ revenant de Jérusalem, le rencontra avec son frere André sur le bord du lac, lavant leurs filets dans leur barque. Le Sauveur y étant monté, dit à Pierre de le mener dans un endroit plus profond, et qu'ils y feroient une bonne pêche. Maître, lui répond saint Pierre, nous avons fatigué toute la nuit sans rien prendre, mais puisque vous me le dites, je vais encore jeter mes filets. La pêche fut extraordinaire : notre Saint fut si frappé de ce prodige, que se jetant aux pieds du Sauveur : Je ne suis pas digne, Seigneur, lui dit-il, de paroître devant vous, car je suis un pécheur. Mais Jesus le faisant lever : Ayez confiance, lui dit-il, et suivez-moi, je veux vous faire faire une meilleure pêche ; ce sera des hommes que vous prendrez. La grace de la vocation qui accompagnoit ces paroles eut tant d'effet sur l'esprit et le cœur de notre Saint, qu'il quitta tout sur l'heure ; et ayant fait consentir sa femme, qui étoit déjà une fidelle servante de Jesus-Christ, et qui eut le bonheur dans la suite d'être martyre ; l'ayant fait consentir, dis-je, à une séparation éternelle, Pierre ne quitta plus le Sauveur.

Son amour pour Jesus-Christ, et sa tendresse, se firent remarquer en toute occasion. Une nuit qu'il traversoit le Lac avec les autres Disciples,

Jesus-Christ vint à eux marchant sur les eaux. Saint Pierre impatient de se jeter à ses pieds : Seigneur, s'écrie-t-il, ordonnez-moi d'aller à vous en marchant sur les eaux, sans attendre que vous soyez dans la barque. Venez, lui répond le Sauveur. Pierre obéit, lorsque le vent se rafraîchissant, il eut peur; et commençant à enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez-moi. Le Sauveur le prenant par la main : Homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi avez-vous douté? Sa foi cependant croissoit avec son amour. Le Mystere de l'Eucharistie que Jesus-Christ venoit d'expliquer si clairement à Capharnaüm, ayant révolté plusieurs de ses Disciples, qui s'étoient retirés, le Sauveur s'adressant aux douze qu'il avoit déjà choisis pour ses Apôtres : Et vous, leur dit-il, ne voulez-vous point aussi m'abandonner? Alors saint Pierre prenant la parole : Et à qui pourrions-nous aller, répondit-il, si nous vous quittions? Vos seules paroles sont capables de nous conduire à la vie éternelle; nous sommes persuadés que vous êtes le Messie promis.

Ce ne fut pas la seule confession publique que saint Pierre fit de sa foi. Jesus ayant demandé à ses Disciples quelle opinion on avoit de lui dans la Judée, et qui disoit-on qu'il étoit? Les Apôtres lui dirent que les uns pensoient que c'étoit Jean-Baptiste ressuscité, les autres Elie, quelques-uns Jérémie, ou quelqu'un des Prophêtes. Et vous, leur dit-il, qui dites-vous que je suis? A cette demande Pierre répond avec sa vivacité et sa ferveur ordinaire : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Alors Jesus-Christ se tournant vers lui : Vous êtes heureux, lui dit-il, Simon, fils de Jonas, car ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé cette importante vérité; une si sublime connoissance n'est pas l'effet d'une lumiere ordinaire. C'est mon pere, qui est dans le Ciel, qui vous a appris qui je suis; et

moi, je vais vous apprendre qui vous allez être dès cette heure : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; vous en serez sous moi le fondement, la base et le rempart : tout l'enfer aura beau s'armer contre elle ; il pourra l'attaquer par les hérésies, la persécuter par les Tyrans, l'opprimer même dans quelques-unes de ses parties, mais il n'ébranlera jamais l'édifice dont je vous fais la base ; toutes les sectes qui s'éleveront dans la suite des siecles seront bâties sur le sable, parce qu'elles n'auront point cette pierre de fondement. Je vous donnerai les clefs du royaume des Cieux ; ceux à qui vous en ouvrirez les portes, y seront admis ; ceux à qui vous refuserez cette grace en seront exclus : car dans le Ciel la justice divine ne portera point d'autre arrêt que celui que vous porterez sur la terre. Vous y serez mon Vicaire, et je ratifierai dans le Ciel tout ce que vous aurez fait ici bas en mon nom. Tous les Peres conviennent que ce fut en ce moment que saint Pierre fut établi par Jesus-Christ le Prince des Apôtres, la pierre fondamentale de la Religion, et le Chef visible de l'Eglise.

L'amour qu'avoit saint Pierre pour Jesus-Christ croissoit avec sa foi. Un jour le fils de Dieu ayant déclaré à tous ses Apôtres qu'il falloit qu'il allât à Jérusalem pour y souffrir les dernieres indignités, et la mort même, notre Saint s'écria avec sa vivacité ordinaire : A Dieu ne plaise que ce que vous dites arrive jamais : nous l'empêcherons bien. A quoi le Sauveur repartit d'un ton sévere : Retirez-vous de devant moi, si vous osez jamais parler de la sorte, vous faites l'office de Satan, qui voudroit empêcher l'ouvrage de la Rédemption. Jesus-Christ cependant savoit bien de quel principe venoit ce zele ; aussi le choisit-il cinq ou six jours après pour le rendre témoin de sa Transfiguration glorieuse sur le Tha-

bor, où cet Apôtre, ébloui de l'éclat de ce rayon de gloire que Jesus-Christ faisoit paroître, s'écria, par un transport qui tenoit de l'extase : O qu'il fait bon ici, Seigneur! nous devrions y rester.

Nulle occasion où Jesus-Christ ne distinguât nôtre Saint par quelque faveur singuliere. Il lui fit trouver dans un poisson une piece de quatre dragmes pour payer le tribut pour tous les deux; et le temps de sa Passion étant arrivé, il envoya Pierre et Jean, le Jeudi au soir, pour préparer ce qu'il falloit pour célébrer la Pâque. A la fin du repas, ce divin Sauveur voulant laver les pieds de ses Apôtres, commença par saint Pierre, qui, tout honteux de voir son divin Maître à ses pieds, protesta qu'il ne le souffriroit jamais. Mais le Sauveur l'ayant menacé qu'il ne seroit plus des siens s'il ne le laissoit faire, Pierre effrayé de cette menace : Hé, Seigneur, lui dit-il, si ce n'est pas assez des pieds, je suis prêt à me laisser laver les mains et la tête, plûtôt que de vous désobéir. Le Sauveur content de cette disposition, lui dit que le démon feroit tous ses efforts pour le perdre, mais qu'il avoit prié pour lui, afin que sa foi ne défaillît jamais; et que si par la tentation elle étoit ébranlée, elle se raffermiroit plus que jamais, et seroit en état dans la suite d'encourager et de fortifier ses freres.

Jamais Disciple n'aima plus ardemment son cher Maître; et cet amour qui lui fit dire, malgré la prédiction de sa chute, que quand tous devroient quitter le Sauveur du Monde, pour lui, il ne l'abandonneroit jamais. Il donna bientôt une preuve de son zele, lorsque voyant, dans le Jardin des Olives, que les soldats se saisissoient de Jesus-Christ, il abattit l'oreille à Malchus d'un coup d'épée. Le Sauveur l'en reprit sur l'heure, et guérit le blessé.

La

La prise du Pasteur ayant écarté le troupeau, Pierre seul avec saint Jean fut fidelle ; il suivit Jesus-Christ jusque chez Caïphe : mais étant accusé d'être Disciple du prisonnier, il eut la foiblesse de jurer par trois fois qu'il ne le connoissoit point. Le chant du Coq le fit appercevoir de son infidélité que le Sauveur lui avoit prédite. On ne peut dire quelle fut sa contrition, et sa vive douleur : il se retira fondant en larmes, et n'osant plus paroître, il passa les trois jours dans les pleurs.

Sa contrition répara sa chute ; aussi ne perdit-il rien de l'ardent amour qu'il avoit pour Jesus-Christ, ni Jesus-Christ de la tendresse qu'il avoit pour son cher Disciple : car à peine ce divin Sauveur fut ressuscité, qu'il apparut en particulier à saint Pierre. Mais rien ne marque mieux cette tendresse, que l'interrogation qu'il lui fit par trois fois sur le lac de Tibériade, peu de jours avant que de monter au Ciel, lorsqu'en présence de tous les Apôtres, il lui demanda s'il ne l'aimoit pas plus que tous eux. Saint Pierre, devenu plus réservé depuis sa chute, répondit simplement, que puisqu'il connoissoit toutes choses, il savoit bien avec quelle ardeur il l'aimoit. Paissez donc mes agneaux, paissez mes brebis, repart le Sauveur du Monde ; confirmant à saint Pierre, par ces paroles, dit saint Augustin, la primauté qu'il lui avoit déjà donnée, en lui recommandant tout le troupeau.

Le premier exercice que fit saint Pierre de sa dignité, fut la proposition qu'il fit à tous les Apôtres de remplir la place du traître Judas. Le Saint-Esprit étant descendu sur les Apôtres au saint jour de la Pentecôte, saint Pierre, comme Chef de l'Eglise, fit un discours si énergique et si touchant à tout le peuple assemblé, que trois mille personnes reçurent le Baptême. Il entra dans le Temple avec saint Jean, et ayant

trouvé à la porte un pauvre homme âgé de 40 ans, perclus de ses jambes dès sa naissance, il lui commande au nom de Jesus-Christ de se lever. Cet homme se leve en tressaillant de joie, et va publier par toute la Ville le miracle. Cette merveille ayant rassemblé autour des Apôtres une foule de gens, saint Pierre leur parle de Jésus-Christ avec tant d'éloquence, avec tant de force et d'onction, qu'il convertit encore ce jour-là cinq mille ames.

Toutes ces merveilles faisoient trop de bruit, pour laisser plus long-temps l'Eglise en paix. Les deux Apôtres sont arrêtés ; on leur demande au nom de qui ils avoient fait le miracle. Saint Pierre répond que c'est au nom de Jesus-Christ, le vrai Messie, qu'ils ont fait mourir. On leur défend de parler plus de Jesus-Christ ni de sa doctrine. A quoi saint Pierre répond, avec une fermeté qui étonna toute l'assemblée : Jugez, leur dit-il, s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu, qui nous ordonne de publier la Résurrection du Sauveur, de laquelle nous avons été témoins nous-mêmes.

Cependant le nombre des Fidelles croissoit tous les jours, et saint Pierre paroissoit tous les jours plus puissant en paroles et en œuvres. Ce pauvre Pêcheur, ignorant et grossier il n'y avoit que deux jours, ne parloit plus qu'en sublime Docteur de la Loi : toutes ses paroles étoient des oracles, les miracles et les prodiges se multiplioient sous sa main; on mettoit les malades dans les rues, sur des paillasses et sur des lits, afin que quand il passeroit, son ombre au moins en couvrît quelques-uns ; et tous ceux-là étoient guéris sur l'heure Tant de merveilles étonnerent les Magistrats : ils firent arrêter notre Saint ; il fut cruellement fustigé, et l'on ne peut dire quelle fut sa joie d'avoir été trouvé digne de souffrir pour Jesus-Christ ces outrages.

L'horrible persécution qui suivit la mort glo-

rieuse du premier des Martyrs, donna lieu aux premiers Disciples de Saint-Pierre d'aller porter l'Evangile hors de la Judée. Ceux de Samarie s'étant convertis, saint Pierre y alla avec saint Jean pour leur conférer le Saint-Esprit, en administrant le Sacrement de la Confirmation aux Fidelles. A son retour de Samarie, il entre dans la ville de Lydde. Ayant vu un paralytique nommé Enée, étendu depuis huit ans sur le grabat, se tournant vers lui : Enée, lui dit-il, le Seigneur Jesus-Christ vous guérit, levez-vous, et faites vous même votre lit. Enée se leve aussi-tôt : en publiant le miracle il publie qui en est l'auteur, et toute la Ville reçoit le Baptême.

A chaque pas, nouveaux miracles, et nouvelles conquêtes à Jesus-Christ. Une pieuse veuve, appelée Tabithe, meurt à Joppé. Saint Pierre n'y arrive que deux jours après sa mort ; et à peine a-t-il fait sa priere auprès du corps, qu'à la vue de presque tous les habitans, il ordonne à Tabithe, au nom de Jesus-Christ, de se lever. Tabythe ouvre les yeux, sort de la biere, et détermine tout Joppé à recevoir le Baptême. Ce fut dans cette Ville que saint Pierre eut cette merveilleuse vision, par laquelle Dieu lui fit connoître que Jesus-Christ étant mort généralement pour tous les hommes, nul peuple, nulle nation n'étoit exclue du bienfait de la Rédemption. Etant un jour en priere vers le midi, il fut tout à coup ravi en extase ; il vit le Ciel ouvert, et quelque chose qui en descendoit en forme d'un grand linceul suspendu par les quatre bouts, et qui s'abaissoit du Ciel jusqu'à terre. Il y avoit dans ce linceul de toutes sortes d'animaux à quatre pieds, des reptiles de la terre, et des oiseaux du Ciel. En même temps une voix lui dit : Levez-vous, Pierre, tuez et mangez. A Dieu ne plaise, répond le Saint, que je mange jamais rien de profane et d'immonde. A quoi la même voix

répliqua: N'appelez pas immonde et profane ce que Dieu a purifié. Cependant Pierre revenu de son extase, ne savoit encore ce que vouloit dire ce qu'il avoit vu, lorsque les gens d'un Officier nommé Corneille, Romain de naissance et Gentil de Religion, qui commandoit un corps d'infanterie de la légion Italique qui étoit à Césarée, lui firent assez connoître, par leur commission, que Dieu lui avoit voulu faire entendre par sa vision que la foi devoit être prêchée aux Gentils, et qu'elle n'étoit pas pour les seuls habitans de Judée. Il se rend à Césarée, trouve Corneille qui l'attendoit avec beaucoup de gens, leur prêche, les instruit, et il n'avoit pas encore cessé de parler, quand le Saint-Esprit, sous la forme d'une lumiere éclatante, descend visiblement sur toute l'assemblée. Le Baptême suivit de près la descente du Saint-Esprit; et le saint Apôtre étant retourné à Jérusalem, raconta les miséricordes du Seigneur sur tous les peuples. Les Fidelles de Jérusalem l'ayant entendu, glorifierent Dieu d'avoir fait part aux Gentils, aussi bien qu'aux Juifs, du don de la pénitence pour leur salut.

Cette vocation des Gentils à l'Eglise, fut bientôt suivi du partage que le Saint-Esprit fit des Apôtres pour toutes les contrées de l'Univers. Saint Pierre fut destiné à aller porter l'Evangile dans la capitale du Monde, et comme Antioche étoit la Capitale de l'Orient, le saint Apôtre commença par fonder cette Eglise, où les Disciples assemblés ont pris la premiere fois, vers l'an 43, le nom de Chrétiens. Saint Pierre n'y tint son Siege que peu d'années : triste présage, ce semble, que la foi devoit un jour être bannie de cette Ville; au lieu que Rome, où l'Apôtre devoit finir sa vie, ne devoit jamais perdre la foi.

Ce fut vers ce temps-là qu'après avoir parcouru une grande partie de l'Asie, et annoncé

Jesus-Christ aux Juifs répandus dans le Pont, dans la Galatie, dans la Capadoce, dans l'Asie et dans la Bithinie, il revint à Jérusalem; et ce fut durant le séjour qu'il y fit, que saint Paul, converti depuis peu, vint l'y trouver pour s'instruire, pour ainsi dire, auprès de lui, et profiter de ses lumieres.

Cependant la persécution contre les Fidelles, recommença avec fureur à Jérusalem. Hérode Agrippa voulant gagner les Juifs, fit mourir l'Apôtre saint Jacques. Persuadé qu'il feroit un plaisir extrême à toute la nation s'il traitoit de même saint Pierre qu'on regardoit comme le Chef, il le fit arrêter. Mais comme c'étoit le temps de la Pâque, il le fit mettre en prison chargé de chaînes, sous la garde de seize soldats, partagés en quatre bandes pour se relever. Son dessein étoit d'attendre que la fête fût passée, pour le faire mourir, et donner alors cet agréable spectacle à tout le peuple. Mais Dieu exauçant les prieres de toute l'Eglise, confondit le tyran ; car la nuit qui devoit précéder l'exécution, l'Ange du Seigneur vint éveiller le saint Apôtre, chargé de deux chaînes, qui à l'instant lui tomberent des mains; et toutes les portes de la prison s'étant ouvertes, il le conduisit jusqu'au bout de la rue, et disparut. Saint Pierre s'en alla chez Marie, mere de Jean Marc, où plusieurs Fidelles étoient en prieres. Il frappe à la porte. Une jeune fille, nommée Rhode, vint savoir doucement qui c'étoit; ayant reconnu la voix du saint Apôtre, elle en eut tant de joie, qu'au lieu de lui ouvrir, elle courut le dire à ceux qui étoient dans la maison. On lui dit qu'elle étoit folle. Je vous dis que c'est lui, reprit-elle, ne l'ai-je pas reconnu à sa voix? Cependant saint Pierre frappoit toujours; on vint enfin lui ouvrir, et l'on peut juger quelle fut l'admiration, quelle fut la joie de toute l'assem-

blée, sur-tout quand il leur eut raconté ce qui s'étoit passé, et par quel miracle il s'étoit vu hors de prison, et délivré de ses chaînes.

Ce grand Saint ayant parcouru encore presque toute la Judée et une partie de l'Asie, pour animer d'une sainte ferveur tous les Fidelles, après avoir demeuré encore quelque temps à Antioche, vint enfin à Rome vers l'an 43, et y établit son Siege Episcopal. *La providence*, dit saint Léon, *l'ayant ainsi disposé, afin que la même Ville qui étoit la capitale de l'Univers, devînt comme le centre de la Religion, l'école de la vérité après l'avoir été de l'erreur, et qu'elle fût la Maîtresse de toutes les Eglises du monde.* Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il triompha de tout l'enfer par la célebre victoire qu'il remporta sur Simon le magicien. Cet insigne imposteur étoit, par ses prestiges, un grand obstacle aux progrès de l'Evangile dans Rome. Ayant promis au peuple de s'élever miraculeusement jusqu'au Ciel pour prouver quelle étoit la vertu du Très-Haut, saint Pierre se trouva présent à ce spectacle. L'enchanteur s'éleva effectivement en l'air porté par les démons, paroissant aux yeux des spectateurs comme dans un chariot de feu. Mais le saint Apôtre s'étant mis à genoux, n'eut pas plutôt commencé sa priere, que les démons qui faisoient toute cette comédie, abandonnerent le charlatan. Simon tomba d'assez haut, et eut les jambes cassées de sa chute; on l'emporta dans une maison voisine, où ne pouvant survivre à sa confusion et à sa douleur, il se précipita du toit, et expira sur la place.

Ce fut de Rome que saint Pierre écrivit sa premiere Epître vers l'an 49 à tous les Fidelles de l'Orient; elle est datée de Babylone, qui est le nom qu'il donnoit à cette Capitale encore Païenne. Cependant la foi y faisoit de merveilleux progrès par les soins du saint Apôtre

et de ses Disciples. Ce fut pour satisfaire la piété des Fidelles de Rome, que saint Marc y écrivit l'Evangile que saint Pierre approuvoit. Il y avoit trois ou quatre ans que notre Saint étoit à Rome, lorsque l'Empereur Claude ordonna à tous les Juifs d'en sortir. Saint Pierre vint à Jérusalem, et y présida au Concile, où il fut déclaré que la loi de l'Evangile avoit aboli la loi de la Circoncision; et saint Paul et saint Barnabé en porterent les décisions à Antioche. Saint Pierre s'y rendit aussi, et il ne fit point de difficulté de se trouver avec les Gentils convertis à la foi, et de vivre comme eux, sans s'arrêter à la distinction des viandes. Ayant depuis apperçu que cela scandalisoit les Juifs, il s'en abstint par pure complaisance. Saint Paul prit la liberté de lui remontrer que ce ménagement pourroit faire croire qu'on étoit encore éloigné de garder l'ancienne Loi. Saint Pierre se rendit à la remontrance de saint Paul. *Ce Prince des Apôtres, ce Chef de l'Eglise ne se prévalut point de sa primauté*, dit saint Augustin; *son humilité l'emporta sur son rang. Il ne considéra point*, dit saint Grégoire, *que saint Paul étoit son inférieur* (a). *Ecce à minore suo reprehenditur, et reprendi non dedignatur.*

Saint Pierre étant retourné à Rome, s'y employa, avec des travaux immenses, à cultiver cette vigne du Seigneur qu'il avoit plantée, et qui servoit déjà de modele à toutes les Eglises de l'Univers. Sa sollicitude pastorale ne se renfermoit pas dans Rome seule, elle s'étendoit sur toute l'Eglise. Il écrivit sa seconde Epître à tous les Fidelles en général. Quelques anciens Peres ont assuré qu'il avoit couru toutes les parties de la terre à travers les dangers et les persécutions qui lui furent suscités par les Juifs et

(a) *Hom. 28. in Ezech.*

les Païens. De Rome, on dit qu'il porta l'Evangile en divers endroits de l'Europe, du moins par le ministere de ses Disciples, qui fonderent plusieurs Eglises dans quelques Provinces de l'Occident. Plusieurs Eglises en Italie, dans les Gaules, en Espagne, dans la Bretagne même, en Afrique, dans la Sicile, et dans les isles voisines, conservent les noms de leurs premiers Evêques, qu'elles assurent avoir été Disciples de notre Saint.

Tandis que saint Pierre travailloit avec tant de succès à Rome, saint Paul y arriva : la joie fut mutuelle. La Providence voulut que ces deux grandes lumieres du Monde Chrétien vinssent terminer leur carriere dans la capitale de l'Univers; et l'honorassent par leur glorieux martyre.

Les merveilles que faisoient dans Rome les deux Apôtres, allumerent le feu de la plus horrible persécution sous le regne de l'Empereur Néron. Saint Pierre sortant un jour de la Ville, vit Jesus-Christ qui lui sembloit entrer par la même porte. Accoutumé à ces sortes d'apparitions, il lui demanda, sans s'étonner : *Seigneur, où allez-vous ? Je viens à Rome*, lui répondit Jesus, *pour être crucifié de nouveau.* Saint Pierre comprit le vrai sens de sa vision, et se souvenant de ce que le Sauveur lui avoit prédit avant et après sa Résurrection, rentre dans la Ville, et se prépare au martyre. Il fut arrêté le même jour, et mis dans la prison de Mamertin, qui étoit au pied du Capitole. Il y resta près de neuf mois avec saint Paul, y faisant tous les jours de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ : deux de leurs gardes, Processus et Martinien, y furent baptisés par saint Pierre, avec quarante-sept autres qui se trouverent dans la même prison.

Enfin ce grand Apôtre, après avoir usé sa vie à faire connoître et aimer Jesus-Christ, après

avoir si fort contribué par ses immenses travaux à établir l'Eglise par tout l'Univers, et sur-tout dans la Capitale du Monde, vit arriver le temps auquel Jesus-Christ lui avoit prédit qu'il seroit lié par un autre, et mené où naturellement il ne voudroit pas aller. Il fut tiré de la prison avec saint Paul, et tous deux, après avoir été cruellement fouettés, furent condamnés à la mort comme Chefs de la Religion Chrétienne. Saint Pierre fut conduit, au-delà du Tibre, au quartier que les Juifs habitoient, au haut du Vatican, qu'on appelle aujourd'hui *Montorio*, c'est-à-dire, Mont-d'or. On vouloit le crucifier à la manière ordinaire; mais il obtint des exécuteurs qu'il seroit attaché à la croix la tête en bas, disant qu'il ne méritoit pas d'être traité comme son divin Maître. Ce fut vers l'an 68 de Jesus-Christ, le 29 de Juin, qu'il consomma son sacrifice, après avoir gouverné l'Eglise de Rome vingt-quatre ans cinq mois et onze jours. Son corps fut enseveli au Vatican, qui devint dès-lors, au sépulcre de Jesus-Christ près, le lieu le plus respectable et le plus respecté de tout le monde. Le culte religieux de ces deux grands Saints commença presque aussi-tôt sur la terre que leur félicité éternelle dans le Ciel. Dès que la paix fut rendue à l'Eglise sous le grand Constantin, l'on vit paroître de tous côtés des temples magnifiques en leur honneur. L'Eglise célebre au 18 de Novembre la dédicace des deux fameuses Basiliques bâties à Rome en l'honneur des Apôtres saint Pierre et saint Paul, dont on attribue la construction au grand Constantin, et la Dédicace au Pape saint Silvestre : celle de saint Pierre qui est au Vatican, passe aujourd'hui avec raison pour la plus insigne merveille du monde.

Le célebre Pierre Canisius, de la compagnie de Jesus, qu'on a appelé avec sujet, dans ces derniers temps, l'Apôtre de l'Allemagne, rap-

porte que c'est une ancienne tradition, confirmée par les Annales des Eglises de Cologne et de Treves, que saint Materne envoyé par saint Pierre en Allemagne pour y annoncer l'Evangile de Jesus-Christ, n'y eut pas plutôt converti un grand nombre de peuples à la foi, qu'il bâtit une Eglise entre Molsheim et Strasbourg, en l'honneur du saint Apôtre, laquelle on appelle encore aujourd'hui la Maison de Saint-Pierre.

Le même Auteur rapporte que saint Marc l'Evangéliste bâtit dans Alexandrie une Eglise ou Chapelle en l'honneur de saint Pierre, de laquelle le Pape saint Anaclet fait mention; et il ajoute que saint Clément assure qu'un nommé Théodose, fort riche et fort pieux, donna sa propre maison pour être convertie en une Eglise en l'honneur de saint Pierre encore vivant, et qu'il y mit la Chaire Pontificale.

Prudence, Poëte Chrétien qui florissoit dans le quatrieme siecle, parle de la Fête de saint Pierre et de saint Paul. Ce même auteur remarque que ce jour-là le Pape célébroit deux Messes à Rome, l'une dans l'Eglise de Saint-Pierre, et l'autre dans celle de Saint-Paul.

Transtiberina priùs solvit sacra pervigil Sacerdos,
Mox hùc recurrit, duplicatque vota.

La Messe de ce jour est en l'honneur de saint Pierre.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, *qui hodiernam diem Apostolorum tuorum Petri et Pauli martyrio consecrasti: da Ecclesiæ tuæ eorum in omnibus sequi præceptum, per quos Religionis sumpsit exordium. Per Dominum, etc.*	O Dieu, qui avez consacré ce jour par le martyre de vos Apôtres saint Pierre et saint Paul; faites la grace à votre Eglise de suivre en toutes choses les enseignemens de ceux de qui elle a reçu le premier établissement de la Religion. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée des Actes des Apôtres. Chap. 12.

IN diebus illis : Misit Herodes Rex manus, ut affligeret quosdam de Ecclesia. Occidit autem Jacobum fratrem Joannis gladio. Videns autem quia placeret Judæis, apposuit ut apprehenderet et Petrum. Erant autem dies Azymorum. Quem cùm apprehendisset, misit in carcerem, tradens quatuor quaternionibus militum custodiendum, volens post Pascha producere eum populo. Et Petrus quidem servabatur in carcere. Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo. Cùm autem producturus eum esset Herodes, in ipsa nocte erat Petrus dormiens inter duos milites, vinctus catenis duabus : et custodes ante ostium custodiebant carcerem. Et ecce Angelus Domini astitit : et lumen refulsit in habitaculo : percussoque latere Petri, excitavit eum, dicens : Surge velociter. Et ceciderunt catenæ de manibus ejus. Dixit autem Angelus ad eum : Præcingere, et calcea te caligas tuas. Et fecit sic. Et dixit illi : Circumda tibi vestimentum tuum, et sequere me. Et exiens sequebatur eum, et nesciebat quia verum est, quod fiebat per Angelum,

EN ce temps-là : Le Roi Hérode se mit à persécuter quelques-uns de ceux de l'Eglise. D'abord il fit mourir par le glaive Jacques frere de Jean : et voyant que cela faisoit plaisir aux Juifs, il en vint jusqu'à faire prendre Pierre même. Or c'étoit le jour des Azymes. Quand il l'eut fait prendre, il le fit mettre en prison, et il en commit la garde à quatre escouades de quatre soldats chacune, ayant dessein de le livrer au peuple après le temps de la Pâque. Pierre étoit donc gardé dans la prison, et l'Eglise ne cessoit point de faire pour lui des prieres à Dieu. Comme Hérode étoit sur le point de le livrer, la nuit de ce jour-là même, Pierre dormoit entre deux soldats, lié de deux chaînes ; et la garde posée devant la porte gardoit la prison, lorsqu'un Ange du Seigneur vint tout-à-coup : un éclat de lumiere remplit la chambre, et l'Ange donnant un coup à Pierre par le côté le réveilla : Levez-vous promptement, dit-il, et à l'instant les chaînes lui tomberent des mains. Prenez votre ceinture, lui dit l'Ange, et mettez vos souliers : prenez votre vêtement de dessus, et suivez-moi. Pierre sortit, et le suivoit, sans savoir que ce que faisoit l'Ange fût une chose réelle. Il croyoit au contraire

existimabat autem se visum videre. Transeuntes autem primam et secundam custodiam, venerunt ad portam ferream quæ ducit ad civitatem : quæ ultrò aperta est eis. Et exeuntes processerunt vicum unum : et continuò discessit Angelus ab eo. Et Petrus ad se reversus, dixit : Nunc scio verè, quia misit Dominus Angelum suum, et eripuit me de manu Herodis, et de omni expectatione plebis Judæorum.

que ce n'étoit qu'une vision. Quand ils eurent passé la premiere et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui mene à la ville, et qui d'elle-même s'ouvrit pour eux. Etant sortis, ils allerent jusqu'au bout de la rue; et tout-à-coup l'Ange le quitta. Alors Pierre étant revenu à soi, dit : Je sais maintenant, à n'en pas douter, que le Seigneur a envoyé son Ange, et m'a délivré de la puissance d'Hérode, et de tout ce qu'attendoit le Peuple Juif.

Saint Luc, après avoir écrit dans l'Evangile la vie de Jesus-Christ et de sa sainte Mere, a voulu nous donner dans les Actes des Apôtres la vie et les actions des premiers Apôtres saint Pierre et saint Paul, et l'histoire de l'Eglise naissante.

RÉFLEXIONS.

Voyant que cela faisoit plaisir aux Juifs, il en vint jusqu'à faire prendre Pierre même. C'est toujours la Passion qui est le motif principal, et souvent l'unique de la persécution qu'on fait aux gens de bien. L'impie, le libertin ont toujours une maligne joie de voir le juste dans la disgrace. *Opprimamus justum.* Opprimons le juste. Et pourquoi? Parce que la pureté de ses mœurs est une éternelle et piquante censure de nos déréglemens. Son attahement à la véritable Religion, nous reproche sans cesse nos égaremens et nos erreurs. Nous nous glorifions d'être de la même Religion que lui, mais il ne suit pas la même route que nous; sa morale nous désespère. Voilà ce qui met les libertins de mauvaise humeur : voilà ce qui irrite et allume leur bile contre les serviteurs de Dieu. Qu'on imagine dans le monde des prétextes, et des

raisons, qu'on leur fasse même des procès à plaisir; qu'on fasse des portraits risibles de leur simplicité; qu'on releve leurs moindres défauts; qu'on les peigne même avec les plus noires couleurs; que les plus criantes calomnies soient les grands mobiles de ce déchaînement universel, de cette fureur populaire contre les vrais Fidelles : c'est le sort de la vertu d'avoir des envieux malins. Nulle hérésie qui n'ait persécuté les enfans de Dieu; ils ont beau jouir toujours d'un Ciel calme et serein; ils ont beau se tenir en paix, s'ensevelir même dans la solitude : le vice se déchaînera toujours contre eux; c'est dans la bile et le fiel des hérétiques et des libertins que se forment ces noires vapeurs qui excitent tant de tempêtes contre l'Eglise. Quel sujet de plainte donnoit saint Pierre, pour être l'objet de la haine mortelle des Juifs? quel crime avoit-il fait pour qu'Hérode le fasse jeter dans une noire prison? que trouvoit-on dans cet homme si bienfaisant et si merveilleux qui put servir de spectacle à tout le peuple? Saint Pierre guérit toutes sortes de malades, ressuscite des morts, et leur annonce les vérités de la Religion, les voies sures du salut, le grand mystere de la Rédemption, et il confirme tout ce qu'il dit par des miracles. Les Païens, les Barbares même les moins instruits de la Religion se soumettent à la foi, reçoivent les lumieres de l'Evangile avec respect, avec soumission, avec reconnoissance; et les Juifs, ce peuple civilisé, éclairé, religieux même jusqu'à la superstition, qui attendoit depuis tant de siecles le Rédempteur, ne peuvent pas souffrir les Apôtres qui leur prêchent, qui leur montrent, qui leur procurent ce qui faisoit l'objet de leur espérance. Le même paradoxe, pour mieux dire, le même mystere d'iniquité subsiste encore aujourd'hui. Les gens de bien sont souvent en vénération chez

des peuples barbares, tandis que les libertins, quoique de la même Religion qu'eux, les méprisent et les persécutent. Les Prédicateurs de l'Evangile sont respectés, sont écoutés chez les Païens ; la foi de Jesus-Christ fait tous les jours de nouvelles conquêtes à la Chine, dans le Japon, en Canada : convertit-on beaucoup de gens en Angleterre, dans le pays du Nord, en Hollande? On y souffre les Juifs, et toutes sortes de sectes et de nations. Il n'y a que la seule Religion Catholique qui y soit proscrite ? Que cela fait bien sentir la malignité de l'esprit d'erreur, en prouvant sensiblement la sainteté de la véritable Religion.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu, Chap. 16.

IN illo tempore : Venit Jesus in partes Cæsareæ Philippi : et interrogabat Discipulos suos, dicens : Quem dicunt homines esse Filium hominis ? At illi dixerunt : Alii Joannem Baptistam, alii autem Eliam, alii verò Jeremiam, aut unum ex Prophetis. Dixit illis Jesus : Vos autem quem me esse dicitis ? Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus, Filius Dei vivi. Respondens autem Jesus, dixit ei : Beatus es Simon Bar-Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in Cœlis est. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam : et portæ inferi non

EN ce temps-là : Jesus s'en alla dans le territoire de Césarée de Philippe ; et il demanda à ses Disciples, qui dit-on qu'est le Fils de l'Homme ? Ils lui répondirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie, ou quelqu'un des Prophetes. Et vous, leur dit Jesus, qui dites-vous que je suis ? Simon Pierre prenant la parole, lui dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jesus lui repartit : Vous êtes heureux Simon fils de Jona, car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais mon Pere qui est dans le ciel ; et moi je vous dis que vous êtes Pierre, que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ;

prævalebunt adversùs eam. Et tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis: et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis.

je vous donnerai les clefs du Royaume des Cieux : tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié aussi dans le ciel.

MÉDITATION.

Sur la Fête de ce jour.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ le vrai portrait d'une ame véritablement fervente, et qui aime solidement Jesus-Christ, dans toute la conduite de saint Pierre. Voyez quel est son empressement d'aller voir le Messie, dès que son frere saint André lui a dit qu'il est venu. L'a-t-il trouvé : avec quelle ardeur, quelle assiduité, avec quelle docilité le va-t-il entendre ! Jesus-Christ lui ordonne-t-il de le suivre : rien ne l'arrête, ni ses parens, ni ses amis, ni sa femme même ; il sacrifie tout pour suivre son bon Maître : et est-il une fois à son service, il n'en sort plus. Recherchons-nous Jesus-Christ avec un pareil empressement ? le suivons-nous avec une fidélité, une générosité pareille ? Nous n'avons pas beaucoup de chemin à faire pour trouver Jesus-Christ : nous entendons sa voix dans celle de nos Directeurs, de nos Supérieurs, nous trouvons ses leçons dans l'Evangile : quel fruit de tout cela ? Hélas ! il y a peut-être déjà bien du temps que Dieu nous appelle ; je ne dis pas, qu'avons-nous quitté pour le suivre ? mais avons-nous seulement voulu bien l'écouter ? Que des liens nous attachent au monde ! Dieu a beau envoyer ses serviteurs pour nous inviter à son festin : *Villam emi, uxorem duxi*. Que d'excuses frivoles, que de

vains prétextes ; que de pitoyables raisons pour refuser ses bienfaits ! Et l'on s'étonne après cela si l'enfer se remplit de Chrétiens, si le nombre des Elus de Dieu est si petit, s'il y a si peu de vrais Fidelles ? Quand on considere avec attention la conduite de la plupart des gens du monde, trouve-t-on que la prédestination soit un mystere fort difficile ? Rapprochons nos sentimens sur la Morale et sur la Religion de ces grands modeles, et nous serons moins frappés du petit nombre des Elus.

Voyez quel est l'attachement qu'a saint Pierre pour Jesus-Christ, le mauvais exemple d'une foule de déserteurs et de faux freres ne l'ébranle point ; quand le Sauveur auroit été abandonné de tous ses Disciples, saint Pierre étoit bien résolu de ne le jamais quitter : *A qui irons-nous*, dit-il hardiment ? *vous avez les paroles de la vie éternelle.* Jesus-Christ a beau lui prédire sa chute, il ne le sauroit croire, tant il sentoit d'empressement pour lui. Mon Dieu, qu'il y a aujourd'hui peu de serviteurs de Jesus-Christ bien fidelles ! Combien de ceux qui font profession de le suivre, trouvent sa morale trop dure ! La plupart des gens du monde sont trop au monde, pour oser se flatter de suivre encore Jesus-Christ. Que dois-je penser de moi-même ?

SECOND POINT.

Considérez avec quelle ferveur saint Pierre aimoit Jesus-Christ, et quelle étoit sa foi, sa charité, son espérance. Le Sauveur n'a pas plutôt demandé à ses Apôtres : Qui dites-vous que je suis, que saint Pierre répond avec ardeur et une vivacité aimable : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* L'amour ardent et tendre que ce grand Saint a pour Jesus-Christ, se montre sensiblement dans toute sa conduite. Le Sauveur

déclare-t-il tout le Mystere de sa passion, parle-t-il de sa mort sur la Croix, saint Pierre n'est pas seulement alarmé, mais il proteste que quand toute sa nation entreprendroit de maltraiter son bon Maître, il se croit assez fort lui seul, pour le tirer de leurs mains. Observez tout ce qu'il dit ; c'est toujours son amour qui parle : quelle confusion n'a-t-il point de voir Jesus à ses pieds; quelle résistance ne fait-il pas ? Mais le Sauveur le menace-t-il de le rejeter : Bon Dieu ! que sa prompte soumission et sa réponse disent bien quel est son attachement et son amour pour son divin Maître ? Parcourez toutes les actions, toutes les époques de sa vie, vous ne trouverez que de ces preuves vives d'un amour ardent. Que trouverons-nous si nous parcourons les nôtres ? quels témoignages avons-nous donnés de notre foi ? quelle preuve de notre charité, de notre zele ? Mon Dieu, est-ce bien vous que nous croyons servir, et si nous savons bien que c'est un Dieu que nous servons, notre langueur, nos infidélités peuvent-elles nous rendre tranquilles ; les intérêts de Dieu nous intéressent-ils beaucoup ? quelle est notre promptitude à lui obéir ? quel zele avons-nous de sa gloire ?

Jesus-Christ demande par trois fois à saint Pierre s'il l'aimoit : avec quelle vivacité, avec quelle ardeur, avec quelle confiance répond-il : Oui, Seigneur ; vous savez que je vous aime. Si le Sauveur nous faisoit aujourd'hui cette demande, aurions-nous le front de répondre : *Oui, Seigneur : vous qui n'ignorez rien, vous qui savez tout ce qui se passe dans le fond du cœur, vous savez que je vous aime.* Mes sentimens, mes actions, toute ma conduite sont garants que je dis vrai. Hé Seigneur, on répondroit bien avec plus de vérité et de raison : Vous savez, Seigneur, que j'aime le monde, les plaisirs du monde, les biens du monde ; vous savez que je

m'aime moi-même, que je n'aime même que moi seul.

Mon Dieu, faites-moi bien sentir les funestes suites d'une vérité qu'inutilement je me dissimule, que je me cache; mais accompagnez ces vives lumieres d'une grace forte qui me convertisse, et qui me fasse vivre désormais d'une telle maniere que je puisse dire en mourant : Vous savez, Seigneur, que je vous aime de tout mon cœur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes. Joan. 6.

Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.

Domine, tu scis quia amo te. Joan. 21.

Vous savez, Seigneur, que je vous aime.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NOTRE vie n'est, à proprement parler, qu'une contradiction visible entre notre croyance et nos mœurs, entre nos actions et nos paroles; Chrétiens à notre Oratoire, infidelles presque par tout ailleurs, la momerie du moins éclate dans toute notre conduite. Nous parlons en Apôtres de Jesus-Christ à nos inférieurs, et dans certaines occasions; et nous agissons en particulier, comme si nous n'avions aucune connoissance des plus saintes maximes de l'Evangile; nous faisons comme ces faux Israélites, qui zélés défenseurs de la Loi dans Jérusalem, étoient les plus ardens sectateurs des plus impies superstitions dans Samarie. Le matin à la Messe, et le soir au Cirque; pour ainsi dire, tantôt religieux, tantôt mondains, et toujours ennemis des plus saintes maximes, on passe ses jours à jouer une ridicule comédie jusquà ce que la mort finissant

la scene, laisse tous les acteurs dans de cruels regrets, et dans une effroyable désespoir. Prévenez ce malheur, en ouvrant aujourd'hui les yeux sur votre perte; reconnoissez que votre conduite est pleine de pitoyables contradictions: vous faites profession de suivre Jesus-Christ, et vous ne gardez rien moins que ces préceptes. Dans le monde, ou dans l'état Ecclésiastique ou Régulier, ne démentez-vous point votre Religion et votre foi par vos œuvres? votre indévotion, votre peu de respect dans le Lieu saint, prouvent-ils votre foi? et votre peu de soumission aux ordres de Dieu, ne déclare-t-il pas votre révolte? Faites cesser aujourd'hui la momerie par une prompte et persévérante réforme de vos mœurs, et prenez garde que ce ne soit ici pour vous qu'une simple lecture.

2.° Dans quelque état que vous soyez, souvenez-vous que vous devez y faire la fonction d'Apôtre. La charité chrétienne vous oblige à avoir à cœur le salut de vos freres; et vous ne devez rien oublier pour le procurer. Ce n'est pas seulement en prêchant qu'on travaille à la conversion des gens; il y a bien d'autres moyens, souvent même plus efficaces. Une réflexion chrétienne faite à propos, un avertissement, un conseil donné avec charité, un bon exemple, une aumône, tout cela peut être des fruits d'un zele vraiment apostolique. Nul pere de famille, nulle mere qui ne puisse faire un bien infini dans sa famille et dans son domestique; nul mauvais naturel qu'on ne réforme, nul penchant au mal qu'on ne vainque, nulle inclination qu'on ne redresse par l'attention, les instructions, le bon exemple, et la douceur. Quel bien ne peut pas faire un Supérieur dans sa Communauté, s'il est animé d'un zele pur et prudent, et d'une piété exemplaire? quel bien immense les Princes ne feront pas à la Cour et dans leurs Etats, s'ils ont

à cœur d'y faire fleurir la Religion, et d'y faire régner la probité et la justice? Mettez ces réflexions en pratique.

TRENTIEME JOUR.

SAINT PAUL, APÔTRE.

SAINT Paul, l'Apôtre et le Docteur des Nations, l'Oracle du monde, étoit Juif de la Tribu de Benjamin, et s'appeloit Saul. Il étoit né à Tarse, Ville célebre dans la Cilicie, deux ans après la Naissance de Notre-Seigneur; il étoit Citoyen Romain par sa naissance, l'Empereur Auguste ayant accordé à ceux de Tarse le droit de Bourgeoisie Romaine, en récompense de leur fidélité. Son pere, qui étoit de la secte des Pharisiens, l'envoya tout jeune à Jérusalem pour y être élevé et instruit par Gamaliel, dans la Science de la Loi et des Traditions Judaïques. Il y fit de grands progrès en peu de temps, et en devenant un des plus zélés partisans de la Loi, il devint un des plus ardens persécuteurs de l'Eglise. Son faux zèle passa bientôt jusqu'à la fureur; non content d'avoir demandé avec acharnement la mort de saint Etienne, il voulut avoir le plaisir de garder les manteaux de ceux qui le lapidoient. La persécution qui s'éleva contre l'Eglise de Jérusalem après la mort de ce premier des Martyrs, donna lieu à cet ennemi outré des Disciples de Jesus-Christ, de satisfaire sa haine. On le voyoit courir la Ville, entrer dans le Temple et dans les maisons pour en tirer par force tous ceux qui croyoient en Jesus-Christ, les traîner en prison, et les faire charger de chaînes.

Les limites de la Judée, de la Galilée et de

la Palestine étoient trop étroites pour resserrer le faux zele de ces furieux persécuteurs. Ne respirant que le sang des Fidelles, il se présente au Conseil pour demander des lettres adressées aux Synagogues et aux Juifs de Damas, avec un plein pouvoir d'y faire une recherche exacte de tous les Chrétiens, et d'exterminer cette Eglise naissante. Muni de tous les pouvoirs, plein de menaces, il part pour Damas. Il étoit déjà proche de la Ville, lorsque vers l'heure de midi, il vit tout-à-coup venir du Ciel une lumiere extraordinaire, plus brillante que le Soleil, laquelle l'environna lui et tous ceux de sa compagnie; ils furent si saisis de frayeur, qu'ils furent tous renversés par terre. Saul ainsi terrassé entendit une voix qui lui disoit fort distinctement : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? Une plainte si douce et si peu attendue, le toucha, et s'étant un peu remis : Seigneur, répondit-il, qui êtes-vous? Je suis Jesus que vous persécutez, répond le Seigneur; voulez-vous encore vous roidir contre moi? Alors Saul tout tremblant, et tout hors de soi : Seigneur, s'écria-t-il, que vous plaît-il que je fasse? Levez-vous, lui dit le Sauveur, et entrez dans la Ville : on vous dira là ce que vous devez faire. Ceux qui l'accompagnoient n'étoient guere moins étonnés que lui, quoiqu'ils n'entendissent que confusément la voix qui lui parloit, et qu'il n'y eût que lui qui vît le Sauveur d'une maniere sensible. Il se leve donc de terre, mais il avoit beau ouvrir les yeux il n'y voyoit rien, et il fallut le mener par la main jusque dans la Ville, où il fut trois jours sans voir, et autant de temps sans boire ni manger.

Cependant un des Disciples nommé Ananie, averti par une révélation de tout ce qui se passoit, va le trouver, et lui imposant les mains, lui rend la vue; et après l'avoir suffisamment instruit, le baptise.

Jamais conversion ne fit tant de bruit; il n'y en eut aussi jamais de plus sincere : ce fier persécuteur de l'Eglise de Jesus-Christ, en devint un des Apôtres des plus zélés; il prêchoit, il démontroit la Divinité de Jesus-Christ, et confondoit tous ceux qui disputoient au Sauveur l'auguste qualité de Messie. Un Prédicateur de ce caractere effraya les Juifs : car outre qu'il savoit parfaitement l'Ecriture, il avoit l'esprit vif et insinuant, et une maniere d'agir qui gagnoit tout le monde. Un si formidable adversaire alarma les Docteurs de la Loi; désespérant de lui résister, ils résolurent de s'en défaire; mais les Fidelles le déroberent à leur fureur, l'ayant descendu durant la nuit du haut du mur dans une corbeille.

Délivré du péril, notre Saint se rendit à Jérusalem pour y voir saint Pierre, avec qui il fut quinze jours. Jesus-Christ lui étant apparu, lui ordonna d'aller annoncer aux Gentils l'Évangile. Il vint à Tarse, d'où il faisoit des courses Apostoliques dans plusieurs Villes de la Syrie et de la Cilicie, avec un grand butin, pour ainsi dire, pour Jesus-Christ. Saint Barnabé ayant été envoyé par les Apôtres à Antioche, et trouvant la moisson trop abondante pour un seul ouvrier, pria saint Paul de se joindre à lui, et ces deux Apôtres y travaillerent avec tant de succès, que ce fut-là qu'on donna le nom de Chrétiens aux Fidelles.

Il y avoit déjà près de trois ans que saint Paul et saint Barnabé travailloient avec des fruits merveilleux à Antioche; tous les exercices de Religion s'y faisoient avec beaucoup de ferveur : on y jeûnoit fort souvent, et chaque jour on y célébroit les sacrés Mysteres, lorsque le Saint-Esprit fit connoître aux Prophetes et aux Docteurs qui y étoient en grand nombre, le choix qu'il avoit fait de Saul et de Barnabé pour la conversion des Gentils. On jeûna, on pria, on offrit le divin Sacrifice; et ce fut dans ce temps-

là que le Saint-Esprit leur déclara sa volonté d'une maniere plus précise, par un voix qui fut entendue de tous ceux qui étoient présens : Mettez-moi à part, leur dit-il, Saul et Barnabé, pour le ministere pour lequel je les ai choisis. Alors ayant redoublé leur jeûne et leurs prieres, ils leur imposerent les mains et les congédierent. Ceux-ci envoyés par le Saint-Esprit, de qui ils avoient reçu la Mission, s'en allerent à Seleucie, et de-là ils firent voile en Chypre. Etant arrivés à Salamine, qui en étoit la capitale, ils y prêcherent la parole de Dieu avec tant de zele et de succès, que le plus grand nombre fut bientôt celui des Fidelles.

On croit que ce fut dès l'entrée de cette grande Mission que saint Paul fut ravi jusqu'au troisieme Ciel, où Dieu lui fit voir des merveilles qui sont au-dessus de toute expression, et lui donna l'intelligence des plus grands Mysteres ; mais de peur, comme il le dit lui-même, que de si grandes faveurs ne l'énorgueillissent, Dieu permit qu'il eût toujours à combattre l'aiguillon de la chair, ce qui l'obligea d'ajouter aux travaux immenses de son Apostolat, des pénitences et des austérités continuelles.

L'Isle de Chypre avoit alors pour Gouverneur le Proconsul Sergius Paulus, homme sage et homme d'esprit, qui n'eut pas plutôt entendu parler notre Saint, de Jesus-Christ et de sa Religion, qu'il l'eût embrassée sur l'heure, si un Juif appelé Berjesu, et surnommé Elymas, c'est-à-dire, insigne Magicien, ne l'en eût empêché. Saint Paul animé d'un saint zele contre ce fourbe : Scélérat, lui dit-il, tu veux empêcher que les autres ne voient la vraie lumiere qui éclaire quiconque vient au monde, et qui seule montre la voie du salut ; voilà dans ce moment la main du Seigneur sur toi, et tu seras aveugle sans voir le Soleil d'ici à un temps. Au même instant

Elymas devint aveugle, et chercha qui lui donnât la main. Ce miracle frappa le Proconsul; il se convertit sur l'heure, et ce fut alors que le saint Apôtre quitta le nom de Saul, et prit celui de Paul.

Les deux Apôtres ayant quitté l'Isle de Chypre, passerent dans l'Asie mineure: portant la lumiere de l'Evangile à Perge en Pamphilie, à Antioche de Pisidie, et dans tous les pays voisins. Saint Paul étant à Antioche prêcha Jesus-Christ dans la Synagogue avec tant de force et d'onction, que tout le peuple parut touché. Les Prêtres et les Docteurs de la Nation alarmés vomirent mille blasphêmes contre Jesus-Christ, et s'éleverent contre les Apôtres. Ceux-ci voyant leur obstination: C'étoit à vous, leur dirent-ils, qu'il falloit annoncer premiérement la parole de Dieu; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voilà que nous allons annoncer l'Evangile du salut aux Gentils. Secouant alors la poussiere de leurs pieds contre ces gens-là, ils s'en allerent à Icone, où ils convertirent plusieurs Juifs et Gentils, du nombre desquels fut l'illustre Vierge sainte Thecle; mais ceux des Juifs qui persisterent dans leur incrédulité, exciterent si fort le peuple contre les Saints Apôtres, qu'on vit le moment qu'ils alloient être lapidés. Cette émeute les ayant obligés de sortir de la Ville, ils allerent porter l'Evangile à Lystres, à Derbe, et en plusieurs autres lieux.

Ce fut à Lystres que saint Paul guérit un homme perclus de ses jambes dès sa naissance: ce miracle le fit d'abord respecter comme un Dieu; on se disposoit même à lui offrir des Sacrifices, lorsque les saints Apôtres déchirant leurs vêtemens, s'écrierent qu'ils n'étoient que des hommes mortels, qui venoient leur apprendre à n'adorer que Dieu seul, Créateur du Ciel et de

la

la Terre. Cette vénération se changea bientôt en fureur. Quelques Juifs venus d'Icone et d'Antioche de Pisidie émurent la populace. Saint Paul fut traîné hors de la Ville, accablé de pierres et laissé pour mort sur la place; il y rentra néanmoins durant la nuit, et en sortit dès le lendemain pour ne pas attirer la persécution sur les Fidelles.

Les mauvais traitemens et les dangers ne faisoient qu'augmenter son zele : il parcourut avec saint Barnabé la Pisidie, la Pamphilie, l'Attalie, et une grande partie de la Syrie, ordonna des Evêques et des Prêtres par-tout; et par-tout fondant de nouvelles Eglises, on ne sauroit s'imaginer ce que ce grand Apôtre souffrit pour Jesus-Christ dans toutes ces expéditions. Il témoigne lui-même faire gloire d'avoir souffert plus de travaux que personne, et d'avoir reçu plus de coups, et enduré plus de prisons. Il s'est vu souvent aux portes de la mort, et sur les rivieres, sur les chemins, sur la mer et dans les Villes. On ne peut dire à combien de dangers il s'est vu exposé de la part des Juifs, des Gentils, et des faux freres qui n'oublioient rien pour le décrier et pour le perdre; il n'étoit pas même en sureté dans les plus affreux déserts. Combien de jours sans boire ni manger, combien de nuits sans dormir, exposé à toutes les rigueurs des saisons, sans secours! il fut fouetté cruellement par les Juifs en cinq rencontres différentes avec des nefs de bœuf, battu de verges deux fois par ordre des Magistrats des Villes de l'Asie ou de la Grece; il fit trois fois naufrage, et il passa un jour et une nuit entiere dans les abymes de la mer, près à chaque moment d'être englouti par les flots. Au milieu de tant de souffrances, saint Paul étoit toujours le même, c'est-à-dire, toujours plus embrasé de l'amour de Jesus-Christ, toujours plus ardent à

porter son nom devant toutes les Nations de la terre. Il est étonnant de voir les Provinces, les Villes, les Royaumes et toutes les vastes contrées que ce grand Apôtre a parcourues, et où il a annoncé l'Evangile.

Il fit trois ou quatre voyages à Jérusalem; il parcourut, depuis qu'il se fut séparé de saint Barnabé, toutes les Eglises de Cilicie, de Syrie et d'Attalie. Etant en Lycaonie, il prit avec lui son cher Disciple Timothée, et il passa en Phrygie et en Galatie, où il convertit un nombre prodigieux de Gentils. Etant appelé en Macédoine, il prêcha à Philippes avec un fruit merveilleux; de Philippes, il alla à Thessalonique, et de-là à Berée et à Athenes, où il parla dans l'Aréopage, qui étoit le fameux Tribunal des Athéniens, avec tant de force et d'éloquence de la Divinité de Jesus-Christ, de la résurrection des Morts, de la sainteté de l'Evangile, que saint Denis, l'un des plus savans et des plus célebres de cette illustre Académie, se convertit avec une femme nommé Damaris, et plusieurs autres. D'Athenes saint Paul vint à Corinthe, où il demeura près de dix-huit mois; aussi eut-il la consolation d'y voir fleurir et triompher la Religion Chrétienne; et l'Eglise de Corinthe prit de tels accroissemens, par le grand nombre des Gentils qui embrasserent la foi, qu'elle devint l'une des plus illustres du Royaume de Jesus-Christ dans les premiers siecles.

Mais plus l'Evangile faisoit de progrès, plus saint Paul avoit à souffrir. Il s'embarqua à Cenchrée pour retourner en Syrie; il traversa la Galatie, la Phrygie et les autres Provinces d'Asie les plus éloignées de la mer, et se rendit à Ephese, où il prêcha long-temps l'Evangile, et fut enfin chassé par la conjuration d'un Orfevre, nommé Demetrius, qui souleva le peuple

contre lui à cause du peu de débit que cet Orfevre faisoit des statues de la Diane d'Ephese, interrompu par la prédication de saint Paul. Il passa ensuite par la Macédoine, où il séjourna quelque temps ; et enfin il vint pour la quatrieme fois à Jérusalem vers l'an 58. Les Juifs le voyant dans le Temple, mirent la main sur lui, et crierent au secours pour l'arrêter : C'est, disoient-ils, cet homme qui prêche par-tout contre la Loi, le Temple et le peuple de Dieu. Le tumulte se répandit bientôt du Temple par toute la Ville ; le peuple s'amassa de toutes parts ; on se jeta sur lui, on le traîna hors du Temple, on le chargea de coups, et on l'auroit assommé si le Tribun Lysias, qui commandoit la Cohorte Romaine, ne l'eût tiré avec peine des mains de ces furieux ; et sans savoir de quoi il étoit question, il le fit lier, charger de chaînes, et conduire dans la prison. La foule du peuple étoit si grande, qu'il fallut que les soldats le portassent jusque sur le perron. Là saint Paul voyant cette multitude, pria le Tribun de lui permettre de parler au peuple. Il le fit, et raconta publiquement toute l'histoire de sa conversion ; mais lorsqu'il vint à déclarer comment Jesus-Christ lui avoit donné ordre d'aller prêcher aux Gentils, les Juifs se récrierent et s'emporterent comme des forcenés. Le Tribun le fit entrer dans la prison, résolu de lui faire donner la question ; mais ayant appris que saint Paul étoit Citoyen Romain, il changea d'avis, et il lui fit ôter ses chaînes : sachant qu'il ne s'agissoit que de la Religion, il ordonna une assemblée générale du grand Conseil des Juifs. Saint Paul n'eut pas plutôt ouvert la bouche pour parler, que le Prêtre lui donna brutalement un soufflet, que le saint souffrit avec une patience et une douceur qui étonna et interdit toute l'assemblée : elle se sépara bien-

tôt tumultueusement. Le Tribun le fit ramener dans la prison, pour empêcher qu'on ne le mît en pieces. La nuit suivante Jesus-Christ apparut à saint Paul, l'encouragea, et lui dit, que comme il avoit rendu témoignage de lui à Jérusalem, il falloit qu'il le rendît aussi à Rome.

Cependant plus de quarante Juifs allerent trouver les Princes des Prêtres, et leur dirent qu'ils avoient fait vœu de ne point manger qu'ils n'eussent tué Paul; ce que Lysias ayant appris, il fit partir notre Saint durant la nuit avec une forte escorte pour Césarée, où étoit Félix Gouverneur de Judée, qu'il instruisit de tout ce qui se passoit. Celui-ci le retint prisonnier durant deux ans à Césarée, où le saint Apôtre confondant les Juifs en toute rencontre, convertit beaucoup de Païens. Festus successeur de Felix, ayant proposé à saint Paul, en pleine assemblée, s'il vouloit aller à Jérusalem et y être jugé, le Saint qui savoit la conjuration des Juifs, répondit qu'il n'avoit fait tort à personne, qu'il étoit sûr de son innocence, et que puisqu'il étoit devant le Tribunal de César, il en appeloit à César. Il eut encore audience du Gouverneur le lendemain en présence du Roi Agrippa, qui, convaincu de son innocence, dit à Festus, qu'il auroit dû le mettre en liberté, s'il n'en avoit appelé à César.

Tout étant prêt pour l'embarquement, saint Paul suivi de saint Luc et d'Aristarque, partit pour Rome; peu de jours après ils furent assaillis d'une si furieuse tempête, qu'ils furent obligés de jeter les marchandises dans la mer, et même les agrès du vaisseau. La tempête continuant toujours avec la même violence, leur fit perdre toute espérance de salut; mais le saint Apôtre s'étant mis en priere, obtint que nul de ceux qui étoient dans le vaisseau ne périroit. En effet

le vaisseau ayant échoué en l'Isle de Malthe, tous gagnerent la terre ou à la nage ou sur des planches, et personne qui ne reconnût devoir la vie aux prieres du Saint.

Les habitans de l'Isle reçurent fort humainement ces pauvres étrangers; ils leur allumerent du feu pour les sécher. Saint Paul ayant ramassé du menu bois pour mettre dans le feu, fut piqué d'une vipere. Les Barbares voyant cette bête qui le mordoit, jugerent que cet étranger étoit un méchant homme que la justice divine poursuivoit : on s'attendoit qu'il alloit tomber roide mort sur l'heure; mais saint Paul ne fit que secouer la main, la vipere tomba dans le feu, et le Saint n'en reçut aucun mal : on commença à le regarder dès-lors comme un homme extraordinaire. Le plus considérable de l'Isle, nommé Publius Romain de nation, voulut le loger chez lui; son pere dangereusement malade n'eut pas plutôt été visité par saint Paul qu'il fut guéri. Ce miracle attira tous ceux de l'Isle qui étoient malades, et tous recouvrerent la santé. Après trois mois de séjour, le Saint s'embarqua avec sa compagnie, vint aborder à Siracuse en Sicile, et débarqua à Pouzzol, d'où il alla par terre à Rome.

Les Fidelles avertis de son arrivée, allerent par troupes au-devant de lui. Il est aisé de comprendre avec quelle vénération et quelle tendresse il fut reçu. Ayant eu permission de demeurer en son particulier, avec un garde, il eut toute la liberté d'instruire les Juifs, et de confirmer dans la foi les Fidelles. Saint Paul demeura deux ans à Rome; sa captivité servit merveilleusement à la propagation du Royaume de Jesus-Christ : il fit des conversions étonnantes, jusque dans le Palais de l'Empereur même : et s'étant pleinement justifié dans tous les Tribunaux, il fut renvoyé absous. Ce fut

alors qu'étant libre il porta l'Evangile en divers pays. Plusieurs ont cru qu'il étoit allé en Espagne ; il est probable qu'il retourna en Orient, ne trouvant du repos que dans les travaux Apostoliques. On peut dire que la vie de ce grand Apôtre a été un miracle continuel.

Ce fut vers l'an 67 qu'il retourna enfin à Rome pour y consoler et fortifier les Fidelles durant la persécution de Néron : il y trouva saint Pierre qui y étoit aussi revenu de divers voyages. Quoique Rome fût alors l'égoût de toutes les superstitions de la terre et de tous les vices, rien ne put tenir contre le zele de ces deux Héros Chrétiens. Saint Paul avoit déjà converti plusieurs Officiers de l'Empereur, et il venoit de ramener dans les voies du salut une des plus cheres concubines de ce Prince, lorsqu'il fut arrêté et mis en prison. Il y resta près d'un an avec saint Pierre ; et ce fut l'an 68 qu'il couronna une si glorieuse vie par une si précieuse mort, ayant terminé sa course par le martyre. Ce fut la même année et le même jour que saint Pierre, que notre Saint eut la tête tranchée pour la foi. On assure que sa tête, au moment de sa séparation, jeta comme du lait au lieu de sang, et que cette merveille convertit son exécuteur avec deux soldats. Une ancienne tradition dit que sur la place où notre Saint fut exécuté, on vit sortir miraculeusement trois fontaines, qui coulent encore aujourd'hui.

Nous avons quatorze Epîtres de saint Paul, où l'on peut dire que se trouvent toute la Religion et toute la Morale Chrétienne; elles ne sont pas rangées selon l'ordre des temps ; on a mis les premieres celles qui sont adressées à l'Eglise entiere, et ensuite celles qui sont écrites à des particuliers. La premiere est l'Epître aux Romains, écrite de Corinthe l'an 57. La premiere

Epître aux Corinthiens, écrite d'Ephese la même année; la seconde écrite de Macédoine quelques mois après l'Epître aux Galates écrite de Corinthe ou d'Ephese l'an 56; l'Epître aux Ephésiens écrite de Rome dans sa premiere captivité; celle aux Philippiens est à peu près de la même date, écrite du même lieu. La Lettre aux Colossiens est posterieure d'une année; elle est écrite de Rome l'an 62. La premiere Epître aux Thessaloniciens est la premiere de toutes celles que nous avons de cet Apôtre; elle fut écrite de Corinthe l'an 52. La seconde aux mêmes, fut écrite peu de temps après, et datée de la même Ville. La premiere Epître à Timothée lui fut écrite de Macédoine vers l'an 59; la seconde au même, durant la captivité de l'Apôtre à Rome; la Lettre à Tite vers l'an 64, écrite de Nicopolis. La Lettre à Philemon est de Rome l'an 61; et l'Epître aux Hébreux, c'est-à-dire, aux Juifs convertis de Jérusalem et de Palestine, fut écrite de Rome peu après que le saint Apôtre eut été mis en liberté. On trouve dans toutes ces Epîtres, outre le précis de toute la Doctrine et la Morale Chrétienne, les marques sensibles de la tendresse extrême que saint Paul avoit pour Jesus-Christ, dont il répete plusieurs fois le saint Nom dans toutes les pages.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui multitudinem gentium Beati Pauli Apostoli prædicatione docuisti, da nobis quæsumus, ut cujus natalitia colimus ejus apud te patrocinio sentiamus. Per Dominum nostrum, etc.

O Dieu, qui avez instruit tant de Nations par la prédication de l'Apôtre saint Paul, faites-nous la grace qu'en célébrant son heureuse naissance dans le Ciel, nous ressentions les effets de son intercession auprès de vous. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Galates. Chap. I.

FRATRES : Notum vobis facio Evangelium, quod evangelizatum est à me, quia non est secundùm hominem : neque enim ego ab homine accepi illud, neque didici, sed per revelationem Jesu Christi. Audistis enim conversationem meam aliquando in Judaismo : quoniam supra modum persequebar Ecclesiam Dei, et expugnabam illam, et proficiebam in Judaismo supra multos coætaneos meos, in genere meo, abundantiùs æmulator existens paternarum mearum traditionum. Cùm autem placuit ei, qui me segregavit ex utero matris meæ, et vocavit per gratiam suam, ut revelaret filium suum in me, ut evangelizarem illum in Gentibus : continuò non acquievi carni et sanguini : neque veni Jerosolymam ad antecessores meos Apostolos : sed abii in Arabiam : et iterùm reversus sum Damascum. Deinde post annos tres veni Jerosolymam videre Petrum, et mansi apud eum diebus quindecim ; alium autem Apostolorum vidi neminem nisi Jacobum fratrem Domini. Quæ autem scribo vobis, ecce coram Deo, quia non mentior.

JE vous avertis, mes Freres, que l'Evangile que je vous ai annoncé ne vient point de l'homme ; car ce n'est point d'un homme que je l'ai reçu, ni que je l'ai appris, mais c'est par la révélation de J. C. En effet vous avez ouï dire quelle étoit autrefois ma conduite dans le Judaïsme : comme sans garder aucune mesure je persécutois l'Eglise de Dieu, et cherchois à la ruiner : comme je faisois dans le Judaïsme de plus grands progrès que beaucoup d'autres de mon âge et de ma nation ; étant bien plus zélé qu'eux pour les traditions de mes Peres. Mais quand il a plu à celui qui m'a distingué dès le ventre de ma mere, et qui m'a appelé par sa grace, de me donner la connoissance de son Fils, pour que je l'annonçasse aux Gentils : dans ce moment-là je n'ai plus écouté la chair et le sang. Je ne fus pas même à Jérusalem vers les Apôtres qui m'ont précédé ; mais je m'en allai dans l'Arabie, puis je retournai encore une fois à Damas. Trois ans après j'allai à Jérusalem pour voir Pierre, et je demeurai quinze jours auprès de lui ; mais je ne vis nul autre des Apôtres, hormis Jacques le cousin du Seigneur. Pour ce que je vous écris, Dieu est témoin que je ne mens pas.

L'Epître aux Galates a été écrite par saint Paul après son voyage d'Antioche, peu de temps après avoir prêché l'Evangile à ces peuples : c'est dans cette admirable Epître où les profonds Mysteres de la prédestination, de la vocation des Gentils, et de leur réunion avec les Juifs, sont expliqués par cet Apôtre avec la majesté et la dignité qui leur convient.

RÉFLEXIONS.

Puisque l'Evangile ne vient point de l'homme, mais qu'il est la pure parole de Dieu, avec quel respect, avec quelle ardeur, avec quelle docilité doit-on l'écouter, et avec quelle fidélité doit-on le suivre ? Ce n'est point d'un pur homme que nous l'avons appris ; c'est d'un Dieu, c'est de Jesus-Christ même ; c'est lui qui nous a développé ces mysteres, qui nous a fait le détail de sa morale, qui nous a expliqué sa doctrine et ses Lois. Quelle erreur ! quelle extravagance de se faire à son gré un systeme nouveau de Religion, en ne consultant en fait de Religion, que nos propres vues et notre goût ! Le Sauveur ne nous a appris qu'un chemin pour aller au Ciel ; quelle folie de vouloir y arriver par une autre route ! Que l'esprit humain se mette à la torture pour trouver des interprétations qui favorisent l'amour-propre, toutes ces subtilités, tous ces artifices ne servent qu'à jeter de la poudre aux yeux. L'Evangile est notre Loi, nulle autre regle de conduite que ses maximes ; nulle condition dans le monde qui en soit exempte ; nul âge qui en soit dispensé, nul rang, nulle qualité qui ayent des priviléges contraires. L'Evangile étant donc la seule regle de conduite, quelle route tiennent ces gens dont la conduite est si contraire aux maximes de Jesus-Christ ? et y a-t-il bien des gens dont

les sentimens, la conduite et les mœurs soient conformes à ces maximes? La cupidité est de tous les âges; l'amour du plaisir prévient l'âge de raison; les passions regnent avec fierté dans tous les états. Rapprochez de l'Evangile le luxe, la mollesse, l'oisiveté et les divertissemens des femmes du monde; rapprochez de cette divine regle l'ambition, la convoitise, le peu de religion de la plupart des mondains; rapprochez en même temps la vie imparfaite et sensuelle de plusieurs de ceux qui font profession de piété: quelle énorme disproportion, bon Dieu! quelle contrariété! quelle opposition monstrueuse! Cependant ces femmes mondaines, ces gens livrés à leurs plaisirs et esclaves de leurs passions, ces dévotes de l'amour-propre, sont de la religion de Jesus-Christ, attendent le salaire des meilleurs ouvriers, croient à son Evangile. Quelle plus criante contradiction de croyance, d'espérance et de mœurs! C'est un mystere d'iniquité; mais est-il incompréhensible? la foi est bien languissante quand les mœurs sont si corrompues. Si nos actions sont les garans de notre foi, si elles en sont la preuve la moins équivoque, qui peut trouver étrange si l'erreur trouve tant de partisans, si l'hérésie fait tant de progrès, si le nombre des Elus est si petit, si Jesus-Christ a si peu de vrais Fidelles.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 10.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum. Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ. Cavete autem

EN ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups: soyez donc prudens comme des serpens, et simples comme des colombes. Mais gardez-vous

ab hominibus. Tradent enim vos in Conciliis, et in Synagogis suis flagellabunt vos. Et ad Præsides et ad Reges ducemini propter me, in testimonium illis, et Gentibus. Cùm autem tradent vos, nolite cogitare quomodò aut quid loquamini: dabitur enim vobis in illa hora, quid loquamini. Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri, qui loquitur in vobis. Tradet enim frater fratrem in mortem, et pater filium: et insurgent filii in parentes, et morte eos afficient: et eritis odio omnibus propter nomen meum: qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.

des hommes; car ils vous livreront aux Tribunaux, et vous feront flageller dans leurs Synagogues. Vous serez menés aux Gouverneurs et aux Rois à cause de moi, pour me servir de témoins auprès d'eux et des Gentils. Or quand on vous livrera, ne songez point ni comment vous parlerez, ni à ce que vous direz: car ce que vous aurez à dire vous sera suggéré à l'heure même, parce que ce n'est pas vous qui parlez, mais que c'est l'Esprit de votre Pere qui parle en vous. Alors le frere livrera son frere à la mort, et le pere son fils. Les enfans même se souleveront contre leur pere et contre leur mere, et les feront mourir; et vous serez en haine à tout le monde à cause de mon Nom; mais celui qui sera constant jusqu'à la fin, celui-là sera heureux.

MÉDITATION.

Des Passions.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les passions sont comme le grand mobile de la plupart des actions de la vie; il est peu de gens qui ne gémissent sous leur tyrannie, encore moins qui travaillent à secouer leur joug: le même amour-propre qui leur a donné la naissance, les nourrit; plus anciens domestiques que la vertu, elles préviennent la raison, et se révoltent contre sa volonté dès qu'elle les contrarie: toujours d'intelligence avec les sens, elles maîtrisent l'âme. Chacun s'en plaint, et il n'y a personne qui ne les ménage; elles éblouissent par une fausse lueur de plaisir:

peu de gens qui ne voient le piége ; nul presque qui s'en défende, et lors même qu'on s'en défie, on y donne étourdiment. Cependant quel mal dans le monde qui ne vienne de cette source empoisonnée ? Multiplicité d'inquiétudes, insatiabilité de désirs, fonds inépuisable de chagrins, trouble dans les familles, guerres dans les Etats, injustices, querelles, violences, crimes énormes, hérésies, schismes, partis, et tout ce qui remplit la terre de deuil et d'amertume ; voilà les fruits des passions ; l'enfer, pour ainsi dire, est leur ouvrage ; les passions les plus innocentes n'ont que des fruits amers, elles s'abâtardissent si elles durent. Y auroit-il beaucoup de vices s'il n'y avoit point de passions ? Un homme qui fait quelque usage de sa raison et de sa foi, peut-il donner quelque treve à des ennemis de qui il a tout à craindre, à qui il doit tous ses déplaisirs, et qui l'entraînent dans les derniers malheurs.

C'est la passion qui depuis la naissance du monde, fait la guerre à l'innocence et à la vertu. Quel des anciens Prophetes n'a-t-elle pas persécuté ? plusieurs lui doivent la cruelle mort qu'ils ont soufferte ; et pour donner une juste idée de la malignité des passions, n'ont-elles pas persécuté Jesus-Christ même ? c'est la passion des Scribes, des Prêtres et des Pharisiens, qui n'a pas voulu reconnoître le Messie dans ce Sauveur : c'est elle qui l'a calomnié devant tous les tribunaux, c'est elle qui l'a cloué sur une croix. Ayant maltraité le Maître, il ne faut pas s'attendre qu'elle épargne les Disciples ; nul Saint qui n'ait été l'objet de la haine et de la fureur des passions, peu qui n'en ayent été la victime ; et voilà cependant l'ennemi dont on se défie si peu ! voilà ce qu'on nourrit, ce qu'on chérit, ce qu'on aime. Les passions naissent avec nous, croissent avec nous, et elles ne s'affoiblissent pas avec l'âge.

Quel malheur si elles ne vous quittent qu'au tombeau! On s'apprivoise avec ces bêtes féroces; elles mordent toujours lorsqu'elles caressent, et l'on ne sent pas la morsure; on ne voit pas le danger. Est-il possible que depuis le temps que les passions remplissent le monde de malheureux, on ne s'applique pas à s'en défaire!

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y auroit, ce semble, qu'à considérer de près les funestes effets des passions, pour trouver un remede aux passions mêmes. Que les passions soient éteintes, ou du moins qu'elles soient domptées, et tout sera paisible. De quel autre fonds viennent les brouillards? Elles n'obscurcissent pas seulement, on peut dire qu'elles ôtent la lumiere. Nulle passion qui n'aveugle : est-elle devenue dominante; elle seule donne de conseils, elle seule sert de guide; et quels égaremens, bon Dieu! que de malheurs! quels désordres d'un principe si corrompu?

Mais de tous les effets des passions, nul n'est plus violent ni plus funeste que l'esprit d'erreur : les passions sont la mere des hérésies; parcourez-les toutes, mêmes effets, mêmes principes : la passion les fait naître, la passion les nourrit; et nul ne survécut jamais à la passion. Orgueil, ambition, envie, amourettes, vengeance, intérêt, dépit : voilà l'origine de toutes les sectes. Qu'on masque la passion, qu'on en déguise tant qu'on voudra les motifs; qu'on imagine tant qu'on voudra une autre source; la vérité est que la passion enfante toutes les hérésies; on a beau les dépayser, elles ne sauroient démentir leur naissance; elles ont toutes le même caractere; elles ne sont pas toutes du même âge, mais elles naissent toutes sous la même étoile et dans le même fonds : aussi se ressemblent-elles en bien des choses; même but, même dessein, mêmes artifices, même esprit. Si la passion n'aveugloit

point le cœur et l'esprit, faudroit-il d'autres raisonnemens pour dessiller les yeux à qui cherche la vérité? Dans quelle erreur n'étoit pas Saul, et avec quelle fureur ne persécutoit-il pas les Fidelles? Ce n'étoit cependant, à ce qu'il s'imaginoit alors, que par pur zele pour la loi : il faut un miracle pour lui faire appercevoir son erreur. Que ces sortes de conversions sont difficiles! qu'elles sont rares! après un certain temps, on revient peu de ses passions.

Qui excite la désunion et le schisme dans les familles, n'est-ce pas la passion? L'amitié, la bonne intelligence régneroient encore parmi bien des gens, si l'on avoit eu soin de dompter de bonne heure cet ennemi de notre repos et de notre salut. Que la vie seroit douce, qu'elle seroit innocente, si l'on étoit moins immortifié, si l'on avoit commencé de bonheur à combattre la passion, et à la vaincre. Toute notre application, toute notre étude devroit être à opprimer cet ennemi domestique; et cependant on s'apprivoise, on se familiarise tous les jours avec lui.

Donnez-moi, Seigneur, une connoissance si claire et si vive de la malignité de toutes les passions, et des malheurs qu'elles causent, que je ne cesse, avec le secours de votre grace, de combattre cet ennemi mortel de mon salut. C'est à quoi je suis bien résolu de m'appliquer le reste de ma vie, pénétré d'un vif et sincere repentir d'avoir été jusqu'ici l'esclave de mes passions.

Aspirations dévotes durant le jour.

Libera me de sanguinibus Deus, Deus salutis meæ : et exultabit lingua mea justitiam tuam. Psal. 50.

Vous, ô mon Dieu, en qui j'ai mis toute l'espérance de mon salut, délivrez-moi de ces passions qui me tyrannisent, et je ne cesserai de chanter vos miséricordes.

Dirupisti vincula mea : tibi sarificabo hostiam laudis. Psal. 115.

J'ai cette confiance, Seigneur, en votre miséricorde, que vous aurez brisé mes liens, et dompté les passions qui me tenoient esclave : aussi vous offrirai-je des sacrifices de louanges, et je célébrerai votre Nom.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Les passions sont comme le grand mobile de la plupart des actions de la vie : il est peu de gens qui ne gémissent sous leur tyrannie ; elles sont les supplices de l'esprit, et les tyrans du cœur humain : elles naissent avec nous ; malheur à celui qui ne vit pas plus long-temps qu'elles ; ennemies de notre repos, elles n'en ont point, pour ainsi dire, qu'elles ne nous voient dans le trouble. Rien ne sauroit les appaiser, parce que rien ne les contente ; leur but est de dessécher et de consumer l'ame par mille inquiétudes, par mille chagrins. Nul âge qui en soit exempt : est-on enfant, les passions sont d'ordinaire les seuls ressorts qui font jouer, pour ainsi dire, toute la machine : est-on jeune, c'est la belle saison où elles ont plus de vivacité, où elles regnent avec plus d'empire : un âge plus mûr ne les rend que plus fortes ; la réflexion en modere la fougue et les saillies, mais elle n'en purge pas le venin. Les plus étourdies ne disparoissent alors que pour céder la place à de plus dangereuses : celles qui font le moins de bruit ne sont pas toujours les moins à craindre. Une malignité muette et cachée nuit avec d'autant plus de sureté et de hardiesse, qu'elle est moins apperçue, et qu'on s'en défie moins ; la vieillesse affoiblit les forces de l'esprit et du corps, mais non pas celles des passions. Voilà une leçon pour vous importante : Avez-vous beaucoup travaillé

jusqu'ici pour vaincre, pour dompter ces vieux ennemis domestiques ? d'où viennent ces foiblesses, ces aversions, ces jalousies, cette mauvaise humeur, ces emportemens, cette ambition, cette cupidité, ce peu de dévotion, ce peu même de Religion ? d'où viennent vos inquiétudes, vos troubles, et tout ce qui vous fait gémir en secret ? Ce sont vos passions qui vous tyrannisent : vous les avez épargnées, vous les avez flattées, nourries, chéries ; elles vous traitent en esclaves, et vous leur devez votre malheur éternel. Prenez une résolution efficace aujourd'hui de secouer une si honteuse servitude ; il faut qu'elle vous perde, ou il faut que vous les exterminiez. Vous avez pour cela aujourd'hui toutes les graces nécessaires ; c'est de quoi les réflexions que vous venez de faire vous sont garans.

2.° Attaquez dès ce moment votre passion dominante. Est-ce la cupidité et l'avarice ? commencez de payer dès ce jour vos domestiques, et ce que vous devez aux ouvriers ; faites pardessus cela une aumône. Est-ce la passion du jeu ? promettez à Dieu de passer tout le mois suivant sans jouer. Est-ce l'amour du plaisir et de la mollesse ? imposez-vous une mortification particuliere plusieurs fois durant la semaine. Est-ce la mauvaise humeur, ou la colere ? laissez plutôt tout périr que de manquer de douceur. Si c'est la jalousie et la vanité, étudiez-vous à louer tous vos concurrens, et ne dites jamais un seul mot à votre louange. Est-ce la vengeance ? allez ce jour même voir vos ennemis, pardonnez-leur de bon cœur : cette victoire vous délivrera de votre esclavage. Dieu a peut-être attaché à cette générosité et à cette victoire votre salut ; et l'on vous prédit que vous goûterez dès ce jour la douceur qui accompagne infailliblement cette importante pratique.

Fin du mois de Juin.

TABLE

Des Titres contenus dans ce sixieme Volume.

RREMIER JOUR.

SECOND JOUR.

TROISIEME JOUR.

QUATRIEME JOUR.

CINQUIEME JOUR.

SIXIEME JOUR.

SEPTIEME JOUR.

HUITIEME JOUR.

NEUVIEME JOUR.

DIXIEME JOUR.

ONZIEME JOUR.

DOUZIEME JOUR.

TREIZIEME JOUR.

QUATORZIEME JOUR.

QUINZIEME JOUR.

SEIZIEME JOUR.

DIX-SEPTIEME JOUR.

DIX-HUITIEME JOUR.

DIX-NEUVIEME JOUR.

VINGTIEME JOUR.

VINGT-UNIEME JOUR.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

VINGT-TROISIEME JOUR.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

VINGT-CINQUIEME JOUR.

VINGT-SIXIEME JOUR.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

VINGT-HUITIEME JOUR.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

TRENTIEME JOUR.

Fin de la Table.

